

CULTURE
GÉNÉRALE

La philosophie

tout simplement !



Claude-Henry du Bord

EYROLLES

La philosophie

Chez le même éditeur

Comprendre l'hindouisme, Alexandre Astier

Communiquer en arabe maghrébin, Yasmina Bassaïne et Dimitri Kijek

QCM de culture générale, Pierre Biélande

Le christianisme, Claude-Henry du Bord

Marx et le marxisme, Jean-Yves Calvez

L'histoire de France, Michelle Fayet

QCM Histoire de France, Nathan Grigorieff

Citations latines expliquées, Nathan Grigorieff

Philo de base, Vladimir Grigorieff

Religions du monde entier, Vladimir Grigorieff

Les philosophies orientales, Vladimir Grigorieff

Les mythologies, Sabine Jourdain

Découvrir la psychanalyse, Edith Lecourt

Comprendre l'islam, Quentin Ludwig

Comprendre le judaïsme, Quentin Ludwig

Comprendre la kabbale, Quentin Ludwig

Le bouddhisme, Quentin Ludwig

Les religions, Quentin Ludwig

Les racines grecques du français, Quentin Ludwig

Dictionnaire des symboles, Miguel Mennig

Histoire du Moyen Age, Madeleine Michaux

Histoire de la Renaissance, Marie-Anne Michaux

L'Europe, Tania Régin

Histoire du xx^e siècle, Dominique Sarciaux

QCM Histoire de l'art, David Thomisse

Comprendre le protestantisme, Geoffroy de Turckheim

Claude-Henry du Bord

La philosophie

EYROLLES



Éditions Eyrolles
61, Bld Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Avec la collaboration de Patrice Beray

Maquette intérieure : Nord Compo
Mise en pages : Facompo



Le code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée notamment dans l'enseignement, provoquant une baisse brutale des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

En application de la loi du 11 mars 1957 il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'Éditeur ou du Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2007
ISBN : 978-2-7081-3718-9

*Le noyau ne fait pas le fruit, mais il en contient la promesse.
Ce livre est comme un tas de noyaux qui attend de germer.
On mesure la pauvreté de ce qu'on dit en songeant à ce que
l'on a tu.*

à Pascale Saint-André du Bord, qui sait.

Uxori optimae...

R e m e r c i e m e n t s

Je tiens à remercier chaleureusement :

Margaret et Raymond Pélan pour leur soutien constant et leur affection ;
je leur dois d'avoir pu conduire ce livre jusqu'à son terme ;

Emmanuelle de Boysson pour sa fidèle et généreuse amitié ;

mes Maîtres, Jean Guitton, Emmanuel Lévinas, pour ne citer qu'eux ; je leur
dois le peu que je sais.

Ex imo corde...

S o m m a i r e



Partie I

Le miracle grec

Chapitre 1 : Les penseurs grecs avant Socrate	3
Chapitre 2 : Socrate (~469-399 av. J.-C.)	33
Chapitre 3 : Platon (427-347 av. J.-C.)	39
Chapitre 4 : Aristote (384-322 av. J.-C.)	53
Chapitre 5 : Philosophies hellénistiques, romaines et chrétiennes	67
Chapitre 6 : Le christianisme et la philosophie : les pères grecs et latins	97

Partie II

Du Moyen Âge à la Renaissance

Chapitre 1 : Métamorphoses de la pensée chrétienne	113
Chapitre 2 : Philosophies arabes et juives	149
Chapitre 3 : L'humanisme, les sciences et la politique	161
Chapitre 4 : Les réformateurs	205

Partie III

Les Temps modernes

Chapitre 1 : La raison et les sciences	221
Chapitre 2 : Philosophies de l'histoire et des lois	291
Chapitre 3 : Théorie et philosophie de l'esprit	301

Partie IV

Le XVIII^e siècle, l'Encyclopédie, les Lumières

Chapitre 1 : Les matérialistes français	313
Chapitre 2 : L'Encyclopédie : vive le progrès !	319
Chapitre 3 : Jean-Jacques Rousseau (1712-1778)	325
Chapitre 4 : Kant (1724-1804)	341

Partie V

Le XIX^e siècle, les temps nouveaux

Chapitre 1 : L'idéalisme allemand	363
Chapitre 2 : Schopenhauer (1788-1860)	389
Chapitre 3 : Le positivisme : préférer le comment au pourquoi	395
Chapitre 4 : Marx (1818-1883)	401
Chapitre 5 : Deux cas à part	407

Partie VI

Le XX^e siècle : la philosophie contemporaine

Chapitre 1 : Husserl (1859-1938)	423
Chapitre 2 : Freud (1856-1939)	429
Chapitre 3 : Bergson (1859-1941)	439
Chapitre 4 : Heidegger (1889-1976)	447
Chapitre 5 : Sartre (1905-1980)	455
Chapitre 6 : Du structuralisme à Ricœur	463

Annexes	471
---------------	-----

Bibliographie	479
Table des matières	481
Index des notions	491
Index des noms	501

P a r t i e I

Le miracle grec



Chapitre 1



Les penseurs grecs avant Socrate

Entre croyance et savoir

L'intérêt que nous portons aux présocratiques est assez récent ; il date de la fin du XIX^e siècle et des reproches adressés par Nietzsche à Socrate, père des « hallucinés de l'arrière-monde ». L'idée germe que ce qui précède Socrate est « plus pur », plus authentique... Pourtant, des œuvres, il ne reste presque rien ; des hommes, nous ignorons presque tout. La légende l'emporte sur la vérité, la bribe parle pour le recueil.

■ Philosophie et mythologie

La réflexion morale du peuple grec s'affine en même temps que se développent tant sa civilisation que son rapport avec les autres peuples, non sans exacerbations et luttes politiques. La pensée grecque cherche alors de plus en plus à expliquer et à formuler l'énigme de l'univers. Elle passe lentement d'une conception mythique où la religion des mystères joue un rôle considérable à une conception du monde visible ; la plupart des penseurs cherchent à comprendre le monde et la manière dont il a été créé. Ils s'appuient d'abord sur des cosmogonies qui se séparent de

la religion traditionnelle en même temps qu'elles s'unifient ; à partir de ces généalogies s'élabore la première réflexion « scientifique » fondée sur l'observation de phénomènes élémentaires.

■ **Vous avez dit cosmogonie ?**

La cosmogonie est la théorie qui vise à expliquer la formation de l'Univers.

La pensée philosophique se confond alors avec la pensée scientifique ; elle se concentre en premier lieu sur le monde avant même de s'intéresser à l'homme.

En effet, avant d'être ce que nous nommons des « philosophes », ces penseurs sont des « physiologues », des « physiciens ». Leur étude de la nature leur permet de dégager une vérité sur les êtres et les choses.

Une pensée dualiste

La Grèce aime à se définir par opposition ; ainsi, en combattant la Perse, elle oppose l'homme libre à l'esclave ; en luttant contre l'Égypte, elle oppose l'ancien au nouveau. Les doctrines se construisent aussi les unes contre les autres ; toutes procèdent par antagonisme, raison pour laquelle les penseurs cultivent les couples opposés : chose proche/chose lointaine, être/non-être, terminé/non terminé, lumineux/obscur...

■ **Une soif de connaissances**

Les présocratiques travaillent en écoutant la Nature et, en suivant ses lois, admirent et étudient le Ciel, l'art, la beauté, le secret des nombres, de l'alphabet, de la grammaire... En ce sens, il est possible de dire que Thalès et Pythagore sont « mathématiciens », Héraclite « grammairien », Anaximandre « géographe ».

Certains créent des « écoles » (qui regroupent des tendances communes) attachées à une ville (Crotone, Élée...), d'autres sont des personnalités de premier plan qui brisent les cadres établis, rejettent « leurs contemporains dans l'ombre ».

■ **Le pouvoir du langage**

Le déclin de la philosophie de la nature, jugée trop dogmatique, donnera ensuite naissance aux sophistes, prédécesseurs immédiats

de Socrate. La pensée prend ici une nouvelle voie : l'homme devient « la mesure de toute chose » ; mais est-il capable de connaître réellement la réalité, d'arriver à une certitude sans sombrer dans une logique devenue art de la parole ? Telles sont les questions auxquelles Socrate s'attachera à répondre en fondant la dialectique qui étudie non les choses, mais les opinions des hommes sur les choses.

L'École ionienne : ébauche d'une science

La première école de philosophes « scientifiques », logique et rationnelle, naquit dans la ville de Milet, sur la côte ionienne (la patrie d'Homère), carrefour du commerce et de l'industrie. Les penseurs ioniens sont les premiers à poser la question fondamentale : « De quoi toutes choses sont-elles faites ? »

■ Thalès de Milet (~625-547 av. J.-C.)

La tradition grecque le compte parmi les Sept Sages, mais tout ce que l'on sait de lui est sujet à caution.

L'eau, principe primordial

Imprégné par la cosmologie traditionnelle, Thalès affirme que « *tout est fait d'eau* », formulant ainsi le tout premier essai d'une « philosophie de la nature ». L'eau, principe primordial et primitif, engendre la terre à la suite d'un processus physique résiduel ; l'air et le feu étant des exhalaisons d'eau. Les astres flottent comme des bateaux dans les eaux d'en haut.

Un précurseur

Selon Hérodote, Thalès aurait prédit l'éclipse totale de soleil de – 585 ; nombre de ses découvertes sont à mettre au crédit des astronomes babyloniens et égyptiens. Si l'on en croit Aétius, il pensait que « *tout est à la fois animé et plein de démons* », et que l'aimant était doté d'une âme puisqu'il attire le fer. Dans *Thééthète* (174, a), Platon l'a imaginé à ce point occupé d'astronomie qu'il serait mort, absorbé par ses pensées stellaires, en tombant dans un puits.

■ Anaximandre (~610-546 av. J.-C.)

Une pensée des contraires

Chef d'une colonie milésienne sur la côte de la mer Noire, Anaximandre serait le premier à avoir dressé une carte géographique (sur une planche) ; il serait également l'auteur d'un traité *Sur la nature*, écrit à soixante-quatre ans.

Les éléments en lutte

Critiquant Thalès, Anaximandre considère que l'élément primitif est dans l'Infini ou *l'Illimité*, un fond de matière qui s'étend dans toutes les directions. Il serait le premier à avoir employé le terme de « principe », substance primitive qu'Aristote nomme « cause matérielle ». Déduisant que, si une matière était plus importante, elle l'aurait emporté sur les autres, il conçoit que les différentes formes de matière sont en lutte continuelle. Éternelle, englobant toutes choses, la nature procède par tension et dissociation des contraires – qu'il désigne sous le nom de « contrariétés » : chaud/froid ; sec/humide. Toute chose est née d'un mélange et le changement résulte de la lutte des contraires.

Un Darwin de l'Antiquité

« Ayant observé qu'il faut à l'être humain dans son jeune âge une longue période de soins et de protection, il en conclut que si l'homme avait toujours été comme il lui apparaissait à présent, il n'eût pu survivre. Il fallait donc qu'il eût été autrefois différent, c'est-à-dire qu'il avait dû évoluer à partir d'un animal qui, plus rapidement que l'homme, fait son chemin tout seul ».¹ Cette conception évolutionniste avant la lettre l'amena à penser que l'homme descend du poisson de mer et que, pour cette raison, il est préférable de s'abstenir d'en manger.

La naissance de la cosmologie

Anaximandre est par ailleurs le précurseur de la cosmologie véritable, un système cohérent du monde. Les premiers Pythagoriciens, puis Platon et Aristote, perfectionneront ses abstractions qui donneront naissance à la cosmologie grecque

1. B. Russel, *L'Aventure de la pensée occidentale*, 1961, p. 18.

admise jusqu'à Copernic : la terre est un disque plat dont la hauteur est le tiers du diamètre ; elle n'a pas besoin de support, demeure en place pour être à égale distance de tout ; les astres (formés de feu et d'air) sont entraînés autour d'elle par rotation, accrochés à une roue qui tourne... Notre monde (notre galaxie) est entouré d'une infinité d'autres.

■ Anaximène (~550-480 av J.-C.)

L'air, principe primordial

Nous ne savons strictement rien de la vie du dernier représentant de l'École ionienne ; il serait l'auteur d'un livre rédigé dans une langue simple et accessible qui a été perdu.

Comme Anaximandre, il croit en une substance primordiale, mais pense qu'il s'agit de l'air, qu'il qualifie d'indéterminé, de « non illimité ». Les différentes sortes de matières qui nous entourent proviennent soit de la raréfaction soit de la condensation de l'air. L'air est dieu, notre âme est faite de cette puissance vivante qui maintient le monde en vie (conception que partageront les Pythagoriciens). En se solidifiant, l'air donne naissance à un corps de nature cristalline ; un perpétuel échange de matière a lieu entre le ciel et la terre, de sorte qu'au sein de ce mouvement perpétuel, la compression et la dilatation produisent différents corps.

Un grand architecte de l'Univers

La conception astronomique d'Anaximène va durablement influencer l'Occident : en se comprimant aux limites du monde, l'air constitue une voûte qui se dessèche et se solidifie sous l'influence du feu ; en se raréfiant, l'air produit des étoiles. La terre, comme les autres astres, est une espèce de table peu épaisse, de forme concave, suspendue dans l'air.

Le choix de l'air est le fruit d'une spéculation scientifique : non seulement il est l'élément pour lequel la Terre et les astres demeureraient en suspens, mais encore il est « âme et pensée ». Selon Plinie, Anaximène aurait inventé le « calcul des ombres » et montré le premier cadran solaire.

■ Héraclite d'Éphèse (~576-480 av. J.-C.)

« *La route qui monte et qui descend est la même.* »
(Fragment 60).

Une pensée du devenir

Selon toute vraisemblance, Héraclite serait né au commencement du v^e siècle ; membre d'une famille aristocratique et sacerdotale implantée à Éphèse, il est instruit dans la connaissance des mystères ; sans doute est-ce une des raisons de son goût pour les expressions sibyllines qui lui valut le nom d'*obscur*. En un mot, Héraclite a d'abord le sens de la formule. Contrairement à ses prédécesseurs, il est plus préoccupé par la théologie et la morale que par la cosmologie ou l'étude de la nature.

Le feu, principe primordial

Pour Héraclite, le Feu est la matière à la fois la plus subtile et la moins corporelle. Véritable « psyché » (âme en grec), il se voit attribuer une vitalité foncière ainsi que la capacité de faire naître. L'âme en feu est, en quelque sorte, la manière divine de son mode d'être.

L'harmonie par-delà les contraires

Les choses et leur aspect évoluent selon la loi des contraires ou plus exactement de remplacement des contraires : l'ombre devient lumière, le froid se transforme en chaud, etc. Cette opposition, qui est aussi un principe, est la condition du devenir, « tout s'écoule », sans cesse soumis à une perpétuelle métamorphose qui évolue selon un cycle où s'accomplit la coïncidence des contraires : l'harmonie.

Le devenir perpétuel

L'unité de toute chose, au sein des contradictions, induit l'idée de devenir. Le célèbre fragment 49 a doit ainsi être lu dans son unité, et surtout sans oublier la seconde phrase : 1°) « *Nous sommes et ne sommes pas* », c'est-à-dire : malgré les apparences, notre existence est une et cette unité est le fruit d'un perpétuel changement. 2°) « *Nous descendons et ne descendons pas dans le même fleuve* », c'est-à-dire : je peux traverser le Rhône un lundi, recommencer un mardi, mais l'eau ne sera pas la même puisque le propre du fleuve est de couler. Platon formulera autrement ce concept en disant que « *notre être est un perpétuel devenir* ».

Le mot « harmonie » appartient au vocabulaire grec des charpentiers : il signifie originellement « bien faire jointer deux poutres » d'où l'idée d'ajustement dans l'équilibre. Héraclite donne un nouveau sens à une notion établie par Pythagore : le monde réel est un bel ajustement de tendances, de forces qui s'opposent. Reconnaître l'existence de ce conflit sans fin permet donc de découvrir aussi que le monde est une harmonie cachée où vibre un accord profond : « *Ils ne savent pas comment le discordant (ce qui lutte) s'accorde avec soi-même : accord de tensions inverses, comme pour l'arc et la lyre.* » (fragment 51). C'est ce conflit qui maintient le monde et la vie qui est en lui. Le « *Bien et le Mal sont un* » (frag. 58), parce qu'admettre la notion de Bien conduit à admettre celle de Mal.

Le logos et l'ordre de l'univers

Tout comme la Nature parle et œuvre en même temps, Héraclite œuvre en transmettant un discours ; les mots de cette parole, il les nomme « Logos » : « *Ce mot, les hommes ne le comprennent jamais.* » (frag. 1). Pour comprendre, le sage cherche à saisir les lois secrètes qui gouvernent la nature, à appréhender son processus qui obéit à des mesures spécifiques, il y parvient parce qu'il est « *séparé de toutes choses* » (frag. 107). Comprendre cet ordre fondamental et le respecter sont une seule et même chose ; le « Logos » est lui-même cet ordre universel.

■ Vous avez dit logos ?

Le logos renvoie à des concepts centraux de la philosophie grecque. Ce mot grec signifie « parole », « raison ».

La conception d'Héraclite du « Logos » aurait été influencée par les croyances religieuses égyptiennes, introduisant un aspect spiritualiste dans la physiologie des Ioniens.

Héraclite, qui méprisait la religion de son temps (« *on ne se nettoie pas de la boue avec de la boue !* »), préfère une direction élitiste, conscient que « *savoir beaucoup de choses n'apprend pas à posséder l'intelligence* » (frag. 40).

Une doctrine prometteuse

La doctrine héraclitéenne influencera considérablement la pensée de Platon qui la critiquera vivement, choqué par cette théorie sur l'instabilité des substances et l'incessant écoulement. Mais Hegel célébrera « la première formulation de la pensée dialectique », Nietzsche puis Heidegger l'admireront sans mélange.

■ Anaxagore (~520-428 av. J.-C.)

Une pensée de la totalité

Né à Clazomène en Ionie, Anaxagore est le premier philosophe à s'implanter à Athènes ou, durant une trentaine d'années, il aurait exercé son enseignement. Digne héritier de l'école ionienne, il devint le maître et l'ami de Périclès ; certains prétendent qu'Euripide fut son élève. Passionné par les questions scientifiques et cosmologiques, il se désintéressait des affaires publiques au point de prétendre que le ciel était sa patrie, et les étoiles sa mission. La disgrâce de Périclès fut aussi la sienne ; accusé à tort de mépriser les dieux, le philosophe anticonformiste se réfugia à Lampsaque où il mourut. Socrate affirma à ses juges que ses idées étaient celles d'Anaxagore.

Des substances premières à l'infini

Le nombre des choses est infini et aucune d'entre elles n'est semblable à une autre. Chaque partie qui compose une chose contient une minuscule portion de matière *dans des proportions variées*. Un peu de tout est en tout : la neige contient du noir, même si le blanc prédomine. Anaxagore démontre le bien-fondé de sa théorie par l'infinie divisibilité de la matière (il est le premier à avancer cet argument développé ensuite par les atomistes). D'une certaine manière, il donne une première formulation de la théorie de Lavoisier, selon laquelle, « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme », en développant l'idée du continu réel : les modifications apparentes d'un être réel s'inscrivent dans une permanence. Ainsi, pour Aristote, Anaxagore et Démocrite « affirment l'existence de l'infini dont ils font un continu par contact » (*Physique*, 203, a).

La création du monde : le *Noûs*

Pour Anaxagore, le monde a été créé par une force qui a tout organisé. Il nomme *Noûs* cet être pensant ou intelligence qui est, selon lui, infini, autonome, et ne se mélange à rien. Sous l'impulsion de cette substance rare et subtile, la matière s'est mise à tourner, à tourbillonner au point de gagner tout l'être existant : ainsi, le monde est soumis à un ensemble de forces mécaniques : ce sont les éléments les plus lourds qui se séparent. Cette intelligence n'est en aucun cas douée d'une personnalité : il ne faut pas l'assimiler à un dieu créateur ou à la providence.

L'intelligence, principe du mouvement

Anaxagore fut certainement le premier à étudier les éclipses de soleil et à penser qu'elles résultent d'un passage de la lune entre la terre et le soleil. Selon lui, « *tous les êtres qui ont une âme sont mûs par l'intelligence* », en proportions différentes : les planètes sont dotées d'une intelligence « minime », les plantes possèdent vie et sensibilité et sont produites, comme les animaux, à partir d'un mélange de toutes les substances. La sensation est produite par le contraire et non par le semblable : le froid est senti par contraste avec le chaud... Mais, en osant soutenir que les astres possèdent une nature identique à celle des corps terrestres, Anaxagore n'en faisait plus des dieux, il contrariait les célébrations rituelles officielles et donc le gouvernement en place. Le dieu du philosophe se confond avec cette « intelligence » qui met les choses en mouvement.

■ Pythagore (~580-500 av. J.-C.)

Une pensée du nombre

Vraisemblablement né sur l'île de Samos, Pythagore aurait voyagé en Perse avant de s'installer à Croton où de nombreux disciples vinrent suivre son enseignement ; il se serait retiré à Métaponte et y serait mort. Tout le reste est légende. Véritable thaumaturge, le maître n'a rien écrit, pas même les *Vers dorés* qu'on lui attribue à tort.

Les pythagoriciens

Depuis Aristote, les disciples de Pythagore sont désignés d'une manière générale par le terme de pythagoriciens : nous leur devons des spéculations sur l'arithmétique, la géométrie, la physique et la cosmologie, conjuguées avec un ensemble de conseils moraux.

L'humanité divisée

Pythagore est à l'origine d'une tradition sur la division tripartite de la vie (reprise par Platon dans la *République*) : les hommes sont catégorisés selon trois manières de vivre :

- ceux qui viennent acheter et vendre ;
- ceux qui prennent part à la compétition ;
- ceux qui assistent pour voir.

Ces derniers sont dits « théoriciens » : il s'agit des philosophes qui, par la contemplation, se libèrent du cycle de la vie.

■ Vous avez dit métempsycose ?

La métempsycose est la conception selon laquelle l'âme ne cesse de transmigrer en allant d'un corps à l'autre et tente d'échapper aux éléments fortuits de l'existence.

Le théorème de Pythagore

En géométrie, le nom de Pythagore est évidemment attaché à un célèbre théorème : le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés ($C^2 = (a - b)^2 + 4 \times \frac{1}{2} a b = a^2 + b^2$). Ce problème va provoquer un énorme scandale avant d'être résolu par d'autres pythagoriciens qui développeront la théorie des nombres irrationnels.

Les mystères de la musique

Selon les pythagoriciens, la vie doit être ascétique et contemplative, placée sous le signe de la science, et plus précisément des mathématiques. On trouve chez ces penseurs une fascination pour la musique conçue comme un élément purificateur qu'il est possible de comprendre par les mathématiques.

Pythagore musicien

Pythagore découvrit les rapports numériques simples des intervalles musicaux. Une enclume frappée avec des marteaux de poids différents produit des sons dont les hauteurs sont proportionnelles aux poids des marteaux. Une corde donne l'octave si sa longueur est diminuée de moitié ; réduite à trois quarts, elle donne la tierce, et à deux tiers la quinte. Une quarte et une tierce font une octave : $\frac{4}{3} \times \frac{3}{2} = 2/1$.

Le secret des nombres

L'idée germe que toutes les choses sont des nombres et qu'il suffit de comprendre ces nombres pour comprendre le monde. L'ensemble des lois de la nature est réductible à des équations. Plus encore, on s'imagine pouvoir maîtriser le monde une fois qu'on aurait déchiffré ses structures numériques. Les nombres sont des réalités concrètes identifiées à l'espace ; une valeur morale leur est attribuée : le 4 et le 9 représentent la justice pour la simple raison qu'ils sont des carrés (2^2 ; 3^2), et donc le signe d'un équilibre parfait.

Les nombres s'inscrivent dans une démarche majeure fondée sur deux irréductibles : les notions de Limite et d'Illimité. Cette table pythagoricienne est ensuite étendue à la division des entités arithmétiques selon le Pair et l'Impair, la Multitude et l'Unité. Ces couples prennent symboliquement nom et forme :

- Le Pair (indéfiniment divisible) comme Mâle, Droit, Repos, Lumière ;
- L'Impair (unité indivisible) comme Femme, Courbe, Mouvement avec rotation.

Le grand serment

Pour la première fois, les recherches sur le calcul sont purement intellectuelles. Plusieurs sortes de nombres appelés *bornes* sont créés comme les nombres triangulaires ou tétraktis (= sur quatre rangs) : $1 + 2 + 3 + 4 = 10$, la décade étant représentée sous la forme d'un triangle ; les nombres carrés sont la somme de nombres impairs successifs : le grand quaternaire est 36, il est formé par la somme des quatre premiers nombres impairs auxquels sont ajoutés les quatre premiers nombres pairs. Il représente la clé de l'interprétation du monde ou « grand serment ».

L'École éléate : entre science et onirisme

■ Xénophane (~570-480 av. J.-C.)

Un original et un poète

Né à Colophon, au nord de Milet, Xénophane est parfois intégré à l'École éléate bien que sa personnalité hors normes, en fasse un penseur isolé. Considéré comme un aède errant, il se rendit en Grande Grèce où il composa la majeure partie de ses œuvres.

Un persifleur monothéiste

Xénophane se moque de Pythagore autant que du mysticisme des Mystères orphiques ; l'idée que l'homme ait créé des dieux à son image le rend sarcastique. Il est cependant persuadé qu'il ne peut y avoir qu'un dieu : une puissance éternelle qui gouverne toute chose « *et ne ressemble aux mortels ni par le corps, ni par la pensée* » (fragment 6). Cette divinité est invisible aux yeux des hommes, dotée d'une forme parfaite. Ses formules souvent poétiques reflètent une mutation de mentalité où une nouvelle forme de théologie se teinte d'ironie : « *Si Dieu n'avait pas créé le miel brun, les hommes trouveraient les figues plus douces.* »

Un monde sans limites

Ses idées sur la nature s'inspirent de celles d'Anaximandre :

- la terre est plate et sans limites ; elle s'étend à l'infini ;
- l'air est infini ;
- les astres sont des nuées incandescentes ; leur trajectoire décrit une droite indéfinie. Ce ne sont jamais les mêmes que l'on voit, et ils s'éteignent dans la mer ou le désert ;
- une infinité de soleils éclaire une infinité de terres habitées...

■ Parménide (~544-450 av. J.-C.)

« Une machine à penser »

Ce philosophe sur qui nous savons si peu naquit à Élée, au sud de l'actuelle Naples, et y fonda une école qui porte le nom de sa ville :

éléate. D'après Aristote (*Métaphysique*, A, V, 169 b 22), Parménide aurait été l'élève de Xénophane. Si l'on en croit Platon, il aurait rencontré Socrate à Athènes vers – 450, en compagnie de son disciple, Zénon.

La vérité contre l'opinion

À la manière de Xénophane, et plus tard d'Empédocle, la doctrine de Parménide est contenue dans un poème en hexamètres épiques, intitulé *De la nature* et divisé en deux parties : « Le chemin de la vérité », qui renferme sa théorie logique, et « Le chemin de l'opinion », qui expose sa théorie cosmologique, fortement inspirée par le pythagorisme. Cette seconde partie est, en somme, un catalogue des erreurs dont il s'est libéré, le philosophe nous mettant ainsi en garde contre l'opinion du plus grand nombre.

L'Être et le Néant

Selon Parménide, ses prédécesseurs manquent de logique : avancer que tout est constitué d'une seule matière fondamentale exclut en effet qu'il y ait de l'espace vide. Pour le philosophe, « *ce qui est, est* », point. Ce qui n'est pas ne peut être pensé. L'être est : indivisible, immuable, et par conséquent pensable. Le monde est plein de matière d'une même densité ; incréé, éternel, homogène, il s'étend à l'infini, dans toutes les directions. Il n'y a rien en dehors de lui, semblable à une sphère solide, il est sans mouvement, sans temps, sans changement. L'expérience de nos sens étant illusoire, penser qu'il puisse en être autrement est sans aucun fondement logique.

Un savoir poétique

L'ouvrage *De la nature* commence par proposer deux chemins : celui de la vérité ou certitude, qu'il faut connaître, et celui de la coutume et de l'expérience confuse des sens. Parménide se fixe comme but de parvenir à cette Vérité, le lieu sacré où elle se découvre grâce à « *une seule voie simple de discours* » (Frag. I). Il avance « *sans fin hors de soi-même* » vers cette pensée « *d'un seul tenant* », « *ce m'est tout un par où je commence, car là même à nouveau je viendrai en retour* » (Frag. V).

La perfection de l'Être est comme enfermée dans la perfection du langage poétique : « *Le même, lui, est à la fois penser et être.* » (Frag. III). Les autres, les « mortels », « *tous sans exception, le sentier qu'ils suivent est labyrinthe* » (Frag. VI). Penser l'être ouvre le bon chemin, celui de la stabilité, de cette clairière où les hommes sont chez eux. L'avancée du discours est image de cette permanence.

■ **Vous avez dit Doxa ou opinion ?**

Promis à un bel avenir, cette notion désigne l'opinion en tant qu'elle est appelée à varier, mélange mal dosé de mémoire et d'oubli.

Pour le penseur de la doxa ou opinion, la voie de l'être reste proche pour peu qu'on s'en aperçoive, nécessitant cependant toujours un surcroît de mémoire. Avec le savoir de l'être, le sage connaît un durable état de repos et une pleine assurance alors que l'homme du commun se laisse séduire et entraîner dans la danse d'Aphrodite, dans la ronde des plaisirs faciles et ordinaires, des illusions ; il en oublie l'Être et oublie d'être. Selon Heidegger, Parménide « *a déterminé, en donnant mesure de base, l'essence de la pensée occidentale* ». ²

■ **Zénon d'Élée (~490-485)**

Une pensée du paradoxe

Vraisemblablement né vers le commencement du v^e siècle, Zénon a sans doute été un proche ami, voire le fils adoptif, de Parménide.

Zénon, un personnage à part

Plusieurs sources rapportent sa révolte contre le tyran Néarque (à moins que ce ne soit Diomédon) : arrêté, torturé, il prétendit de livrer des révélations pour mordre mortellement le tyran à l'oreille. Selon Antisthène, il se serait lui-même tranché la langue avec les dents et l'aurait crachée au visage du tyran ; les citoyens d'Élée scandalisés lapidèrent Néarque...

Zénon ne fut pas qu'un dissident, mais « *un authentique homme politique* » ³ ; il est d'abord considéré comme un expert en logique

2. In *Qu'appelle-t-on penser ?*, p. 609 de l'édition allemande.

3. Platon, *Scolie à L'Alcibiade majeur*, 119 a.

et en spéculation mathématique, dans la lignée de l'enseignement ésotérique des pythagoriciens qu'il s'applique à détruire. Aristote lui attribue l'invention de la dialectique⁴.

■ **Vous avez dit dialectique ?**

Dans son sens premier, la dialectique signifie « art de l'interrogation dans les limites du dialogue », et aux fins de confondre son adversaire.

Selon Simplicius, il serait l'auteur du plus ancien dialogue philosophique, où il se serait opposé à Protagoras.

L'art de la réfutation

En pratiquant l'art subtil de la déduction, Zénon invente le premier exemple de fonctionnement dialectique fondé sur le couple question/réponse. Il part d'un postulat d'un de ses adversaires et lui prouve, en en tirant deux conclusions contradictoires : primo, que l'ensemble des conclusions n'est donc pas seulement faux mais encore impossible ; secundo, que le postulat est lui-même impossible.

■ **Vous avez dit postulat ?**

Proposition première que l'on demande d'admettre parce qu'elle n'est ni évidente ni démontrable.

Suivant cette logique, il s'attaque à trois idées :

- **L'idée d'unité** chez les pythagoriciens : les nombres sont faits d'unités représentées par des points possédant des dimensions spatiales. N'importe quelle chose doit avoir une grandeur pour exister, cela est également vraie pour chaque partie de cette chose. Aucune partie n'est la plus petite puisqu'elle est divisible à l'infini et si les choses sont multiples, il faut qu'elles soient petites et grandes en même temps. En fait, elles doivent être petites au point de n'avoir pas de grandeur car diviser à l'infini montre que le nombre des parties est infini et cela demande des unités sans grandeur ; Zénon conclut que toute somme de ces unités n'a pas de grandeur. En même temps, l'unité doit avoir une grandeur et donc les choses sont infiniment grandes...

4. Dans deux œuvres perdues, *Sur les poètes* et *Le Sophiste*, compilées par Diogène Laërce.

- **L'idée d'espace infini** : si l'espace existe, il doit être contenu dans quelque chose de nécessairement plus grand, et ainsi de suite, indéfiniment. Zénon conclut qu'il n'y a pas d'espace et qu'il est impossible de distinguer un corps de l'espace dans lequel il se trouve.
- **L'idée de mouvement** qu'il ruine en développant quatre paradoxes.

La réalité du mouvement

Dans le livre VI de la *Physique*, Aristote commente et critique les quatre célèbres paradoxes avancés par Zénon.

- **Achille et la tortue** : Achille et une tortue font une course avec handicap. Supposons que la tortue parte d'un certain point en avant de la piste ; pendant qu'Achille court jusqu'à ce point, la tortue avance un peu. Pendant qu'Achille court vers cette nouvelle position, la tortue gagne un nouveau point, légèrement plus en avant. Ainsi, chaque fois qu'Achille arrive près de l'endroit où se trouvait la gentille bête, celle-ci s'en est éloignée. Achille talonne la tortue, mais ne la rattrape jamais. Le poète Paul Valéry illustre à merveille ce paradoxe dans un vers fameux du *Cimetière marin* : «... *Achille immobile à grands pas !* »... Ainsi, la conception de l'unité de Zénon exclut le mouvement.
- **L'argument du coureur** : considérons un coureur qui part d'un point donné d'un stade. Pour aller d'un bout à l'autre de ce stade, il doit franchir un nombre infini de points en un temps limité ou, plus précisément, avant d'atteindre quelque point que ce soit, il doit atteindre le point à mi-chemin, et ainsi de suite, indéfiniment. Le coureur ne peut donc commencer à bouger puisque, une fois parti, il ne pourrait plus s'arrêter. Cela démontre qu'une ligne n'est pas faite d'une infinité d'unités.
- **Les trois segments parallèles** : prenons trois segments linéaires, parallèles et égaux, composés du même nombre limité d'unités. L'un est mobile, les deux autres se déplacent en sens opposé, à vitesse égale, de manière qu'ils se trouvent les uns à côté des autres quand les lignes en mouvement

passent le long de la ligne immobile. La vitesse de chacune des lignes en mouvement par rapport à l'autre est deux fois aussi grande que la vitesse de chacune par rapport à la ligne stationnaire. Ajoutons comme postulat supplémentaire qu'il y a des unités de temps aussi bien que des unités d'espace. La vitesse est alors mesurée par le nombre de points passant devant un point donné en un nombre donné de moments. Dans le temps qu'une des lignes en mouvement passe le long de la moitié de la ligne stationnaire, elle passe le long de la longueur totale de l'autre ligne en mouvement. D'où l'on déduit que ce dernier temps est le double du premier. Mais les deux lignes en mouvements prennent le même temps pour atteindre leur position parallèle et donc il semble que les lignes qui bougent se meuvent deux fois aussi vite qu'en réalité. Il est par ailleurs démontré que nous pensons moins en moments qu'en distance...

- **Le paradoxe de la flèche** : la flèche qui vole occupe à chaque moment du temps un espace égal à elle-même et donc, déduit Zénon, elle est au repos. Il s'ensuit qu'elle est toujours en repos. Le mouvement, ici, ne peut même pas commencer, alors que dans le paradoxe précédent il était toujours plus rapide qu'il n'est.

Ainsi Zénon jette-t-il les bases d'une théorie de la continuité qui s'inscrit exactement dans la théorie de la sphère continue de son maître Parménide.

■ Méliossos de Samos (~v^e siècle av. J.-C.)

Une pensée de l'Unité

Le dernier des grands Éléates, sans doute contemporain de Zénon, commandait la flotte samienne en tant qu'amiral et infligea une rude défaite à Périclès en 422. Si Platon fait grand cas de ce philosophe original, Aristote le malmène, pour des raisons strictement doctrinales.

Méliossos choisit l'Un immobile pour principe unique et développe ses thèses dans un ouvrage : *De la nature ou de l'être* dont il ne reste que dix fragments.

L'Être est un et immuable

« Si l'Être est, il faut qu'il soit un ; étant un, il faut qu'il n'ait pas de corps ; car s'il avait de l'épaisseur, il aurait des parties et ne serait pas un. » (Fragment 9).

L'Éléate nomme « signe majeur », cet « Un » qui, d'après lui, seul existe, puisque rien ne peut provenir du néant. Parce qu'il est immobile, ce principe n'a ni commencement ni fin, raisons pour lesquelles il est illimité. La raison (ou *logos*) saisit ce que les sens pourraient croire : le devenir des multiples. Mais la raison l'emporte sur les cinq sens : l'être est découvert par l'esprit et l'emporte sur le devenir et l'apparence. Par conséquent, aucun phénomène n'est vrai. En ce sens, Méliossos comme Parménide critique l'opinion et finit par aboutir à l'exigence que nul étant n'est corporel – ce qu'Aristote juge absurde et saugrenu⁵.

L'Être est doué d'immuabilité, d'éternité, d'uniformité ; il est plein, immobile et « sans corps ». L'Être est pensant et possède autant sinon plus de dignité que l'être divin. L'univers matériel est infini, dans toutes les directions, parce que le vide est illimité : « S'il est infini, il est un ; car s'il y avait deux êtres, ils ne pourraient être infinis, mais se limiteraient réciproquement. » (Frag. 6).

■ Empédocle d'Agrigente (~484-424 av. J.-C.)

Une pensée du mythe

La vie d'Empédocle est entourée de légendes. Son œuvre est une des moins mutilées par le temps ; nous devons à J. Bollack la restitution de 400 vers du poème *Sur la nature des choses* où sa conception du monde recourt à la mythologie de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*. Aristote reconnaît en lui « un philosophe de la nature »⁶ qui traite son sujet d'une manière « homérique ».

5. Métaphysique, A, v, 986 a 6. Voir également *Réfutations sophistiques*, v, 167 b, 13.

6. *Poétique*, I, 1447 b 17. « Il n'y a rien de commun entre Homère et Empédocle, hormis la versification... »

La légende d'Empédocle

Poète excentrique, esprit encyclopédique, il a inspiré Hölderlin qui projetait de lui consacrer une tragédie dont il reste trois versions (1798-1800) ; en 1870, Nietzsche voulut écrire un drame sur ce penseur à la fois médecin, ingénieur et prophète. Partisan de la démocratie, Empédocle se réfugia dans le Péloponnèse à la suite de son bannissement ; se jeta-t-il dans l'Etna ? Rien ne le prouve. Préféra-t-il se pendre ? Nul ne le sait. Il déclare avoir été honoré à l'égal d'un dieu pour avoir entre autres éloigné la peste de Sélinonte, non loin de sa ville, sur la côte sud de la Sicile.

La Haine et l'Amour, un drame cosmique

L'Être, qui est Amour, a la forme d'un dieu sphérique composé d'un mélange homogène d'éléments immortels et immuables, qui tend à se disperser. Une partie de cette conception est héritée de Parménide.

La doctrine physique est intimement liée à une religion issue des cosmogonies. Physique et dimension mythique se correspondent dans le poème par analogie : les mots pour qualifier l'une glissent vers l'autre, se combinent au sein des effets poétiques. Ce procédé fit d'Empédocle le « fondateur de la rhétorique », d'après Aristote.

■ Vous avez dit rhétorique ?

À la fois « art de bien parler » et « technique de la mise en œuvre des moyens d'expression » par la composition comme par l'emploi de figures, souvent dans le but de persuader.

Pour Empédocle, la physique de l'Être est gouvernée par six principes :

- **Deux Grands principes** d'être « supérieurs » (ou dyade, force motrice de Rassemblement ou de Dispersion) :
 1. l'Amour (représenté par Aphrodite ou Harmonie) ;
 2. la Haine (représentée par Neikos ou Cydeimos).

Nous sommes ici en présence d'un dualisme religieux au cœur de la cosmogonie.

- **Quatre éléments éternels** dotés d'une qualité d'être « inférieure », liés selon la paire actif/passif : le mâle/le féminin, etc. Empédocle distingue deux « extrêmes » : le Feu (Zeus) / la Terre (Héra) ; deux « moyens » : l'Air (Aïdès) / l'Eau (Nestis).

Ces éléments matériels forment une « quadruple racine ». Si on les ajoute au deux Grands principes, nous obtenons (4 + 6), le tétraktis. Le chiffre 10 est le symbole du Tout et de l'Un (la matière) chez les Pythagoriciens, cause du mouvement et de la génération des êtres ; cette fonction motrice est également dotée d'une fonction multiplicatrice.

Ce second principe qui représente l'Un est figuré soit par les quatre éléments, soit par la forme arrondie de la Sphère.

Un devenir cyclique

Il ne faut pas concevoir les cycles d'Empédocle comme une simple alternance entre deux phases distinctes, mais comme les moments, les composantes, d'une même réalité⁷ ainsi constituée :

- dans la sphère du monde, la lutte se situe à l'extérieur, et l'amour à l'intérieur ;
- la lutte chasse l'amour jusqu'à ce que les autres éléments du monde, considérés d'abord dans leur ensemble, soient dissociés ; l'amour est projeté à l'extérieur ;
- puis l'inverse se produit, jusqu'à ce qu'un nouveau cycle ait lieu.

Lors de la dernière étape du cycle, quand l'amour envahit la totalité de la sphère, des éléments d'animaux sont formés séparément. Quand la lutte se situe à l'extérieur de la sphère, des combinaisons au hasard sont soumises à la loi du plus fort, pour survivre. Quand elle est à l'intérieur, commence un processus de différenciation. Cette conception mécaniste est une « causalité matérielle » : les effets sont produits par la matière dont les objets (ou les êtres) sont faits. Cette théorie selon laquelle seraient d'abord apparus des membres épars, puis des monstres, puis les créatures que nous connaissons, était professée par Parménide. La conception d'un devenir cyclique sera reprise et modifiée par Platon dans le *Politique* (269, c).

7. Selon J. Bollak.

Les cycles d'Empédocle : une succession d'âges

- **un âge géologique et astronomique** où l'Amour succombe à la Haine pour se réintroduire dans le devenir ; l'ordre mis en place est d'abord stérile puis dispose les quatre éléments primordiaux en cercles concentriques ;
- **un âge biologique et physiologique** où l'Amour mélange les éléments : la terre s'immerge dans l'eau, le feu monte dans l'air ; la vie naît de cet échange façonné ; les êtres vivants issus de la terre font l'apprentissage de la procréation, ils mettent au monde des créatures issues de la terre et qui succèdent aux anciens monstres ;
- **l'âge de la connaissance** où chaque corps jouissant de perception et obéissant à l'attraction sexuelle réussit à surpasser la Haine jusqu'à voir réapparaître l'aspect parfait du dieu.

Une œuvre bigarée

L'œuvre d'Empédocle est fascinante à plus d'un titre : non seulement il élabore une théorie sous forme de poème où la puissance des images se mêle à un message souvent hermétique, mais encore il tente de restituer l'état d'un savoir aussi bien en psychologie, en anatomie qu'en climatologie. Ses *Catharmes* ou *Purifications* retiennent l'influence du pythagorisme. Empédocle y évoque la transmigration des âmes, la Caverne (que Platon reprendra), le thème de la purification philosophique, mais aussi des sujets comme la médecine et la physiologie, la sensation, la vision (il savait qu'il faut du temps à la lumière pour voyager).

Un végétarisme mystique

Empédocle condamnait les sacrifices d'animaux et l'ingestion de chairs parce que les âmes fraternelles vivent et souffrent en elles. Dans cette logique, il pensait que tous les vivants étaient parents ; il préconisait de remplacer les sacrifices par des pratiques susceptibles de faciliter « l'ajustement des membres » : droit d'asile, hospitalité, pratiques⁸ érotiques (tel l'amour entre maître et disciple, l'amitié au sein des communautés)...

8. Il les nomme « œuvres d'amour ».

L'École atomique ou le matérialisme de Démocrite

■ Démocrite d'Abdère (~460–370)

Un matérialisme tranquille

Originaire de la ville d'Abdère en Thrace, Démocrite est le contemporain de Socrate. Théophraste⁹ a classé les témoignages relatifs à la philosophie de Démocrite dans l'ordre suivant : 1. Les principes ; 2. Dieu ; 3. L'ordonnance du cosmos et les phénomènes célestes ; 4. La psychologie (contenant le fragment sur les sensations) ; 5. La physiologie. Il ajoute à son plan cinq témoignages relatifs à l'éthique.

Les théories de Démocrite constituent un moyen terme entre Héraclite et Parménide : contrairement à l'École éléate, il maintient, par exemple, le mouvement, admet la parfaite plénitude de l'être présent par l'atome, unité infinitésimal de l'Être.

La vie tumultueuse de Démocrite

D'après Hyppolite, il aurait beaucoup voyagé, se serait « entretenu avec de nombreux gymnosophistes aux Indes, avec les prêtres en Égypte, ainsi qu'avec les astrologues et les mages à Babylone. » On lui prête une vie extrêmement longue puisqu'il aurait été plus que centenaire. Revenu pauvre et indigent, il aurait vécu des aumônes de son frère. Auteur d'une œuvre considérable dont il ne reste presque rien, cet esprit encyclopédique riait de tout, selon Diogène Laërce. Nietzsche voit en lui le premier penseur rationaliste : « *Il voulait se sentir dans le monde comme dans une chambre claire* », précise-t-il en évoquant la théorie des atomes, exemple de rigueur logique et dogmatique.

L'atomisme de Démocrite et d'Anaxagore

En grec, atome signifie « particule insécable de matière ». Démocrite pense tout le contraire d'Anaxagore, si bien qu'il est possible de faire un tableau comparatif des systèmes des deux physiciens :

9. Philosophe grec péripatéticien (~372-287 av. J.-C.), disciple de Platon puis d'Aristote, il dirigea le Lycée et se consacra surtout à la philosophie botanique.

Anaxagore	Démocrite
Au sein du plein infini, toute chose est mélangée	Au sein du vide infini et éternel il y a des atomes séparés ; la nature est composée de « quelque chose » : les atomes et le vide
Ces choses sont des germes vivants, des spermes dont le nombre est infini. Leur constitution est infiniment diverse et chacun possède une infinité de portions de tous les autres	Les atomes sont de petits éléments solides impossible à séparer. Homogènes dans leur constitution, leur nombre est infini, ils ne varient que par la forme, la taille, l'ajustement
Sous l'impulsion d'un principe intelligent, la masse s'anime dans un mouvement tournant de plus en plus important	D'abord animés par un mouvement confus, les atomes sont entraînés par hasard dans un tourbillon (il n'y a pas de principe intelligent à l'origine)
Le tourbillon provoque l'organisation des choses par séparation à partir d'un mélange	Les atomes tombent les uns sur les autres par accident ; le mouvement qui les unit est mécanique ; ils s'organisent en se réunissant en une seule masse à partir de la séparation
Pour ce « spirituel », les dieux sont absents de la physique	Pour ce « matérialiste », l'opinion populaire sur les dieux est maintenue même s'ils ne sont plus aussi considérés

Ils s'accordent néanmoins sur quelques points : les éléments sont petits, pluriels, infinis, indestructibles, aptes à composer une infinité de mondes.

L'âme, un condensé d'atomes

L'âme, comme tout le reste, est constituée d'atomes plus fins que ceux qui forment le corps. Ses atomes sont très mobiles, lisses et ronds. La respiration remplace les atomes disparus. Épicure et ses disciples en déduiront que l'immortalité n'existe pas puisque l'âme se désintègre.

Démocrite ne nie pas l'existence des dieux, mais prétend qu'ils sont devenus totalement indifférents au sort de l'homme. Le divin, il le conçoit comme une « âme chaude » et psychique répandue à travers le monde, et confondue avec le divin, bien qu'il ne soit nullement doté d'une essence personnelle.

La théorie des simulacres

Le témoignage des sens n'est pas fiable, il demande réflexion. Selon lui, les choses ne sont pas directement visibles, elles le

deviennent grâce à l'existence de simulacres, c'est-à-dire d'images ou d'apparences de la réalité. Sa théorie évolue selon deux étapes ; d'une part, ces images impriment sur l'organe des sens l'image de l'objet extérieur ; d'autre part, deux flux de lumière (l'un provenant de l'objet, l'autre de l'œil) engendrent une substance aérienne : un phénomène se produit dans un espace intermédiaire (les airs) et constitue l'objet de la perception¹⁰.

La théorie des simulacres et le matérialisme de cette conception poussent Démocrite à chercher le Souverain Bien dans le plaisir, non dans la débauche ou dans le culte de l'agréable (qui varie d'un individu à l'autre), mais dans le plaisir de l'âme, c'est-à-dire dans la vraie joie, source de paix et de bonheur.

Le bonheur et la modération à l'épreuve des femmes

Démocrite ne porte guère les femmes en estime pour la simple raison que, dans l'amour, les hommes perdent toute espèce de contrôle. Il pense par ailleurs qu'il est préférable d'adopter des enfants plutôt que d'en procréer.

Les sophistes ou l'art du discours

■ La fin justifie les moyens

Nous devons à Platon de prendre les sophistes pour des charlatans, « amis des apparences » et peu respectueux de la vérité. Il faut pourtant reconnaître à ces hommes de métier d'avoir excellé dans l'art de manier le langage : ils « créent » l'étymologie, la grammaire, dressent une liste des types d'arguments, analysent la nature des preuves avancées...

Une postérité dans l'histoire de la philosophie

D'après Hegel, les sophistes ont été « les maîtres de la Grèce. C'est par eux que la philosophie est venue à l'existence »¹¹.

10. Cette seconde étape de la théorie se retrouve dans le *Théétète* de Platon et chez Protagoras.

11. *Leçons d'histoire de la philosophie*, tome II, p. 244.

Ces professeurs délivrent une pensée efficace, pragmatique, destinée à autrui et à la satisfaction de ses intérêts. Peu importe ce que sont les choses en soi, mais ce qu'elles sont pour les hommes. Pour eux, l'art de trouver une solution aux problèmes posés repose d'abord sur des exigences sociales. L'outil pour les satisfaire est le langage, au sens de la rhétorique qui tient lieu de science de l'être (l'ontologie), au service de la science suprême : la logique. Autrement dit, le discours vrai est celui que l'autre comprend ou finit par comprendre parce qu'il est persuadé.

L'art de la persuasion

Au v^e siècle, la situation difficile de la Sicile conduit les orateurs à réfléchir sur les principes de leur art. Corax et Tisias (~450 av. J.-C.) sont les principaux représentants de cette éloquence judiciaire qui développe la rhétorique. L'éristique devient une méthode de réfutation propre aux sophistes.

■ Vous avez dit éristique ?

« Art de la controverse », l'éristique consiste à mener une discussion suivie sur une opinion ou une question.

D'après Aristote, Euthydème (spécialiste dans l'art de bien construire un plaidoyer) en serait le créateur.

La méthode de la rhétorique

Cerner le problème (d'un homme précis, dans un milieu social donné).

Faire comprendre les solutions possibles, les hiérarchiser.

Trouver la meilleure « en la circonstance », au moment opportun, *selon l'occasion*.

Etre efficace pour conduire à telle ou telle action.

Pour persuader, rien ne sert de dire vrai, il suffit de faire croire que tel ou tel but à atteindre est plus avantageux qu'un autre. La rhétorique est donc la science des techniques par excellence puisqu'elle permet d'être cru, accepté, compris... Ce refus de la vérité fait de la sophistique une philosophie sceptique et pessimiste.

Une histoire de reconnaissance

L'être n'ayant pas d'unité, la science ne peut être un système cohérent. Il est donc possible de répondre « n'importe quoi »

ou presque à une question, en s'attribuant une compétence universelle, puisque l'essentiel n'est pas de connaître la vérité, mais d'être admiré par le plus grand nombre. Une valeur est bonne non quand elle est vraie, mais reconnue pour vraie.

Un apport majeur dans l'évolution des idées

Les techniques employées par les sophistes ont contribué à affiner certains problèmes : leur analyse sur la nature de la vertu, par exemple, les conduit à étudier les conditions où elle s'exerce ; de même, l'élaboration d'un discours juridique, jusque-là médiocre, est soutenue par leurs techniques d'analyse et d'écriture qui ont jeté les bases d'une réflexion sur le droit ; enfin, leur réflexion sur les conditions d'exercice du discours est capitale dans l'histoire des idées...

■ Protagoras d'Abdère (~480-408)

Le premier sophiste

Contemporain de Démocrite et d'Empédocle, Protagoras, disciple d'Héraclite, est certainement le premier des sophistes. D'abord pauvre homme de peine, il acquiert de l'instruction et, passé la trentaine, il commence à voyager (Sicile, grande Grèce, Athènes...). Apprécié par Périclès autant que par Euripide, Platon donne son nom à un de ses plus célèbres dialogues et le met en scène dans *Théétète*, *Ménon*, *l'Apologie*... Il est l'auteur d'ouvrages sur les mathématiques, l'art de la lutte, l'éristique, d'un traité sur *La Vérité*.

Protagoras persécuté

Son *Traité des dieux* lui valut d'être persécuté sous le gouvernement des Quatre Cents. Le livre fut brûlé par raison d'État, et Protagoras banni d'Athènes ; il se serait noyé lors d'un naufrage alors qu'il se rendait en Sicile.

Une parole pour convaincre

Platon reproche à Protagoras d'avoir monnayé ses leçons : cent mines pour un cours (soit, la même somme que demandait Zénon¹²). Mais le profit n'était pas le mobile premier, l'efficacité pratique l'emportait. Protagoras professe un scepticisme qui va

12. Voir Platon : *Alcibiade majeur*, 119, a.

vite se répandre : seules existent les apparences subjectives de la vérité. La conséquence directe en est que chacun est autonome, se croit autorisé à rejeter toute autorité (de l'État comme de sa conscience) et à vivre, au nom de son intérêt, pour son plaisir.

■ **Vous avez dit scepticisme (antique) ?**

Doctrines selon laquelle l'esprit ne peut atteindre la vérité. Ne pouvant donc rien connaître avec certitude, les sceptiques doutent de la validité des connaissances relatives au monde extérieur.

L'art oratoire de Protagoras s'est d'abord appliqué à la science politique, et principalement au gouvernement de la cité. Pour ce faire, il exploite les ressources de la grammaire, du vocabulaire, en introduisant une quantité de corrections, visant à une plus grande efficacité.

Sa doctrine s'organise autour de trois grands pôles :

- libérer la réflexion philosophique du « réalisme » des physiciens en introduisant un relativisme (la connaissance ne saisit que des relations et non la réalité même) ;
- libérer la philosophie de sa dépendance à la morale de la religion traditionnelle ;
- penser l'homme dans l'écart qui le sépare de la nature et de la société.

L'homme oublié par la nature

L'homme, qui est « *la mesure de toute chose* »¹³, est considéré comme un oubli au sein de la nature : il est donc contraint d'user d'artifices pour se faire comprendre. Tout est conventionnel : les mots (définis par leur usage) ; le bien distingué du mal ; les dieux qui n'existent pas ou plutôt dont nous ne pouvons rien savoir sinon qu'ils sont faits de terre et mortels. Leur utilité n'est avérée que par ce qu'on attend d'eux...

Voilà pourquoi, selon Platon : « *La vérité de Protagoras ne serait vraie pour personne : ni pour un autre que lui, ni pour lui.* » (*Théétète*, 171, c). Pour Protagoras, l'homme n'est rien et n'a rien à attendre de la nature. C'est pour cette raison que la tromperie, la ruse et l'artifice sont autorisés. La survie de l'homme est contre

13. Frag. I tiré de *La Vérité ou Discours destructifs*.

nature. S'il y parvient malgré tout, c'est grâce à une technique, à des outils, à l'existence d'une société, d'une éducation... En somme, par la culture.

■ Prodicos de Céos (~465- ? av. J.-C.)

Un grand orateur

Né dans l'île de Céos, Prodicos fit de nombreux séjours à Athènes et divulgua ses cours dans de nombreuses villes. Ne nous reste de ses œuvres que des fragments. Ni savant, ni philosophe, Prodicos est d'abord professeur de vertu, c'est-à-dire d'excellence ; il a peu d'égaux dans l'art de parler savamment de presque tout.

Un orateur divin

Bien qu'il eût une voix grave qui rendait son écoute pénible, ses discours lui attirent une grande renommée : il demande cinquante drachmes (une somme énorme) pour un cours complet sur l'art d'utiliser les propriétés des mots, et une drachme pour une leçon donnée à un public populaire. Socrate se déclare son élève pour la propriété des termes et dit de lui : « *Je voyais un homme universel, véritablement divin.* »¹⁴

Quand la vertu se fait science

Selon Prodicos, il est difficile d'acquérir vraiment la vertu qui contribue au bonheur. Les sophistes croyaient en la valeur de l'effort et du travail. Héraclès (Hercule) est le héros symbole de cette vertu. Nous sommes ainsi confrontés à un choix permanent qui incite à distinguer le bonheur réel du bonheur apparent ; c'est là opposer le vice à la vertu, l'un attaché au monde extérieur, l'autre au monde intérieur. Dans cette logique, le mensonge est condamné, et toute séduction rejetée. En revanche, Prodicos invite à entretenir une rigoureuse éducation logique et grammairienne qu'il nomme « synonymique ». Elle suppose une précision dans l'emploi du vocabulaire et deux manières de jouer sur les mots qu'il résume par deux verbes :

■ **confondre** : ramener deux mots à une même signification ;

14. Platon, *Protagoras*, 315 c-d.

- **distinguer** : faire éclater un mot en plusieurs significations ; séparer clairement les synonymes.

Les dieux ont accordé des ressources aux hommes, mais ils ne peuvent en bénéficier que par leur labeur. Le travail est donc une vertu. Si le langage est un outil pour parvenir au bonheur, il est rendu efficace par l'art des distinctions qui évite erreurs et tromperies. En un mot, le discours tend sans cesse vers la vérité ; il est gouverné par une disposition de l'âme, par une volonté. Le choix des termes justes demande des professeurs eux-mêmes vertueux et sur ce point Prodicos, défenseurs des vieilles mœurs, est à la hauteur...

■ Gorgias de Léontion (~487–380 av. J.-C.)

Penser et parler à-propos

Né au début du v^e siècle à Léontion, non loin de l'actuelle Syracuse en Sicile, Gorgias était à la fois philosophe, rhéteur et ambassadeur à Athènes. Il fréquente Empédocle qui l'instruit des beautés de la prose poétique. En – 427, son éloquence émerveille les Athéniens : il donne des cours de dialectique et de rhétorique, accorde des séances dans des maisons privées. Ses principes de rhétoriques sont contenus dans un *Art* dont il ne reste rien. D'après la légende, Gorgias aurait vécu cent huit ans... Il est le seul à avoir eu sa statue en or massif à Delphes.

Philosophie et rhétorique

L'art du discours de Gorgias (hérité d'Empédocle) est d'abord une philosophie plus qu'un ensemble de techniques. Tout repose sur *l'à-propos, le moment opportun* comme fondement de la morale. En effet, appliquer les bonnes techniques permet de faire triompher le juste contre l'injuste en fonction des circonstances... Plus encore, les propositions contenues au début du traité *Sur le Non-Être* offrent un premier exemple de nihilisme : pour Gorgias, il n'y a rien, ni être ni non-être, aucun discours sur l'être n'est possible ; même si l'être existait, il ne pourrait être pensé : l'être et la pensée sont séparés ; et même si l'être pouvait être pensé, le langage ne pourrait l'exprimer, aucune connaissance ne pourrait communiquer cette pensée.

La science du discours est ainsi libérée de la science des choses ; seul le langage est susceptible d'être efficace : le discours qui persuade n'est pas vrai mais beau. Et cette beauté consacre la naissance de la rhétorique.

Les procédés¹⁵ du discours selon Gorgias

Les tropes : ils produisent leur effet par altération du sens d'un mot ou d'une phrase ; le jeu porte sur le sens « littéral ». Par exemple, par l'allégorie, on parle d'une chose en voulant en signifier une autre ; par la métaphore, on désigne une chose par un mot qui en désigne une autre.

Les figures : elles utilisent un mot ou une idée en lui donnant une formulation ou un sens qui s'écarte de l'usage habituel. Par exemple, par antithèse, on compare des personnes ou des choses qui s'opposent.

15. Définis et systématisés par Quintilien (~30-100) dans *l'Institution oratoire* (douze livres sur la formation de l'orateur).

Chapitre 2



Socrate

(~469-399 av. J.-C.)

« Puisque Dieu est caché et que le monde est son secret, il n'est possible que de se connaître soi-même, c'est-à-dire de vouloir connaître ce qui est véritablement moi, ce qui me constitue. »

La droite raison à l'œuvre

■ La vie de Socrate

Que savons-nous de Socrate ? Rien de très fiable en dehors du témoignage de Xénophon dans les *Mémoires* (~370 av. J.-C.) ; le reste est sujet à caution, y compris le génial portrait brossé par le plus célèbre de ses élèves, Platon, dans nombre de ses dialogues.

Fils d'un artisan sculpteur et d'une sage-femme, Socrate naquit vers 464, à Alopèce, près d'Athènes ; nous ne savons rien de ses années d'apprentissage ; peut-être se maria-t-il deux fois : avec la légendaire Xanthippe puis avec Myrtho (trois enfants seraient nés de ces unions).

Le « *daïmon* » de Socrate

Socrate affirme que c'est son « démon » (c'est-à-dire sa voix intérieure) qui lui ordonne d'aller pieds nus, dans le plus parfait dénuement, à la rencontre de ses contemporains pour converser, sans prendre en considération leur rang ou leur fortune.

Ce sédentaire qui aime la gymnastique, la géométrie, la musique (surtout la lyre), ne quitte Athènes que pour aller combattre les Perses à Délion, participer à la campagne de Potidée (il a trente-sept ans) et consulter, avec quelques amis, l'oracle de Delphes : celui-ci le désigne comme « *le plus sage des mortels* », affirmation qui bouleverse sa vie, décide de sa « conversion » autant que de sa vocation. Platon précise : « *Apollon lui avait assigné pour tâche de vivre en philosopant, en se scrutant lui-même et les autres.* » (Platon, *Apologie*, 21 a, 28 e).

Socrate fréquente les philosophes sophistes (Protagoras, Hippias, Polos...), rencontre Aristophane (qui le ridiculise) et Euripide (qu'il conseille). Il vit chichement sous la tyrannie des Trente et, environ cinq ans après leur fuite (vers - 404), il est condamné à boire la ciguë pour avoir perverti la jeunesse, fait preuve d'impiété, et avoir introduit de nouveaux dieux dans la Cité. Avant d'avaler le poison paralysant, Socrate rétorque à Appolodore qui pleure sur la mort de son ami : « *Très cher, préférerais-tu donc me voir mourir justement plutôt qu'injustement ?* » et il se met à rire.

■ La sagesse comme art de vivre

Socrate n'a rien écrit. Sa philosophie n'est pas une doctrine, mais une sagesse mise en pratique. Dans la Grèce du ^ve siècle avant J.-C., l'art de vivre est lié à la connaissance et la connaissance est un art de vivre, ne visant pas forcément à la sérénité de l'esprit, mais requérant un état de veille permanent.

■ Vous avez dit philosophie (des Anciens) ?

Radical du mot philosophie, *sophoï* signifie tout à la fois science et sagesse en grec ancien.

Le sage aime à vivre en société, en établissant un rapport fécond avec l'autre. Il soigne sa santé, méprise l'argent, cultive son esprit, veille à rester modeste, pieux, grâce à un constant examen de conscience ; il obéit aux lois de la Cité, c'est un devoir, même si les lois ne sont pas justes.

■ Une pensée « humaniste »

Socrate est un sophiste (au sens premier du terme, « un sage ») et, comme tel, il est « spécialiste » des affaires humaines, non des « choses célestes ». L'homme est au centre de sa philosophie, au sens de la célèbre sentence gravée sur le fronton du temple d'Apollon à Delphes : « *Connais-toi toi-même.* » Dans la cité, il appartient au sage d'entretenir avec les autres une relation privilégiée, d'abord par le dialogue. Bien qu'il fût conservateur en politique comme dans les mœurs (il approuve l'esclavage, fait preuve de misogynie...), Socrate est d'abord un homme libre. Il ne craint jamais de dire ce qu'il pense et s'honore de montrer du doigt l'ignorance de ceux qu'il veut changer.

Le dialogue

Socrate aborde sans distinction tout citoyen, cordonnier, général, politicien, prêtre..., les interpelle dans leur vie quotidienne : « Toi qui allais ton chemin, arrête-toi, causons ; entretiens-moi de ce que tu étais sur le point de faire. Pourquoi crois-tu que cela soit juste, beau ou bon ? Explique-moi donc ce qu'est la justice, la beauté, la bonté, si tu y parviens. » Dialoguer devient philosopher, en maniant la contradiction à partir des arguments donnés par l'interlocuteur.

■ La maïeutique ou l'art de faire accoucher les esprits

« *Une vie sans examen ne mérite pas d'être vécue.* »

(Platon, *Apologie*, 38 a).

Pour parvenir efficacement à faire naître l'autre à lui-même, Socrate recourt à l'ironie. Selon Platon, dans *Apologie* (30 e), ses questions stimulent « *comme un taon stimule un cheval* », elles tournoient autour de la tête avant de piquer pour réveiller. Cette manière de questionner n'a d'autre but que de prouver à son auditeur qu'il ne se connaît pas ou mal.

Socrate est un empêcheur de tourner en rond, un trouble-fête ; il préfère passer les thèses au crible plutôt que les soutenir. Cette méthode qui consiste à se regarder soi-même, non sans réticence, déconcerte son interlocuteur, le trouble et le transforme.

La maïeutique

Socrate cherche l'être et non le paraître : il sonde l'invisible et aspire à faire accoucher les esprits afin que chacun devienne son propre juge, conscient de ses responsabilités, maître de sa raison : « *Voici l'art de la maïeutique ; j'exerce le même métier que ma mère : accoucher les esprits est ma tâche, et non pas d'enfanter, qui est l'affaire du dieu.* » (Platon, *Théétète*, 150, cd).

S'il cherche ainsi à définir les vertus de courage (Platon, *Lachès*), de tempérance (*Charmide*) et de piété (*Eutryphron*), c'est moins pour ce qu'elles sont que pour inciter les hommes à se définir par rapport à elles et donc à se rendre compte par eux-mêmes de ce qu'ils sont vraiment. Selon Socrate, cette mise au point est nécessaire parce que « *nul n'est méchant volontairement* » et que le mal vient de l'ignorance de soi. Se connaître, c'est chercher le bien auquel l'âme aspire et qui ne relève que d'elle.

Sentences socratiques

« *Cher Critias, tu me traites comme si je prétendais savoir les choses sur lesquelles je t'interroge (...). Il n'en est rien. Je cherche. Ensemble, nous examinons chaque problème qui se présente. Et si je cherche, c'est que moi-même je ne sais pas.* » (Platon, *Charmide*).

L'homme Socrate n'a rien à apprendre, parce que « la seule science qu'il revendique, c'est de savoir qu'il ne sait rien. » (Platon, *Apologie*, 21 b et 23 b). Il n'y a pas d'enseignement et donc pas de disciple.

La volonté est le désir du bien ; l'homme est naturellement porté vers le bien puisque la volonté est le désir essentiel de la nature humaine.

La vertu est un savoir qui consiste à maîtriser les mouvements d'une nature aveugle (impulsions) et à adopter une conduite conforme à la science du bien, à prouver par des actes que ce qui est dit est vrai : bien penser ne suffit pas, il faut également bien agir.

Vertu, raison et bonheur sont un, d'une même « essence ».

La raison est capable de certitude, elle porte en elle des concepts vrais ; utile à diriger notre conduite, elle ne s'oppose pas à l'intuition, mais aux certitudes toutes faites.

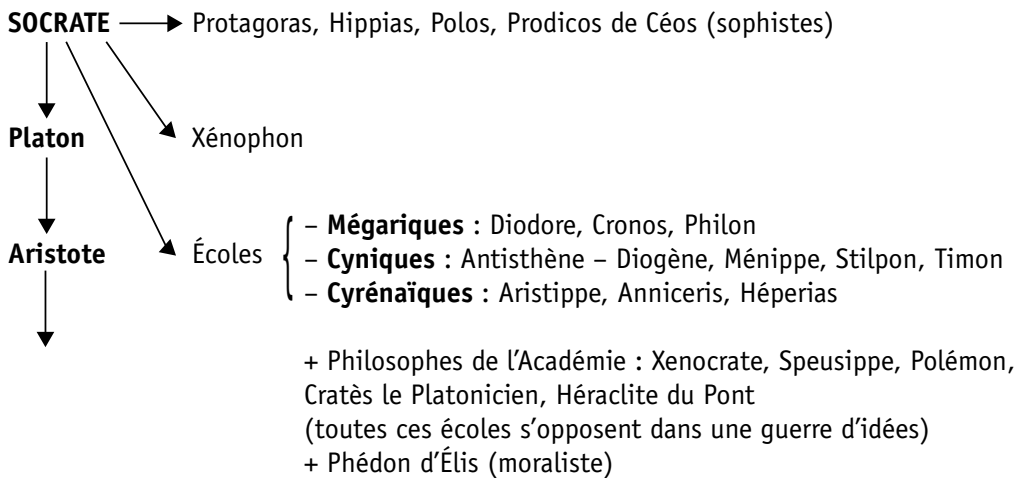
Le langage est le moyen par lequel l'homme acquiert une conscience claire de lui-même : en quelque sorte, il « recouvre » la raison. Discours et raison sont liés : c'est le logos.

La recherche n'a pas de fin, la conscience n'est jamais un terme, plutôt une faim que rien n'apaise, une inquiétude que rien ne soulage : la pensée est continuellement en route.

Influences

La jeunesse athénienne aimait et suivait cet homme qui lui faisait comprendre le bien-fondé d'une remise en question de l'éducation familiale. En ce sens, Socrate « corrompait » les jeunes gens en cherchant à les émanciper de tout modèle. Aristophane, dans *Les Nuées*, va jusqu'à écrire : « *Ce hâbleur détourne la jeunesse de notre enseignement !* » – Tant mieux ! aurait répondu Socrate.

Au sens strict, le « socratisme » n'existe pas, Socrate n'est l'initiateur d'aucun système, mais bien plutôt d'une manière d'être et de penser qui, d'une façon ou d'une autre, a influencé la quasi-totalité des philosophies.



Chapitre 3



Platon

(427-347 av. J.-C.)

« Découvrir l'auteur et le père de cet univers, c'est un grand exploit, et quand on l'a découvert, il est impossible de le divulguer à tous. »

La vie de Platon

■ La rencontre de Socrate

Platon est issu d'une famille noble athénienne. Après avoir vraisemblablement suivi les cours de l'héraclitéen Cratyle, il fait la rencontre de sa vie en – 407 : Socrate le subjugué ; il suivra ses cours pendant huit ans. Lors de la condamnation de son maître en – 399, il n'assiste pas aux derniers moments du philosophe et se réfugie à Mégare, par peur d'être inquiété. Il ne cessera pourtant de vouloir répondre à la question posée par Socrate avant de mourir : « Pourquoi le juste est-il condamné à mort ? » Pourquoi la cité va si mal et court à sa ruine ? Il entreprend alors une suite de longs voyages en Égypte, en Cyrénaïque (où il fait la connaissance d'Aristippe et du mathématicien Théodore), en Italie méridionale (où il fréquente les pythagoriciens).

En – 388, il part pour la Sicile, dans l'espoir d'y convertir à ses idées le tyran Denys I^{er} l'Ancien : réforme politique, établissement d'un

gouvernement juste. L'expérience tourne court et Platon est exilé. Sur le chemin du retour, il est capturé à Égine et vendu comme esclave. Le cyrénaïque Annicesis, son ami, l'achète et lui rend sa liberté.

■ La fondation de l'Académie

De retour à Athènes, Platon fonde l'Académie (du nom d'Académus, héros légendaire dont le nom était associé au lieu). En – 367, Denys II le Jeune accède au pouvoir ; Dion avec qui Platon s'était lié d'amitié l'appelle à la cour. Eudoxe dirige l'Académie durant son absence. Platon et Denys se brouille rapidement ; Dion et le philosophe retournent à Athènes... En – 361, Denys II invite à nouveau Platon qui se laisse convaincre. Nouvelle brouille. Platon est assigné à résidence puis relâché, grâce à l'intervention d'Archytas, souverain de Tarente, mathématicien et stratège en qui Platon voyait le modèle du roi-philosophe. Il rédige ses dernières œuvres à Athènes et s'éteint, à l'âge de quatre-vingts ans.

L'Académie

Au fronton de l'école de Platon on pouvait lire : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. » Inspirée des écoles pythagoriciennes, c'est la première véritable école de l'Antiquité. L'Académie est organisée de façon méthodique (avec salles de cours et bibliothèque). Le rayonnement de cette « université » avant la lettre sera durable et considérable. Elle vise à « détourner les étudiants du devenir pour les tourner vers l'être », c'est-à-dire à les éloigner du « concret » pour mieux appréhender « l'abstrait » : arithmétique, géométrie (plane et dans l'espace), astronomie, harmonie (ou étude des sons), toutes ces disciplines étant subordonnées à la dialectique et à l'étude de ses règles. L'un des premiers étudiants en fut Aristote, qui y étudia près de vingt ans, jusqu'à la mort de Platon. Les activités de l'Académie ne seront suspendues qu'en 529 sur ordre de l'empereur chrétien Justinien.

Une œuvre majestueuse

L'œuvre de Platon est une des rares de l'Antiquité à nous être parvenue presque complète ; elle s'étale sur une cinquantaine d'années et porte la trace d'une évolution de la pensée et de l'expression littéraire. Elle comporte trente-cinq dialogues (classés artificiellement par les Anciens), vingt-huit attestés de la

main de Platon, un recueil de lettres, des définitions, et six petits traités apocryphes. Le dialogue n'est pas un exposé systématique et technique de sujets philosophiques, il n'a pas la prétention de tout résoudre. Ce genre littéraire est aussi une œuvre dramatique, qui suppose une discussion entre deux interlocuteurs supposant un lecteur ou un spectateur.

L'art du dialogue

Lieu de la dialectique, méthode philosophique où le débat et la discussion permettent à l'interlocuteur de découvrir sa vérité à travers un cheminement commun et une méthode philosophique dirigée ; Socrate tient le rôle d'accoucheur de la pensée, Platon lui donne une forme littéraire qu'il juge adaptée à l'investigation philosophique puisque la pensée « est un dialogue de l'âme avec elle-même ». Un dialogue qui n'apporte pas de réponse au problème posé est dit « aporétique ».

Il est possible de donner un tableau des œuvres capitales de Platon en suivant leur période supposée de rédaction :

Période de jeunesse 399-390	Période de transition 390-385	Période de maturité 385-370	Période de vieillesse 370-348
<i>Ion</i> <i>Protagoras</i> <i>Euthyphron</i>	<i>Gorgias</i> <i>Ménon</i> <i>Apologie de Socrate</i> <i>Criton</i> <i>Cratyle</i>	<i>Phédon</i> <i>Le Banquet</i> <i>La République</i> (10 livres)* <i>Phèdre</i>	<i>Théétète</i> <i>Parménide</i> <i>Sophiste</i> (lié à <i>Théétète</i>) <i>Politique</i> (« suite » du <i>Sophiste</i>) <i>Timée</i> <i>Critias</i> (inachevé) <i>Philèbe</i> <i>Lois</i> (12 livres)

* La composition de *La République* comporte quatre périodes (le premier livre datant probablement de la période de jeunesse) : II-IV ; V-VII ; VIII-IX ; X.

Platon est un pédagogue. L'expérience philosophique qu'il propose exige une conversion de l'existence.

■ La métaphysique

Rejetant tout uniment les conceptions d'Héraclite et des sophistes, le monde sensible quoiqu'en perpétuel changement est, selon Platon, subordonné à un monde stable, idéal, constitué d'Essences et d'Idées, modèles de toutes choses.

Sa métaphysique de l'être distingue deux mondes :

- **Le monde sensible**, monde de la multiplicité où se succèdent générations et corruptions. Source d'illusions, « d'ombres », sa réalité est constituée d'emprunts, de copies imparfaites. Les choses qui n'existent que par imitation et participation doivent leur existence à l'opération d'un démiurge, qui leur a donné une forme à partir de la matière (éternelle, incréée) ;
- **Le monde intelligible**, soit le principe même de l'existence du monde sensible. C'est le monde des Idées éternelles, simples, absolues, et des archétypes, composé d'idées mathématiques (cercle, triangle...) et d'idées « *anhypothétiques* » (Prudence, Justice, Beauté...). L'ensemble de ces idées constitue un ordre harmonieux, un univers hiérarchique régulé par un principe unificateur, une Idée suprême : l'Idée du Bien, « *source de l'être et de l'essence des autres idées* ».

L'Idée platonicienne

Dérivée du grec signifiant « image » ou « modèle », l'idée désigne la forme, le modèle de toutes choses, la réalité plus « réelle » que les êtres sensibles bien qu'elle ne soit pas perçue. L'Idée fonde le phénomène et lui donne sens. Ainsi, le cercle concret que nous pouvons dessiner et nous figurer est la reproduction imparfaite de l'Idée de cercle (idéal) ; il existe donc une idée « en soi » du cercle.

Il est possible de retrouver le monde intelligible en recourant à la dialectique, science suprême, effort soutenu, démarche intellectuelle pour s'élever lentement, progressivement vers le principe de tout, l'Essence, puis jusqu'au Bien.

■ Vous avez dit bien ?

Confondu avec le divin, c'est le principe suprême, supérieur à l'existence et à l'essence, réalité ignorant tout devenir et restant identique à elle-même.

■ La dialectique

D'abord mouvement ascendant par lequel l'âme s'élève progressivement, par degrés, en suivant une division logique – apparences sensibles des Idées, concret, opinion –, elle finit par atteindre l'idée du Bien. Dans un second temps, la dialectique

descendante revient de la contemplation du Bien vers le quotidien pour instruire les hommes.

■ Une philosophie du mythe

Le mythe est, dans la recherche platonicienne du monde des idées, un récit fictif, narratif, une histoire avec personnage qui se donne comme un autre moyen de comprendre quand le raisonnement pur ne suffit plus. Il suggère un probable qui mérite qu'on lui accorde foi puisqu'il recèle un sens caché, un message qui demande à être dépassé. Son intention est également pédagogique : il aide à la réflexion et à la compréhension, incite à rendre meilleur sinon plus courageux.

On distingue par exemple « l'allégorie de la caverne » (*La République* VII, 514 a-519 d) du « mythe de l'attelage ailé » (*Phèdre*, 246 a-249 b). Nombre des idées maîtresses de Platon sont exposées par ces genres que G. Droz dans son ouvrage *Les Mythes platoniciens* a très clairement classés :

Mythes sur la condition humaine

Thèmes	Mythes et allégories	Dialogues	Personnages (exposants)	Sujets abordés
Condition humaine	- Prométhée - « l'androgyné » d'Aristophane - la naissance d'Éros - l'attelage ailé	<i>Protagoras</i> 320 d-322 d <i>Banquet</i> 189 d- 204 a <i>Banquet</i> 203 a-204 a <i>Phèdre</i> 246 a-249 a	Protagoras Aristophane Socrate + Diodime Socrate	répartition des talents l'amour l'amour l'amour l'âme avant son incarnation
Libération et ascension spirituelles	- la réminiscence - la caverne - le mystère de l'amour	<i>Ménon</i> 81 a-e + <i>Phèdre</i> 249 c-250 c <i>République</i> VII 514 d-517 a <i>Banquet</i> 113 d-114 c	Socrate Socrate Socrate + Diodime	le savoir comme ressouvenir l'ascension vers la vérité l'ascension vers le Beau

.../...

Thèmes	Mythes et allégories	Dialogues	Personnages (exposants)	Sujets abordés
Destinées des âmes	- la sentence finale - la distribution des sanctions - Er-le-Pamphilien	<i>Gorgias</i> 523 a-524 a <i>Phédon</i> 113 d-114 c <i>République</i> X, 617 d-621 b	Socrate Socrate Socrate	jugement des âmes récompenses et châtiments choix d'une destinée
Devenir du monde	- l'ouvrier-démiurge - les cycles de l'univers + L'Atlantide	<i>Timée</i> 29 c-30 c <i>Politique</i> 268 d-273 e <i>Timée</i> 24 c- 25 d <i>Critias</i> 108 e-121 c	Timée L'Étranger Critias Critias	genèse du monde univers dirigé/univers abandonné anéantissement d'un empire

L'allégorie de la Caverne

Au début du chapitre VII de *La République*, un débat capital est à l'ordre du jour : à qui doit être confié le gouvernement de l'État ? La réponse abstraite devra ensuite être représentée d'une manière concrète en recourant à l'allégorie de la Caverne.

La thèse abstraite

- Pour mieux cerner l'essence de la Justice, on imagine une cité idéale – idéalement juste.
- Cette cité est composée de trois classes à l'image des trois parties de l'âme ; pour être parfaitement harmonieuse, cette cité devra répondre à une triple exigence : de travail (confié à des producteurs), de dévouement au bien public (confié à des gardiens), de gestion rationnelle et sage (confiée à des philosophes magistrats).
- Les futurs gouvernants en charge des affaires de l'État ne pourront accéder à leur responsabilités et à leur tâche qu'après un long apprentissage et une éducation morale et intellectuelle rigoureuse.
- L'accès à la connaissance se fait par degrés : du plus illusoire au plus réel, du plus obscur au plus lumineux.

Il existe une correspondance entre l'âme et la cité (*République* IV), toutes deux divisées en trois parties :

âme			corps		
Parties de l'âme	Localisation dans le corps	Disposition	Classes	Vertu dominante	Risque de perversion
Noûs ou « âme raisonnante, partie divine de l'homme »	tête	raison	philosophes	gouvernement sage	amour du pouvoir
Thumos ou « âme volontaire, généreuse »	cœur	courage	gardiens	dévouement	culte de la force
Épîtumia ou « âme désirante », sensualité qui « porte l'âme au bien du corps »	ventre	sensualité	producteurs	travail manuel	avidité matérielle

Cette harmonie du tout par agencement de parties subordonnées et solidaires, Platon la nomme Justice. Le mal vient du désordre dans les parties.

La thèse concrète

Dans une seconde étape, le récit du l'allégorie de la Caverne se divise en quatre temps :

- **Une description de la caverne et de notre enchaînement** : un espace fermé sur trois côtés, des prisonniers enchaînés (« à notre image ») depuis leur enfance, corps et tête immobilisés. Ils regardent défiler des ombres sur la paroi et perçoivent des voix indistinctes. Nous ne percevons que des apparences, l'illusion est totale. Les enchaînés le sont doublement : parce qu'ils sont victimes et parce qu'ils ignorent qu'ils sont des victimes.
- **L'arrachement hors de cette caverne** : conversion (*periagogê*) et premières épreuves : « on » invite le captif à la délivrance ; la sortie de la caverne de l'opinion est un arrachement qui

suppose un renoncement à tout ce qui jusque-là était connu. La lumière extérieure éblouissante entraîne résistance et rébellion dans la nostalgie de la passivité perdue. En passant de la rumeur, des « on-dit » au « je pense », le captif libéré fait l'expérience douloureuse de la liberté.

- **L'ascension vers la lumière** (*anabasis*) : l'ancien captif emprunte un étroit sentier escarpé qui semble monter vers le soleil. Partir à la conquête de la Vérité suppose d'apprendre sans cesse, particulièrement les sciences abstraites dites « éveilleuses » (géométrie, arithmétique, astronomie) qui préparent l'esprit à l'abstraction suprême (les Idées).
- **La nécessaire redescente** vers les hommes encore enchaînés : Platon pose d'abord que seuls les dieux possèdent la sagesse, que seuls quelques âmes (non encore incarnées) ont eu la possibilité de connaître la vérité. Au terme de l'ascension, pas de repos puisqu'en bas les autres continuent de vivre dans l'ignorance ; acquérir la vérité n'est pas pour soi, mais pour la partager. Le retour est maladroit, les sarcasmes se mêlent aux menaces, autre prix à payer pour être délivré du mensonge. Les autres ont besoin d'être éduqués, là aussi commence la politique.

La dialectique ascendante se compose de deux aspects complémentaires, deux voix médiatrices :

- la Caverne et la quête de la Vérité par la connaissance ;
- les révélations de Diotime dans le *Banquet* où l'ascension conduit à la contemplation du Beau, par l'amour.

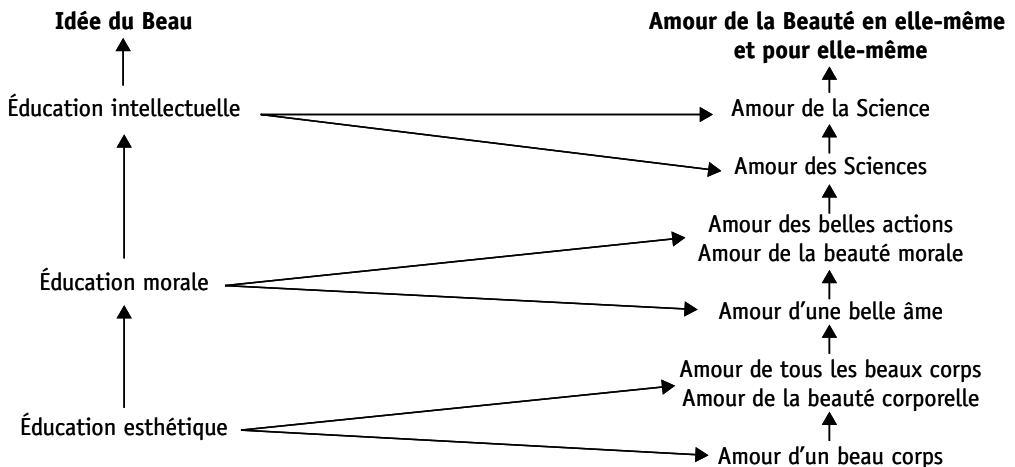
L'ascension vers le Beau

Le Banquet expose également le mythe d'Aristophane qui, sur un mode burlesque, raconte l'histoire de l'androgynie : à l'origine, notre nature primitive était une totalité unique ; nous avons été ensuite séparés en deux moitiés ; enfin l'amour est « retrouvailles » où chaque moitié aspire à l'unité perdue. Platon explique l'irrésistible attirance des sexes ; l'amour est d'abord le désir de combler un manque, d'assouvir une nostalgie et seul le désir est à même de pouvoir le faire.

Les propos de Diotime contiennent la conception platonicienne de l'amour : deux demies font un entier, plus encore la fusion met au monde un tiers, une pensée et une œuvre : l'amour est

« un enfantement dans la beauté, selon le corps ». Il est en ce sens créatif et créateur. La révélation suprême apparaîtra au terme d'une ascension et d'un apprentissage en trois temps.

- **1^{er} degré** : l'amant s'attache à un beau corps qu'il aime égoïstement, dans le désir d'assouvir ses appétits et de satisfaire son affectivité. Un guide lui fait comprendre que la beauté d'un corps particulier est sœur de la beauté de tous les autres. Il passe ainsi du singulier à l'universel, initié à aimer la beauté dans l'infinie diversité de ses formes.
- **2^e degré** : l'amant passe de l'amour des corps à l'amour des âmes. En s'attachant à la beauté morale d'une âme, il découvre la beauté morale des actes qui rend belles toutes les conduites humaines.
- **3^e degré** : l'initié commence par aimer la diversité des sciences, leur pertinence et leur spécialité ; il élargit ensuite son amour des connaissances à un amour pour la science et le savoir. Au terme d'une lente ascension spirituelle, il accède à la science unique : celle de la Beauté. Le Beau en soi, absolu, éternel est étranger aux apparences et à l'opinion. La contemplation est ici communion où l'âme fait un avec l'absolu du Beau. Le Beau, le Bien, le Vrai sont la manifestation d'une unique Réalité suprême : Dieu lui-même.



■ L'âme au fondement de la connaissance

La réminiscence

Selon Platon, l'âme a su ; elle est soumise à une trilogie : savoir/ oublié/ souvenir, sachant « qu'il n'est pas également facile à toutes les âmes de se ressouvenir des choses du ciel... » (Phèdre, 250 a). Même si, selon J.-P. Vernant : « *Dans toute la tradition grecque, se souvenir, savoir, voir sont des termes qui s'équivalent* », ce « ressouvenir » ou réminiscence, au cœur de la théorie platonicienne de la connaissance, est aussi une preuve de l'immortalité de l'âme. La maïeutique intervient ici à titre d'aide à la remontée des souvenirs : par son lent travail d'accouchement, l'âme finit par mettre au jour la vérité dont elle est grosse (*Théétète*, 148 e-151 d). La connaissance vient donc d'abord de l'intérieur de soi, d'une redécouverte de vérités oubliées, enfouies au plus profond d'une mémoire défaillante.

L'immortalité de l'âme

Dans le *Phédon* (72 c- 73 b), Platon en donne quatre preuves :

- Dans leur devenir permanent, il semble qu'il soit possible de connaître certaines choses par opposition. Ainsi, puisque « mourir » signifie « passer de la vie à la mort », il est logique de penser que « renaître » signale le passage de la mort à la vie. Si l'âme renaît, la métempsycose est donc une réalité.
- Bien que nous soyons, dans ce monde sensible, en présence d'objets beaux, nous ne sommes pas en présence de la Beauté en soi, et pourtant grâce à ces beaux objets nous pouvons appréhender l'Idée du Beau. Cela signifie que nous avons le souvenir de moments de vie non terrestres au cours desquels l'âme se trouvait en contact direct avec sa pureté.
- Tout ce qui existe peut être classé en deux catégories : ce qui est « composé » et « décomposable » et qui appartient à la matière ; ce qui est simple et non décomposable participe de l'intelligible. L'âme appartient à cette catégorie sans corruption.
- Pour Socrate, l'âme est incompatible avec la mort puisqu'elle fait partie des éléments qui ne peuvent changer de nature.

La fin du dialogue est consacrée aux destins des âmes dans l'au-delà.

Le tribunal des âmes

À force d'attention, pourrions-nous peut-être avoir conscience que l'âme se réincarne sous de multiples formes (animales ou humaines) avant d'être jugées et réparties en fonction de leur vie passée.

Dans le *Phédon* (113 d-114 c), Platon distingue ainsi cinq catégories d'âme :

- **les médiocres** : la majorité du genre humains, ni anges, ni démons, ni bêtes, à moitié valeureux, à moitié lâches, parfois capables de bonté : il leur est demandé une purification dans une espèce de purgatoire ;
- **les grands coupables** responsables de crimes inexpiables, ils sont jugés incurables ; ils sont condamnés à être précipités dans le Tartare sans plus jamais en sortir ;
- **les coupables avec circonstances atténuantes** (actes accomplis sous le coup de la colère par exemple) ; ils sont condamnés au Tartare pour un temps limité ;
- **les sages possédant une « éminente sainteté »** ainsi que :
- **les philosophes qui se sont consacrés aux Idées** sont à jamais débarrassés de leur corps, admis à vivre dans les régions supérieures du paradis, sans être soumis à la réincarnation.

La sanction est considérée comme juste parce qu'elle est proportionnée à la faute ; c'est ce qu'Aristote appelle la justice distributive (à chacun sa part), qu'il oppose à la justice commutative (à tous la même part). La sanction doit par ailleurs conduire à la réflexion, et en ce sens elle est dite « réparatrice » puisque l'âme poussée au repentir se purifie dans un fructueux face-à-face avec elle-même.

Éthique et politique

La justice, vertu originelle

Pour Platon, l'homme (qui appartient au monde sensible et au monde des Idées) a pour vocation de s'affranchir du corps et de vivre selon la vie de l'esprit, d'une manière aussi parfaite que possible. Le mal a son origine dans l'ignorance. Par l'éthique, l'exercice de la vertu entraîne le bonheur véritable qui consiste principalement à faire régner la justice.

L'éthique platonicienne

L'éthique est, au sens propre, une discipline philosophique dont l'objet porte sur les jugements d'appréciation lorsqu'ils s'appliquent à la distinction du bien et du mal.

Cette justice est harmonie dans l'âme. Et l'harmonie suppose que la sensibilité soit subordonnée au cœur et que le cœur soit soumis à la sagesse de la raison. L'homme sage doit retourner dans la Caverne, tenter de tourner le monde sensible vers l'Idée et le Bien, et mettre en ordre la cité.

■ **Vous avez dit cité ?**

C'est la *polis*, en grec, qui constitue l'étymologie de la politique.

La justice dans *La République*

Les solutions proposées sont contenues dans les dix livres de *La République*, dont la rédaction s'étale entre 389 et 369 av. J.-C. Cet ouvrage s'organise autour de la question capitale : qu'est-ce que la Justice ?

La République adopte un plan rigoureux :

Livre I : opinions courantes sur la justice :

- selon Simonide (poète) : la justice consiste à donner à chacun son dû ;
- selon Thrasimaque (sophiste) : la justice, c'est ce qui est utile au plus fort.

Livres II à IV : définition socratique :

d'après Glaucon, la justice ne se pratique que sous la contrainte, nul n'est juste par choix, mais par incapacité de commettre l'injustice sans craindre l'impunité ;

Socrate démontre que la justice est un bien en elle-même. Plus la cité s'accroît, plus la société se complique et devient artificielle. L'État juste comporte trois classes :

- les artisans, les paysans, les marchands ;
- les gardiens ;
- les dirigeants.

La justice réside dans le fait que chaque classe exécute sa fonction propre, préservant l'équilibre hiérarchique de la cité. Les dirigeants seront sages ; les guerriers courageux ; les gouvernants et les gouvernés manifesteront leur complet accord par la tempérance. La justice est un ordre ; il existe une analogie

(un rapport) entre justice dans l'État et justice dans l'âme, entre macrocosme et microcosme.

Livres V à VII : conditions de réalisation :

Socrate prend en compte « trois vagues » ou paradoxes :

- « la femme-soldat » : une même éducation pour les hommes et les femmes ; l'égalité des sexes ;
- « la communauté des femmes et des enfants » : ils sont communs à tous ;
- « le philosophe-roi et son éducation » : le philosophe gouvernera la cité ; mais comment l'éduquer ? La théorie devient métaphysique et débouche sur l'exposé de l'ascension vers le Bien. La formation des futurs gouvernants est longue : au-delà de l'opinion réside la vrai savoir qui aboutit aux Idées et au Bien.

Livres VIII à IX : l'injustice dans la cité et dans l'individu. Ce sont des formes dégradées de sociétés et de gouvernement :

- **Timocratie** : les dirigeants sont dominés par un désir d'honneurs et par la cupidité. Le timocrate est gouverné par son goût pour les honneurs.
- **Oligarchie** : « gouvernement du petit nombre » où les dirigeants sont attirés par l'argent et les dominations qu'il procure. L'oligarque dépend de l'argent et de ses pouvoirs.
- **Démocratie** : « gouvernement du peuple », ce régime de liberté parfaite entraîne l'anarchie, désordre provenant d'une absence ou d'une carence d'autorité, suivie par la tyrannie. Le tyran est un homme violent aux désirs bestiaux, livré à des passions dévorantes voire à la luxure. L'homme démocratique est gouverné par son simple désir.

Si l'on compare le bonheur du philosophe et celui du tyran, seul le premier est vraiment heureux parce que le plaisir du sage est le seul vrai. L'autorité de la raison est toujours salutaire.

Livre X : condamnation de la poésie et récompense de la justice :

- la poésie et les arts plastiques, fondés sur l'imitation de la réalité sensible, sont bannis de la cité ; ces formes imitatives sont illusoires et contribuent à pervertir l'âme ;

- l'injustice ne détruit pas l'âme immortelle comme le montre le mythe d'Er-le-Pamphilien qui évoque le choix par chacun de sa destinée après la mort. Le choix des âmes dépend de leur vie passée ; il existe une récompense (ou une sanction) dans l'au-delà.

La République propose comme remède à la décadence des sociétés de mettre le pouvoir entre les mains des princes de la science. Il s'ensuit une forme de gouvernement autoritaire où l'indépendance des individus est sacrifiée.

Platon a exercé une influence profonde et durable sur la pensée occidentale. Si le *Timée* fut jusqu'à la Renaissance le plus lu de ses dialogues, *La République* et *Le Banquet* ont également fasciné. Quant à la théorie des Idées, elle continue à influencer mathématiciens et physiciens qui s'efforcent de comprendre, sinon de justifier, l'adéquation des mathématiques au réel.

Chapitre 4



Aristote

(384-322 av. J.-C.)

*« J'entends par intellect ce par quoi l'âme pense et conçoit. »
(Livre III).*

La vie d'Aristote

Aristote naquit à Stagire en Macédoine, non loin de l'actuel mont Athos. Aucune allusion directe à sa vie n'est présente dans ses œuvres : ce que nous savons vient de tiers. Son père, Nicomaque, était médecin du roi Amyntas III, père de Philippe II. Cette filiation permet de comprendre l'intérêt que le philosophe ne cessera de porter à la biologie. Vers – 366, il gagne Athènes, entre à l'Académie et devient vite l'un des plus brillants disciples de Platon qui le surnomme « le Liseur ». En – 347, à la mort de son maître qu'il ne se prive pas de critiquer, il rompt avec l'Académie. La même année, il devient conseiller du tyran Hermias d'Atarnée dont il épousera la nièce, Pythias. Il ouvre une école et entreprend de nombreuses recherches en biologie.

Le précepteur d'Alexandre le Grand

Vers - 343, Aristote est appelé par Philippe II qui lui confie l'éducation de son fils Alexandre, alors âgé de treize ans. En - 340, Alexandre monte sur le trône. Aristote retourne à Athènes où il fonde le Lycée ou *Peripatos* (sorte de péristyle où l'on philosophait en marchant), école rivale de l'Académie ; il y enseigne pendant treize ans, jusqu'à la mort d'Alexandre en - 323.

À la mort d'Alexandre, Aristote devient suspect de macédonisme et menacé d'un procès d'impiété ; il préfère quitter Athènes plutôt que d'encourir le sort de Socrate : il dit ne pas vouloir donner aux Athéniens l'occasion « *de commettre un nouveau crime contre la philosophie* ». Réfugié à Chalcis, dans l'île d'Eubée (pays d'origine de sa mère), il y meurt l'année suivante, âgé de soixante-trois ans.

L'œuvre

Aristote a rassemblé en un tout cohérent le savoir de son temps et puise dans toutes les connaissances de son époque en systématisant les données acquises. L'Antiquité lui attribuait quatre cents ouvrages ; quarante-sept livres presque complets sont parvenus jusqu'à nous ainsi que des fragments d'une centaine d'autres.

Les œuvres sont traditionnellement divisées en deux groupes :

- celles publiées par Aristote mais aujourd'hui perdues, dites « exotériques », rassemblent les cours prononcés l'après-midi ;
- celles non publiées, non destinées à l'être mais recueillies et conservées, regroupant pour la plupart des notes destinées au Lycée ; ce groupe est dit « ésotérique », d'accès « plus difficile », ou « acroamatique », c'est-à-dire destiné à un enseignement oral et rassemble les cours dispensés le matin.

■ Vous avez dit exotérique/ésotérique ?

Le qualificatif exotérique, qui signifie au sens littéral « en dehors », caractérise une œuvre « relevant d'une doctrine enseignée au public ».

Celui d'ésotérique désigne une œuvre destinée à l'usage interne de l'école.

Les livres d'Aristote n'ont jamais été édités comme tels par le philosophe. Ainsi, il n'est pas l'auteur de la *Métaphysique*, mais de quatorze petits essais rassemblés par des éditeurs qui, faute d'indication de

l'auteur, se sont cru autorisés à lui donner un titre ; les livres contenus étant rangés après la *Physique*, on les dits « méta-physique » parce qu'ils doivent tout simplement être lus *après*. Les trois éthiques connues (à *Eudème*, à *Nicomaque* et la *Grande morale*) contiennent des « doublets » y compris à l'intérieur d'un même livre que l'éditeur a voulu conserver dans son entier : développement parallèle sur le plaisir aux Livres VII et X de l'*Éthique à Nicomaque*, par exemple.

Œuvres conservées
<i>Organon</i> (littéralement « instrument »), le terme désigne l'ensemble des 6 traités logiques : – <i>Catégories</i> – <i>De l'interprétation</i> (en réalité « théorie de la proposition ») – <i>Premiers Analytiques</i> (2 livres) – <i>Seconds Analytiques</i> (2 livres) – <i>Topiques</i> (8 livres) – <i>Réfutations sophistiques</i>
<i>Physique</i> (8 livres)
Traité <i>Du Ciel</i> (4 livres)
<i>De la génération et de la corruption</i> (2 livres)
<i>Météorologiques</i> (4 livres, le dernier n'est pas d'Aristote)
Traité <i>De l'âme</i> (3 livres)
Petits traités biologiques : <i>Du sens et ses sensibles</i> ; <i>De la mémoire et de la réminiscence</i> ; <i>Du sommeil et de la veille</i> ; <i>Des songes</i> ; <i>De l'interprétation des songes</i> ; <i>De la longévité et de la brièveté de la vie</i> ; <i>De la jeunesse et de la vieillesse</i> ; <i>De la vie et de la mort</i> ; <i>De la respiration</i> .
<i>Histoire des animaux</i> (histoire dans le sens de « recueils de faits », comme chez Hérodote ; en réalité, il s'agit de recherches sur les animaux)
<i>Des parties des animaux</i> (4 livres)
<i>Du mouvement des animaux</i>
<i>De la marche des animaux</i>
<i>De la génération des animaux</i> (5 livres)
<i>Problèmes</i> (38 livres) dont « sur la théorie musicale », « la médecine », le fameux problème XXX sur « la mélancolie et le génie », « la mécanique »... un certain nombre sont apocryphes
<i>Sur Xénophane, Méliossos et Gorgias</i>
<i>Métaphysique</i> (14 livres désignés par des lettres grecques, de A à N ; un livre a été inséré après coup entre A et B, il est noté a)
<i>Éthique à Nicomaque</i> (10 livres), probablement le fils d'Aristote
<i>Grande morale</i> (2 livres), certainement apocryphe
<i>Éthique à Eudème</i> (4 livres) première version du cours sur l'éthique ; Eudème était un élève du philosophe
<i>Politique</i> (8 livres)
<i>Économiques</i> (2 livres) ; certainement apocryphe
<i>Rhétorique</i> (3 livres)
<i>Poétique</i> (la deuxième partie sur la comédie manque)
<i>Constitution d'Athènes</i> (une des 158 rassemblées par Aristote et retrouvée en 1890)

Les œuvres sont classées selon l'ordre non chronologique, mais systématique de l'édition d'Andronicos de Rhodes (ca – 60), repris par Bekker en 1831 : toutes les références renvoient à cette dernière devenue classique.

L'œuvre est aujourd'hui divisée en deux groupes :

- **les sciences théorétiques** (c'est-à-dire « qui ont pour objet la recherche désintéressée du savoir et de la vérité ») qui regroupent principalement physique et métaphysique, et englobent la recherche des causes premières et des principes, la science de l'être en tant qu'être ;
- **les sciences pratiques** qui regroupent la morale et la politique.

■ Une critique de la théorie platonicienne

Aristote a précisé les raisons philosophiques de sa rupture avec l'école platonicienne. Son vœu est de faire descendre sur terre des spéculations que son maître aurait converties à la contemplation du divin. Plus exactement, il ne sépare pas le monde intelligible du monde sensible.

La représentation du monde selon Aristote

Elle s'appuie sur le monde réel et, à l'instar de Platon, elle est également coupée, mais en deux régions de ce monde : la région céleste (lieu d'une régularité immuable des mouvements) et la région sublunaire, soit le domaine des choses qui « naissent et périssent », soumises à la contingence et au hasard. Pour Aristote, les Idées, immobiles et éternelles, ne peuvent être causes de mouvement ni de changement ; ce qui l'intéresse ce n'est pas l'éternité, mais le mouvement et la corruptibilité : « *Les platoniciens, en créant leurs Idées, ne créent que des êtres sensibles éternels.* »¹⁶

Si la science est, comme le pense Platon, « science des Idées », toute recherche sur la nature est impossible¹⁷. Aristote refuse également ce qu'il nomme le « mathématisme » de son maître, et sa théorie de la réminiscence. Mais il critique tout aussi sévèrement les présocratiques, même s'ils ont découvert trois des quatre causes du mouvement de l'univers : la cause matérielle (avec les Milésiens), la cause

16. *Métaphysiques*, A, 9, 992, b 8-9.

17. *Ibid.*, A, 9, 992, b 8-9.

formelle (avec les Éléates et Pythagore), la cause efficiente (avec Anaxagore), Aristote s'accordant la paternité de la cause finale.

■ **Vous avez dit causalité ?**

C'est « ce qui produit un effet ».

Aristote distingue quatre causalités, exposées dans le livre II de sa *Physique* :

- **causalité formelle** : l'idée ou le modèle à quoi correspond l'objet ; le principe d'organisation de la matière, par exemple une statue représentant une déesse ;
- **causalité matérielle** : la matière dont l'objet est fait : le bronze est la cause formelle d'une statue ;
- **causalité efficiente** : l'agent (l'auteur) de la modification ; l'auteur d'une décision est cause : le père est cause efficiente de l'enfant ; le sculpteur cause efficiente de la sculpture ;
- **causalité finale** : ce en vue de quoi l'objet existe ou présentation d'un phénomène comme moyen d'une fin : la manifestation du divin est cause efficiente de la statue de la déesse.

Aristote reconnaît par ailleurs l'action simultanée de la nécessité et de la finalité : si la première est aveugle, la seconde semble pouvoir prévoir.

■ **L'Organum**

Les six livres qui le composent sont liés par une même démarche logique dont le but est de définir un instrument qui permettra d'édifier la science, à partir de la science du *logos*. Cette démarche suppose une discipline dont les règles étudient la forme du raisonnement humain indépendamment de son contenu. Le terme de « logique » est absent du vocabulaire d'Aristote ; l'académicien Xénocrate l'aurait inventé vers – 330.

Les Catégories

Elles concernent les différentes classes d'attributs que l'on peut affirmer à propos d'un objet ; le traité s'organise autour des divers genres de l'Être.

Les dix catégories d'Aristote

1. question : qu'est-ce que ? L'**Être** (ou substance) : Socrate ;
2. question : de quelle nature ? La **Qualité** : philosophe ;
3. question : combien ? La **Quantité** : un mètre soixante-six, soixante-quinze kilos ;
4. question : par rapport à quoi ? La **Relation** : ami de Platon ;
5. question : où ? Le **Lieu** : sur l'Agora (la place) ;
6. question : quand ? Le **Temps** : à midi ;
7. question : dans quelle position ? **Situation** : debout ;
8. question : qu'a-t-il ? **Possession** : habillé simplement ;
9. question : que fait-il ? **Action** : parlant ;
10. question : que reçoit-il ? **Passion** : accablé de sarcasmes.

De l'interprétation

Cette partie étudie ensuite la proposition (les phrases). C'est le discours auquel il appartient d'être vrai ou faux. Après s'être interrogé, il est possible d'attribuer telle « qualité » à tel sujet.

Les quatre types de propositions d'Aristote :

- *Universelle positive* : tous les hommes sont mortels ;
- *Universelle négative* : aucun homme n'est immortel ;
- *Particulière positive* : quelques hommes sont blancs ;
- *Particulière négative* : quelques hommes ne sont pas blancs.

Les *Analytiques*

Dans les *Analytiques*, Aristote s'occupe du raisonnement, c'est-à-dire de la combinaison de plusieurs propositions.

Dans **les Premiers Analytiques**, il définit les différentes formes de syllogismes.

■ Vous avez dit syllogisme ?

Il s'agit d'un raisonnement déductif tel que, de deux propositions initiales appelées prémisses (une majeure et une mineure), une troisième (nommée « conclusion ») est logiquement tirée en ce qu'elle y était implicite.

Le syllogisme consiste à vérifier l'appartenance d'un prédicat (majeur) à un sujet (mineur) par l'introduction d'un terme, intermédiaire (moyen terme) qui est tel que le majeur s'attribue à lui et qu'il attribue lui-même au mineur.

Le syllogisme règle (dit « en *Barbara* »)

Tout B est A	proposition majeure
Tout C est B	proposition mineure
Tout C est A	conclusion (nécessaire)
A est le majeur, C le mineur, B le moyen terme	

Ces enchaînements « nécessaires » peuvent sembler futiles, mais ils permettent de passer « *d'un savoir universel, donc en puissance, à un savoir particularisé, donc actuel, s'il est vrai que l'universel est le particulier en puissance* »¹⁸.

Dans les *Seconds Analytiques*, Aristote énonce le principe selon lequel tout raisonnement repose sur des connaissances préexistantes (soit des réalités existantes, soit des définitions). Il précise des notions telles que : la définition, la thèse, l'axiome, l'hypothèse..., et distingue la science universelle, qui procède par propositions nécessaires, de l'opinion qui a pour objet le contingent. La connaissance scientifique s'acquiert par la raison intuitive. Il affirme que l'induction permet de parvenir à la connaissance des principes.

■ Vous avez dit induction ?

Méthode d'analyse qui va du particulier au général.

Les *Topiques*

Dans ces huit livres, Aristote prend en considération le probable : la discussion ne cherche pas ici la vérité en elle-même, mais à convaincre. Enfin, les *Réfutations sophistiques* réfutent les raisonnements des sophistes en insistant sur les vices internes.

■ La *Physique*

La physique d'Aristote (c'est-à-dire sa philosophie de la nature) succède à la *Logique* ; il y affirme que posséder la science, c'est connaître la cause. Après avoir posé les quatre causalités, il introduit des analyses métaphysiques : l'existence du mouvement suppose et implique l'existence d'un « moteur immobile » : Dieu.

18. *Seconds Analytiques*, I, 24, 86 a 23-29.

La matière

La physique a pour objet d'étudier la forme organisant la matière.

Les trois principes de la nature

- **la matière** : c'est ce qui change, puissance pouvant revêtir des formes diverses ; la matière est une pure potentialité que la forme actualise ;
- **la forme** : c'est à la matière ce que le marbre est la statue ; principe métaphysique d'organisation de la matière, la forme est ce qui est intelligible dans l'objet, elle n'est pas soumise au devenir ;
- **la privation** : c'est une négation déterminée : le repos est « privation » de mouvement.

Aristote étudie ensuite les problèmes du mouvement, du changement et de l'évolution, ainsi que des notions liées au mouvement : l'infini « en puissance et non pas en acte », le lieu, le vide, le temps.

■ Vous avez dit puissance et acte ?

Puissance : il faut entendre virtualité (qui a en soi toutes les conditions nécessaires à sa réalisation) et simple possibilité. Son contraire est l'Acte. « Quand nous disons qu'Hermès (la statue) est en puissance dans le bois (la matière) ou quand nous appelons savant en puissance celui qui même ne spéculé pas. » (*Métaphysique*, Livre 0).

Acte : c'est le fait d'exister comme être pleinement réalisé et pleinement achevé, le fait pour une chose d'exister en réalité. Aristote parle d'acte pur au sujet d'un « être totalement en acte », où plus rien n'est en puissance et qui est soustrait au devenir ; en ce sens, Dieu est acte pur.

Le mouvement

Il existe trois types de mouvements ou de changements :

- quand il porte sur la substance :
 - le vrai mouvement : d'un sujet à l'autre, il est nommé « génération » ;
 - celui qui va du non-être à l'être : du non-noir au noir, il est nommé « corruption » ;
 - celui qui va de l'être au non-être, également « corruption ».
- il est possible de répartir d'une autre manière le mouvement proprement dit, selon l'exposé de la *Physique* (V, 2 226 a 23) :
 - mouvement selon la quantité, soit selon l'*accroissement* et la *diminution* : s'applique surtout aux êtres vivants auxquels la nature a donné une taille à atteindre ;
 - mouvement selon la qualité, soit selon l'*altération* : s'applique aux qualités sensibles et va d'un contraire à l'autre ;

- mouvement selon le lieu, soit selon la translation : de droite à gauche ou de haut en bas.

Le continu n'est pas une somme d'indivisibles (contrairement à ce que pensait Zénon). La « cause » de tout mouvement est liée à la nécessité d'un premier moteur, éternel et immobile, Dieu – dont l'être se situe à la périphérie de l'univers. Cet argument dit « finaliste » aura cours jusqu'au ^{xviii}e siècle : Galilée puis Descartes renverseront la perspective.

■ Le *Traité de l'âme*

Aristote dit de l'âme qu'elle est « *la forme du corps* », « *le principe des animaux* », voilà pourquoi son étude la place, comme forme achevée qui meut l'être vivant, au sein de la physique. Il en étudie la nature et les propriétés. *De l'âme* servira de fondement à toute la pensée classique.

Selon Aristote, la seule manière de procéder est de définir l'âme à partir de la forme et de la matière : « *L'âme est substance en ce sens qu'elle est la forme d'un corps naturel ayant le vie en puissance.* » (Livre II) ; elle est composée, non séparable du corps, bien que l'intellect continue à exister après la mort.

Les trois types d'âme

Végétative : elle appartient à toutes les choses vivantes ; l'âme de la plante possède la faculté nutritive ;

Sensitive : seulement chez les animaux et les hommes qui possèdent le toucher et la faculté végétative ;

Raisnable : seulement chez la race humaine ; la morale n'intervient qu'au niveau de la raison. L'homme possède les trois facultés.

La fonction motrice et la fonction désirante sont à considérer comme des « effets secondaires » de la sensation, dans la mesure où le désir présuppose l'imagination et provoque un mouvement.

L'intellect

Aristote distingue :

- **l'intellect patient**, réceptif, grâce auquel nous recevons les connaissances ;

- **l'intellect agent**, dynamique et actif (séparé du corps), qui élabore les données ; il est impossible de penser sans lui.

L'Être vivant est ici d'abord compris comme une unité.

■ La Métaphysique ou philosophie première

Une science maîtresse

Les quatorze livres qui la composent ne sont pas tous de la main d'Aristote. Après avoir posé que « *tous les hommes désirent naturellement savoir* », le philosophe distingue la « science maîtresse » qui connaît en vue de quelle fin toute chose doit être faite et, dans chaque être, cette fin est son bien, ce qui revient à dire que, d'une manière générale, il est le souverain Bien dans l'ensemble de la Nature. Le livre Γ définit la métaphysique comme « *science de l'Être en tant qu'Être et des attributs qui lui appartiennent essentiellement*. »

La substance aristotélicienne

Par *substance*, Aristote entend « catégorie première », réalité sans laquelle les autres ne peuvent être ; cet être qui se suffit à lui-même demeure malgré les modifications que lui apportent les *accidents*, c'est-à-dire ce qui ne fait pas partie de l'essence d'une chose et n'appartient pas à sa définition.

Aristote commence par traiter de l'amour de la sagesse et insiste sur l'importance de l'étonnement qui poussa les premiers penseurs à spéculer. Il critique ensuite la théorie platonicienne des Idées séparées des choses sensibles, pour lui, ce dualisme n'est pas acceptable. Puis le philosophe définit les apories propres à la pensée philosophique.

■ Vous avez dit aporie ?

Selon Aristote, les apories sont au nombre de quatorze, et il s'agit des « impossibilités de choisir entre deux opinions également argumentées ». Exemple : « ... *les nombres, les solides, les surfaces et les points sont-ils, ou non, des substances ?* » (B 5).

L'étude de l'Être implique celle des principes du raisonnement :

- **les principes de non-contradiction** : il est impossible que le même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps au même sujet et sous le même rapport ;

- **les principes du tiers exclu** : de deux propositions contradictoires, l'une est vraie, l'autre fausse.

Vient ensuite la définition de principe, cause, Un, nécessaire, Être, etc.

- **Vous avez dit l'Être ?**

« Chaque chose qui est, est dite être, parce qu'elle est, de l'Être en tant qu'Être, soit une affection, soit un état, soit une disposition, soit un mouvement. » (*Métaphysique*).

Selon Aristote, l'Être et l'Un se confondent, il leur oppose le Multiple et plus précisément la Pluralité.

Métaphysique et théologie

La théologie médiévale se fondera sur le livre Λ de la *Métaphysique* d'Aristote comme sur un roc : Dieu, moteur immobile, acte pur engendre le mouvement, il est la vie même, le seul vivant parfait, éternel, immuable. Tout en lui est pur : la pensée comme la forme ; on ne peut parvenir à elle que graduellement dans la hiérarchie des êtres de l'univers, en éliminant l'élément matériel qui lui est associée. En Dieu, il n'est pas de puissance, rien que des perfections, par conséquent la plus pure des sciences est la théologie, la science de Dieu.

- **L'Éthique à Nicomaque**

« *La vertu est une disposition acquise [...] Elle tient la juste moyenne entre deux extrémités fâcheuses, l'une par excès, l'autre par défaut.* » (Livre III).

Bien qu'il ne soit fait mention d'aucune dédicace, le plus important des livres de morale d'Aristote est destiné à son fils, Nicomaque. L'ouvrage est un traité de discipline pratique, c'est-à-dire « qui porte sur l'action » ; il ne s'adresse qu'à l'homme libre et réfléchi, non aux enfants et aux esclaves. Le principal sujet en est le bonheur, considéré comme contemplation et acte de ce qu'il y a en nous de plus divin. Cette perspective qui recherche le bonheur parfait, en s'attachant d'abord à la vertu, est dite « eudémoniste ».

Une doctrine de la vertu

La politique englobe l'éthique : le bien de l'individu est subordonné au Souverain Bien de la cité. L'homme étant d'abord un « animal politique », son bien est dans le bonheur : « *Le bien propre à l'homme est l'activité de l'âme en conformité avec la vertu, et, si les vertus sont nombreuses, selon celle qui est la meilleure et la plus accomplie* », à savoir la contemplation (I, 7). La sagesse et l'intelligence sont des vertus intellectuelles alors que la modération est une vertu morale, produit de l'habitude.

Fruit d'un choix volontaire, Aristote définit les vertus morales dites « particulières » : le courage, l'ambition, la modération...

Deux formes de vertu de justice

- la **justice universelle** et légale où la loi est totalement accomplie ; faut-il qu'elle soit correctement établie ;
- la **justice particulière** qui établit l'égalité proportionnelle des partages ou des échanges de biens ; elle peut être « corrective » en redressant des inégalités. L'équité prend en compte les cas particulier en corrigeant la généralité de la loi.

Les vertus intellectuelles (ou « dianoétiques ») ont quant à elles pour but d'atteindre la vérité en combinant désir et intellect. La partie rationnelle de l'âme comprend deux parties : d'une part, la partie « scientifique », qui porte sur la connaissance du nécessaire ; d'autre part, la faculté « d'opiner » qui porte sur le contingent. Aristote dénombre cinq dispositions intellectuelles pouvant devenir des vertus :

- *l'art* (dans le sens de « technique », relevant de la faculté d'opiner) ;
- *la science*, qui est la vertu de démontrer la vérité, relevant de la partie scientifique ;
- *la prudence*, qui porte sur la détermination des fins (relevant de la faculté d'opiner) ; elle enveloppe « science » et « sagesse » dans la mesure où la sagesse est fondée sur le savoir ;
- *la sagesse*, qui enveloppe raison intuitive et science (relevant de la partie scientifique) ;
- *la raison intuitive*, qui est l'intuition des principes ; elle appartient au *noûs*.

Tout est lié ! Personne ne choisirait de vivre sans vrais amis, et ceux-ci atteignent un degré inégalé d'excellence pour ne pas dire de perfection quand ils sont égaux en valeur. Le vrai bonheur consiste à exercer la vertu sans que celle-ci soit accompagnée de biens du corps (santé, force) et de biens extérieurs (richesse, réputation, pouvoir). Le bonheur dépend aussi de la « bonne fortune ».

■ La *Politique*

La vertu du citoyen

Le divin qui est en nous nous invite à le contempler, mais cette merveille est une exception réservée aux meilleurs. Aristote revient alors au politique, parce qu'il faut de bonnes lois pour développer le désir de la vertu. Il s'agit ici de l'art du savoir-faire, la science de la cité composée d'individus dont chacun est un « animal social » vivant en communauté, mais aussi la science de l'État, forme sublimée de la société.

La *polis* (la cité)

La famille est la composante de base de la cité qui naît par accroissement naturel et devient le lieu de pouvoir :

- familial, réparti en autorité maritale (de type politique) et autorité paternelle (de type royal) ;
- politique ; elle ne s'adresse qu'aux hommes libres. Les esclaves sont « dans l'ordre des choses » : les uns commandent, les autres sont commandés et donc il est fondé que « par nature les uns soient libres et les autres esclaves, et pour ceux-ci la condition d'esclaves est avantageuse et juste. » (Livre I).

La politique au service de la justice

Aristote démontre que les thèses défendues par Platon dans la *République* ainsi que dans les *Lois* sont la cause de la perte de la cité par excès d'unité :

- privée de diversité, la cité rétrograde à l'état de famille puis à l'état d'individu isolé ;
- la mise en commun des femmes et des enfants fait qu'on ne prend soin de personne ;
- les biens en commun provoquent troubles et revendications.

Le philosophe réfléchit alors au statut du citoyen « *celui qui a la faculté de participer au pouvoir délibératif ou judiciaire* » ; les artisans en sont exclus sous prétexte qu'il faut être affranchis des tâches pour assumer pleinement la responsabilité de citoyen. Il ne saurait par ailleurs y avoir de gouvernement sans constitution ; les deux devant servir l'avantage commun et non l'intérêt des gouvernants.

Les six formes possibles de constitution selon Aristote

- Monarchie.
- Tyrannie (déviation de la monarchie).
- Aristocratie.
- Oligarchie (« commandement de quelques-uns », déviation de l'aristocratie).
- République.
- Démocratie (déviation de la république).

En étroite relation avec la théorie du juste milieu, Aristote privilégie le gouvernement des classes moyennes. Il étudie ensuite les trois parties de la Constitution :

- la partie délibérative, souveraine ;
- la magistrature, équivalent du pouvoir exécutif et administratif dans nos sociétés ;
- le pouvoir judiciaire ; en examinant chaque fois l'étendue des compétences et le système de désignation.

La démocratie est un régime qui repose sur la liberté, l'égalité, la majorité, et donc, dans l'esprit d'Aristote, les gens modestes détiennent la souveraineté ; pour protéger le système, il est conseillé de redistribuer les richesses, de lutter contre toute forme de démagogie. L'éducation est le meilleur moyen pour garantir la cité idéale de toute déviation en légiférant pour rendre le citoyen apte à mener une vie de loisir car une vie laborieuse est absolument méprisable ; en ce sens le philosophe est d'abord un pédagogue qui rejoint ici Platon.

Chapitre 5



Philosophies hellénistiques, romaines et chrétiennes

Le début de la période hellénistique correspond à la mort d'Alexandre le Grand en - 323, suivie de celle d'Aristote, dernier philosophe de la Grèce dite classique. Cette rupture est liée à d'importantes mutations historiques : les cités grecques sont conquises par la Macédoine, cette perte d'indépendance a pour effet de bouleverser l'unité de l'homme et du citoyen, de dissocier le philosophe du politique. Il ne reste à l'homme libre que l'espace de sa vie intérieure pour être encore lui-même ; mais il n'y parvient plus par l'exercice de droits civiques au cœur d'une cité autonome, mais au moyen de ressources spirituelles surtout soucieuses de trouver, dans les replis de sa conscience, des solutions pratiques pour être tranquille.

La quête d'un art de vivre

Après l'âge classique, la pure spéculation fait place à un art de vivre : il s'agit de tout prendre avec philosophie – c'est-à-dire avec un mélange de résignation et de plaisir de l'instant.

Trois courants majeurs fort différents illustrent cette nouvelle manière d'être et de penser : deux sont dogmatiques : le **stoïcisme**

et l'**épicurisme** ; un autre est un « état d'esprit » où se reconnaissent plusieurs écoles ou penseurs de diverses origines : le **scepticisme**. Excroissance du socratisme, théoriquement peu constitué, le **cynisme** sera en partie absorbé par l'école stoïcienne ; son éthique se résumant à une attitude opportuniste envers la vie : prendre ce qu'il y a à prendre, sans se plaindre des malheurs... Enfin, il convient de faire une place au **néo-platonisme**.

Les cyniques : une vie de chien

Le sens socratique de l'ironie prend ici une forme exacerbée qui s'amplifie jusqu'au sarcasme, le scandale et la provocation volontaire. Tous les philosophes de l'école sont issus d'une classe très humble considérée par les citoyens « honorables » comme des demi-étrangers infréquentables. Plus encore que leur sens du mépris des conventions, ils excellent dans l'art d'exprimer leur ressentiment, non sans résignation.

■ Antisthène (~440–336 av. J.-C.)

La sagesse par le renoncement

Après avoir suivi les cours de Gorgias et fréquenté Prodicos et Hippias, Antisthène devient l'élève de Socrate. D'origine très modeste, sa naissance est objet de méprise, raison pour laquelle il dédaigne les richesses et se moque des Athéniens de pure souche. Brouillé avec Platon qu'il brocarde, il assiste aux derniers instants de Socrate. Il fréquente le gymnase du Cynosargue (« le chien blanc ») et s'entoure de la classe la plus méprisée. Il y fonde l'école cynique (« comme un chien ») peut-être en raison du lieu où il professait.

■ Vous avez dit cynique ?

Le mot est formé sur « chien » en grec.

De son œuvre ne reste que quelques fragments dont certains de son livre principal *Héraclès*, modèle du héros du travail, de la peine, qui seul mérite d'être imité. Les Anciens admiraient son style qu'ils comparaient (exagérément) à celui de Platon. Aristote fit son procès dans la *Métaphysique* (V, 1024, b 32).

L'individu en perspective

*« Je vois bien tel ou tel cheval, mais je ne vois pas la chevalité ! »
Antisthène.*

Les idées, les cyniques s'en moquent. L'homme est ce qu'il est : un homme. Tout ce qu'on rajoute est inutile : les sciences ne servent à rien, au point que le philosophe convainquait ses élèves de ne savoir ni lire ni écrire. Antisthène est célèbre pour un paradoxe inspiré des Éléastes : A est A : c'est vrai, mais cela ne vaut pas la peine d'être dit ; A est B là où B n'est pas A et cela doit être nécessairement faux : donc la philosophie est inutile. En morale, seuls importent le détachement et une parfaite indépendance envers les choses, les hommes, l'opinion. Il n'aspire à chercher l'amitié que de ceux qui lui ressemblent et n'accepte de venir au secours que de ceux qui aiment et cherchent la vertu non par l'étude, mais par l'exercice, dans un effort constant.

Le chien pour modèle

Les cyniques veulent imiter le « meilleur ami de l'homme » : ils mangent et font l'amour en public, vont nu-pieds, dorment à même la terre ; ils vont jusqu'à considérer l'absence de pudeur nettement supérieure à la modestie. Comme les chiens, ils savent reconnaître leurs amis, aboyer contre les fâcheux. Ils vont vêtus de haillons, portent un bâton, une pauvre besace, mangent ce qu'ils trouvent. Le seul lien qui vaille est l'amitié, l'amour est un piège, les affaires publiques sont une abomination. À un jeune homme qui lui demandait conseil pour se marier, Antisthène répondit : *« Si la femme est belle, elle te sera infidèle ; si elle est laide, tu le payeras cher. »* Antisthène serait mort en refusant le poignard que lui tendait Diogène, cherchant, disait-il, à se délivrer non de la vie, mais des douleurs de la maladie.

■ Diogène (~440-323)

Le « Socrate furieux »

Né à Sinope en Asie Mineure, il aurait été contraint à fuir pour avoir falsifié de la monnaie. Il devint l'élève d'Antisthène à force de persévérance, le philosophe le chassant à coups de bâton !

Après avoir beaucoup voyagé, il fut vendu comme esclave et répondit à qui lui demandait ce qu'il savait faire : « *Commander ! Qui veut acheter un maître ?* » Xéniate l'acheta cependant et lui confia l'éducation de ses enfants. Il serait mort le même jour qu'Alexandre le Grand, à Corinthe où il passa les dernières années de sa longue vie. Certains affirment qu'il aurait volontairement arrêté de respirer pour en finir. Il ne reste rien des ouvrages de celui que Platon surnommait « *le Socrate furieux* » et son enseignement est contenu dans des anecdotes.

L'anarchie comme art de vivre

Diogène se dépeint sans patrie, sans maison, pauvre et vagabond, vivant au jour le jour.

Un personnage légendaire

Diogène aurait vécu dans un tonneau, sortant en plein midi une lampe à la main en disant : « *Je cherche un homme.* » Alexandre qui vint le visiter lui demande un vœu : « *Ôte-toi de mon soleil !* », et le roi, fasciné, de lui répondre : « *Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène.* »

Un jour, lassé de parler devant un auditoire distrait, Diogène se mit à gazouiller, une foule se forma. Il injuria les badauds en criant qu'ils se moquaient de choses sérieuses, mais qu'ils accouraient pour écouter des sottises. Visitant la demeure d'un parvenu qui lui demande de ne pas cracher par terre, il lui crache aussitôt au visage en disant : « *C'est le seul endroit sale que j'ai pu trouver !* » Sortant un jour en criant dans la rue : « *Holà des hommes !* », ils chassent tous ceux qui se présentent en précisant : « *J'ai demandé des hommes, pas des ordures !* » Partisan de la mise en commun des femmes et des enfants, Diogène recommandait l'union libre et maudissait le mariage.

Le stoïcisme ou la force tranquille

Le courant tire son nom du grec *stoa* qui signifie « portique », lieu où enseigne le premier chef de l'école : Zénon de Citium. Il n'est pas l'unique fondateur puisque Cléanthe d'Assos (~312-232

av. J.-C.) et Chrisippe (~277-204 av. J.-C.) apportent chacun leur contribution à l'élaboration de la doctrine. Somme d'influences conjuguées, le stoïcisme perdurera pendant plus de cinq siècles, sans que son éthique soit fondamentalement modifiée : elle puise son inspiration dans l'art de vivre de Socrate, indifférent aux circonstances matérielles, courageux devant la mort...

■ Les principes du stoïcisme

Le stoïcisme a connu trois moments historiques. Le premier est donc celui de Zénon ; le moyen stoïcisme est représenté par Panétius (~180-110 av. J.-C.) et Posidonius (~135-51 av. J.-C.) ; ce sont ces derniers qui introduisent à Rome le dernier stoïcisme, avec un apport platonicien et aristotélicien.

Les trois grands noms du stoïcisme

Le dernier stoïcisme dit impérial est représenté par trois grands noms : Sénèque (début de l'ère chrétienne ; 65) ; Épictète (50, mort entre 125 et 130) et Marc Aurèle (121-180 ; empereur en 161). Leurs œuvres nous sont parvenues quasi intactes alors que celles de leurs prédécesseurs ne sont accessibles qu'à travers des résumés ou des citations d'auteurs.

Les stoïciens impériaux sont les vrais propagateurs du stoïcisme d'Occident, illustré entre autres par du Vair, Charron, Montaigne, Corneille, Emerson... La relative cohérence du courant permet de dégager des lignes de force.

Un système bien huilé

La philosophie stoïcienne est la première à se vouloir « systématique ».

■ Vous avez dit système ?

En grec, le mot désigne « la constitution d'un organisme ou d'une cité ».

Pour qu'une pensée philosophique soit systématique, il faut qu'elle soit conçue comme un *tout* cohérent où chaque partie est solidaire de l'ensemble. Plus encore, c'est l'univers qui est lui-même perçu comme un tout parfaitement organisé et le

philosophe en reflète la *sympathie* (autre mot typiquement stoïcien) qui régit les parties.

À des fins pédagogiques, le stoïcisme distingue trois parties dans la philosophie : la logique ; la physique ; la morale. Bien penser et bien vivre se confondent : ce principe établit la valeur de la logique. Les règles sont donc simples et aux antipodes des spéculations et des « constructions » mentales d'Aristote et Platon.

Une théorie de l'évidence

La vérité se manifeste dans ce que les stoïciens nomment la « représentation » (*phantasia*, en grec) qui, pour être vraie, doit obéir à des critères : la clarté, la compréhensibilité. Voilà pourquoi, ils sont les premiers à élaborer une théorie de l'évidence (*energia*, en grec) : la vérité de la représentation présuppose un « assentiment » (= acte par lequel on approuve la représentation).

La symbolique de la main

Zénon compare, d'une façon très parlante, le mouvement de la connaissance à celui de la main : ouverte, elle symbolise la représentation ; en train de se fermer, elle symbolise l'assentiment ; fermée, elle symbolise la compréhension ; serrée, elle symbolise la science.

Dans la physique des stoïciens, l'univers tout entier est pénétré d'une espèce de fluide, de souffle vital, le *pneuma* dont la tension (*tonos*, en grec) maintient la cohésion des parties du monde, assure l'individualité de chaque être ; il n'est en somme rien d'autre que le Logos universel. La logique est la même en la physique : Posidonius est le premier à mettre en rapport les mouvements des marées et les phases de la lune, au nom de la « sympathie universelle ».

Une ascèse morale

La morale se réduit à quelques principes simples, pour ne pas dire élémentaires :

- pas d'autre bien que la rectitude de la volonté ;
- pas d'autre mal que le vice ;

- tout ce qui n'est ni vice ni vertu est indifférent (la maladie, la pauvreté, la mort, l'esclavage...).

Le sage est heureux même dans la souffrance, il ne connaît ni trouble ni affliction ; quant au méchant, il est nécessairement malheureux puisqu'il s'inflige à lui-même, par son vice, le seul dommage que son âme puisse subir. Épicète résume cette doctrine en distinguant les choses qui dépendent de nous de celles qui ne dépendent pas de nous. Une telle sérénité demande beaucoup de rigueur et d'ascèse, en remettant sans cesse les choses à leur vraie place, et le temps à sa seule dimension : le présent de l'action droite. La passion qui nous asservie au temps comme aux chose doit être extirpée, c'est en quoi l'idéal stoïcien est une « apathie », c'est-à-dire une absence de passion. Nous devons vouloir l'ordre du monde parce que nous en sommes une partie. Descartes ne dira rien d'autre quand il conseille d'apprendre « à changer l'ordre de ses désirs plutôt que celui du monde ».

La famille de l'humanité

Cette implication fait de l'humanité une famille où chaque membre est frère au nom de la solidarité cosmique et de la fidélité à l'ordre voulu par la Providence. Avoir conscience de la place qui nous est assignée nous engage à avoir foi dans la rationalité cachée de l'univers, même si nous ne comprenons pas tout. À côté de la morale de l'action droite, Chrisippe développe un second « niveau » où les actions accomplies doivent être conformes à nos tendances naturelles. Cicéron développera longuement cette morale dite des « convenables » ou des « devoirs » qui enseigne l'élévation graduelle d'un niveau à l'autre.

Le paradoxe ultime de cette morale est résumable dans un « à quoi bon » que rien ne vient remettre en cause.

■ Sénèque (4 av. J.-C.–66)

Un directeur de conscience

Fils d'un rhéteur célèbre d'origine espagnole, Sénèque naquit à Cordoue. Romain d'adoption, il embrasse la magistrature (comme Cicéron) puis devient sénateur. La plus importante figure du 1^{er} siècle est d'abord ministre et précepteur avant d'être philosophe. En 41, il est exilé en Corse pour avoir condamné le mode de vie de la première femme de l'empereur Claude, la célèbre Messaline.

Entre les mains de Néron

C'est la seconde épouse en liste de l'empereur Claude, Agrippine, qui tire Sénèque de son exil afin qu'il assure l'éducation de son fils Néron (en rhétorique et philosophie). Le résultat laisse pour le moins à désirer... Si ce dernier le consulte avant de tuer sa mère, Sénèque préfère s'ouvrir les veines plutôt que d'être victime d'un empereur fou et autocrate. Il possédait une fortune immense.

Un pédagogue

Sénèque écrit la majeure partie de son œuvre, composée de tragédies et de livres théoriques, entre 48 et 65. Fidèle à la tradition stoïcienne, il est cependant très marqué par les cyniques¹⁹ : il se défie de la civilisation, des progrès techniques, des arts et des sciences, combat le luxe. Il affirme et défend le caractère monarchique et souverain de la domination du prince.

Nombre de traités possèdent une vertu pédagogique qui tente d'apporter des solutions : pour aller mieux, il faut chercher à être « tranquille », mélange de bonne humeur et d'optimisme, renoncer aux amitiés mal choisies, aux mondanités, chercher la simplicité, la vie studieuse, autant que faire se peut. Et ces conseils de vie sont la plupart du temps adressés à un correspondant ou à un dédicataire précis, preuve que le stoïcisme est un rapport de personnes autant qu'avec soi-même.

Toute vie est servitude²⁰

Mais Sénèque est de plus en plus soumis à des crises intérieures : si l'on en croit Tacite²¹, il se « convertit » à la pauvreté, choisit une paisible retraite en rendant symboliquement, en 62, les cadeaux que Néron lui avait faits ; il se juge indigne de la sagesse qu'il défend (dans *De la vie heureuse*) et réfléchit longuement à tout ce que la vie politique suppose d'engagement. Plusieurs traités complètent cette remise en question : *De la constance du sage*, *De l'oisiveté*... où le philosophe montre notamment qu'il ne peut y avoir de repos qu'une fois épuisées les ressources de l'action,

19. Voir *Lettres à Lucilus*, 88 et suiv.

20. *De la tranquillité de l'âme*, X, 3.

21. *Annales*, XIV, 51 et suiv.

qu'on a tout fait pour les autres hommes assiégés par le mal, couvert leur retraite non sans avoir conscience du poids de la tâche. Sénèque n'a cessé de se préparer à sa fin, songeant que la mort acceptée est une des formes les plus élevées de liberté.

De la brièveté de la vie

Sénèque délivre une méditation sur le temps où l'homme d'action ne forme plus d'espoir ou de regret, jouit de l'instant, plongé dans une plénitude faite d'acceptation qui revêt les appareils de l'éternité. La vie ne vaut pas l'usage qu'on en fait, leçon que Montaigne retiendra.

L'initiation de la doctrine

« Aimer, c'est avoir quelqu'un pour qui mourir. »

En 63 et 64, Sénèque rédige une de ses plus belles œuvres : les *Questions naturelles* ainsi que les célèbres *Lettres* à Lucilius (124 conservées), seul exemple authentique d'une correspondance philosophique dans l'Antiquité. Le maître n'a ici d'autre dessein que de faire progresser son protégé en l'initiant aux difficultés de la doctrine. Ce qu'il l'intéresse, ce sont les « notions communes » (*Lettre* 120) à même de nourrir une vie intérieure où l'héroïsme rivalise avec l'humilité.

Avec Sénèque, le stoïcisme devient plus que jamais une tension vers cette vertu qu'on espère plus qu'on ne la possède ; ne reste que quelques aveux : la vérité de l'amitié ; celle de la douleur qui nous donne l'occasion d'adhérer, non sans réticences, aux volontés du divin. Il est ainsi possible d'accepter le mal, à force d'héroïsme et d'abnégation, et de connaître la joie dans la résignation.

■ Épictète (50-125 ?)

Un esclave affranchi

Né esclave vers 50 en Phrygie, Épictète entre au service d'un maître brutal, qui n'hésite pas à torturer le jeune homme. Il peut cependant entendre les leçons de Caius Musonius Rufus, stoïcien qui avait ouvert une école à Rome. Affranchi, Épictète fait profession de philosophe ; en 89, il est contraint de quitter l'Italie lors de la promulgation d'un édit de Domitien bannissant les philosophes.

Exilé à Nicopolis en Épire, Épictète vit pauvrement, sans femme, sans biens, ouvre à son tour une école où la jeunesse romaine se rend en foule. Fidèle à la méthode socratique, son enseignement, qui ne manque ni d'incisivité ni de vivacité, vise une application pratique. Il n'écrivit rien, mais son disciple, Falvius Arrien de Nicomédie, rédigea - en grec - à partir des leçons entendues, les *Entretiens d'Épictète* dont il ne reste que quatre livres sur les huit écrits sous forme de notes. Le *Manuel* (53 maximes) est la substance des *Entretiens*, leur brièveté permet de toujours garder sur soi ces règles de vie.

■ Vous avez dit diatribes ?

C'est ainsi que l'on nomme dans les livres d'Épictète rédigés par Arrien les « conversations philosophiques où l'élève interroge le maître après sa leçon ».

La théorie d'Épictète

Bien que le livre n'ait pas d'ordre précis dans les développements, les mêmes idées reviennent sans cesse formulées différemment, illustrées d'exemples le plus souvent familiers :

- la logique est indispensable ;
- la proairésis ou « choix rationnel et réfléchi » désire délibérément les choses qui dépendent de nous, le reste devenant indifférent : « *Dépendent de nous l'opinion, la tendance, le désir, l'aversion, en un mot ce qui est notre propre ouvrage ; ne dépendent pas de nous le corps, les témoignages de considération, les hautes charges, en un mot ce qui n'est pas notre ouvrage.* » (*Entretiens*, Livre I) ;
- la philosophie ne promet (ni ne permet) de changer les choses extérieures, son objet est de maintenir notre volonté en harmonie avec la nature (*Entretiens*, Livre I) ;
- puisque tout homme porte Dieu en lui, philosopher revient à connaître notre relation avec lui : apprendre à vivre et à mourir comme un dieu ; il faut pour cela vouloir ce que Dieu veut et dominer ses opinions ;

Le Dieu d'Épictète

C'est la raison qui pénètre et unifie le monde auquel elle est immanente (en métaphysique, l'immanence désigne le fait que l'Absolu se tient dans le monde) ; il est également « père des hommes », cette parenté est établie par la raison.

- il n'y a pas de doctrine, seulement des règles de vie : le contrôle de soi, comprendre que « *ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les jugements qu'ils portent sur les choses* » (Manuel, V) ;
- le bonheur ne réside pas dans la domination des hommes mais des désirs ;
- le bien est perfection de la nature (ou du « tout », de Dieu) et la nature est la totalité du réel où causes et effets s'enchaînent sans faille ; le mal est aveuglement de la raison ;
- la liberté est affaire de jugement et de volonté ; seule l'opinion droite est à même de nous libérer et de nous apporter la sérénité (ou ataraxie, « tranquillité de l'âme » que rien ne vient troubler parce qu'elle ne craint rien, ne désire rien).

L'influence d'Épictète sur la pensée occidentale est considérable, il suffit de citer saint Benoît qui transposa nombre de préceptes dans sa *Règle*.

■ Marc Aurèle (121-180 apr. J.-C.)

Construire une citadelle intérieure

Né à Rome le 26 avril 121, Marc Aurèle est initié, malgré sa frêle santé, à ce qu'il appelle la « *discipline hellénique* », méthode d'éducation qui cherche l'harmonie de l'âme et du corps. Adopté par son oncle, Antonin le Pieux, investi du titre de César, Marc Aurèle lui succède en 161 et passe le reste de sa vie à servir l'empire alors agité par des troubles militaires. Bien que la charge fût écrasante, quand il en avait le temps, l'empereur consignait (en grec) ses réflexions dans une espèce de journal philosophique (douze cahiers) auquel on donna le titre de *Pensées pour moi-même* quand il mourut du typhus. En 176, Marc Aurèle avait fondé quatre chaires impériales pour l'enseignement des doctrines traditionnelles.

Le principe de la double appartenance

« *Je sais que j'ai deux patries, Rome, en tant que je suis Marc Aurèle, et le monde, en tant que je suis homme.* »

Bien qu'il fût toute sa vie fidèle à l'enseignement du Portique et qu'il se réclamât de l'enseignement d'Épictète, Marc Aurèle se

faisait une idée du devoir civique très proche de celle de Platon : parce que l'homme est une créature sociale, il incombe à chacun de bien jouer son rôle au sein du corps politique. L'empereur est d'abord préoccupé par l'éthique et l'attitude morale : les *Pensées* montrent comment il aspire à bâtir en lui-même une forteresse inaccessible aux passions, en s'appuyant notamment sur des thèmes éminemment stoïciens :

- l'autonomie de l'individu, fragment de divinité ; l'homme est digne de compassion ;
- son rattachement à l'univers ; l'homme étant une parcelle organisée du grand Tout : « *Ce qui n'est pas utile à l'essaim n'est pas non plus utile à l'abeille.* » (*Pensées*, VI, 54) ; il manifeste son approbation à tout ce qui est (y compris la fuite du temps, la mort, le sentiment du vide...). Puisque Dieu est en tout, le monde est parcouru par le souffle divin de la Raison, principe interne d'ordre et d'intelligence ;
- la paix de l'âme est le seul vrai refuge ; l'unique retraite possible est en soi-même ; grâce au secours de notre raison, nous pouvons ainsi vivre heureux et libres, dans le présent (seule réalité temporelle concrète) ;

Le « génie intérieur » de Marc Aurèle

Il nous relie au Tout et conditionne la morale de la liberté, permettant ainsi d'accéder à une citadelle intérieure, protégée de toutes les vicissitudes terrestres.

- les vanités humaines ne sont dignes que d'indifférence ; la mort est délivrance : « *Ne méprise pas la mort, mais soit content d'elle, puisqu'elle est une des choses que veut la nature.* » (*Pensées*, IX, 3).

Marc Aurèle élabore une division tripartite originale qui annonce le néoplatonisme : « *Ce que je suis : chair, souffle vital et raison*²². » Pour lui, la raison est « *faculté directive* » (ou « *hégémonique* ») qui concentre la connaissance et le mouvement, interprète les autres facultés de l'âme, qui sont au nombre de sept : les cinq sens auxquels s'ajoutent le pouvoir générateur et la faculté de parler ; ces facultés ou « organes » sont considérées comme des émanations de la raison (localisée dans le cœur).

22. *Pensées*, II, 2.

Sentences

- « La durée de la vie humaine ? Un point. Sa substance ? Fuyante. La sensation ? Obscure. Le composé corporel dans son ensemble ? Prompt à pourrir. L'âme ? Un tourbillon. Le sort ? Difficile à deviner. La réputation ? Incertaine. »²³
- « Jette donc tout, ne garde que ce peu de choses. Et encore souviens-toi que chacun ne vit que dans l'instant présent, dans le moment ; le reste, c'est le passé ou un obscur avenir. Petite est donc l'étendue de la vie ; petit, le coin de terre où l'on vit ; petite, la plus longue renommée dans la postérité... »²⁴
- « Voici la morale parfaire : vivre chaque jour comme si c'était le dernier ; ne pas s'agiter, ne pas sommeiller, ne pas faire semblant. »²⁵

L'épicurisme ou le calcul des plaisirs

Ce qu'on entend aujourd'hui par « épicurien » n'a pas grand-chose à voir avec l'épicurisme, doctrine qui porte le nom de son fondateur, Épicure, né sur l'île de Samos en – 341, en un temps de désordre politique et d'angoisse. Fondateur d'un « système de la nature », Épicure a pour dessein de nous faire parvenir à la sécurité de l'esprit, à la paix intérieure, à un bonheur synonyme de repos. Au I^{er} siècle de notre ère, le plus célèbre de ses disciples, Lucrèce, célèbre la physique épicurienne dans un poème dont le titre rappelle les préoccupations de son maître : *Sur la nature des choses*.

■ Épicure (341-270 av. J.-C.)

Le plaisir est absence de douleur

Issu de la diapora grecque, Épicure est envoyé, à l'âge de dix-huit ans, faire ses études à Athènes. L'année suivante sa famille est chassée de Samos et contrainte de mener l'existence précaire des réfugiés à Colophon. L'expérience de ces malheurs incite Épicure à trouver une explication rationnelle, plus efficace que le seul recours à la prière. Il fonde sa première école à Mitylène en – 306 et y professe une sagesse qui vise à tirer l'homme de l'aliénation

23. *Ibidem* II, 17.

24. *Ibidem* III, 10.

25. VII, 69.

de la superstition. La majeure partie de cet enseignement très prisé des classes moyennes se déroula à Athènes, dans un lieu nommé « le Jardin », nom par lequel on désigne parfois l'école. Les disciples mènent une vie frugale où la sagesse pratique (*phronésis*, en grec) est dite « *plus précieuse que la philosophie* » (*Lettre à Ménécée*).

Épicure écrivit quelque trois cents livres, dont Diogène Laërce, auteur de la première histoire de la philosophie grecque, a conservé ce qui nous est parvenu : la *Lettre à Hérodoté* (sur la physique), la *Lettre à Pythoclès* (sur les phénomènes célestes et cosmiques), la *Lettre à Ménécée* (sur la morale) et quarante *Maximes maîtresses*.

La sensation comme source de vérité

Épicure divise la philosophie en trois parties : la canonique, la physique, l'éthique. La théorie de la connaissance (ou « canonique ») est fondée sur la sensation par contact direct : par la vue, l'odorat et l'ouïe, où l'on distingue celui qui sent de ce qui est senti ; dans cette logique, n'ont de valeur que les sentiments individuels de plaisir concret.

■ Vous avez dit canonique ?

Le terme de canonique désigne un « ensemble de règles ».

Les choses émettent des *simulacres* ou des effluves qui viennent frapper nos organes respectifs ; la sensation, toujours vraie, devient le fondement de toute connaissance. Nous avons d'abord le souvenir de sensations antérieures nommées *prolepses* qui permettent de reconnaître la perception. Certains corps émettent des *prolepses* si ténues qu'elles sont totalement invisibles : tels sont les dieux.

La physique au service de la morale

Pour Épicure, il n'y a rien à chercher au-delà de la nature ; tous les phénomènes obéissent à des lois immuables : « *Tout arrive de manière inflexible au sein de toute chose.* » (*Lettre à Pythoclès*) ; la connaissance n'a pas de limites quand elle est recherchée avec courage. L'élaboration de la physique s'appuie sur la doctrine

atomistique de Leucippe et de Démocrite. Épicure ajoute que les atomes sont doués de pesanteur qui les met en mouvement, non seulement en ligne droite de haut en bas, mais encore en déviant légèrement grâce à ce qu'il nomme la « déclinaison »²⁶ : ils se heurtent les uns les autres et se combinent. Il n'explique en revanche ni d'où vient la pesanteur, ni les causes de la déclinaison. La physique reste la servante de la morale, au nom de la liberté.

Les dieux d'Épicure

Composés d'atomes subtils, ils sont absolument multiples et cette pluralité permet de concevoir une « société des dieux ». Les dieux sont occupés à parler entre eux, au point de trouver dans cet échange une joie sans mélange ; ils ne se soucient nullement du monde et des hommes. La vie humaine se réfère aux dieux (qu'il ne faut pas craindre) comme à un idéal de joie et d'amitié. Il ne faut pas davantage redouter la mort puisque, tant que l'homme est en vie, la mort n'existe pas plus qu'elle ne le concerne. Au jour du trépas, l'âme composée d'atomes se disperse comme un nuage de lait dans une tasse de thé. Il n'y a donc aucune cause de peur ou d'angoisse et nous pouvons vivre en obéissant aux exigences vitales et à la morale du plaisir.

Une éthique du plaisir

« Pour vivre heureux vivons cachés. »

Alors que pour les stoïciens le bonheur réside exclusivement dans la vertu, Épicure affirme qu'il est dans le plaisir (*hédoné*, en grec – d'où le nom d'hédonisme parfois donné à cette doctrine). Mais tous les plaisirs ne sont pas bons ; pour qu'ils soient souhaitables, ils doivent être stables, « au repos », c'est-à-dire non soumis au mouvement, dans une espèce de suspension de la douleur et un équilibre harmonieux. Cette absence de trouble est l'ataraxie, objet de la quête du sage, comme chez les stoïciens. Dès l'Antiquité, cette absence de douleur était parfois considérée comme un idéal négatif, une « indolence », une alypie propre à l'homme qui dort ou au cadavre ! Épicure conçoit un « plaisir constitutif » qui sache maintenir l'équilibre entre les parties d'un même organisme vivant, dans la constante recherche de la plénitude et du bien-être. Pour veiller au maintien de ce plaisir fragile, la raison

26. Lucrèce utilise le terme de « clinamen ».

veille et limite les désirs aux seuls « naturels et nécessaires ». Il les divise en trois classes²⁷ :

- **les plaisirs naturels et nécessaires** : manger quand on a faim ; les seuls qui « apaisent la tempête de l'âme » ;
- **les plaisirs naturels sans être nécessaires** : ceux nés d'un souci de varier et de raffiner la nourriture (par ex. les boissons rares) ; ils sont à éviter ;
- **les plaisirs ni naturels ni nécessaires** : goût de la richesse, de la gloire, des honneurs, à proscrire absolument.

Rien là qui relève de la jouissance débridée ! Le bonheur, c'est de n'avoir ni faim, ni soif, ni froid, de vivre, non en société, mais en autarcie : le sage n'a besoin de rien (ou presque) ni de personne. Dans cette perspective, la philosophie est un moyen de « préserver les hommes »²⁸ en les engageant à vivre le moins possible en société.

■ Lucrèce (~98-55 av. J.-C.)

« Les vers du sublime Lucrèce périront le jour où l'univers sera détruit. » Ovide

La connaissance est source de sérénité

Teintée de mystère, la vie de Lucrèce le Romain n'a certainement rien à voir avec la notice établie par saint Jérôme et qui le fait se suicider, à l'âge de quarante-cinq ans, rendu fou par un philtre... Lucrèce vécut dans un temps aussi troublé que celui de son maître, Épicure : la République romaine est sur le point de mourir et le philosophe matérialiste laisse une des œuvres les plus sublimes de l'histoire : le *De natura rerum*, poème philosophique de 7 400 vers, en six chants, où il exalte un matérialisme farouchement opposé à la superstition. L'œuvre est dédiée à Memmius qui se réfugia à Athènes, y acheta les jardins d'Épicure pour y construire un palais.

27. In *Lettre à Ménécée*, § 127.

28. *Maximes principales*, 14.

Une pensée de la nature

Livre de chevet de Montaigne, le *De natura* passionna Gassendi (rénovateur de la philosophie épicurienne, au ^{xvii}^e siècle) qui l'expliqua au jeune Molière, Bossuet s'en inspira pour écrire son *Sermon sur la mort*, Diderot lui consacra un article de *l'Encyclopédie*... Pourquoi ? Parce que Lucrèce, à chaque page, révèle un admirable sentiment d'infini, sans cesser de nous entraîner dans les régions mystérieuses situées au-delà des « *murailles enflammées du monde* » où la lumière du soleil joue avec la poussière d'atomes, particules insécables, compactes et immuables ; ainsi, la beauté des images soutient la puissance de la thèse : une armée manœuvre dans la plaine, une génisse cherche son petit immolé et partout, la misère humaine est dite avec son lot de souffrance, d'agonie, de passions tragiques, dans un lyrisme austère et cependant magique. la connaissance conduit à la sérénité, expliquer rationnellement (et poétiquement) la science de l'atome est à même de nous libérer.

L'atomisme de Lucrèce

L'homme est un accident de la matière et le monde dépourvu de cause final, privé de causalité divine. Tout obéit au hasard et à la nécessité, aux besoins présents.

Liberté et philosophie

La liberté n'est que le produit de la déviation des atomes, le clinamen. Comme chez Épicure, la sensation, réelle et vraie, est une donnée concrète des sens qui nous permet d'entrer en accord avec la nature. Puisque « *rien ne naît de rien* », que rien non plus « *ne retourne au néant* », tout se ramène à la matière (dont la somme des éléments est infinie) et au vide sans limites.

■ Vous avez dit clinamen ?

Ce terme désigne chez Lucrèce le mouvement spontané des atomes par lequel ils dévient de leur trajectoire verticale.

Mieux que la religion, la philosophie nous permet de comprendre l'univers et l'homme, souvent accablé de tourments, et qui cherche sans cesse à les éviter. L'éloge de la philosophie devient une quête de l'absence de douleur, d'un « *sentiment de bien-être dépourvu d'inquiétude et de crainte* ».

Lucrèce distingue dans l'âme :

- « l'esprit » (*animus*, la pensée) : « *dans lequel résident le conseil et le gouvernement de la vie* » ; « *dont le siège est fixé au centre de la poitrine* » ; il s'agit d'un principe vital ;
- et l'âme proprement dite (*anima*) qui dépend de l'esprit et est répandue dans la totalité du corps.

Tous les deux sont matériels ; après la mort, l'âme se dissipe dans l'air.

Les périls de l'amour

Après avoir passé en revue les « simulacres » qui émanent de la surface des corps, affirmant que rêves, sensations, imaginations et perception en résultent, Lucrèce s'empare de l'illusion des rêves (et de la vue) pour nous montrer les dangers de l'amour. Les passions sont des illusions, les amants deviennent fous, une maîtresse fait d'un homme libre un esclave. « *De la source même du plaisir, on ne sait quelle amertume jaillit qui verse l'angoisse à l'amant jusque dans les fleurs*²⁹. » Pour nous guérir, il faut se garder « *de l'amour, on ne se prive pas des plaisirs de Vénus ; au contraire, on les prend sans risquer d'en payer la rançon* »³⁰, puis ouvrir les yeux sur les défauts de la personne aimée. Molière reprendra ces analyses à son compte dans *Le Misanthrope*.

Le scepticisme ou l'inaccessible vérité

Le courant sceptique est une réaction contre le stoïcisme jugé trop dogmatique, trop simplificateur et empressé de proposer des solutions pratiques au détriment de l'établissement de certitudes. L'exercice du doute devient un principe fondamental : personne ne peut jamais connaître quoi que ce soit.

On distingue quatre périodes complémentaires :

- le scepticisme ancien (pratique et moral) illustré par Pyrrhon et Timon ;

29. Livre IV. Traduction Clouard, p. 146.

30. *Ibid.*, p. 145.

- le probabilisme de la Nouvelle Académie, illustré par Arcésilas et Carnéade ;
- le scepticisme dialectique illustré par Aénésidème et Agrippa ;
- le scepticisme empirique, principalement illustré par Sextus Empiricus.

■ Pyrrhon (né ~340 av. J.-C.)

Le choix zéro

Contemporain d'Aristote, Pyrrhon n'a rien écrit, son influence s'est exercée par l'intermédiaire de son disciple Timon (mort vers – 235), poète satirique qui popularisa les idées de son maître. Nous savons que Pyrrhon accompagna Anaxarque, disciple de Démocrite, dans l'expédition d'Alexandre le Grand. Lors de ce voyage, il fut marqué par la sagesse indoue et plus particulièrement par les « gymnosophistes », ascètes contemplatifs qui vivaient sans vêtements. Dès lors, il ne supporte plus la vanité des actions humaines, décide de mener une vie édifiante et sage qu'Épicure lui-même admirait.

Le bonheur par abstention

La recherche du bonheur est le but à atteindre non seulement dans l'ataraxie (l'absence de trouble) et dans l'apathie (l'absence de passion), mais encore dans l'aphasie, « *état de non-assertion qui nous pousse à ne rien affirmer non plus qu'à nier* ». Il résume sa pensée par une devise : « Pas plutôt ceci que cela. » Pyrrhon se refuse à l'élimination aussi bien qu'au choix.

■ Vous avez dit *épokhé* ?

Le mot grec d'*épokhé* désigne l'abstention du jugement. C'est le fondement du scepticisme.

L'abstention du jugement se fonde sur la non-différence (adiaphorie) qui affecte les phénomènes. Puisque tout ce qui nous paraît est relatif, Pyrrhon en conclut que la vérité est inaccessible et que la nature des choses est d'être non manifeste. La vérité est donc située au-delà des phénomènes qui ne la révèlent jamais totalement.

■ La Nouvelle Académie : indifférence et prudence

La suspension du jugement

Historiquement, cette Nouvelle Académie est l'héritière de l'école platonicienne, mais elle se bat contre les stoïciens. Arcésila (~315-240 av. J.-C.) soutient contre eux qu'il n'existe que des opinions, pas de certitude : en somme, la suspension du jugement fait que tout est égal. Il ne peut y avoir d'autre guide que le raisonnable qui demande discernement et volonté pour le réaliser, pour autant que les circonstances le permettent : cette conception, la Nouvelle Académie la nomme « prudence » (c'est la *phronésis* d'Aristote).

Le recours à la probabilité

Carnéade (~219-129 av. J.-C.) renonce à la suspension du jugement pour s'attacher au probable qui lui permet d'échapper à une attitude jugée trop négative. Il dresse un tableau des représentations :

- celles qui sont fausses en apparence ;
- celles qui sont vraies en apparence et parmi celles-ci : primo, celles qui sont probables en soi ; secundo, celles qui en outre ne sont contredites par rien ; tertio, celles qui, en plus de ces deux conditions, peuvent être contrôlées dans le détail.

La conviction est proportionnée au degré de « probabilité ». L'humanisme pratique de ce courant influencera Vico qui s'appuiera sur cette tradition pour montrer contre Descartes que, dans « *l'océan du douteux* », ce n'est pas la nature à jamais impénétrable qui donne lieu au savoir le moins incertain, mais « le monde civil », produit de l'activité des hommes.

■ Sextus Empiricus (III^e siècle apr. J.-C.)

Empiricus qui signifie « homme d'expérience » (empirique) désignait alors un médecin, et Sextus, philosophe grec, l'était. Il laisse à la postérité une somme des arguments des sceptiques contre la science, *Adversus mathematicos* (littéralement : « contre ceux qui font profession de savoir »), divisée en deux grandes parties :

- Contre les Professeurs ou « Savants » (I à VI),
- Contre les Dogmatiques ou « Philosophes » (VII à XI).

L'ensemble a été résumé dans les *Hypotyposes pyrrhoniennes* ou *Esquisses sceptiques* (traduites par exemple par Henri Estienne en 1562) et qui devient le livre référence de Montaigne qui honore la « secte sceptique » en la qualifiant de « *plus sage parti des philosophes* ».

Une nouvelle science

Sextus Empiricus veut fonder une science qui repose uniquement sur l'étude des phénomènes et leurs lois de succession. L'homme ne peut parvenir à la vérité, ni par une connaissance immédiate, ni par une démonstration. Par exemple, que « démontre » la proposition : il n'y a pas de fumée sans feu ? Pas grand-chose sinon qu'il y a de la fumée, ce signe est dit « commémoratif », il ne signifie pas qu'il y a du feu. Il n'existe pas de signe dit « indicatif » : les mouvements d'un corps ne nous amènent pas à conclure à une âme.

Le bien et le désir

Il n'existe pas de « Bien en soi », le Bien n'est pas une chose, mais se confond avec le désir.

L'influence de Sextus Empiricus

Outre Montaigne, l'œuvre de Sextus Empiricus influencera Bayle, Montesquieu au XVIII^e siècle et Nietzsche dont le nihilisme radical est une forme exacerbée de scepticisme : « *Les Sceptiques sont le seul type honorable parmi la gent philosophique si ambiguë et même à quintuple sens.* » (*Ecce Homo*, 3).

Avec ce grand sceptique, la science ne prétend plus savoir et plus elle renonce à comprendre le monde plus elle semble apte à l'utiliser.

Le Néo-platonisme, une pensée de l'Idéal

Les néo-platoniciens étudient d'abord Platon comme un maître inspiré qui dispense une sagesse éternellement vivante. Ils s'interrogent non seulement sur les problèmes qu'il a posés, mais encore sur les questions qu'il n'a pas abordées, et dégagent le contenu explicite de ses idées. Cette interprétation est un

commentaire ouvert qui, à partir du *Parménide*, aboutit à une thèse exposée par Plotin, véritable fondateur de l'école néo-platonicienne : toutes les formes d'être et de non-être sont les modalités hiérarchisées de l'Un. Proclus, auteur d'un *Commentaire du Parménide*, est le dernier grand ordonnateur du mouvement.

■ Plotin (204–270)

« Ne cesse de sculpter ta propre statue. »³¹

Nous connaissons la vie de Plotin grâce aux écrits de son disciple Porphyre : la première phrase qu'il consacre à la vie de son maître le résume assez justement : « *Plotin le philosophe semblait avoir honte d'être dans un corps.* » Né en Haute-Égypte, il ne se consacra à la philosophie qu'à l'âge de vingt-huit ans ; sa rencontre avec Ammonius Saccas, fondateur du néo-platonisme à Alexandrie, bouleverse son existence : il suivra ses cours pendant plus de dix ans. Par la suite, il entreprend de connaître la philosophie orientale ; en campagne en Perse, il rencontre certainement Mani, fondateur de la philosophie du dualisme strict. Il a quarante ans lorsqu'il décide d'enseigner, à Rome, la philosophie.

Platonopolis

L'empereur Galien confie à Plotin la restauration d'une cité de Campanie où le philosophe ira jusqu'à projeter d'établir, vœu sans lendemain, une ville placée sous le commandement des lois de Platon : Platonopolis.

Exclusivement végétarien, il ruine sa santé. Très affaibli, les mains et les pieds couverts d'ulcères, il serait mort en disant : « *Je m'efforce de faire remonter ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans l'univers*³². »

Le salut philosophique

C'est encore à Porphyre que nous devons d'avoir titrée et organisée l'œuvre unique de son maître : les *Ennéades*, à partir

31. *Ennéades*, I 6, 9, 13.

32. *Vie de Plotin*, ch. 2, traduction Bréhier p. 2.

de cinquante-quatre traités dispersés, il forme six groupes ou « neuvaines » (c'est-à-dire « ennéades ») de neuf livres qu'il publie en 301. Après avoir été perdue au Moyen Âge, l'œuvre est restituée à l'Occident en 1492.

Plotin présente toujours son enseignement comme un commentaire des doctrines de Platon qu'il « recrée » en fonction du nouveau champ d'idées alors en mouvement. Son commentaire du *Parménide* est par exemple une réinterprétation de l'unité de âme, de l'esprit et de l'un. Le philosophe est à la croisée de deux influences majeures : les préoccupations rationnelles de la culture hellénistiques, principalement représentées par le platonisme, et les préoccupations religieuses venues d'Orient. Le plotinisme est le résultat d'une double exigence : le dépouillement mystique et la rigueur critique. Ce penseur qui n'est pas chrétien a pour dessein d'atteindre le salut par des voies purement philosophiques.

Les hypostases de Plotin

Par-delà le monde sensible, il existe trois hypostases fondamentales placées dans un ordre d'interdépendance, les choses divines sont celles qui concernent les hypostases.

■ Vous avez dit hypostase ?

En grec, le mot signifie « fondement, support, substance ». Les Pères de l'Église s'en servaient pour désigner les trois personnes de la Trinité (Père, Fils, Esprit) qu'ils considéraient comme des substances distinctes, mais qui appartiennent à la même nature divine.

« L'infra-humain » est le domaine de la nature dans son effort pour refléter les formes sur le fond obscur de la matière³³ :

- **L'Un** est au-dessus de tout – même de l'Être. L'Un est parfait, ineffable, indéfinissable, présent partout et nulle part, au-dessus des vertus, c'est le point de départ de la « procession » de l'Intelligence et de l'Âme : il les laisse émaner de sa propre surabondance.
- **L'Intellect** ou *Noûs* : son principal caractère est d'être conscient de soi. Les Idées comme les Intelligibles ne font qu'un avec l'Intellect qui « s'auto-découvre » en les

33. V, I, 7 *in fine* ainsi que M. de Gandillac in *La Sagesse de Plotin*, p. 211.

parcourant parce qu'il est foncièrement « un-multiple ». Le rapport entre l'Un et le Noûs n'est compréhensible que par analogie. Quand notre esprit est entraîné à s'éloigner de la représentation sensible, nous parvenons à connaître le Noûs et, à travers lui, l'Un, dont il est l'image. Comme dans la dialectique du Platon de *la République*, le processus conduit à la vision de la forme de Dieu.

■ **L'Âme** est de nature double :

- soucieuse d'action, « *elle n'a pas oublié les réalités d'en haut* » ; en se manifestant extérieurement, elle descend vers le monde sensible qu'elle engendre ; elle est donc facteur d'harmonie ;
- elle est aussi facteur d'audace, parce qu'elle contient tous les corps et anime les âmes du monde sensible lié au mal.

L'Un



Le Noûs

L'Âme

Deux citations du traité V renvoient des formules platoniciennes appliquées à l'Un : « *ce dont on ne peut rien dire ni rien savoir* » + « *l'un-qui-est-un* » du *Parménide* 141 e ; « ce qui est au-delà de l'essence » = le Bien de la *République* 509 b.

Les deux lignes de la *République* (509 d et suivantes) correspondent aux deux étapes de l'ascension = « *la première part des choses d'ici-bas ; la seconde est pour ceux qui, parvenus déjà dans l'intelligible et y ayant pour ainsi dire posé le pied, sont forcés de cheminer jusqu'au sommet* » *Ennéades*, I, 3, 1

l'âme individuelle doit se remémorer sa « noble origine » pour ne pas s'égarer dans le monde

L'homme : âme + corps ; les réalités sensibles ; « l'âme n'est pas dans le monde, mais le monde est en elle. » (*Énnéades*, V 9 ; voir *Timée* 34 b).

Conversion et purification

Il n'y a d'ordre et de clarté que par et dans l'esprit ; la pensée « *perçoit qu'elle pense* » (IV, 3, 30), « *s'accompagne elle-même* » (I, 4, 10), se définit ainsi comme conscience. C'est la matière qui fait le sensible distinct de l'intelligence, elle est impure : elle est l'expression inversée du Noûs. Mais, « *à mépriser l'existence, on ne fait que témoigner contre soi-même* », affirme Plotin ; il faut donc aimer la vie, sachant que toute existence authentique procède d'une contemplation et s'achève en contemplation. Le corps doit être maîtrisé et non méprisé ; le sage en use comme d'une lyre d'abord nécessaire à son chant terrestre (I, 4, 16). Voilà pourquoi il est nécessaire de se convertir spirituellement pour que l'âme se tourne vers l'esprit et dépasse en lui la « trace de l'Un », pour participer à une simplicité absolue, impossible à nommer et même à penser.

L'idéalité de Plotin

La purification est progressive et ressemble par bien des points au travail du sculpteur qui détache des morceaux de marbre pour faire apparaître la vraie forme. Il s'agit d'un processus rationnel qui permet la remontée par deux voies connexes : la connaissance et la vertu (I, 2, 3).

Le Beau et l'Amour

Le Beau permet de retrouver le reflet d'une Idée transcendante ; c'est pour « l'âme musicienne » une réminiscence de soi et de ce qui est sien. La vraie beauté, comme celle du soleil, est simple : elle est une participation au Bien.

L'amour préside à la conversion ; l'Un étant la source de tout, il est le seul à pouvoir donner son efficacité à une vraie conversion spirituelle. Plotin conçoit un amour double inspiré d'une part du *Banquet* de Platon (203 b-c) où Eros est un va-nu-pieds, d'autre part du *Phèdre* (242 d) où il est un « dieu » né d'Aphrodite :

- **l'amour céleste** (ou « uranien ») : c'est le regard supérieur de l'Âme du monde dans sa permanente contemplation de l'intelligible ;
- **l'amour vulgaire** (ou « pandémien ») = la convoitise se transforme et fait du « voir » (*théoria*) un « faire » (*poiésis*).

Mais avant de contempler, il faut s'exercer à quatre vertus pratiques : la prudence, la force, la justice, la sagesse (VI, 3, 7). L'âme ne cesse de s'ouvrir à « la raison et à l'intelligence » pour que le sage ne veuille que le Bien qu'il pourra contempler et qui ressemble à la définition qu'en donne Platon dans *la République* (509, b) : « *Au-delà de l'essence et de l'Être.* »

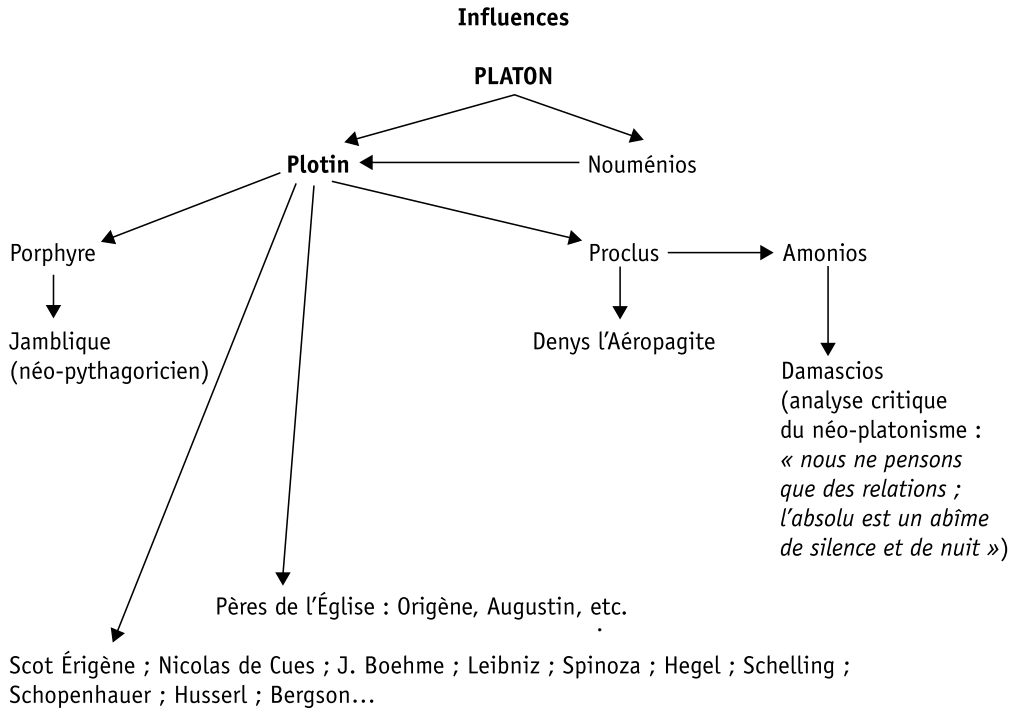
Le chemin de l'extase

Contempler l'Un, le voir « *dans sa pureté sans mélange* » n'est possible que grâce à une expérience mystique (Porphyre relate plusieurs « extases » de Plotin) où le sage éprouve un sentiment de « vide » qui n'est pas privation, mais inexprimable joie d'un lumineux « toucher » (V, 3, 17). Seule la relation amoureuse est à même de pouvoir traduire cet état. Le bienheureux devient alors « le dieu » qu'il est (III, 2, 8). Au sommet de son ascension, quand l'âme est unie à l'Un, « *comme un choriste au chef de chœur* » (VI, 9, 8), elle ne convoite, ni ne craint plus rien : « *Il a renoncé à être tout, maintenant qu'il est devenu homme ; mais, cessant d'être homme, il "marche à travers les airs" comme dit Platon (Phèdre, 246 c) et "gouverne l'univers entier ; car, devenu maître de tout, c'est lui qui produit tout"* » (V, 8, 7). L'âme devient « royale » (III, 5, 8), expression d'ailleurs tirée du *Philèbe* (30 d) de Platon.

L'extase plotinienne

La fin ultime de cette purification est l'extase qui nous révèle à nous-même : s'orienter vers l'Un n'est pas sortir de soi, mais y entrer à nouveau. Il ne faut donc pas comprendre l'extase comme une pensée, mais comme la source de toute pensée. L'Un est ici intériorité de l'esprit comme l'esprit est intériorité de l'âme. Il procure le salut quand la conversion éclaire et découvre que son origine est, elle aussi, dans la lumière.

Les hommes les mieux préparés à connaître cet état de plénitude et de bonheur lié à la pure contemplation seront ceux qui ont une âme d'amant, de musicien, de philosophe : ils ne considèrent pas le silence comme un point de départ mais d'arrivée. Cette forme de salut est réservée à un petit nombre, parce que la masse est faible et ignore que la faute n'est que « *faiblesse de l'âme* ».



■ Proclus (412-485)

« Il faut qu'il y ait d'abord un être, puis un vivant, enfin un homme. » (Éléments de Théologie, 70)

La vie de Proclus

Né à Byzance (actuelle Istanbul) de parents originaires de Lycie, il reçoit sa première formation à Xanthos, poursuit ses études à Alexandrie. Il se rend ensuite à Athènes où il est initié « à la mystagogie de Platon » par Plutarque et Syrianos, à qui il succède, en devenant le maître de l'école platonicienne. Dans son panégyrique, son disciple Marinos brosse le portrait d'un maître sage et saint à l'origine de nombreux prodiges. Son éclectisme religieux pousse Proclus à une terrible austérité ; il meurt âgé de soixante-treize ans, son corps est inhumé près de celui de Syrianos, au pied du Lycabette.

L'œuvre

Divers	Philosophie	Commentaires
<i>Instituta physica</i> : traité de physique ; <i>Hypotyposis astronomicarum positionum</i> : ouvrage d'astronomie ; <i>Hymnes</i> religieux ; <i>Oracles chaldaïques</i> : fragments de notes ; Trois opuscules sur la Providence et le mal	2 ouvrages de théologie systématiques : - <i>Éléments</i> ³⁴ de théologie : composé de deux parties : 1°) les lois constitutives du réel (théorèmes 1 à 113), 2°) une mise en ordre de ces lois : hénades ou dieux, esprits, âmes (théorèmes 114 à 211) ; - <i>Théologie platonicienne</i> : vaste récapitulatif de la métaphysique de l'auteur	<i>Sur le Parménide</i> ; <i>Sur le Timée</i> ; <i>Sur l'Alcibiade</i> ; <i>Sur la République</i> ; <i>Sur le Cratyle</i> ³⁵ ; <i>Sur le livre I^{er} des Éléments d'Euclide</i>

Bénéficiant d'une documentation considérable par rapport à ses prédécesseurs, Proclus prend aussi en compte les nombreux apports de religions qui tentent d'échapper à la pression croissante du christianisme. Curieux de tout, il se tourne vers les écrits d'Hermès Trimégiste (II^e siècle), les *Oracles chaldaïques* (fin du I^{er} siècle) ainsi que les traditions (rites et mythes) des Grecs comme des barbares. Il tente d'ordonner tous ces éléments à l'intérieur d'un système rationnel, d'où une profusion parfois encombrée de subtilités.

Tout est en tout

La *Théologie platonicienne* complète le *Commentaire du Parménide* qui s'arrête à la fin de la première hypothèse où, par un jeu dialectique, Proclus explore à neuf reprises les manières d'affirmer l'Un et de le nier. Les catégories platonicienne du *Parménide* deviennent ici les degrés de la hiérarchie divine.

Proclus instaure deux extrêmes, l'un par excès, l'autre par défaut :

- la première hypothèse avance que l'Un est « trop » pour être affirmable : la moindre affirmation « transgresse » la pure simplicité de l'Un (voir le *Sophiste* 245 b) ; ce point de départ

34. Le terme signifie « fondements » et « composants ».

35. Parmi les œuvres perdues citons : *Les commentaires du Phédon*, du *Phèdre*, du *Théétète*, du *Parménide* et de l'*Alcibiade*.

pose l'origine de la théologie négative et le « non-savoir » des mystiques ;

- à l'opposé, la cinquième hypothèse suppose que l'Un n'est « pas assez » un pour être affirmable, ne demeure que la matière, mélange de vide et d'unité négative³⁶. Entre ces deux pôles, Proclus insère des moyens termes. Un autre processus éprouve en soi-même les deux antithèses doubles précédentes et leur échappe. L'âme, modèle de tout être, assure une fonction de cohésion en faisant le lien avec l'univers.

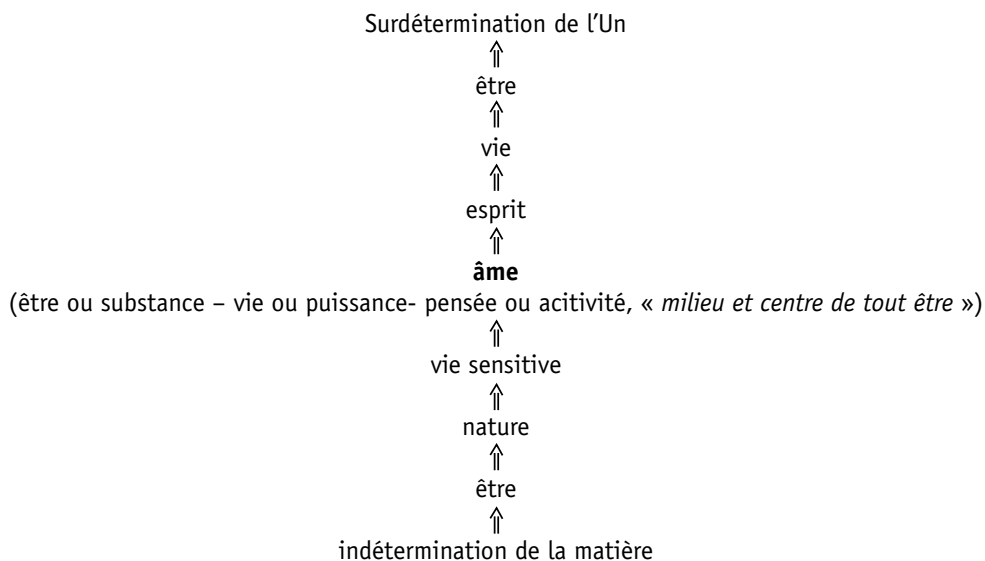
Un principe d'unité complexe

En chaque être s'oppose deux extrêmes, deux moyens termes régulés par une médiation : ainsi s'ordonne l'être, la pensée, la vie « substance, activité et puissance ; circulaire, linéaire, hélicoïdale » (J. Trouillard). Toute présence est donc gouvernée par la contradiction et, dans un sens proche de celui de Plotin, toute procession dominée par la conversion. Pour Proclus, tout est en tout, mais chacun selon son propre mode : ce principe d'unité définit la monade qui subsiste dans « l'intégrité de sa nature au sein même de la multiplicité des choses créées ». Platon dans le *Philèbe* (15, b) l'appliquait aux Idées, Leibniz s'inspirera de la théorie de Proclus et distinguera trois catégories de monades.

La procession suit un ordre qui est celui du tout (les genres entrant dans la « composition » de l'âme étant ceux de l'univers). La loi de complexité croissante aboutit à l'âme qui implique tous les principes supérieurs : un, être, vie, pensée ; au-dessus de l'âme, la loi de procession se retourne, allant des termes les plus simples vers les plus universels.

La loi de complexité croissante aboutit à l'âme qui implique tous les principes supérieurs : un, être, vie, pensée ; au-dessus de l'âme, la loi de procession se retourne, allant des termes les plus simples vers les plus universels : « *La nature engendre ses dérivés selon son mode de nature, l'âme selon son mode d'âme, l'esprit selon son mode pensant. L'un est donc la cause universelle selon son mode d'unité et la procession qui part de lui est marquée du sceau de l'unité.* » (Théologie platonicienne) :

36. Les quatre dernières hypothèses affirment que nier l'Un revient à dissoudre l'esprit et les choses car, privé d'unité, il serait sans diversité et sans contradiction.



Les puissances négatives

Le Démonstrateur personnifiant les principes formateurs de l'âme détient un pouvoir générateur d'identité et un pouvoir générateur d'altérité ; l'univers est à la fois composé de genèse et de tension permanente. Ainsi « l'exigence d'infini » s'identifie à la progression quand l'exigence de structure revient soit à la conversion, soit à la régression vers les principes ; en un mot, les contraires sont nécessaires.

L'unité est supérieure à l'être puisque l'Un engendre l'être alors que la réciproque n'est pas vraie ; il ne pose que des unités simples dotées de caractères propres, enchaînées en séries qui donneront naissance à l'infinie variété des choses.

Chapitre 6



Le christianisme et la philosophie : les pères grecs et latins

Le christianisme n'est pas une philosophie, mais il existe, selon l'expression d'É. Gilson, une « philosophie chrétienne », c'est-à-dire une manière de philosopher dans la foi. Il faut préciser que le christianisme primitif, celui des premiers siècles, entretient un rapport étroit avec les traditions philosophiques, qu'elles soient stoïciennes ou platoniciennes. Nous sommes en présence d'une double influence et d'une dépendance réciproque de la philosophie païenne et des doctrines chrétiennes en pleine formulation. Les deux pensées ont en commun le rapport que l'homme entretient avec Dieu ou la transcendance. Saint Paul est le représentant emblématique de ce changement capital dans l'histoire des idées, mais on doit aussi évoquer l'école de théologie chrétienne d'Alexandrie particulièrement ouvertes aux influences hellénistiques, surtout néo-platoniciennes. J. Pépin³⁷ analyse admirablement la triple source de ce rapprochement mutuel :

- l'influence directe d'un mode d'expression (ordre des arguments...) ;
- des emprunts parallèles à des réalités sociologiques communes (un goût pour les caractères secrets, par exemple) ;

37. In *La philosophie*, tome I, p. 175-218. Paris, 1972.

- une même soumission à des schèmes mentaux constitutants (recours à des archétypes, des images mentales parlantes, des symboles tels que la lumière ou la relation père-fils...).

L'évolution de la pédagogie de Paul est représentative de ce mixage culturel.

Les Pères de l'Église

■ La patrologie

L'étude des Pères de l'Église ou patrologie s'applique aux auteurs de l'Antiquité ayant traité de théologie. Elle s'attache surtout à ceux qui représentent et défendent la doctrine ecclésiastique traditionnelle. En Occident, « elle englobe tous les auteurs chrétiens jusqu'à Grégoire le Grand (mort en 604) ou Isidore de Séville (mort en 636), et pour l'Orient, jusqu'à Jean Damascène » (J. Quasten).

Le titre de « Père »

Dans l'usage de la Bible et du christianisme primitif, la dénomination « père » désigne un maître considéré comme le père de ses élèves. Les premiers à recevoir ce titre sont les évêques alors chargés d'enseigner ; le terme s'étend ensuite aux écrivains représentant la tradition de l'Église. Pour être « père », il faut réunir quatre conditions :

- l'orthodoxie : ensemble des opinions considérées comme vraies et officiellement enseignées ;
- la sainteté de vie ;
- l'approbation ecclésiastique : c'est-à-dire de l'Église et de sa hiérarchie ;
- l'antiquité.

Les principaux Pères de l'Église

Depuis une déclaration de Boniface VIII, en 1298, l'Église catholique romaine en reconnaît quatre principaux en son sein : Ambroise, Jérôme, Augustin, Grégoire le Grand.

L'Église grecque (orthodoxe) vénère trois « grands maîtres œcuméniques » : Basile le Grand, Grégoire de Nazianze, Jean Chrysostome.

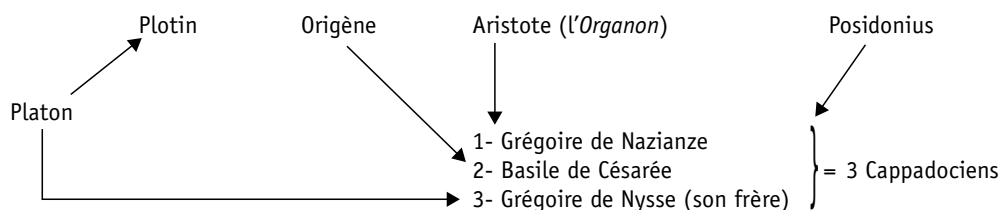
L'Église romaine adjoindra Athanase à cette dernière énumération, répartissant ainsi les Pères en quatre d'Orient et quatre d'Occident. C'est parce que la doctrine de l'Église admet la tradition comme source de foi qu'elle accorde autant d'importance aux écrits des Pères. Le corpus général des écrits des Pères est absolument considérable : l'édition Migne (1844-1866) comprend 221 volumes pour les Pères latins et 161 volumes pour les Pères grecs...

Les influences philosophiques

Les Pères de l'Église apostoliques (c'est-à-dire du temps des apôtres) et leurs successeurs assimilent trois influences majeures :

- le platonisme et ses variantes, en recourant le plus souvent à des emprunts tirés de morceaux choisis ;
- l'aristotélisme, mais par peu de lectures directes et en deux temps : les Pères du II^e siècle s'intéressent plus aux dialogues d'Aristote (œuvres exotériques) alors que ceux du IV^e siècle se concentrent sur les traités dits « scolaires » (œuvres ésotériques) ;
- le stoïcisme : « *Les stoïciens ont établi en morale des principes justes ; les poètes en ont aussi exposés, car la semence du Verbe est innée dans tout le genre humain.* » (saint Justin, II^e Apologie, 8, 1) ; l'expression « semence innée du Verbe » est typiquement stoïcienne ; Clément d'Alexandrie emprunte d'autres termes : « notion naturelle », « sens commun », « prénotion »...

Il est ainsi possible d'établir une filiation à titre indicatif :



L'influence des sentences de Platon :

- « Découvrir l'auteur et le père de cet univers, c'est un grand exploit, et quand on l'a découvert, il est impossible de la divulguer à tous ». *Timée*, 28 c, souvent cité par Justin, Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien.
- « Il faut s'efforcer de fuir au plus vite d'ici-bas vers la-haut. Fuir, c'est devenir semblable à Dieu autant qu'il est possible ; devenir semblable à Dieu, c'est se

rendre juste et saint en esprit ». *Théétète*, 176 ab, que l'on peut mettre en évidente relation avec un fragment des *Ennéades* de Plotin (I, 6, 8) : « ... Notre patrie est le lieu d'où nous venons, et notre père est là-bas... ». Clément d'Alexandrie met le fragment de Platon en rapport avec un verset de la Genèse (1, 26) : « ... Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance... »

■ Augustin d'Hippone (354-430)

« *Revêtir le Christ.* »

Le contexte historique

La vie et la pensée d'Augustin sont liées à la fin d'un monde : le Bas-Empire, derniers feux de la civilisation romaine à la veille des invasions barbares. Augustin voit la prise de Rome (le 24 août 410) par les Wisigoths d'Alaric. Il meurt à soixante-seize ans, au moment où les Vandales assiègent sa ville (Hippone) et anéantissent la domination romaine en Afrique du Nord. Mais pour l'évêque cette fin est un commencement, l'annonce du proche établissement de la Jérusalem céleste...

Le plus célèbre des Berbères

Né à Thagaste (Souk-Ahras, dans l'actuelle Algérie), Augustin est le plus célèbre des Berbères de Kabylie ; issu d'un père païen et d'une mère dévote, sa vie se divise en deux grandes parties.

Avant sa conversion, il mène une vie décousue, suit malgré tout des cours de grammaire avant d'aller étudier le droit et la rhétorique à Carthage. Sa condition ne lui permet pas d'épouser sa petite amie, dont il a un fils : Adéodat. La religion de sa mère le fait sourire, la lecture de Cicéron l'enthousiasme plus que celle de la Bible. Adepte de la philosophie de Mani (le monde est gouverné par deux principes opposées : le Bien et le Mal), il devient professeur à Carthage, à Rome, puis à Milan où sa mère le rejoint. Il écoute (par curiosité) les prédications d'Ambroise, lit Plotin, et surtout les épîtres de Paul.

La conversion d'Augustin

Totalement bouleversé par la lecture des épîtres de Paul, notamment par un verset de l'Épître aux Romains invitant les fidèles à renoncer aux voluptés pour « *revêtir le Christ* », il se convertit en été 386, lors d'un épisode célèbre raconté dans les *Confessions*.

Après sa conversion, Ambroise le baptise durant la nuit de Pâques du 24 avril 387. De retour au pays, Augustin vend ses biens et mène une vie monastique, trois ans durant. Poussé à la prêtrise par les fidèles d'Hippone (aujourd'hui Annaba), il abandonne la contemplation pour la vie pastorale. Devenu chef incontesté de l'Église africaine, il conseille, sert, combat.

L'œuvre de Saint Augustin

Un millier de sermons couronne cette intense activité épiscopale, mais on compte aussi quelque 113 ouvrages et 225 lettres. Augustin est un monde à lui seul : polémiste, théologien, mystique, écrivain de génie, pasteur, défenseur de l'orthodoxie et de l'Église... La lecture du catalogue de ses œuvres montre un homme préoccupé par les problèmes qui traversaient l'Église de son temps. Il est possible de dégager trois périodes :

- 387-400 : contre les Manichéens
- 400-412 : contre les Donatistes
- 412-430 : contre les Pélagiens

Cette division ampute une bonne partie de l'œuvre dont les *Confessions*, le *De Trinitate* (*Sur la Trinité*) ou *La Cité de Dieu*. Les combats « idéologiques » d'Augustin sont couronnés par le pouvoir impérial : les Donatistes sont condamnés en 411. L'évêque consacre également beaucoup de temps aux « problèmes pratiques » de la vie chrétienne, il donne réponse à des questions touchant le mensonge, le jeûne, la virginité, le mariage dont il est le grand théologien chrétien.

Il est nécessaire de mentionner :

- Son œuvre pédagogique : son *De catechizandis rudibus*, petit traité d'initiation religieuse ; le *De doctrina christiana*, une théorie de la culture chrétienne qui influencera considérablement la culture médiévale.
- Les *Dialogues philosophiques* (à partir de 386) qui sont divisés en trois groupes :
 - Problèmes fondamentaux : *Contre les Académiciens* (3 livres), *Du bonheur* (3 discussions sur 3 jours), *De l'ordre* (2 livres) ;

- Dieu et l'âme : *Soliloques* (2 livres), *L'Immortalité de l'âme*, *La Grandeur de l'âme* ;
- De l'âme à Dieu : *Le Maître*, *Du libre arbitre* (3 livres). Augustin reconnaît (Ép. III) qu'il aimait se parler à lui-même et à reprendre pour son compte les à peu près d'une discussion à plusieurs, les problèmes dont son esprit demeurait préoccupé ;
- Son œuvre exégétique : *De Genesi ad litteram* (*La Genèse au sens littéral*) ; *Enarrationes in Psalmos* (*Sur les Psaumes*) ; *De Consensu Evangelistarum* (*Sur le Nouveau Testament – véritable base de l'exégèse catholique*) ; les *124 Traités* (sur l'Évangile et la Première Épître de Jean).

Comme son maître Paul, Augustin sait adapter son discours à son auditoire ; sans doute faut-il y voir l'une des clefs d'un succès jamais démenti.

Entre foi et raison

Augustin nous fait comprendre ce que signifie sa philosophie en insistant sur sa méthode de discussion avec Evodius : « *Si croire et comprendre n'étaient pas deux choses distinctes, et si nous ne devions pas d'abord croire les grandes et divines vérités que nous désirons comprendre, c'est en vain que le prophète [Isaïe] aurait dit : "Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas."* »³⁸ La seule véritable sagesse doit toujours commencer par la foi surnaturelle.

La foi : la méthode augustinienne

La vraie méthode consiste à recevoir d'abord la vérité par la foi avant de la pénétrer par l'intelligence, c'est ainsi qu'il est ensuite possible d'aborder le mystère de la Trinité, de l'origine du mal ou le problème de l'existence de Dieu (*Du libre arbitre*).

Commencer par la foi est obéir à Dieu ; commentant le verset tiré d'Isaïe, Augustin y voit deux formes de connaissances successives : l'une « moins parfaite », la foi ; l'autre « plus parfaite », mais la science ne nous est possible que par l'enseignement du « maître intérieur » : le Christ.

38. *Du libre arbitre*, II, II, 6.

L'âme

Augustin distingue d'abord deux sortes d'âmes :

- l'« anima » ou âme en général qu'on trouve aussi chez les animaux ;
- l'« animus » ou âme pensante ou raisonnable qui est le propre de l'homme.

Il discerne ensuite trois degrés dans l'âme humaine qu'il ne sépare pas de ses facultés (mémoire, intelligence, volonté)³⁹ ; l'œil intérieur de la conscience saisit la réalité totale et simple de l'âme :

- le sens (*sensus*) ou faculté d'appréhender les impressions corporelles ;
- l'esprit (*spiritus*) ou faculté de former, combiner, dissocier les similitudes des corps. Il s'agit de ce que nous appelons aujourd'hui l'imagination (reproductrice et créatrice) ;
- le « mens », partie la plus élevée de l'âme qui comprend à son tour : la raison ou faculté discursive dont l'exercice produit la science (connaissance certaine touchant les choses sensibles) ; l'intelligence, fonction la plus haute du « mens » ou faculté de juger de l'éternel et de l'immuable, c'est-à-dire du « pur intelligible » (*De la Trinité*).

Science et sagesse

La sagesse (*sapientia*) ou connaissance intuitive du pur intelligible résulte de l'exercice de l'intellect. La raison précède l'intelligence, mais ne l'inclut pas.⁴⁰

En effet, Augustin distingue et oppose (dans *De la Trinité*, I, XII) science et sagesse, l'intelligence étant « entre les deux » :

- La science est l'œuvre de la raison inférieure qui considère les choses selon un point de vue temporel et humain ; elle s'attache facilement aux créatures pour en jouir comme d'une fin, devenant source de tous les maux ; elle incite à l'orgueil – premier de tous les péchés.

39. *De la Trinité*, I, X, c. XI, 18.

40. Voir R. Jolivet, *Dieu, soleil des esprits*, et notes complémentaires du tome I des *Dialogues philosophiques*, Paris, 1939, p. 464.

- La sagesse siège dans la raison supérieure et juge de tout selon « *les raisons éternelles* » ou les Idées divines ; elle est le fruit de l'Illumination du Verbe de Dieu et implique une parfaite humilité, un total détachement de soi-même ainsi que du monde créé : elle exclue l'orgueil et l'avarice. La sagesse nous conduit à travers les choses temporelles vers la vie éternelle.
- L'intelligence dite « spirituelle » est plus près de la sagesse que de la science, « *son objet direct est la vérité divine* » ; elle est conçue comme le perfectionnement de la foi, « *pure acceptation* » de la vérité révélée. L'intelligence éclaire la foi ; elle est compréhension véritable, simple et pénétrante en dépit des limites qui lui sont imposées.

Dans « l'intellectus », Augustin distingue deux exercices : le premier relève du bon sens et précède la foi : l'existence de Dieu est ainsi une vérité de bon sens ; on part de Dieu pour « expliquer » les créatures ; le second, postérieur à la foi, est une recherche poussée qui aboutit à la contemplation et à la sagesse béatifiante.

La vérité révélée d'Augustin

Sagesse et science font découvrir le vrai sens de la foi : la première par « une vue simple » d'abord spéculative ; la seconde par un jugement de valeur directement inspiré par la charité qui nous unit à Dieu. Toute vérité (qu'elle soit théologique ou philosophique) est un don de la foi qui, en quelque sorte, « construit » toute vraie philosophie.⁴¹

La mémoire, « un sanctuaire d'une ampleur infini »⁴²

« Dieu, que l'on connaît d'autant mieux qu'on sait combien on ne le connaît pas. » (*De la Trinité*).

Augustin pense qu'on ne peut accéder à Dieu par la seule mémoire qu'il faut donc dépasser. Il expose sa conception non seulement dans les *Confessions*⁴³, mais encore dans *Le Maître*, les *Soliloques*⁴⁴

41. Voir les notes complémentaires de F. J. Thonnard in *Dialogues philosophiques* III, Paris, 1941, p. 475-523.

42. *Confessions*, livre X.

43. La totalité du livre X.

44. *Soliloques*, II, XX, 35.

ou les *Révisions*⁴⁵. L'objet du souvenir n'est plus le passé, mais les vérités éternelles en dehors du temps : la mémoire est ici « mémoire du présent ». La partie supérieure de l'âme, le « mens », est la vraie image de Dieu, elle porte, comme préfigurées, les vérités éternelles lorsqu'elle parvient à les connaître grâce à l'illumination, elle se rend compte de ce qu'elle savait virtuellement et s'en souvient. On ne peut trouver la vérité que parce qu'elle est dans l'âme grâce au Maître intérieur qui la lui enseigne. L'illumination de la vérité divine est le terme de l'acquisition de la sagesse. Son action explique le caractère absolu et universel de nos jugements. Grâce à l'intervention d'une influence créatrice plus riche, l'âme participe aux perfections temporelles encore soumises au changement, mais aussi à l'immuable perfection de la vérité.

La docte ignorance

Une vérité « subsistante » existe où se réalise pleinement le monde idéal : il s'agit d'une « preuve de l'existence de Dieu » longuement développée dans *Du libre arbitre*, I, II. Il faut enfin garder en mémoire une formule maintes fois reprise par les théologiens et les mystiques : « Dieu, que l'on connaît d'autant mieux qu'on sait combien on ne le connaît pas. » (*De la Trinité*, VIII, II, 3), qui signifie que le plus haut degré de notre connaissance de Dieu est de comprendre qu'Il déborde à l'infini tout ce que nous pouvons en concevoir ou en dire. Là est la « docte ignorance » (*Lettres* 130, XV, 28) que professera Nicolas de Cues.

Lorsque le « mens » parvient à connaître les vérités éternelles grâce à l'illumination, l'âme se rend compte de ce qu'elle savait virtuellement et s'en souvient. L'illumination de la vérité divine est le terme de l'acquisition de la sagesse.

■ Vous avez dit mens ?

C'est la partie supérieure de l'âme.

Son action explique le caractère absolu et universel de nos jugements. Une vérité « subsistante » existe donc où se réalise en elle pleinement le monde idéal (il s'agit d'une « preuve de l'existence de Dieu »).

45. *Révisions*, I, VIII, 2.

Le cheminement vers Dieu

« Cherchons comme si tout était incertain. »⁴⁶

La quasi-totalité de l'œuvre d'Augustin est une recherche de Dieu rencontré par la voie de l'intériorité qui permet de découvrir la lumière de Dieu lui-même.

L'intériorité d'Augustin

L'intériorité est fondée sur l'existence absolument indubitable du moi pensant. Pour Augustin, le « cogito » (le « je pense ») est un cas remarquable parmi les vérités éternelles que nous saisissons intuitivement grâce à l'illumination. Il n'est pas l'unique vérité dont on ne peut douter, pour monter à Dieu, il faut lui associer la loi des nombres, les règles de la sagesse. L'intelligence illuminée par Dieu est capable de voir la vérité du « cogito », celle des autres objets intelligibles, mais aussi de saisir les propriétés du monde externe où se reflètent les vérités éternelles. Augustin distingue trois degrés de perfection : être, vie, pensée, mais seuls les deux premiers existent en dehors du moi.

Pour participer à cette lumière, l'esprit doit acquérir une sagesse, reflet du divin que l'homme saisit au sein de son âme. Dieu est donc d'abord au-dedans de nous, mais pour l'atteindre, il faut se « dépouiller du vieil homme », celui qui ne cesse de se laisser disperser par le sensible, aliéner par les biens terrestres, emprisonner par un désir que rien ne satisfait. Le temps, par la mémoire, devient ce lieu de salut parce qu'en lui l'éternité se révèle, l'absolu dévoile gratuitement sa présence. L'âme, d'abord étrangère à elle-même, peut éprouver la Beauté et la Divinité, elle se retourne, se convertit ; le cœur de l'homme est à même d'apercevoir (non sans ascèse) les vérités éternelles et les Idées.

La Cité de Dieu

À ce chemin personnel s'ajoute celui de la cité humaine, cité du mal fondée sur l'amour de soi, qui n'acquiert tout son sens qu'à travers la cité de Dieu, lieu de l'éternel repos dont le Christ est le fondateur et dont l'Église est ici-bas l'incarnation. Les deux cités s'opposent, cohabitent et s'entremêlent donnant ainsi tout son sens à l'histoire, jusqu'au jour où la cité de Dieu vaincra : « *L'une, la cité céleste, voyageuse sur la terre, ne se fait point ses dieux ;*

46. *Du libre arbitre*, II, II, 5, et *De la Trinité*, I, XV, c. XII, 21.

mais elle-même est l'œuvre du vrai Dieu pour devenir son véritable sacrifice. Toutes les deux néanmoins sont également admises à la jouissance des biens et à l'épreuve des maux temporels ; mais leur foi, leur espérance et leur amour diffèrent jusqu'à ce que, séparées par le dernier jugement, elles arrivent chacune à sa fin qui n'aura point de fin. » (La Cité de Dieu, Livre xvii).

Une recherche rigoureuse

- Nous ne pouvons rien seuls ; il nous faut reconnaître que Dieu et lui seul nous fait être et agir.
- L'homme n'est sur terre que pour y rencontrer Dieu, par sa raison comme par son âme, il est capable de suivre le grand dessein auquel il est appelé.
- Sans l'aide de la grâce divine, nous n'avons pas le pouvoir d'être libre.
- Ce que nous faisons de meilleur ne vient pas de nous mais de Dieu qui nous accorde de pouvoir de l'accomplir.
- La grâce est purement gratuite et accordée sans considération pour nos mérites : « Ce sont ses dons que Dieu couronne, non tes mérites. » (*Du libre arbitre*, II, XV, 31).
- Dieu nous permet d'agir et le don de sa grâce donne à notre volonté une générosité, une efficacité que, sans elle, elle ne peut avoir.
- Malgré le péché (originel et quotidien) l'homme reste digne de l'amour que Dieu lui porte ;
- La foi, don de Dieu, doit être sans cesse soutenue par l'enseignement de l'Évangile et la fréquentation de l'Écriture sainte afin de comprendre le mieux possible ce que la grâce de croire suppose d'exigence, de pénitence...

P a r t i e I I

Du Moyen Âge à la Renaissance





En 1469, Jean André de Bussi prononce l'éloge du cardinal Nicolas de Cues. Il lui fait hommage, entre autres choses, d'avoir lu les « auteurs anciens » et ceux « plus récents », ainsi que tous les ouvrages du « temps intermédiaire », première apparition attestée de la notion de « Moyen Âge ». Il constate la fin d'un temps, fin qui devait se situer quelques décennies plus tôt. La période est des plus vastes, court de la dissolution de l'Empire d'Occident à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, date de la fin de la guerre de Cent Ans ; selon d'autres, le Moyen Âge s'éteindrait avec la Réforme.

La raison et la foi

■ Philosophie païenne et théologie chrétienne

Le Moyen Âge s'étend du ^{vi}e au ^{xv}e siècle. Tout commence par les grandes synthèses néo-platoniciennes (orientales) des païens Plotin, Proclus, du chrétien Denys l'Aréopagite, par la grande synthèse (occidentale) d'Augustin, pour s'achever par une profonde mutation culturelle et sociale où l'Église ne joue plus le premier rôle. Le Moyen Âge philosophique est une formidable expérience intellectuelle qui tente et réussit l'introduction de la pensée rationnelle issue de la Grèce dans la nouvelle civilisation chrétienne. Les emprunts deviennent des manières de penser, pour ne pas dire des « moteurs ». Il s'agit en fait de résoudre le problème des rapports entre la raison et la foi, ce qui entraîne

comme première conclusion que le christianisme existe aussi par la philosophie : la tradition profane offrant des instruments jugés aptes à donner une forme (intellectuelle voire sociale) à la vie chrétienne.

■ Deux visions rationnelles de la foi

Les deux principales directions adoptées sont celles de saint Anselme et de saint Thomas d'Aquin. Dans la première, la raison pénètre dans la substance même de la vie selon l'Évangile et dans la destinée surnaturelle de l'homme. Le domaine est celui des choses spirituelles où la raison est le meilleur intermédiaire entre la foi et la vision chrétienne du monde et de l'homme. La seconde est dominée par l'introduction de la pensée aristotélicienne, véritable continent indépendant de la foi ; la raison a les moyens de constituer par elle-même une philosophie autonome où elle se dirige spontanément vers les choses sensibles, s'élève jusqu'à l'affirmation d'une existence spirituelle. Le rapport à la foi est ici *extérieur*, puisque la foi dirige, conduit la raison.

E. Bréhier à qui j'emprunte cette thèse¹ souligne encore que « *chez saint Anselme comme chez saint Thomas il s'agit moins de la solution d'un problème abstrait que d'une direction d'ensemble dans la vie spirituelle* ».

1. *La Philosophie du Moyen Âge*, Paris, 1937, Conclusion, p. 379-81.

Chapitre 1



Métamorphoses de la pensée chrétienne

Boèce (480-525)

« Élevons-nous au sommet de l'Intelligence suprême ; la raison y verra ce qu'elle ne peut voir en elle, à savoir de quelle manière il y a, en cette Intelligence, une connaissance certaine et définie des choses qui n'ont pas une issue certaine, non pas une opinion, mais la simplicité d'une science suprême qui n'est enfermée dans aucune borne. » Boèce. Consolation de la Philosophie. (Livre V, chap. I, 1)

■ Une exception philosophique

Anicius Manlius Severinus Boetius est un Romain appartenant à l'illustre *gens Anicia*, une des plus importantes maisons aristocratiques de la fin de l'Antiquité. Sous le règne du roi goth Théodoric, il occupe de hautes responsabilités : consul en 510 puis maître du palais. Accusé de comploter pour la reconquête de l'Italie par Justinien et d'exercice de la magie (bien peu vraisemblable), il est arrêté sur ordre de Théodoric. Longtemps emprisonné, il est cruellement mis à mort en 524. Son œuvre est une exception à une époque où toute philosophie semble en sommeil ; elle est à l'origine d'une véritable renaissance des études philosophiques

en Occident. Bien qu'il fût chrétien, il trouva dans la philosophie rationnelle la source de toute consolation.

■ Un éloge du traité

Boèce reçut la culture grecque la plus complète qu'on pût alors avoir, à l'école d'Athènes, où Platon et Aristote étaient lus et commentés. Quatre sciences élémentaires étaient dispensées : l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique (jugées indispensables à la lecture de Platon) que Boèce nomme le *quadrivium* auquel il consacra des traités abondamment lus au Moyen Âge.

Boèce exégète

Boèce forma l'ambitieux projet de transmettre aux Latins la totalité de cette culture dans le but de montrer l'accord doctrinal qui unit Platon à Aristote, au moyen de commentaires ligne à ligne de leurs œuvres qu'il voulait entièrement traduire du grec. Il n'alla pas plus loin que l'*Organon*...

L'œuvre de Boèce commence par Aristote et sa doctrine du monde matériel et sensible, en allant toujours du plus simple au plus compliqué ; elle se poursuit par Platon conduisant vers les hautes réalités intelligibles ; l'analyse du *Parménide* achève le parcours.

Boèce rédigeait deux sortes de commentaires, un abordable pour les débutants, un plus complexe pour les plus aguerris.

■ L'œuvre

Commentaire et traduction	Traité	Traité théologiques	Autres
<i>Isagoge</i> de Porphyre ; <i>Les Catégories</i> d'Aristote ² ; <i>De l'interprétation</i> d'Aristote	1°) Logique : <i>Sur les syllogismes hypothétiques</i> ; <i>Sur les syllogismes catégoriques</i> ; <i>Sur la division</i> ; <i>Sur la définition</i> ; <i>Sur les différences topiques</i> ; <i>Un Commentaire des Topiques</i> de Cicéron	<i>Contre Eutychès et Nestorius</i> ; <i>De fide catholica</i> (de la foi catholique ; le livre IV est suspect) ; <i>De la Providence</i>	<i>Consolation de Philosophie</i>

2. Les traités de Boèce, avec celui d'Apulée : *De l'interprétation* et le livre de Martianus Capella, *Noces de Mercure et de Philologie*, servent, jusqu'au XII^e siècle de source à toute connaissance de la logique grecque.

	2°) « arts libres » : <i>De institutione arithmetica</i> (Sur l'arithmétique) ; <i>De institutione musica</i> (Sur la musique)... ³	<i>De Unitate Trinitatis</i> (L'Union Trinitaire) ⁴	
--	--	---	--

Consolation de Philosophie

Écrit du fond de sa prison en attendant une mort certaine, cette œuvre où alternent prose et poésie est considérée comme la plus importante de Boèce. Il cherche à démontrer, en faisant appel à la tradition de la sagesse antique, que le changement de fortune ne saurait atteindre la véritable félicité. Il emploie un genre littéraire connu, la diatribe gréco-romaine où la philosophie apparaît personnifiée ; elle joue le rôle de « médecin des âmes » et réprimande le prisonnier en lui rappelant l'exemple des anciens philosophes. L'œuvre se divise en deux parties correspondant aux préceptes de directions morales des stoïciens :

Livres I et II : « Attendre que la passion soit calmée. »
« Philosophie » explique à Boèce que son trouble provient du fait qu'il ne comprend ni la nature ni la fin de l'homme. Viennent ensuite les bonnes raisons de se résigner à la Fortune « *puissance aveugle au double visage* ». Le propre des choses humaines est d'être inconstantes.

Livres III à V : « Les remèdes plus violents. » le vrai bonheur n'est ni dans la richesse, ni dans le pouvoir, ni dans la volupté, mais en Dieu, vraie patrie de l'âme. Le Bien souverain dirige le monde et lui donne son ordre ; partout règne l'universelle Providence (ou Prescience), l'âme ne doit pas se retrancher en elle-même, mais garder une indéfectible confiance en Dieu. Par-delà les apparences où le mal semble imposer sa loi, un ordre profond gouverne le monde, tout est subordonné à la Providence, Raison divine qui ordonne tout. Le Destin est cet ordre qui règle dans le détail le déroulement du plan divin dans le temps. Que Dieu sache tout par avance ne supprime pas pour autant le libre arbitre ; il voit les choses à venir selon son

3. Les traités sur la musique, l'arithmétique, la géométrie seront pris pour modèle dans les facultés des arts libéraux du Moyen Âge.

4. Les opuscules théologiques sont étroitement liés à l'œuvre logique ; Boèce se demande par exemple comment les « catégories » s'appliquent à Dieu.

propre mode d'existence qui est celui de l'éternité. Le mal est ici compris comme un bien quand on sait en user comme il faut : il corrige les méchants et éprouve les bons.

La *Consolation de Philosophie* ne présente aucune réelle concordance avec le christianisme, mais s'inspire directement des thèmes chers aux philosophes stoïciens (dans la lignée du platonisme).

Le Souverain Bien

Selon Boèce, aspirer au Bien est la preuve que ce bien existe, car « *tout ce que l'on appelle imparfait n'existe que par la diminution du parfait* » (Livre III, chap. X). Son idéal philosophique est celui du vrai bien qui rend l'homme indépendant, en lui donnant une puissance véritable, une gloire et une joie absolument vraies. Tous les êtres aspirent au Souverain Bien, à Dieu comme à l'Un et les bienheureux qui atteignent la lumière par la vertu sont appelés à devenir des dieux.

Jean Scot dit l'Érigène (IX^e siècle)

« Le salut des âmes fidèles consiste uniquement à croire ce qui est dit en vérité du principe de toutes choses, et à comprendre ce qui est cru en vérité. »

■ Le maître de la renaissance carolingienne

À la suite des successives invasions barbares, l'Irlande devint une terre de refuge pour nombre de savants. Nous savons peu de choses de la vie de Jean Scot né en Irlande (*Eriu*, en latin, d'où le pléonasme avec Scottia : l'Érigène) sinon qu'il serait né dans le premier quart du IX^e siècle. Il vient compléter ses connaissances en littérature, philosophie et théologie sur le continent, et arrive à la cour de Charle le Chauve, vers 846, enseigne à l'école palatine où il commente Capella (et les sept arts libéraux).

L'épisode de la prédestination

Hincmar lui demande son avis à propos d'une querelle sur la prédestination : en 851, il donne son *De praedestinatione* en guise de réponse. Il y affirme que Dieu, qui est simple, ne peut ni prévoir les péchés, ni préparer à l'avance leurs peines parce que péchés et peines ne sont que néant, l'enfer « purement intérieur » ne consiste qu'en remords. Ses thèses sont condamnées au synode de Valence en 855, puis par celui de Langres.

Érigène se tourne vers la traduction puis entreprend la rédaction de son chef-d'œuvre, *De divisione natura*, en cinq livres, et le commentaire de Denys, qui influenceront considérablement la théologie médiévale ; il compose enfin un *Commentaire* de Boèce et une Homélie sur l'Évangile de Jean (vers 870), ainsi que des *Vers* et quelques *Chants*.

■ Une pensée entre foi et raison

La pensée d'Érigène s'enracine dans plusieurs influences : la pensée grecque (Platon), la théologie de Denys, les principes exégétiques (analyse de l'Écriture) d'Origène, la pensée d'Augustin. Son *De divisione natura* se présente comme un système complet où philosophie et théologie sont inséparables. Le programme de sa vie comme de son travail est placé sous l'invocation d'une phrase du prophète Isaïe (7, 9) : « *Si vous ne croyez pas, vous ne vous comprendrez pas* », et s'appuie sur une méthode : « *Prendre la parole divine pour point de départ du raisonnement.* » Il ajoute : « *beaucoup ont la foi et fort peu (les sages seuls) ont la raison, mais c'est par la foi qu'on vient à la raison* »⁵.

Un double message

La raison s'exerce toujours par rapport à un donné qui est la réalité même : « *La lumière céleste se manifeste au monde de deux façons : par l'Écriture et par la créature.* »⁶ Cela signifie que tout ce que l'on rencontre est une révélation de Dieu et « *en même temps qu'un voile le cache* » ; une lecture correcte de ce double message exige que l'on comprenne, puis dépasse, le sens immédiat, destiné à nous faire passer à l'esprit de l'Écriture et à la raison de la créature. C'est ainsi que vraie philosophie et vraie religion se confondent.⁷ Il faut s'efforcer de comprendre ce que l'on croit. Pour y parvenir, on peut s'aider des explications fournies par les Pères de l'Église, choisir même une explication – mais toujours en raisonnant, en s'appuyant sur l'autorité (des

5. *Commentaire sur Boèce*, p. 49.

6. In *Homélie sur l'Évangile de Jean*.

7. Jean Jolivet, in *Histoire de la philosophie*, « La Philosophie médiévale », Paris, 1969, p. 1252.

Écritures, des Pères, de l'Église), sachant que « *toute autorité qui n'est pas appuyée par la vraie raison apparaît infirme...* ».

La création est une manifestation de Dieu, une « théophanie » ; être en ce monde, c'est être en Dieu : nous sommes en lui par « *la raison de notre essence, nous y mouvons par la raison de notre vertu, y vivons selon la raison de notre immortalité* » - tout ce qui se manifeste y participe.

■ **Vous avez dit théophanie ?**

C'est la création comprise comme une manifestation de Dieu.

L'âme humaine

L'âme humaine est semblable à la Trinité :

- ─ l'intellectus (*noûs*) correspond à Dieu ;
- ─ la ratio (*logos*) correspond au Principe ;
- ─ le sensus interior (*dianoia*) correspond à la diversité des genres.

Le mouvement de chacune des parties vient de la précédente et, après avoir été jusqu'à la dernière, revient à la première.

Le mot « raison » est employé en deux sens inspirés par Augustin :

- ─ la raison est source autonome de certaines connaissances philosophiques (« en toute chose le principe est identique à la fin ») ;
- ─ la raison est une faculté intermédiaire propre à l'homme ; elle est discursive et s'oppose à l'intelligence (somme de l'intuition et de la connaissance des principes) ; la raison est la faculté qui, par ses abstractions, fragmente indûment le réel.

Parfois mise au rang de l'intellect, la raison connaît la matière des corps et Dieu.

Dieu comme principe et fin

La pensée médiévale trouve dans le *De divisione natura* la formulation de sa principale question : comment la nature humaine, venue de Dieu comme principe, retournera-t-elle à Dieu comme fin ? Toutes les choses n'ont de sens et de réalité que par rapport à cette origine, de sens et de valeur que par rapport à cette fin.

Le titre même du livre revient à la division initiale du *Timée* de Platon : « En être et en devenir » ; en insistant sur la hiérarchie.

Érigène divise la dialectique en quatre parties :

- la division ;
- la résolution ;
- la définition ;
- la démonstration.

Les deux premières parties définissent le double mouvement concret par lequel les créatures descendent du créateur (stade de la division) et y remontent (stade de la résolution ou analyse), c'est-à-dire quand ce qui est causé retourne à sa condition. Cette répartition donne son sens réel à la nature et aux quatre espèces qui la composent :

- celle qui crée et n'est pas créée : Dieu ;
- celle qui est créée et crée : les « causes primordiales », soit les Idées ;
- celle qui est créée et ne crée pas : les « essences intelligibles et célestes, visibles et terrestres » ;
- celle qui ne crée ni n'est créée : identique à la première, mais prise comme terme du retour de toutes choses à leur principe.

L'aboutissement (ou le salut) est l'union des créatures en Dieu où le monde s'anéantit.

« Dieu tout en tous » selon l'Érigène

*Les « formes primordiales » sont par exemple : la bonté, l'essence, la sagesse, la vérité, l'intelligence, la raison, la vertu, la justice, le salut, l'éternité...

*Les « essences intelligibles » appartiennent à un ordre descendant : de l'ange, esprit pur à l'homme, puis au monde matériel. La nature de l'homme est mixte, il est par ailleurs cause de ce qui lui est inférieur : l'homme est le moyen terme de toutes les créatures, l'union, la conclusion, la fabrique ; il a en commun avec l'ange : l'intellect ; avec l'animal, le sens ; avec les semences, la vie ; la raison est son « bien propre ».

*Le péché a entraîné l'homme dans sa chute du monde spirituel qui s'est « matérialisé », cette conséquence logique implique une remontée rendue possible grâce à l'analyse. La créature désire retrouver sa forme ; elle pourra ainsi passer du matériel au spirituel, du créé à l'exemplaire. La résurrection des corps établira un homme nouveau, l'âme rentrera à nouveau dans sa cause primordiale, c'est-à-dire dans le Verbe (de Dieu) où les Idées sont contenues : « *Il n'y aura plus que Dieu seul, qui sera tout en tous.* »

L'essence de Dieu

Dieu ne fait pas partie de l'univers créé, il en est la source. En lui, les Idées (ou formes) sont des « volontés divines » supérieures à la matière corporelle et au temps. Le monde est l'information de la matière par les Idées. Dieu est « super essentiel » (c'est-à-dire, entre autres, au-dessus de la limitation qu'imposent tous les mots) ; il est aussi, selon ce qu'enseigne l'Écriture, Trinité : trois substances, une essence (cette formulation recouvre celle des Grecs et non celle des Latins qui préféreraient dire : une substance, trois personnes). La Trinité a laissé des vestiges, des traces dans la créature, dans l'âme : il est donc possible de remonter à elle en partant de la structure générale du monde dont Dieu est la cause :

- ─ le Père : l'être des choses nous permet de concevoir que Dieu EST, de le dire « essence » ;
- ─ le Fils : il est sagesse divine puisque la division de la nature en espèces, en genres, nous montre qu'il est sage ;
- ─ l'Esprit (saint) : il est le mouvement universel qui témoigne que Dieu vit.

Cette répartition trinitaire se retrouve dans l'intellect humain :

- ─ par raison, il « crée » ce qu'il perçoit ou pense ;
- ─ il recueille ce qu'il perçoit ou pense dans le « sens intérieur » ;
- ─ il le dépose dans la mémoire...

La Grâce selon l'Érigène

« Dieu ignore quelle chose il est, car il n'est pas quelque chose », mais cette ignorance est, chez lui, science suprême ; il connaît par son être et sa connaissance est cause de l'être des créatures ; il ne peut connaître ce qu'il n'est pas : le mal, le contradictoire ou ce qui ne s'est pas encore produit. La Grâce est comprise comme un rétablissement de l'état primitif ; l'Érigène distingue : 1°) le don naturel venant de Dieu qui est une participation à Dieu par laquelle les choses existent et sont à lui ; 2°) la grâce par laquelle les choses écartées de leur origine y reviennent.

La pensée de l'Érigène surpris beaucoup ses contemporains ; en 1225, elle suscitait encore des disputes, le pape Honorius III condamna le *De divisione* à être brûlé. Quelques exemplaires en réchappèrent...

Saint Anselme (1033-1109)

« Si maintenant je ne voulais pas croire que tu es, je ne pourrais pas ne pas le comprendre. »

■ La foi précède la raison

Né à Aoste en Italie, Anselme est de noble extraction. Malgré une santé fragile, il devient un brillant étudiant qui aime voyager. En 1063, il se fixe à l'abbaye du Bec en Normandie, en devient le prieur en 1063, puis l'abbé en 1078. Nommé archevêque de Cantorbéry en 1093, il tente en vain d'apaiser la querelle des investitures qui oppose le roi d'Angleterre Henri I^{er} Beauclerc au pape Pascal II. Après un séjour à Lyon, il retourne à son poste et y meurt en 1109 ; il est proclamé docteur de l'Église en 1720.

La plupart des œuvres d'Anselme sont le fruit des discussions qu'il dirigeait au monastère du Bec dans le but d'instruire ses moines dans la foi ; ses écrits se fondent sur le programme d'Augustin : « *Savoir et comprendre ce que nous croyons.* »

■ L'œuvre

Œuvres	Sujet
<i>Monologion</i>	traité de l'existence de Dieu
<i>Proslogion</i> d'abord intitulé « <i>Fidens quaerens intellectum</i> » (la foi en quête d'intellection)	contient le fameux argument ontologique de l'existence de Dieu ;
Une trilogie de dialogues qui comprend : 2 textes philosophiques : <i>De veritate</i> , <i>De libero arbitrio</i> ; 1 texte théologique : <i>De casu diaboli</i> ; + <i>De grammatico</i> , autre dialogue ;	analyses des propositions vraies vers la Vérité suprême et les conditions d'exercices du libre arbitre ; exercices préliminaires pour assouplir l'esprit des élèves
<i>De concordia</i>	sur le rapport entre prescience/grâce divines avec le libre arbitre ;
<i>Cur Deus homo</i> , complété par le <i>De conceptu virginali</i> ...	dialogue entre la logique et la foi sur le mystère de l'incarnation de Dieu pour la rédemption de l'homme

Croire pour comprendre

La majeure partie de ces ouvrages expose le mouvement réel d'un esprit au travail qui recourt à plusieurs modes d'approche : rencontre « en chemin » de telle idée, traitement de telle difficulté, prières, méditations, recherche d'une solution concrète, descriptions, évocations... Ici vie monastique et vie intellectuelle sont une, raison pour laquelle la philosophie et la théologie ne sont pas distinctes, mais toutes deux orientées vers une application pratique y compris dans sa dimension spirituelle.

La méditation

La méthode employée dans ce traité est celle de la *disputatio* (méditation) qui retrace la démarche de quelqu'un découvrant la vérité pas à pas. Elle se donne pour un « *exemple de méditation sur la raison de la foi* » et énonce trois preuves de l'existence de Dieu en suivant une logique non pas fondée sur l'autorité de l'Écriture, mais sur « *la nécessité de la raison* » et « *l'évidence de la vérité* » ; ces trois preuves à la fois rationnelles et théologiques s'articulent en trois temps⁸ :

- preuve 1 correspondant à un temps spéculatif ; l'objet de nos désirs et l'expérience des biens particuliers nous invitent à chercher un Bien par lequel soit bon tout ce qui est bon ; les choses étant inégalement bonnes, sans posséder un principe particulier de Bonté, on admet qu'elles participent toutes d'un même Bien par lequel tout le reste soit bon et qui soit bon par lui-même ; dans les mêmes conditions, il est possible de parler d'une grandeur suprême par laquelle soit bon tout ce qui l'est ;
- preuve 2 correspondant à un temps réflexif ; en partant du principe de ce qui est bon et de ce qui est grand, on peut considérer le principe de ce qui EST : soit on détient le principe unique, soit il faut reconnaître une force qui fait exister les principes par eux-mêmes et c'est le principe unique ;
- preuve 3 : un moment pratique ; il s'agit d'une hypothèse non rationnelle puisqu'elle revient à poser que quelque chose vient de ce qui l'engendre. Les natures sont égales en dignité

8. D'après P. Vignaux.

(du charbon à l'âne et à l'homme...), il y a gradation, mais ces degrés ne pourraient être en nombre infini sans qu'il y ait également une multitude infinie de nature, et c'est absurde. Une nature n'est donc inférieure à aucune. Si les êtres sont égaux par leur essence (qui ne peut alors être qu'unique), ils ne sont pas réellement plusieurs, mais un ; et s'ils sont égaux par quelque chose d'autre, c'est cela la nature suprême.⁹

L'intelligence est intermédiaire

Dieu dit les choses en soi-même avant de les créer ; les « *propriétés de la substance suprême* » ayant été exposées, Anselme revient au Verbe pour montrer qu'il est Dieu ; les mêmes « *raisons nécessaires* » sont appliquées à la Trinité, et l'examen des relations trinitaires s'ouvre sur de l'inexplicable qui doit cependant être cru puisque c'est le raisonnement qui nous a conduit jusqu'ici. Voilà pourquoi : « *L'intelligence que nous atteignons en cette vie est intermédiaire.* »

La recherche d'un argument unique

Anselme reconnaît avoir longtemps cherché un argument unique et se désespérer de ne pas le trouver jusqu'au jour où... il énonce dans le *Proslogion* : « *Je ne cherche pas à comprendre pour croire ; je crois pour comprendre. Car je crois aussi que, si je ne crois pas, je ne comprendrai pas.* » Dieu est « *quelque chose de tel qu'on ne peut rien concevoir de plus grand* », l'insensé (du psaume, XIII, 1) a beau dire que Dieu n'est pas, il comprend la définition qu'Anselme donne de Dieu, elle est inscrite dans son intelligence. Mais ce « *quelque chose tel qu'on ne puisse concevoir quoi que ce soit de plus grand* » n'est pas seulement dans l'intelligence. Quand on pense Dieu correctement, on ne peut penser qu'il ne soit pas (ce que fait « l'insensé » du psaume). Une chose peut être pensée de deux façons :

- en pensant le mot qui la signifie (*secundum vocem*),
- en pensant cela même qui est la chose (*secundum rem*). On peut ainsi dire que le feu est de l'eau, mais – selon la chose – on ne peut le penser ; de la même manière, si on comprend ce qu'est Dieu, on ne peut penser qu'il ne soit pas.

9. Jean Jolivet, in *Histoire de la philosophie*, « La Philosophie médiévale », Paris, 1969, p. 1284.

Le *Proslogion* se poursuit (chapitres II à IV) par une action de grâces (remerciements) où l'aspect spirituel est intimement lié à l'aspect rationnel de la méditation. Les vingt-deux chapitres restants sont consacrés à un examen des perfections divines avec quelques citations scripturaires.

La preuve ontologique

Le *Proslogion* avance d'abord comme thèse que la pensée ne peut nier l'existence de Dieu sans se trahir elle-même. La démonstration se veut logique, les conditions de possibilité concrète et de validité de l'argument sont à la fois l'assistance divine, la foi et l'art du raisonnement formel. La preuve sera plus tard qualifiée d'« ontologique » par Kant ; on dit que Descartes l'a ou reprise en partie ou renouvelée ; l'argument d'Anselme occupe une part importante dans la métaphysique puisqu'il influencera à divers titres Leibniz, Hegel.

Pierre Abélard (1079-1142)

« Nous ne promettons pas d'enseigner la vérité, à laquelle nous pensons que ni nous-même ni aucun mortel ne pouvons atteindre ; mais du moins quelque chose de vraisemblable qui s'apparente à la raison humaine et ne soit pas contraire à la foi. » Introduction à la théologie, Livre II.

■ Une existence mouvementée

Qui ne connaît ce nom inséparable de celui d'Héloïse ? Mais qui connaît la vie de ce grand philosophe et théologien français ? Né au Pallet près de Nantes en 1079, il abandonne ses privilèges à un de ses frères, sous prétexte de mieux servir Minerve, déesse de la raison, et surtout de la logique (la dialectique). Après avoir parcouru les provinces à la recherche d'un maître, il finit par s'établir sur la montagne Sainte-Geneviève, à Paris, où il est vite entouré par une foule d'élèves. Il part suivre les cours de théologie d'Anselme de Laon qui ne tarde pas à lui interdire d'enseigner.

L'émasculation d'Abélard

Alors qu'Abélard professe à l'école de Notre-Dame, il rencontre Héloïse, avec qui il se marie secrètement (il n'eût pu continuer d'enseigner marié) ; en 1119, le chanoine Fulbert donne l'ordre de l'émasculer.

Abélard entre en religion à Saint-Denis, s'établit en Champagne où près de trois mille élèves viennent suivre son enseignement. Un concile réuni à Soissons en 1121 condamne son *Traité de l'unité et de la Trinité divine*. De retour à Saint-Denis, il est persécuté par ses confrères. Il accepte de partir pour Saint-Gildas-de-Rhuys où les moines refusent ses réformes et cherchent à l'assassiner. Il fait don du Paraclet à Héloïse qui fonde un monastère à Argenteuil et en devient l'abbesse. En 1140, il est à nouveau condamné à Sens sur l'initiative de Guillaume de Chapeaux et de Bernard de Clairvaux qui réfutent son *Traité de théologie*. Il décide d'en appeler au pape, s'arrête en chemin à Cluny où l'abbé Pierre le Vénérable le juge trop faible pour continuer sa route ; il l'envoie au monastère clunisien de Châlon-sur-Saône où il meurt en 1142. Il écrivit le récit d'une partie de sa vie justement intitulée *Histoire de mes malheurs*, première pièce d'un ensemble dont l'essentiel est constitué des lettres échangées avec Héloïse.

■ L'œuvre

Logique	Théologie
<i>Gloses (commentaires) d'œuvres de Porphyre : Isagoge ; Aristote : les Catégories, l'Interprétation ; le De divisionibus de Boèce...</i>	<i>Traité de l'unité et de la Trinité divines</i>
<i>Glose dite de Milan : sur Porphyre, Glose de Lunel... Boèce (Différences topiques)</i>	<i>Théologie chrétienne</i>
<i>Dialectique (le début manque)</i>	<i>Introduction à la théologie (qui reprend la précédente)</i>
	<i>Sic et non (Oui et non), sur l'interprétation de l'Écriture et des Pères</i>
	<i>Quelques commentaires de textes sacrés dont Sur l'Épître aux Romains (cinq livres) ; des Sermons</i>
	<i>Éthique, ou Connais-toi toi-même</i>
	<i>Dialogue entre un philosophe, un juif et un chrétien...</i>

La logique du langage

Abélard est sans conteste le plus grand logicien de son temps, il donne au nominalisme ses arguments les plus marquants.

Nominalisme et réalisme

Le nominalisme est une attitude philosophique qui n'admet aucune substance métaphysique derrière les mots. Les essences (fond de la chose, ce qui la rend telle qu'elle est) ne sont rien de plus que des mots ou « signes » représentant des choses toujours singulières. Il n'existe que deux sources de connaissance : l'expérience et la logique.

Le nominalisme contredit le réalisme de type platonicien ou réalisme ontologique qui défend que les idées sont plus réelles que les choses sensibles (qui en sont des copies dégradées) ; le réalisme est une doctrine qui affirme l'existence de l'être indépendamment de la connaissance que la pensée peut en avoir. Le réalisme des universaux est une forme d'idéalisme qui admet, au Moyen Âge, qu'il demeure hors de l'esprit quelque chose qui correspond aux concepts universels.

Rappelons d'abord que la dialectique n'admet que deux espèces de distinctions : celle de mots et celle de chose. Le réalisme auquel s'oppose Abélard est le fruit de la méthode augustinienne qui cherche dans la nature des images la réalité divine.

Le signe et la chose

Après avoir subtilement réfuté le réalisme sous toutes ses formes, Abélard conclut que les universaux ne peuvent en aucune manière être des choses qui puissent résider dans des sujets singuliers ou en lesquels ces sujets « se rencontreraient » : dans ce cas, une chose est, par essence, individuelle et distincte de toute autre : « *L'universel est ce qui par nature se dit de plusieurs choses, ainsi homme ; l'individuel ne se dit pas de plus d'une chose, comme Callias* » ; « *reste que les universaux soient des mots* », écrit-il en employant le mot *voces* que plus tard il changera : *vox* est l'émission de la voix et *sermo* le mot signifiant ; *vox* est alors une chose, le son proféré ; le seul objet qui intéresse le logicien est le *sermo*. L'universalité n'est donc pas dans le mot comme tel, mais dans le mot en tant qu'il est capable d'être prédicat (*sermo*) ; on pourrait dire : l'universalité est une certaine fonction logique d'un mot.

La Querelle des Universaux

Les « universaux » désignent, dans le vocabulaire de la scolastique, les termes universels de la logique, c'est-à-dire les genres et les espèces des êtres naturels définis par Aristote, et jamais les archétypes (dans le sens de modèle idéal) qui pourraient être en Dieu.

Dans cette querelle des Universaux qui oppose au Moyen Âge les partisans du réalisme à ceux du nominalisme, Abélard propose une solution « critique » : l'ensemble des caractères d'une espèce existent bien, mais comme une réalité mentale, un concept.

Les degrés de la connaissance

La grande originalité d'Abélard est de n'avoir jamais considéré l'espèce à part des individus, ni les individus à part les uns des autres, mais d'avoir cherché l'universel dans un rapport entre eux¹⁰. Les mots signifient donc à la fois des choses et des intellections.

■ Vous avez dit intellection ?

Le terme désigne une action de l'âme indépendante de la sensation : je peux penser à la mer sans la voir.

Dans la formation des concepts, Abélard distingue trois degrés de la connaissance, base de la formation des universaux :

- la **sensation** (ou sens) qui « *touche légèrement l'objet ou la chose* » ;
- l'**imagination** qui est soit une application de l'esprit à une chose perçue, soit la perception d'une chose absente et qui fixe la sensation dans l'esprit ;
- l'**intellection** (ou intelligence) qui est le fait de considérer rationnellement la nature d'une chose ou une de ses propriétés et qui est capable de s'abstraire de la chose.

Ainsi, la vérité nécessaire se formule non par une proposition catégorique (« *l'homme est un animal* »), mais par une proposition hypothétique (« *s'il est un homme, il est un animal* ») qui vaut même si les choses que les termes désignent n'existent pas. Comme le souligne J. Jolivet : « *L'image vers laquelle se porte l'âme dans le processus de la connaissance n'est rien.* »

10. E. Bréhier, *La Philosophie du Moyen Âge*, Paris, 1937, p. 138.

Une morale de l'intention

En logique comme en morale, Abélard place au premier plan l'intention qui anime le mot ou le fait ; le premier peut être employé dans des sens différents et, dans l'*Éthique*, Abélard affirme que le péché n'est « *qu'un consentement au mal* » et non une « *substance* ». Il cherche à construire des modèles logiques bien plus qu'à expliquer, ayant pour ambition de montrer que les doctrines rationnelles disent la même chose que les dogmes révélés.

Saint Thomas d'Aquin (~1224-1274)

« La prédestination est une part de la Providence. »

■ Une cathédrale mentale

Thomas naquit à Roccasecca, près d'Aquino, une petite ville sur la route de Naples à Rome. Avant de devenir le plus célèbre penseur d'une Europe unifiée par le christianisme, il reçoit sa première éducation dans le monastère voisin du mont Cassin, il est ensuite envoyé à la nouvelle université de Naples où il est initié à la science arabe ainsi qu'à la raison grecque. À dix-neuf ans, il entre, malgré l'opposition de sa famille, dans l'ordre des Frères prêcheurs (Dominicains) nouvellement fondé. Il passera la majeure partie de sa vie dans des universités, lieu d'effervescence culturelle, à Rome, à Cologne, à Paris, dans le but de donner à la société féodale en pleine mutation une interprétation à la fois conceptuelle et institutionnelle de l'Évangile, à la mesure des émancipations culturelles et sociales de son temps. Élève d'Albert le Grand, à Paris (1245-1248), alors le plus prestigieux centre culturel d'Europe, il suit son maître à Cologne, revient poursuivre sa carrière en France en 1252. Après sa maîtrise, il enseigne, puis est habilité à diriger une des deux écoles du collège universitaire des Dominicains, le collège dit de Saint-Jacques. En 1260, il est nommé prédicateur général de son ordre puis part enseigner dans plusieurs villes d'Italie, il revient à Paris où l'appelle une très vive controverse sur la nature de l'homme et le

rapport de la foi à la culture. En 1272, il est répons à l'invitation de Charles d'Anjou qui restaure l'université de Naples et meurt en se rendant au II^e Concile de Lyon où il avait été convoqué comme expert.

Thomas le Docteur angélique, le Docteur commun

Saint Thomas est canonisé en 1323. Pie V proclame « le Docteur angélique » docteur de l'Église en 1567 ; en 1879, Léon XIII en fait le « Docteur commun » de l'Église catholique, patron des écoles et des universités catholiques.

■ L'œuvre

Commentaires	Opuscules et questions	Œuvres principales
Commentaire d'une douzaine de traités d'Aristote dont la <i>Physique</i> , le <i>Traité de l'âme</i> , la <i>Métaphysique</i> ...	<i>L'Être et l'Essence</i> (ca 1256)	<i>Commentaire des Sentences</i> (1254-57)
<i>Commentaire du Livre des Causes</i> alors attribué à Aristote par G. de Crémone	<i>De l'unité de l'intellect</i>	<i>Somme contre les Gentils</i> (ca 1258-64)
Commentaire des traités de Denys et de Boèce	Recueils de questions : <i>Question disputées</i> <i>Questions quodlibétales</i>	<i>Abrégé de théologie</i> (ca 1260-66)
	<i>De la puissance</i>	<i>Somme de théologie</i> (inachevée – 1266-1273)
	<i>Du mal</i>	
	<i>De l'âme</i>	
	<i>De la vérité...</i>	

■ Somme

Le mot désigne un « résumé rationnellement organisé ».

■ La somme théologique

La préoccupation majeure de Thomas est celle de ses prédécesseurs comme de ses contemporains : répondre à la question : quels liens unissent la raison et la foi ? Il n'a pas donné d'exposé

systématique de sa philosophie ; l'ordre d'exposition est celui de la *Somme théologique* où il choisit clairement de préférer Aristote à Platon dont il refuse la doctrine des Idées.

La redécouverte d'Aristote

Par l'intermédiaire des philosophes arabes puis de Maïmonide, les œuvres d'Aristote se propagent en Occident au ^{xiii}e siècle, instaurant une rupture radicale avec toute la tradition philosophique qui se réclamait d'Augustin.

S'appuyer sur le cadre conceptuel d'Aristote suppose que les objets naturels (ce que les théologiens nomment « causes secondes ») ont une consistance et une action réelle, qu'ils sont intelligibles pour l'homme au point d'affirmer que « *la quiddité de la chose naturelle* » est l'objet naturel de l'entendement humain, capable de connaître sans le secours d'une illumination.

■ Vous avez dit quiddité ?

Terme de philosophie scolastique, signifiant littéralement « qui répond à la question quid ? », c'est-à-dire « qu'est-ce que c'est ? », qui répond à la définition aristotélicienne de l'essence et ne concerne pas le problème de l'existence.

L'être, l'acte, la matière

Thomas commence par emprunter à Aristote sa théorie de l'abstraction et affirme que l'idée prend sa source dans la réalité sensible où elle existe déjà en puissance grâce à l'intellect humain qui l'actualise. L'expérience sensible nous apprend qu'il existe des êtres qui existent par soi, chacun défini par l'essence (quiddité) qui le détermine à être ce qu'il est. Ces êtres sont appelés « substances », ils possèdent leurs déterminations essentielles et leurs déterminations complémentaires (ou « accident ») qui ne peuvent exister en dehors des substances ; en somme les êtres ne peuvent être que dans quelque chose.

Si on appelle « forme » ce qui nous permet d'avoir un concept de la substance, un individu donné est alors l'unité d'une forme et d'une matière. La matière est potentialité, elle est ce qui distingue les individus de même espèce, permet de rendre compte du changement ; la forme que reçoit la matière est acte. Une substance est ce qu'elle est par sa forme.

Le sujet : une essence plus une existence

Dans un second temps, Thomas pousse son analyse : dépasser ce qu'est l'être pour aller au fait qu'il soit. L'existence est posée au-delà et au-dessus de l'essence : « *L'esse (le fait d'être) est l'actualité de tous les actes, et à cause de cela la perfection de toute les perfections.* » Un sujet, un individu est donc une « composition » : une essence plus une existence, l'être étant « acte participé ». Mais les deux ne se confondent qu'en Dieu puisque son « essence est d'exister ». Hors ce cas, il n'y a que des substances dont la forme spécifie la matière. L'essence est comprise comme un « mode d'être ».

L'homme

Pour Thomas d'Aquin, l'homme se définit sous trois aspects¹¹ :

- il est essentiellement « corps et intelligence », selon la conception exposée par Aristote dans son *De anima* où les substances corporelle et spirituelle sont agrégées : l'âme est forme substantielle (principe-cause), accomplissement et acte. L'âme contient le corps et non l'inverse, l'union des deux niveaux s'opère à son bénéfice ; âme et intellect sont identifiés au principe intellectif ;
- la structure métaphysique de l'homme est d'ordre dynamique : c'est par l'action orientée selon la raison qu'il peut acquérir le bonheur, s'épanouir et toucher à la perfection ultime qui s'ajoutera à sa nature ;
- la connaissance s'exerce sous le signe d'un réalisme prudent inspiré par Aristote : développement de la « philosophie première » (ou métaphysique) comme savoir des premiers principes et spécialement ceux de l'être comme être qui s'organise autour de deux moments : primo, en l'Être premier, il y a identité absolue entre l'essence et l'être ; secundo, chez tout sujet créé, il y a composition d'essence (« manière d'être ») – en acte.

Ainsi, dans le domaine de la philosophie, l'esprit humain peut avec le secours de la raison, après beaucoup de temps et malgré des erreurs, connaître l'existence de Dieu et de certains de ses attributs, la lumière intellectuelle étant commune à tous ; mais l'homme ne peut vraiment connaître certains mystères, dont l'Incarnation (Dieu fait homme) et la Trinité. Voilà pourquoi la théologie prend le relai, pour que la doctrine sacrée établissent

11. D'après E.-H. Weber.

des vérités que l'homme peut croire selon l'autorité de l'Écriture et de l'Église et qui sont les mêmes que celles que contemplant les anges et les bienheureux...

La doctrine sacrée de la théologie, la Somme

Cet ouvrage majeur est un résumé de 3 700 pages (!) dans l'édition moderne en français. L'exposé « concis » de l'enseignement est à la mesure du domaine étudié, la théologie.

■ Vous avez dit théologie ?

C'était au Moyen Âge la discipline maîtresse de l'enseignement.

Thomas part des vérités révélées qui fondent la religion chrétienne et procède en suivant trois points :

- il promeut d'abord le sens littéral (premier, directement accessible) et historique de l'Écriture ;
- élabore une épistémologie ;
- unifie les savoirs qu'il place sous la domination de la connaissance.

■ Vous avez dit épistémologie ?

Le terme désigne l'étude critique des principes, hypothèses générales, conclusions des sciences pour en apprécier la valeur et la portée objective.

Les sciences sont donc hiérarchisées ; il y a celles qui se suffisent à elle-mêmes (les mathématiques), celles qui dépendent d'une discipline supérieure (la musique est subordonnée à l'arithmétique...).

La méthode employée dans la *Somme* est classique au Moyen Âge : des questions se suivent dans un enchaînement logique. Questions, mises en interrogations, problèmes ou « problématiques » sont toutes construites sur le même modèle :

- une question principale (l'existence de Dieu) ;
- elle entraîne plusieurs questions subordonnées, les articles (– L'existence de Dieu est-elle évidente par elle-même ? – Est-elle démontrable ?...) ;
- chacune des questions subordonnées entraîne des objections ; Thomas apporte une réponse à la question subordonnée et des solutions aux objections.

La démonstration se déroule en trois parties, après une introduction sur la théologie, « science », doctrine sacrée nécessaire.

La science selon Aristote

Thomas utilise le mot « science » dans le sens que lui donnait Aristote : soit le degré le plus parfait de la connaissance humaine, accédant à l'essence d'une chose comme principe explicatif :

1. Dieu, point de départ ;
2. Le mouvement de la créature raisonnable vers Dieu ; divisé en deux volumes : l'homme à travers ses actes et la morale ;
3. Jésus-Christ étant la voie menant à Dieu.

La 1^{re} partie de la *Somme* est divisée en trois sections : le Dieu vivant s'est révélé en Jésus-Christ.

Section 1 : le Dieu unique est simple, parfait, éternel infini. Le premier article de la *Somme* réfute, entre autres, ceux qui pensent que l'esprit humain n'a pas à « *scruter ce qui est au-dessus de ses forces* » (Eccl., III, 22).

Les cinq preuves (ou « voies »)¹² de l'existence de Dieu

Elles partent toujours de la même constatation : les êtres sont incapables de se fonder sur eux-mêmes pour passer à un être absolu seul capable d'en donner raison ; le mouvement démonstratif part d'une cause perçue à une cause inférée, c'est-à-dire d'où l'on peut tirer une conséquence.

1^{re} preuve : si l'on s'appuie sur l'expérience du mouvement, on peut déduire que ce qui se meut ne peut être à la fois moteur et mû. Il faut donc chercher son moteur hors de lui et se poser la même question ; mais admettre qu'on puisse aller ainsi à l'infini serait poser une série de causes sans premier terme et le mouvement resterait inexplicé. Il y a donc une cause motrice première et cette cause est Dieu ; cette preuve renvoie explicitement à Aristote (*Métaphysique*, Λ) où l'Être suprême, Acte pur, meut l'univers en tant qu'objet d'amour ;

2^e preuve : rien ne peut se causer soi-même, rien ne peut non plus se mouvoir soi-même ; le monde sensible nous offre un ordre de causes efficientes (qui produisent un effet), il faut donc en poser une qui soit première et non causée ;

3^e preuve : les choses naissent et périssent, cela montre que leur existence n'est pas nécessaire. S'il n'y avait rien de nécessaire, sur quoi se fonderaient ces êtres qui, incapables d'exister toujours, seraient retournés au néant sans que rien ne pût leur conférer l'être ? Il y a donc un être nécessaire par soi ;

12. Énoncées dans les deux *Sommes*.

4^e preuve : quand on raisonne sur les degrés de l'être, on constate que les choses sont inégalement bonnes, inégalement vraies, etc. Ces différences impliquent qu'il y ait un terme de comparaison où se trouve réalisé absolument ce qui, ailleurs, apparaît d'une façon relative ; il existe donc un être absolu par rapport aux choses qui présentent seulement des degrés de perfection ;

5^e preuve : dans un univers réglé, la tendance harmonieuse des corps naturels exclut toute explication fondée sur le hasard et conduit à affirmer l'existence d'une intelligence qui ordonne toutes les choses naturelles à leur fin.

La raison naturelle est incapable de connaître Dieu ; les choses sensibles qui sont des effets de Dieu peuvent cependant nous conduire à connaître l'existence de Dieu et ses attributs. La grâce nous permet d'avoir une connaissance plus parfaite. Dans l'esprit de Dieu, les idées sont des formes considérées comme existant par soi. Dieu ne conçoit pas les choses par des idées existant hors de lui. Thomas s'intéresse ensuite longuement à « *Dieu (qui) prédestine les hommes* ».

Section 2 : la Trinité. Dieu, c'est d'abord le mystère de la Trinité où Père, Fils et Esprit (saint) représentent le mode suprême et fécond de la vie intellectuelle et volitive ; la présence de la grâce éclaire notre intelligence et inspire nos actes, elle est « *comme le connu dans le connaissant et l'aimé dans l'aimant* » ;

■ **Vous avez dit volition ?**

Le terme recouvre tout à la fois conception et volonté.

Section 3 : Dieu créateur. Il s'agit de « *tout ce qui vient de Dieu* » : les créatures, la distinction des choses en bien ou en mal. Ce dernier n'est pas un être ou une nature, mais une certaine « *absence de bien* » qui ne fait pas partie de l'ordre universel – à la différence du bien. Sont étudiés :

- les anges (purs esprits) ;
- le monde matériel ;
- l'homme (matière et esprit, totalisation de la création) ;
- la nature de l'homme, son âme (du seul ressort du théologien) : son essence, son pouvoir, son opération.

Le libre arbitre est compatible avec Dieu qui opère en chaque être selon sa nature propre.

La **2^e partie de la *Somme*** est divisée en deux volumes (c'est la partie éthique de l'ouvrage). Le 1^{er} volume est lui-même divisé en deux sections :

- la béatitude est la fin ultime de la vie humaine, elle ne peut être parfaite qu'à travers la vision de l'essence divine. La morale est, conformément à la raison, l'attrait vers le bien qui est recherche du bonheur et implique de connaître les actes humains qui peuvent nous conduire au bonheur.
- la loi, prescription de la raison pratique : c'est l'étude des principes « extrinsèques » : il existe divers types de lois :
 - la loi éternelle de la raison divine (principe de gouvernement de toute chose) ;
 - la loi naturelle (participation à la loi éternelle dans la créature raisonnable) ;
 - la loi humaine (ou positive) : ensemble de dispositions reposant sur la loi naturelle ;
 - la loi divine qui dirige l'homme vers sa fin.

Les actes humains peuvent nous conduire au bonheur. Thomas recherche les éléments constitutifs et les principes des actes. Cette section est divisée en trois parties :

- l'œuvre de notre volonté libre considérée sous l'angle moral (acte bon, acte mauvais) ;
- un traité des passions : amour, haine, convoitise, tristesse... L'âme n'est pas séparée du corps ; dans la passion, l'âme s'oriente vers le pire ;
- les principes des actes humains : les principes dits « intrinsèques » : les « habitus », capacités de la nature humaine ayant l'action pour fin.

Le 2^e volume est consacré à l'étude des vertus théologales (foi, espérance, charité) et des vertus cardinales (prudence, justice, force d'âme, tempérance). Thomas consacre de longs développements à la part concrète de la morale et poursuit par une comparaison entre vie active et vie contemplative (marquée par l'intention primordiale de contempler la vérité).

Dans la **3^e partie (inachevée) de la *Somme***, le Christ apporte le salut, il est l'homme-Dieu venu sauver les hommes.

La théologie selon saint Thomas

Selon saint Thomas, la théologie est à la fois spéculative et pratique, nous pouvons grâce à elle parvenir au salut.

Les êtres finis dépendent de l'existant absolu qu'est Dieu, ce rapport de l'univers à Dieu implique une « participation d'être ». Mais la nature de Dieu demeure inconnue et, pour l'homme laissé à sa seule raison, il n'est possible que de discerner imparfaitement les perfections générales de la Cause Première.

Roger Bacon (~1210–1294)

« La sagesse de la philosophie a été tout entière révélée par Dieu aux philosophes. »

■ Un Jules Verne franciscain

Né dans le Dorsetshire en Angleterre, Bacon fut l'élève, à Oxford, de Robert Grosseteste et d'Adam de Marsh ; après quelques années d'études à Paris, il retourne à Oxford où il enseigne de 1251 à 1257. Ralliant l'ordre des Franciscains, il revient à Paris où il se lie d'amitié avec Guy Foulques qui sera élu pape en 1265, sous le nom de Clément IV.

Un docteur admirable

Surnommé le « Docteur admirable », Bacon écrit pour le pape Clément IV l'*Opus majus* (entre 1264 et 1267) visant à réaliser sur terre, par la force matérielle comme par le pouvoir de la persuasion, l'unité de la foi dans le christianisme.

Dans cette œuvre, ainsi que dans l'*Opus minus*¹³ et l'*Opus tertium* venus la compléter, il montre que les conditions nécessaires à l'entreprise sont d'abord dans une rénovation intellectuelle qu'il fonde sur deux axes majeurs :

13. Dont il ne reste que des fragments.

- un retour à l'idée d'unité de la sagesse dont la source est l'Écriture sainte ;
- un recours à une « science expérimentale » devant assurer la domination de l'homme sur la nature.

Condamné en 1277 (sans qu'on sache sur quels points précis), il passe quinze ans en prison ; libéré en 1292, il s'éteint deux ans plus tard.

■ La recherche de la sagesse perdue

Bacon tourne le dos à Thomas d'Aquin (entre autres) et soutient que la tradition n'est pas la seule voie d'accès à la vérité. Il préfère la méthode d'Augustin pour qui les arts libéraux servent d'abord à interpréter l'Écriture ; le savoir n'est utile qu'à dégager la sagesse cachée dans la Bible. En conséquence, « *il faut forcer la sagesse des philosophes à s'asservir à la nôtre* ».

Les éléments doctrinaux développés empruntent deux lignes convergentes :

- une théorie de l'illumination, mystique où la lumière de Dieu illumine les esprits ; Bacon pense d'abord aux patriarches et à Salomon puis à Thalès de Milet et à ses successeurs. Cet âge d'or étant derrière nous, il faut travailler à redécouvrir la vérité ;
- une théorie de la science établie en fonction d'un vaste programme de réforme à la fois théologique et sociale.

Pour ce faire, les meilleurs outils dont nous disposons sont :

- les mathématiques, parce qu'elles recouvrent des expériences universelles ;
- les langues, véritables clés du savoir.

En effet, notre méconnaissance des langues orientales est préjudiciable à l'intelligence de l'Écriture comme à la sagesse chrétienne ; quant aux sciences, « *elles devraient procéder par des démonstrations mathématiques qui descendent jusqu'aux vérités des autres sciences pour leur donner leurs règles* »¹⁴. Dans cette

14. *Opus majus*, II, p. 108 de l'édition Bridges.

logique, si l'on pose par exemple que Dieu est lumière, le moyen le plus adapté pour comprendre les « propriétés divines » sera l'étude de l'optique.

Selon Bacon, la matière est une substance commune à tous les êtres composés, qui se répartit en trois espèces :

- la matière des êtres spirituels (affranchis de la quantité et du changement) ;
- la matière des corps célestes (soumis au mouvement) ;
- la matière des corps sublunaires (qui se meuvent et changent).

La matière de chaque substance est qualifiée par la forme de la substance.

Une science divine

La science est comme enveloppée dans les révélations de l'Écriture sainte. Ainsi, dans la Génèse (IX), Dieu crée l'arc-en-ciel pour sceller la fin du Déluge et éliminer le trop-plein d'eau. On peut en déduire que la cause efficiente tire son sens de la cause finale.

La connaissance, « *repos de l'esprit dans la vue de la vérité* », se fonde d'abord sur le fait de voir, afin que ce qui a été constaté devienne un objet d'expérience.

L'expérience comme source de vérité

« Par l'expérience de l'illumination intérieure, l'homme reçoit de Dieu l'intelligence, à savoir les saintes vérités de la gloire et de la grâce, et, éveillé par l'expérience sensible pour les secrets de la nature et de l'art, il trouve la raison. »¹⁵

Frappé par « *l'infinité des vérités concernant Dieu et les créatures* », Bacon pense que l'homme ne peut en connaître qu'un petit nombre, le reste est affaire de croyance.

Pour établir ces vérités, il s'appuie sur une expérience double issue de deux réalités, celle de Dieu, celle des créatures :

- l'intellect est au niveau du divin, et la raison au niveau de la nature ;

15. *Ibid.*, p. 169-80 ; III, p. 22.

- l'expérience dite « humaine et philosophique » ne suffit pas à pénétrer la science des arcanes de la nature ; l'intelligence humaine a besoin d'être aidée par la grâce de la foi autant que par l'inspiration de Dieu qui viennent illuminer notre connaissance des choses corporelles, celle des choses spirituelles, mais aussi les sciences philosophiques.

Les anciennes sciences recelant des secrets immémoriaux peuvent nous être d'un grand secours (tels les écrits alchimistes, occultistes ou astrologiques que Bacon défend dans son *Speculum astronomiae*). La « science expérimentale » vient d'ailleurs après la physique générale, la perspective (l'optique), l'astronomie, la science des poids, l'alchimie, la grammaire et la médecine.

L'illumination selon Roger Bacon

L'illumination « spéciale », immédiate et indispensable, a été donnée à des individus déterminés comme à des philosophes païens : mais l'expérience sensible « *ne saurait nous manifester toute la vérité du monde physique parce qu'elle ne peut rien révéler de la science sacrée qui la commande, vérité d'ordre surnaturel qui ne peut être révélée à l'homme qu'intérieurement* ».

L'utilité de la « science expérimentale »

Conjuguée à des exigences métaphysiques et à une philosophie morale devenue instrument de conversion généralisée, cette science nouvelle cherche d'abord à :

- faire voir ce que les autres traitent d'une façon spéculative, sans application directe ;
- parvenir à des résultats là où les autres sciences échouent, comme prolonger la vie humaine (ce que la médecine ne parvient pas à faire) ;
- permettre de connaître le passé, le présent et le futur (par l'astronomie expérimentale).

Le futurisme de Bacon

Bacon prévoit que la « science expérimentale » permettra de réaliser des machines capables de changer les conditions de la vie humaine : explosifs, lampes perpétuelles, voitures qui se déplacent d'elles-mêmes (en 1267 !), ponts sans piles, machines submersibles, appareils volants...

Réorganiser ainsi l'univers prouvera aux non-chrétiens la suprématie de la religion catholique ; dans le cas contraire, le fruit de l'expérience servira à contruire des inventions propres à les éradiquer ! La science travaille pour le salut, y compris de la cité chrétienne terrestre. Bacon est le premier à poser le bien-fait d'une science fondée sur l'expérience, au point que certains considèrent ce Jules Verne (É. Bréhier) du ^{xiii}^e siècle, comme l'initiateur de l'empirisme anglais.

Duns Scot (1266-1308)

■ Un monde sans relation

D'origine écossaise (comme son nom l'indique), Duns Scot eut une vie brève et cependant bien remplie. Il entra dans l'ordre des Franciscains, fit ses études à Oxford où il enseigna alors qu'il n'avait que vingt-trois ans. Professeur à Paris de 1305 à 1308 puis à Cologne, il mourut prématurément dans cette dernière ville où il est enterré.

Un docteur subtil

Surnommé le « Docteur subtil », Duns Scot a laissé une œuvre de tout premier plan, et notamment deux ouvrages majeurs qui sont de riches commentaires d'un manuel de théologie de Pierre Lombard, les *Sentences*, en usage depuis le ^{xiii}^e siècle dans toutes les écoles de l'Occident chrétien. Le premier (écrit vers 1300) : *Opus Oxionense* (ou *Œuvre d'Oxford*) ; le second (écrit entre 1302 et 1303) : *Reportata Parisiensa*¹⁶.

À l'époque de Duns Scot, les spéculations des philosophes s'attirent la suspicion de l'Église. Ainsi, suite à la publication en 1277 de la bulle de Jean XXI, *Relatio nimis implacida*, l'évêque de Paris condamne 219 propositions averroïstes (c'est-à-dire « entachées d'aristotélisme » non orthodoxe) dont d'ailleurs dix-neuf étaient dues à Thomas d'Aquin... La pensée de Duns Scot est plus qu'alertée par ces prises de position.

16. Ces *Reportations parisiennes* indiquent que le livre est constitué de notes prises par des auditeurs et non d'un texte directement rédigé par l'auteur.

■ Les structures essentielles

L'objet propre de l'intellect est la chose même comme « étant » ; nous devons saisir le réel à travers le sensible, le nécessaire à travers le contingent, parce que nous sommes tous marqués par le péché originel (Adam bafouant la loi de Dieu), l'homme est donc déchu. Chez Duns Scot, la métaphysique est d'abord une réflexion sur les structures essentielles (c'est-à-dire l'essence, ici indifférente à l'universel et au particulier, comme chez Avicenne) ; elle s'organise autour de deux corollaires :

- celui du plus particulier : l'individuation est placée au niveau de l'essence, car elle se définit comme « *l'ultime actualité de la forme* » ;
- celui du plus commun : l'être est univoque, c'est-à-dire toujours et partout identique à lui-même. L'objet de l'intellect est « naturellement » ouvert sur l'être.

■ Vous avez dit individuation ?

C'est ce qui différencie un individu d'un autre de la même espèce.

L'étant

Duns Scot développe une métaphysique des essences et réagit contre le primat de l'intellect ; il emprunte à Avicenne sa théorie de l'être, science de « l'étant » capable de remonter à l'Étant premier sans recourir à des arguments tirés d'un monde qui aurait pu ne pas être¹⁷. Notre métaphysique reste nécessairement imparfaite, toute comme notre théologie dont les principes et les conclusions sont toujours orientés vers une « pratique »¹⁸.

Si la physique établit d'abord l'existence d'une intelligence motrice suprême, la métaphysique, science de l'être et de ses propriétés, prouve qu'il s'agit de Dieu, dont une connaissance plus précise est apportée par la théologie.

17. In *Met.*, VI, 4, 2.

18. *Ord.*, prol., pars 5, qu. 1-2.

La métaphysique de Duns Scot

La réalité du monde contingent impose que la métaphysique soit une science de ce qui n'est ni singulier, ni universel, ni fini, ni infini, ni parfait, ni imparfait, et qui, saisi dans sa pureté originaire, est la réalité commune à tout ce qui « est » comme à tout ce qui « peut être » (Dieu d'ailleurs commence par créer des possibles). Cette réalité intelligible est univoque car, si elle ne l'était pas, tout discours serait « équivoque » et finalement « inconsistant »¹⁹.

Scot distingue toujours le « su » du « cru » et attache une grande importance à la vocation propre de l'intellect qui vise un « étant » par une « négociation » qui saisit d'un seul mouvement les réalités successives, ou le considère soit dans sa singularité unique (ce que les successeurs de Duns Scot qualifieront d'« haccétés »), soit dans sa forme générique ou spécifique.

Le concept d'haccété

L'haccété est un concept qui se greffe sur la théorie aristotélicienne de l'être. Aristote distinguait en effet la forme, la matière et le composé des deux. L'haccété est ce « quelque chose » qui s'ajoute à ces trois éléments : toute nature comporte forme, matière et composé mais, par exemple, dans le cas de l'humanité, un homme singulier comporte une forme elle-même individuée, une matière qui l'est également : c'est *telle* ou *telle* matière avec *telle* ou *telle* forme qui fait *tel* ou *tel* individu. L'haccété est comme la « réalité dernière » de la nature ; un individu humain donné est une unité en soi.

L'univocité

L'être dont traite la métaphysique n'est pas un genre, mais un « commun réel » ; les preuves de l'existence de Dieu reposent sur « l'être univoque » saisi par le concept²⁰ ; elles reviennent à montrer que, dans l'être, il y a l'infini et qu'il est premier par rapport au fini. Par opposition à la notion d'analogie prise par Thomas d'Aquin, l'univoque signifie que, de l'être fini à l'être infini, la différence n'est que de modalité (c'est-à-dire de « *détermination d'une substance* » ; les scolastiques distinguant le mode substantiel du mode accidentel ou transcendantal). Est donc univoque tout concept doué d'une unité suffisante : « *L'univoque est ce dont la raison est en soi une, que cette raison soit la raison d'un sujet, qu'elle dénomme le sujet, ou qu'elle soit dite par accident du sujet*²¹. » Dans l'univocité,

19. M. de Gandillac, in Actes du congrès d'Oxford-Édimbourg, Rome, 1968.

20. D'après E. Gilson.

21. *Ordinatio I*, 8, § 89.

l'identité du concept englobe les choses désignées à la fois par le nom et par le sens (ce que les grecs nommait « *phenomenos* »). Dans cet espace logique, il importe plus de savoir avec certitude que l'étant est inclus dans le concept (de « créé » ou d'« infini ») que d'avoir des certitudes sur le concept.

Les sources de la certitude selon Duns Scot

Les sources de la certitude sont à la fois dans l'âme et dans l'objet. Duns Scot en répertorie trois :

- 1°) la certitude des premiers principes : elle est énoncée par des propositions à deux termes dont l'identité ou la différence sont perçues avec évidence : « Le blanc n'est pas noir. » ;
- 2°) la certitude par expérience : elle permet de prévoir l'avenir en référence au passé selon le principe que tout ce qui arrive par une cause qui n'est pas libre est l'effet naturel de cette cause ;
- 3°) la certitude interne : elle concerne nos actes ou nos sensations et persiste même si nous nous trompons sur l'objet qui les a produits.

Comme l'intelligence ne perçoit que des accidents et non la substance, nous pouvons dire que, sans l'univocité de l'être, aucune connaissance de la substance n'est possible, aucun jugement non plus, aucune connaissance de Dieu. L'idée d'être rend tout possible, mais – par elle-même – ne produit rien. Les attributs de Dieu étant pour nous inconcevables, il ne nous est pas possible d'attribuer l'intelligence ou la volonté à Dieu. Si nous y parvenions, ce serait la preuve que Dieu est sans être et sans vie, et lui attribuer un pouvoir créateur revient à enlever toute efficacité aux créatures, l'existence de Dieu supprimant celle de la créature. Là est le grand tournant de la pensée : les vérités de foi ne sont pas susceptibles d'être des vérités philosophiquement interprétées.

■ La liberté et la volonté

« La fin suprême de l'homme est dans l'amour, c'est-à-dire dans la volonté, cela contre Aristote qui la voyait dans la contemplation, mais avec saint Augustin qui place les anges aimants plus près de Dieu que les anges sages. »²²

22. E. Bréhier, in *La Philosophie du Moyen Âge*, Duns Scot, Paris, 1937, p. 337.

La liberté est « la plus noble cause » parce qu'elle seule est à même de nous conduire à un Dieu qui est Amour. Qu'il s'agisse de Dieu ou de l'homme, Duns Scot refuse de sacrifier cette liberté à la moindre « nécessité ». La volonté est toujours libre, mais il faut distinguer les cas où elle est déterminée de ceux où elle ne l'est pas. Dieu est ainsi absolument déterminé à s'aimer lui-même ; en revanche, le monde qu'il a créé doit être totalement en accord avec les lois de la justice et de la sagesse divines.

La volonté domine la raison (Platon avait le point de vue opposé). Si le pouvoir suprême est dans la volonté de Dieu, c'est la volonté qui domine l'intellect, dans l'âme humaine. Ce pouvoir donne aux hommes la liberté alors même que l'intellect est toujours contraint par l'objet dont il s'occupe.

Un moderne défenseur de la liberté

Duns Scot était également un farouche adversaire de l'esclavage (bien avant tout le monde !) ; il pensait que les biens non mis en valeur par leur propriétaire devaient être transférés ; il rendit hommage aux « hommes industriels » qui, en se livrant à de grands commerces, méritent des honneurs proportionnés aux risques encourus et aux services rendus...

Guillaume d'Occam (~1290-1348)

« Il est vain de faire avec plus ce qui peut être fait avec moins. »

■ La vie de Guillaume d'Occam

Né en Angleterre, à Occam, petit bourg du Surrey, Guillaume entre assez jeune dans l'ordre des Franciscains ; il est possible qu'en 1324 il ait enseigné à Paris et à Oxford. La même année, il est cité à comparaître pour hérésie, devant le pape Jean XXII, à Avignon. Nous n'avons trace d'aucune condamnation. Guillaume est offusqué par le train de vie pontifical et les actes d'autorités suscité par les querelles sur la pauvreté

évangélique qui divisait alors les Franciscains (dont une partie s'opposait violemment au pape). Peu après, Jean XXII proclame que Jésus et ses apôtres avaient possédé des biens en toute propriété. En 1328, Occam prend parti pour le ministre général de son ordre dans une discussion sur la pauvreté du Christ. Menacé d'arrestation, Guillaume s'enfuit et se place sous la protection de l'empereur d'Allemagne.

L'exil

Guillaume d'Occam restera sous la protection de Louis de Bavière jusqu'à sa mort, à Munich, en 1348, sans cesser de multiplier les écrits pour la défense du droit de l'empire contre les abus du pouvoir pontifical.

■ L'œuvre

Politique ²³	Philosophie et théologie	Logique	Physique
<i>De dogmatibus Johannis XXII papae</i> (1333)	<i>Commentaire sur les Sentences</i>	<i>Expositio aurea</i>	<i>Quaestiones in octo libris physicorum</i>
<i>Allegationes de potestate imperiali</i> (1338)	<i>Centilogium theologicum</i>	<i>Summulae in libros physicorum</i>	<i>Expositio physicae</i>
<i>Dialogus</i> (1345)	<i>Quodlibets</i>	<i>Summa totius logicae</i> (Somme de toute logique)	<i>Quaestiones super libros physicorum</i>
<i>De imperatorum et pontificum potestate</i>	<i>Commentaires sur la Logique et la Physique d'Aristote</i>		
<i>De electione Carolis IV</i>			

■ La raison et la foi

Bien avant Luther, Guillaume d'Occam conçoit une relation directe entre l'homme et Dieu, sans passer par l'intermédiaire de l'Église (qui ne doit s'occuper que de la destinée surnaturelle des fidèles) ; pour lui, l'autorité souveraine n'est pas détenue

23. Pamphlets écrits en Bavière, tous dirigés contre le pape.

par le pape, mais par le concile. Il n'est pas très étonnant qu'il ait à ce point lutté contre le pouvoir pontifical et séparé aussi radicalement la foi de la raison. Il nie que la théologie soit une science, refuse l'union du savoir et de la conviction religieuse.

Une critique radicale du réalisme

La métaphysique est écartée au profit d'une critique radicale du réalisme : « *Il n'y a en dehors de l'âme nulle réalité universelle ni par elle-même, ni par quelque élément surajouté (qu'il soit un être réel ou un être de raison) ni de quelque façon qu'on le considère ou l'entende ; l'existence de l'universel est aussi impossible que l'homme soit un âne.* »²⁴

La connaissance intuitive

Cette détestation des universaux s'opère au bénéfice de la connaissance intuitive, propre à une existence qu'il juge contingente et non plus orientée vers les essences nécessaires. Selon lui, seule la connaissance intuitive est évidente (et non certaine) ; immédiate, elle s'applique aux choses sensibles, à soi-même et à ses actes. Occam abolit les intermédiaires que les thomistes plaçaient entre l'esprit et les choses ; au même titre que le rapport direct qui unit Dieu et l'homme...

Une théorie de l'universel

À partir de la connaissance intuitive, Occam construit une théorie de l'universel aux antipodes de celles des réalistes. Un terme est universel quand il est prédicat commun d'un ensemble de sujets : « *Il est donc universel par la prédication, non pour lui-même, mais pour les choses qu'il qualifie* » ; ainsi, le terme « homme » est universel en ce qu'il peut être vrai indifféremment pour tel ou tel individu : il est universel par sa signification en tant que signe. « *L'universel est par nature signe d'une pluralité* », le signe en question peut être :

- *signe naturel* : la fumée signifie le feu ;
- *signe institué* : le mot ; en soi, il est singulier, c'est une « chose ».

24. *I Sent.*, dist. 2, q. 7.

L'empirisme d'Occam

Pour Occam, les universaux sont les « termes » de la proposition, des signes (ou symboles), une fonction ; la science se compose non d'idées, mais de signes. L'expérience joue ici un grand rôle et se conjugue à la connaissance intuitive au nom d'un principe : « *Les causes de même sorte ont des effets de même sorte.* »²⁵ L'expérience nous délivre une seule donnée : les qualités ou propriétés ; ainsi, ce que nous « connaissons » du feu, c'est la chaleur.

Étant donné l'état actuel de l'homme, Occam pense qu'aucune connaissance intuitive de Dieu n'est possible, qu'on ne peut pas davantage prouver l'existence de Dieu par une quelconque preuve, ni démontrer que Dieu a créé le ciel et la terre. Son empirisme détruit toutes les notions de l'univers d'Aristote, les arguments d'Anselme et de Thomas d'Aquin.

La logique divine

Pour Occam, la logique est une science purement pratique dont le rôle est d'indiquer les opérations à suivre pour atteindre un but précis. Les « termes » sont les objet premiers de cette logique, les éléments des propositions qui constituent le syllogisme, et ils sont toujours considérés dans leur référence aux choses qu'ils désignent ; ils sont des « signes » (ou des « intentions ») et se divisent en :

- intention première (ou espèce) quand ils se réfèrent à des choses réelles intuitivement connues ;
- intention seconde (ou genre) quand ils se réfèrent aux intentions premières.

Les choses sont présentes à l'intellect ; de là naît le concept, par « *une opération secrète de la nature* », qui forme (dans l'âme) un « *nom mental* » dont la fonction est de tenir lieu de la chose extérieure, qui n'est pas un signe. Le processus est naturel et non issu d'une construction intellectuelle ou volontaire. La relation n'est dotée d'aucune réalité, sauf celle des termes rapportés l'un à l'autre. Dans cette logique, seuls les individus existent, un tout ne pouvant être autre chose que ses éléments ; l'ordre de l'univers existe dans notre esprit et pas dans les choses... Occam n'admet pas l'existence des idées, c'est la puissance divine (Dieu lui-même) qui pose les connexions que la science a pour objet.

25. *Sent.*, Prol. quest. 2.

Le rasoir d'Occam

Le principe majeur de la méthode d'Occam (et le plus célèbre) est celui qui porte son nom : le rasoir d'Occam (principe déjà utilisé par Duns Scot) ; il s'agit d'un instrument de dialectique qui sert à retrancher tout concept superflu ; le principe est résumable à cette maxime (qui ne figure d'ailleurs pas dans son œuvre) : « Les entités ne doivent pas être multipliées sans nécessité. » Par entité, il faut comprendre les formes, les substances et autres idées dont s'occupait la métaphysique traditionnelle. Le rasoir d'Occam est également un principe d'économie (dit de « parcimonie ») qui consiste à utiliser l'hypothèse la plus simple.

Contre la réalité des relations, Occam emploie un procédé qui lui est cher : le progrès à l'infini. Si, par exemple A est semblable à B, la relation de A à B sera semblable à celle de B à A ; cette relation est un nouvel être : C, à son tour semblable à A et à B, et ainsi à l'infini. En procédant de la sorte, Occam voulait supprimer ce qu'il nomme les « distinctions artificielles ».

Un nouvel ordre mystique

Le Dieu tout-puissant de la dialectique d'Occam lui vient de la révélation. Puisque la théologie naturelle est inapte à atteindre (et à démontrer) l'existence de Dieu, il faut s'en remettre à ce qu'apprennent les articles de foi du Credo. Le « divorce » entre savoir et foi semble un temps consommé, mais il ouvre une large voie à la mystique qui d'ailleurs trouvera en Maître Eckart, pour ne citer que lui, un nouvel essor.



Philosophies arabes et juives

La philosophie arabe

■ Avicenne (980-1036)

Un homme universel

Il s'appelait Abû 'Alî Hosayn ibn 'Abdillâh Ibn Sînâ ; certaines de ses œuvres traduites en latin au XII^e siècle portent un nom marqué par la prononciation espagnole, « Aven Sînâ », qui a conduit à la forme « Avicenne » sous laquelle il est universellement connu, vu d'Occident tout du moins.

Né à Afshana près de Boukhara (dans l'actuel Ouzbékistan, alors la Perse), il est fils d'un haut fonctionnaire du gouvernement samanide. Son autobiographie, complétée par son disciple Jûzjâni, nous apprend qu'il fut un enfant très précoce. Il reçoit une éducation encyclopédique : grammaire, géométrie, physique, médecine, théologie... Il relut quarante fois la *Métaphysique* d'Aristote avant de la comprendre grâce à un traité de Fârâbî. Il ouvre un cours public à Gorgan et commence la rédaction de son « grand canon » (*Qânûn*) de médecine qui restera la base des études médicales.

Une encyclopédie vivante

À dix-huit ans, Avicenne a pour ainsi dire fait le tour de tout ce qu'on pouvait alors savoir. Quand il accepte la charge de vizir (plus précisément de ministre) que lui propose le prince de Hamadan, il compose un commentaire des œuvres d'Aristote. Il s'impose un programme de travail écrasant : le jour est consacré aux affaires publiques, la nuit aux affaires scientifiques...

À la mort de son protecteur, il a l'imprudence d'entretenir une correspondance secrète (pas assez !) avec le prince d'Ispahan ; emprisonné, il en profite pour écrire. Réussissant à s'échapper, il devient un familier de son correspondant ; en 1034, Ispahan tombe au main de Mas'ûd, les bagages du shayk sont pillés, la ville mise à sac... disparaît l'énorme encyclopédie rédigée par Avicenne : vingt-huit mille questions en vingt volumes dont ne subsiste que des fragments. Au cours d'un voyage où il accompagne son prince, il est pris de malaise (il souffre d'une grave affection intestinale), se soigne d'une manière expéditive et meurt en mulsuman fidèle.

■ L'œuvre

Œuvres conservées ²⁶
– une partie du commentaire de la <i>Théologie</i> dite d'Aristote²⁷ – commentaire du livre A de la <i>Métaphysique</i> d'Aristote – notes en marge du <i>De anima</i> d'Aristote – <i>Logique des Orientaux</i>, sous forme de cahiers ; toutes ces œuvres proviennent des fragments sauvés du <i>Livre du jugement impartial</i>
<i>Qânûn</i> , Grand canon de médecine
Récits mystiques
Récits de Hay ibn Yaqzân
<i>Kitab al-Nadjat</i> : Livre de la délivrance de l'âme
<i>Ilahiyat</i> : <i>Philosophia divinalis</i> (métaphysique) <i>Asrar al-Salat</i> : traité sur le sens ésotérique de la prière, etc.

26. Liste indicative, établie d'après la bibliographie de Yahya Mahdavi (qui recense deux cent quarante-deux titres).

27. Il s'agit d'une paraphrase en arabe des dernières *Ennéades* de Plotin.

Une théorie de l'essence

En Islam, on nomme *falsifa* la philosophie inspirée des Grecs (mélange d'influences aristotéliennes et de néo-platonisme). Avicenne développe une métaphysique des essences (ou « nature », « quiddité ») ; l'essence « *est ce qu'elle est* » de façon absolue et inconditionnelle. L'une d'elles est privilégiée : l'être qui se dédouble en « *être nécessaire* » et « *être possible* ». Chaque essence possible ne pouvant exister que si quelque chose la rend nécessaire ; ainsi, « l'exister » est un accident nécessaire en raison de sa cause. La Création est l'acte même de la pensée divine qui se pense elle-même et la connaissance que l'Être divin a de soi est dite « Première Intelligence » (ou « Première émanation », « Premier Nous »). L'énergie créatrice se confond avec la pensée divine, elle assure la médiation entre l'Un et le Multiple, étant posé que « *de l'Un ne peut procéder que l'Un* ».

L'angélologie d'Avicenne

Métaphysique et théorie de la connaissance sont solidaires ; c'est cette noétique (« acte même de penser ») qui induit la célèbre angélologie d'Avicenne.

■ Vous avez dit angélologie ?

C'est une théorie sur les anges.

Cette théorie des Intelligences hiérarchisées fonde la cosmologie et situe l'anthropologie. L'Être est établi comme nécessaire, « *Et cette connaissance que l'Être divin a éternellement de soi-même n'est autre que la première Émanation, le 1^{er} Nous ou 1^{re} Intelligence* ». Selon H. Corbin, la pluralité de l'Être procède de cette 1^{re} Intelligence par une série d'actes de contemplation.

Les Dix Intelligences et l'âme humaine

La Première Intelligence (médiatrice) initie un ensemble d'actes de pensée et surtout une triple contemplation :

- 1 – de son Principe (ce qui rend nécessaire sa propre existence)
- 2 – d'elle-même (dans sa relation avec son principe)
- 3 – dans ce qu'elle est par elle-même (son essence)

Cette triple contemplation se répète, jusqu'à ce que soit complète la « double hiérarchie » :
– **hiérarchie supérieure des Dix Intelligences** = les Chérubins ou Anges sacro-saints ;
– **hiérarchie inférieure des Âmes célestes** = Anges de la magnificence (force motrice des cieux), exempts du trouble des sens, ils possèdent la perception « imaginative » à l'état pur. De la seconde contemplation procède la Première Âme motrice du Premier Ciel ou « Sphère des Sphères » qui englobe tous les autres ; de la troisième, le corps éthérique...

↓
Deuxième Intelligence

↓
Troisième, quatrième, etc.

↓
Dixième Intelligence, dite « Intelligence agente » ou active n'a plus la force de produire une autre intelligence unique et une autre Âme unique ; elle est identifiée à :

- Gabriel, l'ange de la révélation, chez les philosophes avicenniens musulmans ;
- L'Esprit-Saint, chez certains philosophes avicenniens chrétiens.

Elle se fragmente en la multitude des âmes humaines et « illumine » celles qui ont l'habitude de se tourner vers elle. L'Ange projette dans l'âme les formes intelligibles (l'intellect humain étant incapable d'abstraction).

L'intellect humain (l'âme) possède une structure également en « double dimension », deux faces dites « anges terrestres » :

- **l'intellect contemplatif** (ou théorétique) qui possède 4 degrés :
 - il est nu et vide, semblable à une matière en puissance ;
 - il entre déjà en acte par les sensations et les images ;
 - il entre complètement en acte et devient intellect « acquis » (quand il se tourne vers « l'Intelligence agente » ; les formes sensibles recouvrent les formes intelligibles) ;
 - il connaît un état « habituel », à force de répéter cette « conversion avec l'Ange ».On ne peut d'ailleurs se connaître sans connaître celui qui « donne » les formes.

+ 1 degré supplémentaire: « l'intellect saint » = état supérieur d'intimité entre l'intellect et l'Ange ; le « sommet » de cet état est le don de prophétie, la révélation communiqué aux prophètes

- **l'intellect pratique** (ou « actif ») = l'âme pensante, c'est-à-dire occupée à gouverner le corps et les puissances vitales.

Une pensée mystique

Bien qu'il soit classé parmi les « Philosophes de l'Islam » plutôt que parmi les spirituels, Avicenne a également fait part de son expérience mystique où il expose que tout acte de connaissance devient, en son sommet, une prière ; aspect d'une pédagogie spirituelle appelée à se répandre. Dans la trilogie des récits mystiques, le philosophe nous laisse quelques aspects de son secret spirituel compris comme un voyage dont il invente lui-même les symboles : le *Récit de Hayy ibn Yaqzan*, le *Récit de l'oiseau* et le *Récit de Salaman* sont, chacun à sa manière, une initiation au voyage mystique vers un Orient mythique.

■ Averroès (1126-1198)

« *La philosophie est la sœur de lait de la Révélation.* »

Un penseur interculturel

Dénommé Ibn Rushd en arabe, son nom devint Averroès pour l'Occident quand ses œuvres furent traduites en latin. Né à Cordoue en 500 de l'Égire, soit en 1126 de l'ère chrétienne, sa famille compte de célèbres juristes. En 1169, après avoir étudié le droit, la théologie, la médecine, la poésie, la philosophie grecque et l'astronomie, il est nommé qadi (juge suprême) à Séville avant d'officier en 1171 dans sa ville natale où il devient médecin à la cour des Almohades. D'abord comblé d'honneurs, il est suspecté d'hérésie par les docteurs de la loi et placé en résidence surveillée à Lucena où il subit les incessants affronts des théologiens et du peuple. Condamné à la réclusion au Maroc, il est médecin à Marrakech où il meurt en 1198. Ses restes furent transférés à Cordoue.

Chez Averroès, on distingue généralement trois espèces de commentaires :

- le petit commentaire, abrégé ou paraphrase ;
- le commentaire moyen : explication courte paragraphe après paragraphe,
- le grand commentaire (que Dante loue dans son *Enfer*, IV, 144) ; au texte suivi s'ajoutent les problèmes soulevés, les

solutions avancées par les commentateurs antérieurs (avec examen), celles de l'auteur avec développements parfois fort longs.

Les commentaires sont traduits en latin dès le ^{xiii}^e siècle ; les derniers ouvrages influencent d'abord la pensée juive puis le monde chrétien à partir du ^{xiv}^e siècle ; le monde musulman ne le reçoit véritablement qu'au ^{xix}^e siècle.

■ L'œuvre

Commentaires	Autres
38 commentaires des œuvres d'Aristote dont : – <i>L'intelligence et la Pensée</i> (Grand commentaire sur le Livre III du <i>De anima</i>) ; – <i>Grand commentaire de la Métaphysique</i> – <i>Grand commentaire du Traité de l'âme</i> (seulement accessible dans sa version latine littérale) – <i>Seconds Analytiques</i> – <i>Commentaire sur le traité des animaux</i> – <i>Commentaire moyen sur la Physique</i> – <i>Commentaire moyen sur la Rhétorique et la Métaphysique</i>	<i>Opuscles sur l'intellect</i>
	<i>De la substance du monde</i> (dissertations de physique)
	<i>Traité décisif</i> (72 articles)
	<i>Sur les méthodes de la démonstration concernant les dogmes religieux</i>
	<i>L'Écroulement de l'écroulement</i> (contre Gazali)
	<i>Généralités</i> (grand traité médical)
	<i>Découverte de la méthode</i>
	Et des opuscles sur des questions médicales, un traité d'astronomie, un de grammaire

Sur les pas d'Aristote

Averroès fut aussi médecin et juriste. Outre ses *Généralités*, il écrivit la *Bidaya*, vaste ouvrage consacré à des questions de droit musulman (*fiqh*) où le religieux et le juridique ne sont

pas dissociables. Son œuvre porte la marque d'un aristotélisme compris comme le germe de toute vérité définitive : « *Je crois que cet homme a été une norme dans la nature, un modèle que la nature a inventé pour faire voir jusqu'où la perfection humaine peut aller en ces matières.* »²⁸

La preuve démonstrative

Averroès voit en son modèle l'auteur sans égal de la théorie de la preuve démonstrative, à même de fonder la connaissance sur des bases solides. En astronomie, il défend les conceptions d'Aristote contre celles de Ptolémée²⁹ : le monde est un tout organisé. Dieu, « premier moteur », actualise au moyen des causes les puissances dans le monde qui est éternel et conséquence de la causalité divine. Dieu n'intervient pas dans les affaires humaines. La béatitude finale de l'être humain se trouve dans l'absolue conjonction de l'intellect passif de l'homme et de l'intellect actif de Dieu. La perfection purement intellectuelle (totalement indépendante de la religion que l'homme professe) est le moyen d'atteindre la béatitude éternelle. Seul l'individu est réel, les universaux (les Idées) n'existent pas ; l'intelligibilité consiste à contempler les causes véritables des êtres.

Cette fidélité à Aristote s'accommode de quelques conceptions plus personnelles : il n'y a aucune contradiction entre la philosophie et la loi divine, bien plus, cette dernière appelle à étudier rationnellement les choses. Unir ainsi le traditionnel au rationnel n'est possible que parce que la loi divine a un sens extérieur (lettre exotérique « *zâhir* ») et un sens intérieur (lettre ésotérique « *bâtin* ») : la vérité n'est ni double, ni contradictoire ; les hommes capables de science doivent pénétrer ce dernier sens (et le garder pour eux), les autres devant se contenter du premier qui leur est destiné : le vulgaire contemple la lumière de Dieu comme on le fait du soleil³⁰ alors que le philosophe va au-delà de ces simples métaphores. Les arguments des théologiens (capables de troubler les esprits) sont simplement « probables ».

28. *Grand Commentaire du traité De l'âme* (III, 14).

29. Astronome, mathématicien et géographe grec du II^e siècle apr. J.-C. Son système domine le Moyen Âge et la Renaissance, jusqu'à Galilée et Copernic.

30. In *Découverte de la méthode*.

La philosophie au service de la Loi divine

« *Le vrai ne peut contredire le vrai.* » (*Traité décisif*).

Dans *Le Livre du discours discursif*, Averroès use d'une démonstration rationnelle dont la démarche s'articule autour de trois idées majeures :

- la Révélation impose l'usage de la raison philosophique : la philosophie est l'examen rationnel des étants, une connaissance qui permet d'atteindre celle de Dieu ; la rationalité progresse par accumulation des acquisitions de la pensée ;
- les discordances entre raison et Révélation doivent donner lieu à une interprétation réservée à l'élite (« *transfert de la signification du mot de son sens propre vers son sens tropique* » ; § 20) ; les catégories humaines deviennent « métaphores » ou « métonymies » ;
- le Coran s'adresse à tous ; il est susceptible de lectures différenciées selon la capacité de chacun à en comprendre le sens et la portée. Il existe trois méthodes de lecture adaptées à trois classes d'hommes et que le Coran préconise :
 - méthode démonstrative, principalement utilisée dans le syllogisme, elle est réservée à ceux qui « assentent » par démonstration parce qu'ils sont philosophes ;
 - méthode dialectique où l'argumentation (ou thèse) dialogue avec des objections, réservée à ceux qui ont accès à l'interprétation par nature et par habitude ;
 - méthode rhétorique ou art de persuader par les moyens propres au langage, réservée au plus grand nombre. Le sens littéral et symbolique du texte est réservé au peuple.

Les interprétations vraies ne doivent pas être écrites. La santé de l'âme s'acquiert en accomplissant les actes prescrits par la Loi divine ainsi que par la science et la pratique légale qui conduisent à la béatitude.

L'antifondamentalisme

Tout est dans cet écart entre l'exercice de la philosophie et la foi révélée ; chacun doit rester dans sa sphère, telle est la condition nécessaire à leur accord et au fragile équilibre. Le philosophe doit garder son autonomie, il peut – à la rigueur – citer ce passage où la parole de Dieu dit : « L'homme n'a reçu que peu de science », et s'en tirer à bon compte ! Quel exemple pour les fondamentalismes que celui d'Averroès, mulsuman fidèle, pour qui l'exercice de la raison est une obligation qu'impose la Loi révélée à quiconque espère servir honnêtement son Dieu !

La philosophie juive

■ Maïmonide (1135-1204)

Un grand exécuteur testamentaire

Moïse Maïmonide est peut-être le seul philosophe juif au sens culturel du terme : sa pensée est radicalement juive par son contenu comme par son sens et a donné naissance à une théologie intégrée à la pensée religieuse et à la tradition. En effet, à la Torah (ou Pentateuque), la Loi, et au Talmud (commentaire et enseignement écrit) est adjointe la philosophie. Maïmonide propose ainsi une codification synthétique du judaïsme orthodoxe. Celui qu'on nomme par ses premières syllabes Rambam (Rabbi Mosheh ben Maymon) est donc une référence majeure pour les intellectuels juifs comme pour les simples fidèles.

Une pensée militante

Né à Cordoue en Espagne avant la conquête mulsumane de l'Andalousie, Maïmonide assiste en 1148 à son annexion par les Almohades qui, avant les catholiques, entame une politique de persécution du peuple juif sommé soit de se convertir à l'islam, soit d'émigrer. Avec son père, il avait suivi des études scientifiques, étudié la Bible et le Talmud. Il publie très tôt un *Traité de logique* qui restera longtemps une référence pour les jeunes philosophes juifs.

Maïmonide, le gardien de l'identité juive

Outre le « danger culturel » représenté par les philosophies arabes et grecques, l'urgence de sauvegarde identitaire du peuple juif trouve en Maïmonide son plus fidèle serviteur. Toute son œuvre vise à assurer la sauvegarde de « l'identité juive » au travers d'une nouvelle Loi.

L'œuvre de Maïmonide comporte deux ouvrages majeurs :

- le *Misneh Torah* ou *Répétition de la Loi* (sous-titré : « La Main-forte », réponse dialectique de la culture contre la violence) : synthèse de la législation, de la morale et de la théologie juive (1180) ; la première partie est composée par le *Livre de la connaissance* traitant de l'existence d'une âme et d'une forme de l'homme, et proposant une morale du juste milieu (inspirée des thèses aristotéliennes), une réflexion sur l'unicité de Dieu (et son absolu pouvoir créateur), mais aussi une doctrine sur le prophétisme de la parole de Moïse et le caractère intangible des Écritures saintes ;
- le *Moré Neboukim* ou *Guide des égarés* (1190), adressé aux intellectuels.

Refusant de se convertir, la famille Maymon erre en Espagne, au Maroc et dans le royaume chrétien de Jérusalem ; elle s'installe finalement à Fostat près du Caire où le grand philosophe juif devient médecin de la cour de Salah al-Din, puis chef de toutes les communautés juives d'Égypte.

Sous le signe de la persécution

Toute l'œuvre de Maïmonide est placée sous le signe de la persécution, du voyage et de l'angoisse. Maïmonide écrit également des lettres, telles l'*Épître sur la persécution*, l'*Épître au Yemen*, une autre *Sur la résurrection des morts* et *Aux juifs du Maroc* qu'il exhorte à rester fidèles au Dieu d'Israël.

En 1204, meurt à Fostat, en la personne de Maïmonide, un des plus grands Sages de l'humanité, puits de science, forteresse morale, philosophe au rayonnement jamais atténué, rabbin dont la parole a force de loi, médecin du corps et des âmes.

La Loi et la philosophie

La pensée biblique et rabbinique se conjugue chez Maïmonide avec des données issues de la pensée d'Aristote qu'il « adapte » et renouvelle. Pour lui, il y a plus que la philosophie, il y a Dieu et la révélation prophétique. Dans le *Livre de la connaissance*, Maïmonide commence par dresser un immense exposé systématique de la loi juive (biblique et talmudique) et rappelle les notions fondamentales de la métaphysique, de l'éthique et de la cosmologie que lui suggère l'appropriation philosophique de la Bible. Philosophier devient un commandement de la Torah, observer la Loi doit nécessairement emprunter la voie de la philosophie.

Le guide des égarés

Les Écritures sont présentées dans le *Guide* (rédigé en arabe et traduit en hébreu du vivant de l'auteur) comme une œuvre ésotérique qu'il convient d'élucider. Le livre est écrit sous la forme d'une lettre envoyée à un ami et disciple, Joseph ibn Jehuda ibn Aknim, ce qui est une transgression manifeste de l'interdit de divulguer des secrets par un enseignement écrit largement diffusé. Le *Guide* est un flambeau en même temps qu'un écrit codé qui accorde une importance extrême à chaque mot ; chaque chapitre est mis en lumière par d'autres, non sans recherche ; Maïmonide retenant la valeur absolue de l'effort présente dans la Bible autant que dans la tradition éthique juive. L'homme qui sait lutter face à l'adversité, face aux tentations, comprend que l'ascèse possède une haute fonction éducative et purificatrice.

Un enseignement ésotérique

Si l'on en croit la parabole (III, VI) du château dont Dieu est le roi, ni les mathématiciens, ni les logiciens, ni les non-philosophes ne pourront accéder au cœur du palais réservé aux vrais philosophes, seuls susceptibles de voir la présence même du roi... Le guide se propose d'être un interprète de la réalité et oppose le sens manifeste (premier) des Écritures au sens profond, caché qu'il va délivrer. Cet enseignement ésotérique, Maïmonide est le premier à le qualifier de « kabbale ». La vérité est ici dans l'exceptionnel et le rare au point qu'une « vérité dite une fois vaut plus que des vérités répétées ».

Étape après étape, le chemin se dégage vers la doctrine de l'inspiration prophétique (qui échappe à la philosophie) comprise comme un miracle greffé sur l'organisation générale du monde, explicable au regard de la direction que Dieu a donné à l'univers en le créant.

Le passage à la pensée mystique

Les prophètes ne peuvent accéder à l'inspiration qu'au terme d'une longue préparation intellectuelle et morale, excepté pour la Révélation de la Loi à Moïse, moment de pure exception qui trouble l'intelligence. Ce moment unique entre tous (*Guide*, II, 35) n'est pas saisissable par la philosophie. Par ailleurs, l'homme parfait peut se voir refuser par Dieu le don de prophétie (*Guide*, II, 36) ; cette théorie montre le passage de la pensée rationnelle à la pensée mystique. Philosophe et mystique se séparent, le premier ne connaît que l'ignorance des causes de son échec, le second ne connaît que l'ignorance des causes de sa victoire...

Il en est de même de l'être de Dieu dont on peut seulement dire ce qu'il n'est pas, sans jamais pouvoir espérer comprendre ce qu'il est. Entre Dieu et l'homme, il y a un néant, un abîme sans fond qu'il faut accepter, cela impose un désintéressement absolu, un messianisme terrestre, une lente progression vers son « *néant intérieur* » où Dieu se cache. Cette entrée au plus profond de soi-même est facilitée par la prière : elle doit être absolu silence, par l'observance de la Loi et de ses prescriptions qui sont d'abord Amour (derniers chapitres du *Guide*) : seule passerelle entre Dieu et l'homme. Ici, l'Amour devient l'unique voie de connaissance ultime et de vérité.

Chapitre 3



L'humanisme, les sciences et la politique

Historiquement, l'humanisme est un mouvement d'idées européen (en Italie dès le ^{xiv}^e siècle, en France à la fin du ^{xv}^e siècle) qui s'oppose à la scolastique médiévale en redécouvrant les œuvres et les textes de l'Antiquité. On distingue généralement :

- l'humanisme chrétien qui tente de concilier la Bible et la littérature antique ;
- l'humanisme « paganisant » qui tire profit des modèles anciens pour mettre en cause les valeurs propres au christianisme.

Une nouvelle dignité humaine

Si l'humanisme développe l'esprit critique en favorisant l'autonomie de la philosophie par rapport à la théologie, il est aussi caractérisé par une recherche de la sagesse à la mesure de l'homme : il est désormais possible de combiner le goût de l'érudition à l'amour de la vie dans le but d'exalter la dignité de l'homme comme une valeur essentielle sinon suprême.

L'homme se donne un nouveau statut, il n'est plus seulement « créature », il devient lui aussi créateur (les premières œuvres picturales signées datent du ^{xv}^e siècle). Le héros – modèle de l'homme idéal – tend à remplacer le saint, le prince se bat plus pour une nouvelle conception de l'État que pour sa seule gloire... Enfin, la culture devient un facteur d'émancipation. Là est la « renaissance », dans ce mouvement où l'esprit puise un ressourcement, une énergie nouvelle.

L'esprit de la renaissance

Le retour aux « choses antiques » est un nouveau départ, c'est « l'émergence de quelque chose qui n'avait encore jamais été conçu par l'homme, l'apparition de figures qu'on n'avait jamais vues sur terre »³¹. Ange Politien, élève de Ficin, définit la Renaissance comme une « résurrection » ; l'idée n'est pas nouvelle en soi puisque la pensée médiévale liait renaissance et régénération baptismale. Ce retour est un âge d'or, celui des sciences sœurs où tout concourt à signifier la dignité de l'homme : grammaire, poésie, peinture, musique, architecture... Pour Ficin, il s'agit d'un renouveau placé sous le signe de la théologie qui nous permet de connaître la destinée de l'âme immortelle grâce aux « raisons platoniciennes ».

Au ^{xix}^e siècle, Engels qualifiera la Renaissance de « *bouleversement progressif le plus important que le monde ait jamais connu jusque-là* ». Le phénomène est résumable par la pensée d'Alberti, architecte de ce « nouveau monde » : « *L'homme est créé pour agir, l'utilité est sa destinée* », ou encore par la phrase enthousiaste de Hutten : « *La science prospère, les esprits se heurtent de face, c'est un plaisir de vivre !* »

Nicolas de Cues (1401-1464)

« Le désir de notre intelligence est de vivre selon l'intelligence, c'est-à-dire d'entrer de plus en plus profondément, d'une façon continue, dans la vie et dans la joie. Et comme la vie est infinie, nous serons constamment portés en elle dans le bonheur au gré de notre désir. » De la docte Ignorance (III, §12)

■ La vie de Nicolas de Cues

Né à Cues, entre Trèves et Coblenze en Allemagne, Nicolas Kreps (ou Chrippfs) porte pour nous le nom de sa ville natale. Élève des frères de la Vie commune, il étudie le droit, la philosophie et les mathématiques à Heidelberg, à Padoue puis à Cologne. Docteur en 1423, il est d'abord avocat puis prêtre. Il défend la cause de son protecteur, Ulric de Manderscheid, au Concile de Bâle où il

31. E. Bloch, *La Philosophie de la Renaissance*, p. 5.

présente un projet de réforme du calendrier et son célèbre traité, *La Concordance catholique*, vaste programme de reconstruction de l'Église et de l'Empire, établi sur la représentation électorale et le consensus. Le pape Eugène IV le juge apte à rétablir l'union avec Byzance où il est chargé, en 1437, de conduire en Italie les théologiens grecs au concile d'union de Florence (il en profite pour s'informer sur l'Islam auprès des franciscains).

En mer, Nicolas reçoit en don du « Père des lumières » une « illumination intellectuelle » : le principe de la « coïncidence des opposés » qu'il appliquera dans la *Docte ignorance*. Représentant de l'unité de l'Église, il est nommé cardinal en 1448, promotion alors exceptionnelle pour un Allemand !

Le progressisme de Nicolas de Cues

Très attentif aux progrès techniques (notamment à l'imprimerie), Cues demande aux princes de rassembler observations et expériences pour favoriser le progrès matériel et spirituel. Nicolas V, pape humaniste, l'envoie en mission en Allemagne, en Bohême et aux Pays-Bas où il prêche la réforme des mœurs, favorise l'instruction populaire et combat la superstition.

Pie II, qui partage sa vision d'une Europe chrétienne unie, lui confie l'administration des États pontificaux. Il consacre ses revenus à l'entretien gratuit des malades de l'hospice de Cues, correspond avec les moines de Tegerness à propos de théologie négative, s'intéresse à des travaux d'assèchement et d'endiguement. En 1464, il meurt à Todi, en chemin pour une croisade pour le moins mal préparée.

■ L'œuvre

Œuvres principales	Dates
<i>Concordance catholique</i> (ouvrage à la fois philosophique, politique, théologique et religieux)	1433
<i>De la docte ignorance</i> <i>De conjecturis</i> (Conjectures)	1440 1441
<i>Le Dieu caché</i>	1444
<i>Dialogue sur la Genèse</i> (consacré aux rapports de l'un et du multiple)	1447
<i>Apologie de la docte ignorance</i>	1449

.../...

Œuvres principales (suite)	Dates
<i>L'Idiota</i> (quatre dialogues où il oppose à la culture livresque et scolaire la libre recherche du « profane » qui apprend à lire dans « le grand livre de la nature ») + opuscules sur la <i>Quadrature du cercle</i>	1450
<i>La Vision de Dieu</i>	1453
<i>La Paix de la Foi</i> (dialogue)	1453
<i>Compléments théologiques</i>	1453
<i>Compléments mathématiques</i>	1453
<i>Béryl</i> (dépassé la tripartition aristotélicienne)	1458
<i>L'Être-Pouvoir</i>	1460
<i>Possest</i> (subtile réflexion sur la synthèse de l'acte et de la puissance)	1460-1461
<i>De cribratione Alchorani</i> ³²	1461
<i>Le Non-Autre</i> (entretien sur l'identité et l'altérité)	1462
<i>La Chasse de la sagesse ; Le Jeu de Boules</i> (dialogue platonicien sur des problèmes de mécanique touchant deux joueurs de boules)	1462
<i>La Cime de la Contemplation ; sermons et correspondance ; De venatione sapientia et le Compendium</i> (résumé de sa philosophie), etc.	1462-1463

La lecture de Platon

Influencé par Raymond Lulle (1235-1315) et les traditions médiévales, Nicolas est également un fin lecteur de Platon. Il admire le mythe de *Protagoras* où l'homme, né nu et sans armes, se procure par art les « moyens de mieux vivre » et le *Ménon* où le jeune esclave retrouve de lui-même la solution d'un problème de géométrie. La vérité est en nous, il suffit de l'y dégager, d'y reconnaître Dieu et son Amour. Convaincu que ni le génie des inventeurs, ni les ouvrages sur « les lois de l'économie et de la politique », ni les règles de vie vertueuse ou celles « de la pacifique domination de soi » ne suffisent au bonheur humain, Nicolas propose plusieurs théories principalement formulées dans la *Concordance catholique* et surtout *De la docte ignorance*.

32. Nicolas de Cues reconnaît à Mahomet le mérite d'avoir su propager une vérité (en elle-même inconnaissable) adaptée à des populations issues du désert, il insiste sur le rôle que le prophète accorde à Jésus et s'efforce de présenter la Trinité et le mystère de l'Incarnation comme des exigences philosophiques implicitement contenues dans la révélation islamique.

L'ignorance du savoir

« Socrate estimait qu'il ne connaissait rien que son ignorance (...) Comme l'affirme le très profond Aristote dans sa Philosophie première, pour les choses qui sont les plus manifestes dans la nature, si nous rencontrons une telle difficulté, comme des hiboux qui essaient de voir le soleil, alors que le désir que nous avons en nous n'est pas vain, il nous faut connaître notre ignorance. »³³

Nicolas s'appuie uniquement sur les mathématiques pour « partir de présupposés certains » (I, § II), puis développe le thème suivant : entre l'infini absolu (de soi inaccessible) et son image cosmique (ou « infini contracté »), seul le « nexus » (le rapport) que constitue le microcosme humain est une nature que « l'infinie puissance divine (peut) convenablement élever à sa limite infinie » afin que le monde entier connaisse son plein développement³⁴ (Cues a une vision du monde proche de celle d'Anaxagore).

La vertu de l'admiration

Ce qui importe, c'est l'effort progressif par lequel « l'esprit intellectuel de l'homme » porte en lui « la vertu du feu » qui croît sous l'effet de l'admiration. Nicolas de Cues pense que « tout est nécessairement en tout », « mais avec toute la variété possible de degrés, et de telles différences que ne puissent exister dans l'univers deux choses vraiment égales ». Il en conclut que la « terre n'est le centre d'aucune sphère. (...) Où que se situe l'observateur, il se croira au centre de tout ».³⁵

La raison et l'intellect

La raison est le second degré de la connaissance : au-dessus, il y a l'intellect qui voit, perçoit ce qui est invisible pour les sens et ne saurait être atteint par la seule raison. « Comprendre, c'est assimiler », d'abord les lois qui ne sont ni abstraction, ni généralisation, mais application de l'esprit. Ce ne sont plus les idées qui sont premières, c'est l'esprit actif ; l'intellect participe à l'élaboration de l'intelligible. La raison établit une classification hiérarchique des êtres, des espèces, des genres, elle organise le rapport entre les choses. Et puisque tout imite Dieu, participe de sa nature, est

33. *De la docte ignorance*, I, § 1.

34. *Ibid.*, III, § 3.

35. *Ibid.*, II, § II.

un comme la Trinité est une, on peut dire que le Père est la puissance, le Verbe celui par qui la puissance s'actualise, l'Esprit celui qui établit le rapport entre la puissance et l'acte. Il est l'efficacité du passage. D'où l'idée de « nexus », de « rapport exemplaire » qui fonde la théorie de la connaissance. Toutes les choses, loin d'être des « spécificités irréductibles » sont en action et réaction les unes sur les autres, les unes par rapport aux autres.

La connaissance spirituelle

« Trois siècles et demi avant Kant, Nicolas eût pu écrire : « Penser c'est juger.³⁶ »

La connaissance a pour but de nous conduire à des lois et, de lois en lois, à des rapports qui expriment une modalité singulière qu'on peut ensuite relier à d'autres. Ce processus de connaissance par relations est une méthode d'approfondissement sans fin d'une grande modernité ; elle suppose une compréhension toujours plus pleine, sans terme sauf pour Dieu. L'opération essentielle de l'intelligence à l'œuvre n'est plus le raisonnement mais le jugement, acte véritablement spirituel qui non seulement établit les rapports, mais encore les invente : par eux, le donné est « assimilé ».

Une science nouvelle

Omniprésent, Dieu est souvent défini par une formule classique où il est centre et circonférence d'un univers indéfini : « *Dieu est une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part* »³⁷, encore tributaire d'un symbolisme emprunté aux néo-pythagoriciens comme au pseudo-Denys et à Hermès Trimégiste. Nicolas développe une théorie dite de la « *coincidence des contraires* » où le mouvement et le repos ne sont pas envisagés comme deux natures contraires : le mouvement est une relation universelle, extérieure et accidentelle par rapport aux choses ; ce ne sont plus les formes qui le déterminent, mais le calcul des positions que Nicolas rattachent directement à Dieu, seule cause efficiente de la production des choses.

36. A. Rey.

37. Cette définition est en fait tirée du *Livre des vingt-quatre philosophes*, manuscrit pseudo-hermétique du ^{xiii}e siècle.

Une « science mathématique des mouvements »

Cues réduit tout à des rapports calculables et étend cette méthode aux mouvements célestes et à leur mécanique, anticipant ainsi sans la formaliser les théories de Copernic, Kepler et Newton. Sa théorie de la matière comme lieu des relations du mouvement ne sera en réalité pleinement expliquée que par Descartes. L'étendue est associée aux trois dimensions (et aussi à l'image d'une Trinité créatrice).

Cues rêvait d'unité des croyants était convaincu que « *Dieu parle en nous* », que toutes les âmes sont également douées de raison, que la loi d'amour est la seule éthique.

Un précurseur des droits de l'homme

Une phrase révélatrice de ce précurseur de génie annonce la future Déclaration des droits de l'homme : « *Puisque les hommes possèdent par nature égalité de pouvoir et de liberté, aucun d'eux, jouissant de ce pouvoir commun de façon naturelle et égale, ne saurait être investi d'une puissance vraie et ordonnée s'il n'est élu par les autres et ne reçoit leur consentement*³⁸. »

Unir les rites, augmenter la concorde, tenter d'unifier la variété des civilisations, dénoncer les oracles, le culte pour les idoles... voilà l'horizon et « *faute d'y réussir, point ne cessera la persécution, car la diversité engendre l'aversion, l'inimitié, la guerre* »³⁹.

Marcile Ficin (1433-1499)

« *Retire-toi des affaires !* »

■ Un contempteur du péché

Marcile Diotefici, qui changera plus tard son nom en Ficin, naît à Figline, entre Florence et Arezzo. Après avoir étudié la grammaire, la théologie et la médecine, il apprend le grec en 1456. En 1462, Cosme de Médicis, prince de Florence, met à sa disposition la villa Careggi pour que Marcile en fasse une « Académie

38. *La Concordance catholique*, II, 14.

39. *Ibidem*, XVI.

platonicienne », c'est-à-dire un « centre de traduction ». L'amitié masculine joue un grand rôle dans sa vie. Giovanni Cavalcanti fut son La Boétie, son « héros aux yeux célestes »... Prêtre puis chanoine à partir de 1487, Marcile jouit des avantages financiers liés à la fonction, mais après le décès de Laurent le Magnifique, Savonarole accueille Charles VIII et chasse les Médicis de Florence en 1494 ; Ficin préfère se retirer prudemment à la campagne, il ne reviendra à Florence que pour y mourir.

■ L'œuvre

Traductions	Œuvres principales
<i>Poimandres</i> (pseudo-hermétique ; 1463)	<i>Sur la vision et les rayons du soleil</i> (1452), inspiré d'Aristote et de Platon (<i>Timée</i> , <i>Phèdre</i>)
<i>Dialogues</i> de Platon (achevé en 1484) ; une <i>Vie de Platon</i>	<i>Institutions platoniciennes</i> (1456), inspirées de Boèce et d'Apulée
<i>Ennéades</i> de Plotin ; traités néoplatoniciens (1484-1492)	<i>Du Plaisir</i> (1457), influence de Lucrèce
<i>Théologie mystique</i> <i>Noms divins</i> du Pseudo-Denys (1492)	<i>Théologie platonicienne</i> (1474), influences thomistes
<i>Porphyre ; Jamblique</i>	<i>La Religion chrétienne</i> (1474)
Commentaire de Priscien sur le <i>De anima</i> de Théophraste	<i>Contra judica astrologorum</i> (1477) où il reprend le combat de Pétrarque contre l'averroïsme
	<i>Concordance de Moïse et de Platon ; Confirmation du christianisme par le socratisme</i> (1481)
	<i>Commentaire du Politique de Platon</i> (1482)
	<i>La Triple Vie</i> (1489) ; une vaste correspondance

■ Le devenir du genre humain

L'influence intellectuelle de Ficin est certainement la plus forte de la Renaissance. C'est grâce à ses versions latines et à ses commentaires des œuvres de Platon que les xvr^e et xviii^e siècles connaîtront la pensée du philosophe. Contemporain de Nicolas de Cues, de Machiavel et de Léonard de Vinci, Ficin est l'un des artisans du retour aux « choses antiques », le fondateur d'une religion naturelle débarrassée du péché, qui recherche un salut proche de la sérénité.

Le genre humain selon Ficin

« L'âme humaine mène la vie du végétal, en prenant soin de développer, la vie de l'animal en s'abandonnant aux sens, la vie de l'homme, puisqu'elle s'occupe de traiter rationnellement les affaires humaines, la vie des héros dans la mesure où elle scrute le monde de la nature, la vie des démons en étudiant les mathématiques, la vie des anges en approfondissant les mystères divins, la vie de Dieu en accomplissant tout par la grâce de Dieu. Toute âme humaine expérimente tout cela en elle, bien que chacune soit différente. Donc le genre humain essaie de tout devenir, puisqu'il mène tous les genres d'existence. » *Théologie platonicienne*.

Le génie de Ficin est d'avoir su insuffler une nouvelle vie aux concepts néoplatoniciens : la « lumière originelle » donne ainsi naissance au monde et ne cesse d'éclairer l'univers ; la vie présente est rendue plus précieuse, une lumière intérieure l'éclaire sans faillir. Nous n'aspérons cependant pas à la connaître puisque « *son reflet est plus beau que la lumière elle-même* » (E. Bloch). La beauté est donc un reflet qui, du monde, nous révèle le sacré, le mystérieux, l'inconnaissable. Elle nous apporte le témoignage de la lumière et démontre que le monde est régi par des forces merveilleuses.

Christianisme et néo-platonisme

Ficin ne manque pas d'imagination : il établit des généalogies de « révélateurs » successifs, annonciateur de la vraie sagesse où il mêle Moïse, Pythagore, Platon, Plotin... Augustin lui fournit une occasion rêvée de se référer à la tradition platonicienne. Il exalte un thème célébré par Pic de la Mirandole : la dignité singulière de l'âme individuelle appelée à une ascension contemplative qu'il tire de l'Éros platonicien dont il retient également l'insuffisance et la théorie du désir.

La condition mixte de l'homme

L'homme possède une condition mixte qui lui interdit de se perdre en rêveries. Pour échapper à cette « pente », le Christ reste la référence absolue. En effet, l'homme est de ce monde et aspire à s'en évader : « Peut-être ne sont pas vraies les choses qui maintenant apparaissent à nos yeux, peut-être, dans le moment présent ne vivons-nous qu'un songe. » Pour atteindre la vérité et la vraie contemplation, il faut se détourner du monde. La vérité est une révélation accordée par Dieu et non une conquête progressive.

Il est également nécessaire de donner à l'homme, « *pèlerin terrestre* », des guides pour qu'il ne s'égare pas :

- trois guides célestes : Mercure, Phébus, Vénus (astres plus que divinités) ;
- trois fonctions psychiques : la Volonté, l'Entendement, la Mémoire ;
- trois guides humains : le père charnel, le précepteur spirituel, le médecin du corps⁴⁰.

Un curateur

Pour écarter la mélancolie, Ficin adjoint un « art de vivre » sainement : se lever avec le soleil, profiter des premiers rayons, éviter le vin, les gibiers, les fromages fermentés, les lentilles, la moutarde et tout « ce qui est noir » ; ne pas tomber dans la colère, éviter la solitude, écouter de la musique, se baigner, se promener à l'air libre et en pleine lumière. Tout un programme résumé par l'inscription qu'il fit graver sur les mus de Careggi « *Fuge negotia* » : « Fuis les activités. » (c'est-à-dire tout ce qui n'est pas *otia*, oisiveté dans le sens de libre disposition à l'étude). Passé la cinquantaine, on s'écartera des femmes pour leur préférer les jaunes d'œufs !

Chaque humain doit d'abord se conformer à son « génie naturel », travailler à suivre la vocation que lui prodiguent les astres, les pierres, les images. Voir sa propre lumière permet à l'âme de retrouver sa patrie perdue et d'approcher la béatitude.

La vraie philosophie, la vraie religion

Le désaccord entre théologie et philosophie est résolu par deux expressions complémentaires : « *pia philosophia* », « *docta religio* », il n'y a désaccord entre les deux que quand la religion est profanée par l'ignorance, quand la philosophie est profanée par l'impiété. La « vraie philosophie » (le platonisme) et la « vraie religion » (le christianisme) sont placées par Ficin dans le même rapport que l'intelligence et l'amour qui tendent également vers Dieu. La « dignité de l'homme » est fondée sur la structure du monde : l'univers est formé d'une série de substances qui s'élèvent par degrés de la multiplicité à l'unité.

40. Exposé dans les *Trois Livres de la vie*.

Pic de la Mirandole (1463-1494)

« L'homme a été placé au milieu du monde pour qu'il puisse mieux voir ce qui s'y passe. »

Un esprit surplombant

Giovanni Pico, comte de la Mirandole et de Concordia, naît dans le château qui porte son nom près de Modène. Il possède une précocité intellectuelle hors du commun, une mémoire légendaire : à dix ans, Sixte IV le nomme protonotaire apostolique, et il est proclamé « prince des orateurs et des poètes » ; à quatorze ans, il fréquente les cours de droit de la faculté de Bologne et devient un canoniste réputé. Cela ne le satisfait pas, il veut acquérir la « science universelle », ni plus ni moins... Sept années durant, il parcourt les plus célèbres universités de France et d'Italie, étudie les lettres à Ferrare, la philosophie à Padoue ; en 1484, il se lie avec Ficin, Laurent le Magnifique et Politien, devient un actif collaborateur de l'Académien platonicienne. L'année suivante, il est à Paris, fréquente Charles VIII et les humanistes. Il accumule les livres au point que sa bibliothèque est l'une des plus célèbres d'Europe. En 1486, il étudie l'arabe, le chaldéen, l'hébreu, il possède un rare esprit de synthèse, aime à rapprocher les thèses opposées. Il mène une vie de gloire mondaine, de recherche passionnée de plaisir et de connaissance.

La dispute romaine

La célèbre dispute romaine de 1486 pour laquelle Pic de la Mirandole rédige ses « neuf cents thèses » (portant sur tous les domaines de la philosophie et de la théologie) devait avoir lieu à Rome. Pic est victime d'une coalition et la rencontre est interdite par décret de la commission papale. Le 31 mars 1487, il doit renoncer publiquement à treize conclusions jugées hérétiques. Il ose accuser ses juges, Innocent IV le condamne. Persécuté par la curie, il fuit ; arrêté près de Lyon, il est incarcéré début 1488 au donjon de Vincennes ; libéré, l'accès à la Sorbonne lui est refusé...

Invité à Florence par Laurent le Magnifique, il ne devait plus quitter la ville jusqu'à sa mort prématurée due à une fièvre maligne (à moins qu'il ne fût empoisonné par son secrétaire !).

Il passe les dernières années de sa courte vie en dévotion, brûle ses poèmes de jeunesse, lègue tous ses biens aux pauvres, aspire à parcourir le monde pieds nus pour y prêcher la parole de Dieu. Savonarole fait revêtir le corps du défunt de l'habit de l'ordre des frères prêcheurs dans lequel le jeune homme voulait entrer.

■ L'œuvre

Œuvres importantes
<i>Heptaples</i>
<i>Apologie</i>
<i>Les Neuf Cents Thèses</i> (1486)
<i>De Ente et Uno</i> (L'Être et l'Un), fragment de la <i>Symphonia Platonis et Aristotelis</i> ; inspiré du Pseudo-Denys, influencé par N. de Cues
<i>Oratio de hominis dignitate</i> (<i>De la dignité de l'homme</i> , 1496)
<i>Vingt-sept conclusions selon la secrète doctrine des Hébreux</i> ⁴¹
<i>Conclusions mathématiques</i>
<i>Contre l'astrologie divinatrice</i> (il reproche à Ficin de porter atteinte au libre arbitre)
<i>De la vanité de doctrine païennes</i> , influencé par Savonarole (1493)
<i>Élégie dédicatoire</i> ⁴² (1494)

■ Le philosophe de la conciliation

« *Princeps concordiae* », prince de la Conciliation, tel est le titre dont le paraient ses contemporains, en jouant sur le nom d'une terre dont il était comte. L'œuvre de Pic tend en effet à « réconcilier » Platon et Aristote, la philosophie et la théologie, ces dernières ayant en commun le même objet : la vérité. Il affirme l'unité de l'être et de l'objet de la connaissance, qui – selon lui – est Dieu lui-même.

Synthèse du multiple, l'univers est composé de trois ordres de réalités :

- le monde intellectuel : celui de Dieu et des anges ;

41. Le symbolisme y est exposé comme une valeur universelle.

42. Traduite par More, cette œuvre sera utilisée par le réformateur Zwingli.

- le monde céleste : celui des corps célestes ordonnés en dix sphères concentriques (la dernière ou « empirée » est source et origine du mouvement de l'univers) ;
- le monde élémentaire (ou sublunaire) : celui des êtres terrestres.

L'homme, qui est un microcosme, un monde en soi à la fois un et multiple, est composé d'éléments empruntés à ces trois ordres : le corps, l'âme et l'esprit (ce dernier unifie les deux premiers). L'homme peut atteindre la plénitude en réalisant l'harmonie entre les éléments qui le composent. D'abord théoricien de la pensée (il revendique ce statut), Pic estime que la philosophie spéculative est la théologie même. L'intellect ne peut en aucun cas exprimer le divin, mais la conscience de cette limite du pouvoir de l'homme fonde sa dignité, mot-clé de la pensée de Pic.

La dignité

Il faut entendre « dignité » dans un sens nouveau, non plus lié à un privilège de classe, de rang social, évidemment répandu dans les sociétés dites « d'ancien régime », mais comme « valeur proprement humaine », et donc absolument universelle.

L'auteur de la charte de l'humanisme chrétien

Le discours de Pic de la Mirandole sur *La Dignité de l'homme* est véritablement la charte de l'humanisme chrétien.

L'homme se définit d'abord par sa différence avec le monde : il occupe une place à part, privilégiée, centrale (anthropocentrique) ; il est libre dans le sens où il se donne à lui-même sa propre essence, « il est ce qu'il devient, et il devient ce qu'il fait »⁴³. En somme, il est l'unique artisan de son destin et, s'il choisit de se soumettre humblement à la loi divine, il ose un acte foncièrement créateur : « *Les animaux tire du giron maternel ce qu'il leur faut, les esprits supérieurs sont dès l'origine ce qu'ils seront pour l'éternité. Toi, homme, tu as une évolution, tu te développes selon ta libre volonté, tu portes en toi les germes de la vie innombrables !* »⁴⁴ L'idée

43. Margolin.

44. In *Discours sur la dignité de l'homme*.

aura plus que du succès, il suffit de citer Érasme : « *L'homme ne naît pas homme, il le devient* »⁴⁵, il se « *fabrique lui-même* »... Dans ce nouvel idéal, la « réalisation » est donc substituée au « donné ». Dans ce monde autonome qu'est l'homme, tout est lié : métaphysique, psychologie, éthique, philosophie naturelle, théologie ; tout concourt à l'idéal de conciliation. Pour être vraiment libre, l'homme doit cependant tout examiner avec soin, faute de quoi son travail sera ruiné, et son interprétation de l'Histoire plus qu'hasardeuse.

Trois legs pour la pensée

- 1) Quand Pic pense la réalité comme un tout composé d'entités indépendantes dont chacune exprime la totalité de l'univers, son système du monde ouvre la voie à G. Bruno et à Leibniz au point qu'on peut même avancer que la monadologie est tout entière chez Pic.
- 2) Quand il sépare la magie du surnaturel, attribuant à la première un rôle d'« opération naturelle », il pense que la science pourra tirer parti de certaines propriétés mal connues dans les phénomènes naturels et ouvre la voie à la multitude des traités de « magie naturelle » qui envahiront le ^{xvi}^e siècle.
- 3) Quand il s'attaque aux astrologues qu'il qualifie de bavards inutiles et affirme que les destinées individuelles ou collectives comme la marche de l'univers ne dépendent d'aucune force mystérieuse, il ouvre la voie au cartésianisme.

Paracelse (1469-1541)

■ Quand la médecine se fait philosophie

« La nature ne produit rien qui soit en soi-même parfait, c'est l'homme qui doit tout parachever. » Paracelse.

Théophrast Bombast von Hohenheim, plus connu sous le nom de Paracelse⁴⁶, appartient à une vieille famille noble de Souabe ; il naît à Einsiedeln près de Zurich et mène une vie d'études et d'errance. Après avoir été professeur à Bâle où il enseigne en allemand et fait scandale en brûlant publiquement les œuvres de Galien et d'Avicenne. Il entame un premier cycle de voyages et d'études à travers l'Europe et s'établit à Salzbourg vers 1524 ;

45. In *Traité de l'éducation des enfants* (1529).

46. Il choisit de s'appeler Paracelse en hommage à Celse, célèbre médecin du siècle d'Auguste ; cette manière de procéder étant alors courante.

les deux années suivantes, il voyage à nouveau en Souabe, en Alsace, demeure à Strasbourg. Il meurt dans des circonstances restées obscures qui interrompent un troisième cycle de voyages (Suisse, Alsace, Fanconie, Bavière, Autriche, Bohème, Saxe...).

Un penseur inclassable

Paracelse fait parti des humanistes qui diffuse et vulgarise le platonisme, le néo-platonisme, l'hermétisme et la kabbale ; cet homme inclassable qui entretenait d'étroite relation avec le peuple a joué un rôle de premier ordre tant en alchimie, théologie qu'en histoire de la médecine, de la religion et de la philosophie au point d'inspirer le mythe de Faust. Son œuvre considérable compte à ce jour une quinzaine de volumes et beaucoup d'inédits ; la majeure partie n'a pas été publiée de son vivant, une bonne part a été perdue. Elle est traditionnellement divisée en deux grands corpus.

■ L'œuvre

Écrits religieux	Écrits médicaux
<i>De la confession</i> (1530-32), <i>De magnificis</i> (1530-35), <i>De honestis divitiis</i> (1530), <i>De sensu, De ordine doni,</i> <i>De tempore laboris</i> (1531)...	Les traités pratiques dont les principaux concernent les bases chimiques de la médecine (syphilis, épilepsie, « maladies de l'imagination », peste, cures thermales, chirurgie, maladie dues au tarte...). Les écrits théoriques qui se subdivisent en trois groupes : – écrits de justification ; – écrits sur les fondements philosophiques de la médecine, le <i>Paragranum</i> , 1529 ; écrits sur l'étiologie, le <i>Paramirum</i> ; – la grande <i>Astronomia magna</i> ou <i>Philosophia sagax</i> , 1537-1538 (cinq cents pages de synthèse des thèmes fondamentaux de son système médico-philosophique) ⁴⁷ .

■ Un empirique exalté

Paracelse est d'abord un empirique ; son idée de génie est d'avancer qu'il existe toujours des correspondances entre le monde extérieur et le monde intérieur sans lequel on ne dispose d'aucune clé pour accéder au premier. Il définit ainsi la philosophie : « *Elle n'a qu'un*

47. Citons à titre d'exemple les traités de 1520 : *De l'hydropisie, Du vertige, De la goutte, De la naissance de l'homme, Quinte entia, Les maladies tartriques* (premier Livre du *Paramirum*) ; *Les Trois Essences premières, l'Archidoxe magique* (d'allure occultiste)...

seul but, la nature, la philosophie n'est que la nature invisible, la nature n'est que la philosophie rendue visible. » En médecin, il pense que l'homme n'a pas à être trop rempli de lui-même, mais doit rétablir sa santé en se conformant à sa connaissance de la nature, il doit couronner cette connaissance en lui rendant la santé : tel est le thème central de l'auto-guérison du monde, compris comme un procédé médical : « *La philosophie est la génitrice d'un bon médecin* » ; elle doit « guérir », il s'ensuit qu'un bon philosophe sera un bon médecin, et inversement.

Un Frankenstein avant l'heure

Paracelse alla jusqu'à vouloir « créer » un être « humain » exempt de tares et de scories : l'« homunculus ». Il était persuadé que, pour y parvenir, il fallait avoir une confiance sans faille dans l'intelligence créatrice de l'homme, qu'il nomme « imagination », force d'un optimisme résolu.

Pour Paracelse, la maladie est un être organique qui a, à tort, accédé à l'autonomie, elle agit vis-à-vis du corps comme un parasite. Un lien est établi entre « maladie » et « péché » puisque ce dernier est une opposition, une « *existence à part* », une révolte. En s'ouvrant de nouveau à la nature et au courant principal qui la parcourt, l'homme « *participe à la guérison du monde* », pour reprendre une expression de Goethe qui, par bien des points, s'apparente à Paracelse. La maladie est donc un trouble et une imperfection qui se manifeste dans le corps par la présence de tartre, de résidus et autres déchets ; elle appelle une amélioration. « *L'homme est le plus grand projet de la création, il s'affirme comme tel s'il conduit les choses en les perfectionnant vers leur destination dans la nature.* » : une telle conception appartient éminemment à la Renaissance.

L'imagination

« Toute imagination humaine provient du cœur, le cœur étant le soleil du microcosme. Et toute l'imagination de l'homme née du petit soleil du microcosme s'abîme dans le soleil du grand monde, dans le cœur du macrocosme. »

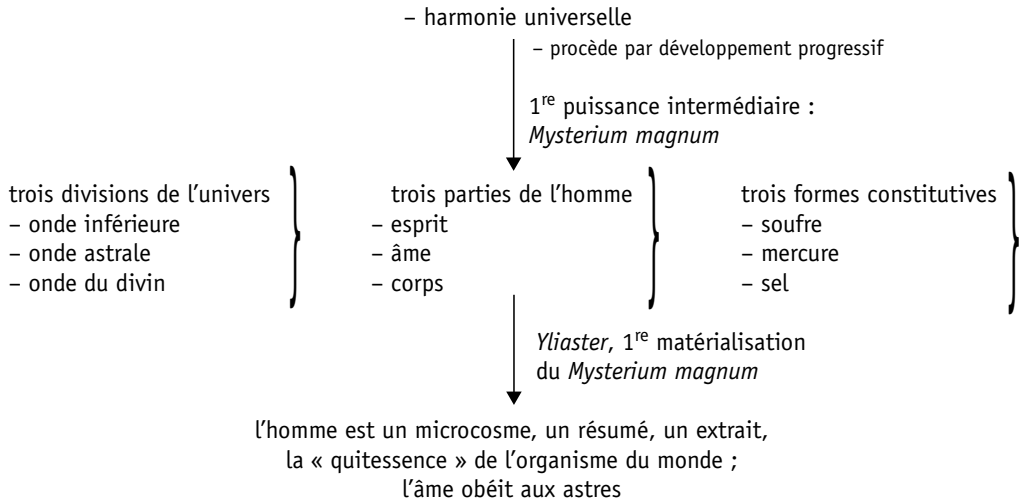
Pour Paracelse, « *l'imagination est confirmée et achevée par la foi que tout s'accomplit réellement ; car le moindre doute vient briser l'œuvre. La foi doit confirmer l'imagination, car la foi détermine la volonté* ».

D'où cette confiance sans borne en la puissance humaine comme en la perfection cachée de la nature. L'imagination discerne la présence dans le monde d'un ferment perfectible, l'alchimie traditionnelle aura pour but de déboucher sur une alchimie universelle qui dégagera et purifiera tout ce qui s'est figé et transformé en plomb...

Macrocosme et microcosme

Paracelse divise macrocosme et microcosme en « corps, esprit, âme » ; l'énergie vitale ou « Vulcanus » nourrit et garantit au niveau du macrocosme les innombrables énergies vitales du microcosme, énergies représentées par « Archeus ».

Le principe trinitaire divin



Le *Mysterium magnum* est aussi désigné par *Limbus*, *Prima Materia*, *Aquaster* (proche du *logos* de saint Jean).

Les états dynamiques de la matière

Pour Paracelse, une matière première indéterminée est à la base de tout. Elle est composée de trois matières dynamiques : le mercure qui rend les corps liquides et détermine la formation des choses, le soufre qui rend les corps combustibles et détermine la conservation des corps, produit une excrétion de matières nuisibles (impures, chargées de sel, de raideur, d'autonomie « illicite ») ; le sel qui rend les corps solides, il est symbole d'hésitation et de conservation. L'eau, le feu, l'air et la terre sont répartis dans ces trois « états » de la

matière. Un quatrième agent dynamique, principe de vie microscopique, « *modérateur organique* » est nommé « *Archeus* », il est étroitement apparenté au mercure ; il est également dit « *quinta essentia* » (quintessence) de toute chose et prend alors le nom de *Vulcanus*.

L'univers est animé par deux forces :

- la volonté ;
- l'imagination qui permet la naissance du corporel à partir du spirituel, le développement de la semence (germe contenu dans chaque être, dans l'âme aussi bien qu'en Dieu). Dieu crée l'univers en l'imaginant, il « produit » des images, comme l'âme.

Paracelse a par ailleurs fait des études sur l'acide citrique, les sels, les sulfates. C'est aussi un découvreur d'importance sur les substances narcotiques, le rôle des éthers, l'utilisation des poisons par dosages, la description de la syphilis (le *Mal français*, 1529) et de la maladie des mineurs, mais aussi l'étiologie du goitre, le rôle des sucs gastriques, la fonction de l'estomac...

Érasme (~1469-1536)

■ Un esprit européen

Fils cadet illégitime d'un prêtre, ce garçon malingre et sensible se donne très tôt le nom sous lequel il sera connu : Desiderius Erasmus Roterodamus, Érasme de Rotterdam. Après des études chez les frères de la vie commune (où il étudie la Bible et les auteurs de l'Antiquité païenne) ainsi qu'à l'école de Deventer, un des premiers foyers de l'humanisme des Pays-Bas, à dix-sept ans, il prétend (c'était la mode) que ses parents sont morts lors d'une épidémie de peste. Il entre au couvent des Augustins de Steyn et prononce ses vœux en 1588. Ordonné prêtre, il étudie avec ferveur les classiques, se « découvre » en 1499, grâce à l'invitation de lord Mountjoy qui lui « révèle » les humanistes chrétiens, l'introduit à l'université d'Oxford et à la cour. Il entame une vie de lettré dont la réputation ne cessera de croître (au point de décliner, en 1517 et en 1523, l'invitation de François I^{er} de s'installer en France ou de refuser le chapeau de cardinal que lui offre Paul III en 1535, sous prétexte de sauvegarder son indépendance !).

Les Humanités d'Érasme

Érasme est un homme de pensée et d'action dans le sens où, pour lui, la parole et l'écriture sont les modalités d'une action qu'il veut conforme à l'Évangile. Sa culture encyclopédique est nourrie par les *literae humaniores*, ces « lettres qui vous rendent plus humains » et que, plus tard, on appellera les « humanités ».

Érasme a sillonné l'Europe. En été 1504, il découvre un manuscrit de Valla qui sera à l'origine de ses travaux d'exégèse ; l'italien suggérait de corriger la Vulgate (édition « courante » de la Bible en latin) en la collationnant au texte grec : Érasme se met à traduire le Nouveau Testament (il lui faudra douze ans) à partir d'une tradition manuscrite plus sûre et d'une base philologique. En 1516, paraît sa traduction établie à partir de la version grecque des Septante. Il sera la cible des théologiens réactionnaires comme des nouveaux exégètes partisans d'un retour direct à l'Évangile.

Le génie livresque

Ses éditions, traductions et commentaires d'auteurs grecs et latins, ainsi que des Pères de l'Église, classent Érasme parmi les premiers savants de son temps ; ce travail de titan ne l'empêche nullement d'enseigner (à Cambridge) le grec et la théologie.

Il rédige en quelques jours son plus célèbre ouvrage, *l'Éloge de la folie*, au cours de son séjour chez Thomas More. De son vivant presque toutes ses œuvres sont traduites dans toute l'Europe.

En 1534, sous l'impulsion de son compatriote Adrien d'Utrecht, devenu pape sous le nom d'Adrien VII, il publie un livre majeur : *Du libre arbitre*, où il défend la possibilité pour l'homme de collaborer avec Dieu à son propre salut sans qu'il y ait opposition entre la foi et les œuvres (les actes). Luther répond avec son *Serf arbitre* où il accuse le « roi Érasme » de laxisme, d'impiété, de scepticisme, et défend la thèse de la passivité totale de l'homme entre les mains de Dieu et de la *sola fide* (« rien que la foi ») qu'il oppose aux œuvres. Déçu que son rêve d'unification de l'Église reste chimérique, il s'attache à rester un fidèle serviteur de l'Église catholique dont il se soucie d'approfondir les dogmes.

Il meurt chrétiennement, entouré de ses plus fidèles amis, après avoir fait des donations aux Froben (éditeurs), aux pauvres et aux malades.

■ L'œuvre

Éditions, traductions, commentaires	Œuvres importantes
<i>Annotations de Valla</i> (1505) réédition des <i>Adages</i> de Valla	<i>Antibarbares</i> , plaidoyer pour la culture antique
Éditions de Platon, Plutarque, Pindare, Pausanias, Plaute, Térence, Sénèque...	<i>Mépris du monde</i> , œuvre dialectique empreinte d'une méthode ironique : il affirme et nie les propositions de départ
Éditions et traductions des Pères de l'Église grecque et romaines : Jérôme, Augustin, Jean Chrysostome...	<i>Adages</i> (1 ^{re} édition, en 1500, 818 proverbes, édition de 1508, 4251 proverbes)
traduction de Lucien, d'Euripide	<i>Manuel du soldat chrétien</i> (1503)
<i>Novum Instrumentum</i> (1516), devenu dans les éditions ultérieures <i>Novum Testamentum</i> , Nouveau Testament (3 ^e éd. en 1521)	<i>Carmen alpestre ou Carmen de Senectute</i> , méditation sur les inconvénients de la vieillesse, le sens de la vie et de la mort
	<i>Paraclesis</i> ou <i>Exhortation à l'étude de la philosophie chrétienne</i>
	<i>Éloge de la Folie</i> (<i>Encomium Moriae</i>) 1511, dédié à Thomas More ; Holbein le jeune illustre l'édition de 1515 ; 1 ^{re} traduction française en 1520
	<i>Institution du prince chrétien</i> , 1516, aux antipodes du <i>Prince</i> de Machiavel
	<i>Apologies</i> , plaidoyers contre Lee, Stinuga, Pio, chef-d'œuvre d'ironie sarcastique, de subtilité voire d'agressivité
	<i>Complainte pour la paix</i> , sur la situation de l'Europe des années 1520 + écrits politiques
	<i>Du libre arbitre</i> , 1524
	<i>Hyperaspistes</i> , 1526, réponse au <i>Serf arbitre</i> de Luther (1525)
	<i>Institution du mariage chrétien</i> , 1526 (dédié à Catherine d'Aragon, épouse – pour peu de temps, d'Henri VIII)
	<i>Colloques</i> , 1526 (édition augmentée)
	<i>Dialogue cicéronien</i> , « <i>De l'imitation</i> », contre les imitateurs serviles des Anciens ; pose le problème de la création littéraire, de la transmission et de la mutation des cultures

Éditions, traductions, commentaires	Œuvres importantes
	<i>Concorde de l'Église</i> , traité pastoral ⁴⁸
	<i>Ecclesiastes ou l'art du prédicateur</i> , fruit de sa science rhétorique
	<i>Préparation à la mort</i> + des ouvrages pédagogiques (<i>De l'éducation libérale</i> , 1529...), une énorme correspondance...

■ Une pensée unitaire

Instruire les hommes à être mieux chrétiens, tel est le programme de cet esprit exceptionnel dont l'extraordinaire audience est d'abord due à son humanité. Érasme sut maintenir autant que faire se peut la paix des cœurs et des esprits, la tolérance (comme un idéal alors bien nouveau), travaillant sans relâche à tenter de sauvegarder l'unité de l'Église, plus attaché à mettre en avant les valeurs susceptibles de maintenir l'unité qu'à conserver intacts des dogmes susceptibles de diviser. Certes, cet homme attaché aux traditions historiques et à la richesse du patrimoine antique concevait qu'on pût l'adapter aux nécessités du changement. Sa tâche ne fut guère aisée pour peu qu'on se rappelle les guerres idéologiques (civiles, religieuses, étrangères) dont il fut le témoin. Son œuvre a gardé une étonnante jeunesse. Pour s'en convaincre, il suffit de prendre pour exemple les *Colloques*.

Les Colloques

Il s'agit d'un ensemble de dialogues, sans cesse remis en chantier, longtemps paru sans nom d'auteur et intitulé « *Formules d'entretiens familiers* » : « *véritable journal de bord, miroir fidèle des idées sociales, politiques, économiques, scientifiques, pédagogiques, religieuse de l'auteur.* » (Margolin). Érasme met en scène toute une palette de nos « frères humains » qu'il fait dialoguer : des mercenaires, des prostituées, des moines (mendiants), un aubergiste, un abbé ignare, des femmes mariées (pas très épanouies), un boucher, des écoliers, un alchimiste, des clers, des laïcs, des canailles, d'honnêtes gens...

48. Les cinq dernières années de sa vie, Érasme les consacre à écrire des ouvrages de propagande religieuse et de piété.

La « comédie humaine » d'Érasme

Les *Colloques* donnent à notre humaniste l'occasion de délivrer quelques préceptes moraux et de mêler la pratique des vertus à la culture intellectuelle. Tous les ingrédients sont ceux employés par Platon, l'ironie (parfois sarcastique) en plus. La forme populaire lui permet de railler les vices de ses contemporains dans l'espoir de les voir s'amender ; il combat également les imperfections des institutions sociales, les abus et la routine de la vie religieuse.

Cette critique constructive a d'abord pour but d'inspirer :

- des réformes positives dans la société, les mœurs, les mentalités... résumable par la formule « *castigare ridendo mores* » : « corriger les mœurs par le rire » ;
- une vie harmonieuse placée sous le signe de la réconciliation ;
- des rapports pacifiques et amicaux entre les hommes ;
- la réconciliation entre la raison et la foi.

Son christianisme militant est tout entier dans ces propos⁴⁹ : « *Qu'on abroge toutes ces règles purement charnelles ou qu'on les rendent facultatives... Je vois et j'entends un tas de gens pour qui l'essentiel de piété se ramène à des lieux, à des vêtements, à des aliments déterminés, à des jeûnes, des gesticulations, des chants, et qui s'appuient sur toutes ces choses pour juger leur prochain à l'encontre du précepte évangélique.* » L'esprit de liberté d'Érasme ne plut guère aux Inquisiteurs : Érasme mort, les *Colloques* furent expurgés, interdits, mis à l'Index de Paul IV (comme l'ensemble de son œuvre) ; les pays protestants s'en servirent d'arguments « antipapistes », le Concile de Trente continua de condamner les *Colloques* et l'*Éloge de la Folie*...

■ Vous avez dit mise à l'Index ?

Catalogage des livres dont le souverain pontife interdisait la lecture, pour des motifs de doctrine ou de morale.

L'Éloge de la Folie : une conscience ironique de soi

Peu de livres eurent autant de succès justifié. Et pourtant, il n'est pas très aisé de le lire, encombré qu'il est à la première lecture par une érudition qui risque de décourager. Il s'agit d'une facétie,

49. Dans le dialogue *Ichthyophagie* ou *Manger du poisson*.

d'une « déclamation » (un exercice déclamatoire) de la Folie ou *Moria* (en grec) - qui permet d'ailleurs un jeu de mots avec le nom du dédicataire, T. More (*Morus*) : l'exemple ou le fou ? Qui sait ? Derrière cette suite de paradoxes se cache une sagesse inattendue à laquelle la majorité des hommes n'a pas accès, parce qu'ils ne savent pas qu'ils sont fous. Ce n'est d'ailleurs pas Érasme qui parle, c'est la Folie qui monte en chaire pour prêcher aux hommes. Maître de l'ironie, Érasme est un disciple éclairé de Socrate, il aime à brouiller les cartes, pour « *débusquer l'ambiguïté du sens en se servant des mêmes mots* » (Margolin). Il explique ses intentions dans une célèbre lettre à Dorpius⁵⁰ : « *Moi ! Critiquer les théologiens ? Allons donc !* » Nul n'est dupe.

Une conscience critique de soi

La Folie humaniste est d'abord une conscience critique de soi mue par l'ironie, clairvoyance et jugement. Plus encore, « l'image du fou, équivoque comme tant de grands symboles et de projections collectives, exprime un instrument d'autocompréhension »⁵¹. Mieux se comprendre, tout est là.

L'œuvre d'Érasme témoigne de ce permanent souci d'éduquer, d'éclairer, de faire comprendre que l'homme a un destin aveugle quand il oublie la Parole de Dieu, quand il perd la conscience des vraies valeurs : ses sens comme son esprit se dérèglent, deviennent fous. Il n'est pas étonnant qu'Érasme cite saint Paul : « *Je parle en fou, l'étant plus que personne* »⁵², qu'il s'exclame : « *Je vais démontrer qu'à cette sagesse parfaite qu'on dit la citadelle de la félicité, il n'est d'accès que par la folie.* »... Pourquoi ? Parce que la folie guérit et d'abord ceux qui se prennent décidément trop au sérieux et prétendent qu'ils savent quelque chose. Parce que le fou rappelle involontairement à chacun sa propre vérité, rappelle que la folie est plus conséquence de ses faiblesses, de ses illusions que des péchés, et ici chacun est concerné : « *La folie érasmiennne ne guette plus l'homme aux quatre coins du monde ; elle s'insinue en lui, ou plutôt elle est un rapport subtil que l'homme entretient avec lui-même* », précise Michel Foucault⁵³.

50. De mai 1515. Il est profitable de la lire en même temps que *L'Éloge*.

51. Robert Klein in *Le Thème du fou et l'ironie humaniste*, Padoue, 1963, p. 12-25.

52. *Première Épître aux Corinthiens*, I, 3.

53. *Histoire de la folie à l'âge classique*. Ch. I.

Thomas More (1478-1535)

■ L'inventeur de l'Utopie

Né à Londres, Thomas reçoit une éducation scolastique, fait ses humanités à Oxford entre 1492 et 1494, puis commence des études de droit. Protégé par le cardinal Norton, archevêque de Canterbury, qui admire ses dons, il est nommé membre du Conseil des avocats, devient « lecteur » en 1501 puis enseigne durant trois ans à Furnivall's Inn. Membre du Parlement (en 1504, 1512 et 1515) puis du Conseil privé du roi en 1518, il est « promu » chevalier et devient chancelier du Royaume (de 1529 à 1532)⁵⁴ à la suite de la disgrâce du cardinal Wolsey, sans jamais céder à la corruption ambiante. En mai 1532, il démissionne de son poste, refuse de paraître au couronnement d'Anne Boleyn (en 1533) et surtout ne reconnaît pas Henri VIII comme chef suprême de l'Église d'Angleterre (1534), au nom de sa fidélité à Rome. Emprisonné, il est exécuté le 6 juillet 1535, meurt sereinement, conscient de sa liberté spirituelle. Il a été canonisé en 1935.

■ L'œuvre

Traductions	Œuvres importantes
<i>Dialogues de Lucien</i> (avec Érasme), 1506	<i>Histoire de Richard III</i> (1513), premier ouvrage historique anglais d'inspiration humaniste, il inspire Shakespeare
<i>Vie de Pic de la Mirandole. Ses œuvres</i> (1511)	<i>L'Utopie</i> (1516)
<i>Épigrammes latines</i> traduites de <i>l'Anthologie grecque</i> (avec W. Lily), 1518	<i>Contre Luther</i> (1523)
	<i>La Supplication des âmes</i> (1529)
	<i>Apologie de Sir T. More</i> (1533)
	<i>La Tristesse du Christ, méditation de T. More prisonnier sur l'Agonie de Jésus</i> (rédigé à la Tour de Londres en 1535) ; correspondance

54. Premier laïc à accéder à cette charge.

■ La crise de la pensée chrétienne

« Frère jumeau » d'Érasme, Thomas More est le témoin d'une profonde crise de la pensée chrétienne prisonnière d'un dogmatisme souvent sclérosé ; le protestantisme gagne en crédit ce que Rome perd en prestige. L'émergence de Luther (en 1520) met d'ailleurs un terme à la période humaniste du grand érudit, du diplomate habile, il se consacre à défendre une Église qu'il croit menacée. Le nom de More est surtout attaché à un livre plus que célèbre (bien que peu lu) dont le titre devint un nom commun : l'*Utopie* (qui signifie littéralement « non-lieu », « sans lieu »).

L'Utopie

En 1515, More, en mission diplomatique dans les Flandres, compose en latin le second livre de l'*Utopie*⁵⁵, consacré à la description de l'île d'Utopie. Le livre premier fut écrit à Londres en 1516.

L'île d'Utopie

Au départ, cet ouvrage n'est qu'une espèce de jeu, une imitation satirique de Lucien où l'auteur imagine une nouvelle république platonicienne située dans un « non-lieu » imaginaire. Raphaël Hythlodée est le « héros » de cette « république heureuse » et communiste, Amaurotum en est la capitale, son prince, Ademus, sans peuple...

Dans cet ouvrage, il est bien difficile de séparer l'intention de l'ironie. Toutefois, il s'agit d'une méditation révolutionnaire sur les rapports entre le réel et l'idéal, la pensée et l'action, l'éthique et la politique, et surtout une analyse des mécanismes sociaux d'oppression ainsi que des moyens dont l'homme dispose pour changer le monde en le maîtrisant.

L'*Utopie* est à nos yeux un mélange de progrès et de stagnations. Ainsi More propose :

- un gouvernement sage et démocratique qui hait la tyrannie ;
l'abolition de la propriété, une religion simple et plutôt

55. Une traduction française paraît en 1550 (Leblond), une anglaise en 1551 (Robinson).

tolérante ; une conception du bonheur et de la vertu issue de l'épicurisme et du stoïcisme, des aristocrates du savoir qui dirigent la science ; l'île est une « grande famille » où le sens de la communauté est essentiel au bon fonctionnement de la société... mépris des richesses (ils font des pots de chambre avec l'or !) ; l'aide sociale est judicieusement organisée, le temps de travail est de six heures par jour ; les loisirs importants ; ils aiment la culture.

- Les Utopiens pratiquent l'esclavage ; les problèmes de surpopulations sont réglés par une politique de colonisation impérialiste ; ils adoptent une attitude souvent cynique par rapport à la guerre ; la vie sociale est planifiée au nom de l'harmonie ; le moralisme impose sa rigueur étouffante ; l'athéisme est puni de mort...

Le livre premier, fort différent, présente des interlocuteurs (More, le cardinal Morton, Pierre Gilles), tous chrétiens qui refusent de désertir ce monde et acceptent de jouer la comédie du pouvoir sans prétendre remplacer un système par un autre ; ils s'efforcent d'amoindrir le mal dont on ne peut faire qu'il soit le bien. Utopie est un moyen (et non une fin) qui permet de mieux comprendre les modes de fonctionnement de la société, les causes du mal, en recourant à une illusion qu'il faut savoir dissiper pour revenir mieux armé dans la triste réalité de ce monde. En dénonçant violemment la propriété, les monopoles, le manque d'humanité et l'égoïsme foncier des riches et des puissants, la tendance des princes à la tyrannie, la responsabilité des institutions dans les vies humaines, More est un précurseur non seulement de Rousseau, mais encore d'un certain socialisme qui, pour être utopique, n'en est pas moins riche d'espérance. Les utopies, jusqu'à présent toutes totalitaires, régénèrent cependant ce droit de rêver sans lequel tout est gris.

Machiavel (1469-1527)

■ L'initiateur de la science politique moderne

Niccolo Machiavelli naît à Florence dans une famille de la petite noblesse ; son père appartient à la corporation des notaires. Après avoir étudié le droit, il écrit des nouvelles, de mauvaises poésies, lit le latin et mal le grec. Son italien est en revanche d'une incroyable incisivité, à la fois dense et bondissant. Étranger à la méthode scolastique, il lui préfère les vertus de l'exemple (plus il est frappant, mieux c'est).

Les faits du Prince

Machiavel rejoint très tôt un parti majoritairement composé de juristes et de techniciens de l'administration, les *compagnacci*, hostile à Savonarole, aux aristocrates, aux partisans des Médicis ; en 1498, il devient secrétaire de la deuxième chancellerie de Florence, chargée des relations avec les villes sujettes, et secrétaire des « Dix », s'occupant de défense militaire et de diplomatie. Il remplit des missions auprès du roi de France et de l'empereur Maximilien puis, en 1506, organise une milice sur le modèle suisse, il prend personnellement part à la lutte contre Pise (elle sera défaite en 1412).

L'Italie est dans le temps de Machiavel un vaste théâtre de conflits entre cités et principautés : Charles VIII envahit la péninsule pour assurer ses droits sur Milan, Louis XII revendique le Milanais, le pape Jules II s'allie aux Français contre les Vénitiens... Soderini, gonfalonier de Florence, est renversé, Machiavel perd son poste ; compromis dans un complot, il est arrêté puis exilé. Contraint à des loisirs forcés, il écrit *Les Principautés* (cinq ans après sa mort, les premiers éditeurs décideront d'intituler le livre : *Le Prince*). Le cardinal Jules (encore un Médicis) lui confie la rédaction d'un *Mémoire* sur le gouvernement de Florence. Il ne réussit qu'à obtenir de pauvres missions, une « bourse » pour écrire ses *Histoires florentines*. Hippolyte de Médicis (encore !), premier duc de Toscane, fait appel à ses services pour renforcer les murailles de Pavie ; mais Florence se soulève contre les Médicis chassés pour trois ans. Machiavel dont plus personne ne veut meurt le mois suivant dans une extrême pauvreté.

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
Œuvres politiques :	
<i>Discours sur les événements de Pise</i>	1499
<i>Paroles à dire sur la nécessité de se procurer de l'argent</i>	1503
<i>De la manière de traiter les populations...</i>	1503
<i>Discours sur l'organisation armée de l'État de Florence</i>	1506
<i>Rapport sur les choses de la France...</i>	1510
<i>Le Prince</i> ⁵⁶ (publié en 1532)	1513
<i>Discours sur la première décade de Tite-Live</i> (3 livres)	1513-1520
<i>L'art de la guerre</i> (7 livres)	1513-1520
Œuvres historiques :	
<i>Histoires florentines</i> (9 livres)	1520-1526
84 <i>Lettres familières</i>	1498-1527

■ Une haute pensée de la stratégie

« *La fortune a voulu que, ne sachant raisonner ni sur l'art de la soie ou de la laine, ni sur les profits et les pertes, j'en vins à comprendre qu'il me revenait de raisonner sur l'État.* » Machiavel, lettre du 9 avril 1513 à Vettori.

Chez Machiavel, tout part d'une constatation : les jeux du pouvoir sont foncièrement cruels, refuser de regarder cette réalité en face, c'est se perdre et ruiner l'État ; le Prince doit donc être réaliste et devenir aussi méchant que ses adversaires : question de survie ! La nouveauté, c'est le naturalisme qui a le mérite de mettre en avant l'autonomie du politique dégagée de toute implication théologique.

De quelques idées reçues

Machiavel a autant à voir avec le machiavélisme (qu'il n'a jamais conseillé) que le marquis de Sade avec le sadisme... Recourir à la ruse, aux feintes pour parvenir à ses fins n'était pas le but premier de ce grand penseur qui préféra analyser les mécanismes du pouvoir et les multiples conditions de son bon exercice.

56. Un pape l'édita, un autre le mit à l'Index !

Le Prince ou la passion de l'État

Machiavel consacre vingt-six chapitres à la manière d'acquérir le pouvoir et de le conserver. De manière générale, accorder la liberté à la plèbe est une mauvaise idée, il est préférable d'établir des « lois scientifiques » selon lesquelles les communautés politiques sont gouvernées ; les valeurs strictement politiques doivent être placées au-dessus des exigences de la conscience individuelle. Éthique et politique constituent deux plans totalement distincts ; la politique ignore la morale et exige une conduite rationnelle. Si l'on veut rester prince, il faut être égoïste, complètement indifférent au bien comme au mal, ne pas tenir parole, aimer la force.

Une vision pessimiste de l'homme

Machiavel développe sa théorie du réalisme politique à partir d'une conception pessimiste de l'homme, qu'il juge bestial : « *Tous les écrivains qui se sont occupés de politique s'accordent à dire que quiconque veut fonder un État et lui donner des lois doit supposer d'avance que les hommes sont méchants.* » Dans les *Discours*, il avançait l'idée que si « *la disposition (des hommes) reste cachée pour un temps, (c'est qu'il leur manque) l'occasion de se montrer* » tels qu'ils sont, c'est-à-dire « *ingrats, inconstants, dissimulés, lâches devant le danger et âpres au gain* » (*Le Prince*), disposition qui ne tarde jamais à apparaître...

Il est possible de diviser l'ouvrage de Machiavel en quatre parties :

– Chapitres I^{er} à XI : conquérir le pouvoir

Machiavel distingue d'abord trois sortes de principautés :

- les principautés héréditaires, les plus faciles à gouverner ; elle sont inscrites dans la durée, facteur de stabilité : « *Chaque mutation laisse des pierres d'attentes pour une nouvelle.* » (chapitre I^{er}) ;
- les principautés nouvelles attirent toute son attention parce qu'elles permettent de mieux comprendre la naissance de l'État ;
- les principautés mixtes : les États rattachés à une principauté existante par voie de conquête.

Quelques règles sont dégagées :

- un prince n'est pas grand-chose sans la faveur de ses sujets ;

- il doit pouvoir compter sur eux pour conquérir et se maintenir au pouvoir ;
- pour les pays éloignés de la culture du conquérant, il préconise soit de s'y établir, soit d'y financer des colonies, sans occupation militaire trop coûteuse ;
- il faut s'appuyer sur les petits contre les grands, et tout faire pour ne pas avoir de rival ;
- les monarchies absolues sont difficiles à conquérir, mais faciles à conserver, tout le contraire des États aux mains de puissants qui ne tardent pas à se liguer contre le conquérant (chap. IV).

Au chapitre V est exposé un cas particulier : les États régis par des lois dont les habitants sont accoutumés à vivre libres. Il y a trois solutions pour les garder : les détruire, y habiter, laisser tant que faire se peut les lois.

Au chapitre VI, Machiavel examine la prise du pouvoir par des princes valeureux ayant su habilement utiliser la « fortune ».

La fortune selon Machiavel

La fortune est un ensemble de circonstances à la fois complexes et mobiles, devant lesquelles l'homme est réduit à l'impuissance s'il ne les utilise pas au bon moment avec les moyens appropriés : d'un côté l'occasion propice, de l'autre l'initiative audacieuse et courageuse.

Machiavel précise dans ce chapitre qu'il est fort difficile d'introduire des changements dans une société ; pour réussir, il faut être indépendant et agir par contrainte.

Le chapitre VII est un éloge de César Borgia, modèle du conquérant « moderne », organisateur d'une entreprise libre, consciente, « *irréductible au hasard* », qui sait employer tous les moyens mis à disposition. Un homme prudent et habile n'hésite pas à se débarrasser de ses ennemis en les faisant assassiner. Cette cruauté est l'objet du chapitre VIII, elle ne doit être utilisée qu'une fois et massivement. Faute de quoi, il peut en résulter le désordre, qui est le pire ennemi.

Une moralité machiavélique

La politique n'est pas morale.

Les chapitres IX à XI sont consacrés :

- aux principautés civiles où le prince arrive au pouvoir grâce à l'assentiment de ses citoyens. Règle : garder l'affection de son peuple, ne pas chercher le pouvoir absolu ;
- à la nécessité de disposer de villes fortifiées ;
- au fait que les principautés ecclésiastiques doivent être régies comme les autres, le pouvoir n'a rien de religieux ni de divin.

– Chapitres XII à XIV : des forces militaires

Machiavel traite des différents types de milices : la milice nationale est la plus sûre et efficace. Toutes les autres sont inefficaces ou dangereuses. « *Les princes doivent donc faire de l'art de la guerre leur unique étude et leur seule préoccupation ; c'est là proprement la science de ceux qui gouvernent.* » (ch. XIV).

– Chapitres XV à XVIII : conduite des princes envers leurs sujets et envers leurs amis⁵⁷

Machiavel traite des fondements de la puissance du prince et des méthodes de gouvernement. Comment conserver le pouvoir ? Faut-il être libéral ? Réponse : non, le prince sera méprisé, la ruine menace (XVI). Analyse de la cruauté et de la clémence : la cruauté dite « mesurée » est un réel instrument de gouvernement ; elle ne doit pas être systématique afin de ne pas se faire haïr (XVII). Faut-il être fidèle à ses engagements ? Réponse : non. L'infidélité est nécessaire, il n'y a pas de pouvoir possible sans violation de la parole donnée (XVIII) : « *Un Prince doit savoir user de la bête (...)* il faut donc être renard pour connaître les filets et lion pour faire peur aux loups. » Le prince doit toujours faire preuve de modération, se faire craindre et respecter (XIX). Pour gagner l'estime du peuple (XXI), il faut être religieux, distribuer sanctions et récompenses rares, mais marquantes... (XXIII) Le prince doit se garder des flatteurs comme de la peste (XXIII).

– Chapitres XXIV à XXVI : exhortation pour délivrer l'Italie des Barbares

Le hasard n'annule en rien la liberté humaine (XXV) ; le livre s'achève sur un appel à l'unification.

57. C'est le centre du livre.

L'État, le Prince, le peuple

L'État, puissance souveraine, est une réalité étrangère au sacré.

L'État selon Machiavel

Machiavel est l'inventeur du terme d'État dans sa signification moderne : « Institution du pouvoir souverain. »

Le politique et le pouvoir sont des institutions purement humaines qui possèdent des spécificités propres. « *Le monde se soutient dans le même état* », le mal foncier et le bien – très relatif – s'y équilibrent comme ils peuvent, et cela dure depuis toujours et n'est pas près de changer. Seule peut-être la république romaine a incarné à ses yeux cette période vertueuse que les guerres civiles allaient détruire.

L'homme fort neutralise les caprices de la fortune par une « vertu », proche de la sagesse, de la prudence et de la force. Ce concept désigne l'énergie déployée dans la conception, la rapidité dans l'exécution, la résolution sans faille, l'exercice de la ruse ; une espèce de malin génie politique.

La « vertu » : le malin génie politique de Machiavel

La « vertu », c'est l'art de choisir les moyens en fonction de la fortune afin de dominer les circonstances. La fortune est inséparable de « l'occasion » (moment favorable), son antagonisme, et signifie, métaphoriquement, un appel, un secours ou une punition de Dieu ; elle est cette réalité en place qui vient sans qu'on la cherche et disparaît comme elle est venue.

Le Prince doit d'abord être un honnête homme. La crainte ne suffit pas, il faut également que le peuple soit fervent et enthousiaste, animé par une vraie piété, faute de quoi l'hypocrisie du Prince ne serait plus efficace. Sans religion, un peuple n'est ni uni, ni bon – Machiavel loue saint François d'Assise dont les vertus empêchèrent les Italiens de perdre leur foi dans le Christ. Dans le cas malheureux où le peuple ne craindrait pas Dieu, le Prince devra se faire craindre comme s'il était Dieu, attitude qui l'oblige à un extrême degré de terreur calculée⁵⁸. Deux autres éléments concourent à lutter contre la bestialité : les lois et le langage. Si le Prince agit par « machiavélisme »,

58. In *Discours*.

c'est une servitude du devoir d'État plus qu'un privilège. Il doit, coûte que coûte, gouverner : *« Dieu ne veut pas tout faire, de peur de nous priver de notre libre arbitre, et de la part de gloire qui est nôtre. »*

Montaigne (1533-1592)

« Je propose une vie basse et sans lustre, c'est tout un. On attache aussi bien toute philosophie morale à une vie populaire et privée qu'à une vie de plus riche étoffe ; chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. »⁵⁹

■ Le moi est une « arrière-boutique »

Né en février 1533 au château de Montaigne près de Bordeaux, Michel Eyquem appartient à une riche famille de négociants bordelais anoblie en 1519. Son père Pierre est un humaniste qui donne à son fils une éducation de premier ordre : réveillé en musique, Montaigne apprend le latin comme une langue vivante ; il étudie la philosophie à Bordeaux, le droit à Toulouse, devient magistrat, puis à vingt et un ans conseiller à la Cour des Aides de Périgueux. En 1557, il est conseiller au Parlement de Bordeaux. L'année suivante, il noue une amitié devenue légendaire avec son collègue Étienne de la Boétie, qui mourra prématurément en 1563, à trente-trois ans. En 1565, il se marie avec Françoise de la Chassaigne qui lui donnera six filles (une seule survivra).

Montaigne en sa librairie

En 1570, Montaigne vend sa charge et vient publier à Paris les poésies latines et les traductions de La Boétie ; un an plus tard, il se retire dans sa tour et sa fameuse « librairie » (sa bibliothèque).

⁵⁹. *Les Essais*, livre III, ch. II.

Il est fait chevalier de l'ordre de Saint-Michel et est nommé gentil-homme ordinaire de la chambre du roi par Charles IX. En 1572, il l'est des rares à s'indigner de la Saint-Barthélemy et commence la rédaction des *Essais* en pleine guerre civile. Vers 1576, après avoir lu les *Hypotyposes pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus, il fait frapper un jeton portant l'inscription (en grec) : « *Je m'abstiens* » ; il écrit une partie de l'*Apologie de Raymond Sebond*. Vers 1578, il souffre pour la première fois de coliques néphrétiques (maladie de la pierre) qui ne cessera de le tourmenter ; il compose, jusqu'en 1580, la majeure partie du Livre II. Il lit Jules César, Sénèque et surtout Plutarque, véritable « source » des *Essais* dont la première édition (les deux premiers livres) paraît en 1580 (deux autres suivront, en 1588 et 1595) ; il part pour un voyage de santé et d'agrément, passe par Paris où Henri III lui confie que son livre lui plaît extrêmement ; il visite l'est de la France, l'Allemagne, la Suisse, Venise (il y rend hommage à des courtisanes), Ferrare (où il visite le Tasse dans son hôpital), Rome (où on lui confisque ses livres), le pape Grégoire VII le reçoit ; il apprend qu'il est élu pour deux ans maire de Bordeaux (un deuxième mandat lui est accordé en 1583). Le *Journal de voyage* ne sera publié qu'en 1774.

Un trésor sans prix

Montaigne tente d'échapper à la peste qui éclate à Bordeaux en 1585, puis compose la troisième partie des *Essais* (1586-87) ; en se rendant à Paris, il se fait dévaliser par des ligueurs masqués qui lui rendent son manuscrit...

En juin 1588, paraît une nouvelle édition : six cents additions aux deux premiers livres, le troisième en original. Il fait la connaissance de Mlle de Gournay, admiratrice jusqu'à la dévotion, sa « fille d'alliance ». Entre 1589 et 1592, il ajoute un millier d'additions nouvelles à ses *Essais*, le quart concerne sa vie, ses goûts, ses idées, le livre a pris une tournure de plus en plus personnelle : « *Montaigne s'est découvert en écrivant les Essais, et son livre l'a fait en même temps qu'il faisait son livre.* »⁶⁰ Le 13 septembre 1592, il expire au moment de l'élévation, pendant une messe qu'il fait dire dans sa chambre.

60. M. Rat, in *Montaigne, Œuvres complètes*, chronologie, p. XXII, Paris, 1962.

■ L'inventeur d'un genre littéraire

« Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contantion et artifice : car c'est moi que je peins. (...) je suis moy-mesme la matière de mon livre... » Montaigne, « Au lecteur », *Essais*.⁶¹

Montaigne est resté catholique, sa philosophie est celle d'un sceptique, d'un stoïcien qu'un épicurisme chrétien vient corriger. Pareil mélange pourrait paraître hasardeux pour ne pas dire incohérent, il ne l'est pas dans la mesure où Montaigne se montre tel qu'il est, tel qu'il se découvre et se pense. Cette auto-analyse, cet art de se livrer sans mentir, brosse le portrait d'un homme qui se joue de ses apparentes contradictions. L'humaine nature est composite. Cette souplesse d'esprit chiffonnait Pascal pour qui « *le moi est haïssable* », il ne pouvait considérer ce « *projet de se peindre* » soi-même que « sot ». Rien d'étonnant que Voltaire (pour qui « *la vie est soit de l'ennui soit de la crème fouettée* » !) ait l'opinion contraire et considère le dessein de Montaigne « charmant » ; le XVIII^e siècle trouva son compte, manière de consolation, dans ce badinage.

■ Les *Essais*

Les Essais sont d'abord une œuvre totalement hors normes, où l'auteur expose un art de vivre devenu sagesse.

La forme littéraire de l'essai

Dans le temps de Montaigne, « essayer » signifie « expérimenter » la vie et ses « expériences ». Autrement dit, il s'agit d'ébaucher les grands traits qui composent le moi, notamment grâce à un sens aigu de l'observation : « *Toute cette fricassée que je barbouille ici n'est qu'un registre des essais de ma vie.* »⁶²

Montaigne a bien sûr tiré profit de ses nombreuses lectures dont on peut établir trois sources majeures :

- d'Épicure et de Lucrèce, il tire une morale fondée sur le bonheur serein, l'idée de la tranquillité de l'âme comme but de

61. L'orthographe de l'époque a été conservée.

62. *Essais*, ch. XIII.

la vie, loin de l'agitation humaine et des angoisses ; Montaigne définit la volupté comme visée finale de toute action, il déplore la pudibonderie : l'acte sexuel et le plaisir sont naturels, justes et nécessaires : « *L'amour se fonde au seul plaisir.* » ;

- son stoïcisme est, pour une bonne part, hérité de l'Antiquité (de Zénon de Citium et surtout de Sénèque) : souffrir le moins possible face à l'idée de la mort. Cela suppose un « travail d'indifférence » à l'endroit de ce qui affecte la sensibilité et un « travail du jugement » ; là encore, le bonheur est le but à atteindre ;
- le sage Montaigne est marqué par le scepticisme (« ancien » par Pyrrhon, « empirique » avec Sextus Empiricus) résumable par la célèbre formule : « *Que sais-je ?* » ; le jugement « *va coulant et roulant sans cesse* », de sorte qu'il incline à la tolérance et donc à la lutte contre toute forme de dogmatisme et à la critique.

Ajoutons que le scepticisme moderne (né avec la Renaissance) résulte d'un brusque élargissement du monde qui engendre crainte et doute, tout comme le scepticisme ancien était le « produit » de l'élargissement de la cité opéré par Alexandre le Grand. Les grandes découvertes, avec Marco Polo, Magellan, Colomb, avaient achevé de convaincre que le monde est toujours plus vaste (culturellement) qu'on ne le pense.

Les *Essais* sont le témoin de l'évolution intérieure de leur auteur, attestée par les éditions successives : plus il avance en âge et plus Montaigne cherche à peindre son Moi comme forme exemplaire de l'universelle condition : se peindre « *au vif* » et sous sa « *forme naïve* », se connaître pour accéder à la sagesse, tel est le but espéré.

Plan commenté

Les *Essais* comportent trois livres formés de cent sept chapitres⁶³ dont il est difficile de trouver un ordre précis. En revanche, le chapitre XII du livre III : l'« *Apologie de Raymond Sebond* », est le point culminant de la totalité de l'œuvre ; plus qu'un plaidoyer pour le théologien catalan (dont il traduit la *Théologie naturelle*),

63. Livre I : 57 chapitres ; livre II : 37 chapitres ; livre III : 13 chapitres.

il s'agit d'une analyse de la vanité et de l'infirmité de la raison humaine.

– **Le livre I** traite notamment de la mort, de l'éducation (de type « libéralisme éclectique », XXVI), de l'amitié (XXVIII)... Au chapitre III, Montaigne montre que l'homme privé de sagesse est un insensé qui se comporte comme tel, il se projette sans cesse vers un futur qui lui échappe sans jamais jouir du présent.

Les sentences fameuses de Montaigne

« Philosophe, c'est apprendre à mourir. »

« Parce que c'était moi, parce que c'était lui. » (déclaration faite à La Boétie).

Le chapitre XX est consacré à une méditation stoïcienne sur la mort, car comment vivre puisque « *le but de notre carrière, c'est la mort ?* ». Les douceurs de l'amitié aident à supporter cette échéance inexorable, Montaigne honorant La Boétie en insérant dans son texte vingt-neuf sonnets, hélas perdus, de son ami. Deux analyses particulièrement profondes appartiennent à ce livre : la relativité des jugements : « *Des cannibales* » (XXXI) et « *De la vanité des Paroles* » (LI) où il expose que toute rhétorique est vaine : « *Un Outil inventé pour manier et agiter une tourbe.* »

– **Le livre II** s'attache dès le début à souligner « *l'inconstance de nos actions* » qui se « *contredisent si communément (...) qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique* » ; dans le chapitre V, « *De la conscience* », Montaigne se révolte contre la torture judiciaire, alors universellement admise. Le chapitre VI expose les rencontres avec la mort, notamment l'évanouissement qui lui ressemble de bien des manières ; « *à la vérité, pour s'appriivoiser à la mort, je trouve qu'il n'y a que de s'en avoisiner* ». Le chapitre X, « *Des livres* », est un éloge de la lecture, plaisir qui permet de se mieux connaître. La célèbre « *Apologie de Raymond Sebond* » (ch. XII) est un important bilan spirituel et humain (il s'agit du plus long chapitre) : éloge du scepticisme à travers l'humiliation de « *l'orgueilleuse raison* » impuissante à prouver quoi que ce soit ; l'homme est incapable d'atteindre la vérité, le fond des choses est inconnaissable et incite à l'agnosticisme.

■ Vous avez dit agnosticisme ?

Réflexion qui consiste à se poser la question de l'existence de Dieu, à douter.

Ne rien affirmer, comme le firent les pyrrhoniens est un avantage sur toutes les autres philosophies. Dans le même esprit, le chapitre XVII, « *De la présomption* », insiste sur la trop bonne opinion que nous concevons de notre valeur et donne à l'auteur l'occasion de se peindre lui-même : « *Outre le deffaut de la mémoire, j'en ay d'autres qui aydent beaucoup à mon ignorance.* »⁶⁴

– **Le livre III** comportent des chapitres sensiblement plus longs que ceux des deux précédents livres ; l'auteur s'interroge notamment sur la morale et sur la politique. « *De l'utile et de l'honnête* » (ch. I) s'apparentent à Machiavel (non cité) : morale et politique sont-elles compatibles ? Être politiquement efficace ne signifie nullement être honnête. Dans « *Les trois commerces* » (ch. III), Montaigne décrit sa bibliothèque.

Pour un commerce de l'esprit

Il s'agit au sens de Montaigne d'un commerce avec les autres par le discours, avec ses amis, avec les livres.

« *Des coches* » (ch. VI) s'interroge sur les conquêtes coloniales en plein essor ; Montaigne en condamne la barbarie, en particulier celle des conquérants espagnols. « *De la vanité* » (ch. IX) est consacré au voyage, vanité parmi d'autres, comme la vie. Cependant, ils peuvent être profitables dans la mesure où l'âme remarque et s'étonne de choses nouvelles. « *De l'expérience* » (ch. XIII) termine les *Essais* et s'attache aux vertus de l'expérience vécue comme à la nature « *un doux guide* » qui nous invite à vivre à propos et à aimer cette vie. Bien faire ce que l'on fait, vivre le moment, être capable de discerner les temps heureux car « *c'est une absolue perfection, et comme divine, se sçavoir jouyr loialement de son estre. (...) Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rangent au modèle commun et humain, avec ordre, mais sans miracle et sans extravagance* ».

64. Il est aisé de rapprocher cette phrase d'une maxime de La Rochefoucauld : « *Tout le monde se plaint de sa mémoire et personne ne se plaint de son jugement.* »

Giordano Bruno (1548-1600)

« *Ce sont toujours les plus intelligents qui sont les plus couillonnés !* »

■ Une victime propitiatoire

Né à Nola, Bruno entre dans l'ordre des Dominicains de Naples en 1565, ordre qui, depuis le ^{xv}^e siècle, fournit les juges de l'Inquisition... Prêtre en 1572, il est docteur en théologie trois ans plus tard. Vite accusé de soutenir des opinions suspectes, il est contraint dès 1576 de mener une vie d'errance : à Genève d'abord puis, après avoir un temps enseigné la philosophie à Toulouse, il fuit les guerres de religions et gagne Paris, où Henri III crée pour lui une chaire spéciale, Oxford, Wittenberg, Prague. Il a la mauvaise idée de revenir en Italie et, en 1592, se fait arrêter à Venise par l'Inquisition (sur dénonciation) ; après d'interminables procédures (sept ans !) assorties de tortures, il entend son arrêt de mort et lance : « *Vous avez plus peur en rendant votre jugement que moi en en prenant connaissance !* »

L'excommunication de Bruno

Bruno ne sort de prison que pour monter sur le bûcher, à Rome, sur le champ des Fleurs, le 8 février 1600... Une âme plus « généreuse » que les autres lui accroche des sacs de poudre autour du cou, pour hâter sa fin ; Bruno détourne la tête quand on lui présente le crucifix... Il eut le triste privilège d'être excommunié par les trois confessions chrétiennes : catholiques, luthériens, calvinistes...

■ L'œuvre

Traité de mnémotechnie	Sept traités en latin ; Bruno était passionné par l'art d'aider la mémoire, dont <i>De l'ombre des Idées</i> (1582)
Œuvres didactiques et critiques	Cinq traités en latin, résumés des systèmes philosophiques anciens et modernes : <i>Cent articles contre les péripatéticiens</i> (1591) ; <i>Cent articles contre les mathématiciens et les philosophes</i> ...
Écrits « magiques »	Cinq opuscules qui prétendent comment utiliser les forces cachées de la nature, écrits entre 1589 et 1591, publiés en 1891

.../...

Écrits académiques ou de circonstances	<i>Oratio valedictoria</i> + <i>Oratio consolatoria</i> (1588) + une comédie en italien : <i>Le chandelier</i> (1582)
Traité de métaphysique et traité de morale	Six traités dialogués en langue vulgaire, tous publiés en Angleterre : 1584, <i>Le banquet des cendres</i> ; <i>Cause, principe et unité</i> ; <i>De l'infini, de l'univers et des mondes</i> ; <i>Expulsion de la Bête triomphante</i> ; 1585 : <i>Cabale du cheval Pégase</i> ; <i>Les Fureurs héroïques</i> ; Trois poèmes philosophiques en latin avec commentaire en prose, tous publiés en 1591 : <i>Du triple minimum et de la triple mesure pour atteindre aux principes des trois sciences spéculatives et de nombreux arts actifs</i> , <i>De la monade, du nombre et de la figure, des innombrables</i> , <i>De l'immense et de l'infigurable, c'est-à-dire de l'univers et des mondes</i> . Un dictionnaire du langage philosophique (<i>Somme des termes métaphysiques</i>) rédigé à Munich en 1591 publié en 1595, Bruno est alors dans les prisons du Saint-Office.

■ Les limites de la connaissance

Sa table des catégories comme sa terminologie sont directement inspirées par Nicolas de Cues d'une part, Ficin et les philosophes italiens d'autre part ; mais Bruno affectionne également les présocratiques : notamment Démocrite et sa théorie des atomes, Anaxagore pour qui « tout est en tout », Héraclite et son « flux »...

La connaissance est limitée et ne couvre qu'un pan de ce que nous voyons directement ; nos sens, notre perception ne peuvent nous renseigner sur les choses cachées à notre vue, le monde est plus que ce qu'on voit : « *Croire qu'il y a seulement les planètes dont l'existence nous est connue à ce jour n'est pas plus raisonnable que de s'imaginer que le ciel n'est peuplé d'autres oiseaux que ceux qui passent devant notre petite fenêtre.* »

L'idéal de Bruno

Pour connaître, nous avons besoin d'un autre rapport que Bruno nomme « idéal » : seule la pensée est capable d'interroger les sens comme il en serait d'un témoin fiable. Pour mieux comprendre, nous avons également besoin de métaphores et d'analogies pour espérer saisir la signification concrète de ce que les perceptions sensorielles transmettent. Voilà pourquoi le philosophe préféra écrire des poèmes didactiques, des satires, des dialogues de forme platonicienne, plus à même de traduire la progression de la pensée.

Minimum et maximum

Bruno développe deux notions-clés :

- le singulier, l'unique qu'il nomme le « minimum » ;
- et qu'il oppose au « maximum », à l'immensité infinie.

Le minimum, c'est la présence en toute chose de la particule la plus infime, germe de vie individuellement déterminé, forme vivante dont les moindres détails possèdent une structure individuelle. Le particulier est déterminé avec une infinie précaution ; Bruno lui applique une doctrine hypothétique où il le définit de trois manières :

- il est « point » en termes mathématiques ;
- il est « atome » en termes de physique ;
- il est « monade » en termes de métaphysique.

■ Vous avez dit monade ?

Ce terme apparaît chez Bruno pour la première fois dans son acception d'unité déterminée (dans un sens différent de celui exposé par Platon dans le *Philèbe*, 15 b) ; Leibniz le reprendra textuellement dans un sens analogue.

En se déplaçant, le point devient ligne, et la ligne surface ; en se déplaçant, l'atome devient corps en s'agrégeant à d'autres atomes ; allié aux monades, l'atome se présente comme « point vital » en toutes choses.

La représentation atomique de Bruno

Pour Bruno, les atomes sont des « *globes imperceptibles* » : trois d'entre eux constituent le triangle minimal, quatre, le carré minimal, huit, le cube minimal.

Bien que l'univers soit en quelque sorte borné par des minima effectifs, Bruno ne lui reconnaît aucune restriction de grandeur. Il fournit une transition dialectique originale : « *Seul le fini peut produire l'individuel et il en a besoin* » ; « *le maximum est lui-même l'abondance inépuisable de l'infini qui ne se répète pas comme telle, qui ignore tous les schémas, qui se concrétise dans un monde de structure individuelle, de forme individuelle, si bien qu'il ne saurait y avoir dans le monde, selon une formule élaborée plus tard par Leibniz, deux choses identiques.* »⁶⁵ De l'infini-universel découle le fini-particulier.

65. E. Bloch, *op. cit.*

L'univers est infini mais se dédouble : le monde est infini, mais « non totalement » alors que Dieu l'est. Tout ce qui reste en puissance dans l'imagination ou dans l'intellect s'exprime en acte dans cet ensemble innombrable sans dimension, ni mesure, le « cosmos », qui constitue les « mondes » à travers lequel Dieu est « totalement présent »⁶⁶.

La nature divine

La nature, bien plus que l'esprit qui la mesure, est la seule et unique « puissance divine » ; une seule Forme universelle omniprésente est inséparable de la « *vie qui vivifie toute chose* », de cette âme unique qui meut les abeilles, les araignées, les corps célestes⁶⁷. Le panthéisme de Bruno introduit la conception d'un Dieu universel agissant avec ardeur comme « *natura naturans* », c'est-à-dire quand la nature agit comme nature : la nature créatrice forme le monde qui est son propre sujet.

■ Vous avez dit panthéisme ?

Conviction que Dieu et le monde ne font qu'un.

Chez Bruno, la nature est un « artiste », mais aussi une force naturelle. Il tire cette conception d'Avicenne et d'Averroès. Cette force agissante présente au cœur des choses est aussi « *l'esprit de la nature* ». Voilà pourquoi la matière est « *plénitude vitale* » et « *non une fosse à purin remplie de substance chimique, mais le giron vivant, l'organe de cohérence de tous les phénomènes* ». La matière n'est pas ignoble. On peut reprendre un célèbre mot de Marx parfaitement adapté à la conception de Bruno : « *La matière sourit à l'homme dans la splendeur de sa poésie sensuelle* »... En effet, pour le philosophe de la Renaissance, cette matière a l'éternité en partage. Un double mouvement d'allure néo-platonicienne préside aux rapports de la divinité, de la nature et de la pensée humaine : primo par émanation, secundo par conversion.

66. Voir M. de Gandillac, *op. cit.*, p. 332. Bruno, *Infinito*, I.

67. *Summa, Opera*, I, 4.

Attiré par les théories de Copernic, tout en maintenant la transcendence divine et le dogme de la création *ex nihilo*, Bruno dissocie la théologie de la science « qui ne peut parler sur l'Être même, mais seulement sur les traces de l'Être dans la nature (...) remontant vers les causes et principes immanents à l'univers même »⁶⁸.

■ Vous avez dit *ex nihilo* ?

Cette locution signifie « sorti de rien ».

Astronome amateur qui jugeait les calculs vains, Bruno ne manque cependant pas d'intuition puisqu'il a pressenti (même s'il la croit liée à une « *sympathie du semblable pour le semblable* ») la gravitation universelle liée aux relations de masse et de distance⁶⁹.

68. D'après P. Trotignon.

69. Voir *Cena*, V ; *Immenso*, IV ; *Infinito*, IV.

Chapitre 4



Les réformateurs

« La foi est la garantie des biens que l'on espère, la preuve des réalités qu'on ne voit pas. » Épître aux Hébreux 1, 11.

La Réforme est une réponse, moins à une question qu'à un malaise. Le ^{xvi}^e siècle est profondément religieux ; l'attente et l'exigence spirituelles sont donc intenses. Le modèle que l'Église catholique impose est celui de la domination universelle fondée sur une hiérarchie ecclésiastique pyramidale dont le pape est le sommet. Cette construction féodale se fissure par le haut.

Le terrain propice à la naissance de la Réforme est préparé par :

- les abus du pouvoir pontifical, les pratiques vénales d'une bonne part du clergé ;
- une très forte sensibilité religieuse éprouvée par les malheurs du temps, dans un permanent climat de peur et hantée par l'horreur de la mort ;
- un anticléricalisme de plus en plus violent ;
- l'évolution des mentalités vers l'idée de « sacerdoce universel », où chaque croyant est prêtre ;
- le développement considérable de l'imprimerie comme outil de diffusion et de propagande.

La papauté étant pour le moins discréditée, l'initiative de Martin Luther sera couronnée de succès parce qu'il eut l'intuition de profiter de cette déliquescence et des tensions poli-

tiques extrêmes qu'exaspèrent les princes de ce monde. Plus que de « mal vivre », le premier reproche qu'adresse l'esprit de la Réforme à l'autorité de l'Église est, selon Lucien Fèvre, de « mal croire ». Par ailleurs, il existe, pour la première fois, une correspondance entre un fort désir d'autonomie et la naissance de l'esprit patriotique, soutenue par une forte centralisation qui nourrit la volonté de s'émanciper d'un pouvoir jugé inapte.

Luther (1483-1546)

■ Le pouvoir de l'Écriture

Né en 1483 à Eisleben, dans une famille de petits-bourgeois d'origine paysanne, Martin Luther entre au couvent des Augustins d'Erfurt. Ordonné prêtre en 1507, il enseigne l'éthique d'Aristote⁷⁰ au couvent de Wittenberg, fait un voyage à Rome dont il retire une profonde aversion pour l'entourage pontifical. Il traverse une longue période de questionnement sur le sens de l'existence, lit les Pères de l'Église et trouve finalement réponse à son angoisse dans un passage de l'Épître de Paul aux Romains : « *Car en lui (en l'Évangile) la justice de Dieu se révèle de la foi à la foi, comme il est écrit : Le juste vivra de la foi.* » (1, 17). Cette justification par la foi deviendra la clé de voûte de la doctrine luthérienne.

Les thèses de Luther sur « la vertu des indulgences »

Le 31 octobre 1517, Luther publie quatre-vingt-quinze thèses en latin sur « la vertu des indulgences » qu'il envoie à l'archevêque de Mayence. Ces thèses connaissent un succès retentissant à travers tout l'Empire.

Contraint de s'expliquer, notamment lors des disputes de Heidelberg et Leipzig, Luther précise sa pensée avec fermeté.

70. À qui il reproche violemment d'avoir lié la vertu de justice à la pratique « habituelle » des œuvres justes ; Luther le qualifie « *de plus détestable ennemi de la grâce* ». Vers 1520, il rejette purement et simplement la *Physique*, le *De anima* et l'*Éthique*, expression de la « *malice de ce maudit païen* »...

Sommé de se présenter à Rome, il refuse, soutenu par Frédéric le Sage, Électeur de Saxe. Il accepte de comparaître devant le cardinal de Vio, en octobre 1518. Après quatre jours d'après discussions, il affirme que l'infaillibilité de l'Écriture ne saurait être inférieure au pape, bien au contraire. Il rédige et diffuse un appel : *Du pape mal informé au pape mieux informé* et songe à demander au souverain pontife la réunion d'un concile général. Il soutient n'être soumis qu'à une seule autorité légitime : l'Écriture. En 1521, lors de sa retraite au château de Wartburg en Thuringe, Luther traduit en moins d'un an le Nouveau Testament en allemand, à partir du texte grec publié par Érasme en 1516. Par la suite, il donnera une édition complète de la Bible, sans doute la meilleure en langue allemande.

Un pionnier instrumentalisé

Il refuse de soutenir le soulèvement de la petite noblesse en 1522, ainsi que le programme des paysans d'Allemagne du Sud (réduction des impôts, abolition du servage...), estimant que la Bible ne peut résoudre les problèmes d'ordre politique ou économique. Il écrit *Contre les hordes criminelles et paillardes de paysans* qui l'éloigne des couches rurales (pour lui, le peuple est littéralement « démoniaque ») et accroît son prestige auprès des princes. Le « pionnier » ne devine pas qu'il devient un pion sur l'échiquier des Puissants.

En 1525, il publie *Du serf arbitre* (réponse au livre *Du libre arbitre* d'Érasme) où il affirme l'extrême gravité du péché et la totale impuissance de la volonté humaine⁷¹. La même année, il jette les bases d'une organisation de son Église, met au point une « messe allemande » en langue vulgaire où il conserve le caractère traditionnel de la liturgie en la subordonnant au sermon, pivot d'un culte où les cantiques jouent un grand rôle émotionnel. Il épouse une nonne, Katharina von Bora dont il aura six enfants ; la famille Luther devient le modèle de la vraie famille chrétienne.

71. « Pour comprendre la Parole de Dieu, il faut avoir l'Esprit de Dieu », affirme Luther contre Érasme pour qui, notamment, la raison et la révélation sont des guides conjoints vers le bien.

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Exégèse de l'Épître aux Romains</i>	1516
<i>Appel à la noblesse chrétienne allemande</i>	1520
<i>De la papauté qui est à Rome</i>	1520
<i>Prélude sur la Captivité babylonienne de l'Église</i>	1520
<i>De la liberté du chrétien</i>	1520
<i>Traduction de la Bible en allemand</i>	1521-1522
<i>Du pape mal informé au pape mieux informé</i>	1522
<i>Contre les hordes criminelles et paillardes de paysans</i>	1522
<i>Traité de l'autorité temporelle</i>	1523
<i>Du serf arbitre</i>	1525
<i>Le devoir des autorités civiles de s'opposer aux anabaptistes par des châtiments corporels</i>	1525
<i>Grand catéchisme ; Petit catéchisme</i>	1529
<i>Articles de Smalkalde</i>	1536
<i>Contre la papauté romaine fondée par le diable...</i>	1546

Pour lutter contre l'hétérogénéité des doctrines, Luther institue une discipline ecclésiastique qu'il confie au prince, garant de la mission divine qui lui a été confiée (« césaropapisme »). Le luthérianisme s'implante au Danemark (grâce à la prédication de Tausen), en Norvège, en Islande (par la force), en Suède (grâce aux frères Petersen), dans les pays baltes et en Finlande. L'expansion vers la France et les Pays-Bas est freinée par les progrès du calvinisme.

Une œuvre au cœur de la Réforme

De la papauté qui est à Rome lui vaudra d'être excommunié ; *Appel à la noblesse chrétienne de la nation allemande sur l'amendement de la condition de chrétien* est destiné aux autorités politiques ; *Prélude sur la Captivité babylonienne de l'Église* est destiné aux clercs et aux théologiens ; *De la Liberté du chrétien* est destiné à l'ensemble du peuple chrétien ; Charles-Quint fait brûler ses ouvrages à Louvain.

En 1529, lors de la seconde diète de Spire, Charles-Quint revient sur sa décision de laisser aux princes toute liberté en matière de religion. Cinq d'entre eux et quatorze villes libres protestent contre cette décision. Le nom de « Protestant » est né de cet épisode.

■ **Vous avez dit protestant ?**

Les luthériens n'associaient nullement cette désignation à un sens négatif, ils lisaient en elle son étymologie : *pro-testari*, soit « qui rend témoignage », sous-entendu sans faille à la vérité évangélique.

Pour résoudre des divergences sur l'eucharistie, Melanchton présente en 1530 à l'empereur la *Confession* d'Augsbourg, texte doctrinal reconnu par la plupart des luthériens (elle sera confirmée par l'*Apologie*) ; Luther, mis au ban de l'Empire, n'avait pu s'y rendre. Il s'éteint à Eisleben après avoir écrit : « *Nous sommes des mendiants, c'est bien vrai.* »

■ La pensée de Luther

La réduction des sacrements

Luther expose avec rigueur le processus de perversion qui transforma les sacrements en instruments d'aliénation. Il pense qu'il ne devrait en exister que deux : le baptême et la Cène (dernier repas du Christ le Jeudi saint) où il nie la transsubstantiation : changement opéré par la consécration eucharistique (par la puissance de Dieu, la substance que sont le pain et le vin devient réellement substance du corps et du sang du Christ).

La Réforme

La Réforme n'est d'abord qu'une critique souvent virulente de l'appareil et des pratiques romaines, sans aucune volonté de scission. Luther voulait réformer l'Église de l'intérieur, il n'avait ni le tempérament d'un fondateur de secte, ni la volonté d'organiser des communautés. Les violentes réactions du pouvoir pontifical, la protection de l'Électeur de Saxe, l'amitié de l'helléniste Melanchton infléchirent son destin⁷². La prédication de Luther

72. Ce dernier publie en 1521 les *Loci theologici* qui exposent systématiquement la pensée évangélique.

est à la fois simple, pratique, foncièrement biblique et répond aux attentes d'un peuple étranger à la mentalité latine. Par ailleurs, l'imprimerie va considérablement servir la diffusion des idées nouvelles : à partir de 1517, les écrits de Luther « inondent » l'Allemagne jusqu'à atteindre 990 éditions en 1524. Le réformateur convainc à la fois une bonne part du clergé (séculier ou régulier), mais aussi la noblesse, les artistes (Cranach, Dürer), les humanistes, les « couches moyennes » (bourgeois des corporations), le monde rural sensible à ce « pur Évangile ».

Selon Luther , « l'Église est captive » :

- de la distinction qu'elle oppose entre laïcs et clercs,
- de monopoliser l'interprétation des Écritures en l'assujétissant au magistère,
- de ne réserver qu'au pape la convocation d'un concile.

Il oppose à ces « trois murailles » trois principes évangéliques libérateurs :

- le sacerdoce universel, c'est-à-dire le fait que tous les baptisés sont prêtres de Dieu pour le monde ;
- l'intelligibilité de l'Écriture pour tout lecteur croyant au Christ ;
- la responsabilité de chaque fidèle dans le gouvernement de l'Église.

L'homme n'accomplit de lui-même aucun acte vertueux (cette conception est proche de celle d'Augustin) ; par ailleurs, en raison des promesses contenues dans les Écritures (liées à la médiation du Christ sauveur), ne sont sauvés par pure grâce que les vrais croyants. Sa théologie refuse la mystique, décision qui entraîne le rejet du culte des saints puisque l'âme ne peut en aucun cas permettre une « déification » de l'homme, de même pour Marie « *loin au-dessous de Dieu* ». L'acte conjugal est compris comme une « *hideuse volupté* » consenti par Dieu, acte jamais accompli sans péché où Dieu « *épargne les époux par grâce, parce que l'œuvre conjugale est son œuvre* »⁷³. Ces positions radicales entraînent des conséquences d'ordre pratiques : les œuvres ne possèdent aucun caractère méritoire, la messe n'est pas un sacrifice, l'Église n'est

73. *Œuvres*, III. p. 251.

pas médiatrice et ne saurait venir en aide aux pénitents, le magistère est remis en question, le salut ne dépend d'aucune manière de son propre arbitre...

■ **Vous avez dit magistère ?**

Il est l'expression de l'autorité de l'Église par ses évêques et par la tradition.

La puissance de l'État

Partisan d'un État fort et autoritaire d'origine divine, Luther soumet le chrétien au prince, affirmant ainsi sa dignité de citoyen. Peu respectueux des ouvriers comme des domestiques, il leur enjoint de « *tout faire pour se rendre agréables à leurs maîtres* » ; convaincu que seules des lois sévères sont susceptibles de maintenir un monde mauvais : « *Si l'on devait uniquement user d'amour, chacun mangerait, boirait et mènerait bonne vie sur le bien des autres* »⁷⁴ ; raison pour laquelle les procureurs, les soldats, les bourreaux font finalement « *œuvre d'amour* »⁷⁵ en corrigeant les dépravations nées du péché originel...

Calvin (1509-1564)

■ La cité-Église calvinienne

Jean Cauvin naît en 1509 à Noyon ; il latinise son nom en *Calvinus* dont la forme francisée deviendra Calvin. Après avoir suivi des études de droit, de lettres et de théologie, le jeune humaniste ascétique se convertit à la Réforme en 1533, au cours d'un séjour en Charente. Dans la nuit du 17 au 18 octobre 1534, « l'affaire des Placards » (affichage de thèses contre la messe dues à Antoine Marcourt, pasteur à Neuchâtel), à Paris, dans les appartements royaux d'Amboise, oblige François I^{er} à ne plus faire preuve de « tolérance » (mais des luthériens ont déjà été brûlés).

Calvin se réfugie à Bâle puis à Genève en 1536 où le prédicateur Guillaume Farel le retient. Calvin veut transformer Genève

74. *Commerce et usure*, p. 137.

75. *Œuvres IV*, p. 229.

en cité-Église. Pour ce faire, il élabore *Quatre Articles* et une *Instruction et confession de foi*, afin de doter l'Église nouvelle d'une solide armature doctrinale et disciplinaire qui, appliquée avec intransigeance, lui vaut l'exil. Après trois années passées à Strasbourg, Genève le rappelle.

Il écrit les *Ordonnances ecclésiastiques* où il distingue quatre ministères :

- deux « majeurs » : docteur et pasteur ;
- deux subordonnés : ancien et diacre.

Il rédige un catéchisme doctrinal, pense une nouvelle liturgie où sera intégrée la *Forme des prières et chants ecclésiastiques*. Toujours animé par l'ardente volonté de réformer l'homme et la cité, Calvin impose un rigorisme, un moralisme austère (moins soucieux de l'amour chrétien que de « l'honneur de Dieu ») qui régleme la vie privée : peu de bals, aucune gourmandise, pas de faste dans l'habillement, pas d'outrage à la décence, pas de jurons, de chansons frivoles, pas de poètes mondains, bref un comportement visant à se dégager des liens de la chair, des convoitises moroses, des prières bavardes. Plus encore, il écarte et élimine les « fausses doctrines » : anabaptistes, antitrinitaires (dont Michel Servet condamné au bûcher en 1533), et autres « libertins spirituels ». Il condamne également les illuministes, conglomerats de sectes pensant que la croix de Jésus ne sert à rien et que l'efficacité d'une rédemption sanglante est nulle.

■ Une nouvelle Jérusalem en Europe

Malgré ces violences, Genève acquiert la réputation d'une « nouvelle Jérusalem » sinon d'une Rome protestante. Les bourgeois rêvent de s'y installer, les étudiants accourent à l'Académie (fondée en 1559) ; Calvin exerce sur l'Europe une autorité à la fois spirituelle, morale et politique. Le monde paysan et les conservateurs furent moins sensibles aux idées de la Réforme calvinienne que les milieux alphabétisés et intellectuels. Un régime synodal assure la cohésion entre les églises : plus de 670, en France, en 1561. Dix ans plus tard, une confession de foi élaborée lors du premier synode national des

Églises réformées de France transforme la première version de la *Discipline en Confession de La Rochelle*.

Malgré la répression organisée par Henri II, la Réforme ne recule pas. En 1561, le colloque de Poissy est un échec et, l'année suivante, les huguenots sont massacrés à Vassy sur instigation des Guise. La route est ouverte vers les guerres de Religion. Jean Calvin meurt le 27 mai 1564, enterré anonymement, nul ne sait où se trouve sa tombe.

■ Une théologie systématique

Excédé par la propagande française qui minimise la répression, Calvin décide d'écrire ce qu'il appelle « un petit livret » : son *Institution chrétienne*, qui deviendra au prix d'un travail acharné une somme en six chapitres qu'il ne cessera de remanier jusqu'à former, en 1559, quatre livres en vingt-quatre chapitres. Ce dernier texte écrit en latin sera suivi d'une traduction française achevé peu de temps avant sa mort. Cette œuvre capitale est à la fois une réflexion systématique et un témoignage où Calvin lie, indissolublement, histoire et théologie.

Les six chapitres originaux englobent :

- la Loi ;
- la Foi ;
- la prière (où on s'accorde à reconnaître l'influence directe des *Catéchismes* de Luther, ainsi que de *L'Exposition du symbole* et de *L'Oraison dominicale* d'Érasme) ;
- le baptême ;
- la Cène (inspiré de la *Captivité de Babylone* de Luther) ;
- la liberté chrétienne (également inspiré de Luther : *De la liberté du chrétien*).

Calvin se démarque de ses sources en affirmant que tout ce que l'Écriture ne prescrit pas est interdit, alors que les luthériens laissent une plus large part à la liberté. Le réformateur emprunte quelques idées à Zwingli (sur la prédestination et la Providence) et au théologien Bucer : organisation de l'Église, visée œcuménique, liturgie.

La Première Institution chrétienne

La Première Institution affirme que « cette doctrine est de Dieu et appuyée par sa souveraine autorité ; elle n'est pas nouvelle, étant tout entière fondée sur l'Écriture sainte et concentrée sur l'affirmation que l'amour de Dieu est la vie et la joie de ceux qui reconnaissent le Christ comme frère et médiateur ».

Calvin est persuadé qu'il défend la « vraie foi de l'Église catholique », une foi retrouvée, purifiée, reformulée. Une fois encore, l'intention n'est pas de diviser la famille chrétienne, mais de l'unir autour d'un commun message de libération.

La souveraineté de Dieu

L'œuvre suit le plan du Credo. Calvin écrit : « Toute la somme de notre sagesse, laquelle mérite d'être appelée certaine, est quasi comprise en deux parties, à savoir la cognoissance de Dieu et de nous-mêmes. » Plus précisément, il traite :

- ─ de la connaissance et de la doctrine de Dieu,
- ─ de la personne et de l'œuvre du Médiateur,
- ─ de l'œuvre du Saint-Esprit, de la foi et de la vie nouvelle de l'homme justifié,
- ─ de l'ecclésiologie, des sacrements,
- ─ des relations entre la communauté chrétienne et la société civile.

Pour Calvin, Dieu est avant tout puissance souveraine et volonté libre ; la gloire du salut ne peut être attribuée qu'à Dieu seul ; l'homme ne peut douter qu'il est élu car la naissance de sa foi comme de sa vocation, les possibles progrès qu'il est capable d'accomplir pour se sanctifier, sont exclusivement l'œuvre de Dieu ; l'homme ne peut raisonnablement et sensiblement vivre que dans une humble obéissance pleine de reconnaissance ; dans la Cène, le Christ est présent et glorifié au milieu des hommes, créatures-clés de l'univers ; enfin, la gloire de Dieu nous libère de toute aliénation, dans un dessein universel.

Le protestantisme de Luther et Calvin

■ Les grandes idées

De manière générale, le protestantisme s'enracine dans quelques constantes, l'esprit de la Réforme est guidé par deux principes directeurs :

- l'un « matériel » : la justification par la grâce et par le moyen de la foi ;
- l'autre « formel » : l'autorité souveraine de l'Écriture pour ce qui concerne la foi.

Ainsi, seule la foi justifie : le croyant n'est pas sauvé par ses œuvres, mais par la décision de Dieu de lui pardonner par Jésus-Christ, et de lui accorder le salut. La référence à l'Écriture est la seule vraie source de vérité et d'autorité. La foi est toujours formulée « selon les Écritures ». Cela suppose : un texte accessible à tous, un solide enseignement biblique, une très large diffusion et une pédagogie active.

Les enseignements de la Réforme

- « La prédication » : pour Luther, l'Évangile doit être clairement expliqué, exposé avec simplicité à chaque rassemblement de la communauté.
- Seuls deux sacrements majeurs sont « valides » : le baptême et la communion sous les deux espèces (le pain et le vin) ; la confession et la pénitence sont des sacrements « mineurs » (pour Luther), le renouvellement des engagements du baptême se substitue à la confirmation catholique.
- Calvin puis Luther admettent la prédestination.
- Marie ne peut être considérée comme une médiatrice.
- Tous les chrétiens sont prêtres par le baptême (sacerdoce universel).
- Les femmes sont admises au sacerdoce.
- La liturgie sera toujours célébrée en langue vulgaire (pas en latin).

■ La grâce, la foi, l'Écriture

« Sola gratia, sola fide, sola scriptura. » (« Rien que la grâce, rien que la foi, rien que l'Écriture. »)

Les deux principes directeurs en induisent d'autres, auxquels Calvin adjoint la formule *Soli Deo Gloria*, « Rien que la gloire de Dieu » :

– *Sola gratia* affirme que le Dieu de l'Évangile est libérateur et que sa grâce est le plus fidèle des signes, celui d'un amour qui intervient dans l'Histoire et lui donne un sens, d'une Parole qui régénère, consolide, convertit. Dieu n'abandonne jamais l'homme à lui-même, mais lui accorde sa grâce, son pardon, sa réconciliation afin de le libérer, de « l'humaniser ».

– *Sola fide* affirme que la foi est un don reçu, une initiative divine que l'on peut accepter ou refuser ; ce don n'est pas un acquis garanti, mais doit être soutenu par un acte responsable qu'il faut sans cesse renouveler.

– *Sola scriptura* affirme à la suite de saint Paul qu'il ne faut pas « rougir de l'Évangile » (Romains, 1, 16). Aller à l'Écriture n'est pas seulement fréquenter un livre, mais une personne vivante : Jésus-Christ. La Bible n'est ni limitative, ni restrictive, elle appelle à entrer plus en soi-même pour y rencontrer Dieu, à s'ouvrir à sa Parole, et avec la puissance vivifiante du Saint-Esprit à la commenter au lieu de la réciter. Être fidèle à l'Écriture, c'est être fidèle à Dieu.

Le « libre examen » personnel est l'affirmation que l'Église est vivante en chacun de ses membres, sans monopole, sans hiérarchie, sans magistère.

P a r t i e I I I

Les Temps modernes





Une révolution de la pensée

■ L'évolution du savoir

L'âge dit « classique » est celui des grandes ruptures, des grandes mutations : l'image traditionnelle du monde tombe en éclats, la science et la raison scientifique sonnent le glas d'une représentation qualitative et hétérogène du monde qu'il est, pense-t-on, possible de mathématiser, de réduire en équation, en relations mathématiques. Telle est la pensée de Galilée, initiateur d'une véritable révolution scientifique, sans négliger de citer les grands noms liés à la conquête scientifique, Leibniz et Newton « co-découvreurs » du calcul infinitésimal.

■ La souveraineté de la raison

Une nouvelle conception de la raison s'impose grâce à Descartes, elle sera désormais scientifique et philosophique ; le philosophe est souvent un savant (Descartes crée la géométrie analytique, établit les lois de la réfraction) qui s'appuie sur une méthode afin de rendre évidentes des règles. Spinoza, Leibniz et Malebranche se réclament de la méthode cartésienne qu'ils prolongent, critiquent. La modernité philosophique est représentée par trois philosophes : Francis Bacon, Descartes, Hobbes. Ce dernier, avec Locke, Berkeley et Hume, est l'un des quatre philosophes anglais classiques.

■ Entre rationalisme et empirisme

Le sujet humain est désormais défini par sa raison et par sa sensibilité, ces deux pôles donnant naissance au rationalisme et à l'empirisme (représenté par Locke, Berkeley puis Hume et Condillac) qui explorent aussi bien la nature que les sciences ou la politique, en particulier la notion d'État, souvent au détriment de la théologie partiellement remise si ce n'est par Pascal, savant converti, et par Leibniz, prophète de l'œcuménisme. Le ^{xvii}e siècle fut cependant celui des mystiques et des grands saints... Peu de périodes furent aussi fécondes en systèmes dignes d'émanciper l'homme.

Chapitre 1



La raison et les sciences

Francis Bacon (1561-1626)

« Sois l'artisan de ton bonheur et non son prétendant importun ! »

■ Une pensée de l'induction

Né à Londres, Francis Bacon entre à Cambridge en 1573 puis au collège de droit de Gray's Inn deux ans plus tard. Entre 1576 et 1679, il voyage en France, puis après avoir entamé une carrière d'homme de loi, il entre à la chambre des Communes en 1584, c'est à cette époque qu'il conçoit une philosophie du savoir où la logique aristotélicienne serait remplacée par l'induction.

Sous Jacques I^{er}, il atteint de hautes charges judiciaires : procureur général, garde des Sceaux, grand chancelier (1618) et reçoit les titres de lord Verulam et de vicomte St Alban (1621), sous lesquels il est alors le plus souvent cité. Intrigant et sans scrupule, il perd ses fonctions à la suite d'une accusation de concussion (corruption) en 1621 ; il lance un mot resté célèbre grâce à Beaumarchais qui le « recyclera » dans son *Barbier de Séville* : « *Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose !* » Il profite de sa retraite pour écrire des ouvrages d'histoire et de physique, continuer son grand œuvre, l'*Instauratio Magna*, sans parvenir à l'achever. Il arrive périodiquement qu'on lui attribue, à tort, la paternité des drames de Shakespeare...

■ L'œuvre

Œuvres principales	Dates
<i>Essais de morale et politique</i> (traités divers)	1597
<i>Des séditions et des troubles</i>	1598
<i>The Advancement of Learning</i> (<i>Progrès et Avancement aux sciences</i>), traduction française, 1624)	1605
<i>De Sapientia Veterum</i> (<i>De la Sagesse des Anciens</i>) où la mythologie et les fables sont prises pour des idées allégoriquement figurées	1609
<i>Le Grand Établissement</i> ou « Grande instauration des sciences » regroupe : 1°) <i>The Advancement</i> , ou <i>De dignitate et augmentis scientiarum</i> (<i>De la dignité et de l'extension des sciences</i> , 1623) en première partie, consacrée à la classification des sciences ; 2°) <i>le Novum Organum</i> , (ou <i>Neuve Logique</i> , ou encore <i>Jugements vrais sur l'interprétation de la nature</i>) en seconde partie, sur la méthode inductive ; inachevé	1620
<i>Histoire d'Henri VII</i> , retrace les origines de la maison Tudor, examine la légitimité dynastique, le droit constitutionnel et le pouvoir de fait	1622
<i>The New Atlantis</i> (<i>La Nouvelle Atlantide</i>), inachevé	1627

L'observation et la maîtrise de la nature

Philosophe de la connaissance scientifique, Francis Bacon la pense compatible avec la religion : « *Si quelques gouttes de philosophie ont pu conduire à l'athéisme, la philosophie ramène à la religion celui qui s'y abreuve à longs traits.* » En revanche, il laisse de côté les mathématiques¹, principal outil d'interprétation pour Galilée ou Descartes. L'intérêt de la science est d'abord d'étendre au maximum la puissance de l'homme sur la nature ; pour ce faire, il est nécessaire de développer la science appliquée aux techniques et de connaître parfaitement les lois qui régissent l'univers car « *on ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant* ».

Une nouvelle science expérimentale

Bacon commence par rejeter l'autorité des Anciens, il écarte ainsi la méthode déductive pour la remplacer par une « *interprétation de la nature* » où l'expérience apporte des connaissances

1. Raison pour laquelle il récuse le système copernicien.

nouvelles. La transmission historiques sur quoi se fonde le principe d'autorité peut faire survivre les doctrines les moins solides, les moins étayées. C'est la thèse qu'il défend dans son *Novum Organum* : « *La grande majorité de ceux qui se sont entendus sur la philosophie d'Aristote s'en sont fait les esclaves, par préjugé et sous l'autorité d'autrui ; marque d'une attitude docile et grégaire, plutôt que de consentement.* » (I, § 77).

■ Vous avez dit Organum ?

Bacon rédige *Novum Organum* (*Nouvelle Logique*) en référence à la *Logique* d'Aristote dont les six parties étaient réunies sous le titre latin d'*organum* (outil).

Le philosophe se méfie de l'intellect livré à lui-même et refuse de faire reposer la « connaissance vraie » sur le Cogito (le « je pense ») comme le fera Descartes : « *Les rationalistes, à l'exemple de l'araignée, tissent des toiles d'après leur propre imagination.* »...

Francis Bacon, un fabuliste expérimental

Bacon préconise l'école de l'expérience (suivant en cela Aristote autant qu'un autre Bacon : Roger !) et de prendre le chemin de la science expérimentale : « *Les empiristes, à l'exemple de la fourmi, amassent des faits et ne font usage que de l'expérience acquise.* » Mais il ajoute « *l'abeille cueille le suc de son miel sur les fleurs... mais sait, en même temps, le préparer et le digérer avec une admirable habileté.* »

Pour Bacon, la vérité ne peut surgir que de l'union (presque de la confrontation) de la raison et de l'expérience, par vérification et aussi par le contre-exemple. Cette science s'étendra à tous les domaines de la société comme aux sciences physiques ; la connaissance possède un rôle social éminent. Bacon se référera à Machiavel à qui la science est redevable d'avoir décrit l'homme tel qu'il est ; son intérêt pour le réel se manifeste encore dans ses écrits sur l'histoire où il montre qu'elle doit être une reconstruction des lois et des pratiques, selon les périodes.²

Les divisions de la science

Bacon commence par dresser un état des connaissances pour déterminer les parties « déficientes » à compléter ; cette

2. *De Augmentis*, Livre II, ch. V, VI, 97.

réorganisation suppose un programme de recherche, un « avancement » historique de la science. Il isole trois facultés de l'esprit auxquelles correspondent les subdivisions de la science³ :

- ─ l'histoire, science de la mémoire ;
- ─ la poésie (et les mythes), science de l'imagination ;
- ─ la connaissance ; science de la raison.

Cette dernière branche comporte : la théologie inspirée, la philosophie qui elle-même se divise en théologie naturelle, histoire naturelle (avec ses théories sur l'expérience en physique), philosophie humaine (avec l'explication de sa méthode intellectuelle) ; elle englobe les sciences mathématiques et les sciences de la nature⁴.

La méthode inductive

Elle permet d'éliminer les « scories », les éléments troubles de la connaissance, et consiste à déterminer les caractéristiques des corps en dégageant la vraie nature des choses, dans sa pureté. Le savant doit pratiquer « *la chasse de Pan* » : il recueille le maximum d'informations et fait « varier » les expériences. La nature de la « *vraie forme* »⁵ ou la cause du phénomène étudié commencent à se manifester grâce à l'utilisation de trois tables sur lesquelles les éléments observés sont classés :

- ─ table de présence qui consigne les expériences où le phénomène se produit ;
- ─ table d'absence où il n'apparaît pas ;
- ─ table de degrés, c'est-à-dire de variations.

À partir du nombre restreint de faits observés, on peut conclure à une proposition générale : constater que la pluie tombe, mais aussi une bille, une plume permet de conclure que tous les corps

3. Ce classement en trois parties sera notamment repris par Diderot et d'Alembert pour classer en rubriques les articles de l'*Encyclopédie*.

4. L'expression « philosophie naturelle » désignera la physique jusqu'au XIX^e siècle.

5. Dans le sens de « nature des choses », ainsi les structurations spécifiques sont elles-mêmes des causes et exercent des effets ; Bacon cite parmi les « causes formelles » : le vieillissement, la mort, la chaleur, le « phénomène de la couleur », le rouge, le vert...

tombent, etc. L'interprétation causale, faite à partir de la comparaison des tables, nécessite une expérience cruciale.

L'expérience cruciale

Il s'agit d'une opération décisive qui permet de choisir entre deux hypothèses.

On aboutit – par exemple en physique – à la mise en place d'une structure obéissant à un processus mécanique, sans que la finalité (sa « bête noire ») n'intervienne d'aucune manière.

■ Vous avez dit finalité ?

La finalité est le fait de tendre vers un but et d'aménager les moyens pour l'atteindre. Aristote distinguait 1°) la finalité physique (le vivant agit en vue de quelque chose), 2°) la finalité « technique » (qui détermine le geste du sculpteur en fonction de la statue qu'il crée), 3°) la finalité pratique ou morale (la fin de la morale, par exemple, c'est le bonheur). Bacon remplace le finalisme par une physique purement causale.

La théorie des idoles

Toute doctrine de la vérité n'est édifiable qu'à partir d'une doctrine des erreurs ; Bacon les classe en quatre groupes déterminés selon leur origine et réunis sous la dénomination de « *théorie des idoles* »⁶ :

- « *idola tribus* » ; les idoles de la tribu (dans le sens de « qui découle de l'appartenance de l'homme à son espèce », c'est-à-dire « de la race » ; I, § 41) ; elles englobent tous les préjugés nés de l'anthropomorphisme des perceptions sensorielles qui tendent à « humaniser » les objets ; la réalité n'est pas réductible à ce qu'on ressent. L'intervention d'instruments garantira l'objectivité de la perception : un thermomètre viendra vérifier la chaleur ressenti par le corps ;
- « *idola specus* » ; les idoles de la grotte (ou de la caverne)⁷ ; I, § 42 ; l'individu est isolé dans la « *grotte de sa personne* », de ses dispositions individuelles, de ses particularités, de ses préférences, il doit s'extraire de cet enfermement pour voir et juger les choses dans une perspective plus générale ; les distinctions fortuites n'intéressent pas la science ;

6. Théorie développée dans le Livre I (aphorismes) du *Novum Organum*. Le terme d'« idoles » peut être traduit par « illusions » ou même « fantômes ».

7. En référence au mythe exposé par Platon dans la *République*.

- « *idola fori* » ; les idoles du forum (de la place publique, du marché) ; I, § 43 ; ce sont les préjugés nés de l'évolution historique, ceux de l'opinion publique, ils sont souvent liés à l'usage de termes trop abstraits ; le langage est parfois nuisible quand il cultive les « phrases creuses », les entités fictives, raison pour laquelle Bacon préférerait les formulations imagées susceptibles d'être comprises par le plus grand nombre : l'esprit humain est lumière, les rayons figurent les branches du savoir ;
- « *idola theatri* » ; les idoles du théâtre ou illusions de la scène littéraire ; I, § 44 ; elles regroupent l'autorité installée, la tradition autoritaire (les dogmatismes), le rite religieux traditionnel... mais aussi certaines rêveries des alchimistes, des interprétations délirantes de la Bible. Cela n'empêche pas Bacon d'affirmer : « *C'est l'honneur du croyant d'accepter avec obéissance ce que contredit la raison.* »

La Nouvelle Atlantide

L'empirisme de Bacon a pour but de mener le monde à la connaissance et à l'utilité, raison pour laquelle il met la technique humaine au service d'une utopie ; seule la technique peut alléger le fardeau humain et fonder le bonheur sur la terre. Il expose sa théorie dans un traité aux allures de roman de science-fiction : *La Nouvelle Atlantide*⁸, île heureuse s'il en fût, dotée d'une organisation de la recherche. Il s'agit d'une république de savants organisée selon les principes de la connaissance nouvelle et donc de la « trouvaille géniale », de l'invention qui améliore l'homme et son quotidien : « *Fabriquer de nouvelles espèces ; guérir les maladies réputées incurables ; rendre les esprits joyeux et les mettre dans une bonne disposition ; fabriquer de nouveaux fils pour l'habillement, de nouveaux matériaux ; produire des aliments nouveaux à partir de substances qui ne sont pas actuellement utilisées.* »⁹...

8. Il se réfère explicitement au mythe de Platon dans le *Critias*.

9. Extrait de la liste « *Les Merveilles naturelles, surtout celles qui servent à l'homme* » in *La Nouvelle Atlantide*, Paris, 1983. p. 86-87.

Un catalogue des découvertes à venir

Le plus étonnant, c'est qu'il nous est possible de donner des illustrations contemporaines de ces « *évolutions espérées* » : les OGM, les vaccins, les antidépresseurs, le nylon, le PVC, le lait de soja... Parmi les techniques nouvelles, le télescope, une anticipation de l'hélicoptère, un centre d'élevage scientifique d'animaux, une section de biochimie qui examine la qualité de la viande, un moteur à explosion, le microphone, le téléphone, l'avion...

D'Alembert dira que la *Nouvelle Atlantide* est « *le catalogue immense de ce qui reste à découvrir* ». Bacon ne put écrire l'utopie sociale qui devait suivre son utopie scientifique... Ce n'est pas parce qu'on voit les choses telles qu'elles sont qu'on n'a pas envie de les changer.

Thomas Hobbes (1588-1679)

« *Let us make man.* » (« *Faisons l'homme.* »)

■ La raison du plus fort est nécessairement la meilleure

Après de bonnes études à Oxford, ce fils de clergyman devient précepteur du fils de W. Cavendish, membre d'une puissante famille du comté de Devonshire, à laquelle il restera attaché toute sa longue vie consacrée à l'étude, à la méditation et à trois voyages en France et en Italie (1610, 1629-30, 1634-36). Entre 1621 et 1626, il est secrétaire de Francis Bacon. Tous deux considèrent la nature comme un domaine à découvrir, à maîtriser et à utiliser ; ils croient aux progrès de la science et séparent Raison et Révélation... Hobbes rencontre Galilée à Florence, Gassendi, le père Mersenne (véritable « secrétaire » de l'Europe savante et scientifique) et nombre de beaux esprits à Paris où il demeure entre 1640 et 1651, par crainte d'être suspecté pour ses opinions royalistes par une Angleterre qui fait la douloureuse expérience de la république de Cromwell (1649-1658). Hobbes retourne en Angleterre lors de la restauration de Charles II en 1660, passant le reste de son existence à entretenir diverses polémiques avec des théologiens et des savants de son temps.

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
Traduction de l' <i>Histoire</i> de Thucydide (toujours rééditée)	1629
<i>Short Trac on First Principles</i> , interprétation radicalement mécaniste de la vision	1630
Éléments du droit naturel et politique, regroupe deux traités : <i>De la nature humaine</i> (13 premiers chapitres) ; <i>Le Corps politique</i> (5 derniers chapitres)	1640 (1650)
<i>Quinze Objections aux Méditations métaphysiques de Descartes</i>	1640-1641
<i>De cive</i> , (partie politique des <i>Elementa philosophiae</i> (Éléments de philosophie), Du citoyen. Publication en 1647 d'une édition avec additions nouvelles	1642
<i>De corpore</i> (1 ^{re} partie des <i>Éléments de philosophie</i>), Du corps	1655
<i>De homine</i> (2 ^e partie des <i>Éléments de philosophie</i>), De l'homme ;	1657 (1658)
<i>Leviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir politique de la République ecclésiastique et civile</i> ; 1668, en latin	1651
<i>Behemoth</i> ¹⁰	1660
Dialogue entre un philosophe et un étudiant...	1666

La révélation euclidienne

En 1629, Hobbes connaît une « illumination euclidienne », il conçoit qu'une logique scientifique doublée d'une solide « philosophie naturelle » est possible, pourvu que la géométrie représente l'étoffe même de la nature. Le modèle d'Euclide lui permet de ramener ses intérêts à l'unité d'un matérialisme mécaniste¹¹. Il ressort de son *Abrégé de la Rhétorique* d'Aristote qu'il conserve ce qui lui servira (et qui vient d'ailleurs aussi du *Gorgias* de Platon) à savoir ces périodes « commandées en pure logique (...) l'idéal du style pour la définition, la classification et la déduction » ; c'est dans la *Rhétorique*¹² que se trouve le schéma des différentes constitution qu'Aristote reprend dans la *Politique* (III, 7) et que Hobbes suit dans le *Corps politique*.

10. Créature animale monstrueuse également décrite dans le *Livre de Job* (40, 15-24).

11. Cette désignation sera plus tard réservée aux matérialistes français du XVIII^e siècle.

12. Voir *Rhétorique*, édition Dufour, Paris, 1960, tome 1, p. 17-18 et 1, 8, 1266 A.

Un philosophe empiriste

La pensée de Hobbes est schématiquement constituée de trois composantes¹³, le tout reposant sur une base empiriste : « *La sensation est le principe de la connaissance des principes eux-mêmes, et la science est tout entière dérivée d'elle.* » :

- toute pensée est une production (qui correspond à la production manufacturière) ; le modèle est la production mathématique contruite à partir de la règle et du compas ;
- la mathématique est une composante fondamentale de la pensée, une science représentée par le calcul (appliqué aux marchandises et aux corps en général) ;
- toute connaissance étant production, la pensée est gouvernée par le rationalisme ; source de la production mathématique, la raison sert à expliquer le mouvement des corps : géométriques, physiques, psychologiques (par les émotions) ; le citoyen est le corps individuel de la société.

Chez Hobbes, la matière n'est rien sinon un mot : celui par lequel on désigne les corps, considérés dans leur extension ou leur grandeur, dans leur capacité à recevoir une forme.

La nature, l'homme et le citoyen

Connaître l'homme, c'est connaître sa substance corporelle : une fois posé qu'il est un corps, il s'ensuit que, pour continuer à vivre, il doit devenir citoyen. Hobbes part de la Nature (ses lois), en allant vers l'Homme, et enfin le citoyen. Cette théorie induit que « *le domaine spirituel doit être laissé à la Révélation, à moins que Dieu lui-même ait un corps* ».

Hobbes est nominaliste, il considère que la connaissance rationnelle réside dans l'art d'utiliser et de combiner les signes du langage, mais sans aucune référence à une essence que l'on prétendrait pouvoir saisir. Le langage a été « inventé » afin d'obtenir la connaissance et, grâce à elle, la maîtrise de la nature. Le raisonnement dépend des noms, les noms de l'imagination, l'imagination du mouvement des organes corporels.

13. Selon E. Bloch.

Quant à l'État, il a été inventé afin d'obtenir cette paix sans laquelle les sciences et les arts seraient impossibles.

La théorie du mouvement

Le mouvement caractérise les corps définis par leur étendue et leur forme ; il est « *passage continu d'un lieu à un autre* » ; tout corps en mouvement se meut éternellement à moins d'en être empêché. Pour un corps, être actif ou passif, c'est donc être soit la cause soit l'effet d'un mouvement. La force n'est que la vitesse d'un mouvement multipliée par elle-même.

Le mouvement vital selon Hobbes

Pour rendre compte d'un pouvoir, Hobbes forge le concept de « conatus », d'« endeavor », mouvement vital (d'abord circulation sanguine), effort pour atteindre ce qui nous plaît ou nous déplaît (appétits, aversions).

Le comportement humain est le produit d'un mécanisme des passions, des volontés et du désir, et ces instances affectives déterminent la nature du bien et du mal. Les parties internes du corps réagissent aux mouvements de corps extérieurs, les pensées sont des « *mouvements internes* » qui apparaissent sous forme de sensations d'imaginaires, de phantasmes, de souvenirs. Elles sont unies entre elles par des liaisons mécaniques, des associations de mouvements et d'interprétations que le discours met correctement en mots, en affirmation.

L'homme et la société

« *L'homme est un loup pour l'homme.* » Plaute.

Hobbes pense qu'il est possible de construire une science de la morale et de la politique en s'appuyant sur l'expérience raisonnée des mouvements et des corps ; « ce qu'a fait Euclide pour la géométrie et Galilée pour la physique, il s'estime en mesure de le faire pour la politique »¹⁴. Hobbes a exposé les principes de son anthropologie dans le *Léviathan*¹⁵.

14. D'après R. Polin.

15. À l'origine, le Léviathan est un serpent mythique qui vit dans les océans et incarne les forces maléfiques ; dans le Livre de Job (3, 8 ; 40, 25) la description qui en est faite s'inspire partiellement de celle du crocodile ; il est aussi cité dans Isaïe (27, 1), dans les Psaumes (74, 14 ; 104, 26).

■ **Vous avez dit anthropologie ?**

Par ce terme appelé à un grand avenir, on désigne l'ensemble des sciences qui étudient l'homme.

Hobbes y établit la « science politique » en postulant :

- tous les individus disposent de forces égales puisque même le faible a encore assez de force pour tuer le fort ;
- chacun est mû par des instincts irrésistibles, un instinct vital de durer (instinct de conservation au service d'un intérêt immédiat, pour survivre), incompatible avec l'idée de liberté. L'état de nature est un système d'équilibre entre individus coexistant à partir de l'égalité primordiale ; cet état est instable, misérable, sans aucune sécurité : le désir et la crainte, la défiance rationnelle à l'égard de chacun (qui a un droit légal sur toute chose, y compris le corps de l'autre) créent un état de guerre qui pousse à une vie solitaire, bestiale et brève ;
- cette lutte sans merci de chacun contre chacun rend nécessaire l'établissement de la « République », seul organisme, seul « corps », pouvant garantir la sécurité des personnes ;

■ **Vous avez dit république ?**

Elle doit être entendue ici au sens de « chose publique » : celle d'une vie sociale organisée dont l'État est garant.

- le droit se confond avec la faculté qu'à chaque individu de lutter pour sa survie. À la lumière de la raison, il comprend l'utilité des actes bienveillants et l'inconvénient des actes hostiles, il en résulte que chacun doit, par nécessité, sacrifier sa liberté naturelle pour que cesse « *la guerre de tous contre tous* », « *les passions règnent, la guerre est éternelle* »¹⁶ ;
- la société humaine va naître d'un contrat qui ne peut être modifié : les individus abandonnent leurs droits naturels dans l'intérêt de la paix. Hobbes considère que la démocratie favorise la démagogie et que les représentants du peuple ne sont ni assez instruits, ni assez compétents pour s'occuper efficacement des affaires publiques ;

16. *De cive*, II^e partie.

- seul un souverain est capable de maintenir le respect du pacte et la cohésion sociale, son intérêt se confond avec l'intérêt général : « *Le roi est ce que je nomme le peuple.* » ;
- en héritant des droits, le souverain hérite des pouvoirs de tous ; juge suprême, il peut légiférer et punir dans les limites de sa force, en principe absolue. Ce pouvoir despotique, unique et indivisible est légitime parce que tout-puissant, c'est celui du « monstre ».

Le « monstre » de Hobbes

Absolument nécessaire, ce plan est décrit par Hobbes dans le *Léviathan* : 1^{re} partie : l'homme (compréhension de son essence) ; 2^e partie : le pouvoir politique (destiné à maîtriser la violence inhérente de l'homme) ; 3^e partie : subordination du pouvoir ecclésiastique au pouvoir politique ; 4^e partie : critique de l'Église catholique.

Le citoyen menacé dans sa vie par le fonctionnement de cet État fort a le droit de lutter, de se défendre et de résister par tous les moyens – on ne manqua pas d'accuser Hobbes de légitimer la révolte et, à l'opposé, de légitimer la tyrannie, comme le fit violemment Rousseau. Chez Hobbes, le droit de l'homme est inaliénable et imprescriptible (première expression d'une telle doctrine) bien que sa conception du despotisme relève d'une vision pessimiste de la nature humaine.

La suprématie du politique

La suprématie du politique sur le religieux est ici aux antipodes de la théorie de l'absolutisme de droit divin prôné par Bossuet. Ce sont les lois civiles qui donnent un contenu social aux préceptes du christianisme et il appartient au souverain de s'en préoccuper jusqu'à imposer à l'ensemble de ses sujets un culte et une croyance unique, un conformisme garant de la tolérance. La religion anglicane qui cherchait une justification philosophique et politique pouvant contrer Rome trouve en Hobbes un penseur à la mesure de ses espérances.

Une promotion de l'État de droit

Avec Machiavel, Hobbes inaugure un nouveau mode de penser la politique, avec le pacte social qui fonde l'État de droit, aujourd'hui sans cesse invoqué.

Descartes (1596-1650)

« Je pris un jour résolution d'étudier aussi en moi-même. »

■ Je ne peux douter que je pense

La vie de Descartes n'a pas de mal à être mieux remplie que celle de Hobbes ! Dès 1691, Baillet nous donne une *Vie de Monsieur Descartes* qui nous renseigne abondamment sur le plus célèbre des philosophes français qui naît en Touraine à La Haye (aujourd'hui La Haye-Descartes), le 31 mars 1596. Il appartient à une famille de noblesse de robe récente et signe « chevalier des Cartes ». Sa mère meurt peu de temps après l'avoir mis au monde, son père le confie à une nourrice avant de le placer, à huit ans, dans le célèbre collège des jésuites de La Flèche où il bénéficie d'un traitement de faveur étant donné sa santé fragile. En 1611, il apprend la découverte des satellites de Jupiter par Galilée, grâce à la lunette astronomique inventée trois ans auparavant. Bien qu'il apprécie ses maîtres, il critiquera le programme des études dans le *Discours de la Méthode*, affirmant qu'elles ornent davantage l'esprit plus qu'elles ne le forment. En 1616, il est reçu bachelier et licencié en droit à Poitiers. Deux ans plus tard, il s'engage sous les ordres de Maurice de Nassau et part en Hollande pour y faire son instruction militaire. Avidé de contempler le spectacle du monde, il est enchanté de s'initier au métier des armes. Il s'engage dans l'armée du duc de Bavière.

■ Le « poêle » de Descartes

Le 10 novembre 1619, près d'Ulm, dans son « poêle » (sa chambre), Descartes a la révélation de sa méthode (« *une science admirable* »), en pleine nuit, dans une sorte d'illumination quasi-mystique. La relation qu'il fit de ses « songes » montre que, dans le troisième, il voit un dictionnaire sur une table ainsi qu'une anthologie de poésie, en l'ouvrant, il tombe sur un vers latin disant : « Quel chemin suivrai-je dans la vie ? »...

Commence une période de voyage en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Italie. De retour en France en 1627-28, il assiste à une conférence de Chandoux et prend part à la discussion en

compagnie du cardinal de Bérulle qui lui fait obligation de se consacrer à la réforme de la philosophie. Descartes a besoin de solitude et se réfugie en Hollande qui deviendra son lieu de méditation et de retraite jusqu'en 1649, date de son départ pour la Suède. Il change fréquemment de résidence et compose, vers 1628, les *Règles pour la direction de l'esprit* et son *Traité du monde* qu'il ne publie pas en raison de la condamnation de Galilée en juin 1633. Il fait baptiser sa fille Francine (elle mourra en 1640), née de son union avec Hélène, sa servante ; Baillet écrit que ce décès laissa à Descartes « *le plus grand regret qu'il eût jamais senti de toute sa vie* ».

Une écriture du bon sens

En 1637, paraissent trois essais scientifiques puis le *Discours de la Méthode* écrit non en latin comme c'était l'usage, mais en français pour que les êtres doués de raison puissent le lire. En 1641, il publie les *Méditations sur la philosophie première*, les *Méditations métaphysiques*, traduites en français par le duc de Luynes. À partir de 1643, il entretient une correspondance avec la princesse Élisabeth de Bohême à qui il dédie les *Principes de philosophie*. Les *Passions de l'âme* seront le fruit de ces échanges épistolaires ; il correspond également avec la reine Christine de Suède. En septembre 1647, il rencontre Pascal à Paris et reçoit une pension de 3 000 livres du roi de France (il ne touchera que le brevet !). Aux premiers troubles de la Fronde, il repart en Hollande puis, en septembre 1649, répond à l'invitation de la reine Christine qui veut s'initier à la philosophie. Elle décide que les cours se donneront à cinq heures du matin ; en octobre, Descartes arrive à Stockholm, en novembre paraît le *Traité des Passions* ; en décembre, le philosophe compose les vers d'un ballet en l'honneur de la paix. Il fait un froid de loup et Descartes prend mal, il meurt en février 1650, des suites d'une pneumonie ; son corps est rapatrié en France et inhumé en l'église Sainte-Geneviève-du-Mont, en 1667 – avant d'être transféré à Saint-Germain-des-Prés, sans son crâne dérobé à Stockholm et acquis par Cuvier pour les collections du Muséum d'histoire naturelle...

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Traité sur la musique</i>	1618
<i>Règles pour la direction de l'esprit (Regulae ad directionem ingenii)</i> , publié après sa mort, en 1684 et 1701	1628
<i>Traité du monde ou de la lumière</i> dont fait partie ce que nous appelons aujourd'hui le <i>Traité de l'homme</i> , publié après sa mort respectivement en 1664 et 1667, avec un <i>Traité de la formation des fœtus</i>	1633
<i>Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences</i> (écrit en français pour être même compris des femmes !) ; les trois essais : <i>la Dioptrique</i> , <i>les Météores</i> , <i>la Géométrie</i> ; tous publiés le 8 juin	1637
<i>Méditations métaphysiques</i> (Meditationes de prima philosophica)	1641
<i>Principes de la Philosophie</i> , écrit en latin (traduit par l'abbé Picot en 1647), ouvrage composé pour l'enseignement et destiné aux écoles	1644
<i>Lettre au curateur de l'université de Leyde</i> (contre les théologiens Revius et Triglandus) ; la même année, il publie une traduction des <i>Principes</i> , ajoute une importante lettre-préface, supervise celle des <i>Méditations</i> due au duc de Luynes et à Clerselier	1647
<i>Les Passions de l'âme</i> , dernier ouvrage paru de son vivant	1649
Une très abondante correspondance avec la princesse Élisabeth, le père Mersenne, Huygens, Chanut, etc.	

À cartésien, cartésien et demi

Pour les Français, être « cartésien », c'est être rationnel presque à l'excès, clair, méthodique en diable ; ils confondent allègrement la pensée de Descartes avec le cartésianisme qu'ils réduisent, bien à tort, à un rationalisme étroit alors que la complexité de cette philosophie ne se prête à aucune mutilation.

Qu'entend-on par cartésianisme ?

Cela dépend... Le cartésianisme méthodologique consiste à ne se fier qu'à l'évidence rationnelle ; le cartésianisme scientifique est une conception mécaniste ; le cartésianisme métaphysique tient l'existence de notre pensée pour seule certitude.

Ainsi, F. Alquié a raison de souligner que, pour Malebranche, Descartes a permis d'édifier une philosophie chrétienne, pour *Les femmes savantes* de Molière, il est l'auteur de la théorie des tourbillons, pour le biologiste J. Rostand, il est ce « romancier »

qui construit une théorie farfelue autour de la glande pinéale, « lien » entre le corps et l'esprit...

Règles pour la direction de l'esprit

Ces règles sont à entendre dans le sens du mot latin *regulae* : instrument pour tracer des lignes droites, elles prescrivent le chemin à suivre pour que l'esprit puisse porter « *des jugements solides et vrai sur tout ce qui se présente à lui* »¹⁷.

Cet ouvrage se divise en deux parties (il devait en comporter trois) et repose sur l'idée maîtresse que la méthode joue un rôle – clé dans la production de connaissance, parce qu'elle limite les risques d'errance dans la recherche en cours :

Les Règles I à XII : l'idée de méthode en général, en rapport avec des propositions simples :

I à IV : le but est de bien diriger l'esprit ; Descartes affirme l'unité de la science : « *Il faut donc bien se convaincre que toutes les sciences sont tellement liées ensemble, qu'il est plus facile de les apprendre toutes à la fois, que d'en isoler une des autres* » ; la science est fondée sur « *la lumière naturelle de la raison* ». L'intellect humain unifie les sciences subordonnées à l'activité du sujet pensant et « *ne sont rien d'autre que la sagesse humaine* ». La règle II veut étendre la certitude des mathématiques (arithmétique et géométrie) à toutes les sciences parce qu'elles « *traitent d'un objet pur et simple pour n'admettre absolument rien que l'expérience ait rendu incertain* » : la peur d'être trompé demande une méthode sûre. Pour connaître sans risque majeur d'erreur, il faut voir (III), d'où l'importance de l'intuition ; ce premier acte de l'entendement est un mode de connaissance rationnelle grâce auquel l'esprit peut atteindre directement son objet. Chacun peut voir qu'il existe ou pense ; la déduction est un enchaînement d'intuitions.

■ **Vous avez dit intuition ?**

En latin, *intuitus* signifie regard.

17. In *Œuvres*, édition Bridou, Paris, 1963, Règle I. p. 37.

IV à VIII : cinq règles définissent la méthode comme une « mise en ordre » :

- la méthode est nécessaire pour la recherche de la vérité, elle est l'ensemble des « *règles certaines et faciles, grâce auxquelles tous ceux qui les observent exactement ne supposeront jamais vrai ce qui est faux, et parviendront, sans se fatiguer en efforts inutiles mais en accroissant progressivement leur science, à la connaissance vraie de tout ce qu'ils peuvent atteindre* ». Descartes énonce l'idée d'une « *mathématique universelle* » où l'ordre est essentiel ; cette science générale explique tout ce que l'on peut chercher touchant l'ordre et la mesure ;
- la méthode par ordre consiste à réduire le complexe en éléments simples puis à remonter, par degrés, à la connaissance de l'ensemble ;
- aux antipodes de la doctrine scolastique des genres d'être, Descartes subordonne le relatif à des natures simples et absolues ;
- la règle démontre la nécessité de recourir à « *une énumération suffisante et ordonnée* » ou induction, recherche de tout ce qui se rapporte à une question donnée ;
- elle montre dans quel cas l'ordre est nécessaire et en quel autre il est seulement utile. Descartes affirme qu'il n'est rien de plus utile que de chercher ce qu'est la connaissance humaine et savoir jusqu'où elle s'étend afin de déterminer les limites de l'esprit et « *s'abstenir d'un travail superflu* ».

IX et X : concernent l'intuition et la déduction, soulignent qu'il faut acquérir de la perspicacité et de la sagacité. L'ordre peut être imaginé ; la logique formelle de la philosophie (« *formes de raisonnement comme contraires à notre but* ») est remise dans la rhétorique.

XI et XII : précisent d'abord la règle sur l'énumération en affirmant qu'il faut parcourir toutes les propositions d'un mouvement de pensée continu et ininterrompu ; puis, note que l'entendement (capable de percevoir la vérité) doit s'appuyer sur l'imagination, le sens et la mémoire.

La vérité

Descartes insiste sur l'intuition évidente et sur la déduction nécessaire – seules voies pour atteindre une connaissance certaine de la vérité.

Les règles XIII à XIX, d'ordre mathématique en général, sont consacrées à des questions parfaitement comprises même quand on en ignore la solution. XIII à XVI indiquent comment procéder pour isoler avec précision les différents éléments composant une question : désigner l'inconnu (XIII), l'étendue réelle n'est autre que l'étendue imaginée (XIV) : l'imagination peut ramener l'entendement au réel et lui éviter de se perdre en abstractions vides.

■ Vous avez dit étendue ?

Descartes précise ce qu'il entend par étendue : c'est l'attribut essentiel des corps, tout ce qui a longueur, largeur, profondeur.

La nature de la matière en général recouvre la notion de « *substance étendue* ». La dimension est le mode sous lequel un sujet quelconque est jugé « mesurable ». Puis Descartes insiste sur le soutien de l'imagination pour les figures qu'il faut tracer ; on peut ensuite simplifier en employant des signes courts et mettre en équation. En XVIII, il réduit à quatre les opérations dont il faut se servir : 1°) addition ; 2°) soustraction ; 3°) multiplication ; 4°) division.

Les trois dernières règles ne figurent que par leur énoncé.

Le Discours de la méthode

Il forme la préface aux trois essais scientifiques parus à Leyde en 1637. Le dessein est double :

- examiner le problème de la connaissance ;
- unifier le savoir de l'homme.

L'« Avertissement au lecteur » découpe le *Discours* en six parties :

Un bilan autobiographique (véritable itinéraire intellectuel) accompagné d'un jugement sur les sciences et les disciplines étudiées à l'époque : Descartes part du bon sens, « *la chose du monde la mieux partagée* » (ne serait-ce pas ironique ?) ; en faisant

ainsi appel et confiance à la raison, le philosophe remarque cependant que tous n'usent pas correctement de ce « don ».

***Cogito ergo sum* : « Je pense donc je suis »**

Descartes écrit à la première personne, ce « je » est celui du sujet, du moi autonome, de l'homme prenant conscience de lui en tant que personne digne d'être entendue. Or on peut douter de tout, mais pas de sa pensée elle-même : douter, c'est penser.

Le problème de la connaissance est d'abord un problème de méthode et Descartes déclare en avoir trouvé une pour guider l'acquisition du savoir. Quand il fait le bilan de ses études, seules les mathématiques sont épargnées, leur méthode étant préservée. Après avoir décidé, de quitter l'école, il entreprend de voyager pour connaître « *le grand livre du monde* », connaissance qui vient compléter « *celle qui se pourrait trouver en moi-même* », plus profitable que les raisonnements que « *fait un homme de lettres dans son cabinet* ». La diversité des mœurs le déçoit, il se tourne vers lui-même.

Principales règles de la méthode. Descartes ne veut retenir de l'ancien enseignement que ce qui concerne l'analyse géométrique et l'algèbre ; tout le reste, il faut le rebâtir sur de nouvelles bases, grâce à une méthode unique composée de quatre préceptes :

- **règle d'évidence** : « *Le premier (précepte) était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne connusse évidemment être telle.* » ;
- **règle d'analyse** : il faut décomposer le problème : « *Le second, de diviser chacune des difficultés que l'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.* » ;
- **règle de la synthèse** : il faut aller du simple au complexe en suivant l'ordre éventuellement supposé par l'esprit (l'activité intellectuelle l'emporte sur les choses) : « *La troisième de conduire par ordre mes pensées, en commençant par objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la connaissance des plus composés ; et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.* » ;

- **règle d'énumération** : il faut chercher tous les éléments pour résoudre un problème : « *Faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.* »

Règles de la morale provisoire. Pour trouver des certitudes, il faut douter. Mais la vie quotidienne demande des règles avant même que soit acquise la moindre certitude définitive. Ces règles pratiques sont provisoires, en attente de l'édification d'une morale rationnelle. Descartes en énonce trois :

- obéir aux lois et coutumes de son pays, garder la religion de son enfance, suivre les opinions les plus modérées, les plus éloignées de l'excès ; il s'agit d'un conformisme tranquille ;
- rester ferme et résolu en ses actions, suivre les opinions les plus douteuses (au sens premier) une fois qu'elles sont acceptées, avec autant de constance que si elles étaient parfaitement assurées ;
- changer ses désirs (ce qui dépend de nous) plutôt que l'ordre du monde (qui ne dépend pas de nous) ; maxime d'origine stoïcienne.

Descartes en conclut qu'il ne pouvait rien faire de mieux que « *d'employer toute ma vie à cultiver ma raison, et m'avancer, autant que je pourrais, en la connaissance de la vérité, suivant la méthode que je m'étais prescrite* ».

Raisons qui prouvent l'existence de Dieu et de l'âme humaine (ou fondements de la métaphysique) : le « cogito », le « je pense », est le premier principe indubitable de la philosophie. Descartes adopte le schéma : je sais que j'existe, j'examine ce que je suis, à savoir une pensée (une âme) distincte du corps dont l'existence est douteuse, j'en déduis que je le tiens pour vrai dans la mesure où il est « *clair et distinct* ».

Dans un second temps, il démontre l'existence de Dieu

- première preuve : elle part du doute qui est une imperfection. Je possède en moi l'idée de parfait, je n'en suis pas la cause puisque je suis imparfait. La cause de cette idée ne peut être qu'un être parfait : Dieu. Dieu a mis en moi l'idée de perfection et donc il existe. De plus, un être ayant l'idée de parfait ne peut se donner à lui-même l'existence, autrement

il se serait donné toutes les perfections dont il avait l'idée. Donc, il existe un Dieu, auteur de l'idée de parfait et de mon être, la nature de Dieu est étrangère à toute imperfection.

Descartes, ou plutôt la pensée, se tourne vers le monde extérieur en conservant le critère « *de ce qui se conçoit clairement et distinctement* ». Il recourt à l'étendue géométrique :

- deuxième preuve : la certitude des démonstrations géométriques tient à leur évidence. Il s'agit d'une « variante » de l'argument de saint Anselme, la fameuse « preuve ontologique ».

La preuve de l'existence de Dieu par l'Être

En examinant l'idée d'un être parfait, on trouve que l'existence y est nécessairement incluse comme une propriété du triangle dans l'idée de triangle, donc Dieu existe. Dieu étant parfait, il ne saurait être trompeur, induire en erreur ; il est la vérité même et donc l'étendue géométrique existe. Inversement, l'inexistence étant une imperfection, Dieu existe.

Ordre des questions physiques. Une fois la métaphysique établie, Descartes « construit » la physique. La matière est de « *l'étendue géométrique* », les lois du mouvement expliquent tout contrairement aux théories scolastiques des qualités : froid, dur, etc. Là apparaît la théorie de l'« animal-machine », l'expression désigne l'animal et le corps animal conçus comme des machines, des mécanismes privés de sensibilités, des automates : les animaux n'ont pas d'âme alors que l'âme humaine est immortelle.

Quelles choses sont requises pour aller plus avant en la recherche de la nature. Le but avoué est de contribuer à améliorer les conditions de vie des hommes en les rendant « *comme maîtres et possesseurs de la nature* » ; il s'agit donc de maîtriser le réel au moyen de la connaissance. Dans cette perspective, les progrès scientifiques et plus particulièrement médicaux sont fondamentaux. La science a pour mission de prendre en charge le bien-être des hommes. Cependant, Descartes craint que mettre ses recherches sur la place publique ne viennent troubler sa tranquillité. La liberté a un prix : le silence.

Les méditations métaphysiques

Six méditations, une par jour ; changer l'homme, se reposer le septième, comme Dieu après la création... Les *Méditations métaphysiques*, livre d'une incroyable profondeur, déchaînent des objections restées fameuses (Hobbes, Arnauld, Gassendi) auxquelles Descartes ne manquera pas de répondre. Les *Méditations* concernent la « philosophie première », en référence à son emploi par Aristote dans sa *Métaphysique* ; elles désignent les « premières causes », les « premiers principes » ou fondements : Dieu, la création, les vérités éternelles... Cette recherche des « bases » du savoir suppose de remonter aux fondements mêmes des sciences et de notre connaissance. Toutes les croyances seront passées au crible du doute ; il s'agit d'évacuer les fausses opinions pour parvenir à une vérité objective, à la certitude subjective de posséder cette vérité. Ces « travaux en six jours » sont précédés d'un abrégé.

Première méditation : « Des choses que l'on peut révoquer en doute. »

Par le doute méthodique et volontaire, Descartes se débarrasse des anciennes opinions pour parvenir au vrai. La sphère du sensible est révoquée par l'intervention de l'argument du rêve ; les opinions fondées sur les sensations sont à évacuer.

Le « Malin génie » de Descartes

Pour douter des vérités mathématiques, Descartes introduit un « Malin génie », rusé, trompeur, puissant, qui travaille à tromper. Son intervention est une fiction au service de la méthode puisqu'elle permet d'universaliser le doute qui devient ainsi hyperbolique (extrême), systématique, radical. Cette exercice dévoile l'infinie liberté de la pensée : « *Il est en ma puissance de suspendre mon jugement.* »

Deuxième méditation : « De la nature de l'esprit humain ; et qu'il est plus aisé à connaître que le corps. »

Tout d'abord, au sein du doute, une certitude se manifeste, inébranlable : celle de la pensée : « *Il (le Malin génie) ne saurait jamais faire que je ne sois rien, tant que je penserai être quelque chose (...)* Je suis, j'existe *est nécessairement vrai.* » Le *cogito* est une évidence métaphysique. En second lieu, Descartes sait non seulement qu'il existe, mais qu'il est « *une chose qui pense (...)* *c'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie,*

qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent ». Cette « chose » est esprit, entendement, raison, conscience. En troisième lieu, Descartes analyse un morceau de cire qui lui permet de montrer qu'il se connaît mieux par son esprit que par ses sens. Ce morceau semble être caractérisé par des qualités, mais dès qu'on l'approche du feu, elles disparaissent ; seule demeure « *quelque chose d'étendue, de flexible, de muable* ». Donc l'entendement connaît la cire et « *une inspection de l'esprit* » permet d'appréhender cette matière « clairement et distinctement ». Déduction : je connais mieux par l'esprit que par les sens.

Troisième méditation : « De Dieu, qu'il existe. »¹⁸

Elle commence par un rappel : il ne suffit nullement d'avoir une « idée vraie » pour prouver qu'une chose existe. Pour sortir de cette « impasse », Descartes doit démontrer l'existence d'un Dieu parfait, non trompeur, qui permette de garantir la véracité des choses. Être sûr de son existence n'est pas l'être de la vérité du reste des « choses » ; démontrer l'existence de Dieu permettra d'obtenir la garantie d'atteindre certaines vérités par la pensée :

- **1^{re} preuve** : l'idée d'infini, présente en moi, suppose un Être infini. Or, je suis une substance finie. Donc l'idée d'infini implique une réalité qui possède autant de perfection que son idée – et elle ne peut tirer son origine de moi qui suis imparfait, donc Dieu, être infini, est, dans mon esprit, origine de l'idée d'infini ;
- **2^e preuve** : Dieu est ici posé comme cause de moi-même, de mon être. Mon moi fini possède l'idée d'infini. Quelle est sa cause ? Si j'avais le pouvoir de me créer, je me serais (évidemment) donné toutes les perfections dont j'ai l'idée. Donc, Dieu infini est l'auteur de mon existence et de mon être.

En conclusion : la tromperie dépendant nécessairement de quelque défaut, Dieu parfait ne saurait être trompeur, mais véridique.

18. L'idée de Dieu, comme les idées mathématiques (également l'étendue, la substance, la durée...), fait partie des idées innées, c'est-à-dire non produites en moi par l'entremise des sens ; elles sont nées avec moi, font partie du trésor de mon esprit.

Quatrième méditation : « Du vrai et du faux. »

Les idées claires et distinctes sont nécessairement vraies. Puisque Dieu ne me trompe pas comment peut-il permettre l'erreur ? Comment l'erreur est-elle même possible ? Dieu n'est responsable de rien. Mon entendement est fini, mais parfait ; il propose des idées sans les affiner. Ma volonté, pouvoir de dire oui ou non, est infinie et me permet de comprendre l'erreur née d'une « disproportion » entre mon entendement limité et ma volonté infinie. L'erreur naît quand ma volonté acquiesce à une idée confuse de l'entendement. En conséquence, je suis responsable de mes erreurs puisque j'affirme une idée non réellement claire et distincte.

L'erreur chez Descartes

L'erreur, c'est la faute, le péché, nous pourrions même dire le mal : *« Ce qui fait que je me trompe et que je pêche. »*

Cinquième méditation : « De l'essence des choses matérielles ; et derechef de Dieu, qu'il existe. »

Elle concerne l'idée d'étendue et ses modes. Les essences rationnelles (étendue, figures...) sont connues par des « idées claires et distinctes », et donc sont vraies. Descartes propose alors une nouvelle démonstration de l'existence de Dieu où il traite l'idée de Dieu comme une essence dont la vérité est garantie : il s'agit de ce que Kant appellera un « argument ontologique » par « voie géométrique » : l'essence de Dieu contient toutes les perfections. Or, l'existence est une perfection. Donc, Dieu existe.

Sixième méditation : « De l'existence des choses matérielles, et de la réelle distinction entre l'âme et le corps de l'homme. »

En bonne logique, le dernier doute à supprimer est maintenant l'existence des choses matérielles. Descartes en appelle à l'imagination, puissance de se représenter les choses de manière sensible. La pensée se tourne vers les corps ; pour que notre inclination (notre penchant) à croire que les idées sensibles nous viennent des choses corporelles soit fausse, il faudrait que Dieu ne soit pas véracé, or il n'est pas trompeur. Cependant, les idées sensibles, « confuses », ne permettent pas d'accéder à des connaissances objectives.

Dualiste, Descartes ?

Dans un second temps, dans cette sixième méditation, Descartes aborde la question de l'âme et du corps : la conscience et le corps sont distincts, mais en union étroite ; la conscience ne forme qu'un avec le corps ; pour preuve le sentiment de la douleur, de la faim, de la soif m'enseigne cette unité indissociable.

Les passions de l'âme

Cette théorie aura un impact considérable sur l'esthétique du XVII^e siècle, notamment sur la tragédie en musique de Lully ou les théories de Lebrun exposées dans les *Caractères*. Descartes répond aux questions que lui pose par écrit la princesse Élisabeth de Bohême. L'affectivité (terme de passion) est la conséquence fondamentale de l'union substantielle de l'âme et du corps. Les passions sont des pensées causées en nous par les mouvements du corps, les connaître nous permet de les maîtriser et de dominer l'affectivité. Le livre est divisé en trois parties :

Articles 1 à 50 : Descartes écarte les théories antérieures, définit la passion comme un phénomène causé dans l'âme par l'action du corps ; elle s'exerce en un endroit précis : la glande pinéale, située au centre du cerveau : l'unité de l'interaction entre l'âme et le corps se situe là. Pour dominer ses passions, il faut modifier nos pensées. Exemple : pour ne plus avoir peur, il faut s'appliquer à considérer les raisons de trouver le péril moindre qu'il n'est ; il s'agit d'établir une maîtrise indirecte et progressive.

Articles 51 à 148 : Descartes énumère les six passions primitives :

- l'admiration (un objet nouveau est mis au premier plan) ;
- l'amour (la volonté est disposée à se joindre à l'objet) ;
- la haine (pousse la volonté à s'écarter d'un objet) ;
- le désir (cette « *agitation de l'âme* » est causée par les esprits animaux qui la dispose à vouloir – pour l'avenir – des choses qu'elles croient convenables) ;
- la joie et la tristesse (qui supposent, l'une comme l'autre, l'amour et la haine) ;

Toutes les autres passions dérivent de celles-là. Comprendre ce mécanisme revêt une finalité éthique.

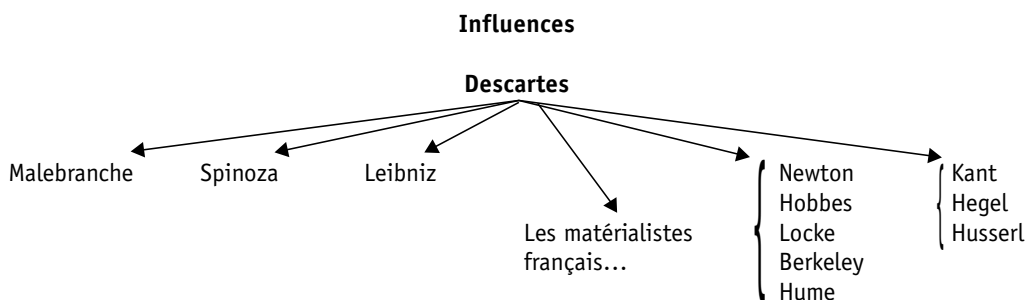
■ Vous avez dit éthique ?

En son sens moderne, l'éthique est la science de la morale, l'art de diriger son comportement.

Articles 149 à 212 : concernent l'analyse de la générosité : à la fois passion et vertu parfaite. Descartes entend par générosité le sentiment même de l'estime de soi, fondé sur la connaissance de notre « infinie liberté » et la ferme résolution d'en user seulement en vue du meilleur. À l'inverse, la bassesse (le contraire de la vertu) est le fait de se sentir faible ou peu résolu.

Les passions sont des réalités bonnes dans leur nature, il faut en faire bon usage, soutenu par l'idéal de la générosité. La vie de Descartes fut pour le moins conforme à cet idéal.

Pour Descartes, être philosophe est répondre à une vocation autant qu'à un choix ; il faut savoir choisir son chemin (mot qu'il affectionnait) où s'engagent l'histoire de son esprit qui commande l'histoire de sa vie. Cette « *subordination suppose des goûts, des aptitudes et une fortune qui ne sont pas accordés à tous les hommes* » écrit justement H. Gouhier¹⁹. Consacrer sa vie à la philosophie en sachant qu'« *il suffit de bien juger, pour bien faire, et de juger le mieux qu'on puisse pour faire tout de son mieux* »²⁰ a fait de lui un homme qui « *ne saurait manquer d'être content* ». La vérité produit la certitude et la certitude est un pur contentement.



19. H. Gouhier, *Descartes*, Urin, 1973, p. 206.

20. *Discours*, t. VI., p. 28.

Pascal (1623-1662)

« *L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant.* »

■ Un « effrayant génie »

Blaise Pascal naît à Clermont-Ferrand ; son père Étienne, président de la Cour des aides, est un homme féru de sciences. À trois ans, Pascal perd sa mère, sa sœur Gilberte se charge de son éducation. La famille s'installe à Paris en 1632. Blaise montre des signes précoces de ce que Chateaubriand appellera son « effrayant génie » : à onze ans, il rédige un traité sur la propagation des sons et, un an plus tard, retrouve seul les trente-deux propositions d'Euclide.

L'inventeur de la machine à calculer

À seize ans, Pascal écrit un Essai sur les coniques, puis invente une machine à calculer, « la machine arithmétique », pour aider son père.

Pascal connaît une période dite « mondaine » entre 1647 et 1651 : il est présenté à la Cour, se lie avec des grands comme le duc de Roannez, fréquente des libertins notoires comme le chevalier de Méré, ce qui ne l'empêche nullement de poursuivre une intense activité scientifique malgré une santé pour le moins fragile. En 1652, sa sœur Jacqueline entre au couvent de Port-Royal et prend l'habit. Le 23 novembre 1654, Pascal est littéralement frappé par la grâce, le *Mémorial*, découvert après sa mort dans la doublure de son pourpoint, relate cet événement capital : « *Certitude, certitude, sentiment, joie, paix (...) Oubli du monde et de tout hormis Dieu (...) Renonciation totale et douce.* » Telle est la « seconde conversion » (la première était familiale) ; désormais, le savant devient un chrétien militant. En 1655, il pratique un ascétisme rigoureux lors d'une retraite à Port-Royal, puis se place au service du jansénisme.

Le jansénisme

Doctrine de Jansénius, évêque d'Hypres, auteur de l'*Augustinus* (1640), sur la grâce et la prédestination, elle prétend que la grâce n'est pas accordée à tous les hommes et que même les justes peuvent se la voir refusée. Les *Provinciales* sont un grand moment de la querelle qui oppose les jansénistes aux jésuites.

De 1658 à 1662, Pascal travaille à une apologie de la religion chrétienne : il veut démontrer que la promesse faite par les philosophes de connaître l'homme en vue de fonder sur cette connaissance un art de vivre ne peut être tenue. L'ensemble des brouillons formeront, à titre posthume, les *Pensées* que Pascal ne peut mener à leur terme puisqu'il meurt, à l'âge de trente-neuf ans, des suites d'un cancer gastrique. Quelques mois avant sa mort, il avait eu l'idée des « carrosses à cinq sols » qui préfigurent les omnibus ; il légua ses biens à une famille pauvre. Ses restes reposent en l'église Saint-Étienne-du-Mont, à Paris.

■ L'œuvre

Œuvres mathématiques	Œuvres physiques	Opuscules	Autres
<i>Essai pour les coniques</i> (1640)	<i>La machine arithmétique</i> (1645)	<i>Préface pour le traité du vide</i> (1647)	<i>Abrégé de la vie de Jésus-Christ</i> (1654)
<i>Traité relatifs au Triangle arithmétique</i> (1665) et traités connexes	<i>Récit de la grande expérience de l'équilibre des liqueurs</i> (1648)	<i>Sur la conversion du pêcheur</i> (attribué à Pascal, vers 1653)	<i>Factum pour les curés de Paris</i> (1658)
<i>La roulette et traités connexes</i> (1658)	<i>Équilibre des liqueurs</i> (1651)	<i>Mémorial</i> (écrit en 1654)	<i>Écrits sur la Grâce</i> (1656-58)
<i>Dimension des lignes courbes</i> (1668)	<i>Pesanteur de la masse de l'air</i> (1651) + un traité de mécanique (perdu)	<i>Comparaison des chrétiens...</i> (publié en 1779)	<i>Pensées</i> (1670)
		<i>Entretien avec M. de Saci</i> , 1655 (publié en 1728)	<i>correspondance</i>
		<i>De l'esprit de géométrie et de l'art de persuader</i> (vers 1658)	
		<i>Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies</i> (1666)	
		<i>Trois discours sur la condition des Grands</i> (1660) + <i>De la comédie</i> (1660, publié en 1779)	

■ Les découvertes de Pascal

Pascal fut d'abord connu comme un savant, sa réputation était prodigieuse à travers l'Europe bien qu'il n'ait publié que deux cents pages de son vivant. Il est d'abord le fondateur du calcul des probabilités, l'initiateur du contrôle des questions scientifiques par l'expérience (qui présidera à l'avènement de la « méthode positive » et expérimentale) ; les expériences qu'il mène sur le vide (19 septembre 1648) confirment l'existence du vide en même temps que la pesanteur de l'air ; il est le premier à formuler le principe de la presse hydraulique ; il jette les bases de la géométrie prospective (il faudra attendre le ^{xix}^e siècle pour en mesurer la portée) ; il précède Leibniz et Newton dans la notion d'indivisible, à la base du calcul infinitésimal et surtout sur l'intégration et l'introduction de la notion de « triangle caractéristique » ; il applique ces méthodes aux propriétés de la « roulette » (la cycloïde) qui occupait alors la majorité des mathématiciens. Il est le premier à utiliser la méthode de démonstration dite « par récurrence » (ou « induction mathématique ») qui jouera un rôle majeur dans la mathématique moderne..., le premier à formuler les principes du calcul mécanique.

■ Les *Pensées* d'un étrange philosophe

Peu de livres ont autant marqué les esprits non seulement à cause de la grandeur de son style, mais encore à cause de la profondeur avec laquelle Pascal sonde les sujets abordés. Pascal est-il seulement philosophe ? On peut en douter quand on se lit les premières phrases de son *Mémorial* : « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants » ; « ces âmes fortes et clairvoyantes » (ce n'est pas un compliment) sont, par leur raison, incapables de trouver par elle-mêmes la vérité métaphysique et morale. Chez Pascal, le mot « philosophe » est presque une insulte ; ils « consacrent les vices en les mettant en Dieu même »²¹, ils sont vaniteux, veulent des admirateurs²² ; en somme « se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher »²³. L'on comprend le jugement

21. *Pensées*, Édition Sellier, p. 198.

22. *Pensées mêlées* 2, 520.

23. *Ibidem*, p. 347.

pour le moins sévère que Pascal porte sur Descartes : « *Inutile et incertain* », car l'essentiel n'est pas dans la métaphysique, dans une quelconque méthode, dans des conjectures, mais dans la foi.

Le pari de la foi

Pascal s'attaque à l'indifférence religieuse : il s'en prend aux libertins (nous dirions « libres-penseurs »), aux athées, aux chrétiens en apparence, tous doivent être tirés de leur repos, de leur confort, de leur mensonge. Il ne veut ni montrer, ni prouver, mais obliger l'homme à se regarder tel qu'il est, à reconnaître ses contradictions, sa misère, ses échecs symptomatiques de son mal-être. La question du salut est capitale sinon tragique, c'est dans ce contexte que le pari prend tout son sens. Qu'on le veuille ou non, exister, c'est parier pour ou contre Dieu ; l'enjeu est simple : soit Dieu existe et je peux espérer jouir d'un bonheur infini, soit il n'est pas et je risque seulement de perdre des biens sans importances. Le « rien à perdre » se heurte au « tout à gagner ». Tout au service de son apologie, Pascal s'emploie à convaincre – maître mot de sa démarche. Il s'agit d'emporter l'adhésion de l'esprit grâce à une démonstration essentiellement rationnelle.

La thématique des *Pensées*

Esprit de géométrie, esprit de finesse :

Selon Pascal, ce sont les deux chemins que les hommes empruntent pour accéder à la vérité.

- l'esprit de géométrie est la faculté de saisir les grands principes et d'en extraire par déduction des conséquences rigoureuses. Par le raisonnement discursif, déductif et démonstratif, les hommes peuvent pénétrer le vrai.
- l'esprit de finesse s'ajoute au premier et peut s'associer à la logique du raisonnement mathématique. Il s'agit de discerner par intuition, d'un seul regard, la complexité des choses et de repérer immédiatement les problèmes en trouvant pour chacun une solution adaptée, avec une sûreté de jugement qui relève de l'instinct. L'homme du monde est, par expérience, le plus pénétré d'esprit de finesse.

Les trois ordres :

Selon Pascal, trois sources sont à l'origine de notre système de valeurs :

- la chair, elle renvoie aux plaisirs sensibles, aux activités mondaines (vie sociale, intérêts...) ;
- l'esprit, il renvoie au travail intellectuel, à ce que les philosophes appellent la pensée ;
- le cœur, il renvoie à l'affectivité (connaissance immédiate) et à l'intuition ; cette connaissance nous permet de saisir les premiers principes (les axiomes, Dieu) ; le cœur est la faculté du particulier et de l'individuel.

Un abîme infini sépare ces ordres : un abîme entre la chair et l'esprit, entre l'esprit et le cœur. Pascal appelle « tyrannie » le désir (ou la tentative) de soumettre un de ces ordres à un autre jugé primordial.

L'homme :

Pascal insiste sur :

- sa condition misérable (« *Misère de l'homme sans Dieu* ») ; elle est d'abord due à sa situation : il est « coincé » entre deux infinis, celui des espaces qui nous angoisse, celui donc de la grandeur et celui de la petitesse. Mais pour écrasé qu'il est, l'homme connaît sa faiblesse alors que l'univers ignore tout de son infinie grandeur ;
- la vanité foncière de la condition humaine qui renvoie à la vacuité (au vide), à l'inconsistance. Toute la vie sociale et psychologique repose sur cette vanité foncière, l'homme est mensonge, le paraître le fascine plus que l'être. « *Le vilain fond de l'homme* » est semblable à un « *cloaque* », « *un abîme d'orgueil, de curiosité, de concupiscence* »²⁴. De plus, les connaissances de l'homme sont aussi fragiles qu'incertaines, il est voué à des « puissances trompeuses » :
 - l'imagination ;
 - la coutume (cette seconde nature), elle fait toute équité ;
 - l'amour-propre (n'aimer que soi) ; il faut « se haïr ».

24. Voir les fragments 457, 244, 751 de l'édition Sellier.

Ce à quoi il faut ajouter deux constantes :

- ─ la mort qui borne l'horizon de notre condition ;
- ─ l'ennui (dans son sens fort « s'abîmer en soi », véritable torture) qui nous tараude et dévoile notre néant (*Pensée* 142).

Pour tenter d'échapper au spectacle de cette misère, l'homme se voue au divertissement (*Pensée* 139), dans l'espoir de se détourner de l'horreur de sa condition : il chasse, s'adonne au jeu, au pouvoir, au travail pour masquer sa misère. Il s'agit d'expédients dont l'effet est toujours passager : « *un roi sans divertissement est un roi plein de misère* », mais sans ce palliatif, son angoisse lui rend la vie insupportable. La plupart des hommes en effet préfèrent s'agiter, courir après des chimères.

La grandeur de l'homme

La grandeur de l'homme est dans sa pensée : « *Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.* » (*Pensée* 347). Travailler à bien penser est le seul principe de la morale ; cela ne signifie nullement qu'il faille s'appuyer sur la raison : « *Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison.* » (*Pensée* 253) ; l'important est de connaître les limites de la raison humaine et donc celles de la philosophie.

Pour Pascal, les philosophes sont impuissants à apporter vérité, bonheur, compréhension de l'homme : voilà pourquoi, il rejette les stoïciens (chercher en soi la sérénité conduit à l'orgueil et à l'échec), les pyrrhoniens (qui mésestiment l'idée que « nous avons de la vérité »), sans cesser, pour les mêmes raisons de se référer à Montaigne, pour le contrer...

Un Dieu sensible

Dans cette perspective, le pari permet à l'homme de se sauver « à moindre frais », son intérêt est d'opter pour la religion chrétienne (*Pensée* 233). Jésus-Christ est ici le seul médiateur entre Dieu et les hommes, il est le Rédempteur de tous²⁵ – comme l'attestent, non seulement l'Écriture, mais les prophéties, les miracles, l'histoire. La conversion que Pascal espère du libertin suppose une adhésion du cœur, la raison s'appuiera sur cette spontanéité, cette connaissance qui permet d'accéder au vrai, parce que Dieu est « *sensible au cœur* ».

25. Voir les *Pensées* 527, 528, 547, 781 de l'édition Brunschvicg.

Leibniz (1646-1716)

« Y a-t-il rien de plus juste que de faire servir l'extravagance à l'établissement de la sagesse. » Drôle de pensée.

■ L'optimisme d'un homme universel

Gottfried Wilhelm Leibniz naît à Leipzig, il y acquiert une solide culture d'honnête homme (philosophes anciens, scolastique, travaux de Bacon, Kepler, Galilée, système de Descartes...). Reçu bachelier ès arts en 1663, il se perfectionne dans les mathématiques à Iéna. En 1666, il fait son droit, se voit offrir une chaire qu'il refuse. Il entre dans la confrérie secrète des Rose-Croix puis devient conseiller à la cour suprême de l'électorat de Mayence. Il s'intéresse autant à la sécurité de l'Allemagne qu'à la théologie et aux sciences. En 1672, il est chargé d'une mission diplomatique à Paris où il demeure quatre années. Il y rencontre Arnauld, s'initie aux mathématiques des modernes avec Huygens, étudie Pascal, invente (lui aussi) une machine à calculer et une montre à ressorts.

Qui découvre quoi ?

Après un voyage en Angleterre (1673), il découvre, en même temps que Newton, le calcul différentiel (infinitésimal) : une polémique sur la priorité de la découverte empoisonnera la fin de sa vie.

En décembre 1676, il accepte le poste de bibliothécaire que lui propose le duc de Brunswick-Lunebourg. Il passe par la Hollande où il rencontre Spinoza (il niera l'avoir fait). Il continue à entretenir une vaste correspondance avec les grands esprits de son temps, persévère dans ses entreprises politiques, s'occupe de technologie, fonde une Société des sciences à Berlin en 1700, en prévoit d'autres à Vienne et Saint-Pétersbourg.

L'œcuménisme de Leibniz

Initiateur d'un œcuménisme actif, il travaille à l'unité des Églises chrétiennes, se préoccupe d'édifier un État européen : son universalisme politique ne plaît guère...

Malgré une impopularité croissante, il écrit des ouvrages marqués par un constant souci d'apologétique et de métaphysique. Il laisse une œuvre considérable partiellement éditée : vingt mille lettres (à plus de six cents correspondants), des centaines d'essais. Titré baron par l'empereur en 1714, Leibniz écrit les *Principes de la nature et de la Grâce*, correspond avec Clarke (ami de Newton), meurt dans une totale solitude. Seule l'Académie de Paris lui rend hommage par la voix de Fontenelle : « *Il était toujours d'une humeur gaie, et à quoi servirait sans cela d'être philosophe ?* »

■ L'œuvre

Œuvres principales	Dates
<i>De arte combinatoria</i> , anticipe les travaux sur le calcul différentiel et la caractéristique universelle	1666
<i>De jure suprematus ac legationis principium Germaniae</i> (écrit juridico-politique)	1677
<i>Nova Methodus pro maximis et minimis</i> (sur le calcul différentiel)	1684
<i>Meditationes de cognitione, veritatis et ideis</i> (à propos de la vision en Dieu de Malebranche)	1684
<i>Brevis demonstratio erroris memorabilis Cartesii et aliorum circa legem Naturae</i> (sur la dynamique)	1686
<i>Discours de métaphysique</i> (publié en 1686)	1686
<i>Principes de la nature et de la grâce, fondé en raison</i>	1718
<i>Principes de la philosophie + Monadologie</i> (publiés en 1721)	1714
<i>Système nouveau de la nature et de la communication des substances</i>	1695
<i>De rerum originationa</i> (il reprend l'argument cosmologique en faveur de l'existence de Dieu)	1698
<i>De ipsa Natura</i> (contre le simple mécanisme ; anticartésien)	1698
<i>Nouveaux essais sur l'entendement humain</i> (publié en 1765)	1703
<i>Essais de théodicée</i> (écrit en français)	1710
<i>Correspondance avec Clarke</i> (ami de Newton), il soutient sa théorie idéaliste de l'espace – ordre de coexistence – et du temps – ordre de succession	1715-1718

« *Il ne faut rien mépriser, chaque connaissance a son prix* », écrit ce fondateur d'un éclectisme véritable, convaincu qu'il y a du bon dans chaque philosophie (excepté celle de Spinoza) ; l'important serait de savoir unifier ces points de vues différents, et cette

combinatoire universelle est la clé de voûte du système leibnizien, aussi cohérent que complexe.

Tout est vie

L'entreprise philosophique de Leibniz se développe à partir d'une double influence/réaction : à Descartes et à Aristote. Du premier, il garde une conception mécaniste du monde, mais refuse de le considérer comme une machine et de réduire l'univers à l'étendue géométrique (Descartes est « *dans l'antichambre de la vérité* »). Leibniz pense que l'étendue ne peut être une substance pour la raison qu'elle est passive et divisible à l'infini ; contrairement à la conception cartésienne de la physique qui affirme que la quantité de matière est constante, Leibniz pense que ce qui se conserve, c'est la force : tout est vie, âme, pensée, désir – y compris les substances matérielles²⁶ qui, pour cette raison, se rapprochent de l'esprit ; le monde a une finalité – notion par laquelle il rejoint Aristote. En somme, pour Leibniz, la force vive est constante, c'est le produit de la masse par le carré de la vitesse. La force ne se dissipe pas.

Tout est lié

Le système de Leibniz est un tout organisé, composé de propositions et de thèses, chaque élément est lié aux autres et au tout. Pour cela, il intègre des matériaux venant de presque partout, il les confronte, les transforme, comme pour « rendre raison » du monde, des choses, de Dieu lui-même. La démarche employée possède ses propres règles de construction : méthode, définition de la vérité, moyens pour y parvenir.

Le procédé d'Arlequin

L'unité et la variété du multiple sont métaphoriquement comparées à l'emboîtement successif cher à Arlequin : « *Chaque portion de la matière peut être conçue comme un jardin plein de plantes et comme un étang plein de poissons. Mais chaque rameau de la plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte de ses humeurs est encore un tel jardin, un tel étang.* » (*Monadologie* §67).

26. « *Je soutiens que naturellement une substance ne saurait être sans action, et qu'il n'y a même jamais de corps sans mouvement.* » *Nouveaux Essais*.

Leibniz commence par poser deux énoncés directeurs appelés à coexister :

« *Mes méditations fondamentales roulent sur deux choses, à savoir sur l'unité et sur l'infini.* »²⁷;

« *Il y a certes deux labyrinthes de l'esprit humain : l'un concerne la composition du contenu, le second la nature de la liberté ; et ils prennent leur source à ce même infini* »²⁸ ; ce à quoi il ajoute : « *Mon système prend le meilleur de tous les côtés.* »²⁹

Trois principes, deux problèmes, une combinatoire : Leibniz pose d'abord un préalable : l'infini (qui est d'abord variété) est lié à l'unité. Le premier commande le problème du continu qui englobe et permet l'étude de la métaphysique et de la dynamique, le second commande le problème de la liberté qui englobe et permet l'étude de la morale et de la théologie. Dans un second temps, le philosophe établit le principe du meilleur qui donne naissance à un double principe : la combinatoire. Cette dernière est composée du principe de continuité et du principe des indiscernables. La somme de ces deux principes donne le principe de raison suffisante : rien n'est sans raison d'être, sans « raison suffisante » pour laquelle ce qui est ainsi ne peut être autrement : « *Aucune chose n'existe jamais qu'il ne soit possible (du moins à un esprit omniscient) d'assigner pourquoi elle est que de n'être pas et pourquoi elle est telle plutôt qu'autrement.* » (in *Confessio philosophi*).

Principe de continuité : la nature ne fait jamais de saut. En faisant appel aux petites variations, ce principe a permis l'invention du calcul différentiel.

Principe des indiscernables : il n'existe pas deux êtres identiques dans la nature pour la simple raison que les choses de même espèce diffèrent toujours, que ce soit par leur position dans l'espace et le temps ou par leurs qualités intrinsèques.

Penser la raison suffisante suppose :

- de penser la cause première : Dieu (sachant que toute « *ma métaphysique est toute mathématique* ») ;

27. In *Lettre à Sophie*.

28. In *De libertate*.

29. In *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*.

- penser la complexité de la raison suffisante, ce qui revient à expliquer la perfection de ce monde tel qu'il est posé par la théodicée.

La théodicée de Leibniz

La théodicée est une partie de sa métaphysique qui, à partir du principe de la bonté de Dieu, disculpe celui-ci du mal qui règne en ce monde et qui doit être interprétée en posant la nécessité de la liberté de l'homme.

Principe de contradiction : tout ce qui n'implique pas contradiction n'est pas possible.

L'infini est variété : « *toutes choses sont variées et ornées au plus haut point* ». Le monde est : vivace, resplendissant, multiple, chaque partie est harmonieusement adéquate au tout.

Le calcul de l'infini

Leibniz considère que la pensée et la perception sont des intégrations, c'est-à-dire des manières de calcul ou, plus précisément, la reconstruction d'un tout à partir d'une valeur donnée : il ne s'agit pas de la simple addition d'éléments séparés puisqu'on ne peut faire la somme à l'infini de $1 + 2 + 3 + 4$, etc ; il arrive en revanche que la série converge quand les termes qui la composent tendent vers 0 par exemple, il est alors possible de faire le total de l'infini : $\frac{1}{2} + \frac{1}{4} + \frac{1}{8} + \frac{1}{16} + \frac{1}{32} = \frac{1}{4}$ (série convergente découverte par Leibniz).

Dans cette logique, ce que l'on perçoit est aussi ce que est aperçu. La perception est une intégration, elle reconstruit à partir d'une « aperception consciente » qui se porte sur un tout intégré.

■ Vous avez dit aperception ?

Terme créé par Leibniz pour qualifier la conscience ou la connaissance réflexive de l'état intérieur qui constitue la perception simple.

La « perception inconsciente » se porte sur l'unité élémentaire dont le tout est fait : telle est la théorie de la perception insensible (ou « indistincte »).

Les petites perceptions ou l'exploration de l'inconscient

L'aperception est « en dessous » de la conscience ; quand la perception est trop confuse pour qu'on en ait conscience, elle est dite « sans réflexion ». Il donne pour exemple un promeneur au bord de la mer : mille petits bruits inconscients, mille perceptions forment ma perception claire. Cette trame psychique inconsciente est aussi un attribut de la monade : il y a de l'inconscient. Leibniz ira jusqu'à dire que « *la musique est du calcul inconscient* ».

■ Une histoire de monade

La continuité de la matière

La continuité garantit l'invariance d'un état à un autre, l'identité des êtres, l'individualité. Cette évolution sans discontinuité permet de fonder la théorie de la connaissance. Dans cette logique, Leibniz pense la monade et la série.

La monade de Leibniz

Leibniz emprunte le terme à Plotin, mais dans un sens différent (non pas « l'Un absolu »). Il l'emploie pour la première fois en 1695 pour désigner les éléments réels de toutes choses, les substances simples qui entrent dans les composés et donnent ainsi naissance au monde phénoménal.

Une réalité spirituelle

La monade est une réalité spirituelle, une unité spirituelle et dynamique comparable à une âme ; elle est un point métaphysique propre à exprimer la dimension spirituelle des pierres, des animaux, des plantes... « *Elle n'a point de fenêtres, par lesquelles quelque chose y puisse entrer ou sortir* » ; elle n'est déterminée par rien d'extérieur sinon Dieu. Elle est expression de la multiplicité dans l'unité. La monade est sans étendue, non divisible et sans figure, sans début ni fin, non corruptible, elle ne peut être définie sans une théorie de l'expression et donc des rapports.

La série

La série gère quant à elle l'harmonie sur le plan logique ; une série est la continuelle métamorphose par degrés progressifs de ce qui fait la variété, à savoir le passage d'un état à un autre. Voilà pourquoi, l'espace et le temps sont des ordres de passage.

« Je tiens l'espace pour quelque chose de purement relatif, comme le temps ; pour un ordre de coexistences, comme le temps est un ordre de successions ». Lettre à Arnaud.

La perception

La perception dépend d'un bon « ajustement », d'une bonne « perspective », parce que la vérité n'est concevable que sous l'angle du rapport : « Elle entrecroise les ordres par où peut se percevoir la variété des phénomènes. La raison elle-même est un faisceau de raisons, elle est elle-même multiple. »³⁰

La totalité du monde

*« Tout corps se ressent de tout ce qui se passe dans l'univers ; tellement que celui qui voit tout, pourrait lire dans chacun ce qui se fait partout et même ce qui s'est fait ou se fera. »*³¹

Selon Leibniz, la matière substantielle est douée de résistance :

- la force passive (ou matière première), identique à la « forme », est résistance (« impénétrabilité ») ;
- la force active met en rapport la substance complète (la monade) avec l'ensemble des autres, formant ainsi « l'entéléchie ».

■ Vous avez-dit entéléchie ?

Pour Leibniz, c'est la totalité complète, centre dynamique de perception. Toutes les substances simples qui se suffisent à elles-mêmes sont à l'origine de leur « action interne ».

Cette totalité est elle-même organisée comme les vêtements d'Arlequin, par enveloppements successifs. La monade est dotée de perception et d'appétition.

■ Vous avez dit appétition ?

Chez Leibniz, tendance à accroître la distinction de ses perceptions.

Leibniz les hiérarchise en trois catégories (de la plus basse à la plus noble), selon la distinction de leurs perceptions :

30. D'après C. Clément.

31. « Tout au monde s'enferme dans un petit espace tel que l'œil ou le miroir quoique seulement par représentation. » Lettre à Sophie.

- ─ la monade (ou entéléchie simple) : elle ne possède pas de mémoire (le végétal, par exemple) ;
- ─ la monade douée de mémoire (l'animal) : c'est l'âme ; elle ne va pas jusqu'à la raison bien que son comportement puisse imiter les effets de celle-ci ;
- ─ la monade douée de raison, de connaissance des vérités éternelles et de conscience : c'est l'esprit, propre à l'homme, il est capable, grâce à des raisonnements fondés sur le principe de contradiction et le principe de raison suffisante³², de s'appliquer aux vérités de raisonnements (nécessaires) et aux vérités de faits (contingentes)³³.

Chaque monade, bien que « sans fenêtres », est un miroir « *vivant doué d'actions internes, représentatif de l'univers, suivant son point de vue et aussi réglé que l'univers lui-même* »³⁴. La perception propre à chaque monade peut être :

- ─ claire : quand elle distingue son objet des autres objets ;
- ─ obscure : quand elle ne les distingue pas ;
- ─ distincte : quand elle discerne les détails ;
- ─ confuse : dans le cas contraire.

■ La preuve de l'existence de Dieu

Le meilleur des mondes possibles

Dans la *Monadologie* (§ 37 à § 48), Leibniz affirme que l'existence de Dieu peut être démontrée d'une double manière :

- ─ *a posteriori* : un Dieu est nécessaire comme raison suffisante du contingent ;
- ─ *a priori* : un Dieu est nécessaire comme sources des essences ou des vérités éternelles.

32. *Monadologie* § 31.

33. *Ibidem* § 33.

34. In *Principes de la nature et de la Grâce*.

La théorie du meilleur des mondes possibles

« Dieu seul est l'unité primitive, ou la substance simple originaire, dont toutes les monades créées ou dérivatives sont des productions » (§ 47), en lui sont la Puissance, la Connaissance, la Volonté. Dieu règle toutes les monades, notre monde est « *le meilleur possible* » et forme le plus riche composé ; Dieu a choisi la meilleure combinaison parmi les possibles.

Le monde est donc une « harmonie universelle » où les êtres sont hiérarchiquement organisés. Tout est vivant, et si l'âme est indestructible, le corps qui agit selon les lois des causes efficientes n'est pas totalement détruit (§ 77-79). Le monde des esprits (un monde moral) forme la cité de Dieu où les hommes trouvent leur place.

L'harmonie originelle

La démarche de Leibniz a ceci de passionnant qu'elle est d'une part régressive en prouvant l'existence de Dieu par la mise en série infinie des phénomènes pour lesquels il est « nécessaire » qu'une loi les régit et, d'autre part, progressive quand il explique le mécanisme de la création en insistant sur le passage du tout à la partie. Dieu souverain est d'abord arithméticien, géomètre et logicien. Voilà pourquoi « *on comprend de la manière la plus évidente que, parmi l'infinité des combinaisons et des séries possibles, celle qui existe est celle par laquelle le maximum d'essences ou de possibilités est amené à exister* »³⁵. Or, « *Dieu a choisi celui des mondes possibles qui est le plus parfait, c'est-à-dire celui qui est en même temps le plus simple en hypothèses et le plus riche en phénomènes comme pourrait être une ligne de géométrie dont la construction serait aisée et les propriétés et effets fort admirables et d'une grande étendue* »³⁶. La création est donc une prévision mathématique et le monde tel qu'il est la « meilleure combinatoire possible ». L'ordonnancement du monde est le produit d'une harmonie préétablie.

35. In *De la production originelle des choses*.

36. In *Discours de métaphysique*.

Une théorie du « tout optimum »

Dieu est bien le « *pays des réalités possibles* »³⁵, il est la « *loi de la série* » et, entre lui et l'homme, il y a la même distance qu'entre le possible et le réel. Dieu ne cesse d'actualiser les possibles et le mal est « compréhensible » à la manière d'une limite ; le mal ne peut être que relatif quand on le considère par rapport à l'ensemble dont il fait partie ; un tout optimum.

Le problème du mal

Comme le faux et l'exception, le mal est d'abord confusion. Il suffit que la perception soit distincte pour comprendre qu'il est en effet « relatif au reste ». Il est lié au problème de la vérité.

La vérité est à l'intersection de séries ou, plus exactement, à ce qu'elles ont en commun. Dieu et la vérité sont bien sûr intimement liés. En Dieu sont deux sortes de vérité :

- les vérités nécessaires, c'est-à-dire solubles en définitions et en propositions identiques. Les vérités nécessaires valent absolument et contiennent les vérités innées : les principes d'identité, de contradiction, les principes moraux (amour des parents, affection), les principes d'arithmétiques et de géométrie. Dans le Livre I des *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, Leibniz précise : « *La science morale n'est pas autrement innée que l'arithmétique, car elle dépend aussi des démonstrations que la lumière interne nous fournit* ». Leibniz critique vivement Locke qui refuse l'innéisme et pense que ces vérités reposent sur l'expérience des sens.

- les vérités contingentes, c'est-à-dire les vérités d'expériences et qui relèvent de la volonté.

Lorsqu'il s'agit des vérités éternelles, l'action de Dieu dépend non de sa volonté, mais de son entendement ; quand il s'agit des vérités contingentes (mondaines, historiques) sa volonté intervient selon une nécessité morale.

- « *Nécessaires sont les vérités arithmétiques, géométriques, logiques ; elles ont leur fondement dans l'intellect divin et sont indépendantes de la volonté de Dieu : telle est la nécessité des*

37. Lettre à Arnaud.

*trois dimensions. Mais les vérités contingentes naissent de la vérité de Dieu, non pure et simple, mais par la considération du meilleur ou du plus convenable et sous la direction de l'entendement. »*³⁸

– « *Il y a deux sortes de vérités, celles de raisonnement et celles de fait. Les vérités de raisonnement sont nécessaires et leur opposé est impossible, celle de fait son contingentes et leur opposé est. Quand une vérité est nécessaire, on peut trouver la raison par l'analyse, la résolvant en idées et vérités plus simples jusqu'à ce qu'on vienne aux primitives. »*³⁹

Pour « relativiser » le mal, Leibniz recourt à des arguments d'origine stoïcienne :

- ce qui est perçu ou compris comme un mal d'un certain point de vue ne l'est pas sous un autre : perdre la guerre, un pays ravagé connaît un renouveau de son économie : il faut tout reconstruire...
- un mal peut entraîner un bien : faire un régime sévère, se priver pour perdre un peu de sa surcharge pondérale...
- on voit plus immédiatement le mal que le bien d'où l'illusion que le mal a tout envahi : les épidémies, les « mauvaises nouvelles » répandues par les médias...
- le mal est nécessaire pour mettre un bien en évidence : une dissonance dans une partition renforce l'harmonie générale.

Voilà pourquoi Dieu n'est ni responsable ni coupable, et lui imputer le mal est un mal : « *Dieu est aussi peu la cause du péché que le courant de la rivière est la cause du retardement du bateau. »*

Dans la Cité de Dieu, le bien et le mal seront sanctionnés : les bons accéderont au pur amour que Dieu est et dispense. Ce monde moral est nécessairement en harmonie totale avec le monde naturel : les choses elles-mêmes conduisent toujours l'esprit vers la grâce.

38. *Lettre à Bourget.*

39. In *Monadologie.*

Spinoza (1632-1677)

« Jusqu'où doit s'étendre, dans l'État, cette liberté laissée à l'individu de penser et de dire ce qu'il pense ? »

■ Dieu ou la Nature, c'est du pareil au même

Baruch de Spinoza naît à Amsterdam dans une famille juive d'origine portugaise ; il reçoit une éducation hébraïque complète (il apprend l'hébreu, commente le Talmud), puis assiste au cours de Van der Enden, ancien jésuite libre-penseur ; Spinoza s'éloigne de tout dogme, fréquente les milieux protestants et juifs libéraux puis rompt avec l'orthodoxie juive en 1656. La lecture de Galilée et de Descartes lui font découvrir la primauté de la raison.

L'excommunication de Spinoza

Spinoza est excommunié par les juifs, le 27 juillet 1656, puis par les chrétiens en raison de ses prises de positions rationalistes ; le Conseil des rabbins l'accuse d'« actions monstrueuses », d'« effroyables hérésies », il est interdit de le lire, de lui parler, de l'approcher à moins de deux cents mètres ! Un fanatique tente même de le tuer, il gardera son manteau percé toute sa vie...

Spinoza quitte Amsterdam pour trouver le calme nécessaire à la poursuite de ses travaux. Il apprend la taille et le polissage des verres de lunettes et s'installe à Leyde puis à La Haye. Jean de Witt, Grand Pensionnaire (c'est-à-dire « Premier ministre ») des Pays-Bas, lui alloue une pension ; en 1670, la publication anonyme du *Traité théologico-politique* déclenche une vague de scandale, de Witt protège le philosophe. À la suite de l'invasion française, une révolution éclate en 1672 contre le parti républicain et, le 20 août, les frères de Witt sont massacrés. Spinoza rédige un placard intitulé « *Ultimi Barbarorum* » (*Les derniers des barbares*) qu'il s'apprête à coller sur les murs de la ville, mais son hôte, le peintre Van der Spick, le retient. L'année suivante, l'Électeur palatin lui offre une chaire de philosophie à Heidelberg, à condition qu'il n'use pas de sa liberté « pour troubler la religion officiellement établie ». Réponse de Spinoza : « *Je n'ai jamais été tenté par l'enseignement en public et d'ailleurs j'ignore dans quelles*

limites ma liberté de philosopher devrait être contenue pour que je ne parusse pas vouloir troubler la religion établie... » Il renonce à publier l'*Éthique*. En 1676, il visite plusieurs fois Leibniz et rédige sans pouvoir l'achever son *Traité politique*. Il meurt de phtisie le 27 février 1677, son corps est jeté dans une fosse commune ; la plupart de ses œuvres sont publiées à titre posthume, il voulait qu'elles restent anonymes, il n'en fut rien.

■ L'œuvre

Œuvres	Dates
<i>Court Traité sur Dieu, l'homme et sa félicité</i> (écrit en latin)	1660
<i>Traité sur la réforme de l'entendement</i> , inachevé	1661
<i>Principes de la philosophie de Descartes</i> (démonstré selon la méthode géométrique) ; <i>Les Pensées métaphysiques</i>	1663
<i>Éthique</i> (démonstré selon la méthode géométrique), Spinoza renonce à le publier pour des raisons de sécurité	1661-1675
<i>Traité théologico-politique</i> , apologie de la tolérance (publié anonymement)	1665-1670
<i>Traité politique</i> (ou de « l'autorité politique »), inachevé	1673-1677
Correspondance (84 lettres) ; une <i>Grammaire de l'hébreu</i> (inachevé) ; un opuscule sur l' <i>Arc-en-ciel</i> , un autre sur <i>Le Calcul des chances</i> , rédigés en hollandais	ca 1677

■ Une philosophie de la félicité

« Spinoza est un point crucial dans la philosophie moderne. L'alternative est : Spinoza ou pas de philosophie. » Hegel.

Spinoza a été maudit, redouté, suspecté, sa philosophie ne cessa de scandaliser alors que son dessein n'avait rien de subversif. Ne définit-il pas la philosophie comme la conscience de soi, du monde et de Dieu, conscience rationnelle et intuitive d'une si profonde intensité qu'elle conduit à une béatitude qui n'est pas la récompense de la vertu, mais la vertu même ?⁴⁰ Pour Spinoza, la philosophie est une entreprise de libération nouvelle et radicale qui suppose une méthode s'appuyant sur un entendement purifié,

40. *Éthique*, V, 42, sc.

une raison critiquée libérée de ses phantasmes, de ses illusions, une éthique, une philosophie de la joie et de la liberté. Béatitude et liberté sont d'ailleurs identiques⁴¹. Son idéal ? Un homme libre dans une cité libre, dans une démocratie – régime le plus naturel, le plus rationnel, en un mot, le meilleur. La liberté ? Elle est véritable quand l'homme acquiert une connaissance adéquate de lui-même et de ses affections. Quant à la religion, elle doit impérativement être séparée de la raison, et l'État demeurer laïc. Vivre selon la vraie connaissance et la raison est capable de nous sauver et de nous apporter la béatitude, faut-il encore parvenir à s'intégrer dans la totalité, dans le Dieu qui est Nature, « *Deus sive natura*. »

■ **Traité de la réforme de l'entendement**

Le *Traité de la réforme de l'entendement et de la meilleure voie pour parvenir à la vraie connaissance des choses* est un ouvrage de jeunesse, resté inachevé. Dans une lettre de juin 1666 à Bouwmeester, Spinoza résume son intention : « *Je passe à votre question : « Y a-t-il ou peut-il y avoir une méthode pour nous permettre d'avancer en toute sécurité dans la réflexion sur les problèmes les plus difficiles ? ou bien, comme nos corps, nos esprits sont-ils soumis au hasard, et nos pensées sont-elles régies par la fortune plus que par l'art ? » Je pense donner une réponse satisfaisante si je montre qu'il doit nécessairement y avoir une méthode par laquelle nous pouvons diriger et enchaîner nos perceptions claires et distinctes, et que l'entendement n'est pas, comme le corps, soumis au hasard.* »⁴²

La méthode Spinoza

Cette méthode est une introduction à la philosophie, c'est-à-dire « *la recherche d'un bien véritable et qui puisse se communiquer* », cela implique de « *réfléchir sur le moyen de guérir l'entendement et de le purifier* » (...) « *par où l'on peut déjà voir que je veux diriger toutes les sciences vers une seule fin et un seul but, à savoir, arriver à la perfection humaine suprême* ». Spinoza propose une « *medicina mentis* », une médecine spirituelle, réflexion sur le chemin à suivre dans la recherche philosophique.

41. *Ibidem* V, 36, sc.

42. In *Œuvres complètes*, édition Caillois et alii, p. 1194.

Le livre est divisé en deux parties : la première dissocie les idées vraies de celles qui le sont pas, la seconde détermine la nature et les forces de l'entendement, mais s'arrête à « *la connaissance des conditions d'une bonne définition* ».

1^{re} partie : en guise d'ouverture, Spinoza explique que la conquête de la richesse, de la volupté, des honneurs est un péril, contrairement à l'opinion commune qui les regarde comme un bien suprême. Le bien vrai et éternel est dans la possession de la connaissance parfaite qui est béatitude suprême. L'argent, la passion charnelle, la gloire sont, à la limite, des moyens, jamais des fins (§ 1 à 16) ; il dégage quelques règles de vie provisoires (§ 17) puis expose les quatre modes de connaissance qui conditionnent la méthode (§ 18 à 29) :

- la connaissance par ouï-dire : enregistrement passif des mots (connaître son lieu de naissance...) ;
- la connaissance par expérience vague, simplement empirique (tous les hommes sont mortels) ;
- la connaissance rationnelle de la cause par son effet (je déduis de la sensation l'union de l'âme et du corps) ;
- la connaissance intuitive où la chose est perçue par sa seule essence ($6 + 4 = 10$).

Seul le quatrième mode saisit l'essence adéquate de la chose, sans danger d'erreur.

Un savoir du savoir

La méthode d'accès au vrai est un savoir du savoir ; s'il n'y a pas d'abord une idée, il ne peut y avoir de méthode, c'est-à-dire de réflexion sur l'idée vraie.

Il est donc préférable d'accéder aux plus hautes idées et séparer « l'idée vraie » de toute autre perception. Le contenu de l'idée vraie s'impose et celui qui en possède une ne peut plus douter de la vérité de sa connaissance. La vérité est norme d'elle-même, l'*Éthique* le confirmera (§ 30 à 90).

2^e partie : elle se résume à une théorie de la définition, l'esprit humain peut entreprendre de définir l'être incréé.

En somme, « *la méthode ne s'apprend que par et dans son exercice même. La méthode est une connaissance réflexive ; mieux, une réflexion* ».

sur une connaissance acquise ou, plus exactement encore, une réflexion sur l'acte même et le mouvement de son acquisition »⁴³.

■ **Traité théologico-politique**

Le titre ne doit pas rebuter : le livre est aussi révolutionnaire que moderne et il faudrait s'inquiéter de ne plus le voir étudié. Il s'organise autour de trois directions majeures :

- une méthode rationnelle d'analyse des textes sacrés ou non qui fait de Spinoza le véritable fondateur de l'exégèse moderne ;
- la soumission des autorités religieuses aux autorités civiles, condition de la fondation d'un État susceptible d'assurer la liberté et la sécurité des hommes-citoyens ;
- la séparation radicale de la religion et de la théologie d'avec la philosophie.

Les fondements de l'État moderne

Ces thèses firent plus que scandale en posant les fondements de l'État moderne : démocratique, laïc, séparé de la religion, quelle qu'elle soit.

L'intention est clairement définie dès la préface : *« J'ai acquis l'entière conviction que l'Écriture laisse la raison absolument libre et n'a rien de commun avec la philosophie, mais que l'une et l'autre se maintiennent grâce à une force propre à chacune. »* Spinoza s'attaque non à la religion, mais à la superstition qui consiste à forger une idée fausse de Dieu, idée née de la crainte des hommes. Le régime monarchique place son intérêt à *« colorer du nom de religion, la crainte qui doit les maîtriser, afin (que les hommes) combattent pour leur servitude, comme s'il s'agissait de leur salut »*.

La critique des livres saints

Les chapitres I à XII élaborent une critique historique, interne et externe, de la Bible ainsi qu'une critique de l'interprétation. Passées au tamis d'une analyse rationnelle, les révélations des Livres saints sont montrées comme adaptée à la nature et aux capacités intellectuelles de ceux qui les reçoivent ; en somme, les

43. A. Koyré.

lois de la nature se retrouvent toujours, telles que la raison peut les dévoiler. La loi divine, religion commune à tous les hommes, est d'aimer Dieu comme un bien souverain, sans craindre de châtement. Les cérémonies du culte concernent uniquement le bien temporel de l'État et ne contribuent en rien à la béatitude et à la vertu. Les miracles ne peuvent nous permettre de connaître ni l'essence, ni l'existence de Dieu. La nature conserve un ordre immuable, éternel, fixe : tout ce que Dieu veut enveloppe une nécessité éternelle. Pour preuve, on perçoit mieux Dieu par l'ordre de la Nature (VI). L'interprétation de l'Écriture demande une exacte connaissance historique (VII). Seule la Raison s'avère suffisante et chacun, en matière religieuse, est souverain. La théologie est un savoir à part.

Un penseur engagé

« Par Droit et Institution de la Nature, je n'entends pas autre chose que les règles de la nature de chaque individu, règles suivant lesquelles nous concevons chaque être comme déterminé à exister et à se comporter d'une certaine manière. »

La critique permet d'introduire la distinction entre philosophie et théologie, foi et raison, après avoir exposé que la foi est une obéissance pieuse. Spinoza défend d'abord la liberté de penser et de philosopher, but principal du livre (XIII à XV). Ces libertés fondamentales sont liées au plus naturel des régimes : l'État démocratique. Spinoza part du droit naturel de l'individu. Selon lui, le droit naturel se définit par le désir et par la puissance.

En exerçant le Droit naturel tel quel, celui qui aura la plus grande puissance s'emparera du droit de tous les autres et la conservera par la crainte. Pour échapper à cette dérive : *« Il faut que l'individu transfère à la société toute la puissance qui lui appartient, de façon qu'elle soit seule à avoir sur toutes choses un droit souverain de Nature. La droit d'une société de cette sorte est appelé Démocratie et la Démocratie se définit ainsi : l'union des hommes en un tout qui a un droit souverain collectif sur tout ce qui est en son pouvoir. »*⁴⁴

44. Spinoza pense que le souverain peut être soit le rassemblement de tous les hommes, soit un groupe restreint d'hommes, admettant ainsi un État aristocratique.

Un modèle de démocratie

Le but de toute démocratie est de soustraire les hommes à la domination de l'Appétit et de les maintenir autant que faire se peut dans les limites de la Raison. Spinoza définit alors la justice : à chacun son dû selon le droit civil (selon la liberté que l'individu a de se conserver dans son état). Seul un État rationnel permet d'être libre et d'obéir à un État fondé sur la Raison.

En prenant exemple sur l'État des Hébreux, Spinoza montre que le culte religieux doit se régler sur la paix de l'État et donc sur le souverain. Quoi qu'il en soit, les autorités civiles doivent avoir le pas sur les autorités religieuses. Pour que la démocratie ne sombre pas dans la tyrannie, il conseille un équilibre de puissance et de pouvoir (XVIII à XIX). La fin de tout État démocratique est de préserver la liberté individuelle et la sécurité des personnes (XX).

■ L'Éthique

« Nous ne désirons pas une chose parce qu'elle est bonne, mais au contraire, c'est parce que nous la désirons que nous la disons bonne. »

Une morale géométrique

Rédigé entre 1661 et 1675, cet ouvrage majeur est construit comme un système mathématique, *ordine geometrico*, c'est-à-dire calqué sur les *Éléments* d'Euclide dans sa disposition et sa subdivision : définitions (et éventuellement explications), axiomes, postulats, propositions démontrées parfois suivies de corollaires et de scolies. Les cinq parties qui le composent s'ordonnent autour d'idées maîtresses : un rationalisme extrême dans la méthode, un rejet du Dieu transcendant créateur du monde, un déni de toute liberté humaine, l'homme n'étant qu'une partie parmi d'autres de ce grand tout qu'est la Nature, lieu d'une implacable nécessité ; l'homme peut seulement espérer atteindre la béatitude par le seul usage de sa raison, à condition que la Nature lui ait accordé les capacités d'y parvenir, il est – en ce sens – une partie de l'entendement de Dieu. Ce n'est pas parce qu'il ne possède aucun libre arbitre que sa vraie liberté n'est pas pour autant possible : elle

réside dans la connaissance adéquate, dans la fusion qu'il peut opérer avec la totalité. Ainsi, il lui faut accepter rationnellement la nécessité de la Nature, aimer intellectuellement ce Dieu qui se confond avec la Nature, substance éternelle, infinie d'où tout procède nécessairement.

L'éthique commentée

1^{re} partie : « De Dieu. »

Spinoza commence par une série de six définitions en employant un vocabulaire hérité de la scolastique : cause de soi, substance, attribut, mode, Dieu – dans un *sens* très différent.

« J'entends par Dieu un être absolument infini, c'est-à-dire une substance constituée par une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle et infinie. » (VI) ; suivent sept axiomes auquel succèdent trente-six propositions, la onzième affirme l'existence nécessaire d'un Dieu unique.

■ Vous avez dit substance⁴⁵ ?

Pour Spinoza, c'est la réalité en soi, conçue par soi ; il n'y en a qu'une : Dieu ou la Nature.

■ Vous avez dit attribut ?

Pour Spinoza, c'est ce que l'entendement perçoit de la substance comme constituant son essence (dans un certain sens, c'est le « caractère essentiel d'une substance »).

■ Vous avez dit mode⁴⁶ ?

Manière particulière dont l'attribut de la substance est déterminé ou affection de la substance qui, en formant l'essence permanente, s'oppose à l'attribut : un corps est un « mode » de l'attribut « étendue ».

La puissance et la causalité divine sont l'objet des trois propositions suivantes : Dieu est cause immanente du monde et non « cause transitive », c'est-à-dire extérieure à son effet. Le monde contient en lui-même la cause des effets divins (Dieu produit en lui-même ses effets). Il est de plus éternel (XIX), ce qui implique que la contingence liée à notre ignorance est

45. Aristote par exemple distingue la substance première (qui correspond au sujet individuel) et la substance seconde (c'est-à-dire le genre et l'espèce en tant qu'ils peuvent être le sujet d'une proposition, par analogie avec la première).

46. Chez les scolastiques, un mode désigne la détermination d'une substance (mode substantiel, accidentel ou transcendantal).

éliminée des choses (XXIX). Spinoza analyse la nécessité de la nature divine, l'entendement et la volonté : elle ne peut être appelée « cause libre », mais « cause nécessaire » (XXXII). Enfin, l'appendice réfute la nature de Dieu généralement envisagée comme finalité : rechercher les causes finales est incompatible avec l'essence de Dieu qui ne poursuit aucune fin et n'attend absolument rien de l'homme.

Une conception moniste de Dieu

La conception spinoziste de Dieu est un monisme : il n'y a pas d'autre substance que Dieu.

2^e partie : « De la nature et de l'origine de l'âme. »

Elle emprunte deux directions :

- les relations âme et corps (ils sont un)⁴⁷ ;
- une théorie de la connaissance.

Spinoza expose sa théorie des trois genres (distincte des quatre modes) de connaissance ; le troisième fera l'objet, dans la cinquième partie, des propositions XXI à XL :

- la connaissance du premier genre ou « par imagination » (au niveau du ouï-dire) : celle des idées inadéquates, connaissance sensible (expérience vécue) et sujette à l'erreur, elle fonctionne par préjugés : rien n'est positif en elle⁴⁸ ;
- la connaissance du deuxième genre ou par « idées adéquates » : celle de la pensée rationnelle discursive, elle procède par méthode et déduction, par « entendement » et se rapporte au système des idées adéquates (ayant toutes les propriétés de l'idée vraie) : elle est supérieure à la précédente ;
- la connaissance du troisième genre ou « par intuition » : la raison intuitive coïncide avec les objets singuliers, grâce à elle, on connaît Dieu, l'éternité de l'âme (non entièrement détruite avec le corps) : c'est la connaissance supérieure.⁴⁹

47. Unité : la nature humaine est à la fois une âme et un corps ; l'homme est « un corps conscient ».

48. *Propositions* XXVII à XXXV.

49. *Ibidem* XXXVI à XL. (2^e et 3^e genres).

Pour Spinoza, la volonté libre est une faculté identique à l'entendement : il n'y a dans l'âme aucune volonté absolue ou libre, elle est seulement déterminée à vouloir ceci ou cela par une cause aussi déterminée qu'une autre, et ainsi de suite à l'infini.

3^e partie : « De l'origine et de la nature des affections. »

Elle porte sur la déduction de l'affectivité de l'homme ; Spinoza réintègre l'homme dans la Nature et non « comme un empire dans un empire » : « *Les Affections (...) suivent de la même nécessité et de la même vertu de la nature que les autres choses singulières (...) je considérerai les actions et les appétits humains comme s'il était question de lignes, de surfaces et de solides.* » (Introduction).

■ Vous avez dit affections ?

En latin, le terme signifie « effort » par lequel chaque chose s'efforce de préserver son être ; c'est donc aussi la modification d'un être par laquelle il agit ou subit.

Il existe trois affections fondamentales, issues du « conatus » ou « appétit » (variable) :

- le désir : appétit avec conscience de lui-même ;
- la joie : augmentation de notre puissance d'agir ; par cette « augmentation » nous nous rapprochons de la connaissance de Dieu dont la puissance est l'essence même ; la joie nous rapproche de la perfection et donc l'âme se rapproche de la réalité, car la perfection, c'est la réalité ;
- la tristesse : diminution de notre puissance d'agir.⁵⁰

La diversité des affections dépend de ces trois affects majeurs qui subissent des modifications dues à des objets extérieurs ou procèdent par enchaînement ; ainsi, les passions tristes génèrent : haine, envie, pitié, jalousie, honte, colère, vengeance, crainte... De même pour les passions « joyeuses » comprises comme un accroissement de l'être. La joie, le dynamisme et l'activité font régresser les affects passifs ; la générosité qui est joie tend à établir un lien d'amitié avec les hommes, en vertu du commandement de la raison. La joie est définie comme le passage d'une moindre perfection à une plus grande, et la

50. *Ibidem* I à XIII.

tristesse comme le passage à une perfection moindre. Sont ainsi définis l'étonnement, l'amour, le désespoir, l'orgueil ou le repentir⁵¹.

4^e partie : « De la servitude de l'homme. »

Parce qu'il est ignorant et esclave d'affections qu'il ne maîtrise pas, l'homme est dans la servitude, flottant au gré de ses passions, poussé par des causes extérieures, des forces aveugles dont il ne comprend pas la nature. « *J'appelle Servitude l'impuissance de l'homme à gouverner et réduire ses affections.* » (préface). L'homme est nécessairement soumis aux passions. Spinoza définit ensuite trois idées-clés :

- ─ la vertu est puissance, effort pour conserver son être et persévérer en lui grâce à la raison⁵² ;
- ─ l'augmentation de la puissance d'agir par la joie (contrairement à la haine ou au repentir)⁵³ ;
- ─ la raison est un guide pour l'homme libre qui médite sur la vie (pas sur la mort) et n'agit jamais en trompeur ; il est plus libre dans la cité que dans la solitude⁵⁴.

5^e partie : « De la puissance de l'entendement ou de la liberté de l'homme. »

Elle est consacrée :

- ─ aux moyens de devenir un être libre et raisonnable ;
- ─ à la libération et à la liberté de l'homme ;
- ─ à l'homme qui a conquis la vraie liberté et accède à la béatitude.

La condition de la liberté

Pour Spinoza, l'homme ne possédant pas de libre arbitre, il ne peut se libérer que par la connaissance. Il donne la solution pour devenir un homme libre et raisonnable : « *Une affection qui est une passion cesse d'être une passion sitôt que nous en formons une idée claire et distincte.* »⁵⁵.

51. *Ibidem* XIV à LIX.

52. *Ibidem* XIX à XXXVII.

53. *Ibidem* XXXVIII à LVIII.

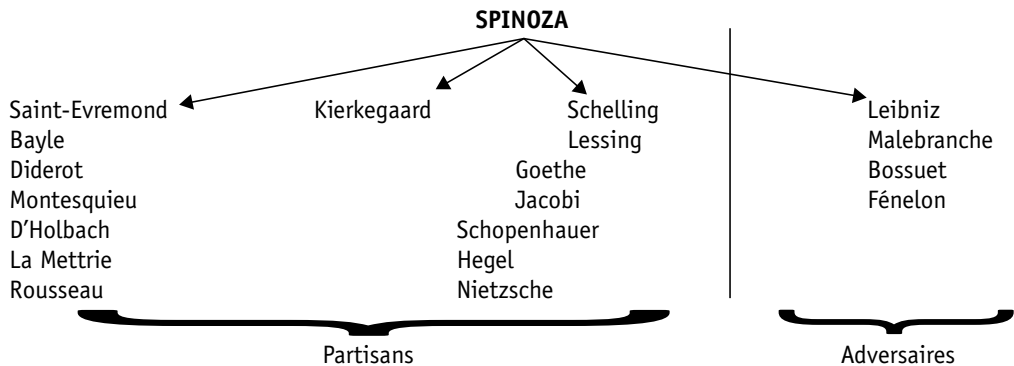
54. *Ibidem* LIX à LXXIII.

55. *Proposition III.*

Spinoza définit la connaissance du troisième genre (intuitive) qui permet à l'homme de saisir la totalité de la nature et de jouir d'une authentique liberté (absence de contrainte). Être libre, c'est connaître les causes qui nous déterminent et « faire » plus encore que « pouvoir faire ». La puissance d'agir rend libre par l'action.

C'est la conscience de l'ordre véritable des choses qui constituera, à terme, la véritable liberté. L'homme connaît alors la béatitude qui est la vertu elle-même, il atteint la plus grande puissance d'exister grâce à cette félicité. Ce salut n'est pas à la portée de tous, « *mais tout ce qui est beau est difficile autant que rare* » (dernière phrase).

Le fruit que j'ai retiré de mon pouvoir naturel de connaître, sans l'avoir jamais trouvé une seule fois en défaut, a fait de moi un homme heureux. J'en éprouve en effet de la joie et je m'efforce de traverser la vie, non dans la tristesse et les larmes, mais dans la quiétude de l'âme et la gaieté, je m'élève ainsi d'un degré. »⁵⁶



56. Lettre XXI.

Locke (1632-1704)

« Il n'y a de connaissances vraiment dignes de ce nom que celles qui conduisent à quelque invention nouvelle et utile, toute autre spéculation étant une occupation de désœuvré. »

■ L'expérience inonde la page blanche de l'esprit

John Locke naît dans une famille aisée du Somerset, près de Bristol en Angleterre. Sa jeunesse est marquée par la révolution et l'établissement de la république de Cromwell. Il étudie les mathématiques, sans exceller, l'astronomie et la médecine. Bien qu'il n'ait pas son diplôme, il est engagé comme médecin et secrétaire d'Anthony Cooper, premier comte de Shaftesbury.

Dès 1671, Locke ébauche un livre appelé à devenir la base de l'enseignement philosophique au Trinity Collège de Dublin : *l'Essai sur l'entendement humain*, constamment réédité depuis 1690. Il séjourne en France entre 1675 et 1679, découvre la *Logique* de Port-Royal et les théories de Gassendi, professeur de mathématiques au Collège de France, auteur d'études sur la hauteur et la vitesse de propagation des sons ; adversaire d'Aristote et de Descartes, partisan du matérialisme atomiste, du sensualisme et de la morale d'Épicure.

Locke voyage, fuit une Angleterre qu'il juge gangrénée par l'absolutisme et se réfugie à Utrecht où il rédige son œuvre. Il ne retourne définitivement dans son pays natal qu'à la montée de Guillaume d'Orange sur le trône en 1689, ce dernier qui le tient en haute estime lui propose le poste d'ambassadeur auprès de Frédéric III, Locke refuse, assurant la charge de commissaire royal au Commerce et au Colonies. Il s'occupe de la publication de ses œuvres et s'éteint dans l'Essex en 1704.

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Deux Traités du gouvernement civil</i>	1660-1661
<i>Essai sur la loi de nature</i>	1663-64
<i>Lettres sur la tolérance</i>	1689
<i>Essai sur l'entendement</i>	1690
<i>The Reasonableness of Christianity</i> (apologie de la religion chrétienne) <i>Un De arte medica</i> (antérieur à 1689)...	1695

L'influence de Locke a été considérable, notamment sur la philosophie du XVIII^e siècle, des Lumières, comme de l'analyse idéologique de Hume et Condillac (empirisme logique, combinatoire des idées). Il a fortement marqué l'*Aufklärung* (1700-1780, mouvement philosophique particulièrement actif en Prusse) ainsi que toute la philosophie anglo-américaine. Les critiques de Leibniz dans les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* n'y changèrent rien ! La pensée de Locke se développe dans deux directions :

- l'empirisme ;
- la philosophie politique.

■ L'empirisme⁵⁷

Il s'agit d'une conception selon laquelle les idées dérivent de l'expérience sensible, qui s'oppose à un exposé dogmatique de la philosophie avec le désir de « *faire œuvre moralement utile* ». Étudier convenablement l'esprit suppose de « *débarrasser le terrain de quelques ordures* », parmi elles, la théorie cartésienne des idées innées.

■ Vous avez dit inné ?

Le terme d'« inné » s'applique aux idées qui seraient nées avec nous, antérieurement à toute expérience.

Avant d'édifier tout savoir, il convient de répondre à la question de la nature et des limites de l'entendement humain. Locke ne parle pas que d'idées mais de principes innés (le principe d'identité par exemple) et élargit l'analyse à l'idée de Dieu. Son argument est le suivant : que les hommes s'accordent sur ces principes ne

57. In *Essai sur l'entendement humain*, dans les *Lettres sur la tolérance*...

saurait constituer une preuve rationnelle ; de plus, si certains principes logiques étaient innés (« *on ne peut pas avoir en même temps A et non-A d'une même chose* ») comment expliquer que les enfants, les débiles, les illettés n'en fassent nullement usage ? « *Qu'est-ce donc que ces vérités qui sont dans l'esprit sans être jamais perçues ?* » : rien ne remplace l'expérience concrète. Ainsi, l'évidence, les « idées prétendument claires », les principes pratiques sont « appris » : « *Rien n'est dans l'entendement qui n'ait d'abord été dans le sens.* » Et le fruit de nos expériences ne cesse de remplir la page blanche de l'esprit.

La théorie des idées

Locke distingue les idées⁵⁸ simples et les idées complexes ; les premières sont des représentations élémentaires et indécomposables, il en existe trois types :

- les idées simples « de sensation » : le chaud, le froid, le sucré, l'étendue, la forme, le mouvement... elles proviennent directement de notre expérience sensible ; « *impression faite sur nos sens par les objets extérieurs* », la sensation est « *la perception des actions de notre âme sur les idées qu'elle a reçues des sens* » (penser, croire, douter...).
- les idées simples « de réflexion » : « *Réflexion de l'esprit sur ses propres opérations à partir des idées de sensation* » : elles sont issues de nos facultés internes (mémoire, attention, volonté) ;
- les idées simples « de sensation » et « de réflexion » : idée d'existence, de durée, de nombre... elles requièrent : l'expérience sensible et le travail de nos facultés internes.

Les idées complexes sont des combinaisons d'idées simples. Locke les classe selon qu'elles renvoient :

- à des substances (réalité pouvant subsister par elle-même) ;
- à des modes (réalité ne pouvant subsister par elle-même) ;

Il existe d'une part des « modes simples » : quand la même idée simple est combinée avec elle-même (le nombre est, par exemple,

58. Une idée, c'est « *tout ce qui est objet de l'entendement quand l'homme pense* ».

une combinaison d'unités identiques) ; des « modes complexes ou mixtes » composés d'idées simples « hétérogènes » (on peut décomposer l'idée de meurtre en : tuer, homme, avec volonté – trois idées « simples ») ; etc.

L'importance du langage

Cette théorie s'accompagne d'une réflexion sur le langage et la science des mots « *marques sensibles des idées* » par lesquels les hommes peuvent communiquer. Le langage doit être étudié et analysé parce que « *la plus grande part des controverses qui embarrassent l'humanité dépend de l'usage douteux et incertain des mots et du caractère indéterminé des idées qu'ils désignent* ». Les idées « déterminées » sont préférées aux « idées claires et distinctes » de Descartes parce que « *pour avoir une idée juste des choses, il faut amener l'esprit à leur nature inflexible, et non pas s'efforcer d'amener les choses à nos préjugés* ».

Locke et la pensée analytique

Cette démarche visant à considérer le langage comme un objet digne de réflexion sera saluée par la philosophie analytique anglo-saxonne qui verra en Locke son fondateur. Le langage est, pour les empiristes, un outil concret, effectif, de la pensée, propre à exprimer la critique.

Le langage sera utilisé par Locke comme un élément constitutif de l'éducation comme enjeu majeur dans le développement de la personnalité de l'enfant. Rousseau s'en souviendra.

■ Une théorie politique⁵⁹

Le droit à l'état de nature

Avant même toute réunion des hommes en société politique, l'état de nature est caractérisé par une parfaite liberté et un droit naturel qui interdit de porter atteinte à la liberté de l'autre. L'état de nature, précaire et instable, est :

59. In *Deux Traités du gouvernement civil*.

- ─ un état de paix ;
- ─ un état de protection mutuelle ;
- ─ de liberté (non de licence !) et d'égalité où règne la loi naturelle qui se réfère à la raison.

L'homme a des « droits objectifs » : le droit de disposer de son corps, d'occuper un territoire, mais l'ignorance des sanctions réelles qui empêche toute régulation conduit les hommes à fonder la société politique, le corps politique.

Le pacte social

Les hommes se réunissent sur la base d'un pacte social, s'organisent en société politique pour assurer la préservation des droits naturels.

Le pacte, résultant d'un libre consentement, tend :

- ─ à la sécurité ;
- ─ au bien-être de chacun ;
- ─ au respect des libertés individuelles ;
- ─ au respect de la propriété (dans le sens large : sa vie, son corps, sa santé...) ; une étroite relation est établie entre la propriété et le travail : ils se légitiment mutuellement.

L'organisation politique

Pour préserver efficacement la liberté, Locke préconise la distinction des pouvoirs :

- ─ pouvoir législatif : c'est le pouvoir suprême de la société. Il appartient à la société politique tout entière ou à ses représentants ; il ne peut être cédé ; il est souverain et comprend le pouvoir judiciaire. Le souverain est engagé vis-à-vis du peuple, transgresser la promesse donnée et violer le droit naturel des individus légitime leur révolte ;
- ─ pouvoir exécutif : il exécute les lois décidées par le pouvoir législatif auquel il est subordonné ; il peut disposer d'un pouvoir discrétionnaire d'interprétation des lois ;
- ─ pouvoir fédératif : il est chargé des affaires étrangères.

Les pouvoirs ne sont pas séparés mais distincts (Montesquieu reprendra l'idée), les actes doivent se coordonner. Les siècles à venir privilégieront la séparation des pouvoirs, idéal des sociétés démocratiques dont Locke est un théoricien de premier ordre, tout comme il est le théoricien de l'État libéral. Enfin, la morale découle de la loi divine communiquée à l'homme par la « lumière naturelle » (ou la Révélation) et de la loi civile, issue des institutions de l'État, en tenant compte des normes variables selon lesquelles les coutumes sociales se forgent.

Berkeley (1685-1753)

« *Exister, c'est être perçu.* »

■ Une pensée de l'immatérialisme

George Berkeley naît dans le comté de Kilkenny en Irlande. Il entre au Trinity College en 1700, reçu bachelier ès arts quatre ans plus tard ; il lit Descartes, Locke, Malebranche, Newton. Chargé de cours en 1707, il est ordonné diacre en 1709, année de la publication de *l'Essai pour une nouvelle théorie de la vision*. Il part pour Londres en 1713, fréquente Pope et Swift, puis accomplit deux voyages en Italie (1713 ; 1716-1720), Rome, Naples, la Sicile. De retour à Londres puis à Dublin, il rêve de devenir missionnaire (« projet des Bermudes ») et de « *convertir les sauvages d'Amérique* » ; en 1724, il obtient la charge du diocèse de Derry et abandonne ses fonctions universitaires.

Une mission manquée

Alors qu'il vient de se marier, Berkeley s'embarque pour le Nouveau Monde, s'installe à Newport (Rhode Island), prêche la tolérance, diffuse peu sa philosophie, rédige *l'Alciphron* qui aura un immense succès. Mais l'argent promis par Walpole, Premier ministre, pour financer la mission n'est pas versé et la famille Berkeley doit rentrer en Europe.

Après avoir publié un grand nombre d'ouvrages, il se voit nommé évêque de Cloyne en Irlande, en 1734 et se consacre à l'éducation de la jeunesse ainsi qu'aux questions relatives à l'indépendance économique de l'Irlande par rapport à l'Angleterre. Ayant entendu parler d'un remède employé par les Indiens pour guérir la petite vérole, il se passionne pour « l'eau de goudron », prétendue panacée dont il préconise l'usage dans la *Siris*, devenant malgré lui un médecin fort écouté. Il meurt subitement à Oxford par une paisible soirée de l'hiver 1753.

■ L'œuvre

Œuvres philosophiques	Dates
<i>Des infinis</i>	1708
<i>Essai pour une nouvelle théorie de la vision</i>	1709
<i>Traité sur les principes de la connaissance humaine</i>	1710
<i>Trois dialogues entre Hylas et Philonoüs</i> (version « populaire » de la 1 ^{re} partie des <i>Traités</i>)	1713
<i>De motu</i> (réfutation de quelques théories de Newton sur la physique et les mathématiques)	1716-1720
<i>Alciphron ou le pense-mieu, en sept dialogues contenant une apologie de la religion chrétienne adressée à ceux qu'on appelle libres-penseurs</i>	1732
<i>Nouvelle Théorie de la vision défendue et expliquée</i>	1733
<i>Principes de la philosophie + Monadologie</i> (publiés en 1721)	1735
<i>Siris, ou Série de réflexions et de recherches philosophiques concernant les vertus de l'eau de goudron...</i>	1744

La matière n'est qu'un mot

Berkeley est d'abord un empiriste ; la publication de son *Essai pour une nouvelle théorie de la vision* est une critique de l'optique géométrique, mais plus encore la tentative de fonder une métaphysique pour le moins originale, établie sur l'hétérogénéité des données issues des sens et qui faisait de la nature un langage en étroite relation avec la stabilité toute relative des données tactiles. Son dessein se précise avec le *Traité des principes de la connaissance humaine* ; il veut démontrer que la « substance matérielle »

n'existe pas. On se moque de lui. Il tente de se faire mieux comprendre en rédigeant le chef-d'œuvre que constitue les *Trois Dialogues*, destiné à un large public : nouvel échec. Il change alors son fusil d'épaule, abandonne pour un temps les thèses immatérialistes et part en guerre contre la libre-pensée. La publication du *De motu*, rédigé en France, pour des lecteurs français, est une critique ouverte de l'espace, du temps et du mouvement absolus de Newton. L'immatérialisme de Berkeley est inséparable de son apologétique, de sa conception et de sa défense de Dieu.

■ **Vous avez dit apologétique ?**

Au sens propre, c'est une défense de la religion.

Il s'agit en fait, d'un détour, « d'ambages » disait-il, dans la théorie, le langage – contre la libre-pensée. L'essentiel est de lutter contre le scepticisme. Cela revient à poser la question du sens des mots.

Le langage nie la réalité

Deux hypothèses se complètent :

- la première suppose que la subjectivité totale appliquée aux « qualités secondes » (la vue, l'odorat, le goût... : le sensible) est également applicable aux « qualités premières » (le mouvement, la figure... : l'étendue). Cela signifie que la réalité se ramène aux idées que nous en avons (il est impossible qu'une « substance matérielle » demeure hors de nous et coexiste avec Dieu) ;
- la seconde suppose qu'il est préférable d'interroger le sens de nos descriptions plutôt que de s'en tenir uniquement à la valeur de vérité de nos perceptions.

Cela pose le problème de la correspondance, dans le langage qui nous sert à décrire la réalité, entre les termes et les idées. Qu'est-ce, pour un mot, qu'avoir un sens ? C'est ainsi qu'il faut comprendre les notes philosophiques : « *Ce sont les mots qui ont envahi et ruiné toutes les sciences : le droit, la physique, la chimie etc.* » ; « *On doit vénérer Dieu. C'est facile à démontrer une fois qu'est fixé le sens des mots* Dieu, vénérer et devoir. »⁶⁰ Selon Berkeley, le sens d'un mot se tient dans une idée. Il amendera sa

60. *Notes philosophiques*, carnet A, n° 702 et 705.

pensée en prétendant (notamment dans le *Dialogue VII*) que la foi prévalant sur la raison, le pouvoir des mots prévaut sur leur sens. La volonté de l'évêque était de se « corriger ».

L'idée et la notion

En 1743, Berkeley réédite ses œuvres de jeunesse et en profite pour les modifier. « Pour désigner les exigences non représentables concrètement de la pensée, le mot *notion* prend le relais de l'usage dangereusement relâché du mot *idée*. Ce qui est au-dessus de la raison se voit, avec la *notion*, assigner un statut : on peut parler de ce dont on a aucune idée ; et, puisque ce qui est au-dessus de la raison ne lui est pas contraire, la *matière* est réhabilitée. »⁶¹

La vérité de la perception

Berkeley critique avec virulence l'idée d'une matière objective et substantielle parce que, selon lui, cela conduit inévitablement à l'athéisme. Cette critique se fonde sur une théorie de la vision : lorsque nous ouvrons les yeux, ce n'est pas le monde extérieur que nous percevons puisque nous ne pouvons immédiatement percevoir ni les grandeurs, ni les distances, ni les mouvements, nous « traduisons » un signe, la distance, la grandeur provenant de la liaison des sensations visuelles avec les sensations kinesthésiques.

■ Vous avez dit kinesthésique ?

Ce terme qualifie la sensation interne du mouvement des parties du corps, assurée par le sens musculaire et les excitations du labyrinthe de l'oreille interne.

Les sens ne nous placent jamais en face d'abstractions (d'idées). L'idée abstraite d'« homme » renvoie à un homme particulier et donc le mot « homme » ne recouvre aucune essence abstraite, il est un signe, une image concrète qui me permet d'aller à d'autres images. Toute abstraction est donc illusoire. Être, c'est :

- soit « être perçu » (l'être des choses),
- soit percevoir (l'être de l'esprit) ; l'idée de matière est à éliminer – les choses n'ont d'existence que par et dans la perception, le réel n'est pas une « chose », mais l'idée perçue dans la perception même.

61. G. Brykman.

La matière est un mot, les qualités que nous lui attribuons viennent de nous : « *L'étendue est une sensation ; donc elle n'est pas hors de l'esprit.* »⁶² Et le monde est un ensemble de signes que Dieu envoie au hommes, son esprit agissant sur notre perception.

Malebranche (1638-1715)

« *La religion, c'est la vraie philosophie.* »

■ Voir en Dieu

Nicolas Malebranche naît à Paris, dans une famille de parlementaires. De constitution fragile, il fait ses études à la maison. À seize ans, il part faire sa philosophie au collège de la Marche ; reçu maître ès arts deux ans plus tard, il se destine déjà à l'état ecclésiastique, suit les cours de théologie à la Sorbonne (il les trouve insipides). Il est ordonné prêtre en 1664, dans la congrégation de l'Oratoire.

Un lecteur extatique de Descartes

La même année 1664, un libraire de la rue Saint-Jacques présente à Malebranche le *Traité de l'homme* de Descartes qui venait de paraître : « *Il fut frappé comme d'une lumière qui en sortit toute nouvelle à ses yeux. Il entrevit une science dont il n'avait point d'idée et sentit qu'elle lui convenait. (...) Il lui prenait des battements de cœur qui l'obligeaient quelquefois d'interrompre sa lecture.* » (Fontenelle). Sa vocation intellectuelle est tracée, tout droit sortie de cette « extase ».

Pour mieux comprendre Descartes, Malebranche s'attache aux mathématiques, s'informe de la physique, de l'astronomie, de l'histoire naturelle, quatre ans durant ! Son dessein se précise et occupera le reste de sa vie : instaurer une philosophie chrétienne où religion, intelligence, foi, métaphysique et apologétique coïncident... Membre de l'Académie des sciences, il ne quitte guère sa maison de l'Oratoire et meurt en 1715.

62. *Notes philosophiques*, carnet B, n° 18.

■ L'œuvre

Œuvres importantes	
<i>La Recherche de la vérité</i> , 2 volumes souvent réédités avec modifications puis suivis de nombreux éclaircissements	1674-1675
<i>Traité de la nature et de la grâce</i> , plus tard augmenté d'additions et d'éclaircissements	1680
<i>Méditations chrétiennes</i>	1683
<i>Traité de morale</i>	1684
<i>Entretiens sur la métaphysique et la religion</i>	1688
<i>Entretiens sur la mort</i>	1696
<i>Traité de l'amour de Dieu</i>	1697
<i>Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois sur l'existence et la nature de Dieu</i>	1708
<i>Réflexions sur la prémonition physique</i> ; écrits mathématiques, lettres, nombreux textes polémiques (avec Arnauld...)	1715

■ L'intelligence de la foi

Contrairement à Descartes qui estimait que la théologie devait être laissée aux gens d'Église, Malebranche estime que l'homme a directement accès à la raison divine et qu'il peut philosopher sur les mystères (sinon les expliquer) en restant soumis à l'autorité de l'Église et même que la métaphysique peut établir les principaux fondements de la religion comme de la morale, sans cesser de trouver l'intelligence des affirmations de la foi. Foi et raison s'éclairent mutuellement, saint Augustin vient en quelque sorte au secours de Descartes – au point que, pour Malebranche, les dogmes chrétiens « ne sont pas seulement explicables, mais explicatifs » (Alquié). Le point de départ de sa philosophie n'est pas le cogito, mais la lumière divine elle-même et cette lumière, c'est le Verbe de Dieu auquel nous sommes si étroitement unis qu'en être séparés nous détruirait. Cette rationalisation des questions théologiques ouvre la voie au déisme (des Encyclopédistes, de Voltaire...), au matérialisme et à l'athéisme du XVIII^e siècle.

■ Vous avez dit déisme ?

Doctrine qui admet l'existence d'un Dieu conçu comme un Être suprême dont les attributs sont indéterminés, contrairement au Dieu personnel de la Révélation chrétienne et des grandes religions monothéistes.

Malebranche défend que « *la religion, c'est la vraie philosophie* », même si, sur bien des points, il s'écarte des dogmes de la religion catholique ; il sera sévèrement critiqué par Bossuet, Arnauld. Philosophie et théologie sont à égalité : toutes deux visent Dieu par des moyens différents ; en procédant de la sorte Malebranche soutient l'unicité de la vérité et affirme la supériorité de la certitude intellectuelle sur la foi.

Le Verbe de Dieu

La vérité est Dieu lui-même et la raison « *coéternelle et consubstantielle* » à Dieu. La raison est universelle, immuable, nécessaire, infinie, incréée ; la raison de l'homme est le Verbe de Dieu : « *Il n'y a que l'être universel qui renferme en soi-même une raison universelle et infini.* »⁶³ Dieu ayant en lui les idées de toutes choses les imprime dans mon âme intimement unie à lui et, n'aurais-je pas de corps, « *Dieu par ses idées efficaces pourrait me faire voir et sentir comme je vois et comme je sens.* »

La vision en Dieu

Malebranche sépare complètement les sensations et les idées ; les premières sont des modifications de notre âme qui ne nous renseignent nullement sur ce qui nous est extérieur ; les secondes nous permettent de connaître. F. Alquié écrit justement au sujet de cette conception : « *L'esprit ne saurait apercevoir en lui ce qui ne s'y trouve pas. Or les objets extérieurs, et l'étendue qui les contient, ne s'y trouvent pas.* » Les idées sont ici des états psychologiques ou, si l'on veut, des archétypes ; elles sont toujours connues avant les choses qu'ils représentent, en conséquence, nous n'avons de contact qu'avec les idées. Elles nous permettent de connaître parce qu'elles sont des modalités de l'esprit qui les aperçoit en dehors de lui. L'âme est inférieure aux idées qui viennent l'éclairer, elle ne saurait être sa propre lumière car cette lumière vient de Dieu. Percevoir et penser, c'est voir en Dieu, et

63. *Recherche de la vérité*, X^e Éclaircissement.

le lien qui unit l'esprit à Dieu est à la fois plus solide, plus simple et plus nécessaire que celui qui unit le corps.

Voilà pourquoi Malebranche élabore une théorie de la vision, en Dieu, de ce qu'il nomme « *l'étendue intelligible* ». Dieu se confond avec la Raison universelle, lieu de la connaissance sensible et de la connaissance rationnelle. La volonté de Dieu, différente du Verbe, se subordonne à sa Sagesse. Dieu nous fait voir ce que nous voyons. Il imprime les idées dans l'âme de l'homme, composé d'une âme passive, ténébreuse en elle-même et d'un corps jugé inférieur à l'âme, puisque le péché originel le subordonne à celle-ci. Corps et âme sont des substances sans commune mesure. Par ailleurs, l'homme participe à la Raison souveraine et les sensations subjectives de son âme lui font percevoir l'univers, les corps ou plutôt les idées des corps comprises comme une étendue intelligible qui n'est pas une réalité matérielle, mais constitue l'essence des corps.

L'impression des idées opérée par Dieu modifie l'âme :

– si l'impression est légère, l'âme est légèrement modifiée ; il s'agit ici de perception intellectuelle, comme celle des figures géométriques ;

– si l'impression est profonde, l'âme est modifiée en profondeur ; il s'agit ici de perception sensible qui permet de percevoir les corps existants. Malebranche en déduit que la connaissance sensible est donc vision en Dieu et que l'un des plus sûrs moyens de nous unir au Verbe est l'attention à l'étendue, fondement de la géométrie et de la physique : « *l'attention est la seule chose que je vous demande. Sans ce travail ou ce combat de l'esprit contre les impressions du corps, on ne fait point de conquêtes dans le pays de la vérité.* » (*Entretiens sur la métaphysique et la religion*, I, p. 62) ; « *Il n'y a que le travail de l'attention qui ait la lumière pour récompense.* » (*Traité de morale*, 1^{re} partie, ch. VI, p. 59).

L'occasionalisme

Posons qu'une cause produit un effet et que l'occasion est ce qui permet à cette cause de produire cet effet. Pour Malebranche, Dieu seul est cause et toutes les causes apparentes que nous croyons

bien immodestement découvrir ne sont en fait que les occasions de son action.

Une occasion n'est pas une cause

Le coup de pied du footballeur est l'occasion du mouvement du ballon (du but, disent certains !) et non sa cause (les amateurs comprendront).

L'esprit exige de la cause véritable qu'une liaison nécessaire apparaisse entre la cause et son effet. La nécessité se manifeste dans la nature sous forme de lois immuables, simples, de type mathématique, elles expriment le plan de Dieu et le savant peut les connaître. Les causes naturelles sont des causes occasionnelles qui n'agissent « *que par la force et l'efficace de la volonté de Dieu* ». Les rapports entre l'âme et le corps sont par là même résolus : « *Les hommes veulent remuer le bras, et il n'y a que Dieu qui le puisse et qui sache le remuer.* » Dieu agissant toujours par des lois générales et jamais par des volontés particulières, les lois en place sont mécaniques, elles révèlent avant tout que Dieu a créé le monde pour sa gloire et non par amour. Le déterminisme universel où les volontés divines se confondent avec les lois du monde nous en donne une idée à la fois juste et conforme.

Dieu exécute donc son ouvrage :

- selon des lois immuables ;
- selon le rapport immuable qu'il institue entre les causes occasionnelles et tel effet.

L'ordre de Dieu

Dieu préfère la forme de son action à la perfection de l'ouvrage : l'ordre et sa hiérarchie sont formés par un ensemble de rapport de perfection. Tout est donc « en ordre » et « *celui qui estime plus son cheval que son cocher, ou qui croit qu'une pierre en elle-même est plus estimable qu'une mouche... ne voit point ce que peut-être il pense voir* ». ⁶⁴ La théorie de l'ordre permet d'expliquer la façon dont Dieu a créé le monde et dont il le gouverne et de

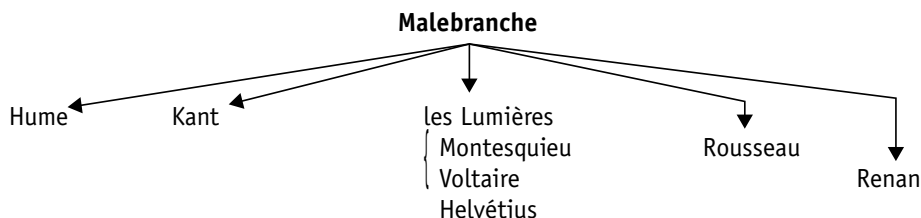
64. *Œuvres*, XI, 21.

comprendre en quoi consiste notre volonté ; notre âme étant, par son impulsion, dirigée vers lui.

Selon cet ordre, le choc des corps est aveugle et nécessaire et engendre les désordres du monde physique ; l'attention de l'homme est faillible et demande à être sans cesse soutenue, corrigée ; elle engendre le désordre du monde moral, le péché, l'erreur. Ne voulant que la perfection de l'ouvrage, Dieu ne veut pas le mal, il le « permet » : c'est l'homme qui en est seul responsable. Le mouvement de la volonté doit être éclairé par la « *libre attention* » et déterminé par « *le libre consentement* » de la liberté qui choisit d'adhérer au vrai bien ; c'est par ce consentement que l'homme s'élève jusqu'à la connaissance rationnelle de Dieu.

Les influences

La conception mécaniste de Malebranche lui paraît favoriser la vie spirituelle aussi bien que l'élévation vers Dieu, seul maître des pouvoirs et des forces présentes en ce monde. En voulant ainsi nous ramener à Dieu en nous faisant notamment comprendre que c'est en son Verbe que nous voyons tout, Malebranche ne mesurait nullement les conséquences de cette inspiration : la physique (la plus parfaite des connaissances) et le mécanisme président aussi à la conduite de Dieu, les mouvements de pensées tendront à remplacer Dieu par la Nature, ce sera le cas des déistes ainsi que de nombreux athées.



Chapitre 2



Philosophies de l'histoire et des lois

Vico (1668-1744)

« *Dans les corsi et ricorsi de l'histoire...* »

■ L'histoire est philosophique

Fils d'un pauvre libraire napolitain, Giambattista Vico suit des études plutôt décousues au point qu'il se vantera d'être un autodidacte. Vers vingt ans, il réside longuement à la campagne, au service d'une famille noble et en profite pour lire et méditer ; il retourne à Naples en 1695 pour ne plus quitter sa ville natale. Il obtient en 1699 une chaire de rhétorique à l'université, poste qu'il occupe jusqu'à sa retraite. Il est l'auteur d'une autobiographie, chef-d'œuvre de la littérature italienne dont la beauté contraste avec l'apparente platitude d'une vie consacrée à l'étude. Vico y relate ses recherches, les voyages de la pensée d'un grand précurseur, aussi bien de la philosophie de l'histoire que de la quasi-totalité des courants de pensée de son siècle.

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Vie d'Antonio Carafa</i> (œuvre historique)	1716
<i>La Méthode des études de notre temps, discours universitaire</i>	1708
<i>Le Droit universel</i>	1720-1722
<i>Vie de Giambattista Vico écrite par lui-même, autobiographie</i>	1728
<i>La Science nouvelle</i> , une seconde édition très remaniée paraît en 1730, une dernière en 1744	1725

Vico a fait de l'histoire le sujet central de ses recherches, de ses préoccupations, de ses spéculations.

Le premier philosophe de l'histoire

Vico est le premier philosophe de l'histoire, du moins dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ces mots qui apparaissent pour la première fois sous la plume de Voltaire.

L'histoire n'est plus seulement une bizzarerie, un tissu de faits, d'anecdotes pour « antiquaires » (tout ce qui est « ancien »), mais le produit de l'action des hommes : « *On doit par conséquent pouvoir en trouver les principes dans les modifications de notre esprit humain lui-même.* » Voilà définie la « science nouvelle » qui mettra en avant l'idée d'une nature humaine d'abord en devenir.

La science nouvelle

Pour Vico, la raison est l'aboutissement d'une évolution dont les premières étapes sont dépendantes de l'imagination et de la sensibilité, tout comme la civilisation prend toujours sa source dans la barbarie. Convaincu qu'il est plus aisé de connaître les actions des hommes que celles de Dieu, Vico construit sa réflexion contre Descartes qui pensait l'inverse et n'avait réservé aucune place à l'histoire dans son système.

Pour comprendre, il faut recourir au langage poétique plus à même d'exprimer les racines de la société civile, raison pour laquelle

la philosophie et la philologie (science de la langue) s'éclairent mutuellement. Les langues sont semblables à de grands témoins, chaque mot, chaque expression atteste un monde historique. Vico pense que la sagesse « vulgaire » (dans le sens de populaire) et la sagesse des législateurs s'inscrivent dans une même continuité, de même pour celle des savants et des philosophes : elles organisent la vie sociale à l'aube de l'humanité ; il sera donc un érudit, un bibliothécaire hors normes, le « conservateur » actif du trésor de l'humanité.

Le devenir historique

Vico estime qu'on ne passe pas sans raison de l'état de brute à celui d'homme civilisé, les poètes l'ont dit (il suffit de lire Homère), la vie politique le vérifie qui repose sur des mythes, des croyances, des représentations. Pour dégager le devenir historique propre à chaque nation, Vico emploie la méthode comparative pour isoler l'identité des peuples : ses manières de sentir, de réagir, de penser, et cherche les points communs, les jonctions. Les sociétés évoluent comme les hommes, en suivant un schéma ternaire non définitif, non unique, non « clos », cycle qui correspond aux trois facultés que sont la sensibilité, l'imagination, la raison (Vico reprend cette division à Bacon) :

- **l'âge des dieux** : marqué par les mythes ; les premiers pouvoirs sont « théocratiques » (d'essence divine) ;
- **l'âge des héros** : marqué par les poèmes épiques ; ces pouvoirs sont aristocratiques (dans le sens de « gouvernement des plus forts ») ;
- **l'âge des hommes** : marqué par le droit et la philosophie ; les troisièmes pouvoirs sont « humains » (dans le sens où ils garantissent l'égalité des droits).

Chaque nation doit passer par cette évolution, sans être sûre pour autant de ne jamais retomber dans la barbarie primitive, ce qui supposerait de devoir refaire la totalité du parcours.

Chaque état ou étape développe un type spécifique de civilisation, surtout dans les domaines juridique et politique. Tout cela ressemble sous bien des points aux thèmes développés dans *Le Seigneur des anneaux* de Tolkien !

La « providence » de Vico

Cette philosophie de l'histoire s'effectue en dehors de toute réflexion *a priori* et dégage le sens du devenir de l'évolution cyclique du temps qui recommence avec chaque nation. Une « histoire idéale éternelle » se définit par rapprochement du « cours » - *corso* - limité et défini des choses humaines et de l'histoire réelle des nations. Ce cours cède ensuite le pas à un *ricorso* - un re-cours - identique au premier dans son contenu et sa forme ; Vico nomme cette nécessité « Providence ». L'évolution des sociétés est donc le résultat d'une lente et patiente maturation qu'il s'agit d'observer de près pour en dégager les lois. La sociologie moderne qu'A. Comte établira et définira est, en quelque sorte, née avec Vico.

Montesquieu (1689-1755)

« Mon âme se prend à tout. »

■ Penser l'État moderne

Louis-Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu naît au château de la Brède près de Bordeaux. En 1700, son père le place pour cinq ans chez les Oratoriens de Juilly, puis Louis-Charles étudie le droit à Bordeaux et à Paris ; en 1708, il accède au barreau. En 1714, il est reçu conseiller au Parlement de Bordeaux et, un an plus tard, épouse une riche claviniste, Jeanne Lartigue. En 1716, il hérite de son oncle la charge de président à mortier au même parlement ; il prononce son premier discours lors de sa réception à l'Académie des sciences de Bordeaux où il présente divers mémoires de morale, physique et sciences naturelles⁶⁵. La publication en 1721 des *Lettres persanes* le rend immédiatement célèbre, il est reçu dans les salons parisiens, notamment celui de Mme Lambert et de la

65. Dont un *Discours sur les causes de l'écho*, d'autres sur l'usage des glandes rénales, la cause de la pesanteur des corps...

marquise du Deffand. Malgré l'opposition du cardinal Fleury, il est reçu à l'Académie française en 1728, puis voyage en Autriche, Hongrie, Italie, Allemagne et Hollande, jusqu'en 1729.

Liberty...

D'Angleterre où Montesquieu séjourne jusqu'en 1731, il écrit, enthousiasmé par la Constitution anglaise : « À Londres, liberté, égalité ».

Il est élu membre de la Royal Society et introduit à la loge maçonnique de Westminster. En 1747, il est élu à l'Académie royale de Prusse et reçu par le roi Stanislas Leczinski ; l'année suivante ; *L'Esprit des lois* paraît anonymement à Genève, le succès est considérable, jansénistes et jésuites attaquent violemment le livre – Montesquieu riposte avec la *Défense de l'Esprit des lois*. Il meurt à Paris, presque aveugle, en chrétien disent les uns, en philosophe assure Voltaire...

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Dissertation sur la politique des Romains dans la religion</i>	1716
<i>Lettres persanes</i> , sans nom d'auteur	1721
<i>Considération sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains</i> , l'édition revue en 1748	1734
<i>L'Esprit des lois</i>	1748
<i>Défense de l'Esprit des lois</i> , sans nom d'auteur	1749-1750
<i>Essai sur le goût</i> (article pour l'Encyclopédie)	1753
<i>Lysimaque</i> ; des portraits politiques, des journaux de voyages, « Mes pensées », 2 volumes de correspondance...	1754

■ Un éclectisme éclairé

Esprit éclectique, Montesquieu se passionne pour tant de choses qu'il paraît difficile de cerner ses centres d'intérêt. Cependant, les *Lettres persanes* nous livrent quelques clés sur cet honnête

homme. L'apparente légèreté du genre épistolaire lui permet, par la bouche d'Usbek, de critiquer non seulement les mœurs françaises et européennes (christianisme et monarchie), mais encore l'Asie et l'Islam (les intrigues du harem, la polygamie...). Tout le monde en prend pour son grade. Ces attaques lui valurent nombre d'ennemis... et nombre d'imitateurs dont Voltaire. Cette œuvre riante et pleine de gaieté est foncièrement sociologique, elle nourrit un esprit de tolérance qui ne cesse d'avoir maille à partir avec des religions peu enclines à comprendre la mentalité de ceux qui ne partagent pas les « mêmes valeurs ». Nous avons encore besoin des Lumières !

L'Esprit des lois

Mis à l'Index en 1751, *L'Esprit des lois*⁶⁶ exercera une influence majeure, aussi bien sur les idéaux de la Révolution française (Marat en tête !) que sur l'époque contemporaine.

Le théoricien de l'État libéral

Nous devons tellement à Montesquieu que nous finissons par ne plus prêter attention à la séparation des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, aux peines en principe proportionnées aux délits, au libéralisme économique aujourd'hui galvaudé sinon maudit... Montesquieu est le théoricien de l'État libéral, il a lu Locke et, après lui, fonde le libéralisme : doctrine politique qui protège la liberté des citoyens et la propriété en limitant les pouvoirs de l'État.

« Je ne traite point des lois, mais de l'esprit des lois ; et que cet esprit consiste dans les divers rapports que les lois peuvent avoir avec les diverses choses ; j'ai dû moins suivre l'ordre naturel des lois, que celui de ces rapports et de ces choses ». Par ces mots, Montesquieu signifie qu'il cherche à saisir l'essence des lois, les raisons qui nous permettent d'en comprendre le sens dans le monde. Cette acception large englobe la loi métaphysique, la loi politique et la loi juridique ; l'ensemble est établi sur une base cosmique qui fonde la loi positive et juridique. Pour atteindre la loi de toutes les lois, Montesquieu distingue :

- les lois de la nature ;
- les lois positives, les premières précédant les secondes.

66. XXXI livres groupés en six parties.

La loi est d'abord « *un rapport nécessaire dérivant de la nature des choses* ». Les lois de la nature humaine sont :

- la recherche de la paix ;
- la satisfaction des besoins (se nourrir...) ;
- l'attirance des sexes ;
- le désir de vivre en société : il crée un état de guerre que les lois doivent arrêter.

Montesquieu introduit alors :

- le droit des personnes, des gens : il régit le rapport entre les peuples ;
- le droit politique : il concerne les gouvernants et les gouvernés ;
- le droit civil : il traite des rapports entre citoyens.

Il peut alors établir que « *la loi, en général, est la raison humaine, en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la Terre ; et les lois politiques et civiles de chaque nation ne doivent être que les cas particuliers où s'applique cette raison humaine* ». ⁶⁷

Sur ce socle, il précise que les lois sont relatives :

- aux principes de gouvernement ;
- aux conditions physiques du pays (géographie, climat) ;
- à la religion ;
- au degré de liberté ; sans oublier « *qu'elles sont propres au peuple pour lequel elles sont faites* » et que, dans la plupart des cas, elles ne peuvent convenir à un autre.

Les hommes étant déterminés par la nature du gouvernement politique, Montesquieu expose les trois espèces de gouvernement ⁶⁸ :

67. Livre I de *L'Esprit des lois*.

68. *Ibidem* Livres III à VIII.

Espèces de gouvernement	Exercice du gouvernement	Principes dynamiques	Les lois
République	Le peuple est souverain : 1. constitué en corps : démocratie, le peuple fait les lois (risque de corruption : l'esprit d'inégalité) 2. souveraineté partielle : aristocratie, elle est meilleure quand elle se rapproche de la démocratie (risque de corruption : arbitraire des nobles)	Vertu politique : l'amour de la patrie, c'est l'amour de l'égalité La modération, fondée sur la vertu, est l'âme du gouvernement	Elles favorisent la vertu, doivent établir l'égalité et entretenir la frugalité La modération doit tendre à rétablir une égalité que l'aristocratie détruit spontanément
Despotisme	Un seul homme exerce le pouvoir ; la loi fondamentale est d'établir un « vizir » qui prend toute l'administration en charge (risque de corruption : vice intérieur)	Crainte : sans elle tout est perdu	Peu de lois : la conservation de l'État se confond avec celle du prince
Monarchie	Un seul homme possède le pouvoir mais il est soumis aux lois. La monarchie exige des pouvoirs intermédiaires, surtout la noblesse (risque de corruption : quand le roi s'en prend aux corps intermédiaires)	Honneur : demande préférences et distinctions	Favorise la noblesse et les corps intermédiaires

—> la corruption d'un régime provient de la corruption de son principe.

—> la dégénérescence d'un régime implique le passage de l'ordre au désordre.

Cela étant posé, Montesquieu étudie la sécurité des États, la force défensive et la force offensive ; puis souligne que les lois déterminent la liberté politique du citoyen : être libre, ce n'est pas faire ce que l'on veut, mais ce que les lois permettent⁶⁹. L'exemple de réussite est la Constitution d'Angleterre.

La liberté politique

La liberté politique est identifiée par Montesquieu à la sécurité du citoyen, elle est garantie par la séparation des pouvoirs (aucun ne doit dominer) et le système représentatif : ces deux composantes doivent travailler pour l'intérêt public.

69. Livre XI.

Les quatre derniers livres de *L'Esprit des lois* examinent :

- les rapports des lois avec le climat, le sol et l'esprit général d'une nation (les pays du Nord seraient plus indépendants que ceux du Sud) ; l'esclavage est combattu, qu'il soit civil ou domestique (les femmes des pays chauds sont plus esclaves que celles des climats froids moins portés à la polygamie)...
- les rapports des lois au commerce, à la monnaie et à la démographie ; « *l'effet du commerce est de porter à la paix* » ; sont abordés le mariage, les familles, les enfants abandonnés, les lois nécessaires à la propagation de l'espèce humaine ; le travail y est exalté comme la source véritable de toutes richesses ;
- les rapports des lois et de la religion : le gouvernement modéré conviendrait mieux à la religion chrétienne, le gouvernement despotique mieux à la religion « mahométane » ; la religion catholique serait mieux adaptée à la monarchie et la religion protestante mieux adaptée à la république ;
- les lois dans leurs variations à travers le temps : la transformation des lois s'opère selon les mécanismes étudiés. La meilleure manière d'en composer de nouvelles requiert un esprit de modération, de tolérance, d'absence de contradiction...

La Constitution américaine est directement inspirée de *L'Esprit des lois*, quant à l'esprit de la Révolution française, de Robespierre à Saint-Just, il s'est nourri de cet idéal qui est encore le nôtre, du moins faut-il le souhaiter.

Chapitre 3



Théorie et philosophie de l'esprit

Condillac (1714-1780)

« Dans l'ordre naturel tout vient des sensations. »

■ Le sensualisme d'un abbé

Étienne Bonnot de Condillac naît à Grenoble dans une famille de la noblesse de robe ; comme son frère, il est destiné à l'état ecclésiastique. D'un naturel discret, il se garde de s'engager publiquement avec Diderot, Rousseau, Fontenelle qu'il fréquente assidûment. Sa vie publique est des plus simples : il sera précepteur de l'enfant de Parme qui est aussi sensible à ses idées pédagogiques qu'un poteau l'est à l'opéra. Sous l'impulsion de Diderot qui l'invite à se démarquer de l'idéalisme, Condillac modifie quelques arguments de son *Traité des sensations* (réédité en 1778) en « construisant » notamment l'idée d'un espace extérieur. Il s'était imprégné de Berkeley dans le résumé donné par Voltaire dans sa *Philosophie de Newton*. Élu à l'Académie française en 1768, l'abbé se retire à l'abbaye de Flux près de Beaugency et y meurt.

■ L'œuvre

Œuvres	Dates
<i>Cours d'études pour l'instruction du duc de Parme</i> , 16 volumes : grammaire, art d'écrire, art de penser, histoire générale des hommes...	1746 ?
Œuvres	Dates
<i>Essai sur l'origine des connaissances humaines</i>	1746
<i>Traité des sensations</i>	1754
<i>Logique</i>	1780
<i>La Langue des calculs</i> (posthume) Un <i>Traité des animaux</i> , un <i>Traité des systèmes</i> , une étude sur le <i>Commerce et le gouvernement</i> considéré relativement l'un à l'autre, et même un <i>Dictionnaire des synonymes</i> ...	1798

■ Une reformulation de la pensée de Locke

Condillac ne médite pas seulement sur l'œuvre Locke, il en modifie la pensée. Comme son inspirateur, il distingue les pensées issues de nos sensations et celles qui résultent d'une élaboration. Il refuse par ailleurs de hiérarchiser les sens, l'ouïe et la vue étant depuis les Grecs considérés comme supérieurs à l'odorat, au goût, au toucher. Il estime que n'importe quel sens est susceptible d'engendrer l'ensemble de la vie mentale humaine.

Le rôle déterminant du langage

Son originalité est d'assigner au langage un rôle déterminant dans la formation des idées de réflexion. En examinant toutes les formes de pensée, il établit leur lien avec le langage ; l'homme, contrairement aux animaux, est non seulement capable d'abstractions et de combinaisons d'idées, mais encore les signes du langage fonde sa pensée abstraite et sa pensée réflexive (sur elle-même).

Une conception novatrice

Pour Condillac, le langage est une invention purement humaine, qui n'est pas plus un don de Dieu que de la nature : les signes de la langue sont pour lui « institution » et non « de nature », et donc leur rapport avec la pensée est arbitraire. De plus, si l'acte de parole est une initiative personnelle, les règles de fonctionnement de la langue sont totalement indépendantes des individus.

La conception du langage selon Condillac influencera considérablement Ferdinand de Saussure, initiateur de la linguistique moderne et du structuralisme.

Par ailleurs, le fait de reconnaître deux sources à la connaissance – l'expérience et les signes conventionnels – donnera naissance à une école philosophique, l'empirisme logique.

La sensation, source de la connaissance

La seule source naturelle de nos connaissances et de nos facultés réside dans la sensation dont Condillac fait dériver les fonctions de l'entendement et de la volonté. La sensation doit sa « vivacité » à l'attention de laquelle dérive la totalité des fonctions intellectuelles, tels que la mémoire, la comparaison, le jugement, la réflexion. Le désir est à l'origine de la transformation des sentiments dont le terme est la volonté : le moi n'est pas une substance pensante, mais une suite de sensations et de transformations que le langage exprime.

Pour appuyer sa thèse, Condillac imagine une statue et suppose qu'elle n'entre en contact avec le monde extérieur que par un sens : l'odorat (le plus bas de tous les sens).

- Si une odeur persistante de rose venait à chatouiller les narines ouvertes de notre statue, celle-ci serait entièrement odeur de rose et sa conscience serait tout entière occupée par cette sensation. Oui mais... puisque notre statue ne possède qu'un sens, ce dernier induit une activité mentale particulière : **l'attention**. On peut dire qu'il y a d'un côté le parfum de la rose et, de l'autre, un état mental qui le répète, le double.
- Supposons que ce parfum soit remplacé par un autre, de lys ou de lavande, la sensation nouvelle qui surgit s'accompagnera d'une autre faculté : **la mémoire**.
- Si la statue se concentre attentivement sur les deux parfums, elle effectue une autre opération mentale : **la comparaison**.
- En établissement les différences et les ressemblances, elle effectue **un jugement**.
- Si le jugement et la comparaison sont répétés, ils donnent naissance à **la réflexion**.
- Si une odeur pour le moins désagréable se manifestait, notre statue recourrait à **l'imagination** (née par contraste).

L'ensemble de ces facultés forment l'entendement.

- Quand il se combine avec l'entendement, le sentiment d'agréable et de désagréable lié à la sensation donne naissance à **la volonté**.
- Si le souvenir d'une odeur agréable intervient lorsque la statue est désagréablement affectée, ce souvenir est alors **un besoin** et la tendance qui en dérive est **un désir**. Si le désir domine le besoin, il s'agit **d'une passion** (haine, amour, espérance, crainte).

Le bon vouloir de Condillac

Lorsque notre statue atteint l'objet de son désir et que l'expérience du désir satisfait entraîne l'habitude de juger et qu'aucun obstacle ne vient troubler ce désir, celui-ci s'ouvre sur **le vouloir** : c'est le désir allié à l'idée que l'objet désiré est bien en notre pouvoir.

Hume (1711-1776)

« Les esprits de tous les hommes sont semblables par leurs sentiments et leurs opérations ; aucun d'eux ne peut ressentir une affection dont tous les autres seraient incapables. »

■ Entre empirisme et scepticisme

Né à Édimbourg, David Hume perd son père à l'âge de trois ans, son oncle pasteur l'élève puis l'envoie à onze ans au collège de sa ville natale. Il s'occupe ensuite de droit et de commerce bien qu'il préfère la littérature et la philosophie. Il demeure trois ans en France de 1734 à 1737. La publication en 1739 de son *Traité sur la nature humaine* n'ayant rencontré qu'un médiocre succès, il décide (toujours avide de gloire littéraire) d'écrire des ouvrages plus courts. En 1741, ses *Essais moraux et politiques* lui assurent une confortable notoriété. Il devient secrétaire du général de Saint-Clair en 1746 et l'accompagne à Vienne et à Turin où il écrit abondamment. Bien qu'il rencontre d'autres succès, sa candidature

à la chaire de philosophie morale de Glasgow est par deux fois rejetée ; il décide de devenir bibliothécaire de l'ordre des avocats d'Édimbourg, avant d'être celui de lord Hartford, ambassadeur d'Angleterre en France. Il vit à Paris entre 1673 et 1766, fréquente les salons de la marquise du Deffand, de Mme Geoffrin, de Julie de Lespinasse et de la comtesse de Boufflers ; il fréquente Diderot, d'Alembert, Buffon, le baron d'Holbach, Helvétius. Il ramène Rousseau en Angleterre, mais ne tarde pas à se fâcher avec lui. Nommé sous-sécétaire d'État à Londres en 1767, il retourne vivre en Écosse deux ans plus tard, il y retrouve sa vie studieuse et meurt en août 1776.

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Traité de la nature humaine</i> , rédigé en 1734	1739
<i>Essais moraux et politiques</i>	1741
<i>Essai philosophique sur l'entendement humain</i> (ou <i>Enquête sur l'entendement</i>)	1748
<i>Enquête sur les principes de la morale</i>	1751
<i>Discours politiques</i>	1752
<i>Dissertations : sur les passions, sur la tragédie, sur le critère du goût, Histoire naturelle de la religion</i>	1757
<i>La Vie de David Hume écrite par lui-même ; Dialogues sur la religion naturelle</i> , posthume	1779

■ Une pensée de la nature humaine

Locke, dont il reprend le rejet des idées abstraites, Newton et Berkeley dont il reprend le nominalisme, sont les maîtres de Hume qui exprime l'essentiel de sa pensée dans deux ouvrages majeurs : le *Traité de la nature humaine*, sous-titré *Essai pour introduire à la méthode expérimentale dans les sujets moraux*, qui ne rencontra qu'un faible auditoire, et fut vulgarisé et augmenté dans l'*Enquête sur l'entendement humain*, divisée en douze sections.

La philosophie de Hume s'appuie d'abord sur l'idée qu'il existe bien une « nature humaine » qu'il est possible d'étudier. Il pose ensuite que la seule base sur laquelle pourra s'édifier la connaissance de cette science neuve est constituée par l'expérience et l'observation⁷⁰. Il applique en cela la méthode expérimentale de Newton à la science de l'homme.

La théorie de l'esprit

Dans l'esprit humain, Hume distingue :

- ─ **les impressions**, c'est-à-dire l'effet que font les choses sur l'être humain (sont englobées les sensations, les passions, les émotions) ;
- ─ **les idées**, divisées en simples et en complexes : elles sont les reflets ou les copies des impressions. En conséquence, les idées ne sont pas l'expression des choses.

Selon Hume : « *Toutes nos idées simples à leur première apparition dérivent des impressions simples qui leur correspondent et qu'elles représentent exactement.* »⁷¹ Du même coup, il rejette les idées innées, affirmant que deux mécanismes fondamentaux président au maniement des idées :

- ─ la mémoire ;
- ─ l'imagination : par celle-ci se produit l'association d'idées, véritable nerf de l'activité spirituelle : les idées s'assemblent par ressemblance, elles s'attirent les unes les autres.

L'ensemble fonctionne par liaison et combinaison d'images, par association, dont il existe trois lois :

- ─ la causalité (cause et effet) : penser à une blessure nous fait évoquer la douleur qui lui est attachée ;
- ─ la contiguïté dans l'espace et le temps : visiter une chambre nous amène à voir les autres chambres de la maison ;
- ─ la ressemblance : un portrait nous fait naturellement penser à l'original⁷².

70. Introduction au *Traité de la nature humaine*.

71. *Traité de la nature humaine*, livre I.

72. III^e section de l'*Enquête*.

Le moi n'est qu'une collection de perceptions mobiles qui se succèdent sans arrêt ; l'habitude guide nos opérations spirituelles, elle est un principe vital essentiel. La relation de cause à effet est fondée sur elle, ainsi que sur la répétition de l'expérience.

« Nous sommes déterminés non par la raison, mais par l'accoutumance ou par un principe d'association »⁷³ : la nécessité réside dans l'esprit et non dans les objets ; la causalité et le moi sont des entités illusoire.

Un relativisme scientifique

Pour Hume, les degrés de croyance sont proportionnels à la probabilité (au calcul des chances), la croyance est donc plus ou moins ferme. Cette analyse conduit à un scepticisme « *mitigé et modéré* »⁷⁴ où la raison humaine est considérée comme un instinct intelligible incapable de conduire à une connaissance sûre : « *Il y a un degré de doute, de prudence et de modestie qui, dans les enquêtes et les décisions de tout genre, doit toujours accompagner l'homme qui raisonne correctement.* »⁷⁵ Les sciences ne sont pas fondées comme elles le sont chez Descartes par la « *vérité divine* », elles sont simplement « *universellement admises* ».

La morale ou l'étude des passions

Au sein de ce scepticisme, la morale est liée à notre saisie des valeurs qui dérive simplement d'impressions sensibles particulières : « *Une action, un sentiment ou un caractère est vertueux ou vicieux ; pourquoi ? Parce que sa vue cause un plaisir ou un malaise d'un genre particulier.* »⁷⁶ Hume souligne l'influence, à ses yeux favorable, de la vie en commun, puisque la société supplée les faiblesses naturelles de l'homme et lui apporte force, capacité, sécurité. L'autorité politique naît de l'utilité sociale.

Dans son analyse des passions, Hume distingue :

- **les passions directes** : elles naissent immédiatement du bien et du mal ;
- **les passions indirectes** : elles procèdent par conjonction d'autres qualités.

73. III^e partie du *Traité de la nature humaine*.

74. XII^e section de l'*Enquête*.

75. In *Enquête sur l'entendement humain*.

76. Livre III du *Traité de la nature humaine*.

La plus remarquable des qualités est la sympathie qui, avec la « bienveillance », permet à l'individu de comprendre autrui, mais aussi de fonder une morale où ce qui est bon pour soi l'est aussi pour les autres.

Quand il aborde les problèmes de métaphysique essentiels à la morale, Hume traite de la volonté, de la nécessité, et surtout de la liberté qui renvoie à la nécessité qui régit les motifs et les actions de l'esprit humain. La liberté est d'abord cet effort déployé pour s'opposer à la contrainte.

La réalité du sentiment

Le bien et le mal n'ont aucune origine rationnelle, mais s'inscrivent directement dans la réalité d'un sentiment. Quand il est agréable, c'est une vertu ; quand il est désagréable, c'est un vice. Pour seules sources des distinctions d'ordre moral qui « *dépendent entièrement de certains sentiments particuliers de douleur ou de déplaisir* », Hume exalte la sympathie, analyse le plaisir, la bienveillance... et surtout la vertu de justice parce qu'elle vise le bien de l'humanité.

Nos sentiments conditionnent aussi notre amour-propre ou l'amour que l'on porte à ses parents pour la simple raison que toute la science de l'homme, comme la morale, repose sur une conception de la nature universelle de l'homme.

La fin de la métaphysique

La pensée de Hume annonce la fin de la métaphysique comme spéculation sur l'Être et sur l'absolu ; sa notion de causalité ramenée à l'habitude ou plus exactement à l'intersection de l'habitude et des croyances, « mettra en mouvement » l'esprit de Kant qui lui rendra un hommage appuyé pour l'avoir réveillé de son « sommeil dogmatique ». En effet, le sujet n'est plus considéré comme une substance, mais comme l'auteur de la connaissance.

En estimant que la science doit limiter ses prétentions à la découverte des lois, c'est-à-dire à des relations constantes dont la raison nous échappe, Hume ouvre la voie au positivisme de Comte...

Partie IV

Le XVIII^e siècle, l'Encyclopédie, les Lumières





Le triomphe de la Raison

■ La foi dans le progrès

Kant en a mieux que personne donné une célèbre définition en décembre 1784 : « *Qu'est-ce que les Lumières ? La sortie de l'homme de sa Minorité, dont il est lui-même responsable. Minorité, c'est-à-dire incapacité de se servir de son entendement sans la direction d'autrui (...)* Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement . Voilà la devise des Lumières. »

Ce mouvement européen est d'abord le triomphe de la raison, que ce soit dans le domaine scientifique, technique ou philosophique. Mais d'une raison consciente de ses limites, ajoutera Kant. En Angleterre, Hume, Locke ; en France, Montesquieu, les Encyclopédistes ; il devient *Aufklärung* en Allemagne avec Wolff, Lessing, Kant – dans une certaine mesure. La foi est dans le progrès, grâce aux sciences, aux arts et techniques, à même d'apporter enfin le bonheur à l'humanité.

■ Une nouvelle manière de penser le monde

À l'opposé du siècle précédent, les philosophes rejettent l'esprit de système, les vastes constructions mentales, la métaphysique comprise comme une œuvre de l'imagination, ce « *roman de l'âme* » pour reprendre Voltaire. Tous préfèrent la vie, la nature qui finit par qualifier une nouvelle manière de penser le droit, la

religion, la loi, les sentiments ; cette philosophie prend la place de Dieu et de la Providence même si Dieu est toujours considéré comme son créateur. Le rationalisme aura pour dessein d'intégrer l'homme à cette nature, donnant ainsi naissance à l'anthropologie physique et morale. Dans le même esprit, de nouveaux édifices sociaux sont fondés sur l'idée de contrat, en dégagant les principes naturels du droit. La confiance sans bornes accordée à la Raison souveraine et à la science génère un souci constant de vulgarisation, de réhabilitation des métiers dont l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert est le plus bel exemple.

Les temps changent et l'homme s'émancipe : c'est l'âge où l'on pense le monde comme un grand vivant, les êtres solidaires formant une chaîne (comme le pense le philosophe anglais Shaftesbury) ; l'âge du matérialisme athée qui voit l'homme comme une machine à jouir (La Mettrie), l'âge où l'on « invente » l'esthétique dans son sens moderne (grâce à Baumgarten en 1758), où le sentiment fonde la morale (Rousseau), où l'histoire commence à prendre du sens...



Les matérialistes français

La Mettrie (1709-1751)

« *L'âme n'est qu'un vain terme dont on n'a point d'idée.* »

■ L'homme est une machine à jouir

Julien Offray de La Mettrie est né à Saint-Malo en Bretagne, dans une famille de commerçants. Après des études chez les jésuites, il s'éloigne de la religion et décide d'étudier la médecine à Paris et à Reims. Il est reçu docteur en 1733, avant de suivre les cours de Boerhaave, à Leyde. Il publie des traductions de son maître, partisan de l'iatromécanisme, conception mécaniste de l'être vivant et de ses activités, directement inspirée du mécanisme cartésien. Établi à Paris en 1742, il participe deux ans plus tard au siège de Fribourg en qualité de médecin des gardes-françaises, il contracte une « fièvre jaune » qui le conduit à penser que l'âme est indépendante du corps. Il expose ses premières thèses matérialistes en publiant une *Histoire naturelle de l'âme*, ouvrage dont la condamnation en 1746 l'incite à s'exiler à Leyde où il publie anonymement son *Homme-machine*. L'ouvrage provoquant un énorme scandale, il est contraint de quitter les Pays-Bas et se réfugie chez Frédéric II, à Berlin. De 1748 à sa mort, il demeure en Prusse où paraissent ses derniers ouvrages dans lesquels il expose son système social et moral avant de mourir bêtement à Berlin des suites d'une indigestion, après un dîner chez Lord Tyrconnel, sans doute aussi copieux que bien arrosé...

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Histoire naturelle de l'âme</i> , plus tard rebaptisée <i>Traité de l'âme</i>	1745
<i>Politique de la médecine</i>	1746
<i>L'Homme-machine</i> , publié anonymement	1747
<i>De la volupté</i>	1745
<i>L'homme-plante</i>	1748
<i>Discours sur le bonheur ou Anti-Sénèque</i>	1748
<i>Système d'Épicure</i>	1750
<i>Les Animaux plus que machines</i> ; Réflexions philosophiques sur l'origine des animaux	1750
<i>Abrégé des systèmes</i>	1750
<i>L'Art de jouir</i>	1751
<i>Vénus métaphysique, essai sur l'origine de l'âme humaine</i>	1752

■ L'homme, animal biologique

La Mettrie a été aussi détesté qu'incompris (les deux allant souvent de pair) ; Voltaire ne le supportait pas, qui écrivait : « *C'était un fou et sa profession était d'être fou.* »¹ ; la majorité des philosophes français le désavouèrent, Diderot et d'Holbach parlent à son sujet de « *folie, de crime, d'immoralité, d'incohérence, de sottise* » ! Tous lui reprochent de réduire l'homme à un strict empilement d'atomes ; le matérialisme philosophique est ici radical. En effet, La Mettrie « adapte » la théorie cartésienne de l'animal-machine à l'homme et rejette violemment le dualisme (âme /corps) qu'il juge inutile au profit du monisme : il n'y a qu'un seul principe d'action, que la Nature, que l'univers matériel qui soient réels, pas de causalité naturelle et donc pas de finalité, pas de Dieu transcendant, pas de Providence. La Nature obéit à une « *législation interne, dont la régulation suffit pour justifier l'ensemble des faits et des comportements observable* »².

L'homme est un animal !

Selon la logique qu'adopte La Mettrie, la psychologie comme la physiologie humaines sont de simples conséquences de l'organisation du corps, l'enseignement des sens est supérieur à tout, l'homme est un animal, au sens biologique du terme.

1. Lettre du 4 septembre 1759 à A. M. Bertrand.

2. G. Gusdorf.

■ Le matérialisme mécaniste

Bien avant La Mettrie...

Le matérialisme mécaniste est issu d'influences multiples : Démocrite, Épicure et Lucrèce, bien sûr, puis Gassendi (1592-1655), principal théoricien de l'atomisme dont la philosophie corpusculaire annonce celle de La Mettrie. Le philosophe anglais Robert Boyle (1627-1691) épousera les thèses de Gassendi et donnera naissance au terme de « matérialiste » en 1675. Galilée de son côté reprend les thèses de Démocrite, Newton conçoit la matière comme un ensemble de grains dynamiques dont une « force interne » assure la cohésion. L'invention du microscope au début du XVII^e siècle valide ces théories. Leibniz suit la conception cartésienne d'une nature soumise à des lois mécanistes : *« Tout ce qui se fait dans le corps de l'homme et de tout animal est aussi mécanique que ce qui se fait dans une montre. »*³

Un athéisme radical

La Mettrie franchit une étape supplémentaire en un siècle qui se moque de l'automatisme et affirme non seulement que *« le corps humain est une machine qui monte elle-même ses ressorts, vivante image du mouvement perpétuel »*⁴, mais encore que *« les divers états de l'âme sont toujours corrélatifs à ceux du corps »*⁵. Les conséquences idéologiques sont d'abord antimorales puis antireligieuses ; La Mettrie s'attaquera violemment à toute forme de « superstition » au nom d'un athéisme radical conforme à la Loi naturelle pour la simple raison que l'homme n'a pas d'âme, mais une *« organisation qui suffit à tout »*. On ne dispose que de deux choses *« une multitude d'observations incontestables »* et une volonté de voir et de savoir.

La mécanique du plaisir

Ce matérialisme serein n'a d'autre but que la quête du bonheur sans aucun souci d'ordre moral ; cette conception « libertine » est

3. Il suit en cela ce que Descartes affirme dans les *Principes de philosophie*, 1, IV, § 203.

4. *L'Homme-machine*, p. 100.

5. *Ibidem*, p. 104.

doublée d'intuitions géniales sur l'évolution des espèces, l'unité du psychosomatique (corps et esprit), l'importance de l'expérience, la génétique (il suffit d'un « rien », d'un chromosome en plus, pour faire d'Einstein un trisomique !). Rien de surprenant dès lors que « *la vue des plaisirs d'autrui nous en donne* »⁶, de célébrer la jouissance comme absolument naturelle : « *La jouissance nous enlève hors de nous-mêmes. (...) Jouissons du peu de moments qui nous restent ; buvons, chantons, aimons qui nous aime ; que les jeux et les ris suivent nos pas ; que toutes les voluptés viennent tour à tour, tantôt amuser, tantôt enchanter nos âmes ; et quelque courte que soit la vie, nous aurons vécu.* »⁷

D'Holbach (1723-1789)

■ L'homme est de la matière qui pense

Paul Henri, baron d'Holbach, naît à Edeshiem, dans le Palatinat, près de la frontière française. Bien qu'il soit d'origine allemande, il est connu comme philosophe français. Après des études à Leyde en Hollande, il s'installe à Paris après la paix d'Aix-la-Chapelle ; il épouse sa cousine, Basile d'Aine puis sa belle-sœur à la mort de celle-ci. À la tête d'une fortune confortable que viennent gonfler des héritages familiaux, il se consacre d'abord à la chimie et à la minéralogie et traduit en français d'importants ouvrages sur le sujet, en latin ou en allemand. Il collabore à l'Encyclopédie pour laquelle il écrit plusieurs centaines d'articles scientifiques.

L'atelier philosophique d'Holbach

Exaspéré par l'interdiction encourue contre l'ouvrage, le baron se jette ardemment dans la lutte antireligieuse et transforme sa maison de Paris comme sa résidence du Grandval en « atelier philosophique » où Diderot se retire pour travailler.

Hostile au modèle politique anglais, il prend parti pour les Insurgents d'Amérique ; l'essentiel de sa pensée est contenu

6. In *L'Art de jouir*, p. 60.

7. *Ibidem*, préface, p. 14.

dans son *Système de la nature* où il développe une philosophie politique nouvelle qu'il ne cesse de compléter par des essais de morale et de politique.

■ L'œuvre

Œuvres	Dates
<i>Le Christianisme dévoilé ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne</i>	1761
<i>Système de la nature</i>	1770
<i>Le Système social</i>	1771
<i>La Politique naturelle</i>	1772
<i>L'Éthocratie</i>	1773
<i>La Morale universelle</i>	1776
Des ouvrages antireligieux : <i>La Contagion sacrée ou Histoire naturelle de la superstition</i> ; <i>Histoire critique de Jésus-Christ ou Analyse raisonnée des Évangiles</i> Collaboration à l'Encyclopédie (souvent sous pseudonyme)	

La pensée matérialisée

La matière et la pensée sont une seule et même réalité, l'une et l'autre sont soumises à des lois mécanistes dont l'extrême rigueur conduit inévitablement au fatalisme.

■ Vous avez dit mécaniste ?

Théorie affirmant qu'une classe de phénomènes peut être ramenée à un fonctionnement mécanique ; telle cause produisant telle effet. En biologie par exemple, le vivant est « réduit » à une série de causes/effets strictement physico-chimique.

Ainsi, l'homme moral n'est rien de plus que l'homme physique ; il est même possible de dire que l'homme est de la matière qui pense. Le moteur de toute action humaine réside dans l'amour-propre, véritable équivalent moral de la force qui agit sur tous les êtres, qu'ils soient animés ou inanimés. Cependant, l'homme suit les lois de la nature, il ne les subit jamais ; son désir est la condition de son bonheur même si la nécessité gouverne puisque tout est lié dans l'univers ; raison pour laquelle le philosophe voulait construire une explication globale de l'univers en écrivant une encyclopédie où seraient analysés les deux principes qui régissent le monde : la matière et le mouvement.

Un humaniste athée

D'Holbach transpose cette conception dans la sphère sociale en s'appuyant sur la physique de l'effort : le pacte social est fondé sur le bonheur et le bien-être pour le plus grand nombre. Le philosophe croit en l'homme, en sa volonté comme à la puissance de son désir ; les marxismes se reconnaîtront dans cet optimisme qui rejette toute forme de religion et prône une société d'athées qui agit au lieu d'imaginer. La violence de cette critique religieuse scandalisa nombre de ses contemporains y compris les plus « éclairés » d'entre eux. « *Ennemie née de l'expérience, la théologie, cette science surnaturelle, fut un obstacle invincible à l'avancement des sciences naturelles, qui la rencontrèrent presque toujours sur leur chemin. Il ne fut point permis à la physique, à l'histoire naturelle, à l'anatomie, de rien voir qu'à travers les yeux malades de la superstition.* »...⁸ L'Ancien et le Nouveau Testaments lui apparaissent comme une suite de « *rhapsodies informes, ouvrage du fanatisme et du délire* »⁹, rien d'étonnant à ce que Lénine ait tant admiré le baron !

8. *Système de la nature*, chapitre IX, tome II, p. 260.

9. Préface de *l'Histoire critique de Jésus-Christ*.

Chapitre 2



L'Encyclopédie : vive le progrès !

Diderot (1713-1784)

■ Un touche-à-tout

Denis Diderot naît à Langres, il aura quatre sœurs et un frère qui entrera dans les ordres et représentera au yeux du philosophe le modèle de l'intolérance. Élève des jésuites (on le destine à la prêtrise), il est maître ès arts en 1732, apprend l'anglais, mène une vie de bohème. En 1742, il se lie avec Rousseau et, l'année suivante, épouse Antoinette Champion ; quatre enfants naîtront de cette union dont Marie-Angélique, future Mme de Vandeuil qui écrira la vie de son père. Il rencontre Condillac en 1744, évolue vers le déisme et la religion naturelle vers 1746.

Le maître artisan de l'Encyclopédie

En 1747, Diderot est chargé avec d'Alembert de mener à bien le projet de l'Encyclopédie. Il mène une lutte acharnée contre ses adversaires (qui ne manquent pas), dont Palissot initiateur de la guerre des « cacouacs », sobriquet dont il affuble les « philosophes ».

À la suite de la publication de sa *Lettre sur les aveugles*, où il défend des thèses matérialistes et athées, il est jeté en prison à

Vincennes, Rousseau lui rend visite. Son incarcération l'ayant marqué, il décide de n'écrire et publier qu'avec ruse. Il fréquente Grimm, d'Holbach, rencontre Sophie Volland, se fâche avec Rousseau. Il écrit beaucoup, publie peu, tente une carrière de dramaturge, rédige ses *Salons*... En 1765, Catherine II de Russie lui achète sa bibliothèque dont elle lui laisse la jouissance. Libéré de l'Encyclopédie en 1772, il se consacre à ses œuvres inachevées, voyage en Hollande (1773-1775), passe cinq mois en Russie où il dresse pour la grande Catherine des plans de gouvernement et d'université. De retour à Paris en 1776, il travaille, mais ne publie plus ; le 30 juillet 1784, il s'éteint comme son père : dans un fauteuil et sans souffrance. Il est inhumé en l'église Saint-Roch à Paris. En 1784, Mme de Vandeul offre la collection complète des manuscrits de son père à Catherine II.

■ L'œuvre

Œuvres philosophiques
<i>Pensées philosophiques</i> , 1746
<i>Additions aux pensées philosophiques</i> , 1762 (publiées en 1770)
<i>Lettre sur les aveugles</i> , 1749
<i>Addition à la lettre sur les aveugles</i>
<i>De l'interprétation de la nature</i> , 1753
<i>Le Rêve de d'Alembert</i> , 1769
<i>Principes philosophiques sur la matière et le mouvement</i>
<i>Entretien d'un père avec ses enfants</i> , 1771
<i>Supplément au voyage de Bougainville</i> , 1772 (publié en 1796)
<i>Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de***</i> , 1774 (publié en 1776)
<i>Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme</i> , 1774 (publié en 1875, au complet)
<i>La Politique des souverains</i> , 1774
<i>Éléments de physiologie</i>
<i>Lettre apologétique de l'abbé Raynal à M. Grimm</i> , 1781
Importantes collaborations à l'Encyclopédie etc.

■ Une pensée encyclopédique

Diderot est un philosophe dans le sens qu'on lui donne au XVIII^e siècle : un « honnête » homme qui se pique de tout. Il déteste

l'esprit de système, n'accepte que ce que l'expérience garantit, admire Newton, la psychologie de Locke, Buffon. Pour lui, l'expérience conduit à la nature qui nous incite non à construire un système, mais à dresser l'inventaire de nos connaissances afin d'en tirer le meilleur parti. Et donc le philosophe doit d'abord s'inspirer des sciences, définir des théories comprises comme une « recherche de principes ». Il s'agit bien d'une métaphysique, mais sans transcendance, sans Dieu, sans âme, conduite à partir de l'objet et non du sujet.

Une philosophie de la nature

Selon Diderot, le monde est un tout ; il professe un monisme matérialiste où la matière se distribue en molécules. L'unité de la matière repose sur une continuité qui relie les plus simples modes d'existences aux plus complexes. Le mouvement est essentiel et il n'y a de repos nulle part. L'instinct n'est rien d'autre qu'une « *infinité de petites expériences qui se répètent, passent en habitudes, elles aussi soumises aux particularités de l'organisation* »¹⁰.

Les deux sources de la raison

Dans cette logique, la raison est un instinct propre à l'homme. Elle possède deux sources : l'une physiologique (biologique), l'autre sociale, quand la société lui en donne le loisir, elle se développe.

La raison change selon les progrès du milieu social. L'intelligence est d'abord la faculté de s'adapter d'une manière réfléchie, un art de prévoir. Diderot suppose l'animal composé d'un agrégat d'animacules¹¹, thèse qui annonce en partie les conceptions transformistes de Lamarck.

Un consensus moral

L'ignorance est le pire des maux, elle pervertit tout et d'abord les règles naturelles de la société. Elle est la cause du fanatisme, forme d'esclavage de la pensée, de l'inégalité, des injustices sociales, de l'absurdité d'un enseignement sans rapport avec les exigences d'un monde moderne. La société comme la nature est

10. Y. Belaval.

11. Dans *Le Rêve de d'Alembert*.

un tout et les tendances des individus doivent s'harmoniser et se subordonner à l'intérêt général, c'est le *consensus omnium*, contrat souverain qui prône un libéralisme éclairé. La morale dépend du monde, de l'organisation dans lesquels on vit ; elle n'est pas rigide, mais mauvaise quand elle est ascétique. Le bonheur des hommes dépend de la confiance qu'ils portent en la nature qui est bonne, de la confiance en leur instinct.

L'île de rêve de Diderot

Dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, Diderot imagine une île de rêve où les habitants donnent libre cours à leurs penchants sexuels, loin qu'ils sont des lois de la civilisation. À chacun sa morale bien que chacun ait un « fond commun » d'égoïsme et de cruauté.

L'égoïsme est compris comme un principe de conservation, la cruauté exprime une « valeur » capitale : l'énergie, principe d'expansion. Le bon comme le mauvais se définissent par ce qui est ou non utile à l'individu et à l'espèce, la société les change en « bien » et en « mal » et définit l'idéal d'une morale universelle. « *Mais quoique l'homme bon ou malfaisant ne soit pas libre, l'homme n'en est pas moins un être qu'on modifie : c'est pour cette raison qu'il faut détruire le malfaisant sur la place publique* » ; tout est, une fois encore, assujetti au bien social.

Deux propositions complémentaires sont constitutives de la morale de Diderot¹² :

- « *Tout est nécessaire.* » Il y a un lien étroit entre l'énergie dans le bien et l'énergie dans le mal, de même qu'il y a une nécessité qui enchaîne l'une à l'autre la médiocrité dans le bien et la médiocrité dans le mal ;
- Il n'y a ni vice ni vertu. Il n'y a que des actions nuisibles. L'inscription des actions réputées bonnes ou mauvaises dans un code de valeur est le fait de l'homme et ne concerne que lui. C'est à lui qu'il revient, par l'entremise du législateur, de déployer les moyens nécessaires pour empêcher le mal et susciter le bien.¹³

12. Selon J. Chouillet.

13. Voir J. Chouillet, *Diderot poète de l'énergie*, Paris, 1984. p. 111-112.

La liberté se résume à savoir découvrir et bien utiliser les lois de la nature, de « notre nature », afin de défendre le progrès moral, par une science avérée et une politique de l'intérêt général.

■ **L'Encyclopédie**

L'Encyclopédie ou *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* s'inspire directement de *l'Encyclopédie ou Dictionnaire universel des arts et des sciences* de l'encyclopédiste anglais Ephraïm Chambers (1680-1740), lancé par souscription en 1728. Particulièrement représentative des courants de pensées philosophiques du XVIII^e siècle, cet ouvrage de vulgarisation scientifique et philosophique compte dix-sept volumes d'articles (les plus grands « s'engagent » moins, mais contiennent des renvois pour le moins hardis) et onze tomes de planches. Sous la direction conjugée de Diderot et d'Alembert, entre 1751 et 1772, cette somme est un exemple sans précédent de collaborations d'intellectuels visant à élaborer une œuvre commune dont l'intérêt documentaire est sans cesse prolongé par un intérêt philosophique.

Les métiers et la vie en société

L'esprit à la fois réaliste et pratique de l'ouvrage accorde une place importante à la description des métiers et aux arts mécaniques afin de souligner la dignité des artisans et leur utilité sociale. Il s'agit de montrer la capacité de l'homme à transformer l'univers à condition qu'il se libère des préjugés, des superstitions en contrôlant religion, politique et morale par la raison toute-puissante, ennemie des pensées dogmatiques et systématique.

Les articles, conçus comme une « chaîne » unissant les connaissances, sont classés d'après la tripartition des facultés établie par Bacon :

- la mémoire pour l'histoire ;
- la raison pour la philosophie et les sciences ;
- l'imagination pour la poésie et les arts.

Malgré leur nombre et leurs divergences, les collaborateurs dégagent une « idéologie moyenne » dont les caractères principaux sont :

- le refus du principe d'autorité en matière scientifique et des systèmes philosophiques trop éloignés de la nature des choses ;

- la confiance dans les vertus du rationalisme et de l'empirisme ;
- la promotion de l'esprit critique ;
- la croyance dans les progrès de l'esprit humain ;
- la transmission d'une mémoire vive de l'humanité consciente d'être l'héritière de la civilisation universelle ;
- la méfiance à l'égard des dogmes, du christianisme et de toute religion...

Interdite dès 1752 puis en 1759, l'œuvre s'élabore dans l'ombre et devient un véritable acte de résistance intellectuelle dont Diderot fut le maître artisan. L'influence sur les idéaux de la Révolution sera considérable.

Chapitre 3



Jean-Jacques Rousseau

(1712-1778)

« L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. »

Le vagabond des Lumières

La vie de Rousseau peut être divisée en quatre grandes parties¹⁴.

■ L'indétermination (1712-1728)

Enfance genevoise (1712-1728) : naissance à Genève le 28 juin, son père est artisan horloger, sa mère meurt le 7 juillet. De 1722 à 1724, il séjourne au presbytère de Bossey, puis de 1724 à 1728 il est apprenti chez un greffier puis chez un graveur.

Adolescence savoyarde (1728-1731) : il fugue de Genève le 14 mars et, une semaine plus tard, rencontre Mme de Warens à Annecy. Né dans le calvinisme, il se fait baptiser et devient catholique (jusqu'en 1754, date à laquelle il revient au calvinisme). Il

14. In G. May, *Rousseau par lui-même*, Paris, 1974. p. 183-185.

est embauché comme laquais à Turin puis retourne à Annecy. En 1730, il entame un long périple à pied : Nyon, Fribourg, Lausanne, Berne, Paris, Lyon...

■ L'ambition (1732-1750)

Musique, pédagogie, diplomatie (1732-1744) : maître de musique à Chambéry, Rousseau devient l'amant de Mme de Warens ; il s'installe aux Charmettes où il lit, latinise, commence à écrire. En 1740, il est précepteur à Lyon, arrive à Paris l'année suivante, s'occupe de chimie, lit une communication à l'Académie des sciences sur une nouvelle méthode de notation musicale. Entre 1743 et 1744, il joue un intermède diplomatique à Venise avant de retourner à Paris. Il commence une liaison avec Thérèse Levasseur, ancienne servante d'auberge, cinq enfants naîtront qui seront tous abandonnés.

Les premiers écrits

Rousseau rencontre Diderot et Grimm, forme de nombreux projets musicaux et journalistiques, collabore à l'*Encyclopédie* (articles relatifs à la musique). En octobre 1749, alors qu'il visite Diderot emprisonné à Vincennes, il a une « illumination » et compose son *Discours sur les sciences et les arts*, couronné l'année suivante par l'Académie de Dijon. Son discours lui apporte une notoriété faite de scandale.

■ La prédication (1751-1762)

Six années parisiennes (1751-1756) : après la représentation du *Devin du village* à Fontainebleau en octobre 1752 devant le roi, il écrit une *lettre sur la musique*, retourne à Genève en 1754 et rompt avec Mme de Warens ; il compose son *Discours sur l'inégalité*.

Six années montmorenciennes (1756-1762) : il s'installe à l'Ermitage chez Mme d'Épinay, travaille, tombe amoureux de Mme d'Houdetot, traverse une crise qui le fait quitter l'Ermitage pour Mont-Louis (1757). Entre 1759 et 1760, il travaille en même temps à *La Nouvelle Héloïse*, à *l'Émile*, au *Contrat social*. Il publie les trois ouvrages les deux années suivantes. Décrété de

prise de corps, il quitte la France, se brouille avec Voltaire, Diderot et Grimm !

■ L'expiation (1762-1778)

Huit années d'errance (1762-1770) : à Yverdon puis à Môtiers près de Neuchâtel, il travaille à son œuvre, herborise, s'habille en arménien. *Du contrat social* et *l'Émile* sont condamnés à Paris et à Genève. En 1765, il arrive à l'île Saint-Pierre d'où il est expulsé, il gagne Bâle, puis Paris *via* Strasbourg. Début janvier, il s'embarque pour l'Angleterre, rencontre Hume à Londres et se fâche avec lui. Il retourne en France et passe une années à Trye-le-Château, puis à Bourgoin. Il épouse Thérèse Levasseur, travaille aux *Confessions*.

Huit années casanières (1770-1778) : il s'installe à Paris, vit de peu, pauvrement, en solitaire. Il accepte l'hospitalité du marquis de Girardin à Ermenonville, Thérèse le suit avec une servante. Il écrit beaucoup, meurt des suites d'une crise d'urémie. Son corps est inhumé dans l'île des Peupliers ; il sera transféré au Panthéon en 1794, les contre-révolutionnaires jetteront ses restes aux ordures...

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Dissertation sur la musique moderne</i>	1743
<i>Discours sur les sciences et les arts</i>	1750
<i>Lettre sur la musique française</i>	1753
<i>Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes ;</i> article « Économie politique », tome V de l'Encyclopédie	1755
<i>Julie ou la Nouvelle Héloïse</i>	1761
<i>Émile ou De l'éducation</i>	1762
<i>Du Contrat social ou Principes du droit politique</i>	1762
<i>Lettres de la montagne ; Lettres sur la législation de la Corse</i>	1763-1765
<i>De l'imitation théâtrale</i>	1764
<i>Confessions</i>	1765-1770
<i>Dictionnaire de musique</i>	1767
<i>Promenades... (10)</i>	1776-1777
<i>Rêveries d'un promeneur solitaire</i> (6 rêveries, édition posthume 1782)	1776-1778
<i>Essai sur l'origine des langues</i> (édition posthume)	1781

■ Le progrès comme source du malheur

Rousseau n'est pas seulement un penseur original sinon à contre-temps, mais un écrivain de génie, sans doute le plus grand prosateur de son siècle. Le XVIII^e siècle pense unanimement que le progrès est un mal, pas Rousseau pour qui il est une dégradation par rapport à notre nature : « *Nos âmes se sont corrompues à mesure que nos Sciences et nos Arts se sont avancés à la perfection.* »¹⁵ Tout part en quelque sorte de cette conscience intimement liée à un sentiment de persécution, de rejet, au point que ses différents échecs (amoureux ou autres) le confortent dans sa conviction que la société est mauvaise. Quatre œuvres expliquent les causes de cette évolution historique et apporte une solution thérapeutique adaptée : le *Discours sur les sciences et les arts*, le *Discours sur l'inégalité*, *Du contrat social* et *l'Émile*.

La démarche est la suivante :

- Établir une généalogie du mal social et fournir des réponses adaptées, même si elles restent utopiques.
- Comprendre que la « chute » de l'homme est un malheur, mais aussi un progrès (d'ordre psychologique) qui nous incite à accéder à une existence d'être intelligent.
- Proposer des remèdes :
 - l'éducation dont le dessein est de « recréer » un homme plus près de la nature, à même de devenir un homme à la fois libre et heureux ;
 - proposer un nouveau contrat social reposant non sur la force, mais sur le droit où, à travers une nouvelle forme d'association, la loi – issue de la volonté générale – soit l'organe de la liberté.

L'homme est ainsi appelé à renaître notamment grâce à une politique et à une religion naturelles où, dans un rapport personnel à la divinité, il fonde sa morale sur le sentiment, jaillissement de l'âme, et retrouve la saisissante bonté naturelle de sa condition.

15. *Discours sur les sciences et les arts* in Rousseau, Œuvres complètes, tome III, p. 9.

Le *Discours sur les sciences et les arts*

La civilisation telle qu'elle est a profondément corrompu les mœurs. Cette corruption inévitable est liée à l'émergence du paraître au point que nous avons « *les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune* »¹⁶. Les preuves historiques ne manquent pas, il suffit de comparer notre civilisation à celle de la Grèce ou des Perses chez qui « *on apprenait la vertu comme chez nous les sciences* », les Romains perdirent tout « *quand ils commencèrent à étudier la vertu au lieu de la pratiquer* ». Science et vertu sont donc incompatibles. Quant à l'origine des sciences et des arts : « *L'Astronomie est née de la superstition, l'Éloquence de l'ambition (...), la morale de l'orgueil humain. Les Sciences et les Arts doivent donc leur naissance à nos vices* »¹⁷ et ne peuvent en aucun cas délivrer la moindre vérité.

Trois sortent de maux accablent les sociétés qui leur succombent :

- le temps est gaspillé en vanités qui détruisent la vertu ;
- le luxe et la richesse amollissent, anéantissent les vertus militaires ;
- les sciences nuisent aux qualités morales puisqu'en distinguant les talents nous introduisons des inégalités : « *Nous avons des Physiciens, des Géomètres, des Musiciens, des Peintres ; nous n'avons plus de citoyens.* »¹⁸

En guise de remède, Rousseau estime que seuls les plus capables doivent se livrer à l'étude, seuls ceux qui peuvent se mesurer à Descartes ou à Newton ; leur travail sera d'éclairer les gouvernants en les conseillant. Il faut chercher les traces de la vertu en nous : « *Ô vertu ! (...) Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs, et ne suffit-il pas pour apprendre tes Lois de rentrer en soi-même et d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions ?* »¹⁹

16. *Discours sur les sciences et les arts*, in Rousseau, Œuvres complètes, t. III, p. 7.

17. *Ibidem*, p. 17.

18. *Ibidem*, p. 26.

19. *Ibidem*, p. 30.

■ L'homme à l'état de nature

Le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes

Rousseau distingue quatre étapes de l'extension de l'inégalité, toutes fondées sur la nature humaine et ses variations dans l'histoire :

- l'homme à l'état de nature : il ne connaît ni le bien ni le mal, il est libre et ignore l'inégalité ;
- les « sociétés primitives » : elles sont le fruit de circonstances fortuites, l'homme les crée sans fonder d'institutions, l'inégalité y est allusive ;
- les sociétés instables : elles naissent avec l'apparition de l'agriculture et de la métallurgie qui conduisent à diviser le travail et à instaurer la propriété privée ; elles favorisent l'inégalité et la violence ;
- les sociétés fondées sur un mauvais contrat social : elles engendrent la société civile et le droit, maintiennent l'inégalité et aliène la liberté. Le contrat a négligé la racine du mal et les institutions dérivent vers le despotisme.

L'état de nature selon Rousseau

Dans la préface, il précise que l'état de nature est une hypothèse théorique : « *Un état qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais, et dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes pour bien juger de notre état présent.* »²⁰ Voltaire a sans doute négligé de la lire !

Pour étayer sa thèse, Rousseau emploie une démonstration novatrice. Puisque l'expérience ne permet aucun accès à la vérité, il est nécessaire de partir d'une hypothèse dont les conséquences seront vérifiées d'une part par des faits connus et d'autre part par l'analyse de l'état actuel de la civilisation. La loi naturelle étant impossible à définir, la notion est réfutée ; en revanche, il est possible de définir deux principes constitutifs de la nature humaine :

- « *l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être et à la conservation de nous-mêmes* » ;
- « *l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr et souffrir tout être sensible et principalement nos semblables* ». ²¹

20. *Ibidem*, p. 20.

21. *Ibidem*, p. 23.

Le discours se divise en deux grandes parties :

La description de l'homme dans l'état de nature compris comme un état d'équilibre et d'autosuffisance : l'homme est un animal solitaire au tempérament robuste, son isolement lui permet de vivre paisiblement ; mais il est aussi un animal métaphysique et moral, libre, doué de la faculté de se perfectionner. La raison est une capacité qui permet un développement ultérieur. Les richesses naturelles lui permettent de conserver sa stabilité, il ne s'attache à rien. Ses passions sont l'amour de soi (différent de l'égoïsme, il s'agit d'un instinct de conservation) et la pitié (seule vertu naturelle) ; il n'est pas féroce mais sociable.

La naissance de l'inégalité et la genèse de la société civile regroupent les trois étapes déjà évoquées et les causes du mal social. En somme, tout sépare l'état de nature de l'état de la société civile, le sauvage et le civilisé : le premier ne vivant qu'en lui-même, le second de l'opinion d'autrui. Cette chute dans l'histoire est accompagnée par le développement des sciences et des arts qui génèrent corruption, inégalité, servitude, dépravation. Et comme il est impossible de retourner à l'état de nature, Rousseau propose de retrouver une liberté nouvelle :

- dans le domaine collectif : ce sera l'objet du *Contrat social* ;
- dans le domaine privé : ce sera l'objet de *l'Émile*.

La société civile

Du contrat social

Comme le titre l'indique, il s'agit d'aborder maintenant les conditions de possibilité d'une autorité politique : « *Je veux chercher si dans l'ordre civil il peut y avoir quelque règle d'administration légitime et sûre, en prenant les hommes tels qu'ils sont, et les lois telles qu'elles peuvent être.* »²²

La liberté politique selon Rousseau

Le contrat est une idée normative qui énonce le droit ; il propose de restaurer la liberté et l'égalité perdues, radicalement différentes de celle de l'état de nature puisque cette liberté d'indépendance totale est compatible avec l'état social existant. Obéir à la loi que l'on s'est prescrite, telle est cette liberté politique que Kant définira comme « autonomie ». *Du contrat social* est divisé en quatre livres.

22. *Du contrat social*, début du livre I.

Livre I : le contrat

S'appuyant sur les thèses de son *Discours sur l'inégalité*, Rousseau démontre que l'ordre social se fonde sur un droit non pas naturel, mais qui repose sur des assises conventionnelles ; son origine est strictement humaine. La famille ne saurait être le modèle de la société publique, ni le pouvoir réservé à un petit nombre de chefs prétendument de nature supérieure. Par ailleurs, la force n'engendre aucun droit : « *On n'est obligé d'obéir qu'aux puissances légitimes.* »²³ ; tout pacte de soumission est à écarter car « *renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme* »²⁴, seule une convention unanime d'association est indispensable.

Les conditions du vrai contrat sont les suivantes : « *Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun s'unissant à tous n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant.* »²⁵

Un pacte social

Ce pacte est ainsi défini : « *Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale, et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout.* »²⁶ La volonté générale est celle de tous unis par un intérêt commun.

Le Souverain est la somme des associés, il « *n'a ni ne peut avoir d'intérêt contraire au leur* »²⁷, si un individu n'obéit pas à la volonté générale, on le forcera d'être libre. Le premier bénéfice du pacte est un nouvel acte naissance de l'homme qui reconquiert sa liberté, sa sécurité en obéissant aux lois : « *L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté.* »²⁸ ; le bénéfice au niveau de l'État est la légitimation de la possession personnelle.

23. Livre I, ch. III.

24. Livre I, ch. IV.

25. Livre I, ch. VI.

26. *Ibid.*

27. Livre I, ch. VII.

28. Livre I, ch. VIII.

Livre II : la souveraineté et la loi

La souveraineté est inaliénable, le peuple qui la rétrocède à un maître rompt le contrat. La volonté générale ne peut être ni transmise ni représentée. La souveraineté est indivisible.

Volonté de tous et volonté générale

Il ne faut pas confondre la « volonté de tous », qui est la somme des intérêts particuliers, tendant à satisfaire des intérêts particuliers, et la « volonté générale » qui n'a en vue que le bien commun et rien d'autre.

Le pouvoir souverain s'exerce sur tous de façon égale ; quant au criminel, c'est un ennemi qui doit périr ; il y en a normalement peu dans un État bien gouverné²⁹. La loi est un acte de la volonté générale : « *Quand tout le peuple statue il ne considère que lui-même, (...) sans aucune division du tout. Alors la matière sur laquelle on statue est générale comme la volonté qui statue. C'est cet acte que j'appelle une loi.* »³⁰ La République est un État régi par des lois. Le législateur ne doit ni employer la force ni employer de raisonnement, parce que la loi est trop abstraite pour être comprise de tous, il doit invoquer le Ciel s'il veut édicter des lois durables : « *Il faudrait être des dieux pour donner des lois aux hommes.* »³¹ Le contrat s'applique mieux dans un petit État ; le système législatif doit être cohérent faute de quoi l'État court à sa perte. Enfin, Rousseau définit :

- le droit politique, soit la relation du souverain à l'État ;
- le droit civil, soit la relation des membres du souverain entre eux ou avec le corps dans son entier ;
- le droit criminel.

Livre III : le gouvernement

Il est défini comme « *corps intermédiaire établi entre les sujets et le Souverain pour leur mutuelle correspondance, chargé de l'exécution des lois et du maintien de la liberté, tant civile que politique* »³² ; le gouvernement est le « ministre » du Souverain et lui est totalement subordonné. Le gouvernement d'un seul est à

29. Livre II, ch. I à V.

30. Livre II, ch. VI.

31. Livre II, ch. VII.

32. Livre III, ch. I.

la fois plus efficace et plus actif. Rousseau divise les gouvernements en trois formes non fixes et combinables en fonction de la taille du Souverain :

démocratie : gouvernement et Souverain sont confondus ; « à prendre le terme dans la rigueur de l'acception, il n'a jamais existé de véritable démocratie, et il n'en existera jamais »³³, pour y parvenir, il faudrait un « peuple de dieux » ;

aristocratie : gouvernement entre les mains d'un petit nombre ; il en existe trois formes :

- naturelle : qui concerne les peuples primitifs ;
- élective : dans une société inégalitaire, les plus puissants sont choisis (la meilleure forme de gouvernement) ;
- héréditaire (la pire de toutes)³⁴.

monarchie : gouvernement d'un seul pouvant déléguer ses pouvoirs³⁵. Rousseau distingue la « monarchie républicaine », la seule légitime, elle n'existe malheureusement pas, bien que la monarchie soit la plus efficace des formes de gouvernement, surtout pour les grands États³⁶. Il existe également des formes de gouvernement mixtes³⁷.

Rousseau pense que les relations entre les formes de gouvernement et les conditions d'existence des peuples sont liées au climat. Les terres ingrates sont peuplées de sauvages ; quand les conditions climatiques sont mauvaises, seuls les barbares subsistent, un petit excédent conduisent les peuples à la liberté, un trop grand au gouvernement monarchique qui les consomme dans le luxe ; les grands États peu peuplés risquent la tyrannie³⁸. L'expansion démographique est un critère de propriété durable.

■ Vous avez dit tyrannie ?

Au sens de Rousseau, il s'agit d'une usurpation du pouvoir royal.

33. Définition donnée livre III, ch. IV.

34. Voir Livre III, ch. V.

35. Livre III, ch. III.

36. Voir Livre III, ch. VI.

37. Objet du ch. VII du livre III. La distinction est celle d'Aristote, bien que Rousseau distingue ici le Souverain du gouvernement.

38. Livre III, ch. VIII.

En étudiant les différents antagonismes qui risquent de s'établir entre le Souverain (ici nommé « le Prince ») et le gouvernement, Rousseau estime qu'une royauté peut dégénérer en tyrannie ou en despotisme.

■ **Vous avez dit despotisme ?**

Le terme signifie qu'une seule personne est au-dessus des lois.

Le corps politique porte en lui-même les germes de sa destruction³⁹. Pour échapper à toute usurpation, il est préconisé que le Souverain exerce une surveillance périodique préventive⁴⁰. Le pacte social peut être rompu quand l'assemblée des citoyens le décide à l'unanimité.

Livre IV : analyse de la volonté générale et des institutions politiques

Le dernier livre est un ajout ultérieur qui traite du suffrage, des élections des gouvernants (celle par tirage au sort convient à la démocratie), du fonctionnement des institutions romaines, du tribunat « *conservateur des lois et du pouvoir législatif* »⁴¹, sans pouvoir législatif ni exécutif (notre Sénat en somme), de la dictature qu'il peut être opportun d'instituer, comme ce fut le cas au début de la République romaine ; il y est aussi question du contrôle exercé par l'État sur l'opinion, de la censure, de la religion civile, aucune religion qu'elle soit ancienne, chrétienne, musulmane ne pouvant s'inscrire dans un corps politique⁴².

Prêche pour une religion civile

Rousseau émet le vœu d'instituer une « religion civile » faisant aimer les devoirs ; elle serait fondée sur des dogmes simples : une divinité surpuissante, l'âme survie à la mort, les justes connaîtront le bonheur et les méchants le châtiment, le contrat social est saint ; cette religion condamne l'intolérance, personne ne pourra être obligé à croire.

Par ailleurs, la peine de mort sera requise contre ceux qui ont violé une loi fondamentale. Les révolutionnaires de 1793 feront du *Contrat social* leur bible...

39. Livre III, ch. XI.

40. Livre III, ch. XVIII.

41. Livre IV, ch. V.

42. Livre IV, ch. VIII.

■ L'éducation du citoyen

L'Émile

« L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, et fait ce qui lui plaît. Voilà ma maxime fondamentale. »

Cet ouvrage vise à repenser l'éducation, de la naissance au mariage, dans le dessein de respecter la nature et de former une intelligence « naturelle », un cœur. Cet idéal pédagogique connaîtra un énorme retentissement. La volonté est de tout mettre en place pour éviter, autant que faire se peut, la corruption de la civilisation en s'appuyant sur quatre orientations de base :

- le respect de la liberté de l'enfant ;
- la reconnaissance de l'enfant comme enfant ;
- la préséance de la conscience sur la science ;
- l'exercice personnel du jugement préférable de loin à toute accumulation de connaissance.

La condition première est d'isoler l'enfant et laisser se développer sa nature sans entraves ; une fois rendue solide, elle pourra résister à la société corrompue et corruptrice. L'ouvrage se divise en cinq livres qui correspondent aux âges de croissance :

Livre I : le premier âge

Premier principe en forme de constatation : *« Tout est bien en sortant des mains de l'Auteur des choses : tout dégénère entre les mains des hommes. »*⁴³ L'homme naît faible et dépendant, il a besoin d'une éducation qui ne peut lui être fournie que par la nature, les hommes, l'expérience ; tout doit venir de la nature, il faut s'écarter des institutions publiques pour privilégier une éducation privée et naturelle. Le nourrisson doit être libre de ses mouvements, être allaité par sa mère afin d'établir un rapport d'amour ; la famille naturelle peut être écartée au profit d'une famille éducative : un précepteur et une nourrice.

Le but de l'éducation à donner est *« d'accorder aux enfants plus de liberté véritable et moins d'empire, de leur laisser faire par eux-mêmes et moins exiger d'autrui. En s'accoutumant de bonne heure*

43. Phrase initiale du Livre I.

à borner leurs désirs et leurs forces, ils sentiront peu la privation de ce qui ne sera pas en leur pouvoir ». ⁴⁴ L'apprentissage du langage se fera lentement, l'important étant de ne pas avoir plus de mots que d'idées.

Livre II : du premier âge à douze ans

L'enfant devient un « être moral », capable de bonheur et de souffrance. Les principes de bases sont inspirés par la nature : une enfance avec un minimum de contraintes, un maximum de liberté. La liberté n'est limitée que par la faiblesse. Quant à la dépendance, elle provient soit des choses, soit de la société ; seule la première s'applique aux enfants, il faut pratiquer une « éducation négative » qui « *consiste à garantir le cœur du vice et l'esprit de l'erreur* ». Les règles à transmettre sont les suivantes : donner le sens de la propriété afin qu'il respecte celle d'autrui, ne pas créer des situations favorisant le mensonge, ne lui apprendre à lire et à écrire que quand le besoin en sera formulé, ne pas cultiver l'esprit sans cultiver le corps parce que cela développe la raison bien mieux que les livres.

Livre III : de douze à quinze ans

Émile apprend des « idées claires » pouvant entrer dans son cerveau (physique, géographie, etc.) et des méthodes pour apprendre les sciences. L'ensemble des connaissances est assimilée à partir d'expériences dans le but de comprendre à quoi servent les choses. Le travail manuel formera le jugement, Émile et son maître apprendront la menuiserie. L'observation du travail collectif permet d'acquérir une idée de ce que sont les relations sociales.

Livre IV : de quinze à vingt ans

Il porte sur l'éducation morale et religieuse. C'est l'âge (supposé) de la naissance des passions dont l'origine réside dans l'amour de soi qui permet la conservation de l'homme. En revanche, les relations sociales engendrent l'amour-propre, né de la comparaison avec les autres ; les premières sont « *douces et affectueuses* », les secondes « *haineuses et irascibles* ». Le besoin d'avoir une compagne produit la première passion qui entraîne toutes les autres. Mais, si l'éducation est bien conduite, l'amitié précède

44. Livre I.

l'amour. Le premier sentiment « selon l'ordre de la nature » est la pitié suscité par la vue de la souffrance d'autrui. Elle développe la gratitude et la philanthropie. Grâce à l'amitié qu'il entretient avec son précepteur, il sent s'élever en lui les premières voix de sa conscience.

La profession du vicaire savoyard

Émile est prêt pour entendre parler de religion (naturelle). Rousseau fait parler un vicaire imaginaire dont les propos feront condamner le livre, mis à l'index sur intervention de Mgr de Beaumont, archevêque de Paris.

La conscience est essentielle, en elle est la source de la religion ; véritable « *lumière intérieure* », elle suit « *l'ordre de la nature* ». L'expérience et la raison établissent l'existence de l'univers et des deux premiers articles de foi :

- « *Une volonté meut l'univers et anime la nature.* » ;
- « *La matière mue selon certaines lois me montre une intelligence.* »

Le troisième article est fondé sur le sentiment : « *L'homme est libre dans ses actions, et, comme tel, animé d'une substance immatérielle* » qui peut survivre au corps. « *Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, et le mal physique ne serait rien sans nos vices, qui nous l'ont rendu sensible.* » « *Il est au fond des âmes un principé inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugerons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises, et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.* »

Les besoins sexuels président à l'entrée dans le monde. Maintenant qu'il connaît les hommes, Émile peut vivre avec eux. Il faut lui chercher la compagne qui lui convient : elle s'appellera Sophie.

Livre V : vers le mariage

Sophie ou « la femme » est passive et faible, son éducation est l'inverse de celle qu'Émile a reçue : pas de précepteur, les filles sont élevées par leur mère, des exercices physiques accroîtront la capacité à avoir des enfants, un apprentissage des « arts agréables », pas de religion, pas d'études abstraites. Pour qu'un mariage soit réussi, il est préférable que les conditions de naissance soient égales. La rencontre est orchestrée... Une fois la

demande d'Émile acceptée, les futurs époux sont séparés deux ans, officiellement pour vérifier la solidité de leur attachement, officieusement pour donner à Émile une leçon de droit politique qui permet à Rousseau de résumer le *Contrat social*. Les fiancés se marient, le précepteur peut s'en aller. En devenant père, Émile lui succède.

Le cas Voltaire (1694-1778)

Ce n'est pas sans ironie que j'insère ce grand nom, ce grand homme, dans le chapitre consacré à Rousseau : il n'avait qu'à mieux le comprendre et sans persifler ! Voltaire n'est pas un philosophe, mais un bel esprit. Son rationalisme est sensible à l'esprit expérimental alors en vogue ; il s'oppose, dans l'esprit des Lumières, à tout postulat métaphysique, à tout dogmatisme religieux. Sa pensée est le fruit du moment, toute nourrie qu'elle est d'emprunts antérieurs : d'abord épicurien, avec le *Mondain* (1736), par exemple, il vire au relativisme libéral et en appelle, non sans verve, non sans raison, à la tolérance : il suffit de citer ici son *Traité de la tolérance* (1763) ou le célèbre *Dictionnaire philosophique* (1764), objet de tant de scandales.

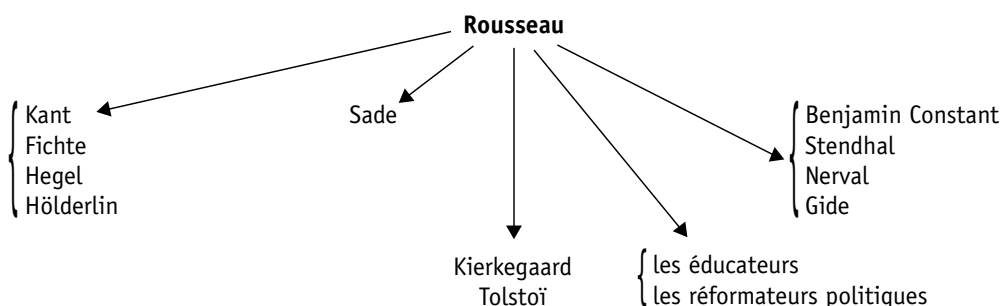
Une plume bien trempée

Sa plume élégante et acerbée est placée au service d'un remarquable engagement politique et social : partisan d'une monarchie constitutionnelle conforme au modèle anglais, il s'implique dans des affaires judiciaires auxquelles son nom restera attaché : Calas, Sirven, La Barre... Convaincu comme l'étaient les Encyclopédistes que l'humanité s'engage sur la voie du progrès, il consacre une bonne part de son œuvre à l'histoire : *Histoire de Charles XII* (1731), *Le Siècle de Louis XIV* (1751) où il s'oppose à l'interprétation classique d'une histoire que la Providence gouverne : il privilégie l'histoire de la civilisation (*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*) qu'il juge plus féconde que la simple et restrictive approche fondée sur la diplomatie ou les arts militaires. L'esprit du XVIII^e siècle est, sous bien des traits, celui de Voltaire : virevoltant, diffus, éclectique, touche-à-tout, le théâtre

y est préféré à la métaphysique, le roman à l'esprit de système. Ce que nous entendons par philosophie était étranger à cet écrivain de génie.

L'empreinte de Rousseau

En rejetant l'idée de progrès et en privilégiant le cœur au détriment de la raison, Rousseau n'est guère un homme des Lumières, mais plutôt un solitaire, un errant, un homme blessé qui annonce par bien des traits le romantisme, son « culte du moi » et des ressources personnelles. L'influence qu'il exerça sur la pédagogie comme sur la théorie politique a proprement révolutionné le XVIII^e siècle finissant et fécondé le XIX^e siècle.



Chapitre 4



Kant

(1724-1804)

« Deux choses remplissent le cœur d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissantes : le ciel au-dessus de moi et la loi morale en moi. »

Le sujet au centre de la connaissance

Emmanuel Kant naît à Königsberg en Prusse orientale dans une famille modeste ; son père est sellier. Il passera toute sa vie dans sa ville natale, se consacrant entièrement à son œuvre. Sa mère l'élève dans le piétisme (Église protestante fondée sur la recherche d'une intime communion avec le Christ, soutenue par une ardente piété personnelle) qui le marquera beaucoup. À partir de 1755, Kant enseigne en qualité de Privat-docent (il est payé par ses élèves) à l'université de Königsberg et, en 1770, il obtient une chaire de professeur ordinaire, la majorité de ses cours est consacrée à la géographie... Rien de plus banal en apparence que cette vie réservée au travail : Kant ne se maria pas, sa santé fragile l'obligeant à régler militairement ses journées.

Kant, le métronome de soi

Kant s'impose un rythme de travail régulier, un régime sévère, que ponctue la même promenade chaque jour à la même heure, excepté selon la légende (?) lors de la publication du *Contrat social* de Rousseau, le jour de l'annonce de la Révolution française et de la victoire de Valmy, en 1792.

Reste une œuvre gigantesque, longuement mûrie puisque la *Critique de la raison pure* paraît dans la cinquante-septième année de son auteur. L'ample construction qu'il a en tête lui demandera encore dix-sept ans d'un travail acharné pour être menée à terme. Kant prend sa retraite en 1797, meurt sept ans plus tard en disant simplement : « *C'est bien.* » Ce sédentaire n'était pas pour autant un bonnet de nuit puisqu'il aimait la compagnie et les repas délicats ; il inaugure le statut du philosophe enseignant.

■ L'œuvre

Œuvres majeures	Dates
<i>L'Unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu</i>	1763
<i>Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative</i>	1763
<i>Observations sur le sentiment du beau et du sublime</i>	1764
La <i>Dissertation de 1770 : De la forme et des principes du monde sensible et intelligible</i>	1767-1780
<i>Critique de la raison pure</i> (deuxième édition 1787)	1781
<i>Prolégomènes à toute métaphysique qui pourra se présenter comme science</i>	1783-1784
<i>Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ?</i>	1784
<i>Fondements de la métaphysique des mœurs</i>	1785
<i>Critique de la raison pratique</i>	1788
<i>Critique de la faculté de juger</i>	1790
<i>La Religion dans les limites de la simple raison</i>	1793
<i>Projet de paix perpétuelle</i>	1795
<i>Métaphysique des mœurs</i> (1 ^{re} partie : « Doctrine du droit » ; 2 ^e partie : « Doctrine de la vertu »)	1797
<i>Anthropologie d'un point de vue pragmatique</i>	1798
<i>Traité de pédagogie ou Réflexions sur l'éducation</i> (posthume, publié en 1803 par Rink)	

* Kant désavouera les œuvres antérieures à la Dissertation de 1770, ou du moins les écartera.

■ Le criticisme de Kant

Kant fut réveillé de son « *sommeil dogmatique* »⁴⁵ par la lecture de Hume et fut un grand admirateur de Rousseau. Jusqu'à quarante-six ans, il se cherche. Et, en 1770, il écrit une *Dissertation sur la dualité du monde sensible et du monde intelligible*, période dite « précritique » puisqu'elle précède la fondation du projet critique et la rédaction tardive de la *Critique de la raison pure* dont la première édition paraît en 1781. Jusque-là, sa pensée est inspirée de celle de Wolff, lui-même disciple de Leibniz. Sa philosophie s'appuie sur un programme qui tend d'une part à sauver la métaphysique, pour le moins contestée par les différents systèmes et approches philosophiques, et d'autre part à réhabiliter la science discréditée par le doute sceptique de Hume. Kant commence par s'interroger sur les pouvoirs et les limites de la raison et pose quatre questions majeures constituant à ses yeux le domaine de la philosophie :

- « *Que puis-je savoir ?*
- *Que dois-je faire ?*
- *Que m'est-il permis d'espérer ?*
- *Qu'est-ce que l'homme ? »*

À la première question répond la métaphysique, à la seconde la morale, à la troisième la religion, à la quatrième l'anthropologie. Mais au fond, « *on pourrait tout ramener à l'anthropologie, puisque les trois premières questions se rapportent à la dernière* »⁴⁶.

Les ouvrages publiés entre 1781 et 1798 et qui constituent l'essentiel de l'œuvre répondent à ce programme contenu dans la *Logique*, publiée seulement deux ans après le premier volet de la réponse générale : la *Critique de la raison pure*.

■ Vous avez dit critique ?

Par critique, il comprendre selon Kant un examen qui concerne l'usage légitime, l'étendue et les limites de la faculté de connaître *a priori*, examen dans lequel rien n'appartient à l'expérience sensible, et qui relève de la raison.

45. In *Prolégomènes à toute métaphysique future*, éditions Vrin, p. 13.

46. *Logique*, Vrin, p. 25.

■ L'autocritique de la raison

Pour Kant, la raison est tout ce qui *a priori* ne vient pas de l'expérience. Elle est :

- ─ soit théorique (ou spéculative) quand elle concerne la connaissance,
- ─ soit pratique quand elle est considérée comme contenant la règle de la moralité.

Au sens étroit, la raison est une faculté humaine qui vise la plus haute unité et ainsi s'élève jusqu'aux idées :

- ─ *a priori*, ce qui signifie de façon absolument indépendante de l'expérience ;
- ─ *a posteriori*, ce qui signifie postérieur à l'expérience, fondée sur elle.

On appelle **criticisme** la critique kantienne des prétentions (illusoires) de la métaphysique à s'ériger en savoir absolu ; elle englobe trois critiques successives :

- ─ la *Critique de la raison pure* qui traite de la théorie des connaissances ;
- ─ la *Critique de la raison pratique* qui traite du goût et de la finalité ;
- ─ la *Critique de la faculté de juger* qui traite de l'action morale.

Kant a pensé le tout comme une architecture.

Une architectonique du savoir

Kant emploie fréquemment le terme d'« architectonique » pour souligner la construction de son édifice gigantesque. Il oppose « architectonique » à « rhapsodie », suite sans lien d'idées et de données.

Kant accorde une importance considérable à la vue d'ensemble au détriment des spécialités qui n'envisagent pas toutes les connaissances comme appartenant à un système possible.

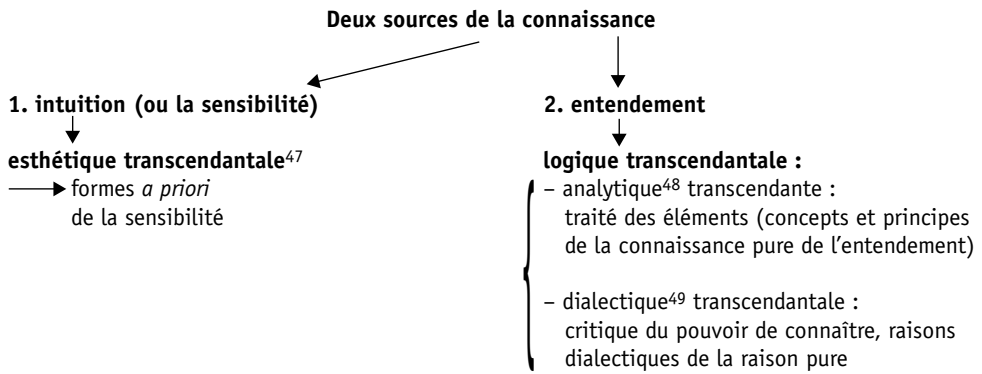
La *Critique de la raison pure* au fondement de la science moderne

Cette *Critique* constitue une rupture dans l'histoire de la philosophie : il s'agit de fonder la science tout à la fois en repoussant les

exigences de la raison et en légitimant ses prétentions ; cette critique du pouvoir de la raison doit permettre de répondre à la question : « *Comment la métaphysique est-elle possible en tant que science ?* », et ce en s'interrogeant sur les possibilités de la raison.

Le problème de la raison pure suppose :

- un examen des matériaux constitutifs de la connaissance : c'est la théorie transcendante des éléments (objet de la 1^{re} partie) ;



- une détermination des règles de méthode pour la raison où Kant s'attache à l'architectonique, l'art des systèmes : théorie transcendante de la méthode (objet de la seconde partie).

Elle est divisée en : discipline, canon (règle), architectonique et histoire de la raison pure.

Préface

Dans la préface de la seconde édition, parue en 1787, Kant décrit son dessein et les étapes de sa démarche. La métaphysique doit s'inspirer du changement de méthode apporté par Galilée et Torricelli qui constatèrent que la raison ne peut apercevoir que ce qu'elle produit d'elle-même d'après ses propres lois.

47. Le mot « esthétique » signifie ici « propre à la sensibilité », conformément à l'étymologie grecque, elle est « transcendante » parce qu'elle ne dépend pas de l'expérience.

48. Analytique signifie « logique de la vérité ».

49. Dialectique signifie « logique de l'apparence ».

La « révolution copernicienne » de Kant

Kant appelle ce changement la « révolution copernicienne » où il y a substitution d'une hypothèse idéaliste (l'esprit informe le réel) à une hypothèse réaliste (la réalité elle-même structure la connaissance). Il précise alors que nous ne pouvons connaître aucun objet comme chose en soi, mais uniquement comme objet de l'intuition sensible, c'est-à-dire comme phénomène.

Cette distinction est lourde de conséquence :

- il n'existe aucune liberté dans le monde des phénomènes puisqu'il est gouverné par le déterminisme ;
- si, contrairement aux phénomènes, les choses en soi ne sont pas soumises au principe de causalité ;
- une volonté libre peut être pensée sans contradiction ;
- une morale est possible, rattachée à la croyance. « *Je dus donc abolir le savoir afin d'obtenir une place à la croyance.* »

Introduction

Kant distingue deux sortes de jugements :

- **le jugement analytique** où le prédicat ne fait que répéter ce qui est déjà contenu dans le sujet. Exemple : la ligne la plus courte reliant un point à un autre est la ligne droite ; un sou est un sou. Ce jugement n'a pas besoin de se référer à l'expérience, il est dit *a priori*. Il a pour qualité la rigueur, pour défaut le fait de ne rien apprendre ;
- **le jugement synthétique** où le prédicat ajoute quelque chose de nouveau au sujet. Exemple : tous les corps sont pesants. L'information est nouvelle, fondée sur l'expérience, le jugement est dit *a posteriori*. Sa qualité est la fécondité (on apprend quelque chose), son défaut est l'absence de rigueur.

Il se pose alors la question de savoir s'il n'y a pas une troisième catégorie : les jugements synthétiques *a priori* dont les mathématiques offrent des exemples. L'esthétique transcendantale répond à la question de savoir comment ces jugements sont possibles : par « l'intuition *a priori* » de l'espace et du temps qui permet la formation de jugement synthétiques *a priori* en mathématiques.

■ Esthétique transcendantale

Les phénomènes sont coordonnés dans l'intuition par la « forme » du phénomène. Il existe deux formes pures de l'intuition sensible : l'espace et le temps sont des

représentations nécessaires au fondement de toutes nos intuitions, ces deux formes organisent l'expérience avant tout travail de l'entendement.

L'espace se rapporte au sens interne et le temps au sens externe (il est pour Kant prééminent) ; c'est par eux que nous percevons les phénomènes comme occupant de l'espace et se déroulant dans le temps.

Le fait qu'il existe des jugements synthétiques *a priori* constitue pour Kant le point d'appui à partir duquel il pourra fonder la *Critique de la raison pure*.

■ Logique transcendantale

Kant en subdivise l'étude en deux parties :

- l'Analytique (logique de la vérité) des concepts ;
- l'Analytique des principes.

Toutes deux sont appliquées à l'étude de la faculté de connaître : l'entendement et la raison.

La première fait l'objet du chapitre I : il y a autant de concepts purs qui s'appliquent *a priori* aux objets de l'intuition qu'il y a de fonctions logiques dans les jugements. Kant appellent ces concepts purs des « catégories » par lesquelles nous pensons les objets, nous organisons le réel, nous lions les phénomènes entre eux.

Table des catégories *a priori* classées selon un ordre systématique

12 catégories	12 jugements
selon la quantité : - l'unité - la pluralité - la totalité	selon la quantité : - jugement universel - jugement particulier - jugement singulier
selon la quantité : - la réalité - la négation - la limitation	selon la qualité : - jugement affirmatif - jugement négatif - jugement indéfini
selon la relation : - la substance et l'accident - la causalité et la dépendance - la communauté	selon la relation : - jugement catégorique - jugement hypothétique, où l'assertion est subordonnée à une condition - jugement disjonctif, qui affirme une alternative
selon la modalité : la possibilité et l'impossibilité l'existence et la non-existence la contingence	selon la modalité : jugement problématique jugement assertorique, qui énonce une vérité de fait et non une vérité nécessaire jugement apodictique, qui a une évidence de droit et non pas seulement de fait

Les catégories d'Aristote sont des genres suprêmes, celles de Kant sont des concepts fondamentaux de la pensée.

Les concepts fondamentaux de la pensée

Toutes les catégories de Kant se suivent dans un ordre précis selon quatre points de vue. Elles se rapportent toujours à des intuitions empiriques ; ces modes de liaisons sont nécessaires et universels.

Au chapitre II, Kant montre que le « je pense » est un acte unificateur. Les catégories, qui sont de simples « formes » de pensées, acquièrent une réalité objective : elles peuvent s'appliquer aux objets donnés dans l'intuition, mais à titre de phénomènes.

La seconde partie de l'ouvrage comporte trois chapitres. Le premier traite du « *schématisme de l'entendement* », c'est-à-dire de la condition sensible qui permet d'employer les concepts purs de l'entendement. À chaque catégorie correspond un « schème » ou représentation d'un procédé général de l'imagination destiné à procurer à un concept son image. Le deuxième traite des principes de l'entendement pur. Ils sont au nombre de quatre :

- **Axiomes de l'intuition** : toutes les intuitions sont des grandeurs extensives.

■ Vous avez dit extensive ?

Cela signifie que la représentation des parties rend possible la représentation du tout et la précède.

La géométrie en tant que science repose sur cette synthèse. Ce principe rend la mathématique pure applicable aux objets de l'expérience.

- **Anticipations de la perception** : dans tous les phénomènes, le réel – qui est un objet de sensation – a une grandeur intensive.

■ Vous avez dit intensive ?

Ce terme qualifie un degré qui varie continûment. L'espace et le temps sont des grandeurs continues.

Kant refute ici l'idéalisme dogmatique de Berkeley et l'idéalisme problématique de Descartes postulant que l'existence des objets dans l'espace est indémontrable.

- **Analogies de l'expérience** : l'expérience n'est possible que par la représentation d'une liaison nécessaire des perceptions ; elle est une « *synthèse des perceptions* ». Les analogies comprennent trois principes :
 - permanence de la substance (Kant appelle « substance » le réel des phénomènes) ;
 - principe de succession dans le temps selon la loi de causalité (liaison de la cause et de l'effet) ;
 - principe de simultanéité (action réciproque universelle).
- **Postulats de la pensée empirique** en général. Ils prennent trois formes :
 - ce qui s'accorde avec les conditions formelles de l'expérience est **possible** ;
 - ce qui s'accorde avec les conditions matérielles de l'expérience est **réel** ;
 - ce dont l'accord est déterminé selon les conditions générales de l'expérience est **nécessaire**.

Le troisième chapitre est une étude du principe de distinction de tous les objets en général : en phénomènes et en noumènes. « *L'usage transcendantal d'un concept dans un principe quelconque consiste à le rapporter aux choses en général et en soi, tandis que l'usage empirique l'applique aux phénomènes, c'est-à-dire à des objets d'une expérience possible.* »

Nous ne pouvons rien savoir des noumènes, des choses en soi, nous pouvons seulement les concevoir comme possibles.

Les noumènes

Le mot est forgé à partir de *Nous* qui signifie « raison » en grec. Chez Kant, il est l'aspect par lequel la chose en soi échappe à notre aperception sensible dont les possibilités ne vont pas au-delà du phénomène qui est donc seul connaissable. Les noumènes échappent à la connaissance. Nous ne pouvons élaborer de pensée cohérente des concepts fondamentaux (liberté, Dieu...) que grâce à l'aspect pratique de la raison, c'est-à-dire dans le prolongement de la morale.

Le noumène peut être pris dans un sens négatif : une chose en tant qu'elle n'est pas objet de notre intuition sensible, ou dans un sens positif comme objet d'une intuition non sensible (intellectuelle) dont nous ne pouvons pas envisager la possibilité. Entendu au

sens négatif, le noumène est un concept limitatif qui restreint les prétentions de la sensibilité à sortir de son domaine : « *Ce n'est qu'en s'unissant que l'entendement et la sensibilité peuvent déterminer en nous des objets.* » La mathématique pure et la physique sont possibles.

Quid de la métaphysique

La division suivante s'attache à répondre à la question-clé : la métaphysique est-elle possible comme science ?

Dialectique transcendantale

Par opposition à l'analytique, cette dialectique est une logique des apparences et plus précisément de l'apparence transcendantale (selon le principe de l'entendement qui commande de franchir les limites « infranchissables » de l'expérience). Elle « *se contentera de découvrir l'apparence des jugements transcendants et en même temps d'empêcher qu'elle ne nous trompe* ». La raison en est le siège ; elle recherche la plus haute unité et s'engage dans la recherche de l'inconditionné. La raison ne produit aucun concept (qui ne peut émaner que de l'entendement⁵⁰) mais des « idées ». (« *Un concept rationnel nécessaire auquel nul objet qui lui corresponde ne peut être donné par les sens.* »).

Kant divise son système des idées transcendantales en trois classes⁵¹ auxquelles correspondent trois espèces de raisonnement :

- La première contient l'unité absolue (inconditionnée) du sujet pensant ; au niveau du raisonnement, ce sont les paralogismes transcendants (raisonnement qui entretient l'illusion d'une connaissance rationnelle de l'âme comme substance) ; c'est le domaine de la psychologie rationnelle, du Moi.
- La deuxième contient l'unité absolue de la série des conditions du phénomène ; au niveau du raisonnement, ce sont les antinomies (conditions dans lesquelles tombe la raison quand elle prétend déterminer l'univers considéré dans sa totalité et atteindre l'absolu) ; il existe quatre antinomies nées de quatre questions :

50. Livre II, ch. I.

51. Deuxième division, livre I.

- le monde a-t-il un commencement et une limite ?
- existe-t-il des parties simples dans le monde ?
- la liberté existe-t-elle dans le monde ?
- y a-t-il un Être nécessaire, cause du monde ?⁵²
- La troisième contient l'unité absolue de la condition de tous les objets en général ; au niveau du raisonnement, c'est l'idéal de la raison pure. Il s'agit d'une critique des preuves de l'existence de Dieu. Kant en dénombre trois qu'il réfute :
- l'argument ontologique qui veut réduire Dieu à son essence (celui de saint Anselme);
- la preuve cosmologique qui consiste à remonter de la contingence à la nécessité ou à fonder l'ordre du monde sur un Être nécessaire ;
- l'argument physico-théologique ou preuve téléologique qui voit dans l'ordre du monde et sa finalité des caractères ou des effets non attribuables au hasard.⁵³

■ **Vous avez dit téléologique ?**

C'est un argument qui porte sur la finalité.

Trois idées de la raison correspondent à ces trois classes :

- l'âme
- le monde
- Dieu

Kant les rapporte à :

- une psychologie rationnelle ;
- une cosmologie rationnelle ;
- une théologie rationnelle.

Ces disciplines prétendent nous faire connaître la nature du sujet, la nature de l'univers et démontrer l'existence de Dieu (théologie naturelle).

52. Livre II, ch. II.

53. Livre II, ch. III.

Théorie transcendantale de la méthode

Cette seconde partie de moindre ampleur s'attache à soumettre la raison pure à une méthode de manière à détruire toute apparence fausse. La raison pure recourt aux usages suivants : dogmatique, polémique, par rapport aux hypothèses, relatif aux démonstrations. Kant veut démontrer que « *la connaissance philosophique est la connaissance rationnelle par concepts et la connaissance mathématique une connaissance rationnelle par construction des concepts* ». Les preuves de la première sont fondées sur des mots, celles de la seconde sur des démonstrations.

Dans le chapitre II, Kant oppose « canon » à « discipline ». Le canon ne peut concerner que l'usage pratique de la raison. Il s'ensuit que les règles pour l'usage légitime de la raison pratique nous conduisent à supposer : une vie future et l'existence de Dieu. Parce qu'elles sont objets d'une certitude morale subjective. La foi trouve une place, bien que celle-ci soit objectivement insuffisante. Cette foi entraîne la conviction du sujet, une certitude morale.

La morale, le devoir

La raison ne peut donner sa pleine mesure qu'en morale ; il s'agit d'une raison pratique, c'est-à-dire éthique (science de la liberté), répondant à la question du « programme » : que faire ? Kant consacre son premier livre sur le sujet dans *Fondements de la métaphysique des mœurs* qui a pour objet l'établissement du principe suprême de moralité. Fonder philosophiquement une métaphysique des mœurs revient à établir la partie « pure » de la philosophie morale et à élucider les conditions du devoir.

La bonne volonté de Kant

Kant part de la bonne volonté : « *De tout ce qui est possible de concevoir dans le monde, et même en général du monde, il n'est rien qui puisse sans restriction être tenu pour bon, si ce n'est seulement une bonne volonté.* »⁵⁴ La volonté est bonne en son vouloir intérieur : une disposition à agir en vue du bien la meut ; la bonne volonté est la volonté d'agir par devoir. Le sujet moral ne doit se poser qu'une question : puis-je vouloir que ma maxime devienne universelle ? Cette universalisation est le critère essentiel de la morale.⁵⁵

54. *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Delagrave, p. 87.

55. Développé dans la première section.

Par ailleurs, comme le devoir n'est pas un objet d'expérience, la loi morale ne saurait avoir d'autre fondement que la raison. Seul l'homme qui a la faculté d'agir d'après des principes a une volonté et cette dernière n'est rien d'autre qu'une raison pratique : « *La représentation d'un principe objectif, en tant que ce principe est contraignant pour une volonté, s'appelle un commandement, et la formule du commandement s'appelle un IMPÉRATIF. Tous les impératifs sont exprimés par le verbe devoir.* »⁵⁶

Cet impératif catégorique commande inconditionnellement la forme et le principe dont l'action résulte : ce qui est bon dans l'action réside dans l'intention ; il se résume par trois formules :

- « *Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature* »⁵⁷ : ici compte la loi universelle ;
- « *Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre comme une fin et jamais simplement comme un moyen* »⁵⁸ : ici compte le respect de la personne dotée d'une valeur absolue ; dans le règne des fins, tout a un prix et une dignité ;
- « *L'autonomie de la volonté est cette propriété qu'a la volonté d'être elle-même sa fin* »⁵⁹ : la volonté se donne elle-même sa loi : l'autonomie ou liberté. Volonté libre et volonté soumise à la loi morale ne font qu'un.

La liberté est possible parce que l'homme peut appartenir au monde intelligible.

La Critique de la raison pratique ou l'œuvre de la loi morale

Dans la *Critique de la raison pratique*, Kant développe l'idée que c'est par la liberté que la loi morale se trouve en nous ; il donne la définition suivante : « *L'autonomie de la volonté est le principe unique de toutes les lois morales et des devoirs qui y sont conformes.* »⁶⁰ Il ne s'agit nullement de trouver un bonheur

56. Deuxième section, p. 123.

57. *Ibidem*, p. 137.

58. *Ibidem*, p. 150.

59. *Ibidem*, p. 169.

60. *Critique de la raison pratique*, livre I, ch. I.

personnel que Kant rejette comme errement, contrairement aux philosophes des Lumières. Les concepts de bien et de mal, seuls objets de la raison pratique, sont *a priori* : ils entrent dans le monde sensible par l'intermédiaire d'un schème : « *Demande-toi si l'action que tu projettes, en supposant qu'elle dût arriver selon une loi de la nature dont tu fais toi-même partie, tu pourrais encore la regarder comme possible pour ta volonté.* »⁶¹

■ **Vous avez dit schème ?**

Pour Kant, il s'agit d'une loi universelle de la nature.

La loi est toujours première, le sentiment qu'elle inspire s'attaque à l'égoïsme et crée de la douleur, mais la raison produit le respect qui ne s'applique qu'aux personnes et non aux choses. On mérite le respect en agissant par devoir : « *Devoir ! nom sublime et grand, toi qui ne renfermes rien en toi d'agréable, rien qui implique insinuation, mais qui réclames la soumission (...) quelle origine est digne de toi, et où trouve-t-on la racine de ta noble tige ?* »⁶² Dans la « personnalité » qui appartient à la fois au monde sensible et au monde intelligible :

- dans le premier, les actions sont liées par un enchaînement rigoureux ;
- dans le second, un choix préalable et libre induit la responsabilité.

Le Souverain Bien

Le Souverain Bien peut être défini comme accord de la vertu et du bonheur. Mais poser cette « maxime » est soumis à deux conditions :

- postuler l'existence de Dieu parce que vertu et bonheur confondus ne peuvent exister dans le monde des phénomènes ;
- postuler que mon âme est immortelle parce que la perfection morale ne peut être atteinte en ce monde.

À ces deux conditions s'ajoute la liberté sans laquelle le Souverain Bien ne peut être réalisé.

61. Livre I, ch. II, p. 71.

62. Livre II, ch. III, p. 91.

L'ordre des choses et la morale forment le noyau de la doctrine de celui que Nietzsche surnomme ironiquement « *le Chinois d'Heidelberg* ».

La Critique de la faculté de juger, l'esthétisme en question

Le livre s'attache au jugement de finalité, c'est-à-dire à celui qui porte sur la convenance entre les moyens et une fin. Cette troisième et dernière critique explore également l'harmonie qui témoigne d'une possible participation à l'ordre divin. Il existe dans l'homme une troisième faculté après les principes *a priori* de la connaissance et de la moralité : le sentiment de plaisir et de déplaisir. Nous sommes en présence d'un jugement d'ordre esthétique et d'un jugement d'ordre téléologique.

Pour Kant, le principe de la faculté de juger est « *la finalité de la nature dans sa diversité* » ; cette finalité trouve son origine dans la seule faculté de juger réfléchissante. Il distingue :

- le **jugement déterminant** : quand l'universel est donné et qu'il s'agit de découvrir l'individuel (partir de l'idée d'homme et l'appliquer à Platon) ;
- du **jugement réfléchissant** : quand le particulier est donné et qu'il s'agit de découvrir l'universel (partir du sujet Platon et découvrir en lui la qualité d'homme).

Dans les deux cas, le jugement consiste à subsumer, c'est-à-dire à penser un objet individuel comme compris dans un ensemble (par exemple, un individu dans une espèce, une espèce dans un genre).

Les jugements dans l'œuvre de Kant

Les jugements de connaissance sont des jugements déterminants tels qu'ils sont exposés dans la *Critique de la raison pure* ; les jugements réfléchissants sont au centre de la *Critique de la faculté de juger*.

Le beau et le sublime

Le beau, première sorte de jugement esthétique, et la valeur esthétique sont caractérisés par quatre formules⁶³ :

63. Première section, livre I.

- le beau est l'objet d'une satisfaction désintéressée (entièrement libre) ;
- le beau est ce qui plaît universellement sans concept : le jugement de goût est toujours subjectif, il s'agit d'une « universalité subjective » ;
- le beau est la forme de la finalité d'un objet en tant qu'elle est perçue dans cet objet sans représentation d'une fin : l'harmonie d'un objet beau ne sert aucune fin extérieure à l'art ;
- est beau ce qui est reconnu sans concept comme l'objet d'une satisfaction nécessaire (nécessité subjective).

Le beau est fini, le sublime nous dépasse, il est traversé par l'idée d'infini : « *Est sublime ce qui du seul fait qu'on ne puisse que le penser révèle une faculté de l'esprit qui dépasse tout critère des sens.* » Le premier procure du plaisir, il est symbole de moralité ; le second du déplaisir parce qu'il est lié à la saisie de nos limites : l'océan déchaîné est sublime. Kant distingue :

- le **sublime mathématique** (qui contient l'idée d'infini en grandeur ; les pyramides...) ;
- du **sublime dynamique** (qui contient l'idée de puissance ; un tremblement de terre...) ⁶⁴.

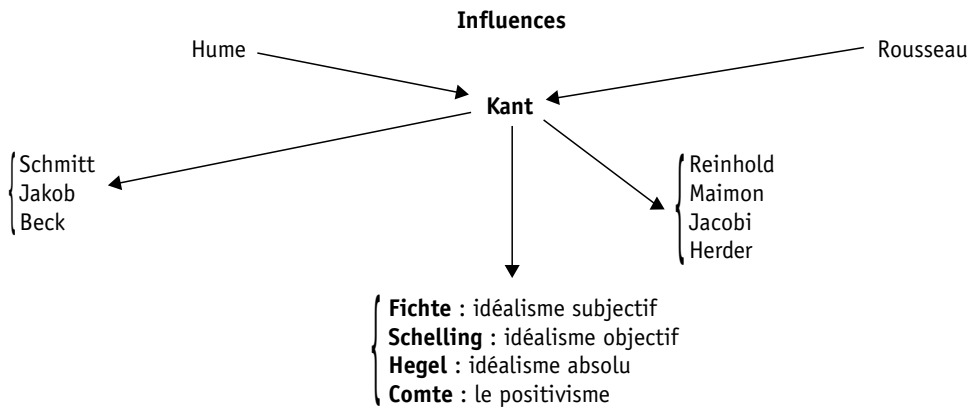
Le jugement esthétique affirme une harmonie entre nos facultés : imagination et entendement ; le jugement téléologique affirme une harmonie intérieure de la nature et concerne l'étude du vivant et de sa finalité interne. Cette unité est le signe d'un ordre auquel il faut se soumettre.

■ En guise de conclusion

La présente synthèse est plus que parcellaire et néglige par exemple le *Projet de paix perpétuelle* qui formule l'idéal et la réalisation d'une paix universelle dépendant de la raison pratique ou le *Traité de pédagogie* qui se fonde sur l'idée que l'homme ne peut vraiment devenir homme que par l'éducation. L'essentiel est de retenir que cette œuvre répond au « programme » préalablement défini :

64. Livre II.

- Que puis connaître ? Seulement les phénomènes.
- Que dois-je faire ? Mon devoir, obéir à la loi universelle.
- Que m'est-il permis d'espérer ? L'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.
- Qu'est-ce que l'homme ? Le citoyen du monde de la nature et de la liberté, du monde des phénomènes et du monde suprasensible (qui éclaire le précédent).



P a r t i e V

Le XIX^e siècle, les temps nouveaux





Le sujet dans l'histoire

Au lendemain de la Révolution française, s'ouvre un temps de contradiction où s'entremêlent les images de l'individu et celles de l'histoire : le premier est exalté par le romantisme où le sujet individuel et ses sentiments s'opposent à la rationalité du Siècle des Lumières, la seconde fait du philosophe un théoricien de l'histoire. L'avènement de la révolution industrielle bouleverse la donne en donnant naissance à un prolétariat ainsi qu'à une nouvelle manière de penser l'économie et donc le rapport de l'homme au monde matériel. Hegel est représentatif d'un siècle obsédé par la volonté de synthétiser en embrassant la totalité du savoir humain ; Tocqueville (1805-1859) en analysant la démocratie américaine introduit une véritable « modernité politique » où l'opinion éprise d'égalité joue un rôle majeur dans le gouvernement des régimes. Outre des pensées dites conservatrices sinon réactionnaires, comme celle de J. de Maistre, monarchiste catholique qui, oppose la foi et l'intuition à la raison, la science est l'idée clé de l'époque, son essor est à l'origine du développement de la raison positive de Comte ; Cournot rapproche (pour longtemps) science et philosophie jugées inséparables. Marx aspire à transformer radicalement la société ainsi que les courants utopistes, socialistes et anarchistes que les révolutions successives convainquent du bien-fondé de leur engagement. Déjà se dessine une pensée à contre-courant, celle de Schopenhauer, Kierkegaard et Nietzsche : la critique de la métaphysique renvoie au sujet, à la subjectivité, ouvrant les voies à l'établissement de nouvelles valeurs... mais pour quels gains ?

Chapitre 1



L'idéalisme allemand

Hegel (1770-1831)

« La seule idée qu'apporte la philosophie est cette simple idée que la raison gouverne le monde et que par suite l'histoire universelle est rationnelle. »

■ À la recherche du savoir absolu

Georg-Wilhelm-Friedrich Hegel naît à Stuttgart dans une famille de la petite bourgeoisie souabe. En 1780, il entre à l'école religieuse, l'illustre Gymnasium de sa ville natale et y reste onze ans. Après l'obtention de son diplôme de fin d'études secondaires, il est inscrit au *Stift* de Tübingen, séminaire de théologie protestante, à titre de boursier.

Des amitiés électives

Le jeune Hegel a pour condisciple Schelling et le poète Hölderlin ; ils admirent ensemble la cité grecque antique et se passionnent pour la Révolution française.

Il est *Magister philosophiae* en 1790 puis renonce, trois ans plus tard, à devenir pasteur pour être précepteur à Berne, puis à Francfort-sur-le-Main en 1798. Après avoir soutenu sa thèse d'habilitation à Iéna, il est *privatdozent* à l'université (maître

de conférence ouvrant un cours libre) en 1801, puis, l'année suivante fonde avec Schelling le *Journal critique de la philosophie*. En 1805, il est nommé professeur extraordinaire à Iéna, sur la recommandation de Goethe ; il renoncera à sa chaire au motif d'être trop mal payé. En 1806, il aperçoit Napoléon, le lendemain de la bataille d'Iéna : « *Je vis l'empereur, cette âme du monde.* » En 1807, il prend la direction de la *Gazette de Bamberg*, cette même année naît un fils naturel qui mourra en 1831. En 1811, il épouse Marie von Tucher dont il aura deux fils. Titulaire de la chaire de philosophie de l'université de Heidelberg en 1816, il est nommé à celle de Berlin en 1818, la place étant vacante depuis la mort de Fichte en 1814. En 1820, il est désigné membre de la commission de recherche scientifique du Brandebourg puis voyage (1822) en Belgique et aux Pays-Bas, à Prague et à Vienne (1824), à Paris (1827) où il rencontre Victor Cousin (1792-1867), fondateur de l'éclectisme spiritualiste et de l'histoire de la philosophie. Recteur de l'université, il côtoie Schelling à partir de 1829 ; le choléra l'emporte deux ans plus tard.

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Sur les religions des Grecs et des Romains</i>	1787
<i>Religion nationale et christianisme</i>	1793
<i>Vie de Jésus</i>	1795-1797
<i>La Position de la religion chrétienne</i>	1795-1797
<i>L'Esprit du christianisme et son destin</i>	1798-1799
<i>Orbitis planetarium*</i>	1801
<i>Différence des systèmes de Fichte et Schelling*</i>	1801
<i>Le Système de la moralité sociale</i>	1802
5 articles : <i>Sur l'essence de la critique philosophique ; Comment le sens commun comprend la philosophie ; Le rapport du scepticisme à la philosophie ; Foi et savoir ; Sur les manières de traiter scientifiquement du droit naturel*</i>	1802
<i>Cours d'Iéna</i> , 3 volumes	1803-1806

<i>La Phénoménologie de l'Esprit*</i>	1807
<i>Propédeutique philosophique</i>	1807
<i>Science de la logique*</i> , 3 volumes	1812-1816
<i>Précis de l'Encyclopédie des sciences philosophiques*</i>	1817
2 articles : <i>Compte-rendu des œuvres de Jacobi</i> (to. III) ; <i>Sur les débats des États de Wurtemberg*</i>	1818
<i>Leçons d'Histoire de la philosophie</i> , 3 volumes	1819-1828
<i>Leçons sur l'esthétique</i> , 3 volumes	1820-1829
<i>Principes de la philosophie du droit*</i>	1821-1831
<i>Leçons sur la philosophie de la religion</i> , 2 volumes	1832
<i>Leçons sur la philosophie de l'histoire</i>	1822-1831

*Les œuvres suivies d'un astérisque ont été publiées du vivant de l'auteur.

■ Une philosophie de la totalité

Hegel est un homme venu à la philosophie pour répondre aux préoccupations de son temps, qu'il s'agisse du bouleversement des institutions, de la Révolution française ou des guerres européennes. Il croit en l'esprit humain, estime que la réalité est intelligible, que l'histoire progresse... Ses premiers écrits sont directement dépendants de la philosophie de Kant ; dans la *Vie de Jésus*, il manifeste clairement son intérêt pour la question religieuse. Il gardera une profonde estime pour l'ermite d'Heidelberg et pour Rousseau, même s'il abandonne assez vite l'idéologie des Lumières.

Hegel s'efforce de penser l'unité des choses et du réel, de comprendre la réalité particulière sous l'aspect de la totalité, sans négliger de mettre en avant les lois qui président au développement de la pensée et du réel.

Le système, le « cercle de cercles »

Le dessein de Hegel est d'exprimer le mouvement spirituel total par lequel l'absolu se crée. Pour ce faire, il considère que la philosophie est un système, un « cercle de cercles » concentriques formant une sphère dynamique et tourbillonnante montant vers le Savoir absolu.

Comprise comme une « science totale », la pensée philosophique de Hegel s'appuie sur le concept rigoureux, seul garant qui permette à la vérité de trouver l'élément de son existence. Le philosophe va mettre en ordre un gigantesque ensemble de concepts où l'Idée tient la première place.

■ **Vous avez dit Idée ?**

L'Idée est ici une réalité spirituelle qui tend à devenir consciente.

Au travers de cette conception de l'Idée, c'est la vie impérissable qui se déploie dialectiquement, passe de la thèse à l'antithèse et à la synthèse des moments contradictoires. C'est sur cette notion de contradiction que repose le principe même d'enrichissement permanent du devenir, elle est le moteur du réel comme de la pensée, la condition de tout dynamisme, de toute vie.

■ **La phénoménologie de l'esprit**

Le projet de Hegel peut paraître démentiel, il est ambitieux, englobant. Il l'annonce depuis 1802, cinq ans plus tard, il publie une « introduction » : *La Phénoménologie de l'Esprit*.

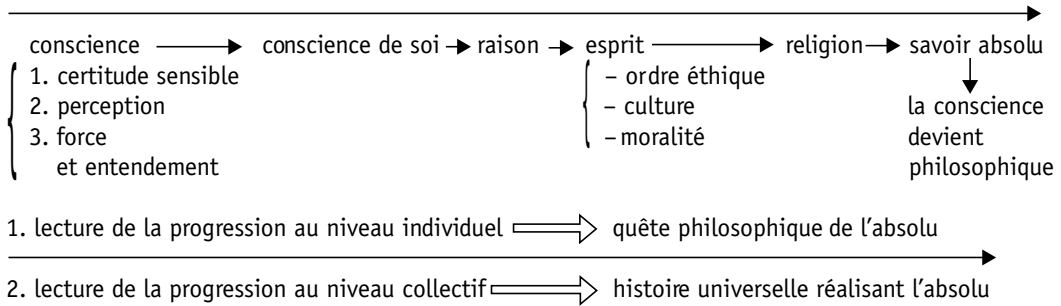
■ **Vous avez dit phénoménologie ?**

Phénoménologie signifie littéralement « science de ce qui apparaît ».

Dans cette encyclopédie spéculative, Hegel dresse le tableau du chemin parcouru par la conscience : elle s'élève de la certitude sensible (premier contact avec l'objet) vers le savoir absolu où plus aucune opposition ne résiste. « *Le Savoir absolu est précisément cet ensemble, ce «cercle de cercles», et rien d'autre. Il est la recension systématique de tout ce qui est « arrivé » à l'homme, conscience se faisant esprit, dans les multiples domaines de son expression. Il ne figure pas sur le cercle, parce qu'il est le cercle¹.* »

Le vrai, c'est le tout. L'accès au savoir absolu se fait par étapes recouvrant l'analyse développée dans le livre :

1. F. Châtelet, *Hegel*, Paris, 1968, p. 79.



La conscience philosophique

L'entendement, c'est la pensée finie, la faculté de l'universel abstrait ;

La raison, c'est la force intérieure qui permet à l'homme de dépasser son être (limité) et de s'unir aux forces de l'être objectif ; il pousse l'homme à connaître le fini et à y demeurer : éprouvant la contradiction, l'être profond de l'entendement se manifeste ; L'infinité de l'esprit fait craquer les cadres de l'entendement ; l'homme est essentiellement esprit ; « l'essence de l'esprit est formellement la liberté » ; « Il ne conquiert sa vérité qu'autant qu'il se retrouve lui-même dans l'absolu déchirement (...) La force de l'esprit, c'est de regarder le négatif et d'y demeurer. Demeurer ainsi dans le négatif est la puissance magique qui le transforme en être. »

Hegel présente lui-même son ouvrage : « *La phénoménologie de l'esprit doit remplacer les explications psychologiques ou expositions abstraites sur le fondement du savoir. (...) La richesse des phénomènes de l'esprit qui paraît à première vue un chaos est rangée dans un ordre scientifique qui les expose selon leur nécessité, en cet ordre, les phénomènes imparfaits se dissolvent et passent en des phénomènes supérieurs qui constituent leur vérité prochaine. Ils trouvent finalement leur dernière vérité dans la religion et ensuite dans la science comme résultat du tout.* »²

Il s'agit d'un projet éminemment éducatif où le progrès de la conscience passe par une intériorisation de l'expérience et une intériorisation du passé humain grâce à la mémoire.

L'individu s'éduque en s'appropriant :

- les grandes expériences du passé de l'humanité qu'il revit en quelque sorte,
- mais aussi l'histoire et les œuvres laissées en héritage.

2. In Hoffmeister, *Introduction à la phénoménologie*.

Le mouvement dialectique

L'essentiel de cette éducation repose dans « le mouvement dialectique » grâce auquel les figures passent les unes dans les autres et c'est en cela que la phénoménologie est, pour Hegel, une science. Cette « méthode » dialectique est fondée sur le mouvement compris comme principe intrinsèque (interne) de la réalité, elle dégage une saisie conceptuelle de ce mouvement. Comme chez Aristote, le mouvement est pour Hegel, l'âme des choses, pour la simple raison que partout il y a tendance, conflit (qu'il faut résoudre), négations (qu'il faut dépasser).

En comprenant le mouvement de l'histoire passée, l'esprit comprend la philosophie : Hegel dit que « *la chouette de Minerve prend son envol au crépuscule* ». Le philosophe pose la « conciliation » comme la synthèse des opposés ; il entend par « conservation » deux choses : la suppression et la conservation. S'il n'y a pas d'opposition absolue, toute opposition est, en revanche, une relation et suppose une unité entre opposés. « *Elle inclut idéalement ce qu'elle exclut réellement. Le singulier est un universel particularisé.* »³ Le principe fondamental est que la partie (que ce soit un être ou un concept) ne manifeste sa vérité que dans le tout, en renonçant à se poser isolément.

Les trois termes de la dialectique hégélienne

Les trois termes : thèse, antithèse, synthèse, reproduisent le mouvement où s'exprime toute réalité.

Bien que reprise par Marx dans la *Misère de la philosophie*, cette fameuse triade ne constitue pas la dialectique hégélienne proprement dite. Elle est davantage :

- le rapport du particulier à l'unité,
- une recherche de l'absolu comme ce qui est totalement déterminé du dedans et non plus du dehors : « C'est le concept uni, d'une unité vivante et concrète, à l'intuition, l'Idée s'incarnant dans le phénomène dont elle est l'intelligibilité, c'est la vérité de ce qui est surmonté. »⁴ ;

3. M. Régnier, *Hegel*, in *Histoire de la philosophie*, Encyclopédie de la Pléiade, tome II, p. 858.

4. Régnier, *op. cit.*, p. 860.

- une totalisation où l'abstrait s'exprime en construction, déduction, réalisation de l'idéal, réflexion (dans le sens de retour sur soi après s'être réfléchi dans un opposé), réconciliation, justification, médiation...

La dialectique du maître et de l'esclave

La plus célèbre des figures analysées par Hegel⁵ décrit le passage de la conscience à la conscience de soi : deux consciences qui se rencontrent tendent à entrer en conflit dans le but de se faire reconnaître : « *Toute conscience poursuit la mort d'un autre.* » Alors que le maître accepte le risque de mort, l'esclave reste attaché à la vie ; c'est en risquant sa vie que l'on accède à la conscience authentique de soi-même : « *On ne se pose qu'en s'opposant.* » Il s'agit là d'une « négativité hégélienne » ou la pensée et l'assomption de la mort viennent donner sens à la vie. Le travail fait plus encore que ce risque accéder la conscience à l'objectivité.

La révolution dialectique

La dialectique s'opère ainsi : l'esclave qui satisfait les besoins du maître est une chose au regard de ce dernier ; il dépend de lui dans cette mesure. Lorsque l'esclave prend conscience de cette dépendance par le biais du travail, il peut s'engager sur la voie de la libération qui fera de lui le maître du maître, celui-ci devenant l'esclave de son esclave. Cette « inversion dialectique », transposée dans le domaine historique s'appelle une révolution. Et Marx y puisera une part de son inspiration.

Hegel analyse ensuite trois attitudes constituant trois moments fondamentaux, à ses yeux sans issue :

- le stoïcisme : on se contente à tort d'une liberté abstraite indépendante du monde ;
- le scepticisme : la liberté y est illusoire et intérieure ;
- la conscience malheureuse : celle du judaïsme (religion du désespoir) et celle du christianisme (religion de la séparation d'avec Dieu et de l'unité perdue), qui ne peuvent connaître le repos.

Cette dernière est une étape décisive : la douleur de la conscience lui permet de se découvrir elle-même comme déchirée. Cette « négativité » est le mouvement même de l'esprit allant au-delà de lui-même et cherchant, dans la raison, à retrouver l'unité perdue

5. Développée dans la partie « Conscience de soi » (4^e étape de la *Phénoménologie*).

qui guérirait l'âme de son déséquilibre profond. La raison, synthèse de la conscience et de la conscience de soi, est unité de la pensée et de l'objet, de la certitude subjective et de la vérité objective.

Deux types de Raison

Hegel distingue la « Raison observante » (vouée à l'observation de la nature) à laquelle succède la « Raison active et pratique » (qui s'affirme dans ce qu'elle fait et recherche l'universel).

Toute tentative individuelle conduit au désespoir, il faut donc dépasser la simple individualité et accéder à « l'esprit » qui s'incarne dans l'esprit d'un peuple. La conscience collective est le fruit d'un passage : « *Le Moi est devenu un Nous et le Nous un Moi.* »

L'esprit

Hegel décrit l'évolution historique de la conscience collective en prenant pour exemple trois périodes censées correspondre à l'esprit subjectif, la conscience, la conscience de soi et la raison :

- l'esprit vrai, l'ordre éthique : de la cité grecque à l'Empire romain, à la sérénité (et à l'immédiateté) succède le déchirement ;
- l'esprit devenu étranger à soi-même, la culture : de la féodalité à la Révolution ; c'est le temps de la division, un des plus caractéristiques de la conscience malheureuse. Les Lumières qui nient le monde de l'au-delà, la Révolution française suivie de la Terreur (furie de la destruction), sont un long moment de déchirement ; il s'agit d'une œuvre de mort qui n'a rien accompli ;
- l'esprit certain de soi-même, la moralité où Hegel critique la vision morale de Kant : « *La conscience vit dans l'angoisse de souiller la splendeur de son intériorité par l'action et l'être-là, et pour préserver la pureté de son cœur, elle fuit le contact avec l'effectivité et persiste dans l'impuissance entêtée, impuissance à renoncer à son Soi (...) dans cette pureté transparente de ses moments, elle devient une malheureuse belle âme, comme on la nomme, sa lumière s'éteint peu à peu en elle-même.* »⁶

Critique de Kant

En se contentant de contempler sa beauté intérieure et en refusant l'action, la « belle âme » est vouée à n'être rien.

6. Aubier, tome II, p. 189.

La religion

Elle est comprise comme la conscience de soi de l'esprit absolu présent sous diverses formes :

- la religion de la nature (religions orientales avec une religion des animaux) : l'absolu est représenté par l'être de la nature (plantes, animaux) ;
- la religion esthétique (la Grèce) où prédominent l'art et la conscience esthétique ;
- la religion révélée (christianisme) où l'esprit est en soi et pour soi.

Vers l'unité du savoir

La dernière étape est celle où l'esprit peut enfin espérer se réconcilier avec lui-même et en finir avec la conscience malheureuse. Le savoir absolu énonce en effet l'ultime réconciliation : unité de l'objet et du sujet, du fini et de l'infini ; la totalisation est définitive.

Le Cercle du Savoir absolu pensé par Hegel a été admirablement transposé par A. Kojève qui en donne une lecture modernisée afin de mieux en comprendre le mouvement :

Une célèbre triade

Comme on peut le constater dans ce schéma circulaire, Hegel emploie une triade célèbre qui sont des expressions dialectiques :

En-soi, c'est l'Idée, objet de la Science de la Logique, l'abstrait, l'immédiat, le fini ; il a un sens souvent péjoratif ;

Pour-soi, c'est l'étape de la sortie hors de soi de l'en-soi, qui s'est nié, qui a passé à l'être pour l'autre puis qui revient à soi et nie la négation de soi ;

En-soi-et-pour-soi, c'est le moment de retour sur soi de l'en-soi extériorisé mais enrichi après la phase de pour-soi ; plus simplement, il s'agit d'une disposition, d'une capacité : l'être en germe s'oppose à l'actualité. Hegel emploiera tardivement ces expressions pour qualifier trois états de l'être spirituel :

- en-soi : l'individu encore naturel, sans conscience de soi ;
- pour-soi : le rapport à l'autre, la différence ;
- en-soi-et-pour-soi : synthèse des deux premiers, unité d'une différence.

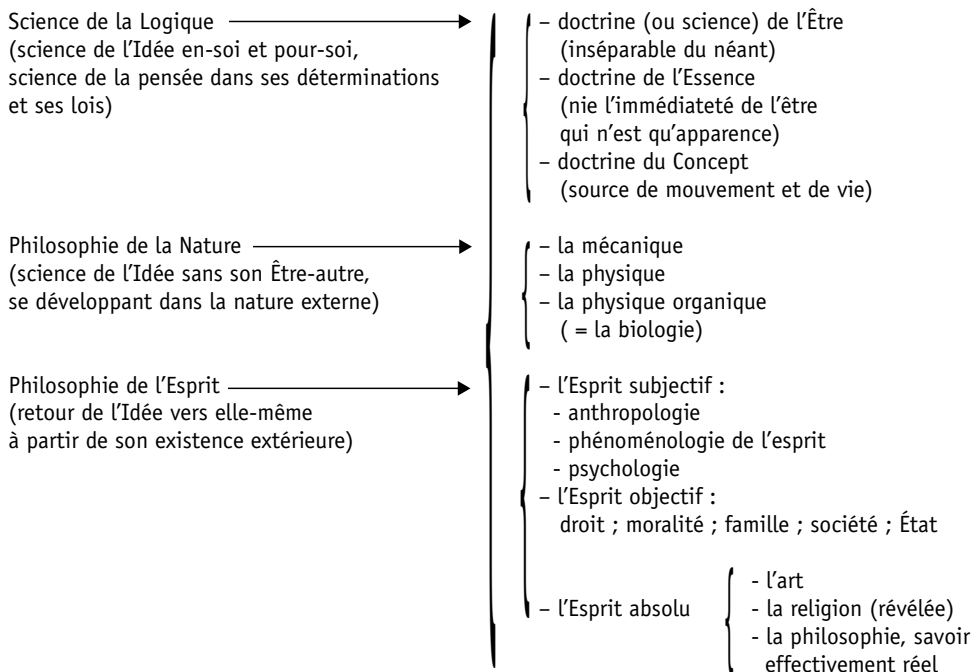
Hegel achève la *Phénoménologie de l'Esprit* par un texte lyrique et baroque, parfois confus et cependant poétique : « *Le but, le savoir absolu, ou l'esprit se cachant lui-même comme esprit, a pour voie*

d'accès la recollection des esprits, comme ils sont en eux-mêmes et comme ils accomplissent l'organisation du royaume spirituel. Leur conservation, sous l'aspect de leur être-là libre se manifestant dans la forme de la contingence, est l'histoire ; mais sous l'aspect de leur organisation conceptuelle, elle est la science du savoir phénoménal. Les deux aspects unis, en d'autres termes l'histoire conçue, forment la recollection et le calvaire de l'esprit absolu, l'effectivité, la vérité et la certitude de son trône, sans lequel il serait la solitude sans vie. »⁷

■ L'Encyclopédie des sciences philosophiques

Il y a un préalable à cet ouvrage : une philosophie sans système n'a rien de scientifique ; le point de départ est la décision libre de philosopher. Hegel a lui-même donné le plan lumineux de son ouvrage ; sa lecture nous permet d'entrer dans le détail du fonctionnement de sa pensée :

L'ouvrage suit trois moments :



7. *Phénoménologie de l'esprit, op. cit.*, tome II, p. 312.

Hegel ne cessera d'augmenter ce résumé, ce « livre de cours » : l'édition de 1827 passe de 126 à 576 pages, la troisième (1830) en compte 658, celle publiée après sa mort et adjoignant ses notes en compte 1 650 ! Cette œuvre majeure, qui reprend les thèses de la *Phénoménologie*, est son « système ».

Pour résumer, la logique montre :

– **Dans un premier temps** que les catégories sont nécessaires en tant qu'elles forment un tout ; Hegel remplace ici la logique rationnelle par une logique du mouvement autonome du concept ou de l'esprit qui se produit lui-même. Le mouvement dialectique suit un ordre ternaire, chaque triade de catégorie étant insérée dans une triade supérieure jusqu'à la triade suprême (être, essence, concept) :

- logique de l'être = de l'immédiateté ;
- logique de l'essence = de la réflexion, des relations ;
- logique du concept = de la liberté (du sens).

L'idée absolue est la synthèse de toutes les catégories.

« La science est identique à l'être, non seulement parce que les lois de la pensée sont aussi celles de l'être, mais parce que le mouvement de l'être aboutit au concept pleinement réalisé. » (Régnier).

– **Dans un second temps**, la philosophie de la nature souligne l'existence d'analogies et de relations dialectiques entre intérieur et extérieur, général et particulier, les phénomènes matériels peuvent ainsi être désignés par le terme d'« esprit ». L'esprit s'extériorise dans la nature et par ce mouvement se reconnaît et cherche à se conquérir lui-même.

– **Dans un troisième temps**, la philosophie de l'esprit explore les phénomènes humains ; partant de l'esprit subjectif (l'esprit comme sujet, comme conscience individuelle opposée à un objet), il introduit l'esprit objectif, véritable milieu spirituel dont la réalité est de nature historique, par oppositions aux idées pures. Cette histoire englobe les mœurs, les usages, les lois, les formes sociales, morales et politiques. L'homme y est décrit comme un être historique.

– **Dans un dernier temps**, l'esprit absolu (c'est-à-dire illimité) est le point supérieur de l'expérience humaine : l'art, la religion, la philosophie. C'est par eux que l'homme se réalise parce que l'esprit est pleinement esprit et qu'il est conscient d'être tel. Ces trois moments sont

soumis à un progrès interne dans les formes et dans l'histoire ; dans l'art : progrès dialectique de l'architecture à la sculpture, la peinture, la musique, la poésie, allié à un progrès des anciens aux modernes, par exemple. Abordant les preuves de l'existence de Dieu, comprise comme ce qu'il y a de plus profond dans l'esprit, Hegel analyse les trois arguments qui prouvent son existence :

- **preuve cosmologique** : tirée de l'être et du fini en général ; l'argument répond à la philosophie qui ne dépasse pas la notion de substance ;
- **preuve téléologique** : tirée du fini comme adapté en manifestant une finalité ; l'argument répond au monothéisme de type judaïque ;
- **preuve ontologique** : tirée du concept, on passe du concept de Dieu à l'existence de Dieu ; l'argument répond au christianisme (le plus élevé). L'État moderne est possible grâce au christianisme réformé : Hegel était partisan d'une monarchie constitutionnelle et d'un État chrétien. Selon lui, la philosophie est la « vérité » de la religion.

■ La Philosophie du droit

Il s'agit également d'une encyclopédie, d'après Hegel « un manuel », « un fil conducteur » dont le contenu pourrait être inséré dans l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* au chapitre consacré à l'esprit objectif et qui concerne le droit civil, pénal, politique et la moralité subjective (le droit étant considéré comme un moment antérieur à la moralité).

Pour Hegel, le droit désigne la liberté ou « *l'existence de la volonté libre* », le sens déborde la sphère du droit abstrait et englobe la moralité et l'État dont il s'efforce de construire une philosophie réaliste, sans négliger de broser une histoire universelle ; l'État est lui-même une abstraction, alors que les peuples sont l'instrument de l'esprit du monde.

La philosophie selon Hegel

Hegel définit la philosophie comme la découverte du rationnel car « *ce qui est rationnel est effectif et ce qui est effectif est rationnel* ».⁸

8. Préface, Vrin, p. 55.

Par ailleurs, le système du droit est le royaume de la liberté réalisée.⁹

Le livre est divisé en trois parties :

- **Le droit abstrait** : « *Sois une personne et respecte les autres comme personnes.* » Il concerne la propriété privée qui incarne le droit de l'esprit sur les choses et suppose un contrat exprimant l'unité des volontés (respect du bien d'autrui). Le non-respect est crime et négation du droit ; la peine ou la punition suppose que l'homme n'a pas été digne de sa liberté subjective, il n'a pas été à la hauteur d'une loi universelle.
- **La moralité subjective** : la moralité trouve son fondement dans l'autodétermination, le choix qu'opère le sujet est arbitraire (critique de Kant et de la « mauvaise ironie » des romantiques qui ne respectent aucune valeur).
- **La moralité objective** : elle est nécessaire pour pallier l'effondrement de la moralité subjective ; elle comprend : la famille que le mariage légitime et qui prend forme dans le patrimoine – mais elle conserve un caractère subjectif ; la société civile qui rassemble un ensemble d'hommes réunis dans un système économique de dépendance réciproque, malgré les conflits et l'opposition des classes ; il faut privilégier la coopération : en travaillant chacun pour soi, chacun travaille pour les autres.

L'État hegelien

Il est le moment suprême de l'esprit objectif, sa pleine réalisation, c'est en lui que la liberté trouve sa pleine et entière expression ; son organisation porte le nom de Constitution. L'idée d'État donne naissance à une histoire universelle où les peuples sont les instruments inconscients de l'esprit.

■ L'art et l'histoire

Tout survol de la pensée de Hegel suppose d'évoquer sa conception de l'esthétique et ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire*. Les deux sont des cours ; la première œuvre, aux dimensions monumentales, est consacrée à la beauté artistique que Hegel situe entre le sensible et la pensée pure ; il la préfère de loin à la beauté naturelle puisque

9. Introduction, p. 71.

l'art est une œuvre de l'esprit ; la seconde est comprise comme une réalisation de l'esprit à même de produire du sens.

– **L'esthétique** est la science du beau artistique ; par elle, l'art est considéré comme la première forme de conscience de l'Absolu, avec la religion et la philosophie. L'art est l'esprit se prenant pour objet : « *L'esprit ne retrouve que lui-même dans les produits de l'art.* »¹⁰ Il ne saurait être une simple imitation de la nature. Enfin, il appartient au passé pour avoir cessé d'exprimer l'Idée, au profit de la religion.

Le Beau est la manifestation sensible de l'Idée, telle est son essence. Hegel distingue trois moments essentiels de l'histoire de l'art :

- **l'art symbolique** : où la parfaite adéquation entre le contenu (infini) et la forme (finie) est absente et manifeste un déséquilibre ; l'architecture en est la forme symbolique ;
- **l'art classique** : caractérisé par un équilibre réel entre la forme sensible et l'idée, il recherche une représentation sensible adéquate : c'est le cas de la statuaire grecque où l'unité de l'idée et de la forme célèbre la forme humaine ; l'art romain est un signe de régression ;
- **l'art romantique** : l'esprit s'affranchit de la matière et l'idée s'enrichit ; l'infini est ici porté par une subjectivité (incarnée par le Dieu des chrétiens). Pour Hegel, il n'y a d'art que chrétien : la peinture en premier lieu, et par excellence, puis dans les arts de l'intériorité que sont la musique (qui fait « *résonner l'âme* ») et la poésie (qui manifeste une abstraction croissante), sommet de la hiérarchie parce que son élément est le langage, la sensibilité qui fait signe vers l'esprit.

La mort de l'art

À ce moment, l'esprit tend à dépasser l'art en religion ; l'art romantique est donc appelé à mourir puisque la forme artistique, même supérieure, ne satisfait plus les besoins de l'esprit : il passe à la représentation par la religion, puis au concept, par la philosophie.

10. *Esthétique*, Aubier, tome I, p. 22.

– **La philosophie de l'histoire** est également conçue comme réalisation de l'esprit et production de sens. Hegel distingue :

- **l'histoire originale** où, dans le récit des faits, l'historien transmute l'éphémère en un équivalent spirituel ;
- **l'histoire réfléchissante** où l'actualité est transcendée, l'historien traitant le passé comme « actuel en esprit » ;
- **l'histoire universelle** ou histoire philosophique qui se place du point de vue de la raison universelle où les événements relatés possèdent un sens et une logique interne.

Hegel divise ensuite ses leçons en quatre parties correspondant aux quatre moments de l'histoire universelle :

- **le monde oriental**, première forme qui exprime l'Esprit universel : la Chine, les Mongols, l'empire de l'Inde ; seul l'empereur est libre. Ce monde s'actualise uniquement en Grèce, terre de l'esprit ;
- **le monde grec** qui « *nous offre le spectacle serein de la fraîche jeunesse de la vie de l'esprit* ». Il entre en déclin à partir de la mort d'Alexandre, avec la conquête romaine et la fin de la Cité ; il n'est plus un lieu de liberté politique ;
- **le monde romain** à qui nous devons le développement du droit positif ; en lui, domine l'entendement abstrait. Le christianisme le renouvelle en l'anéantissant ; tous les hommes sont appelés au salut. Dans ces deux mondes, seuls quelques-uns sont libres ;
- **le monde germanique**, c'est-à-dire chrétien, qui a pour fin de réaliser pleinement la liberté qui se construit au cours de l'histoire. L'État, idée divine, et la Révolution française permettent à la Raison universelle de venir au jour. Dans ce monde, tous sont libres.

Nul besoin de dresser un schéma des influences que Hegel exerça puisque sa philosophie va révolutionner les manières de penser et ce jusqu'à nos jours ; aucune génération de penseurs et d'intellectuels n'échappa à la durable fascination que son œuvre suscita, de Marx à Lacan, en passant par Lénine, Sartre et Merleau-Ponty, pour ne citer qu'eux.

Fichte (1762-1814)

« Le Moi pose originellement son propre être. »

■ L'âge d'or est devant nous

Johann Gottlieb Fichte naît à Rammenau près de Dresde, dans une famille pauvre. Grâce à un seigneur local, il entreprend des études devant le mener au pastorat. Il quitte le collège en 1780 pour l'université d'Iéna, puis celles de Wittenberg et de Leipzig. Il décide de devenir précepteur, vivote, se rend à Zurich pour y éduquer les enfants d'un aubergiste. Il y rencontre sa future femme, Marie Rahn, fille de banquier.

Dans le sillage du maître de Königsberg

La découverte de l'œuvre de Kant lui donne envie de devenir philosophe... Il continue à être précepteur, à Varsovie, puis rentre par Königsberg pour y rencontrer le « maître » qui approuve son *Essai d'une critique de toute révélation*.

Il se marie en 1793 à Zurich, élabore sa pensée politique et métaphysique. L'année suivante, il est nommé professeur à Iéna où il reste cinq ans avant d'être contraint de démissionner pour cause d'athéisme. Après Erlangen et Königsberg où il se fait chahuter par ses étudiants, il est nommé professeur à la nouvelle université de Berlin, puis élu recteur. Ses fameux *Discours à la nation allemande* éclairent de leurs feux un homme que les échecs vont aigrir, il ne publie guère sinon des exposés « populaires » de sa doctrine et s'occupe de politique ; il soutient d'interminables polémiques entre Schelling et les romantiques, avant de mourir lors d'une épidémie de typhus à Berlin.

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Essai d'une critique de toute révélation</i> , sans nom d'auteur	1792
<i>Méditations personnelles sur la philosophie élémentaire</i>	1793
<i>Contributions... sur la Révolution française</i>	1793

<i>Principes de la doctrine de la science</i>	1794
<i>Doctrin de la science ; Leçons sur la destination du savant ; Droit naturel ; Morale</i>	1799
<i>Destination de l'homme</i>	1800
<i>L'État commercial fermé</i>	1800
<i>Rapport clair comme le jour</i>	1801
<i>Initiation à la vie bienheureuse</i>	1801
<i>Doctrin de la science</i>	1804
<i>Rapport sur le concept de la Doctrin de la science et le destin qu'elle a connu jusqu'ici</i>	1806
<i>Le Patriotisme et son contraire</i> (dialogues)	1807
<i>Discours à la nation allemande</i>	1807-1808
3 volumes d'Œuvres posthumes publiés par son fils	1835

■ Le père de la philosophie moderne

Ses idées étaient démodées dès l'essor de la philosophie de Schelling, au début du siècle ! Il n'empêche que cet autodidacte mérite plus qu'une mention puisque certains voient en lui « *le père de la philosophie moderne* », tel Schopenhauer.

Le mouvement de l'histoire humaine naît de l'opposition entre despotisme et liberté, monarchie et république. Philosophie et politique sont indissociables. Partageant la conception développée par Rousseau sur la volonté générale, Fichte en vient à penser à la problématique de l'intersubjectivité.

■ Vous avez dit intersubjectivité ?

On désigne par ce terme l'ensemble des relations existentielles créées par la communication, s'opérant entre les consciences individuelles, dans la réciprocité.

Comprendre la nature du rapport à l'autre permettra de comprendre le fondement de la politique, mais aussi le sens du monde, d'envisager une théorie du droit et de la morale. Toute la philosophie de Fichte est une démonstration « scientifique » de la liberté ; son idéal pratique est la liberté qui trouve sa loi en elle-même : « *Elle est à la fois cohérence et invention ; elle est*

fidélité à la raison et effort pour penser par soi-même ; mais elle est aussi renouvellement de soi, progrès de la raison en soi-même, éducation des autres ; car la liberté personnelle est inséparable de la liberté d'autrui. »¹¹

La liberté : une exigence rationnelle

Fichte reproche au criticisme de Kant d'avoir sauvé la liberté au prix du savoir absolu ; il ne faut pas chercher le fondement de la représentation du côté de l'objet et tomber sur la chose en soi, totalement inconnaissable. L'absolu n'est pas une réalité hors de la pensée, il est dans l'activité radicale de l'esprit. Toute réalité qui lui est étrangère devra être écartée afin de conserver la conformité de la pensée et de l'être. Or, l'unité de la conscience et du réel, c'est le Moi.

La théorie du Moi

Cette théorie n'est pas simple, mais on ne peut en faire l'économie puisque c'est sur elle que tout le système repose.

Le système de Fichte

Ce système de pensée se met en œuvre du principe d'identité (loi fondamentale de tout savoir) au « Moi absolu ».¹²

Le principe d'identité est simple, il dit $A = A$; Fichte le traduit ainsi : le A qui est et ainsi le A qui est posé. Le moi = moi, on passe du formel (la logique) au transcendantal, du principe d'identité à une formule qui exprime le rapport de la condition (position de A) au conditionné (être de A). Le moi absolu, fondation universelle de tout savoir, est toute la réalité. Le principe de base est le suivant : « *Le Moi pose originairement son propre être.* » De ce premier principe dépendent les autres :

- le non-Moi est, au nom du principe de contradiction (non-A n'est pas = A) ;
- le Moi est divisible (synthèse des deux premiers).

11. E. Bréhier, *Histoire de la philosophie, op. cit.*, tome III, p. 603.

12. Exposé dans les *Principes de la doctrine de la science*. Première partie.

Moi et non-Moi, au lieu de se détruire, se limitent en étant divisibles d'où la formule d'ensemble : « *J'oppose, dans le Moi, un non-Moi divisible au Moi divisible* » qui donne naissance à deux propositions qui rendent la représentation possible :

- « *Le Moi pose le non-Moi comme limité par le Moi* » : la proposition fonde la philosophie pratique ;
- « *Le Moi se pose lui-même comme limité par le non-Moi* » : la proposition fonde la philosophie théorique.

Le Moi comme intelligence est la cause de toutes les formes de représentation. On peut dire qu'elle est une « unité active autonome » ; le monde de l'expérience est une sorte de projection inconsciente du Moi que Fichte nomme « non-Moi ».

Un idéalisme pratique

Nous ne pouvons connaître que l'apparence des choses en elles-mêmes. Il s'agit ici d'un idéalisme pratique fondé sur l'action dont la tâche est d'affirmer la souveraineté du Moi sur le non-Moi, de l'esprit sur l'univers : « *l'opposé doit être nié jusqu'à ce que l'unité absolue soit produite.* »

– **La philosophie théorique** analyse le Moi vivant et donc la conception de soi et du monde, Fichte parle d'« *histoire pragmatique de l'esprit humain* », de phénoménologie de l'esprit en somme, et divise cette histoire en étapes où l'esprit s'élève de l'intuition sensible à la réflexion comme jugement et raison. À son terme, cette évolution permet au sujet de devenir « *raison réfléchissante* », une fois parcouru ce cheminement éducatif, cette philosophie première.

– **La philosophie pratique** pose la question du sens de l'existence : le moi est ouverture à l'être ; il se comprend en s'ouvrant, il entend dépasser l'être pour établir son identité avec soi. Il « doit » être absolu, tel est « l'idéal » de la conscience, le devoir-être. Le moi est un effort infini pour se réaliser lui-même, son essence est « progrès », tension vers l'idéal. C'est la totalité de l'homme qui s'exprime ici comme devoir et l'objet de ce devoir est l'existence absolue. Le véritable fondement de la connaissance est ainsi « devant elle » : « *L'âge d'or n'est pas derrière nous, mais devant nous.* »¹³ En somme, l'absolu, c'est le projet. Les consciences se lient les unes aux autres et composent l'ordre moral du monde en « construisant » le divin.

13. *Principes*, § 5.

La liberté du moi

En s'opposant à la résistance du non-Moi – force cachée qui procède du monde extérieur –, la liberté du moi, cet absolu, agit et lutte pour sa liberté : il ne peut s'affirmer réellement que par l'effort qu'il accomplit en essayant de vaincre sans cesse les obstacles provenant de la nature.

L'homme, la conscience, le savoir

L'homme ne peut être lui-même que parmi les hommes. Et donc la communauté est essentielle. Le sujet découvre la liberté d'autrui dans son regard (Sartre et Lévinas s'en souviendront) ; le but final de l'homme est la réalisation d'une communauté d'êtres libres formant une « *unité des consciences* », chacune étant placée devant « son » devoir, qui n'appartient qu'à elle et qui marque sa place dans l'histoire des consciences¹⁴. Le mal devient le contraire du progrès : l'homme mauvais est inerte et inactif ; la paresse est le mal radical, elle pousse dans la voie des habitudes où la liberté s'enlise. L'éducation est le seul remède. Elle est confiée à un savant, « *prêtre de la vérité* », véritable apôtre social qui enseigne par l'exemple autant que par la parole. Pour Fichte, l'action est au commencement ; la liberté n'a besoin de rien d'autre que d'elle-même pour se déclarer – telle est la leçon de la Révolution française qui l'impressionna : l'homme est libre quand il se dit libre car c'est en le disant qu'il se fait libre.

L'être est la condition du savoir

Dans les cours de 1801, Fichte précise que ce n'est que dans l'acte libre, qui consiste à penser et à savoir, que se réalise l'essence même du savoir, « *l'être-pour-soi absolu* » : la conscience, qui est d'abord activité, se pose librement et présuppose un Être absolu. Ce n'est plus ici le savoir qui est la condition de l'être, mais l'être qui est la condition du savoir. L'action de savoir est une véritable pratique.

Le premier « socialiste » inspire les nazis

La liberté de l'individu dépend du système politique et économique en place. La misère est le fruit du mercantilisme où les intérêts du grand nombre sont sacrifiés à l'avantage de quelques-uns qui profitent du développement du commerce extérieur.

14. In *Initiation à la vie heureuse*.

D'où la thèse de l'*État commercial fermé* qui prône la division du travail, le droit de chacun de vivre du travail qu'il a choisi ou qui lui est imposé en fermant l'État au commerce extérieur, la communauté économique se suffisant à elle-même dans ses « frontières naturelles » ; les travailleurs peuvent être orientés par l'administration dans telle branche selon les besoins du moment, un système d'examen et de prime sert de base à la répartition des travailleurs, l'État veille à faire respecter un équilibre entre catégories socioprofessionnelles... Ces réformes font de Fichte le premier auteur « socialiste » de l'histoire.

Un patriotisme pangermanique

Les *Discours à la nation allemande* de Fichte exalte un patriotisme pangermanique exacerbé par l'occupation napoléonienne (Napoléon est traité d'« *homme sans nom* ») consécutive à la paix de Tilsitt : « *C'est vous qui, parmi tous les peuples modernes, possédez le plus nettement le germe de la perfection humaine et à qui revient la préséance dans le développement de l'humanité... si vous sombrez, l'humanité tout entière sombre avec vous sans espoir de restauration future.* »

Ces envolées lyriques seront largement instrumentalisées par les nazis, ainsi que :

- sa conception organique de l'État, pensant qu'« *entre l'homme isolé et le citoyen, il y a le même rapport qu'entre la matière brute et la matière organisée* » ;
- sa conception messianiste du nationalisme où la « nature » du peuple allemand révèle sa vocation universelle ;
- sa conception machiavélienne de la nature humaine : « *Quiconque veut fonder un État doit supposer d'avance les hommes méchants.* »¹⁵ ;
- sa conception d'une économie autarcique et de la planification totale ;
- sa conception de l'essence de l'État absolu où toutes les forces individuelles sont mises au service de l'espèce, c'est-à-dire de tous les citoyens ;
- sa conception d'un État qui « *dans ses rapports avec les autres États (estime qu'il n'y a) ni loi, ni droit, si ce n'est le droit du plus fort* ».

15. In *Machiavel comme écrivain*, 1805 ; traduction Ferry et Renaud, Paris, 1980.

Schelling (1775-1854)

« Ne pas aboutir fait ta grandeur... »

■ Une pensée variable

Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling naît à Leonberg dans le Wurtemberg, son père est pasteur. Après de bonnes études dans une école religieuse, il entre au *Stift* (séminaire) de Tübingen en 1790 et y retrouve Hegel et Hölderlin ; le premier deviendra son « rival abhorré », le second se retirera dans une tour... Brillamment diplômé en 1795, il devient précepteur à Leipzig, s'initie aux sciences naturelles, publie *L'Âme du monde* qui attire l'attention de Goethe au point que celui-ci le fait nommer à l'université d'Iéna où il ne tarde pas à être professeur extraordinaire.

Au cœur du romantisme allemand

Outre Hölderlin, Schelling rencontrera Tieck, Novalis, les frères Schlegel, théoriciens du romantisme allemand.

En 1801, il fonde un *Journal de physique spéculative*, enseigne successivement à Iéna et à Würzburg avant de se retirer à Munich où il est nommé membre de l'Académie des sciences, puis (en 1807), secrétaire général de l'Académie des beaux-arts. Privé de public universitaire, il vit assez tristement, sa première femme, épousée en 1803, meurt en 1809 ; trois ans plus tard, il épouse une amie de la défunte, Pauline Gotter. Brouillé avec Hegel et Jacob, il travaille sans relâche, publie peu, puis se retire pour cause de santé dans la petite ville universitaire d'Erlangen où il élabore, à partir de 1820, sa philosophie de la mythologie. Après vingt ans d'absence, il retourne enseigner à Munich en 1827 (jusqu'en 1841), puis à Berlin jusqu'en 1846, date à laquelle il profite de la rédaction de la préface à la traduction des œuvres de Cousin en allemand pour attaquer violemment la philosophie de la nature de Hegel. Comblé d'honneurs officiels, il est cependant persuadé qu'on le persécute. Après avoir définitivement abandonné l'université, il meurt en Suisse où il consacra les dernières années de sa vie à élaborer sa « philosophie rationnelle ».

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Sur la possibilité d'une forme de la philosophie</i> , opusculé	1794
<i>Du moi comme principe de la philosophie</i>	1795
<i>Lettres sur le dogmatisme et le criticisme</i>	1795
<i>Programme de l'idéalisme allemand</i> (avec Hölderlin) ; <i>Nouvelle Dédution du droit naturel</i>	1795
<i>Idées pour une philosophie de la nature</i>	1797
<i>L'Âme du monde</i>	1798
<i>Première esquisse d'un système de philosophie de la nature</i>	1799
<i>Système de l'idéalisme transcendantal</i>	1801
<i>Exposé de mon système de philosophie</i>	1801
<i>Philosophie de l'art</i>	1803
<i>Philosophie et Religion</i>	1804
<i>Sur les arts plastiques</i> (discours)	1806
<i>Aphorismes sur la philosophie de la nature</i>	1805-1806
<i>Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine</i>	1809
<i>Les Âges du monde</i>	1810

■ Une théorie en devenir

Il y a plusieurs philosophies de Schelling dont la pensée évolue, voyage, tente plusieurs synthèses. Après s'être cherché (1794-1801) et avoir subi l'influence de Kant et de Fichte, il élabore une philosophie de l'identité (1801-1808) avant de changer de programme (1827-1854) en tentant de mettre au net une philosophie positive, méditation sur Dieu, la Création, la mystique... Sans entrer dans le détail de cet itinéraire intellectuel hors norme, il est possible de dégager des idées forces, en abordant notamment deux philosophies dont Schelling tentera en vain de se désolidariser : la « philosophie de l'identité » et la « philosophie de la nature ».

La philosophie de l'identité

Au sommet des choses est l'Absolu qui est simplement identité du sujet et de l'objet, au sommet de la philosophie est l'intuition intellectuelle de cet Absolu.¹⁶ Il faut entendre « Absolu » comme l'Un du *Parménide* de Platon ou celui de Plotin : l'identité est ici indifférence des deux opposés. Pour Schelling, les écarts de la Nature et de l'Esprit par rapport à l'Absolu se compensent exactement et ne sont autre que l'Absolu. Le monde de l'Esprit est donc identique au monde de la Nature, ce que la conscience croit devoir opposer est une force unique qui forme la Nature et s'exprime dans l'univers spirituel.

La philosophie de la nature

Schelling à lu Boehme, Paracelse, Saint-Martin : les corps matériels changent continuellement, ils sont le produit passager de germes invisibles, indestructibles, immuables ; la nature est autonome, une puissance infinie de rajeunissement lui permet de rétablir l'équilibre entre forces opposées chaque fois qu'il a été détruit par la prévalence de l'une d'entre elles. Après avoir exalté les vertus de l'oxygène, principe rajeunissant les énergies endormies sur terre, Schelling, introduit¹⁷ la notion de « *dédoublement par polarité* » dont l'électricité et le magnétisme fournissent le type : lumière solaire et oxygène sont opposés l'une à l'autre dans leur produit, l'air vital, comme électricité négative et positive, etc. L'activité de l'être vivant est due à des rythmes compensateurs qui établissent des équilibres et font renaître des oppositions. Une analogie est établie entre l'alternance de l'expansion et de l'attraction qui aurait formé le système planétaire et la respiration d'un être vivant.

Le principe organisateur de la nature

La nature est gouvernée par un principe organisateur des phénomènes naturels ; pour Schelling, la vie est le produit (le résultat) de l'union de la pesanteur, sous son aspect réel et objectif, et de la lumière ; substance qui représente la totalité dans le particulier et de la cohésion, sous son aspect idéal. Comme « identité », la Nature est pesanteur pénétrée de lumière ou « organisme ».

16. Voir. Bréhier, *Histoire de la philosophie*, tome III, p. 632.

17. Dans *L'Âme du monde*.

Dans le *Système de l'idéalisme transcendantal*, il établit non seulement une concordance entre deux séries : la série des facultés représentatives, sensation, intuition productrice, réflexion, jugement et la série des forces constitutives de la matière : magnétisme, électricité, « chimisme », organisme, mais encore veut-il atteindre un objet où l'idéal pénètre le réel : dans la nature, c'est l'organisme vivant, dans l'esprit, c'est l'œuvre d'art.

Art et mythologie

L'artiste génial sent, par l'inspiration, des forces inconscientes et impersonnelles s'unir à ses forces conscientes dans la production de l'œuvre d'art. L'art ici témoigne de l'identité de l'esprit et de la nature, du conscient et de l'inconscient, de l'idéal et du réel. L'art est l'expression du l'infini dans le fini ; l'Idée éternelle est appelée à devenir vivante dans l'imagination. Ainsi, aux actes de l'intelligence correspondent les moments où la matière se construit ; les forces qui sommeillent en elle sont de même nature que les forces représentatives.

Une mythologie vivante

La mythologie devient la base sur laquelle l'art s'élève, elle n'est nullement une création abstraite, mais une symbolique systématique où les dieux sont dans l'imagination ce que sont les Idées dans la pensée. Cette conception est dite « tautégorique », c'est-à-dire que la signification de la mythologie naît du processus à la suite duquel elle se forme ; l'anthropologue Lévi-Strauss en pensant que les mythes se « pensent entre eux » s'inscrit dans la pensée de Schelling. Demain, une nouvelle mythologie sera la source d'inspiration d'un art nouveau.

Les deux mondes de Schelling

La mythologie est une « *histoire de la conscience humaine* », celle de forces hostiles qui cherche à s'entre-détruire et à laquelle le monothéisme chrétien doit succéder. La philosophie de la Nature avec son inépuisable réseau de concordances mystérieuses redonne au monde sa profondeur imaginative... En posant la question de savoir s'il n'y aurait pas deux mondes (l'autre serait celui des esprits), Schelling répond en concevant le lien comme passage possible.

Chapitre 2



Schopenhauer (1788-1860)

« La vie oscille comme un pendule, de gauche à droite, de la souffrance à l'ennui. »

L'appel du vouloir vivre

Arthur Schopenhauer naît à Dantzig dans une famille de riches commerçants. Élevé dans sa ville natale et à Hambourg, l'adolescent voyage ensuite en Europe avec ses parents (France, Hollande, Suisse, Autriche, Angleterre). Son père se suicide en 1805, Arthur s'installe à Weimar avec sa mère qui l'introduit dans les milieux littéraires en vogue, il rencontre notamment Goethe. En 1809, il entame des études de médecine puis les abandonne pour la philosophie. Après une brève carrière universitaire, il se retire en vivant de ses rentes. Homme d'habitudes qui affectionne les propos cyniques, ridiculise le progrès autant que le mariage (« la femme est un piège de la nature »), combat les chimères et s'amuse de la renommée, Schopenhauer aime jouer des airs de flûte (Mozart, Rossini), fumer des moitiés de cigares en compagnie d'amis fidèles et même faire tourner des tables ! Il ne fut reconnu et célébré que peu d'années avant sa mort qui survint, à Francfort, sur un sofa, sous le portrait de Goethe ; il venait d'écrire : *« Eh bien ! nous nous en sommes bien tirés... »*

■ L'œuvre

Œuvres	Dates
<i>De la quadruple racine du principe de raison suffisante*</i> (thèse de doctorat)	1813
<i>De la vision des couleurs*</i>	1816
<i>Le Monde comme volonté et comme représentation*</i>	1818
<i>De la volonté dans la nature*</i>	1836
<i>De la liberté du vouloir chez l'homme</i> (« <i>Essai sur le libre arbitre</i> » dans la traduction française)	1838
<i>Des fondements de la morale</i>	1839
<i>Les Deux Problèmes fondamentaux de l'éthique</i> (regroupe les deux titres précédents)*	1841
<i>Le Monde comme volonté</i> , augmenté des <i>Suppléments*</i>	1844
<i>Parerga et Paralipomena*</i> (9 volumes en traduction française)	1851
<i>Journal</i>	1803-1804

*Les titres parus du vivant de l'auteur sont suivis d'un astérisque.

Un esprit opiniâtre

■ Le désespoir de l'existence

Schopenhauer est un marginal, un solitaire et d'ailleurs, sa philosophie est une analyse de la solitude, de l'ennui compris comme lucidité, vérité profonde du désir, de l'insignifiance du monde soumis à une force implacable et obscure qu'il appelle « volonté », de l'angoisse qu'elle génère et que ne peut calmer qu'un renoncement volontaire, un salut par l'art et l'exercice de la compassion. La condition humaine est inséparable du malheur, et l'absurdité de la vie nous condamne au désespoir. Grand lecteur, il déteste les « *philosophes apprivoisés* » que sont à ses yeux Hegel, « *écrivain d'absurdité, détraqueur de cervelles* », Fichte et Schelling ; il dévore Platon, Aristote et Kant qu'il admirera toute sa vie et dont il écrit : « *Pour me consoler, j'ai ta parole, j'ai ton livre, pour me consoler (...) Car tous ceux qui m'entourent me sont étrangers. Le monde m'est désert et la vie longue.* »¹⁸ Il ne conservera des douze catégories kantienne que la causalité et assimilera la « chose en soi » à la volonté.

18. In *La Vie, l'Amour, la Mort*, p. 282.

L'îlot de la conscience

Tout le malheur de l'homme vient de la trop grande acuité de sa conscience, îlot de psychisme dans un océan d'inconscience totale. Ce que nous avons l'habitude d'appeler « le monde » et que nous prenons pour la réalité n'est en fait qu'une « représentation » subjective, une illusion, un phantasme, un rêve éveillé. La véritable réalité est celle de la volonté : force aveugle, sans but, impérissable, pulsion qui pousse l'homme à survivre, à réaliser quelque chose.

Le monde est un cycle infernal où chaque homme est à la fois proie et chasseur, où il souffre, fait souffrir, s'ennuie, se divertit...

L'œuvre majeure de Schopenhauer est *Le Monde comme volonté et comme représentation* qu'il compléta par de copieux suppléments.

■ *Le monde comme volonté et comme représentation*

L'ouvrage est divisé en quatre livres formant deux sections analytiques :

Livre I : le monde comme représentation. Premier point de vue : la représentation soumise au principe de raison suffisante ; l'objet de l'expérience et de la science¹⁹.

La seule donnée immédiate est celle de ma conscience, le monde n'est rien sans elle ; en conséquence, le monde n'est rien d'autre que ma représentation, il n'a de sens que dans la mesure où je le perçois. Le sujet est la condition de tout objet. Le monde n'est qu'apparence. Il n'y a rien hors de moi, la vie n'est que l'ombre d'un songe. Le monde est l'ensemble des phénomènes liés entre eux par la loi de causalité (c'est-à-dire pour l'entendement) ; temps et espace se combinent pour donner naissance à la matière qui est « action », « causalité active ».

Les limites de la raison

Schopenhauer appelle les concepts « *représentations de représentations* », la raison étant la faculté d'en former et le langage le premier instrument ; les relations entre concepts forment la logique et la science, la connaissance abstraite, qui est rationnelle.

19. § 1 à 16 + *Suppléments*, ch. I à XVII.

Seule la connaissance intuitive nous permet d'aller au-delà des apparences et de connaître vraiment. Deux choses restent à jamais inexplicables :

- le principe de raison (source de toute explication),
- la « chose en soi » (à laquelle elle est subordonnée).

Livre II : le monde considéré comme volonté. Premier point de vue : l'objectivation de la volonté²⁰. Résumable en ceci : « *Nous ne sommes pas seulement le sujet qui connaît, mais (...) appartenons nous-mêmes à la catégorie des choses à connaître, (...) nous sommes nous-mêmes la chose en soi, en conséquence, si nous ne pouvons pas pénétrer du dehors jusqu'à l'être propre et intime des choses, une route partant du dedans nous reste ouverte.* » Il y a identité du corps et de la volonté qui est « *l'intuition de la puissance universelle qui anime le cosmos* », essence de la totalité des phénomènes ; « *le mot volonté désigne quelque chose d'immédiatement connu. Il est le seul, parmi tous les concepts possibles, qui n'ait pas son origine dans le phénomène, mais qui vienne du plus profond, de la conscience immédiate de l'individu, dans son essence, immédiatement, sans aucune forme, même celle du sujet et de l'objet, attendu qu'ici le connaissant et le connu coïncident* ». Les forces de la nature en sont le degré le plus bas et l'homme le plus élevé ; les différents niveaux d'objectivation de la volonté luttent entre eux. La volonté est un effort sans fin, sans but, sans limite, un désir illimité (§ 29).

Livre III : le monde comme représentation. Second point de vue : la représentation considérée indépendamment du principe de raison . L'Idée platonicienne. L'objet d'art.²¹

« *Lorsque la conscience des autres choses s'élève à une telle puissance que la conscience du moi disparaît* », le sujet s'absorbe dans la contemplation de l'objet qui s'offre à lui, il connaît l'Idée éternelle, en se confondant avec l'intuition de l'objet. « *Ce mode de connaissance, c'est l'art, c'est l'œuvre du génie. L'art reproduit les idées éternelles qu'il a conçues par le moyen de la contemplation pure, c'est-à-dire l'essentiel et le permanent de tous les phénomènes du monde.* » (§ 36).

20. § 17 à 29 + Sup. ch. XVIII à XXVIII.

21. § 30 à 52 + Sup. ch. XIX à XXXIX.

La consolation esthétique

Affranchi du moi et du principe de raison, séparé du vouloir, le plaisir esthétique issu de la contemplation de l'Idée libère l'homme de la tyrannie du devenir. Schopenhauer classe les arts en fonction du degré d'objectivation de la volonté :

5. Musique : art suprême qui exprime l'essence du monde
4. Poésie : art de mettre en jeu l'imagination par le moyen des mots
3. Sculpture + peinture
2. Art des jardins (paysagiste)
1. Architecture

« *La musique est un exercice de métaphysique inconscient dans lequel l'esprit ne sait pas qu'il fait de la philosophie* »²², elle est l'art le plus proche de l'origine, elle parle de l'être pur.

Livre IV : le monde comme volonté. Second point de vue : arrivant à se connaître elle-même, la volonté de vivre s'affirme, puis se nie.²³ Schopenhauer développe ici une « *philosophie de la vie pratique* ». Il répudie les fondements rationnels de la morale jugés aussi illusoire que les sciences au profit de la compassion.

Une position stoïcienne

La volonté trouve dans le monde le miroir où elle prend connaissance d'elle-même ; elle veut la vie qui n'est autre que la pure manifestation d'elle-même. Si la connaissance nous manifeste la valeur de la vie, Schopenhauer choisit l'impassibilité des stoïciens.

Pour lui, le caractère est le lieu où se noue la liberté du vouloir et le déterminisme du phénomène, et la vie humaine est la forme la plus douloureuse de la vie puisque la condition de l'homme est d'aller du désir qui est manque, à l'ennui de la satiété. Or, « *l'individu se paraît à lui-même l'univers tout entier ; les autres comptent pour zéro* », et l'injustice n'est rien d'autre que la volonté d'un individu pénétrant un domaine où s'affirme celle d'un autre. Elle est négation qui prend la forme de la violence, de la ruse, des guerres. Comme remède ? « *Le but de la loi pénale n'est que de prévenir la faute par la terreur.* » Prévention zéro. « *Le châtement doit être si bien lié à la transgression que les deux fassent un tout unique.* »

22. Livre III, § 52.

23. § 53 à 71 + Sup. ch. XL à L.

■ La libération par l'ascèse

S'il y a quelque chose à espérer, c'est dans le mythe de la métemp-sycose (c'est-à-dire de la transmigration des âmes) où le « saint » n'aurait pas à reprendre cette existence soumise aux phénomènes. Seul l'individu qui arrive par la force de son intelligence à dépasser le principe d'individuation peut parvenir à une certaine justice, puis à la compassion, à la bonté, à l'amour de ses semblables, à l'image du Bouddha que Schopenhauer admirait tant.

■ Vous avez dit individuation ?

On désigne par là ce qui différencie un individu d'un autre dans la même espèce.

Il faut donc nier la volonté, le vouloir-vivre, se convertir à un ascétisme contrôlé qui permet à l'homme de se délivrer ; il faut abolir en soi toute volonté particulière, se fondre avec l'universel, telle est la sainteté. Cette catharsis est la seule voie de libération qui ouvre la voie à une « vie autre ».

■ Vous avez dit catharsis ?

En grec, le mot signifie purification.

L'homme peut être aidé par la grâce qui se produit « *subitement et comme par un choc venu du dehors* », car « *l'opération de la grâce change et convertit de fond en comble la nature entière de l'homme : désormais, il dédaigne ce qu'il désirait si ardemment jusque-là ; c'est vraiment un homme nouveau qui se substitue à l'ancien* ».

Une foi de pessimiste

La foi est ce qui nous sauve, comme le pensaient Augustin et Luther. Étonnante conclusion pour un pessimiste intégral : « *J'ai voulu montrer que la morale issue de l'ensemble de nos études (...) a beau être neuve et surprenante dans son expression, qu'elle ne l'est point dans le fond ; loin d'être une nouveauté, elle s'accorde pleinement avec les véritables dogmes chrétiens qui la contiennent en substance et la résument.* »

Pour Schopenhauer, ce n'est pas la raison qui compte, mais les puissances de l'intuition et de l'inconscient, leçon que retiendront nombre de ses admirateurs dont Freud, Nietzsche, Bergson, Wagner, Wittgenstein... Retenons d'abord cette ouverture vers la sagesse orientale et à la figure du Bouddha, et à l'art comme contemplation qui sauve de l'ennui.

Chapitre 3



Le positivisme : préférer le comment au pourquoi

Auguste Comte (1798-1857)

« Savoir pour pouvoir. »

■ La « positive attitude »

Auguste Comte naît à Montpellier dans une famille légitimiste et catholique. Il perd très tôt la foi et, en 1824, est reçu à l'École polytechnique d'où il sera exclu pour avoir participé à la rébellion des élèves en faveur de Napoléon. De 1817 à 1824, il est secrétaire du comte de Saint-Simon (1760-1825), philosophe et économiste français dont la pensée exercera une influence déterminante sur le jeune homme, comme sur les socialistes du ^{xix}^e siècle. Partisan d'un nouvel ordre social et économique devant rompre avec l'ordre ancien, Saint-Simon pense que la société repose sur deux forces antagonistes : l'habitude (avec les institutions) et le changement. Il espère que l'œuvre des élites, constituées de savants, d'industriels et d'artistes, se substituera aux classes de l'Ancien Régime ; le gouvernement des personnes devant être, à terme, remplacé par l'administration des choses. Comte rompt avec ce précurseur de la philosophie positive dont il dit n'avoir plus rien

à apprendre et donne des leçons de mathématiques pour vivre. En 1832, il est répétiteur d'analyse et de mécanique à Polytechnique. En 1844, il rencontre Chlotilde de Vaux ; elle a seize ans de moins que lui, il en est fou au point de lui vouer un véritable culte.

Une sainte patronne pour le positivisme

À sa mort en 1845, Chlotilde, le grand amour (platonique) de Comte, va devenir la « sainte patronne » du positivisme, où la femme joue un rôle privilégié.

Trois ans plus tard, il crée la Société positive, se nomme Grand Prêtre de la nouvelle religion, notamment dominée par les problèmes moraux et religieux. Comte meurt dans un appartement qui va devenir le siège social du positivisme.

■ L'œuvre

Œuvres	Dates
<i>Séparation générale entre les opinions et les désirs</i>	1819
<i>Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne</i>	1820
<i>Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société</i> (édité dans un cahier du <i>Cathéchisme industriel</i> de Saint-Simon), réédité en 1824 sous le titre <i>Système de politique positive</i>	1822
<i>Considérations philosophiques sur les sciences et le savant</i>	1825
<i>Considérations sur le pouvoir spirituel</i>	1826
<i>Cours de philosophie positive</i> , 60 leçons en six volumes	1830-1842
<i>Discours de l'esprit positif</i>	1844
<i>Discours sur l'ensemble du positivisme</i>	1848
<i>Système de politique positive ou Traité de sociologie</i> , qui institue la religion de l'humanité	1851-1854
<i>Cathéchisme positiviste</i>	1852
<i>Synthèse subjective ou système universel des conceptions propres à l'état normal de l'humanité</i>	1856

■ Réorganiser la société par la réforme intellectuelle

Comte n'a pas inventé le mot « positivisme » (forgé par l'école saint-simonienne), mais la philosophie du même nom : positive.

La philosophie positive

Dans la philosophie dite positive, le vrai ne s'attache qu'aux faits dans la mesure où ceux-ci sont établis par des méthodes scientifiques. L'état positif est celui de la Science souveraine qui dépasse la métaphysique et la religion.

Tout repose sur une loi dynamique qui s'applique aux sociétés comme aux sujets individuels, véritable « épine dorsale du positivisme ».

La Loi des trois états

Cette grande loi²⁴ historique concerne le développement humain au sein de l'espèce et au niveau de l'individu. La pensée se développe en passant par :

- **l'état théologique ou « fictif »** : c'est le moment initial de l'évolution de l'esprit humain ; la croyance en des agents surnaturels doués de volonté permet d'expliquer les phénomènes ; l'âge théologique est celui de la théocratie et de l'esprit militaire, il va de l'Antiquité au Moyen Âge ;
- **l'état métaphysique ou « abstrait »** : il s'attache à une explication qui recourt à des entités véritables, à des abstractions personnifiées capables d'engendrer par elles-mêmes les phénomènes observés ; l'âge métaphysique va de la Renaissance au lendemain de la Révolution, c'est l'âge de « l'éveil critique » ;
- **l'état positif ou « scientifique »** : où l'on renonce à chercher les causes pour s'attacher aux lois ; l'esprit reconnaît ne pouvoir atteindre des notions absolues et se contente d'observer les phénomènes. Positif signifiant « réel », Comte l'oppose au « chimérique ». L'âge positif est l'avenir en marche ; il s'agit de retrouver l'âge médiéval en tenant compte du nouveau monde scientifique et industriel, en s'appuyant sur le conseil des savants.

24. Développée paragraphes I à III de la première leçon du *Cours de philosophie positive*. Dans les leçons 51 à 56, Comte donnera une explication psychologique et historique de la loi des trois états.

Comte espère restaurer une période « *organique et stable* » qui reposerait sur l'ordre ; on ne peut y parvenir qu'en sortant les esprits de la confusion et dresser le tableau de l'histoire de l'esprit humain pour écarter les croyances passées. Dans un second temps, les sciences seront fixées d'une façon définitive afin de rendre impossibles de nouvelles démarches théoriques jugées inutiles. Les sciences étant solidaires, il faut les aborder du simple au complexe, de l'abstrait au concret.

La sociologie de Comte

La sociologie reste à faire (Comte invente le mot) et couronnera l'édifice.

L'ordre et le progrès la constituent :

- **l'ordre naturel** régnant dans toutes les sociétés est étudié par la « **statique sociale** » : il repose sur quelques principes : les classes sociales, la propriété, le travail, la religion, la famille (l'individu n'est pas premier) ;
- **le progrès** est étudié par la « **dynamique sociale** » qui applique la loi des trois états au devenir des civilisations. L'ensemble comporte une « éducation positive ».

Pour justifier une analyse toujours contruite sur la même structure, Comte en appelle à une méthode historique : définition, objet, méthode et moyens, justification de la classification, portée philosophique, divisions. La hiérarchie obtenue ne prétend nullement être une encyclopédie jugée impossible, mais doit conduire à une prévision, ainsi qu'à une réforme sociale. L'état positif est ce moment où « *toutes nos connaissances sont devenues homogènes* » ; Comte établit la dépendance mutuelle des sciences et leur division en connaissances réelles :

- **théoriques** :

- sciences abstraites en général dont le but est la découverte des lois ;
- sciences concrètes consistant en « *l'application de ces lois à l'histoire effective des différents êtres existants* »²⁵ ;

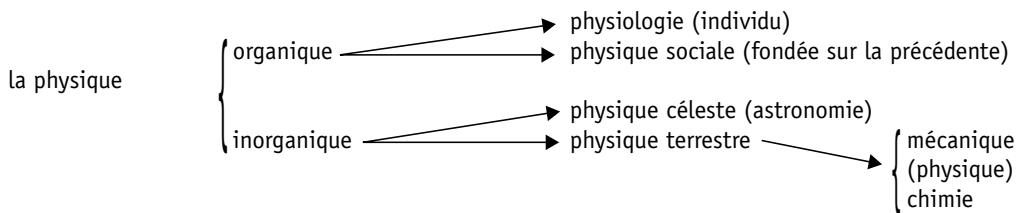
- **pratiques** : la « classe » des ingénieurs assure la liaison entre la théorie pure et la pratique directe.

25. Deuxième leçon, § IV.

L'ordre logique est l'inverse de l'ordre de la connaissance :

sciences fondamentales	Mathématiques	1	ordre logique	6	ordre gnoséologique
	Astronomie	2		5	
	Physique	3		4	
	Chimie	4		3	
	Biologie	5		2	
	Sociologie	6		1	

La mathématique contient les méthodes fondamentales, elle sert de modèle ; les disciplines 2 à 6 sont les cinq sciences fondamentales dont la « *succession est déterminée par une subordination nécessaire et invariable* » (§10). Comte distingue :



Cette science fait l'objet d'une formulation de la théorie des hypothèses, soit par une anticipation des résultats soumise à la condition suivante : elle doit pouvoir être vérifiée avec le degré de précision voulu. La fin du savoir scientifique est la prévision.

Une religion de l'humanité

Les méthodes de la sociologie sont fondées sur l'observation (indispensable mais délicate), le phénomène social étant difficile à isoler, sur l'expérimentation et sur la comparaison sociologique qui permettra de justifier certains types de relations sociales. Cette théorie de la société s'attache d'abord à l'ordre dont on ne peut séparer l'idée de progrès.

Totalement inscrite dans cette logique, la religion positive est une religion de l'Humanité : l'individu en soi n'est rien, il appartient à une totalité, à une histoire, à une évolution.

La religion positive

Deux personnages y sont magnifiés : la Femme et le Prêtre. La religion est une sacralisation du lien social, au point que sont écartés du calendrier positif Rousseau ou Calvin au profit de grands rassembleurs tel Mahomet ou le Bouddha.

C'est l'Humanité qui doit être l'objet de tout notre amour, elle forme un « Grand Être » composé de la multitude des générations successives ; dans cette religion immanente qui emprunte malgré tout bien des dogmes et des sacrements au christianisme, le sacré est ici-bas, le salut consiste à « *vivre pour autrui* ». Les neuf sacrements fondamentaux sont les suivants : présentation, initiation, admission, destination, mariage, maturité, retraite, transformation, incorporation (le défunt est, après trois ans d'enquête, admis dans le corps de l'humanité ou rejeté) : cette ritualisation permet à l'individu d'échapper un temps aux troubles et autres déséquilibres causés par l'industrialisation.

Chapitre 4



Marx (1818-1883)

« Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, mais c'est leur existence sociale qui détermine leur conscience. »

Marx n'était pas marxiste !

Né à Trèves en Rhénanie prussienne, Karl Marx est fils d'un avocat protestant d'origine juive. Après des études de droit et de philosophie, il devient journaliste, l'université lui étant fermée à cause de ses relations « hégéliennes de gauche ». En 1843, il épouse une aristocrate, Jenny de Wesphalen, puis s'installe à Paris après avoir été un temps rédacteur de la *Gazette rhénane* à Cologne, journal persécuté par la censure.

Marx et Engels

Directeur des *Annales franco-allemandes*, Marx rencontre Engels, fils d'un industriel ; ils resteront unis par une amitié sans ombre, leur collaboration intellectuelle donnant le jour à quelques ouvrages communs restés dans l'histoire, dont le plus célèbre est le *Manifeste du parti communiste*, paru un an après avoir assumé la direction de la Ligue des communistes dont le mot d'ordre est, lui aussi, plus que connu : « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !* »

Expulsé de France, Marx s'installe à Bruxelles puis à Londres où il vit misérablement malgré l'aide du fidèle Engels ; il écrit nombre

d'ouvrages économiques, rédige le premier livre du *Capital* (Engels publiera les deux restants), anime la I^{re} Internationale ouvrière créée en 1864 où il s'oppose violemment aux partisans de Bakounine (1814-1876), théoricien de l'anarchisme prônant la suppression immédiate et radicale de l'État par la révolution socialiste, et de Proudhon (1809-1865), père de l'anarchisme que Marx traite de « *petit-bourgeois constamment ballotté entre le Travail et le Capital, entre l'économie politique et le socialisme* », bien qu'il fût le fondateur du système mutualiste, du syndicalisme ouvrier et du fédéralisme ! Marx s'éteint à Londres où il est enterré.

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Différence de la philosophie naturelle chez Épicure et chez Démocrite</i>	1841
<i>Liberté de la presse et liberté humaine</i>	1843
<i>Critique de la philosophie politique de Hegel</i>	1843
<i>Manuscrits économico-philosophiques</i> , publiés en 1932	1844
<i>La Sainte Famille</i> (avec Engels)	1845
<i>L'Historiographie du socialisme vrai</i>	1847
<i>L'Idéologie allemande</i> (avec Engels)	1845-1846
<i>De l'abolition de l'État à la constitution de la société humaine</i>	1845
<i>Libéralisme et révolution</i>	1847
<i>Misère de la philosophie</i>	1847
<i>Manifeste du parti communiste</i> , sans nom d'auteur, au lendemain de la révolution de février, à Paris	1848
<i>Les Luttes des classes en France</i>	1850
<i>Contribution à la critique de l'économie politique</i>	1859
<i>Le Capital</i> , livre I (les livres II et III sont posthumes, 1885, 1894)	1867
<i>La Guerre civile en France; des articles, des poésies...</i>	1871

■ L'émancipation de l'homme

Certains lui refusent même le titre de philosophe ! D'autres célèbrent le prophète qu'il n'eût certes pas voulu être, les autres saluent l'économiste... Marx n'avait au fond en tête que la survie

de l'humanité enfin délivrée d'une économie capitaliste jugée aliénante. Son œuvre a fait l'objet d'exégèses aussi diverses que touffues, de récupérations pour le moins malheureuses, puisque légitimant un totalitarisme étatique sans rapport avec la pensée éthique et politique de leur inspirateur.

Une philosophie de l'action

Marx ne se contente pas de s'inscrire dans la tradition philosophique allemande qui commence par vouloir comprendre le réel et l'interpréter ; il ne perd jamais de vue l'application et l'activité pratiques, parce que celle-ci est plus à même de transformer le monde, de le socialiser en cherchant à supprimer l'inhumanité de l'histoire et des conditions sociales qui humilient l'homme : « *Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières ; il s'agit de le transformer* »²⁶. Ces deux principes servent de base au matérialisme historique, application du matérialisme dialectique aux sociétés humaines. Il en donne une définition concrète : « *On peut définir l'homme par la conscience, par les sentiments, par tout ce que l'on voudra, lui-même se définit dans la pratique à partir du moment où il produit ses propres moyens d'existence.* » Pratique et production, tout est là.

Le matérialisme historique

Cette expression est inventée par Engels pour désigner la science des formations sociales ; c'est la science des lois de l'évolution sociale : la structure économique de la société explique la superstructure intellectuelle. La lutte des classes est son noyau dynamique, elle traverse l'histoire jusqu'à l'avènement d'une société sans classes. Elle induit l'idée de révolution nécessaire, non comme un plan arrêté, mais comme une discipline, une dynamique. Le matérialisme historique fait des forces productives et des rapports de production (relation et rapports sociaux noués dans le processus de production, telle la division du travail) la base du régime social.

Pour Engels et Marx, le régime social est caractérisé par la division de la société en classes et en superstructures juridiques, politiques (l'État est compris comme un instrument de la classe matériellement dominante) et idéologiques (philosophie, religion...), lesquelles exercent en retour une action sur l'infrastructure économique et sociale.

26. *L'Ideologie allemande*, XI^e thèse sur Feuerbach, Paris, p. 34.

Cette doctrine de l'action signifie qu'une pensée n'a réellement de vérité que dans sa relation directe avec la pratique, la praxis – cette énergie humaine et sociale comprise comme le principal critère du vrai.

■ **Vous avez dit praxis ?**

Le mot est dérivé du grec, qui signifie « agir ».

Centrer l'homme au cœur de la vie réelle suppose la nécessité, pour toute société, de produire des biens qui répondent aux besoins matériels. Le développement des forces de production est la clé de voûte de l'évolution historique.

La praxis marxiste

Le terme s'applique à une réflexion dialectique entre la pratique et la théorie ; chez Marx, la praxis est l'ensemble des pratiques qui permettent à l'homme de transformer la nature par son travail, en se transformant lui-même – dans une relation dialectique. Théorie et praxis sont inséparables : les seuls vrais problèmes sont d'ordre pratique et trouvent leur explication dans la praxis humaine.

Dans cette logique, la religion est violemment critiquée car elle est suspecte de proposer à l'homme de se réaliser sur un plan imaginaire. Bien qu'il attaquât violemment la philosophie de Bauer (1809-1882), auteur d'une critique historique du christianisme et grand lecteur de d'Holbach, Marx reprend une de ses théories selon laquelle la religion endort la conscience des croyants.

La religion ou l'« opium du peuple »

Selon Marx, la religion est « *le soupir de la créature accablée, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de chose où il n'y a point d'esprit. Elle est l'opium du peuple* ». ²⁷ La religion est donc une pure création sociale, sinon une « compensation idéale ».

L'essentiel est dans l'action et l'activité historique qui doit penser le réel à travers la puissance de la pensée dialectique. Pour Marx, la nature précède la pensée et c'est d'abord elle qui est à l'œuvre ; comme elle procède dialectiquement, le matérialisme sera lui aussi

27. In *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, Œuvres, tome III, éditions Rubel, Paris, 1982, p. 383.

dialectique en tentant d'expliquer les transformations successives de la nature par le dépassement des éléments contraires en lutte jusqu'à l'apparition d'une réalité supérieure, selon le principe du changement qualitatif et du progrès par bonds. Il existe une loi d'action réciproque entre la nature et l'homme, celui-ci étant capable d'agir sur la matière.

La dialectique marxiste

C'est la traduction d'un mouvement dynamique qui va à l'antithèse et à la synthèse grâce à un dépassement permanent des contradictions unifiées par le procédé. Elle s'inspire de la dialectique de Hegel (loi de la pensée et du réel qui progresse par négations successives : affirmation ou thèse, négation ou synthèse qui résolvent les contradictions en accédant à des unifications), mais contrairement à celui-ci, elle ne concerne pas l'Idée, mais la matière. La démarche s'intéresse aux phénomènes économiques ; les idées ne sont que le reflet du monde matériel. Le réel n'est pas déterminé par l'Esprit ou l'Idée, mais par l'étude des phénomènes historiques et sociaux.

L'aliénation ou « l'exploitation de l'homme par l'homme »

La première aliénation est la religion, la seconde, les puissances économiques comme le capital. Dans un certain milieu historique qui met en présence une classe ouvrière et une classe capitaliste ou – pour reprendre le titre de la première partie du *Manifeste du parti communiste*, « Bourgeois et prolétaires » –, le capital est une valeur qui permet l'obtention de la plus-value, grâce à l'exploitation des travailleurs salariés. Cette plus-value est une valeur supplémentaire produite par le travail de l'ouvrier salarié, le capitaliste se l'approprie sans la payer. L'exploitation est une relation économique fondamentale, elle consiste à ce que certains travaillent en partie gratuitement pour d'autres, ces derniers sont propriétaires de moyens de productions que les premiers ne possèdent pas.

Sus au profit et à la propriété

Le profit est la source du mal puisqu'il est obtenu au détriment du prolétaire. Les communistes ont pour dessein d'organiser le prolétariat en classe et de détruire l'hégémonie bourgeoise pour conquérir le pouvoir ; l'abolition de la propriété privée est un « résumé de leur théorie » politique qui se confond avec l'action révolutionnaire et l'établissement d'une économie collectiviste.

Le communisme universel est l'aboutissement d'un processus qui passe par la disparition du capital et son remplacement par la révolution prolétarienne.

La lutte des classes

Il s'agit d'en finir avec les contradictions inhérentes à deux classes antagonistes : le système capitaliste porte en lui ses propres contradictions, s'appuyant sur la loi de la concurrence pour rendre le travail de moins en moins rémunérateur et de plus en plus inhumain. L'effort que les hommes font pour surmonter efficacement les difficultés de l'existence enclenche un processus historique inéluctable : la société sans classes étant celle de la libération et de la réalisation pleine et finale de l'homme libre.

La voie tracée est possible, mais Marx n'ignore pas qu'elle sera difficile, tout comme l'est la lecture du *Capital* : « *Il n'y a pas de route royale pour la science et ceux-là seulement ont la chance d'arriver à ses sommets lumineux qui ne craignent pas de se fatiguer à gravir ses sentiers escarpés.* »²⁸

■ La doctrine marxiste

Elle se fonde sur le « matérialisme historique », formule créée par Engels, et sur le « matérialisme dialectique », expression due au socialiste russe Plékhanov (1856-1918) que Lénine (1870-1924) puis Staline (1879-1953) reprendront ; cette théorie étrangère à Marx a pour but d'expliquer le matérialisme historique : l'univers est considéré comme un tout matériel et dynamique où règne la réciprocité des actions entre phénomènes, c'est-à-dire que tout effet devient cause, et inversement. Le réel est conçu comme le lieu de l'apparition de modifications qualitatives, conséquences directes d'accumulation de changements quantitatifs, il existe enfin des contradictions internes qui se résolvent progressivement ; leur résolution est comprise comme le fondement de l'histoire.

28. Préface de la première publication des œuvres en français, 1873.

Chapitre 5



Deux cas à part

Kierkegaard (1813-1855)

« Je souffre du martyre de la raison. »

■ L'angoisse de l'existence

Søren Kierkegaard naît à Copenhague au Danemark, dans une famille de commerçants parvenus, d'un protestantisme austère. Le poids d'un mystérieux péché accable son père et accable d'angoisse le fils... Après des études à l'université, il entre dans la Garde Royale dont il est exempté pour inaptitude. En 1840, il passe son examen final de théologie, mène une vie de dandy et d'esthète dispendieux. Il se fiance avec Régine Olsen, de dix ans sa cadette. L'année suivante, il soutient sa thèse de doctorat et obtient le grade de maître ès arts, rompt avec Régine, pour des raisons demeurées elles aussi mystérieuses. Il part pour Berlin où il reste cinq mois, y séjourne encore en 1843, 1845-1846. De retour à Copenhague, il écrit une œuvre conséquente, prêche, lutte contre les « prêtres fonctionnaires » de l'Église établie. Il s'éteint, terrassé par la maladie.

■ L'œuvre

Œuvres	Dates
<i>Le Concept d'ironie constamment rapporté à Socrate</i> (thèse de doctorat)	1841
<i>L'Alternative</i> , comprend <i>Le Journal d'un séducteur</i> (sous le pseudonyme de Victor Eremita)	1843
<i>Deux Discours édifiants</i>	1843
<i>Crainte et tremblement</i> (sous le pseudonyme de Johannes de Silentio) ; <i>La Répétition</i>	1843
<i>Miettes philosophiques</i>	1844
<i>Le Concept d'angoisse</i>	1844
<i>Stades sur le chemin de la vie</i>	1845
<i>Post-scriptum non scientifique et définitif aux Miettes philosophiques</i> (sous le pseudonyme de J. Climacus)	1846
<i>La Maladie à la mort</i> (<i>Le Concept de désespoir</i>)	1848
<i>Point de vue explicatif de mon œuvre</i> (paru en 1859)	1848
<i>Journal</i>	1834-1855

■ Le héros d'un drame solitaire

Si pour Hegel la réalité est la réalisation de l'idée, pour Kierkegaard, c'est l'individu libre qui construit lui-même son monde tel qu'il le veut, tel qu'il doit être. Le penseur danois oppose le drame du sujet qui meut son intérêt pour la transcendance et qui cherche son salut dans « la crainte et le tremblement ». Ce héros solitaire estime que sa foi est l'unique possibilité de salut, cela suppose de retourner à un christianisme authentique et de s'être débarrassé de toutes spéculations rationalistes jugées stériles.

Existence et subjectivité

Kierkegaard estime que l'esprit de système (de Kant et Hegel) pétrifie la vie. Les drames de sa vie personnelle, dont il est parfois l'acteur comme dans la rupture avec Régine, soulignent la solitude et surtout l'angoisse d'une existence qu'il est impossible de réduire à une catégorie, mais s'exprime par un rapport intime et sans le secours de concepts liés à la transcendance. Tout est dans

la subjectivité de la personne, être c'est s'agiter dans ce qui n'est pas pensable, c'est trouver une vérité qui est vérité pour nous-mêmes, c'est se comprendre. Kierkegaard aimait citer l'Hamlet de Shakespeare : « *Il y a infiniment plus de choses dans le ciel et sur la terre que dans tout la philosophie.* » Hegel savait tout, sauf l'essentiel, il ignorait ou avait oublié qui il est vraiment.

Une pensée existentielle

La clé de cette pensée est que je pense parce que j'existe et non que j'existe parce que je pense. Penser l'existence n'est pas un savoir, mais un pouvoir à même de modifier le sens de l'existence.

Dans cet esprit, Kierkegaard estime que toute répétition est impossible, on ne peut rien reprendre et, comme le Christ est mort une fois pour toutes sur la croix, ce que je vis ne peut être revécu. Cette philosophie « incarnée » dans l'existence singulière n'est pas transmise par des traités, mais par des livres hors normes, mélange d'anecdotes, de descriptions, d'impressions..., l'idée qu'on a de soi étant d'abord un sentiment.

Les trois stades de la vie

Il y a trois modalités d'existence, trois possibilités inconciliables qui demandent un choix, et donc une alternative : *ceci ou cela*, impliquant une hésitation, une négation, une destruction dans la mesure où choisir suppose un drame, un déchirement. Se déterminer souligne l'angoisse de l'homme, le désespoir étant le rapport de l'homme à lui-même.

Le stade esthétique : c'est vivre dans l'instant, jouir de chaque moment ; tel est le trait dominant de l'esthéticien (dans le sens de « *ce qui a rapport à la sensibilité* »). Il refuse de s'engager et a tous les traits du séducteur dont Don Juan est le modèle type, mais aussi le Juif errant qui va d'un pays à l'autre et Faust qui passe d'un savoir à l'autre ; l'inassouvissement du désir conduit à une critique (à l'occasion de laquelle le philosophe analyse l'ironie socratique) qui exige de dépasser ce stade, l'homme découvrant qu'il n'a pas de moi.

Le stade éthique : c'est vivre dans la durée, dans la bonne conscience, dans le devoir (avoir un métier, se marier) ; il ne saurait représenter une solution stable parce que la vie de

l'honnête homme est un tissu de désillusions, et la sagesse humaine précaire : pour preuve les fiançailles rompues avec Régine que Kierkegaard traite avec un « humour » très personnel : l'ironie est une « *méthode d'interprétation* », un désespoir intellectuel, expression d'une subjectivité libre face à un monde de contraintes. Ce stade conduit au suivant.

Le stade religieux : c'est vivre dans l'éternité, être un « *chevalier de la foi* » qui parvient à se découvrir lui-même dans un face-à-face avec Dieu et non en acceptant les dogmes sans sourciller ; l'homme y reconnaît l'expérience de son péché comme source de son angoisse, mais surtout comme fondement tragique de la liberté. L'humour permet de comprendre qu'il y a quelque chose au-delà de sa propre existence. Le stade religieux est la prise de conscience de la distance qui sépare l'homme conscient de l'infini ; il sait que, contre toute espérance, il y a quelque chose à espérer ; il incite à l'humilité alors que l'ironie est orgueilleuse.²⁹

Un penseur religieux

La foi chrétienne est la donnée fondamentale de la vie et de la pensée de Kierkegaard comme de la société protestante dans laquelle il vit. Il n'en explique pas les fondements et n'a d'autre dessein que ramener la société danoise vers une religion authentique, aux antipodes d'un christianisme de façade et de confort ; l'individu doit s'engager, porté par le dynamisme de sa subjectivité. L'homme est un être déchiré, accablé de souffrance, soumis à la crainte et au tremblement grâce auxquels il peut s'ouvrir à la parole de Dieu.

L'angoisse

Plus l'angoisse est profonde, plus la spiritualité est féconde. Elle désigne d'abord une liberté entravée « *où la liberté n'est pas libre en elle-même* »³⁰, mais aussi un vertige de la liberté « *qui naît parce que l'esprit veut poser la synthèse et que la liberté, plongeant alors dans son propre possible, saisit à cet instant la finitude et s'y accroche* ». ³¹ L'accroissement quantitatif de l'angoisse est une conséquence du saut qualitatif par lequel l'individu pêche librement. Elle se

29. Analysés dans *l'Alternative* (Ou bien... Ou bien).

30. *Le Concept d'angoisse*, ch. I.

31. *Ibidem*, ch. II.

vit d'abord dans l'instant, point de contact du temps et de l'éternité, puis se lie au possible car la faute est toujours un possible. Kierkegaard distingue :

- l'angoisse du mal qui nie le péché et a d'ordinaire le dessus ; elle se jette dans le repentir qui pousse à la folie parce que condamnation et peine sont certaines ; l'individu est littéralement traîné dans la vie jusqu'au supplice ;
- l'angoisse du bien, elle est crainte devant l'éternité, elle est « *le Démoniaque* », cette « *liberté qui veut se circonscrire* » ; l'esprit veut qu'on le laisse dans sa misère.

L'homme étant une synthèse, il éprouve l'angoisse qui le forme en se dépouillant de ses illusions ; elle éduque en corrodant toute chose du monde fini. Elle est « *le possible de la liberté* », seule cette angoisse « *forme par la foi l'homme absolument, en dévorant toutes les finitudes, en dénudant toutes les déceptions* ». La présence en nous de ce révélateur permet à l'homme de se saisir comme esprit, l'angoisse donne à notre vie son sens le plus profond.

Le salut au bout de l'absurde

Le christianisme est source de paradoxes : l'amour que Dieu porte à l'homme l'effraie sinon le désespère, mais encore lui donne l'espérance au sein d'un monde absurde ; seule l'expérience religieuse personnelle, comme un saut dans le vide, est à même de nous sauver et de nous rendre à nous-mêmes.

Nietzsche (1844-1900)

« *L'homme est quelque chose qui doit être surmonté.* »

■ Une pensée du par-delà

Friedrich Nietzsche naît au presbytère de Röcken en Saxe ; son père est pasteur. Après de brillantes études, il est nommé professeur de philologie grecque à l'université de Bâle, en 1869. Son premier ouvrage important, *La Naissance de la tragédie*, révèle l'influence

de Schopenhauer ; mal accueillie, l'œuvre est dédiée à Richard Wagner. L'amitié qu'il le lie au compositeur est telle qu'il se rend vingt-quatre fois chez lui entre 1868 et 1872 ; mais les relations se détériorent jusqu'à la rupture définitive en 1878. L'année suivante, la maladie contraint Nietzsche à démissionner de l'université ; il voyage beaucoup, en Suisse, en Italie, à Nice où le climat lui fait oublier un temps sa santé précaire. « *L'excès de la douleur a été chez moi monstrueux* », confie-t-il ; la souffrance le rend clairvoyant, il écrit et publie beaucoup, jusqu'à l'effondrement, en janvier 1889, la folie – vraisemblable combinaison d'une ancienne syphilis et d'une pensée flirtant avec l'impensable. En 1889, à Turin, il se précipite en pleurs au cou d'un cheval que son cocher venait de battre : il n'écrira plus une seule ligne et passera les dix dernières années de sa vie à improviser au piano et à chanter.

L'affaire des fragments posthumes

D'abord interné, sa mère le prend chez elle et le soigne avec l'aide de sa sœur Élisabeth qui, après la mort de son frère en 1900, à Weimar, falsifiera son œuvre pour la mettre au service du national-socialisme. Elle ira jusqu'à offrir à Hitler la canne de Friedrich, oubliant que ce dernier pensait que les Allemands n'étaient que des brutes blondes.

Nietzsche est le premier philosophe à écrire fréquemment des fragments, aphorismes, textes brefs et poétiques qui manifestent son hostilité aux grands systèmes.

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>La Naissance de la tragédie</i>	1872
<i>Considérations intempestives</i>	1873-1876
<i>Humain trop humain</i>	1878-1880
<i>Le Voyageur et son ombre</i>	1880
<i>Aurore</i>	1881
<i>Le Gai Savoir</i>	1881-1885
<i>Ainsi parlait Zarathoustra</i>	1883-1885
<i>Par-delà le Bien et le Mal</i>	1886

<i>La Généalogie de la morale</i>	1887
<i>Le Cas Wagner</i>	1888
<i>Ecce Homo</i> , publié en 1906	1888
<i>Le Crépuscule des idoles</i>	1888
<i>L'Antéchrist</i> , publié en 1906	ca 1890
<i>La Volonté de puissance</i> , publié en 1901	1884-1886
Quantités de fragments, poèmes...	

■ L'exaltation des valeurs antiques

Nietzsche est d'abord un philosophe des valeurs, il exalte les valeurs originaires animées par la vie et la volonté de puissance ; la morale, la métaphysique et la religion se fondent sur la négation des valeurs premières. Il s'agit dans un premier temps de démystifier les idéaux traditionnels, de mettre à bas la culture moderne dont les symptômes de décadence sont manifestes, nourrie par un « nihilisme passif » qui prend racine dans le socratisme et dans le judéo-christianisme. Une fois établie la généalogie de la morale, il pense que le noyau de l'existence est dans la volonté de puissance.

Dieu est mort

Nietzsche prône le nihilisme comme étape vers le nouveau monde où l'homme sachant que Dieu est mort (le Dieu moral) est appelé à devenir surhumain, à retrouver son corps et le dynamisme de la volonté de puissance afin de supporter l'Éternel retour du même.

La volonté de puissance³²

Elle est cette force à la fois destructrice et créatrice qui pousse tout être à s'enrichir par des créations nouvelles ; elle s'applique :

– à l'homme qui trouve en elle une faculté dynamique qui tout à la fois crée et donne ; elle peut, dans une forme seconde, être pouvoir et domination ; dans ce cas, Nietzsche appelle « ressentiment » l'expression de cette volonté de puissance négative qui existe seulement contre ce qui la dépasse ;

32. Analysée dans la deuxième partie de *Ainsi parlait Zarathoustra*.

– au monde entier, semblable à un flux construisant sans cesse de nouvelles formes, « *une mer de forces en tempête* » ; le monde revient toujours au même point : c'est la doctrine de l'Éternel retour qui justifie le perpétuel devenir. La volonté de puissance est représentée par Dyonisos, symbole de la pulsion fondamentale qui veut toujours « *croître et s'étendre* ».

Dès *La Naissance de la tragédie*, Nietzsche analyse les causes de cette « *valorisation inouïe du savoir conscient* » dont il attribue la responsabilité à Socrate, « *instrument de la décomposition grecque, le type du décadent* ». Le culte du savoir socratique étant à l'origine du déclin de la tragédie grecque, synthèse de deux idéaux : le dionysiaque, « *racine unique de tout l'art grec* », et l'apollinien. Dionysos incarne la volonté de puissance, pulsion fondamentale de la vie. La rationalité à tout prix est opposée à l'instinct, présence de la puissance créatrice de la vie. Nietzsche s'érige contre la morale du péché et le vouloir-vivre de Schopenhauer.

Les pôles apollinien et dionysiaque

L'apollinien est une des composantes de l'esprit grec, il est caractérisé par la mesure et la sérénité, qualités propres à Apollon. C'est : « *La force surabondante et la mesure, la forme suprême de l'affirmation de soi dans une beauté froide, aristocratique, distante : apollinisme de la volonté grecque.* »³³ Ainsi, l'image est apollinienne.

Le dionysiaque est placé sous le signe de Dionysos (dieu grec de l'ivresse), de ce qui dépasse la mesure et l'ordre : « *Le mot dionysiaque exprime le besoin de l'unité, tout ce qui dépasse la personnalité, la réalité quotidienne, la société, la réalité, l'abîme de l'éphémère.* »³⁴ Dyonisos est symbole de force parfois douloureuse mais joyeuse, d'innocence entièrement étrangère à la culpabilité et à la mauvaise conscience, la figure de l'anti-Christ. La musique est dionysiaque.

La négation de la vie

Nos sentiments moraux et religieux sont inauthentiques et hypocrites, ils ne sont que le résultat d'une fuite devant la vie et le fruit d'un profond ressentiment. Métaphysique et religion concourent à nous faire oublier la volonté de puissance et sa dynamique immanente au profit d'un monde bâti sur le mensonge, sur la

33. In *La Volonté de puissance*, éd. Gallimard, tome I, p. 372.

34. *Ibidem*.

souffrance des philosophes métaphysiciens et des faibles qui ont imaginé de fausses valeurs : le bien, le droit, la charité, l'égalité démocratique qui culpabilisent les plus forts en leur faisant honte de leur puissance (*Généalogie de la morale*).

Pour un renversement des valeurs

Cette dévalorisation est aussi celle du corps, déprécié par Platon puis par le christianisme. La religion est comprise comme la revanche des victimes contre l'activité pleine de santé des forts, les instincts naturels sont brimés, intériorisés ; ils deviennent rancune et haine incapables d'oubli.

La violente critique de l'idéal ascétique souligne l'opposition entre la sécurité d'un savoir et l'aventure exaltante de la vie ; la science elle-même falsifie le réel et entretient l'illusion qui rend supportable une vie que la clairvoyance rendrait presque intenable.

La moralité des faibles

Le bien, le mal, le juste, l'injuste ne sont que l'expression du ressentiment de celui qui ne peut s'affirmer positivement : il se venge, compense en érigeant le négatif de sa vie, de sa souffrance, de ses frustrations, en norme. Il s'agit d'une moralité d'esclave qui veut légitimer son malaise, sa décadence, sa faiblesse ; l'absence de forces psychiques et réactives deviennent des vertus, des valeurs positives, alors que le fort, le « maître » crée positivement ses valeurs. Pour inverser cette logique et retrouver l'accord avec la réalité, la vie créatrice et donc la volonté de puissance, Nietzsche invente une étape : le nihilisme.

Le nihilisme

Il est marqué par la célèbre phrase : « *Dieu est mort* », qu'il faut entendre par le fait que, dans notre culture, Dieu a disparu.

■ Vous avez dit nihilisme ?

Le terme de nihilisme est tiré du latin *nihil* qui signifie « rien ».

Pour Nietzsche, il s'agit d'un phénomène spirituel où la mort de Dieu et des valeurs morales est liée à l'idée que le devenir est sans but. Le Dieu qui a existé était celui d'une morale, d'une croyance en la présence du suprasensible ; cet événement est une rupture radicale qui engage la totalité de notre destin dans le monde.

Le Surhomme nietzschéen

Cette mort est signe d'un espoir, celui de créer un univers neuf, mais aussi l'annonce de la création du Surhomme (ou Plusqu'homme) par lequel la vie pourra s'imposer sans mélange jusqu'à l'affirmation créatrice ; il s'agit de se couler dans le dynamisme de la volonté de puissance en prenant comme point de départ le corps, mis de côté par la religion et la métaphysique. L'homme est appelé à devenir surhumain, à se réinventer, à se dépasser en devenant ce qu'il est, en devenant assez fort pour supporter la pensée de l'Éternel retour du même, car « *cette vie, tu devras la vivre encore une fois et d'innombrables fois* ».

Zarathoustra est celui qui annonce la venue du surhomme.

Ainsi parlait Zarathoustra

Véritable double de Nietzsche, Zarathoustra est un sage iranien du VI^e siècle, fondateur légendaire de la religion perse pour qui la lutte du bien et du mal est le moteur du monde. Ce dualisme strict va être totalement rejeté par le Zarathoustra de Nietzsche qui annonce « *l'évangile* » des nouvelles valeurs, la venue du Surhomme et l'Éternel retour. Le livre est un condensé de la philosophie de l'auteur qui exprime sa pensée par un langage débordant de symboles ; œuvre inclassable, poétique, épique, impossible à résumer... Le prologue condense la majeure partie des thèmes développés :

– Il faut tout détruire pour tout reconstruire ; ce programme est illustré par l'allégorie des « trois métamorphoses de l'esprit » :

- l'âme humaine est d'abord semblable au chameau, elle amasse un lourd bagage d'expériences, d'héritages (images des valeurs morales), elle obéit passivement ;
- elle est ensuite semblable au lion qui détruit sauvagement cet ancien fardeau ;
- elle devient enfin semblable à l'enfant qui crée de nouvelles valeurs.

L'âme doit vaincre le démon qui est en elle, démon de la pesanteur, pour s'envoler sur les ailes de la danse, bien au-delà d'elle-même.

– La morale est une création purement humaine : « *En vérité, les hommes se sont eux-mêmes donné leur bien et leur mal. Ils ne les ont pas entendus comme une voix du ciel.* »

- Le dessein est de se vaincre soi-même en retrouvant la volonté de puissance.
- Aux sages qui nourrissent la superstition du peuple, aux savants dépourvus d'esprit créatif, aux poètes sans profondeur, il faut opposer celui dont le flot des passions s'est apaisé dans la beauté ; la volonté de puissance doit se libérer du passé pour nous réconcilier avec le temps ; par elle, l'homme trouve son salut.
- Le monde est le seul véritable trésor.

La théorie de l'Éternel retour

Tout est soumis à un retour cyclique et sans fin des mêmes événements, des mêmes êtres.

- L'homme est un pont et non une fin ; il faut être des créateurs, des éducateurs, des semeurs d'avenirs, devenir durs.
- L'homme doit assumer ses choix, ne pas dissocier le corps et la pensée ; le « gai savoir » lui confère la liberté.
- Le Surhomme est proche, il est « *le sens de la terre* » ; l'homme supérieur doit apprendre à rire pour devenir Surhomme, libre de cœur et d'esprit, créateur dont la volonté de puissance est la seule vertu ; il a détruit les anciennes valeurs et l'autre monde, pour lui, il n'y a que ce monde-ci. Le Surhomme est d'abord celui qui se libère de tout ce qui le mutile.

Une œuvre prophétique

Ce livre qui ne ressemble à aucun autre ne rencontra que peu de succès lors de la publication des trois premières parties, la quatrième, publiée à compte d'auteur, ne fut tirée qu'à quarante exemplaires. Depuis, il est devenu un passeport pour défier les idéologies...

P a r t i e V I

Le xx^e siècle : la philosophie contemporaine



Tout repenser...

Voici venu le temps des incertitudes et de la crise de conscience. Le plus meurtrier des siècles est aussi celui de l'effondrement de la conception classique du sujet : Freud affirme que l'homme est autre que ce qu'il arrive à saisir de lui-même et qu'il y a en lui une part de sauvagerie qui ne demande qu'à détruire. D'autre part, les mathématiques (comme la théorie des indécidables de Gödel) induisent que la vérité n'est plus du domaine logique, mais que foi et croyance sont à prendre en compte ; la physique inscrit la probabilité dans le réel par l'analyse de la mécanique quantique ou les relations d'incertitudes de Heisenberg. Wittgenstein (1889-1951) affirme que les énoncés de la logique et des mathématiques ne nous apprennent rien sur le monde, que seuls les énoncés corrélés à un « état du monde » possèdent une signification : l'expérience humaine ne peut se résumer à ce qui est dicible et cette nouvelle philosophie du langage s'attache à ce qu'on peut exprimer. Bergson explore les limites du champ rationnel et défend l'élan vital, l'intuition, la vie immédiate contre la toute-ouissance d'un positivisme en fin de course. L'éthique devient la réponse à la barbarie et engage à trouver une sagesse pratique à même de remplacer tant bien que mal le crépuscule des idoles annoncé par Nietzsche. L'existentialisme athée de Sartre n'est rien d'autre que la définition d'une responsabilité totale de l'homme : envers lui-même comme devant tous. L'analyse de H. Arendt (1906-1975) confirme l'implosion de l'individualisme dans les systèmes totalitaires et la nécessité de considérer la démocratie comme la condition même du progrès de la vie de l'esprit, sans vigilance éthique la démocratie ne cesse d'être en danger. Les derniers philosophes d'importance se sont éteints... Derrida, Ricœur, Lévinas et la relève, assez timide, cherche à l'homme un recours à la perte de sens...

Chapitre 1



Husserl (1859-1938)

« ... cette particularité foncière et générale qu'a la conscience d'être conscience de quelque chose. »

La naissance de la phénoménologie

Edmund Husserl naît en Moravie (Autriche-Hongrie) ; après avoir suivi des études de mathématiques et de physique, il est reçu docteur en philosophie en 1882. Très marqué par l'enseignement philosophique du psychologue Brentano (1838-1917), père de la psychologie descriptive qui définit la conscience par son « intentionnalité », il décide de se consacrer entièrement à la philosophie et soutient, en 1887, un mémoire d'habilitation *Sur le concept de nombre (Études psychologiques)* qui lui vaut d'être nommé *privatdozent* (assistant) à l'université de Halle puis, en 1901, à celle de Göttingen. Ses *Recherches logiques* datent de cette époque ; à partir de 1911, il enseigne à Fribourg-en-Brisgau où il se lie avec le jeune Heidegger. Quand il prend sa retraite en 1928, c'est à ce dernier qu'il laisse sa chaire. Invité en 1929 par la Société française de philosophie, il prononce une série de conférences à la Sorbonne, publiées deux ans plus tard sous le titre de *Méditations cartésiennes*. En 1933, les nazis prennent le pouvoir et Husserl est radié de

la liste des professeurs émérites en raison de ses ascendances juives. Atteint d'une pleurésie en 1937, il meurt l'année suivante à Fribourg. En raison de la menace de destruction qui pesait sur ces manuscrits, ses papiers sont envoyés à Louvain, en Belgique.

■ L'œuvre

Œuvres	Dates
<i>Philosophie de l'arithmétique</i>	1891
<i>Recherches logiques I et II</i>	1900-1901
<i>Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps</i> (publié en 1928)	1905
<i>La Philosophie comme science rigoureuse</i>	1911
<i>Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pure I</i> (publié en 1913) <i>II et III</i> (publiés en 1952)	1912-1918
<i>Logique formelle et logique transcendante</i>	1929
<i>Méditations cartésiennes</i>	1931
<i>La Crise des sciences européennes et la Phénoménologie transcendante</i>	1935-1936
<i>L'Origine de la géométrie</i> (posthume)	1939

■ La science des phénomènes

La phénoménologie est la méthode devant fonder la philosophie comme science rigoureuse, capable à son tour, de fonder les sciences dans leur démarche spécifique ; il s'agit d'abord de « *revenir aux choses mêmes* », aux phénomènes, afin d'en saisir les essences ; non de construire un système, mais d'arriver à décrire ce que l'on peut voir en suivant cette méthode : « *La phénoménologie pure ou transcendante ne sera pas érigée en science portant sur des faits, mais portant sur des essences ; une telle science vise à établir uniquement des connaissances d'essence et nullement des faits* ». ¹ Cette philosophie repose sur une double récusation :

- de l'attitude dite « naturelle », empirique, psychologique ;
- de l'attitude cartésienne, positiviste, physicaliste (théorie selon laquelle les sciences humaines doivent s'exprimer dans le vocabulaire des sciences physiques et s'inspirer selon leur méthodologie).

1. *Idées directrices pour une phénoménologie I*, Gallimard, p. 7.

Ces deux attitudes méconnaissent le « cogito fondateur » d'où toutes les productions humaines sont issues.

La phénoménologie doit se tenir éloignée de l'opinion comme la science. Cette doctrine des essences (totalement indépendante des particularités) signifie que la véritable connaissance est vision de formes absolues qui permettent l'exercice de la pensée ; sans ces formes, les choses ne seraient pas ce qu'elles sont.

Le dessein d'une philosophie rigoureuse

Le dessein de Husserl est de fonder une philosophie rigoureuse affranchie des modèles hérités des sciences de la nature qui mettra fin « à la détresse intellectuelle de notre époque (...) Ce dont nous souffrons c'est de la plus radicale détresse touchant la vie, détresse qui n'épargne aucun aspect de notre existence ».² Il souligne que « la cécité aux idées est une forme de cécité spirituelle : on est devenu incapable, par préjugé, de transférer dans le champ de l'intuition ce que l'on trouve dans le champ du jugement. En vérité, tout le monde voit pour ainsi dire constamment des Idées, des essences ; tout le monde en use dans les opérations de la pensée »³.

La méthode phénoménologique

- poser que les essences résident uniquement dans les phénomènes où elles se manifestent, contrairement à la philosophie platonicienne ;
- procéder à une « réduction eidétique », en éliminant les éléments empiriques (qui s'appuient sur l'expérience), variables du donné concret, afin de faire apparaître les lois fondamentales liées aux essences pures et universelles et parvenir à une vision de ces dernières ;

■ Vous avez dit eidétique ?

Ce terme est formé sur le grec *eidos* qui signifie « idée, essence, forme ».

- la réduction phénoménologique ou *epochè* est l'acte par lequel le monde objectif est mis entre parenthèses – où toute croyance existentielle à l'égard de ce monde est suspendue, ainsi que toute adhésion naïve à son égard ; le monde reste néanmoins là dans sa réduction, tout alors renvoie à un sujet : la conscience se considère

2. *La Philosophie comme science rigoureuse*, PUF p. 79.

3. *Idées...*, op. cit., p. 73.

elle-même. « *L'époque phénoménologique m'interdit absolument tout jugement portant sur l'existence spatio-temporelle.* »⁴

■ Vous avez dit épochè (phénoménologique) ?

Ce terme signifie « suspension » en grec.

– la réduction transcendentale, dernière étape, met le moi empirique entre parenthèses afin de rejoindre l'activité de l'ego pur. Husserl appelle « ego transcendantal » la conscience en tant que principe ultime de toute connaissance, le « sujet pur », non empirique, advenant une fois la mise entre parenthèses du monde objectif réalisée.

L'intentionnalité de la conscience

Tout au long de sa recherche, Husserl souligne l'intentionnalité de la conscience (terme qu'il reprend à Brentano) et qui, chez lui, signifie, une tension de la conscience vers les choses, un élan : « *Le mot intentionnalité ne signifie rien d'autre que cette particularité foncière et générale qu'a la conscience d'être conscience de quelque chose.* »⁵ La notion est centrale puisqu'elle suppose que la conscience est ouverture au monde.

Noèse et noème

Orientée vers l'objet, la conscience opère un mouvement ou plutôt un acte de la pensée qui est acte de la connaissance et que Husserl nomme « noèse » ; l'objet visé par la conscience est dit « noème », le noème est « *l'objet intentionnel* » de la pensée : « ... *avoir un sens, ou «viser à quelque sens» est le caractère fondamental de toute conscience, qui par conséquent n'est pas seulement un vécu, mais un vécu qui a un sens, un vécu noétique* »⁶.

■ Vous avez dit noèse, noème ?

Noèse vient du grec *noésis* : « faculté de penser ». Noème du grec *noëma* : « pensée ».

C'est à travers la multitude des noèmes variables où chaque noème correspond à un vécu intentionnel qui correspond lui-même à un aspect de l'objet que la conscience constitue l'objet comme identique à lui-même : « ... *par son moyen, il devient possible a priori de procéder à des synthèses d'identification, grâce auxquelles l'objet*

4. *Idées...*, op. cit., p. 102.

5. *Méditations cartésiennes II*, Vrin, p. 28.

6. *Idées...*, op. cit., p. 310.

peut et doit se présenter comme le même objet »⁷ ; « À tout objet « qui existe véritablement » correspond par principe l'idée d'une conscience possible dans laquelle l'objet lui-même peut être saisi de façon originale et parfaitement adéquate »⁸, de façon intégrale.

Le cogito fondateur

Le cogito est le seul acte de la pensée qui se révèle incontestable, il est entièrement immanent et ne révèle pas en particulier une « substance pensante », il se donne à lui-même comme essence sans avoir besoin d'être renforcé ou garanti par la présence de Dieu. Le cogito de Husserl possède une structure générale bipolaire qui embrasse les cas particuliers : je me saisis comme pensant quelque chose : cogito et cogitatum me sont donnés d'un seul mouvement ; ego-cogito-cogitatum : moi-je pense – objet pensé (intentionnel)⁹. La subjectivité inclut l'être-pour-moi de l'objet.

Vérité et réalité renvoient à la raison qui est ici une « *forme de structure universelle et essentielle de la subjectivité transcendante en générale* », soit de la conscience fondant toute connaissance.

L'intersubjectivité

Le « problème », c'est qu'en me « réduisant » à un moi méditant, à un ego transcendantal, je risque d'être devenu seul moi-même. Et les autres ? « *Ils ne sont pourtant pas de simples représentations et des objets représentés en moi.* » Pour échapper au solipsisme, Husserl avance qu'autrui nous est donné au sein d'une expérience pleinement originale : le corps d'autrui m'est donné comme corps propre d'un autre moi ; un autre corps ressemble au mien.

■ Vous avez dit solipsisme ?

Théorie selon laquelle il n'y aurait pour le sujet pensant d'autre réalité que lui-même.

L'ego transcendantal est inséparable d'autrui et du monde ; tout est construit sur une coexistence : de mon moi avec le moi d'autrui, de ma vie intentionnelle avec la sienne. Telle est l'intersubjectivité. « *Admettre que c'est en moi que les autres se constituent en tant*

7. *Ibidem*, p. 455.

8. *Ibidem*, p. 478.

9. Développé dans la seconde *Méditation cartésienne*.

qu'autres est le seul moyen de comprendre qu'ils puissent avoir pour moi le sens et la valeur d'existences et d'existences déterminées. »¹⁰

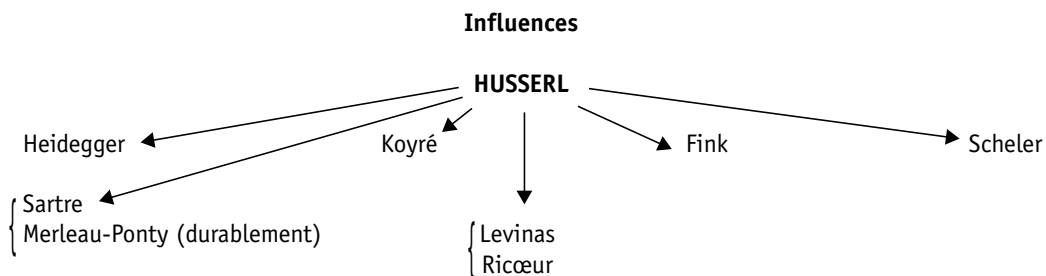
Se connaître soi-même, tel que le préconise Socrate, prend ici un nouveau sens puisque prendre conscience de soi est aussi prendre conscience des liens entre « monades », des liens universels ; mais « *il faut d'abord perdre le monde par l'épochè, pour le retrouver ensuite dans une prise de conscience universelle de soi-même* ».

Le retour aux choses mêmes

Dans *La Crise des sciences européennes et la Phénoménologie transcendante*, Husserl tente de comprendre l'origine de la crise de l'humanité en Europe. Il met en lumière la rationalité scientifique à partir de Galilée qui, en mathématisant la nature, a ouvert la voie aux « sciences-de-faits » modernes, coupées du monde de la vie, du vécu et de la philosophie. Il n'y a que deux issues possibles :

- ─ la barbarie (le livre est rédigé en plein régime nazi, en 1935-1936) ;
- ─ une philosophie fondée sur une « raison héroïque » et sur une véritable science de l'âme, liée à la phénoménologie transcendante.

La crise de la culture et de l'identité européenne ne peut se résoudre qu'en pratiquant une philosophie comprise comme autodétermination de l'humanité, science universelle du monde. Redonner le sens du monde revient à lutter contre l'insouciance et l'oubli, à revenir « aux choses mêmes », au monde de la vie. Husserl reste pessimiste et note : « *La philosophie comme science, comme science sérieuse, rigoureuse (...)* : ce rêve est fini »...



10. *Méditations cartésiennes V*, p. 109.

Chapitre 2



Freud (1856-1939)

« À quoi tend la psychanalyse sinon à rendre la joie de vivre aux hommes qui l'ont perdue ? »

La naissance de la psychanalyse

Né en Moldavie, Sigismund Schlomo Freud changera son prénom en Sigmund, à vingt-deux ans. La famille s'installe à Vienne en 1860, dans le quartier juif de Leopoldstadt. Brillant lycéen, il lit en plusieurs langues, se passionne pour Shakespeare. Après avoir envisagé de faire du droit, il se décide pour la médecine en 1873 puis suit les cours de Brentano. D'abord uniquement intéressé par la neurologie, il tarde à passer ses examens de fin d'études médicales en 1881 et se résout à gagner sa vie. La médecine générale l'ennuie.

La découverte des expériences de Charcot

En 1885, Freud obtient une bourse en vue d'un voyage d'étude et se rend à Paris, chez Charcot, spécialiste des maladies nerveuses à la Salpêtrière où il observe les manifestations de l'hystérie et les effets de l'hypnotisme et de la suggestion.

De retour à Vienne, il ouvre un cabinet privé le dimanche de Pâques 1886 et épouse Martha Bernays, d'une famille d'intellectuels juifs,

cinq enfants naîtront dont Anna qui deviendra psychanalyste spécialisée dans les problèmes de l'enfance. L'année suivante, il rencontre Wilhem Fliess ; outre leurs liens d'amitié, ils échangent une correspondance décisive sur la formation de la psychanalyse. Après avoir publié quelques articles, paraît en 1895 le fruit de sa collaboration avec Joseph Breuer (rencontré en 1878), *Études sur l'hystérie*, où il affirme la racine sexuelle des névroses. Deux ans plus tard, il découvre l'Œdipe et souligne l'existence d'une sexualité infantile. En 1899, paraît *L'Interprétation des rêves*, ouvrage qui passe alors inaperçu. Après de nombreux voyages, à Rome, Naples, Athènes, il continue à publier des œuvres capitales pour cette science naissante qu'est la psychanalyse. En avril 1908, se tiennent le premier Congrès international de psychanalyse à Salzbourg, le Congrès de Nuremberg (1910), la Société internationale est fondée, Jung en est le président. Très marqué par la guerre de 1914-1918, Freud s'intéresse à la violence et développe sa théorie de l'instinct de mort ; il adapte l'enseignement psychanalytique à l'explication des phénomènes sociaux, explique les malaises d'une civilisation.

Le martyr de Freud

En 1923, on diagnostique un cancer de la mâchoire qui sera maintes fois opéré, les seize dernières années de sa vie seront un martyre que la prise de pouvoir des nazis en 1933 n'apaise évidemment pas : ses livres sont brûlés en public à Berlin, avec ceux de Bergson et d'Einstein.

Freud s'exile à Londres en juin 1938, traitera des patients presque jusqu'à la fin. Quand elle survient, le 23 septembre 1939, il a ces mots : « *Ce sera quand même une belle matinée* »...

■ L'œuvre

Œuvres capitales	Dates
<i>Études sur l'hystérie</i> (avec J. Breuer)	1895
<i>L'Interprétation des rêves</i>	1899
<i>Psychopathologie de la vie quotidienne</i>	1901
<i>Trois Essais sur la théorie sexuelle</i>	1905
<i>Le Mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient</i>	1905
<i>Cinq Psychanalyses</i>	1905-1918

<i>Totem et Tabou</i>	1913
<i>Métabpsychologie</i>	1915-1916
<i>Introduction à la psychanalyse</i>	1916
<i>Au-delà du principe de plaisir</i>	1920
<i>L'Avenir d'une illusion</i>	1927
<i>Malaise dans la civilisation</i>	1930
<i>L'Homme Moïse et la Religion monothéiste</i>	1939

■ L'invention du sujet psychanalytique

« Il y a chez tout homme des désirs qu'il ne voudrait pas communiquer aux autres et des désirs qu'il ne voudrait même pas s'avouer à lui-même. »

Freud et la psychanalyse ont bouleversé la pensée que l'homme se faisait jusque-là de lui-même : l'animal raisonnable d'Aristote, la pensée transparente pour elle-même de Descartes sont détrônés par une découverte fondamentale : l'homme non seulement se trompe lui-même, mais encore une bonne part de sa pensée lui échappe. Freud a dit qu'il s'agissait de la troisième blessure narcissique infligée à l'orgueil de l'homme : après l'héliocentrisme de Copernic et la théorie de l'évolution de Darwin.

La psychanalyse est, dans son sens premier, une analyse du psychisme qui comprend une dimension théorique et une dimension pratique. Revendiquée par Freud comme théorie pleinement scientifique, elle a pour objet le psychisme et le comportement inconscient de l'être humain ; la pratique psychanalytique est une thérapie qui tend à guérir les névroses.

Une auto-définition de la psychanalyse

Fondateur de la psychanalyse et inventeur du mot, Freud en fournit une définition claire : « Psychanalyse est le nom : 1°- D'un procédé pour l'investigation de processus mentaux à peu près inaccessibles autrement ; 2°- D'une méthode fondée sur cette investigation pour le traitement des désordres névrotiques ; 3°- D'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen. »¹¹

11. Article de l'*Encyclopédie* (1922).

Par extension, la psychanalyse est, outre une méthode d'investigation qui permet de mettre en évidence des significations demeurées inconscientes, une approche psychothérapique fondée sur l'analyse du transfert ou de sentiments archaïques originellement éprouvés à l'égard des parents et demeurés généralement inconscients.

■ **Vous avez dit transfert ?**

Il s'agit d'une projection mentale sur une personne proche (ou sur l'analyste).

Freud s'est toujours défendu d'être philosophe, mais il a répondu à nombre de questions philosophiques touchant l'éthique, la morale, la religion. Les principes de la thérapie ouvrant sur de nouvelles spéculations ont permis à ce médecin de penser autrement la conscience morale, l'art, la civilisation, la culture.

Un monde intérieur : l'inconscient

Aussi appelée « psychologie des profondeurs », la psychanalyse a pour objet réel la profondeur de l'inconscient dont l'analyse permet d'expliquer, du moins en partie, les lacunes de la conscience.

L'inconscient est un monde intérieur qui ignore la contradiction : Freud avait été perturbé par un rêve où il se sentait presque joyeux, disons soulagé, par la mort de son père alors qu'il était sincèrement affecté par ce deuil. Comment est-il possible d'éprouver des affects contraires ?

L'hystérie : un sésame

L'observation de cas d'hystérie apporte la solution psychanalytique : on croyait l'hystérique victimes de facteurs organiques, ou dissimulateur ; Freud pense que le malade exprime par son corps ce qu'il ne peut exprimer par des mots : il « somatise », son refus de voir le rend aveugle, sa peur d'avancer le paralyse ; la cause est d'origine psychique. Une force oblige parfois le corps à répondre au lieu de la parole, c'est l'inconscient.

Freud part d'un postulat : la pathologie mentale s'explique par le principe du déterminisme psychique : il existe toujours un ensemble de causes (refoulements, censures...) qui entraînent

un ensemble d'effets (actes manqués...) ; toutefois, il est donné à l'homme d'introduire du sens et d'instituer de nouvelles normes à même de pouvoir libérer, soulager, guérir.

■ **Vous avez dit refoulement ?**

C'est une opération par laquelle le sujet cherche à repousser ou à maintenir dans l'inconscient des représentations (pensées, images, souvenirs) liées à une pulsion.

Au sein d'un apparent chaos, il est possible de dégager de l'intelligibilité, de déchiffrer le code, de faire tomber les masques et d'accéder à une liberté retrouvée.

L'appareil psychique

Il est constitué de couches que Freud localisera de façon symbolique. L'inconscient est l'un des systèmes de l'appareil psychique ; il contient des représentations refoulées, c'est-à-dire maintenues hors du champ de la conscience par des censures (des interdits).

La carte de l'appareil psychique a été dressée dans les deux topiques qui correspondent à deux formulations de la doctrine.

■ **Vous avez dit topiques ?**

Du grec *topos*, « lieu », en langage psychanalytique, c'est la « détermination des lieux symboliques du psychisme ».

La première conçoit l'appareil psychique comme formé¹² :

- du conscient : lequel désigne l'ensemble des phénomènes psychiques dont le sujet a conscience et qu'il saisit clairement ; il est le versant subjectif de processus neuroniques (les phénomènes perceptifs, par exemple) ;
- du préconscient : lequel est constitué par du latent puisque nos représentations ne sont pas présentes en permanence dans la conscience ;
- de l'inconscient : lequel est le domaine des représentations refoulées ; l'accès au système préconscient-conscient leur a été refusé.

12. Présentée dans le ch. VII de *L'Interprétation des rêves*.

Ces trois systèmes ont chacun leur fonction, leur type de processus, leur énergie d'investissement ; Freud situe des « censures » entre chacun d'eux, elles inhibent et contrôlent le passage de l'un à l'autre ;

■ **Vous avez dit censure ?**

C'est une fonction psychique qui tend à interdire, de façon permanente, aux désirs inconscients l'accès au système préconscient-conscient. Elle est à l'origine du refoulement et se manifeste particulièrement dans le rêve.

À partir de 1920, Freud élabore une théorie de la personnalité et des pulsions humaines qui l'amène à reformuler sa doctrine.

La seconde topique distingue trois « instances » :

- le ça : lequel représente l'ensemble des pulsions inconscientes qui nous animent ; il est le « pôle pulsionnel » de la personnalité ;
- le moi : c'est la partie de la personnalité qui assure les fonctions conscientes ; cette instance se pose en représentant des intérêts de la totalité de la personne, et comme telle est investie de libido narcissique ;
- le surmoi : il désigne une intériorisation des interdits parentaux ; cette instance juge et critique.

Freud concilie les deux topiques et fait coexister les divisions de chacune. À la suite de la seconde topique, il distingue les deux principes régissant le fonctionnement mental :

- le principe de plaisir : il s'agit de l'ensemble de l'activité psychique qui a pour but d'éviter le déplaisir et de procurer du plaisir ;
- le principe de réalité : lequel modifie le précédent dans la mesure où il réussit à s'imposer comme principe régulateur ; la recherche de satisfaction ne s'effectue plus par les voies les plus courtes, mais emprunte des détours et ajourne son résultat en fonction des conditions imposées par le monde extérieur.

L'inconscient se manifeste principalement par les rêves, les symptômes, des troubles, des dysfonctionnements psychonévrotiques, les actes manqués, les mots d'esprit.

■ Vous avez dit actes manqués ?

Ce sont des actes où le résultat visé n'est pas atteint, mais se trouve remplacé par un autre ; pour Freud, ils sont comme les symptômes, des formations de compromis, entre l'intention consciente du sujet et ses désirs refoulés.

Chez Freud, la pulsion a sa source dans une excitation corporelle ; son but est de supprimer l'état de tension qui règne à la source pulsionnelle ; c'est dans l'objet ou grâce à lui que la pulsion peut atteindre son but.

■ Vous avez dit pulsion ?

C'est un processus dynamique consistant dans une poussée qui fait tendre l'organisme vers un but.

Le rêve

Le rêve est la voie royale qui, en dévoilant la persistance de ce qui est réprimé, permet d'interpréter l'inconscient. Dans *L'Interprétation des rêves* et dans *Introduction à la psychanalyse*, Freud analyse la formation du rêve, phénomène total qui se révèle comme l'accomplissement d'un désir ; l'essentiel est que ce phénomène soit interprétable : « *«Interpréter un rêve» signifie indiquer son sens, le remplacer par quelque chose qui peut s'insérer dans la chaîne de nos actions psychiques, chaînon important semblable à d'autres et d'égale valeur* »¹³ ; il revient au rêveur d'interpréter lui-même son rêve car il est le seul capable de donner un sens à chaque élément de ce rêve grâce aux événements que cet élément évoque.

Le travail d'élaboration du rêve

- par déformation : la censure joue un rôle capital ; lacunes, atténuations, approximations « brouillent les pistes » ;
- par condensation : une représentation unique représente à elle seule plusieurs chaînes associatives, des éléments sont rassemblés en une unité disparate ;
- par mécanisme de déplacement : l'intensité d'une représentation se détache pour passer à d'autres représentations originellement peu intenses ;
- la figuration par symboles : elle utilise des symboles tout prêts dans l'inconscient : le roi, la reine figurent les parents du rêveur ; un sentier escarpé figure la représentation symbolique de l'acte sexuel ; l'eau figure la naissance ; le voyage en chemin de fer figure la mort...

13. *L'Interprétation des rêves*, PUF, p. 90.

Le rêve est le fruit d'un travail, il est d'abord une déformation où les pensées latentes et le contenu inconscient sont transformés en un produit manifeste, apparemment difficile à reconnaître. Les pensées latentes sont défigurées par le refoulement et la censure : « *Nous pouvons établir une relation entre le caractère désagréable de tous les rêves et le fait de la déformation du rêve.* »¹⁴

Le complexe d'Œdipe

Dès *La Science des rêves*, Freud avait assuré les fondements de la nouvelle discipline, et notamment affirmé la réalité du complexe d'Œdipe et la tripartition du psychisme.

■ Vous avez dit complexe d'Œdipe ?

C'est un ensemble organisé de désirs amoureux et hostiles que l'enfant éprouve à l'égard de ses parents.

Le complexe d'Œdipe se présente :

- sous une forme positive, comme dans l'histoire d'Œdipe-Roi : désir de la mort de ce rival qu'est le personnage du même sexe et désir sexuel pour le personnage de sexe opposé ;
- sous une forme négative : amour pour le parent du même sexe et haine jalouse pour le parent du sexe opposé.

Les deux formes se retrouvent à des degrés divers dans la forme dite « complète » du complexe. Le complexe d'Œdipe est vécu à son maximum d'intensité entre trois et cinq ans, lors de la phase dite « phallique » ; son déclin marque l'entrée dans la période dite de « latence » ; il connaît un regain à la puberté et est surmonté avec plus ou moins de succès dans un type particulier de choix d'objet. Il joue un rôle majeur dans la structuration de la personnalité et dans l'orientation du désir humain.

Les maladies mentales

L'étude du rêve prépare à l'étude des maladies mentales appelées « névroses », parce qu'il nous révèle que l'inconscient peut opérer des déguisements complexes. Nous sommes dans un domaine qui n'est plus celui de « l'homme normal », mais qui concerne la pathologie.

14. *Ibidem*, p. 143.

Par névrose, Freud entend un ensemble d'affections dont les symptômes sont l'expression d'un conflit psychique qui trouve ses racines dans l'histoire infantile du sujet.

Le névrosé

Le névrosé souffre de refoulement, il reste fixé à un moment du passé : son psychisme inconscient reste attaché à un temps où ses désirs étaient satisfaits. Il est soit en état de fixation à un stade antérieur du développement psychique, soit en état de régression pour avoir rencontré des obstacles. Le sens des symptômes est inconnu du malade.

Freud classe dans les « névroses actuelles » la névrose d'angoisse, la neurasthénie, l'hypocondrie.

C'est en proposant une classification d'ensemble des défenses psychopathologiques que Freud est amené à distinguer la « psychose ».

Le psychotique

Pour Freud, le psychotique est atteint de confusion hallucinatoire, de paranoïa (psychose chronique caractérisée par un délire plus ou moins bien systématisé, la prédominance de l'interprétation, l'absence d'affaiblissement intellectuel), de délire de persécution, d'érotomanie, de délire de jalousie, de délire de grandeur.

Freud rangeait aussi dans cette catégorie la psychose hystérique. L'acception s'est largement modifiée avec le temps, recouvrant la schizophrénie, la mélancolie, la manie...

L'angoisse est « *le sort premier réservé à la libido qui subit le refoulement* », la libido étant une énergie qui représente le substrat des transformations de la pulsion sexuelle ; cette énergie œuvre dans la vie psychique. Freud la définit : « *Nous appelons ainsi l'énergie considérée comme une grandeur quantifiable – quoiqu'elle ne soit pas actuellement mesurable – de ces pulsions qui ont affaire avec tout ce que l'on peut comprendre sous le nom d'amour.* »¹⁵

■ Vous avez dit libido ?

En latin, le terme signifie « envie, désir ».

Vers 1920, il développe une théorie des pulsions de vie et de mort et distingue :

15. In *Psychologie collective et analyse du Moi*, dans *Essais de psychanalyse*, 1921.

- les pulsions de vie liées à Éros (dieu de l'amour) ;
- les pulsions de mort et de destruction liées à Thanatos (la mort, en grec).

Il va jusqu'à affirmer : « *Les deux principes fondamentaux d'Empédocle, philia et neikos, sont par le nom comme par la fonction, les équivalents de nos pulsions originaires, Éros et destruction.* » Cette dimension quasi-mythique vient accentuer le caractère de principes universels que Freud veut donner à ces deux grandes pulsions, à la fin de sa vie.

■ Psychanalyse et philosophie

Les théories de Freud éclairent d'une autre lumière certaines questions-clés. Ainsi, la saisie du bien et du mal reflète la dureté du surmoi, la toute-puissance de la culpabilité et la présence de la faute en l'âme humaine. La religion est une illusion à travers laquelle l'homme angoissé s'attache comme à un père protecteur : Dieu n'est rien d'autre qu'un père transfiguré¹⁶ : « *La psychanalyse nous a appris à reconnaître le lien intime unissant le complexe paternel à la croyance en Dieu* »¹⁷, père symbolique d'une enfance vouée à la détresse, aux tiraillements de tensions où les puissances maternelles et paternelles qui le protègent sont peu à peu remplacées par l'idée d'un Dieu qui prend le relai par rapport à des prototypes centraux... Il nous faut « *dépasser le stade de l'infantilisme* », et s'en remettre à la science car « *ce serait une illusion de croire que nous puissions trouver ailleurs ce qu'elle ne peut nous donner* ». ¹⁸

16. Voir la première partie de *L'Avenir d'une illusion*, consacrée aux représentations religieuses qui sont des illusions.

17. *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Gallimard, p. 124.

18. *L'Avenir d'une illusion*, PUF, p. 80.

Chapitre 3



Bergson

(1859-1941)

« On appelle liberté le rapport du moi concret à l'acte qu'il accomplit. Ce rapport est indéfinissable, précisément parce que nous sommes libres. (...) toute définition de la liberté donnera raison au déterminisme. »

Le renouveau spiritualiste

Né à Paris, Henri Bergson appartient à une famille juive bien que toute sa vie il ait été animé de sentiments chrétiens (catholiques). Brillant élève en sciences et en lettres, il entre à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en 1878, section « lettres » ; il est agrégé de philosophie en 1881. En 1889, il soutient ses deux thèses de doctorat, la thèse principale est intitulée *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Maître de conférences à Normal sup. pendant deux ans, il est élu au Collège de France en 1900, son enseignement fascine totalement ses auditeurs, dont Maritain, Péguy. Prix Nobel de littérature en 1927, il meurt alors que la France, coupée en deux, sombre dans la collaboration, promulgue des lois antisémites. Bien que catholique de cœur, il refuse de se convertir, pour « *rester parmi ceux qui seront demain des persécutés* ».

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Essai sur les données immédiates de la conscience</i>	1889
<i>Matière et Mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit</i>	1896
<i>Le Rire</i>	1900
<i>L'Évolution créatrice</i>	1907
<i>L'Énergie spirituelle</i>	1919
<i>Les Deux Sources de la morale et de la religion</i>	1932
<i>La Pensée et le Mouvant</i>	1934

■ Une pensée du mouvement et de la créativité

Contrairement à Kant, Bergson croit en la possibilité d'accéder à une « réalité nouménale ».

■ Vous avez dit nouménale ?

Ce sont les « choses en soi » : une réalité intelligible, objet de la raison, par opposition à la réalité sensible.

Sa philosophie est une réaction à la pensée positiviste, matérialiste, et au scientisme, sa cousine, qui traitaient les phénomènes de la vie et de la conscience comme des choses physiques. Cette manière de procéder n'a rien à voir avec ce que la vie et la conscience ont d'essentiel : le mouvement et la créativité.

Les données immédiates de la conscience

Bergson s'élève contre la notion de quantitatif appliquée à l'intensité des états psychologiques. La conscience est pour lui « *qualité pure* » et possède essentiellement une dimension temporelle : quand un sentiment « croît » pour se transformer en passion, le psychisme en est totalement envahi et donc l'intensité exprime la qualité. C'est le cas des sentiments esthétiques, des émotions violentes, des impressions d'effort psychiques lors d'un effort musculaire... Ce que nous prenons pour des degrés ne représentent que des transformations qualitatives.

La durée bergsonienne

Bergson applique sa conception à la durée qualitative : « *Si le temps, tel que se le représente la conscience réfléchie, est un milieu où nos états de conscience se succèdent distinctement de manière à pouvoir se compter, et si, d'autre part, notre conception du nombre aboutit à éparpiller dans l'espace tout ce qui se compte directement, il est à présumer que le temps, entendu au sens d'un milieu où l'on distingue et où l'on compte, n'est que de l'espace* »¹⁹ ; la durée pure est succession sans séparation, organisation et fusion sans juxtaposition, comme une mélodie dont on perçoit le changement qualitatif. Elle s'exprime de manière identique dans tous nos états : dans le « *moi profond* », la personnalité réelle, formée de durée et dans le « *moi superficiel* », liée à notre quotidienneté « *d'automate conscient* ».

La durée, nouveauté imprévisible

Le temps est homogène, mesurable, et la durée concrète ; le temps des horloges et des physiciens n'est pas la durée pure de notre conscience, organisation intime d'éléments et flux ininterrompu. Le monde de l'esprit et celui de la durée est liberté, domaine de l'acte libre qui exprime la totalité de notre personnalité ; en ce sens durée veut dire création, nouveauté imprévisible, et non déterminisme.

« *Agir librement, c'est reprendre possession de soi, c'est se replacer dans la durée pure* » ; cela demande une véritable conversion spirituelle vers cette « *forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre moi se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs* ».²⁰

Matière et Mémoire

L'objet du livre est l'étude de la relation du corps à l'esprit et, plus généralement, de la matière à l'esprit à partir de la mémoire. Bergson en distingue deux formes :

- **la mémoire-habitude** : véritable mécanisme corporel, elle concentre les habitudes motrices (apprendre par cœur) ; elle seule est fixée dans l'organisme ;
- **la mémoire pure** ou vraie mémoire : celle de mon histoire, non réductible à des mécanismes.

19. *Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 68.

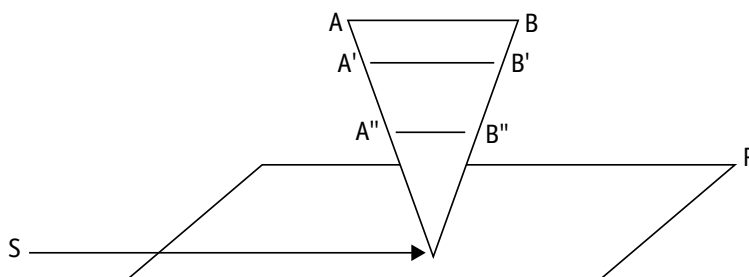
20. *Ibidem*, p. 74.

L'hypothèse de départ est que corps et cerveau sont de purs centres d'action : « *Le cerveau serait un centre d'action et non de représentation* » qui actualise ce qui nous est utile en insérant le passé dans le présent ; le souvenir pur présenterait une différence radicale de nature avec la perception. Les souvenirs se conservent sous forme spirituelle, la vraie mémoire est esprit, elle n'est pas organique, mais relève de la spiritualité.

Bergson distingue :

- la perception ;
- le souvenir-image (actualisé en image) ;
- le souvenir pur.

Dans l'inconscient, les souvenirs purs se conservent à l'état latent pour la raison que la conscience est dans le présent, c'est-à-dire dans l'agissant. La totalité de nos souvenirs est semblable à un cône dont la base assise dans le passé demeure immobile, le sommet est situé dans le plan de l'action²¹ :



P = plan mobile de ma représentation actuelle de l'univers

S = figure à tout moment mon présent, avance sans cesse, touche le plan mobile ; en S se concentre l'image du corps qui fait partie de P

AB = base assise dans le passé

SAB = la totalité des souvenirs accumulés dans la mémoire

La mémoire pure sert de base à la mémoire-habitude. Bergson conclut que c'est dans le rêve qu'il faut aller chercher la mémoire pure : « *Un être humain qui rêverait son existence au lieu de la vivre tiendrait sans doute sous son regard, à tout moment, la multitude infinie des détails de son histoire passée.* »²²

21. Développé ch. III de *Matière et Mémoire*.

22. *Matière et Mémoire*, p. 172.

« Avec la mémoire, nous sommes bien véritablement dans le domaine de l'esprit », conclut le philosophe pour qui l'esprit peut s'associer à la matière.

L'évolution créatrice : l'élan vital

Animé par une exigence de création, l'élan vital est cette impulsion originelle d'où la vie est issue et qui fait surgir des réalités vivantes toujours plus complexes ; la création de formes imprévisibles est continue. Le dessein est aussi de penser simultanément la vie et la connaissance, et de les éclairer l'une par l'autre.

Dans un premier temps, Bergson montre que seule sa théorie de l'élan vital est à même de pouvoir expliquer l'évolution de la vie : continuité indivise et créatrice, imprévisibilité, passé faisant corps avec le présent. La vie est comme la conscience, elle est un dynamisme créateur, une « *création sans fin en vertu d'un mouvement initial* »²³ :

– le **végétal** est défini par une « *conscience endormie et l'insensibilité* » ;

– l'**animal** est défini par « *la sensibilité et la conscience éveillée* » ; la poussée de l'élan vital a conduit à la création du système nerveux central et au mécanisme de conservation ; au sein du même règne animal sont apparues deux voies divergentes :

- **l'instinct** : la forme la plus pure est chez l'insecte ; il est capable de résoudre les problèmes que traite l'intelligence en s'adaptant ; l'instinct utilise un instrument naturel organisé ;
- **l'intelligence** : la forme la plus achevée est chez l'homme ; sa faculté est l'action, la puissance de produire et d'employer des outils ;

« Si l'on envisage dans l'instinct et dans l'intelligence ce qu'ils renferment de connaissance innée, on trouve que cette connaissance innée porte dans le premier cas sur les choses et dans le second cas sur des rapports. »²⁴

23. *L'Évolution créatrice*, p. 106.

24. *Ibidem*, p. 149.

L'instinct est connaissance d'une matière, l'intelligence connaissance d'une forme. Le premier est moulé dans la forme même de la vie, la seconde laisse échapper ce qu'il y a de nouveau dans l'histoire et est donc caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie.

L'intuition bergsonienne

C'est l'intuition qui nous conduit au cœur de la vie elle-même ; elle est l'instinct désintéressé, « conscient de lui-même, capable de réfléchir sur son objet et de l'élargir indéfiniment ». ²⁵

L'ordre et le désordre

Notre esprit cherche un type d'ordre et en trouve un autre, d'où le désordre compris comme une déception.

1. **l'ordre de l'intelligence** : il s'appuie sur l'ordre géométrique (inhérent à la matière)
= c'est l'ordre de l'induction et de la déduction

↓
l'intelligence se reconnaît en lui
+
l'action s'appuie sur lui

⇒ ordre automatique : exemple d'une chambre rangée où les objets sont disposés mécaniquement selon des mouvements spontanés

2. **l'ordre de l'intuition** : c'est l'ordre vital, l'ordre « voulu » (= produit par la volonté),
il est essentiellement création : la chambre est rangée selon un rangement consciemment organisé

⇒ il n'y a pas de désordre, mais deux états d'ordre qui s'excluent l'un l'autre. L'intuition nous fait comprendre que l'homme est le terme et le but de l'évolution

En métaphysique, l'idée de désordre est donc fausse ou illusoire, tout comme l'est l'idée de néant née de mauvaises interprétations philosophiques aveugles au changement et à la durée ; c'est l'évolution créatrice qu'il faut retrouver pour comprendre que la vie totale est dans le rapport qu'elle entretient avec l'intuition ouverte à la durée.

25. *Ibidem*, p. 177.

Les Deux Sources de la morale et de la religion : une nouvelle morale

Analyser l'obligation morale revient à étudier un système d'habitudes qui exerce une pression sur notre volonté ; ces pressions sont d'abord d'origine sociale. L'existence quotidienne de l'individu est, elle aussi, gouvernée par la société qui dresse pour lui son programme de vie. « *Représentez-vous l'obligation comme pesant sur la volonté à la manière d'une habitude, chaque obligation traînant derrière elle la masse accumulée des autres et utilisant ainsi, pour la pression qu'elle exerce, le poids de l'ensemble : vous avez le tout de l'obligation pour une conscience morale simple, élémentaire.* »²⁶ L'exigence sociale est issue d'une société figée, statique, close.

Une morale du supplément d'âme

Mais il y a l'appel du héros qui, loin d'être une pression, est ouverture, transcendance. Cette morale est celle de l'âme ouverte, celle de l'élan vital. La morale de l'Évangile est celle de l'âme ouverte : « ... *quelque chose comme un instantané pris dans un mouvement. Tel est le sens profond des oppositions qui se succèdent dans le Sermon sur la montagne : « On vous a dit que... Et moi je vous dis que... » D'un côté le clos, de l'autre l'ouvert.* »²⁷

Bergson en vient à distinguer :

- **La religion statique** : elle correspond à la morale close et permet d'assurer la conservation du groupe social en réagissant d'une manière défensive par rapport à l'idée de mort et à l'angoisse qu'elle génère. Elle protège la société de la peur et de la désagrégation : elle est « *une réaction défensive de la nature contre le pouvoir dissolvant de l'intelligence (...), une réaction défensive contre la représentation, par l'intelligence, de l'inévitabilité de la mort* »²⁸.
- **La religion dynamique** : elle s'appuie sur l'élan mystique qui est créateur et sur l'amour ; dans le mysticisme chrétien, Dieu qui est amour et objet d'amour appelle à l'action : « *Vient alors une immensité de joie, extase où elle (l'âme) s'absorbe au ravissement qu'elle subit : Dieu est là, et elle en lui.* »²⁹ Cette âme connaît l'agita-

26. *Les Deux Sources*, p. 19.

27. *Ibidem*, p. 57.

28. *Ibidem*, p. 137.

29. *Ibidem*, p. 245.

tion dans le repos, la vie surabonde en elle, pour la simple raison que le mystique veut changer l'humanité en lui transmettant son élan créateur, sa durée inventive qui est celle de l'amour.

Mécanique et mystique

La machine semble être nécessaire à la libération de l'homme, mais elle ne suffit pas à notre civilisation en débarrassant l'individu des seules contraintes matérielles. Ce dont l'homme a besoin, c'est d'un « *supplément d'âme* » qui lui permette de ne pas figer la vie. En conséquence, la mécanique appelle la mystique : « *Elle ne retrouvera sa direction vraie, elle ne rendra des services proportionnés à sa puissance, que si l'humanité qu'elle a courbée encore davantage vers la terre arrive par elle à se redresser, et à regarder le ciel.* »³⁰

Ce n'est pas sans raison que Péguy, poète et socialiste chrétien, affirmait que Bergson, avait réintroduit la vie spirituelle dans le monde. Sans oublier le dynamisme et une nouvelle morale de l'amour...

30. *Ibidem*, p. 335.

Chapitre 4



Heidegger (1889-1976)

« *L'essence de l'homme est essentielle à la vérité de l'être.* »

Le problème de l'Être

Martin Heidegger naît à Messkirch en pays souabe, son père est tonnelier et sacristain. Après des études au lycée de Constance puis à celui de Fribourg-en-Brisgau, il étudie quatre semestres à la faculté de théologie, renonce à être prêtre et s'inscrit à la faculté des lettres (philosophie) et à celle des sciences. Docteur en 1913, il est réformé pour raison de santé quand la guerre éclate, puis habilité en 1915 ; mobilisé en 1917, il se marie avec une de ses anciennes étudiantes, Elfriede Petri, qui lui donnera deux fils. Assistant à l'université de Fribourg jusqu'en 1922, il enseigne au côté de Husserl, avant d'être nommé à l'université de Marbourg. En 1927, paraît *L'Être et le Temps*, son œuvre maîtresse, qu'il dédie à Husserl à qui il succède en qualité de professeur « ordinaire ». En avril 1933, il est élu recteur de l'université de Fribourg ; les nazis sont au pouvoir depuis le 30 janvier. Entre 1933 et 1945, Heidegger coopère administrativement dix mois avec le régime, adhère au parti nazi (considérant que le national-socialisme est « *la voie tracée pour l'Allemagne* »), démissionne de ses fonctions en 1934, s'abstient de publier (sauf dans de rares éditions collectives) ;

la direction du parti l'incorpore dans la milice populaire en 1944, cette mesure d'éloignement sera prolongée par les autorités françaises d'occupation. Heidegger ne reprend ses cours qu'en 1951, voyage beaucoup (surtout en France), ne reprend ses publications qu'en 1957 avec la *Lettre sur l'humanisme*, adressée à J. Beaufret. En 1955, il est invité à Cerisy-La-Salle, rencontre le peintre Braque, le poète René Char, ancien résistant, avec qui il se lie d'amitié. À partir de 1969, se tiennent les séminaires du Thor puis celui de Zähringen, dans la banlieue de Fribourg ; le philosophe, disparu en 1976, enterré chrétiennement, repose dans son village natal.

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>Traité des catégories et de la classification chez Duns Scot</i>	1916
<i>Être et Temps</i>	1927
<i>Qu'est-ce que la métaphysique</i> (discours inaugural)	1929
<i>Kant et le problème de la métaphysique</i>	1929
<i>Hölderlin et l'essence de la poésie</i>	1930
<i>Introduction à la métaphysique</i> (publiée en 1953)	1935
<i>De l'essence de la vérité</i>	1943
<i>Chemins qui ne mènent nulle part</i>	1935-1943
<i>Lettre sur l'humanisme</i>	1947
<i>Essais et conférences</i>	1954
<i>Qu'appelle-t-on penser ?</i>	1954
<i>Qu'est-ce que la philosophie</i> (publié en 1956)	1955
<i>Identité et différence</i>	1957
<i>Le principe de raison</i>	1957
<i>Acheminement vers la parole</i>	1959
<i>Nietzsche</i>	1961

■ L'Être et l'étant

Si l'on en croit le philosophe J. Beaufret : « *On ne résume pas la pensée de Heidegger. On ne peut même pas l'exposer. La pensée de Heidegger, c'est ce rayonnement insolite du monde moderne lui-*

même en une Parole qui détruit la sécurité de langage à tout dire et compromet l'assise de l'homme dans l'étant. »³¹ Que faire ? Tenter malgré tout de dégager quelques concepts fondamentaux. Celui que certains estiment être, à juste titre, le plus grand philosophe du xx^e siècle, se porte en digne héritier de Husserl, phénoménologiquement au cœur de la question de l'être développée dans *Être et Temps*, comme dans toute l'œuvre. Nous sommes en présence d'une source qu'aucun concept ne peut réduire : l'être qui jamais ne peut être confondu avec l'étant, l'être concret, particulier, existant au cœur de sa réalité empirique ; l'homme est le seul étant à posséder la capacité d'interroger l'être. Cette interrogation constitue même l'être de cet étant.

Petit lexique heideggerien

Sans doute faut-il prévenir que la langue allemande est plus à même que le français de contenir ces nuances difficilement traduisibles. Heidegger invente nombre de néologismes, de mots inédits :

- l'« ontique », par exemple, désigne l'existant simplement comme il est, tel qu'il est donné, « ce qui est » ;
- alors que l'ontologique se rapporte à ce qui fait que l'existant est ce qu'il est, à la plus profonde réalité ;
- le sens de certains termes est autre que le sens courant (souci) ;
- la lecture de mots composés demande une attention soutenue. Ainsi, le Dasein ou « être-le-là » dit l'étant qui interroge l'être, il est « *ce au sein de quoi l'homme déploie tout son être* »³², il est cette voie d'accès unique et obligée à toute compréhension de tout être.

L'être est partout, mais il a divers modes et divers types d'existants : celui de la chose, de l'instrument, de l'homme... Heidegger commence par l'existant que nous sommes. En s'interrogeant sur lui-même, l'homme initie « *l'analytique fondamentale du Dasein* », préalable à toute ontologie générale. Ainsi, la philosophie consiste d'abord à méditer, à penser l'être tel qu'il se donne ou se dérobe.

31. In *Introduction à une lecture du poème de Parménide*, Paris, 1984, p. 7.

32. *Être et Temps*, traduction Vezin, Paris, p. 125.

■ La structure du *Dasein*

C'est une structure tridimensionnelle désignée par le terme générique de « souci », unité de la facticité (ou dérélition), de l'existence et l'« être-auprès-de ».

Le souci

– **la facticité**, c'est le *Dasein* qui se découvre comme étant « toujours-déjà-là » : « *Ce que nous entendons par facticité n'est pas le fait brut d'un étant subsistant, mais un caractère ontologique du Dasein* », c'est le caractère de ce qui existe comme pur fait : « *Nous sommes embarqués* », jetés dans l'existence sans l'avoir choisi. La dérélition est signe de la dimension temporelle du passé, du *Dasein* comme « ayant-été ». Dérélition aussi dans ce caractère du *Dasein* jeté dans le monde et abandonné à lui-même³³ ;

– **l'existence** est le fait pour l'homme de se tenir dans l'éclairement de l'être, il est ce rapport qui caractérise l'homme dans son essence et qui se tient hors de lui-même, qui porte le *Dasein* à être continuellement en avant de lui-même. Il a pour modalités : la compréhension et le pro-jet (avec tiret pour traduire *Entwurf*), intrinsèquement reliés à l'existence : toute existence est compréhensive par l'articulation d'un pro-jet ;

– **l'être-auprès-de** signifie que le *Dasein* est continuellement en présence de quelqu'un d'autre que lui-même, il se tourne vers lui et se transcende. Temporellement, il est le présent originaire.

L'être-au-monde heideggerien

Par le pouvoir de saisir n'importe quel étant en tant qu'il est (amené à la présence et placé dans le domaine d'ouverture), l'homme « illumine » par un double mouvement de prospection et de rétrospection au sein même de la présence. C'est la « compréhension », l'être-au-monde dans le lieu de toutes les significations. L'homme trouve son unité en s'extériorisant sans cesse, en se sachant dans le temps, la temporalité n'est pas succession de moments, mais le fait d'être contemporain du passé, du présent, de l'avenir.

Ainsi, souci, compréhension de l'être et temporalité sont d'une certaine façon identiques.

33. *Ibidem*, p. 180.

Les modalités du souci

– La première est l'existence comme « préoccupation » qui découpe un monde ambiant à l'intérieur du monde et découvre « *l'étant intra-mondain* » (en ce monde) de deux manières :

- soit il est un autre Dasein : le rapport à l'autre est alors un rapport de coexistence qui peut dégénérer en simple rapport de préoccupation ;
- soit il est un étant d'un autre type et se dévoile comme « *étant-offert-à-la-main* », c'est-à-dire comme ustensile ; ce mode est premier, mais peut se renverser. Il est alors le propre de la pensée théorique et considère l'étant comme une chose. La pensée théorique est seconde et dérivée, l'importance que la philosophie occidentale lui a accordé est abusif, et ce depuis Platon. Heidegger en tire la conclusion de déconstruire par nécessité l'histoire de la métaphysique.

Le Dasein existe enfin sur deux modes concrets fondamentaux :

- **Le mode du « on »**, soucieux de ses possibilités pour se distraire. On, c'est la forme de l'existence en commun vouée par nature à l'inauthenticité et à la banalité ; la pression que cette forme exerce sur le quotidien tend à vider le Dasein de son être, à le dissoudre³⁴ ; ajoutons que le mode de la quotidienneté est celui de la déchéance du Dasein, un tourbillon, une chute.
- **Le mode de l'authenticité**, c'est le mode de l'existence résolue où l'étant existe selon ses possibilités propres et irréductibles ; elles débouchent toutes sur l'acceptation de l'être-pour-la-mort qui en constitue la mesure ultime et manifeste le temps originaire fini. Tout Dasein débute par l'inauthenticité et souvent y demeure, il est cependant possible de conquérir l'authenticité.

L'angoisse comme passage

Entre les deux modes, l'angoisse (différente de la peur qui est crainte d'un étant nuisible) assure le passage de l'un à l'autre ; elle est toujours angoisse devant le néant et le révèle. Le néant est ce « rien » qui « n'est » que parce qu'il n'est aucun étant. L'angoisse fait sombrer les étants dans la nullité mais, du même coup, ouvre à la saisie de l'étant en tant que tel et à la saisie de l'être.

34. Ch. IV de *Être et Temps*.

L'analytique existentielle constitue enfin le Dasein comme « historique » dans le sens où la rétrospection vers la situation originelle, le pro-jet de soi dans l'existence et la présence à l'autre, sont unis par une structure au sein de laquelle s'ouvre « l'historicité ».

■ Le « tournant »

Vers les années trente, Heidegger passe de la quête du sens à la méditation sur la vérité de l'être. En 1930 d'ailleurs, il prononce une conférence, *L'Essence de la vérité*, où il remet en question le concept courant de vérité et souligne l'essence « *originellement privative* » de la vérité comme dévoilement. C'est le concept d'Alétheia, nom grec de la vérité, formé de « a » privatif et de *lanthano* qui signifie « je dissimule ». Le mystère de l'être ne se livre pas brutalement au Dasein et le dévoilement de la vérité est compris comme une lente sortie de « *l'enténébrement du monde* ».

L'oubli de l'être

Pour Heidegger, toute la métaphysique occidentale se caractérise par « *l'oubli de l'être* » : « *Dans le massif de l'être, la plus haute cime est le mont Oubli* » ; il entend par là qu'a été refoulée la différence ontologique (soit, ce qui se rapporte à l'être) entre l'être et l'étant, non sans avoir de surcroît assimilé l'Être suprême (Dieu) à l'être, créant ainsi une ontothéologie (où la métaphysique est conçue comme une ontologie, mais aussi comme la recherche de la cause première – divine).

Dieu « a » de l'être et donc n'est en conséquence qu'un étant, même si l'on admet qu'il est la condition de tous les autres. Les présocratiques en ce sens se trompent moins que Descartes ou Nietzsche chez qui l'homme devient le fondement et le centre de tout l'étant, consommant ainsi l'oubli de l'être. Pour Heidegger, penser la différence de l'être à l'étant revient à reconnaître que la Présence et ce qui est présent n'arriveront jamais à être identiques. Il importe de souligner un double mouvement : celui de l'être « se donnant » à l'homme (qui en le recevant contracte une dette), et l'appelle ainsi à une participation, et celui de l'homme vers l'être qui peut à tout instant se dérober alors que l'homme peut, à tout instant, oublier l'être.

L'homme est le « berger de l'être »

La mission de l'homme est de rassembler tous les étants non-humains dans la lumière même de l'être, il devient le médiateur, le fameux « berger l'être » de la *Lettre sur l'humanisme*.

La technique et la parole poétique

Le fond de la pensée de Heidegger est la « *finitude de l'être* » ; à partir de 1953, il aborde la « *question de la technique* » qu'il fait reposer sur la finitude. Le terme ne recouvre pas seulement les différents secteurs de l'équipement par machines, mais l'équipement du tout de l'étant qui manifeste le vide ontologique. Pour le philosophe, l'essence de la technique, c'est « *la métaphysique poussée jusqu'à son terme* »³⁵ puisque, pour les Grecs, la « *techné* » était un « *savoir* » et non un « *faire* » ; au fil de l'histoire, connaissance et puissance (marques actuelles de la technique dans son sens contemporain) se sont enchevêtrées au point que la domination que l'homme exerce sur la nature dépasse les espérances de Descartes, sans que la réussite soit patente. Cette domination est le signe d'une errance loin de l'être ; l'homme est dominé par l'évolution technicienne au point d'oublier l'être.³⁶

La « maison de l'être »

À la question de la technique, Heidegger répond par celle de la langue ou de la parole : « *La langue est le poème originel dans lequel le peuple dit l'être. Inversement, la grande poésie, celle par laquelle un peuple entre dans l'histoire, est ce qui commence à donner figure à sa langue. Les Grecs et Homère ont créé et connu cette poésie. La langue qu'ils parlaient leur fut ainsi ouverte comme départ dans l'être, comme stature donnée dans l'ouvert à l'étant.* »³⁶ La poésie devient cet accomplissement de la langue qui est « *maison de l'être* » ; elle montre au lieu de signifier comme il arrive aussi à la parole pensante de désigner.

Cette intime parenté entre le poète et le penseurs, seulement séparés par l'oubli de l'essentiel, instaure, par la langue, un domaine d'appartenance commune. Ses méditations sur Trakl, Hölderlin, Héraclite forment une seule et même réflexion chez

35. In *Essais et Conférences*.

36. In *Introduction à la métaphysique*, 1930.

celui qui se voulut même un moment poète en écrivant : « *Si l'amour grandit dans la pensée/l'être vers lui s'est tourné. Si la pensée ouvre une clairière à l'amour,/la grâce a mis en vers sa splendeur* ». ³⁷

37. « Les retrouvailles pour le 6 février 1950 », in *Le Concept d'amour chez Heidegger*, V. Piazza, *L'Amour en retrait*, Paris, 2003, p. 103.

Chapitre 5



Sartre

(1905-1980)

« *Nous courons vers nous-mêmes et nous sommes, de ce fait, l'être qui ne peut se rejoindre.* »

La naissance de l'existentialisme

Né à Paris, Jean-Paul Sartre est orphelin de père à un an ; il est élevé par ses grands-parents maternels, sa mère qui se remarie en 1916 avec M. Nancy, un polytechnicien autoritaire. En 1924, Sartre réussit le concours d'entrée à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm (R. Aron, P. Nizan sont ses camarades). Après avoir échoué à l'agrégation de philosophie, il est reçu premier en 1929 – Simone de Beauvoir qu'il vient de rencontrer est deuxième. Professeur de philosophie au Havre de 1931 à 1937 puis au lycée Pasteur de Neuilly, il publie des écrits philosophiques avant de publier ses premières œuvres littéraires (*Le Mur*, en 1937). Le roman *La Nausée* lui apporte la notoriété alors que *L'Être et le Néant* passe presque inaperçu. Sartre devient plus que célèbre à la Libération en devenant le chef de file de l'existentialisme ; il quitte l'enseignement pour se consacrer à l'écriture et codirige avec S. de Beauvoir et M. Merleau-Ponty la revue *Les Temps Modernes*, politiquement très engagée à gauche (le 1^{er} numéro paraît le 1^{er} octobre 1945). À partir de 1950, Sartre se rapproche du Parti communiste dont il soutient ardemment la

politique jusqu'à l'écrasement de la Révolution hongroise de 1956 par les troupes soviétiques. La publication en 1960 du premier volume de la *Critique de la raison dialectique* (il n'y aura pas de second) marque la volonté d'approfondir la théorie marxiste.

Le refus du prix Nobel

En 1964, alors que paraît *Les Mots*, Sartre se voit décerné le prix Nobel qu'il refuse sous prétexte qu'un écrivain ne doit pas être une institution.

Lors des événements de mai 1968, il soutient les étudiants révoltés ainsi que les publications d'extrême gauche. Le dernier ouvrage paru de son vivant, *L'Idiot de la famille, Gustave Flaubert*, est une longue synthèse de sa pensée et de la psychanalyse. Devenu aveugle, il continue son activité intellectuelle et s'éteint à Paris le 15 avril 1980 à l'hôpital Broussais. Il est inhumé au cimetière Montparnasse.

■ Une pensée engagée

Sa pensée est sans doute l'une des mieux connues, l'une des plus populaires au monde ; le nom de Sartre étant pour beaucoup celui du plus grand philosophe français de son siècle, pour d'autres un homme qui s'est toute sa vie compromis par ses choix politiques, un grand écrivain plus qu'un grand penseur. Il a été le « Voltaire français » d'après de Gaulle, « l'agité du bocal » d'après Céline... L'existentialisme est à jamais attaché à son nom.

■ L'œuvre

Principales œuvres littéraires	Principales œuvres philosophiques, essais, critique
<i>La Nausée</i> (roman), 1938	<i>L'Imagination</i> , 1936
<i>Le Mur</i> (nouvelles), 1939	<i>La Transcendance de l'Ego</i> , 1936-37
<i>Les Mouches</i> (théâtre), 1943	<i>Esquisse d'une théorie des émotions</i> , 1939
<i>Huis clos</i> (théâtre), 1944	<i>L'Imaginaire. Psychologie phénoménologique de l'imagination</i> , 1940
<i>Les Chemins de la liberté</i> , (roman), 3 tomes, 1945-1949	<i>L'Être et le Néant</i> , 1943
<i>Mort sans sépulture</i> (théâtre), 1946	<i>Réflexion sur la question juive</i> , 1946

<i>Les Mains sales</i> (théâtre), 1948	<i>L'existentialisme est un humanisme</i> , 1946
<i>Le Diable et le Bon Dieu</i> (théâtre), 1951	<i>Baudelaire</i> , 1947
<i>Les Séquestrés d'Altona</i> (théâtre), 1959-60	<i>Cahier pour une morale</i> , 1947-48, posthume (1983)
<i>Les Mots</i> (mémoires), 1964	<i>Questions de méthode</i> , 1957
	<i>Critique de la raison dialectique I</i> , 1960
	<i>L'Idiot de la famille, Gustave Flaubert</i> (1971-73)

■ La liberté absolue de l'homme

L'expérience de la contingence

Ce n'est pas par un traité, mais par un roman, *La Nausée*, que Sartre exprime une métaphysique en décrivant l'expérience cruciale de la contingence. Le « héros », Antoine Roquentin, travaille à Bouville (transposition du Havre) et prépare une thèse sur le marquis de Rollebon. Un jour de printemps, il découvre dans un jardin public le sens de cette étrange nausée dont il est victime et qui le métamorphose lentement. Elle lui dévoile tout d'abord l'absurde d'une existence assujettie à une contingence au-delà de toute rationalité. L'homme vit au-delà des raisons et de la logique : « *Exister, c'est être là, simplement ; les existants apparaissent, se laissent rencontrer, mais on ne peut jamais les déduire.* »³⁸ L'absurdité ne condamne pas à la paralysie, mais engage à plus d'action, à se déterminer pour un choix et pour sa liberté.

L'en-soi et le pour-soi

La liberté est ce chemin sur lequel nous tentons d'avancer sans tomber, en elle s'enracinent les seules valeurs parce qu'elle est gravée dans le cœur de chaque homme et de chaque existence. Grâce à elle, il est possible de rompre avec soi-même, de néantiser l'ensemble des déterminations naturelles.

■ Vous avez dit néantiser ?

C'est en quelque sorte « sécréter » du néant dans les parties du monde qui sont étrangères à l'intention du sujet pensant au point de les vider, de les supprimer, de les effacer : quand on cherche un ami dans un café, le café devient un fond vide, il est « néantisé ».

38. *La Nausée*, Gallimard, p. 181.

Sartre distingue la conscience et l'être en soi³⁹ comme les deux formes irréductibles l'une à l'autre ; il définit l'en-soi et l'être-pour-soi comme les deux types d'être, après avoir posé, à la suite de Husserl et Brentano, que la conscience est toujours conscience de quelque chose, et avoir posé que l'apparaître ne s'oppose pas à l'être (l'être est un existant, c'est ce qu'il paraît et donc le phénomène le dévoile tel qu'il est) :

– **L'en-soi** : c'est l'être massif et plein de choses, l'être transcendant à la conscience, tout ce que la conscience saisit comme ce qui n'est pas elle ; c'est l'être qui adhère à soi dans sa présence irréductible ; l'en-soi est opaque alors que la conscience est transparente ; le passé, c'est ce qu'il y a en nous d'en-soi.

– Le **pour-soi** : c'est la conscience ; il possède un caractère contingent cause de la nausée ; il se saisit comme étant « de trop ». Ce manque d'être créant de la souffrance, le sujet rêve d'une impossible synthèse : d'être « en-soi-pour-soi ». Mais il sait que sa liberté comme sa gratuité effraient sa conscience qui est malheureuse de ne pouvoir coïncider avec elle-même, si bien que la réalité humaine est le perpétuel dépassement vers cette coïncidence.⁴⁰ Le présent est pour-soi. Quant au futur, il est un manque qui est le présent de l'en-soi.

La vérité de l'existant

La conscience est pur non-être, jaillissement, intentionnalité, pour reprendre la terminologie de Husserl, pour qui toute description de la conscience par l'intériorité prive l'existant de sa vérité. La conscience est vers quelque chose et donc un mouvement : le refus d'être une substance.

L'angoisse et la mauvaise foi

L'homme est en quelque sorte « condamné » à la liberté, à chaque instant responsable, il a le pouvoir de dire « oui » ou « non », de faire ce qu'il veut, mais il s'angoisse à cause de ce « rien » qui vient s'insinuer entre les motifs et les actes. Le néant hante l'être et la liberté est une rupture avec ce dernier : « *La condition pour que la réalité humaine puisse nier tout ou partie du monde, c'est qu'elle porte le néant en elle comme le rien qui*

39. Introduction à *L'Être et le Néant*.

40. In *L'Être et le Néant*, deuxième partie, ch. I.

sépare son présent de tout passé. »⁴¹ L'angoisse est un sentiment vertigineux né de la multiplicité des possibles, elle est liée non à un objet (c'est le cas de la peur), mais à la prise de conscience que « mon » existence est totalement libre, elle est angoisse de soi et de l'infinie liberté car « je » décide seul, injustifié, injustifiable, sans circonstances atténuantes, sans la moindre excuse et les barrières censées me protéger ne signifient rien.

L'insupportable liberté

Effrayée par cette liberté, la conscience tente de fuir par la mauvaise foi. Se mentir à soi-même semble être le meilleur moyen pour fuir cette vertigineuse liberté au point de feindre de croire que « je » ne suis pas libre ou de penser que tel déterminisme psychique pèse sur mes actes ; je peux aussi me réfugier au sein d'idéologies ou de mythes comme autant d'alibis.

■ L'autre comme conscience de soi

Sartre reprend la question développée par Hegel dans *La Phénoménologie de l'esprit* : le pour-autrui mais, en décrivant cette nouvelle structure, il part de la honte, cette saisie de soi-même devant l'autre. Il privilégie l'expérience du regard : quand l'autre me regarde, la situation m'échappe : je ne suis plus qu'une transcendance transcendée, une liberté dépassée : « *Par le regard d'autrui, je me vis comme figé au milieu du monde, comme en danger, comme irrémédiable. Mais je ne sais ni qui je suis, ni quelle est ma place dans le monde, ni quelle face ce monde où je suis tourne vers autrui.* »⁴²

« L'enfer, c'est les autres »

Cette célèbre réplique de *Huis clos* est presque contemporaine de l'analyse conduite dans *L'Être et le Néant*⁴³. Le regard d'autrui m'agresse et signifie que cette existence autre est ma chute originelle, ce regard me dépossède de moi-même et fait de moi une chose parmi les choses. De la même manière, mon corps, par autrui, m'échappe de toutes parts, tant et si bien que toute relation concrète qui engendre le conflit est soldée par une succession d'échecs : l'amour est impossible...

41. *Ibidem*, première partie, ch. I.

42. *Ibidem*, troisième partie, ch. I, p. 327.

43. *Ibidem*, voir troisième partie.

■ Une théorie de l'action

Elle dépend entièrement de la liberté qui coïncide avec le néant au cœur de l'homme. Sartre définit trois catégories cardinales qui recouvrent tout projet de la conscience :

- mode de l'avoir : c'est la possession d'une chose ;
- mode du faire : pour transformer ou modifier les choses ;
- mode de l'être : c'est le projet de combler la vacuité de la conscience.

Faire, c'est s'efforcer d'être ou d'avoir ; le libre choix est d'être au point où la liberté choisit d'être Dieu, mais « *tout se passe comme si le monde, l'homme et l'homme-dans-le-monde n'arrivaient à réaliser qu'un Dieu manqué* »⁴⁴.

La question éthique

L'éthique revient à prendre de nouveau conscience de sa liberté et donc de sa responsabilité, elle rejette l'esprit de sérieux qui considère que les valeurs sont données et non créées. Cette attitude bannissant l'angoisse préfère se définir à partir de l'objet et, par une « psychanalyse existentielle », conçoit un libre projet, ce mouvement de la conscience qui se jette en avant d'elle-même et permet d'accéder à l'authenticité grâce à une conscience purifiée.

Une pensée de l'histoire

Dans la *Critique de la raison dialectique*, Sartre tente de fonder ontologiquement le marxisme en redéfinissant les assises du matérialisme historique. Il fait reposer son analyse sur le besoin : véritable saisie d'un manque organique, relation première à la matière, où la notion de rareté est décisive. L'origine de toutes les tensions historiques est dans la peur de manquer du nécessaire, elle engendre la violence et ce que Sartre nomme la « sérialisation », acte par lequel les hommes se séparent. Pour solution, il est possible de créer des groupes, des ensembles sociaux où les hommes décident d'unifier leurs libertés en travaillant à ne pas retomber dans l'aliénation.

44. *Ibidem*, quatrième partie, ch. II, et conclusion, p. 717.

Un existentialisme athée

« *Il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir.* »

La doctrine est réactive et s'oppose autant à la *Lettre sur l'humanisme* de Heidegger qu'à l'humanisme chrétien de l'immédiat après-guerre. Le fait qu'il n'y ait pas de Dieu implique la totale responsabilité de l'homme : Dieu est mort, tout est permis ! Mais l'angoisse et le désespoir sont la rançon de la liberté. La morale existentielle est une morale de la création et de l'invention : quand le pour-soi est authentique, il veut non seulement sa liberté, mais encore celle des autres, et jamais ne se réfugie dans la mauvaise foi. C'est en se projetant hors de lui que l'homme fait exister l'homme, c'est « *toujours en cherchant hors de lui un but qui est telle libération, telle réalisation particulière, que l'homme se réalise précisément comme humain* »⁴⁵. Rien ne saurait mieux définir cette philosophie optimiste de l'action où le « faire » et le projet sont instance de libération.

45. *L'existentialisme est un humanisme*, Nagel, Paris, 1946, p. 94.



Du structuralisme à Ricoeur

Le structuralisme

Il s'agit d'une méthode d'analyse et d'étude qui s'appuie sur la recherche des structures d'un domaine donné. Par structure, il faut entendre un ensemble constitutif d'éléments tel que chacun d'eux n'ait de sens que par les relations qu'il entretient avec les autres et que la modification d'un seul entraîne une modification de l'ensemble. Le modèle a été fourni aux disciplines contemporaines par Ferdinand de Saussure qui opposait langue et parole, diachronie et synchronie, signifiant et signifié.

■ Vous avez dit diachronie et synchronie ?

La diachronie se propose de retracer l'évolution antérieure ou postérieure d'un objet ou d'un domaine ; la synchronie montre l'objet ou le domaine dans ses relations à d'autres événements ou structure à un instant donné ; les structuralistes privilégient ce point de vue.

La langue est définie comme un système de différences dont le fonctionnement doit être étudié ici et maintenant. Cette nouvelle approche influence considérablement la linguistique, mais aussi la philosophie avec le structuralisme épistémologique de M. Foucault, les sciences humaines dont C. Lévi-Stauss, ethnologue, J. Lacan, psychanalyste, dans une autre mesure, J. Piaget, psychologue spécialiste du comportement de l'enfant, la théorie marxiste, avec L. Althusser, la critique littéraire, avec R. Barthes.

■ Michel Foucault (1926-1984)

Une pensée de la discipline

Les centres d'intérêt de ce philosophe considérable dont l'influence est toujours manifeste sont les disciplines, dans les deux sens du mot : domaine de connaissance particulière (la « discipline scientifique ») et le contrôle de soi et d'autrui (s'imposer une discipline ou l'imposer...).

La psychiatrie lui offrit un terrain de choix : dès 1961, il démontre comment s'effectuent les différentes mutations du regard collectif et du discours appliqué au « fou », dans *Histoire de la folie à l'âge classique* ; il prolonge son analyse par une « archéologie » méthodique du rapport médecin/patient (*Naissance de la clinique*, 1963), définissant les discours comme des « pratiques obéissant à des règles » assimilables à des monuments.

Les mots et les choses

La nouveauté est la définition de ces pratiques comme « réécriture », « transformation réglée de ce qui a déjà été écrit ». Son « grand œuvre », *Histoire de la sexualité*, parut avant sa mort prématurée : 1. *La Volonté de savoir*, 2. *L'usage des plaisirs*, 3. *Le souci de soi*, où la sexualité est prise en charge par le discours notamment psychanalytique. Le sexe n'est pas la « vérité de l'être humain », mais une dimension considérable, récupérée à travers les discours soit que l'on tient sur lui, soit qu'on fait sur lui, à la manière d'aveux. L'affaire ne concerne pas tant les « organes » que le discours, qu'il soit celui de pratiques religieuses (la confession) ou de pratiques analytiques (la psychanalyse). La formation du lien entre morale et plaisir invite chacun à faire de sa vie l'équivalent d'une œuvre où il sera conscient que la vérité est un effet politique (dans le sens de ce qui a rapport au pouvoir dans une société donnée). Il en est du pouvoir comme du langage, il est diffus et le dirigeant comme l'analyste ne détiennent pas davantage de pouvoir que celui qui parle ne détient la langue.

Le discours et le pouvoir

L'étude des modifications du discours historique (*Archéologie du savoir*), du dicible (*L'Ordre du discours*, 1971) ou des systèmes carcéraux (*Surveiller et punir*, 1975) dégage « le réseau de pouvoir qui fonctionne dans une société et la fait fonctionner », insistant sur le fait que les dispositifs mis en place pour distribuer récompenses, châtiments, favoriser les inhibitions et les incitations ne contiennent d'autre vérité que celle de la formation même du lien.

■ Jacques Lacan (1901-1981)

Une nouvelle interprétation des théories freudiennes

Imposteur fumeux pour les uns, génie pour les autres, Lacan est un incontournable, auteur d'une œuvre ardue, baroque, révolutionnaire sous bien des points. L'apport lacanien en psychanalyse est multiple et s'articule autour de thèmes-clés exposés notamment dans les *Écrits* ainsi que dans les tomes du fameux *Séminaire* :

– L'objet de la pulsion et le manque : la relation à l'objet est spécifique dans la mesure où la satisfaction est impossible ; nous ne réussissons que nos actes manqués, nos ratages, telle est la caractéristique de la pulsion selon celui qui créa le concept d'« objet petit *a* », typique de sa relation à la linguistique structurale et aux mathématiques (appelée *modélisation*).

– « *L'inconscient est structuré comme un langage* », il contient sa vérité propre en même temps qu'une dimension symbolique qui signifie que le réel, hors de portée, n'est concevable qu'à travers le voile du langage.

– Le « réel » n'est pas la réalité, il échappe au sujet, il est l'objet toujours raté d'une quête : la satisfaction. Plus encore, le réel est ce qui se dérobe à la parole ou, en d'autres termes, à la production symbolique du langage ; il est l'impossible, l'inaccessible. Lacan l'articule avec l'imaginaire et le symbolique.

– Le registre de l'imaginaire se construit avec le stade du miroir : notion qui désigne l'unification imaginaire dont l'enfant fait l'expérience en reconnaissant son image (inversée) dans un

miroir, condition de la constitution du moi. Nous n'avons pas d'autre accès à nous-mêmes que cette image ; l'imaginaire étant le développement de ces images dans le rêve ou le fantasme.

Le symbolique : la part culturelle

Le symbolique est la part culturelle de l'être humain dont le langage (attaché à la fonction paternelle) permet par la désignation, le fait de nommer, d'inscrire l'enfant dans un monde symbolique qui préexiste (appelé : le Nom du père). La fonction symbolique est castratrice par rapport au fantasme de tout-puissance de l'enfant.

La réalité humaine est incompréhensible sans la fonction symbolique et l'approche clinique de la psychanalyse consiste à se confronter avec le réel – unique destination du désir inconscient.

■ **La « schizanalyse » de Deleuze et Guattari**

Le philosophe Gilles Deleuze (1925-1995) critiquera violemment la psychanalyse qu'il accuse d'avoir méconnue la véritable nature du désir : son infinie inventivité, sa production poétique... Il qualifie le postulat du « *désir qui est manque* » de machine répressive qui enferme le désir ; raison pour laquelle il en appelle à la « schizanalyse » (terme formé avec son compère et ami F. Guattari, 1930-1992) dans un livre célèbre : *L'Anti-Œdipe* (1972) qui propose une psychanalyse subversive : il s'agit d'une mise en rapport entre psychanalyse, histoire et politique dans le but de montrer que le schizophrène est un révélateur sinon la limite que le capitalisme ne saurait franchir pour rassembler en lui toutes les contradictions du système. Désirer n'est pas manquer, mais franchir des normes grâce à la « *machine désirante* ».

■ **Jacques Derrida (1930-2005)**

« Dès qu'il est saisi par l'écriture, le concept est cuit. »

Déconstruire la métaphysique

Auteur d'une œuvre plus que volumineuse et profuse, Derrida part de la phénoménologie de Husserl à laquelle il adjoint une

réflexion sur l'écriture (inspirée par Mallarmé) et l'interprétation de Nietzsche par Heidegger. L'ensemble de ces données lui permet d'élaborer une « déconstruction » de toute métaphysique. Le terme est utilisé par Heidegger dans *Être et Temps*.

La déconstruction

La **déconstruction** est un montage qui consiste à mettre à nu ce qui, dans une pensée comme dans une œuvre, en constitue « l'impensé » - autre terme emprunté à Heidegger. Si l'on admet que la métaphysique est fondée sur un système d'opposition entre apparence trompeuse et essence véridique, déconstruire c'est écarter ces dualités : essence/apparence, esprit/corps... Il s'agit d'un instrument de subversion qui vise à dépasser.

Autre point capital : le fait d'écrire masque un refoulement : l'absence de sens à l'origine que colmate ensuite un texte. C'est parce qu'aucune espèce de fondement n'asseoit le discours que le sens ne cesse de se dissiper, d'être semé à tous vents. Derrida appelle ce processus : « dissémination » ; le « sème » est unité de signification, et dans « dissémination » il y a la semence qui fait le séminaire... Ce qui reste est dit « trace » dont l'écriture marque la présence. La « grammatologie » travaille ainsi à lire les textes écrits dans les marges de la philosophie comme de la littérature (Lévinas, Artaud, Bataille, Ponge...), afin de déconstruire le « logophonocentrisme » en trouvant dans l'inscription graphique autre chose.

■ L'œuvre

Œuvres importantes	Dates
<i>De la grammatologie</i>	1967
<i>L'Écriture et la différence</i>	1967
<i>La Voix et le Phénomène. Introduction au problème du signe dans la phénoménologie de Husserl</i>	1967
<i>La Dissémination</i>	1972
<i>Marges – de la philosophie</i>	1972
<i>La Carte postale. De Socrate à Freud et au-delà</i>	1980
<i>De l'esprit. Heidegger et la question</i>	1987
<i>Psyché. Inventions de l'autre</i>	1987
<i>Du droit à la philosophie</i>	1990

■ Emmanuel Lévinas (1905-1995)

Le visage d'Autrui

D'origine lituanienne, Lévinas vécut en France à partir de 1923. Influencé par Husserl, il le révèle au public français et retient surtout les méthodes d'analyses intentionnelles. Une longue fréquentation avec le talmudisme le conduit à centrer son travail sur la présence et plus particulièrement le visage de l'Autre : expérience majeure sans laquelle il ne pourrait exister de signification. La métaphysique devient une « *transcendance vers l'autre* » ; il y a de l'être parce qu'il y a de l'autre... La relation avec l'être ne doit pas être trop abstraite, l'expérience de l'autre ouvre sur un champ d'expérience de l'infini où l'éthique précède l'ontologie.

Le don infini

Dans *Totalité et infini*, Lévinas fait jouer l'infini – où autrui est irréductible au moi comme au concept – contre la totalité, c'est-à-dire la logique englobante. L'infini est sans conteste supérieur, incomparable puisque l'Autre rend possible la totalité et son identification. La réflexion est à la croisée des études talmudiques et de la phénoménologie qui « revient aux choses mêmes », telles qu'elles apparaissent dans la conscience. Pour Lévinas, le visage n'est pas la face objective, il est ce qui vient vers moi et qui, cependant, ne saurait m'appartenir ; il est ce qui se destine à l'autre qui m'apparaît d'abord sous ce don : le visage, signe d'une transcendance unique aussi infinie que vulnérable. Il s'agit réellement d'une injonction que je ne peux ignorer et qui commence par dire « tu ne tueras point »...

■ L'œuvre

Œuvres capitales	Dates
<i>La Théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl</i> (thèse de doctorat)	1923
<i>De l'existence à l'existant</i>	1947
<i>Le Temps et l'Autre</i>	1947
<i>Totalité et infini</i>	1961
<i>Difficile liberté</i>	1963

<i>Autrement qu'être ou Au delà de l'essence</i>	1974
<i>Du sacré au saint</i>	1977
<i>De Dieu qui vient à l'idée</i>	1982
<i>En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger</i>	1982

■ Paul Ricœur (1913-2005)

« Ne pas voir, regarder à côté, c'est plus facile que de vouloir s'informer à tout prix. Les fautes par omission, par précaution, sont bien plus nombreuses que les grands crimes. »

Le philosophe du compromis

Ainsi aimait se définir ce philosophe, pour qui vivre ensemble était affirmer la grandeur d'une culture de compromis (comme les États-Unis fondés par des émigrants de religions différentes). Son œuvre est une œuvre de patience, d'analyse pour le moins méticuleuse de problèmes précis dont le suivant dérive du précédent. Ainsi, poser la question de la volonté conduit à poser celle de la mauvaise volonté, du mal, de l'inconscient et donc de l'interprétation. Ses premiers travaux s'effectuent sous le parrainage du théologien protestant Karl Barth, du philosophe de l'existentialisme chrétien Gabriel Marcel et de la phénoménologie de Husserl. Le premier fruit donne naissance à une puissante réflexion sur l'agir humain : *Philosophie de la volonté*.

Rapidement son œuvre s'oriente vers l'herméneutique, que Ricœur applique à une lecture philosophique de la psychanalyse par exemple.

■ Vous avez dit herméneutique ?

À l'origine, le terme désigne l'interprétation des textes bibliques, puis plus généralement l'interprétation de textes difficiles.

Le concept majeur est celui d'identité narrative : un individu ou un groupe constitue son identité à partir de ce qu'il exprime par des récits. L'autobiographie, la narration romanesque, le récit historique et même la poésie se donnent comme une lecture dialectique au cours de laquelle le sens perçu est en même temps prêté par l'auteur et révélateur d'un lecteur. Lire produit du sens

par rapport au texte et par rapport au lecteur qui enrichit ainsi sa propre conception de lui-même. Ce principe novateur peut être appliqué à la psychologie individuelle autant qu'aux sciences sociales.

Un engagement éthique

Dans un second temps de réflexion, Ricœur en vient à fonder l'engagement éthique sur la promesse et la parole tenue, comprises comme écho d'un don qui engage l'obligation. Ainsi, la vraie vie n'a de sens qu'avec et pour l'autre, dans le cadre d'institutions justes ; la justice doit tendre à l'universalité en même temps qu'à la singularisation. Dépasser les préjugés ethniques, nationaux, résister à la tentation de penser l'individu comme une norme fait de cette pensée une philosophie de la justice et de la charité. Le souci d'hospitalité est un point d'intersection entre l'engagement chrétien et la responsabilité philosophique : « *Il ne faut jamais séparer l'héritage du projet.* »

■ L'œuvre

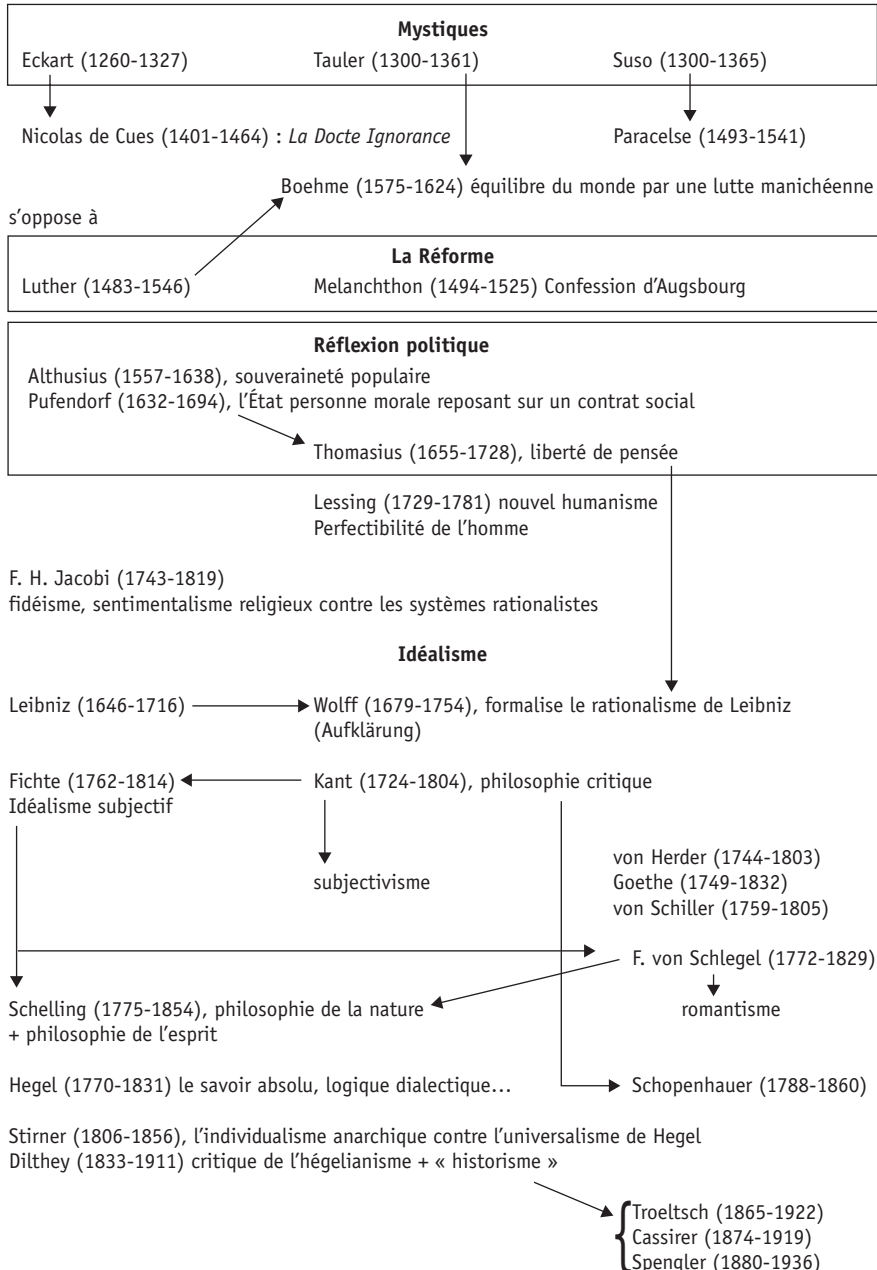
Œuvres capitales	Dates
<i>Philosophie de la volonté : 1. Le volontaire et l'involontaire ; 2. Finitude et culpabilité : l'homme faillible, La symbolique du mal</i>	1960
<i>De l'interprétation, essai sur Freud</i>	1965
<i>Le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique, tome I</i>	1969
<i>La Métaphore vive</i>	1975
<i>Temps et récit, 3 volumes</i>	1983-1985
<i>Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, tome II</i>	1986
<i>Soi-même comme un autre</i>	1990

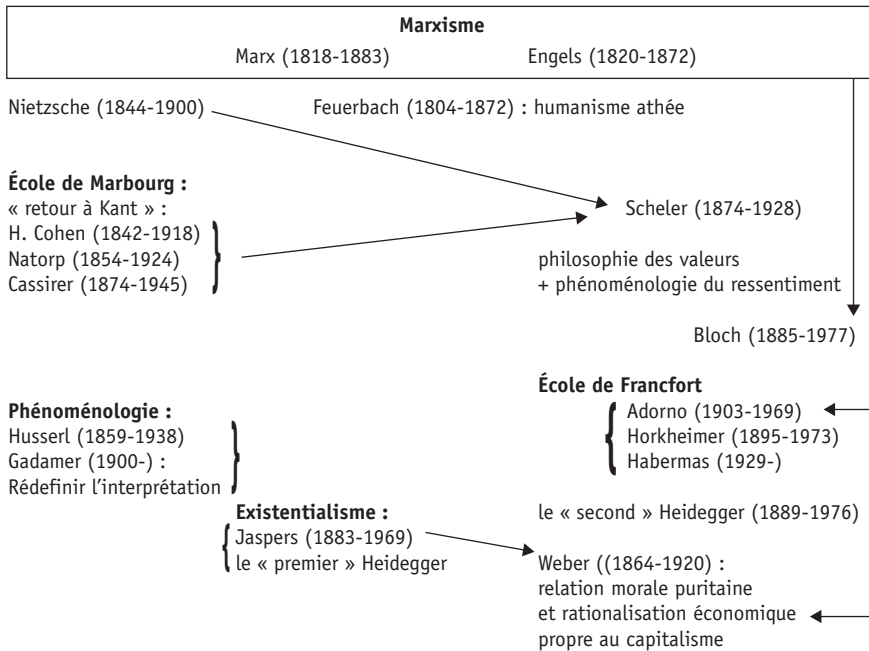
Annexes



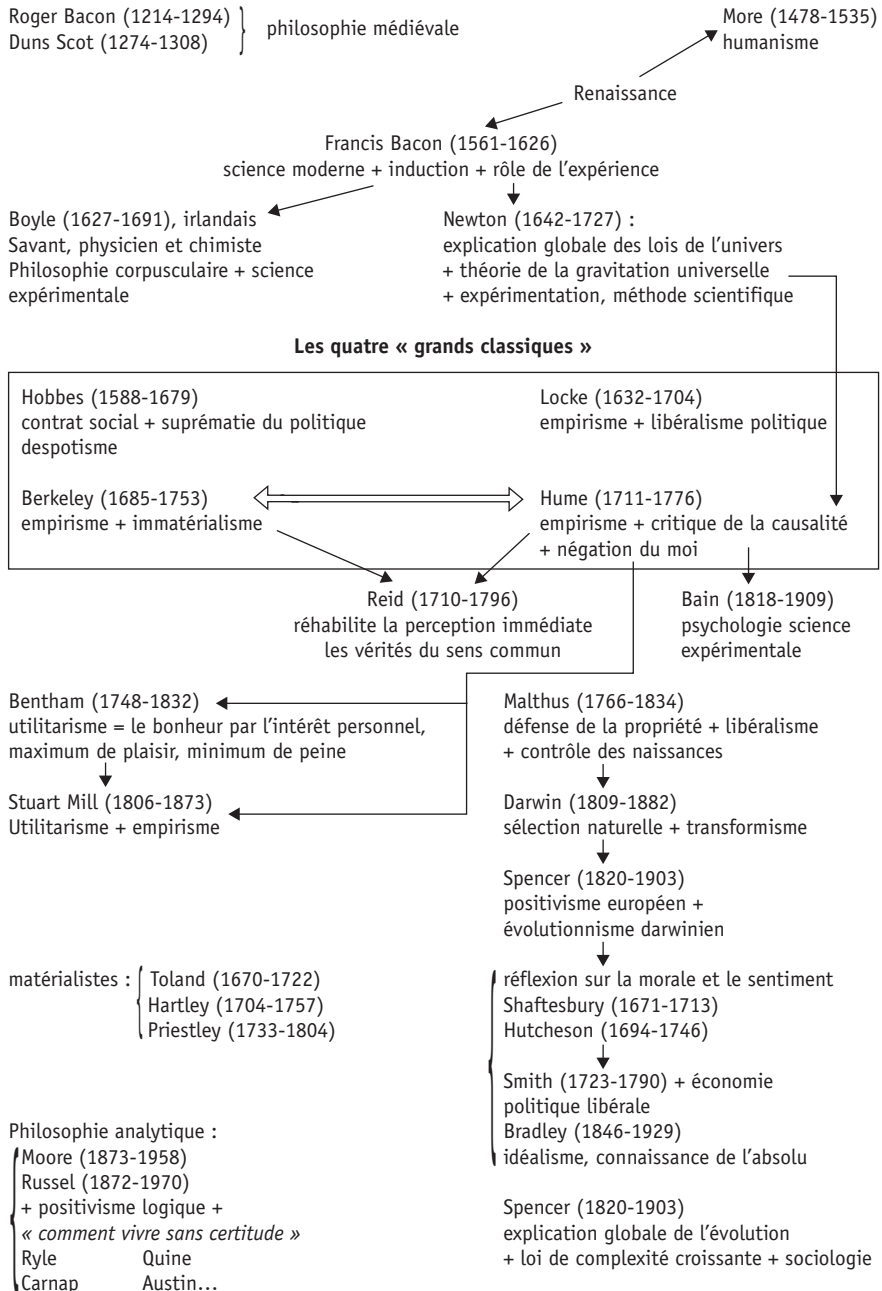
- Philosophie allemande
- Philosophie anglaise
- Philosophie arabe
- Philosophie française

Philosophie allemande

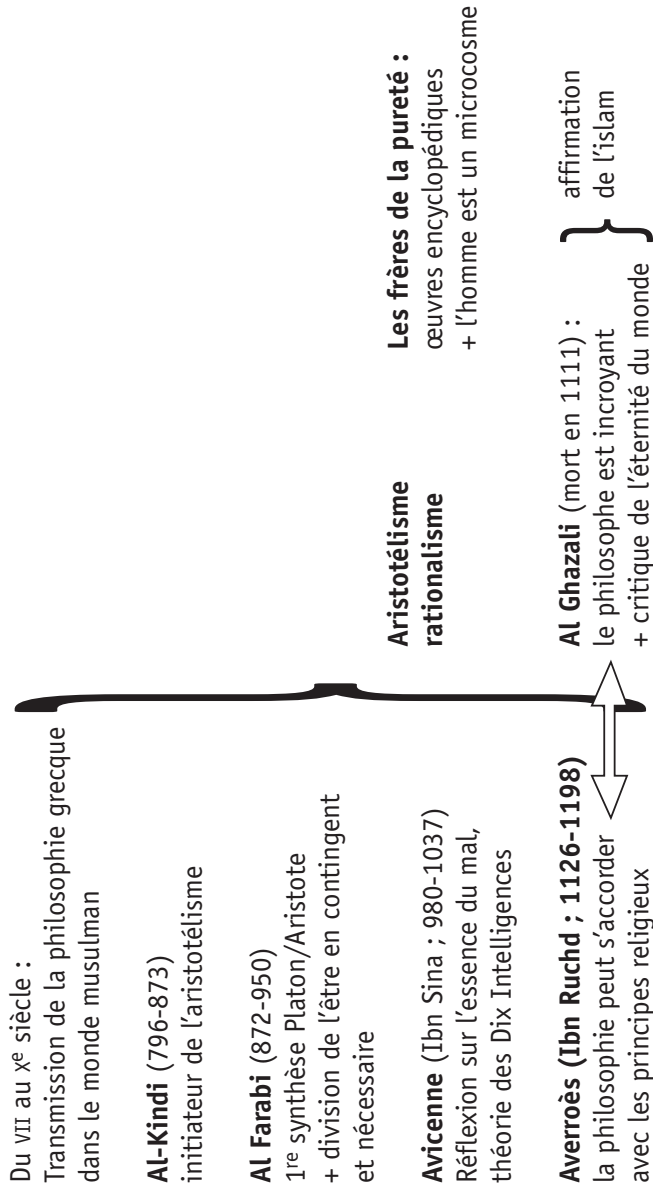




Philosophie anglaise



Philosophie arabe



Philosophie française

XVI^e siècle :	Montaigne (1533-1592)	Calvin (1509-1564)	
XVII^e siècle :	Descartes (1596-1650)	Bossuet (1727-1704)	Fénelon
	Malebranche (1638)	orthodoxie chrétienne	quiétisme
	A. Arnauld (1612-1694) →	Pascal (1623-1662) jansénisme	
	Bayle (1647-1715), la libre pensée		
	Fontenelle (1657-1757)...		
XVIII^e siècle :	Montesquieu (1689-1755)		
	Diderot (1713-1784)		
	La Mettrie (1709-1751)	Condillac (1715-1780), sensualisme	
	D'Holbach (1723-1794)		
	Helvetius (1715-1771)		
	Condorcet (1743-1794)		
		Voltaire (1694-1778)	
		Rousseau (1712-1778)	
	Lamarck (1744-1829)...		
Idéologues :	Destutt de Tracy (1754-1836)		
	Cabanis (1757-1808)		
	Maine de Biran (1766-1824)		
XIX^e siècle : Traditionalistes	Eclectisme	Socialiste utopiques	
{ J. de Maistre (1753-1821)	Royer-Collard (1763-1845)	{ Saint-Simon (1760-1825)	
{ de Bonald (1754-1840)	Jouffroy (1796-1842)	{ Fourier (1772-1837)	
	Cousin (1792-1867)		
	Positivisme	Théoricien du socialisme	
de Tocqueville (1805-1859)	{ Comte (1798-1857)	{ Leroux (1797-1871)	
	{ Taine (1828-1867)	{ Proudhon (1809-1865)	
Idéalisme, criticisme	Cournot (1801-1877), doctrine		
Renouvier (1815-1903)	probabiliste et relativiste de la science		
Lachelier (1832-1918)	Bernard (1813-1878), méthode scientifique		
Boutroux (1845-1921)		Bergson (1845-1922)	
Lequier (1814-1862),			
néo-criticisme			
XX^e siècle :			
Philosophie des sciences :	Pensée hégélienne :	Sociologie :	
{ Poincaré (1854-1912)	{ Kojève (1902-1968)	{ Durkheim (1858-1917)	
{ Meyerson (1859-1933)	{ Wahl	{ Lévy-Bruhl (1857-1939)	
{ Bachelard (1884-1962)	Hyppolite		
{ Koyré (1892-1964)			
{ Canguilhem (1904-1995)	Philosophies de l'existence :	Marxisme :	
{ Bouveresse (1940)	{ Sartre (1905-1980)	Lefèvre (1901-1991)	
	Existentialisme	Althusser (1918-1990)	
Serres (1930)	Camus (1913-1960)	...	
Dagonet (1924)...	{ de Beauvoir (1908-1986)		
	Merleau-Ponty (1908-1961)		
	G. Marcel, (1889-1973)		
	existentialisme chrétien		
Alain (1868-1951), une nouvelle éthique		Structuralismes	
		{ Foucault (1926-1984)	
M. Blondel (1861-1949) rapport spéculation et pratique		{ Lacan (1901-1981),	
Lavelle (1883-1951) philosophie spiritualiste		{ psychanalyse	
		{ Lévi-Strauss (1908), ethnologie	
		{ Barthes (1915-1980), critique	

Bibliographie



- E. Bréhier, *Histoire de la philosophie*, 4 volumes, Paris, 1981.
- F. Chatelet (sous la direction de), *La Philosophie*, 4 volumes, Paris, 1972.
- J. Chevalier, *Histoire de la pensée*, 4 volumes, Paris, 1955-1966.
- P. Foulquié, R. Saint-Jean, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, 1962.
- H. Gouhier, *La Philosophie et son histoire*, Paris, 1952.
- A. Koyré, *Études d'histoire de la pensée philosophique*, Paris, 1961.
- A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, 1960.
- B. Parain (sous la direction de), *Histoire de la philosophie*, 3 volumes. Encyclopédie de la Pléiade, Paris, 1961.
- A. Rivaud, *Histoire de la philosophie*, 4 volumes, Paris, 1948-1962.

Table des matières



Partie I Le miracle grec

Chapitre 1 : Les penseurs grecs avant Socrate	3
Entre croyance et savoir	3
■ Philosophie et mythologie	3
■ Une soif de connaissances	4
■ Le pouvoir du langage	4
L'École ionienne : ébauche d'une science	5
■ Thalès de Milet (~625-547 av. J.-C.)	5
■ Anaximandre (~610-546 av. J.-C.)	6
■ Anaximène (~550-480 av. J.-C.)	7
■ Héraclite d'Éphèse (~576-480 av. J.-C.)	8
■ Anaxagore (~520-428 av. J.-C.)	10
■ Pythagore (~580-500 av. J.-C.)	11
L'École éléate : entre science et onirisme	14
■ Xénophane (~570-480 av. J.-C.)	14
■ Parménide (~544-450 av. J.-C.)	14
■ Zénon d'Élée (~490-485)	16
■ Méliossos de Samos (~v ^e siècle av. J.-C.)	19
■ Empédocle d'Agrigente (~484-424 av. J.-C.)	20
L'École atomique ou le matérialisme de Démocrite	24
■ Démocrite d'Abdère (~460-370)	24
Les sophistes ou l'art du discours	26
■ La fin justifie les moyens	26
■ Protagoras d'Abdère (~480-408)	28
■ Prodicos de Céos (~465- ? av. J.-C.)	30
■ Gorgias de Léontion (~487-380 av. J.-C.)	31
Chapitre 2 : Socrate (~469-399 av. J.-C.)	33
La droite raison à l'œuvre	33
■ La vie de Socrate	33
■ La sagesse comme art de vivre	34

■ Une pensée « humaniste »	35
■ La maïeutique ou l'art de faire accoucher les esprits	35
Chapitre 3 : Platon (427-347 av. J.-C.)	39
La vie de Platon	39
■ La rencontre de Socrate	39
■ La fondation de l'Académie	40
Une œuvre majestueuse	40
■ La métaphysique	41
■ La dialectique	42
■ Une philosophie du mythe	43
■ L'âme au fondement de la connaissance	48
■ Éthique et politique	49
Chapitre 4 : Aristote (384-322 av. J.-C.)	53
La vie d'Aristote	53
■ L'œuvre	54
■ Une critique de la théorie platonicienne	56
■ L'Organon	57
■ La Physique	59
■ Le Traité de l'âme	61
■ La Métaphysique ou philosophie première	62
■ L'Éthique à Nicomaque	63
■ La Politique	65
Chapitre 5 : Philosophies hellénistiques, romaines et chrétiennes	67
La quête d'un art de vivre	67
Les cyniques : une vie de chien	68
■ Antisthène (~440-336 av. J.-C.)	68
■ Diogène (~440-323)	69
Le stoïcisme ou la force tranquille	70
■ Les principes du stoïcisme	71
■ Sénèque (4 av. J.-C.-66)	73
■ Épictète (50-125 ?)	75
■ Marc Aurèle (121-180 apr. J.-C.)	77
L'épicurisme ou le calcul des plaisirs	79
■ Épicure (341-270 av. J.-C.)	79
■ Lucrèce (~98-55 av. J.-C.)	82
Le scepticisme ou l'inaccessible vérité	84
■ Pyrrhon (né ~340 av. J.-C.)	85
■ La Nouvelle Académie : indifférence et prudence	86
■ Sextus Empiricus (III ^e siècle apr. J.-C.)	86
Le Néo-platonisme, une pensée de l'Idéal	87
■ Plotin (204-270)	88
■ Proclus (412-485)	93

Chapitre 6 : Le christianisme et la philosophie :	
les pères grecs et latins	97
Les Pères de l'Église	98
■ <i>La patrologie</i>	98
■ <i>Augustin d'Hippone (354-430)</i>	100

Partie II

Du Moyen Âge à la Renaissance

La raison et la foi	111
■ <i>Philosophie païenne et théologie chrétienne</i>	111
■ <i>Deux visions rationnelles de la foi</i>	112

Chapitre 1 : Métamorphoses de la pensée chrétienne **113**

Boèce (480-525)	113
■ <i>Une exception philosophique</i>	113
■ <i>Un éloge du traité</i>	114
■ <i>L'œuvre</i>	114
Jean Scot dit l'Érigène (ix ^e siècle)	116
■ <i>Le maître de la renaissance carolingienne</i>	116
■ <i>Une pensée entre foi et raison</i>	117
Saint Anselme (1033-1109)	121
■ <i>La foi précède la raison</i>	121
■ <i>L'œuvre</i>	121
Pierre Abélard (1079-1142)	124
■ <i>Une existence mouvementée</i>	124
■ <i>L'œuvre</i>	125
Saint Thomas d'Aquin (~1224-1274)	128
■ <i>Une cathédrale mentale</i>	128
■ <i>L'œuvre</i>	129
■ <i>La somme théologique</i>	129
Roger Bacon (~1210-1294)	136
■ <i>Un Jules Verne franciscain</i>	136
■ <i>La recherche de la sagesse perdue</i>	137
Duns Scot (1266-1308)	140
■ <i>Un monde sans relation</i>	140
■ <i>Les structures essentielles</i>	141
■ <i>La liberté et la volonté</i>	143
Guillaume d'Occam (~1290-1348)	144
■ <i>La vie de Guillaume d'Occam</i>	144
■ <i>L'œuvre</i>	145
■ <i>La raison et la foi</i>	145

Chapitre 2 : Philosophies arabes et juives **149**

La philosophie arabe	149
----------------------------	-----

■ <i>Avicenne (980-1036)</i>	149
■ <i>L'œuvre</i>	150
■ <i>Averroès (1126-1198)</i>	153
■ <i>L'œuvre</i>	154
La philosophie juive	157
■ <i>Maïmonide (1135-1204)</i>	157
Chapitre 3 : L'humanisme, les sciences et la politique	161
Nicolas de Cues (1401-1464)	162
■ <i>La vie de Nicolas de Cues</i>	162
■ <i>L'œuvre</i>	163
Marcile Ficin (1433-1499)	167
■ <i>Un contempteur du péché</i>	167
■ <i>L'œuvre</i>	168
■ <i>Le devenir du genre humain</i>	168
Pic de la Mirandole (1463-1494)	171
■ <i>Un esprit surplombant</i>	171
■ <i>L'œuvre</i>	172
■ <i>Le philosophe de la conciliation</i>	172
Paracelse (1469-1541)	174
■ <i>Quand la médecine se fait philosophie</i>	174
■ <i>L'œuvre</i>	175
■ <i>Un empirique exalté</i>	175
Érasme (~1469-1536)	178
■ <i>Un esprit européen</i>	178
■ <i>L'œuvre</i>	180
■ <i>Une pensée unitaire</i>	181
Thomas More (1478-1535)	184
■ <i>L'inventeur de l'Utopie</i>	184
■ <i>L'œuvre</i>	184
■ <i>La crise de la pensée chrétienne</i>	185
Machiavel (1469-1527)	187
■ <i>L'initiateur de la science politique moderne</i>	187
■ <i>L'œuvre</i>	188
■ <i>Une haute pensée de la stratégie</i>	188
Montaigne (1533-1592)	193
■ <i>Le moi est une « arrière-boutique »</i>	193
■ <i>L'inventeur d'un genre littéraire</i>	195
■ <i>Les Essais</i>	195
Giordano Bruno (1548-1600)	199
■ <i>Une victime propitiatoire</i>	199
■ <i>L'œuvre</i>	199
■ <i>Les limites de la connaissance</i>	200
Chapitre 4 : Les réformateurs	205
Luther (1483-1546)	206

■ <i>Le pouvoir de l'Écriture</i>	206
■ <i>L'œuvre</i>	208
■ <i>La pensée de Luther</i>	209
Calvin (1509-1564)	211
■ <i>La cité-Église calvinienne</i>	211
■ <i>Une nouvelle Jérusalem en Europe</i>	212
■ <i>Une théologie systématique</i>	213
Le protestantisme de Luther et Calvin	215
■ <i>Les grandes idées</i>	215
■ <i>La grâce, la foi, l'Écriture</i>	215

Partie III

Les Temps modernes

Une révolution de la pensée	219
■ <i>L'évolution du savoir</i>	219
■ <i>La souveraineté de la raison</i>	219
■ <i>Entre rationalisme et empirisme</i>	220

Chapitre 1 : La raison et les sciences 221

Francis Bacon (1561-1626)	221
■ <i>Une pensée de l'induction</i>	221
■ <i>L'œuvre</i>	222
Thomas Hobbes (1588-1679)	227
■ <i>La raison du plus fort est nécessairement la meilleure</i>	227
■ <i>L'œuvre</i>	228
Descartes (1596-1650)	233
■ <i>Je ne peux douter que je pense</i>	233
■ <i>L'œuvre</i>	235
Pascal (1623-1662)	247
■ <i>Un « effrayant génie »</i>	247
■ <i>L'œuvre</i>	248
■ <i>Les découvertes de Pascal</i>	249
■ <i>Les Pensées d'un étrange philosophe</i>	249
Leibniz (1646-1716)	253
■ <i>L'optimisme d'un homme universel</i>	253
■ <i>L'œuvre</i>	254
■ <i>Une histoire de monade</i>	258
■ <i>La preuve de l'existence de Dieu</i>	260
Spinoza (1632-1677)	264
■ <i>Dieu ou la Nature, c'est du pareil au même</i>	264
■ <i>L'œuvre</i>	265
■ <i>Une philosophie de la félicité</i>	265
■ <i>Traité de la réforme de l'entendement</i>	266
■ <i>Traité théologico-politique</i>	268

■ <i>L'Éthique</i>	270
Locke (1632-1704)	276
■ <i>L'expérience inonde la page blanche de l'esprit</i>	276
■ <i>L'œuvre</i>	277
■ <i>L'empirisme</i>	277
■ <i>Une théorie politique</i>	279
Berkeley (1685-1753)	281
■ <i>Une pensée de l'immatérialisme</i>	281
■ <i>L'œuvre</i>	282
Malebranche (1638-1715)	285
■ <i>Voir en Dieu</i>	285
■ <i>L'œuvre</i>	286
■ <i>L'intelligence de la foi</i>	286
Chapitre 2 : Philosophies de l'histoire et des lois	291
Vico (1668-1744)	291
■ <i>L'histoire est philosophique</i>	291
■ <i>L'œuvre</i>	292
Montesquieu (1689-1755)	294
■ <i>Penser l'État moderne</i>	294
■ <i>L'œuvre</i>	295
■ <i>Un éclectisme éclairé</i>	295
Chapitre 3 : Théorie et philosophie de l'esprit	301
Condillac (1714-1780)	301
■ <i>Le sensualisme d'un abbé</i>	301
■ <i>L'œuvre</i>	302
■ <i>Une reformulation de la pensée de Locke</i>	302
Hume (1711-1776)	304
■ <i>Entre empirisme et scepticisme</i>	304
■ <i>L'œuvre</i>	305
■ <i>Une pensée de la nature humaine</i>	305

Partie IV

Le XVIII^e siècle, l'Encyclopédie, les Lumières

Le triomphe de la Raison	311
■ <i>La foi dans le progrès</i>	311
■ <i>Une nouvelle manière de penser le monde</i>	311
Chapitre 1 : Les matérialistes français	313
La Mettrie (1709-1751)	313
■ <i>L'homme est une machine à jouir</i>	313
■ <i>L'œuvre</i>	314
■ <i>L'homme, animal biologique</i>	314
■ <i>Le matérialisme mécaniste</i>	315

D'Holbach (1723-1789)	316
■ <i>L'homme est de la matière qui pense</i>	316
■ <i>L'œuvre</i>	317
Chapitre 2 : L'Encyclopédie : vive le progrès !	319
Diderot (1713-1784)	319
■ <i>Un touche-à-tout</i>	319
■ <i>L'œuvre</i>	320
■ <i>Une pensée encyclopédique</i>	320
■ <i>L'Encyclopédie</i>	323
Chapitre 3 : Jean-Jacques Rousseau (1712-1778)	325
Le vagabond des Lumières	325
■ <i>L'indétermination (1712-1728)</i>	325
■ <i>L'ambition (1732-1750)</i>	326
■ <i>La prédication (1751-1762)</i>	326
■ <i>L'expiation (1762-1778)</i>	327
■ <i>L'œuvre</i>	327
■ <i>Le progrès comme source du malheur</i>	328
■ <i>L'homme à l'état de nature</i>	330
■ <i>L'éducation du citoyen</i>	336
Le cas Voltaire (1694-1778)	339
<i>L'empreinte de Rousseau</i>	340
Chapitre 4 : Kant (1724-1804)	341
Le sujet au centre de la connaissance	341
■ <i>L'œuvre</i>	342
■ <i>Le criticisme de Kant</i>	342
■ <i>L'autocritique de la raison</i>	343
■ <i>En guise de conclusion</i>	356

Partie V

Le XIX^e siècle, les temps nouveaux

Le sujet dans l'histoire	361
Chapitre 1 : L'idéalisme allemand	363
Hegel (1770-1831)	363
■ <i>À la recherche du savoir absolu</i>	363
■ <i>L'œuvre</i>	364
■ <i>Une philosophie de la totalité</i>	365
■ <i>La phénoménologie de l'esprit</i>	366
■ <i>L'Encyclopédie des sciences philosophiques</i>	372

■ <i>La Philosophie du droit</i>	374
■ <i>L'art et l'histoire</i>	375
Fichte (1762-1814)	378
■ <i>L'âge d'or est devant nous</i>	378
■ <i>L'œuvre</i>	378
■ <i>Le père de la philosophie moderne</i>	379
Schelling (1775-1854)	384
■ <i>Une pensée variable</i>	384
■ <i>L'œuvre</i>	385
■ <i>Une théorie en devenir</i>	385
Chapitre 2 : Schopenhauer (1788-1860)	389
L'appel du vouloir vivre	389
■ <i>L'œuvre</i>	390
Un esprit opiniâtre	390
■ <i>Le désespoir de l'existence</i>	390
■ <i>Le monde comme volonté et comme représentation</i>	391
■ <i>La libération par l'ascèse</i>	394
Chapitre 3 : Le positivisme :	
préférer le comment au pourquoi	395
Auguste Comte (1798-1857)	395
■ <i>La « positive attitude »</i>	395
■ <i>L'œuvre</i>	396
■ <i>Réorganiser la société par la réforme intellectuelle</i>	397
Chapitre 4 : Marx (1818-1883)	401
Marx n'était pas marxiste !	401
■ <i>L'œuvre</i>	402
■ <i>L'émancipation de l'homme</i>	402
■ <i>La doctrine marxiste</i>	406
Chapitre 5 : Deux cas à part	407
Kierkegaard (1813-1855)	407
■ <i>L'angoisse de l'existence</i>	407
■ <i>L'œuvre</i>	408
■ <i>Le héros d'un drame solitaire</i>	408
Nietzsche (1844-1900)	411
■ <i>Une pensée du par-delà</i>	411
■ <i>L'œuvre</i>	412
■ <i>L'exaltation des valeurs antiques</i>	413

Partie VI

Le xx^e siècle : la philosophie contemporaine

Tout repenser ...	421
Chapitre 1 : Husserl (1859-1938)	423
La naissance de la phénoménologie	423
■ <i>L'œuvre</i>	424
■ <i>La science des phénomènes</i>	424
Chapitre 2 : Freud (1856-1939)	429
La naissance de la psychanalyse	429
■ <i>L'œuvre</i>	430
■ <i>L'invention du sujet psychanalytique</i>	431
■ <i>Psychanalyse et philosophie</i>	438
Chapitre 3 : Bergson (1859-1941)	439
Le renouveau spiritualiste	439
■ <i>L'œuvre</i>	440
■ <i>Une pensée du mouvement et de la créativité</i>	440
Chapitre 4 : Heidegger (1889-1976)	447
Le problème de l'Être	447
■ <i>L'œuvre</i>	448
■ <i>L'Être et l'étant</i>	448
■ <i>La structure du Dasein</i>	450
■ <i>Le « tournant »</i>	452
Chapitre 5 : Sartre (1905-1980)	455
La naissance de l'existentialisme	455
■ <i>Une pensée engagée</i>	456
■ <i>L'œuvre</i>	456
■ <i>La liberté absolue de l'homme</i>	457
■ <i>L'autre comme conscience de soi</i>	459
■ <i>Une théorie de l'action</i>	460
Chapitre 6 : Du structuralisme à Ricœur	463
Le structuralisme	463
■ <i>Michel Foucault (1926-1984)</i>	464
■ <i>Jacques Lacan (1901-1981)</i>	465
■ <i>La « schizanalyse » de Deleuze et Guattari</i>	466
■ <i>Jacques Derrida (1930-2005)</i>	466
■ <i>L'œuvre</i>	467
■ <i>Emmanuel Lévinas (1905-1995)</i>	468
■ <i>L'œuvre</i>	468
■ <i>Paul Ricœur (1913-2005)</i>	469
■ <i>L'œuvre</i>	470

Annexes	471
Bibliographie	479
Table des matières	481
Index des notions	491
Index des noms	501

Index des notions



A

absolu 368, 380, 381, 386
absurde 411, 457
accident 130, 143
acroamatique 54
actes manqués 434, 465
action 166, 185, 344,
353, 382, 391, 404, 406,
442, 444, 460
admiration 165, 245
affections 273
affectivité 251
agnosticisme 197, 198
aliénation 405, 460
allégorie de la Caverne
44
âme 25, 44, 45, 61, 81,
84, 89, 90, 92, 95, 96,
103, 105, 106, 115, 118,
131, 152, 158, 169, 170,
173, 178, 240, 244, 245,
255, 260, 261, 272, 273,
287, 290, 313, 328, 351,
354, 416, 436, 438, 445
amitié 69, 75, 81, 197,
337
amour 46, 84, 91, 160,
245, 400, 445, 446, 454,
459
amour-propre 251, 317,
337
amour de soi 106, 331,
337
analytique 347, 350, 345,
452
anarchie 70
anarchisme 402
angoisse 390, 409, 410,
411, 437, 445, 451, 458,
460, 461

anthropologie 231, 343
antinomies 350
antithèse 368
apathie 73, 85
aperception 257
apollinien 414
apologétique 254, 283
apparence 45, 350, 352
appétit 270, 273
appétition 259
architectonique 344
argument ontologique
351
argument physico-
théologique 351
aristocratie 66, 334
aristotélisme 99, 155,
art 51, 64, 323, 328, 373,
374, 375, 432, 476
art classique 376
art romantique 376
art symbolique 376
ascension 46, 169
assentiment 72
ataraxie 81, 85
athéisme 186, 222, 284,
286, 315
atomes 25, 81, 83, 201
atomisme 10, 24, 83
attributs 57, 143, 271
autonomie 206, 353
autre 451, 452, 459,
470
autrui 468

B

banalité 451
barbarie 428
béatitude 135, 170, 265,
267, 270

beau 46, 91, 355, 376
beauté 106, 169, 417
besoin 304, 460
bien 62, 64, 77, 87, 92,
115, 122, 134, 267, 354,
415, 438
bonheur 30, 36, 63, 77,
79, 81, 82, 85, 92, 115,
186, 195, 196, 315, 317,
318, 337, 353, 354
bon sens 104

C

canon 352
capital 405, 406
capitalisme 466
cartésianisme 235
catégories 58, 347, 348,
373
catharsis 394
causalité 57, 306, 346,
349, 475
cause 136, 289, 397, 406,
432
censure 434, 435, 433
certitude 86, 143, 352,
367
changement 60, 395, 444
charité 415, 470
chose 126, 166, 451, 459,
464
chose en soi 346, 349,
380, 390, 392, 440
christianisme 97, 136,
169, 182, 369, 408, 410,
415
cité 45, 50, 106, 370
citoyen 66, 229, 268, 329
civilisation 329, 432
classes 403

clinamen 83
 cœur 251, 340
 cogito 427
 communisme 406
 compassion 393
 complexe d'Edipe 436
 concept 142, 147, 347, 348, 350, 373, 408
 conception mécaniste 22
 connaissance 34, 48, 80, 82, 83, 91, 126, 127, 131, 132, 138, 165, 166, 172, 200, 224, 226, 229, 236, 237, 238, 239, 241, 251, 266, 267, 271, 272, 303, 344, 425, 443
 connaissance intuitive 146
 connaissance scientifique 59, 222
 connaissance sensible 288
 connaissances réelles 398
 conscience 37, 183, 260, 265, 336, 338, 366, 367, 369, 380, 381, 382, 391, 409, 423, 425, 426, 427, 440, 443, 458
 conscience de soi 367, 371, 459
 conscience malheureuse 369
 conscience morale 432
 contemplation 12, 46, 91, 92, 104, 152, 392
 contiguïté 306
 contingence 457
 continuité 19, 258
 contradiction 366
 contraire 6, 8, 96
 contrat 231
 contrat social 328, 330, 475
 conversion 45, 91, 441
 corps 90, 91, 173, 231, 242, 244, 245, 261, 272, 288, 392, 413, 416, 427, 432, 441, 442, 459

corruption 298
 cosmologie 6, 159
 coutume 251
 création 242, 261, 385, 443
 créativité 440
 criticisme 343, 344
 critique 268, 343, 409
 croyance 293, 398, 415, 421
 cruauté 191
 culpabilité 438
 culture 161, 367, 370, 428, 432, 469
 cycles 23
 cynisme 68

D
 déconstruction 467
 déduction 236, 237, 272
 définition 119, 267
 déisme 286, 287, 319
 demiurge 96
 démocratie 51, 185, 231, 266, 269, 270, 334, 361, 421
 démon 416
 démonstration 119, 155, 250, 352
 déologie 459
 dérélction 450
 désespoir 390, 409, 461
 désir 46, 87, 230, 240, 245, 255, 269, 273, 303, 304, 317, 390, 392, 393, 409, 436, 466
 désordre 444
 despotisme 298, 335, 379
 destin 115
 déterminisme 289, 346, 432
 devenir 8, 22, 366, 415
 devenir historique 293
 devoir 352, 353, 354, 381, 382, 409
 diachronie 463
 dialectique 31, 40, 41,

42, 126, 148, 350, 369, 405
 dialectique du maître et de l'esclave 369
 dialectique marxiste 405
 dialectique transcendantale 345
 dialogue 35, 41
 diatribes 76
 Dieu 59, 76, 78, 81, 97, 104, 107, 115, 116, 118, 119, 120, 123, 133, 134, 136, 138, 143, 144, 145, 147, 155, 158, 159, 160, 165, 166, 172, 178, 202, 214, 216, 240, 242, 243, 252, 256, 260, 261, 263, 264, 269, 270, 271, 277, 285, 287, 312, 351, 385, 410, 413, 427, 438, 445, 452, 460, 461
 dignité 161, 170, 173
 dionysiaque 414
 discipline 352, 464
 discours 230, 464, 465
 divinité 106
 division 119, 370
 doctrine marxiste 406
 dogmatisme 196, 339, 352
 dogmes 324
 don 470
 doute 84, 240, 242
 doxa 16
 drame 409
 droit 231, 279, 293, 297, 311, 328, 332, 374, 379, 415
 droit abstrait 375
 droit civil 333
 droit naturel 269
 droit politique 333
 droits de l'homme 167
 dualisme 245, 314, 416
 durée 409, 441, 444
 dynamique 256
 dynamique sociale 398
 dynamisme créateur 443

E

éclectisme 254, 295
 économie autarcique 383
 économie capitaliste 403
 économie collectiviste 405
 écriture 117, 120, 137, 159, 207, 210, 215, 216, 252
 éducation 66, 197, 328, 336, 337, 356, 382, 417
 effet 289, 406, 433, 464
 effort 159
 égalité démocratique 415
 égoïsme 322
 ego 426, 427
 élan mystique 445
 élan vital 421, 443
 empirisme 147, 175, 220, 229, 277, 324, 424, 475
 empirisme logique 277, 303
 empiriste 223, 282
 en-soi 371, 457, 458
 Encyclopédie 316, 323
 énergie 322
 ennui 252, 390, 393, 394
 entéléchie 259
 entendement 170, 266, 267, 274, 277, 303, 345, 347, 348, 367
 épicurisme 68, 186, 195, 339
 épistémologie 132
 époque 425, 426
 épokhé 85
 éristique 27
 erreur 244, 272
 ésotérique 54
 espace 18, 258, 391
 espèce 397
 esprit 91, 103, 106, 165, 173, 226, 236, 243, 251, 260, 289, 367, 370, 373, 376, 377, 380, 381, 386, 387, 441, 442
 esprit absolu 371, 373
 esprit critique 324
 esprit de finesse 250
 Esprit de géométrie 250
 esprit de sérieux 460
 Esprit des lois 296
 esprit humain 242
 esprit objectif 373
 esprit subjectif 373
 esprit universel 377
 essence 41, 119, 131, 134, 141, 151, 244, 373, 424, 425, 427
 esthétique 312, 376, 393
 esthétique transcendantale 345, 346
 étant 141, 448, 449, 451
 état 50, 161, 188, 190, 192, 211, 230, 232, 264, 266, 332, 335, 374, 375, 377, 383, 403
 état de nature 231, 279, 330, 331
 État moderne 374
 étendue 230, 238, 255, 288
 Éternel retour 414, 416, 417
 éternité 410, 411
 éthique 49, 63, 64, 78, 80, 81, 135, 159, 167, 174, 185, 189, 245, 270, 352, 421, 460, 468, 470
 être 15, 20, 21, 24, 27, 31, 40, 56, 57, 62, 63, 89, 96, 106, 126, 130, 133, 141, 142, 172, 284, 373, 381, 382, 409, 448, 449, 452, 453, 458, 468
 être-au-monde 450
 être-pour-la-mort 451
 être absolu 133
 être suprême 133
 éveil critique 397
 évidence 72, 278
 évolution 60, 399
 évolution créatrice 443, 444

évolution historique 404
 exégèse 268
 existence 381, 408, 409, 450, 459
 existence de Dieu 124, 261, 352, 357, 374
 existentialisme 421, 461, 474
 ex nihilo 203
 exotérique 54
 expérience 126, 138, 140, 143, 198, 223, 272, 276, 277, 306, 307, 316, 321, 337, 338, 344, 349, 367, 381, 391, 416, 421, 468
 expérience cruciale 225
 expression 258
 extase 92

F

facticité 450
 facultés de l'âme 78
 faits 424
 fanatisme 321
 fatalisme 317
 faute 411, 438
 félicité 115, 265
 fidéisme 473
 fin 118
 finalité 57, 225, 255, 344, 374
 finitude 142, 371, 387, 453
 foi 102, 104, 111, 112, 117, 121, 129, 136, 143, 145, 182, 213, 214, 215, 216, 250, 284, 286, 352, 361, 394, 410, 411, 421
 folie 183, 411
 force 92, 332, 367
 forces productives 403
 forme 60, 61, 119, 130, 142, 230, 444
 fortune 190, 192
 futur 458

G

générosité 246
genèse 96
génétique 316
géométrie prospective 249
goût 344
gouvernement 44, 297, 333, 334, 335
grâce 107, 120, 134, 215, 216, 263, 394

H

habitude 307, 395
habitus 135
haine 245
harmonie 8, 9, 45, 50, 90, 173, 186, 261, 355, 356
hasard 134
hédonisme 81
héliocentrisme 431
herméneutique 469
hermétisme 175
histoire 175, 224, 292, 323, 339, 365, 375, 377, 379, 399, 406, 466
historicité 452
homme 87, 90, 131, 173, 229, 230, 251, 270, 274, 314, 317, 318, 331, 336, 357, 361, 367, 373, 382, 392, 406, 410, 411, 413, 421, 431, 450, 453, 460
honte 459
humanisme 161, 318, 461, 474
humanité 400, 403, 428
humour 410
hypostases 89
hystérie 432

I

idéal 185, 387
idéalisme 363, 381, 473, 475
Idée 42, 366, 376, 387, 392, 405

idéal 200
idées 41, 89, 106, 119, 120, 134, 147, 267, 278, 283, 287, 306, 344
idées adéquates 272
idées claires 337
idées complexes 278
idées innées 306
idées simples « de réflexion » 278
idées simples « de sensation » 278
identité 385, 428, 469
idéologiques 403
ignorance 271, 321
Illimité 13
illumination 105, 137, 139
illusion 438
image 414
imaginaire 465
imagination 127, 176, 178, 224, 229, 237, 244, 251, 272, 292, 293, 303, 306, 323, 387
immanence 76
immatérialisme 475
immédiateté 373
immortalité de l'âme 48, 357
impératif catégorique 353
impressions 306
inconscient 394, 432, 433, 435, 436, 465
indifférence 86
individu 142, 147, 155, 231, 397, 399, 400, 408, 445, 470
individualisme 421, 473
individuation 141
individus 231
induction 59, 221
inégalité 321, 330, 331
infini 6, 142, 256, 257, 371, 387, 410, 468
injustice 321, 393
inné 277
innéisme 262

instinct 231, 321, 414, 443, 444
institutions politiques 335
intégration 257
intellect 61, 82, 89, 118, 120, 131, 138, 141, 144, 151, 152, 155, 165, 173, 223, 236
intellection 127
intelligence 64, 89, 91, 103, 104, 123, 134, 139, 151, 321, 338, 381, 443, 444
intelligibilité 155, 210
intensité 440
intensivité 348
intention 353
intentionnalité 423, 426
intériorisation 367
intériorité 92, 106
intersubjectivité 379, 427
intuition 236, 237, 250, 251, 272, 345, 348, 361, 386, 394, 421, 444
intuition sensible 346, 381
ironie 35, 182, 183, 185, 409, 410

J

jansénisme 248
joie 245, 273, 274
judaïsme 369
judéo-christianisme 413
jugement 166, 197, 303, 336, 347, 381
jugement analytique 346
jugement de finalité 355
jugement déterminant 355
jugement réfléchissant 355
jugements synthétiques a priori 346
justice 45, 49, 50, 92, 470

K

kinesthésique 284

L

langage 27, 31, 226, 229, 279, 283, 302, 421, 465

langue 137, 463

libéralisme 322, 475

libération 214

liberté 77, 81, 83, 143, 144, 213, 231, 256, 266, 268, 274, 275, 290, 298, 308, 323, 332, 337, 353, 373, 374, 377, 379, 380, 410, 433, 457, 458, 459, 460, 461

libido 434, 437

libre arbitre 115, 134, 270

linguistique structurale 465

logique 27, 57, 72, 76, 126, 127, 147, 350, 373
logique scientifique 228
logique transcendantale 345, 347

logos 9, 20, 37, 57, 72

loi 95, 135, 159, 166, 213, 240, 296, 297, 298, 299, 308, 312, 328, 332, 333, 354, 365, 397, 398, 405
loi divine 135, 155, 156, 173, 269

loi naturelle 135, 330

lois 240, 298, 299, 308, 332, 365, 397, 398

loi universelle 353, 357

lucidité 390

lumière originelle 169

Lumières 277, 354, 365, 370

lutte des classes 403, 406
lycée 54

M

macrocosme 177

maïeutique 35, 36, 48

mal 90, 116, 134, 262, 263, 290, 354, 382, 405, 415, 438

maladie 176, 436

manque 465

marxisme 318, 460, 474

matérialisme 24, 26,

276, 286, 404

matérialisme athée 312

matérialisme dialectique 403, 406

matérialisme historique 403, 406, 460

matérialisme mécaniste 228, 315

matérialisme philosophique 314

matérialiste 315, 321, 440, 475

mathématiques 12, 137, 165, 222, 229, 236, 237, 239, 421

matière 6, 7, 10, 60, 61, 91, 130, 138, 177, 202, 229, 238, 241, 255, 258, 259, 282, 317, 338, 391, 405, 441, 443, 444

mauvaise foi 458

mécanique 446

mécanisme 313, 317

méditation 122

mémoire 103, 104, 106, 120, 170, 224, 237, 260, 303, 306, 323, 367, 441, 442, 443

mémoire-habitude 441

mens 105

mensonge 414

mesure 237

métaphysique 41, 54, 56, 62, 63, 139, 141, 142, 151, 159, 174, 250, 254, 256, 286, 308, 311, 321, 343, 345, 350, 413, 414, 416, 444, 448, 451, 453, 457, 466, 467, 468

métempsychose 394

méthode 236, 237, 239, 265

méthode démonstrative 156

méthode dialectique 156

méthode inductive 224

méthode rhétorique 156

microcosme 177

misère 252

mode 142, 271, 278, 451, 460

modération 191

mœurs 182

moi 193, 196, 243, 307, 350, 380, 409, 426, 427, 441, 466

monade 201, 258, 259, 428

monadologie 174

monarchie 66, 190, 298, 334, 339, 374, 379

monde 219, 259, 351, 391, 414, 415, 417, 425

monde intelligible 42

monde sensible 42

monisme 314, 321

monothéiste 14

morale 31, 56, 69, 72, 78, 81, 128, 135, 158, 189, 195, 198, 230, 256, 270, 281, 286, 307, 308, 322, 328, 343, 346, 352, 379, 393, 413, 415, 416, 445, 464, 475

moralité 344, 367, 370, 375

mort 75, 197, 252, 445

mot 126, 127, 283, 352, 464

mots d'esprit 434

mouvement 18, 56, 60, 81, 166, 230, 245, 317, 321, 368, 440

mouvement dialectique 368

musique 393

mystères 286

mysticisme chrétien 445

mystique 153, 160, 210, 385, 446

mythe 43, 293, 459

mythologie 222, 387

N

nationalisme 383
 naturalisme 188
 nature 4, 6, 60, 62, 83, 95, 119, 126, 142, 177, 202, 222, 229, 256, 264, 267, 269, 270, 271, 272, 273, 275, 277, 282, 314, 317, 321, 336, 337, 351, 376, 386, 387, 392, 404, 453
 nature humaine 306, 330, 383
 néant 444, 457, 458, 460
 nécessité 272, 289, 307, 308, 347
 néo-platonisme 68, 169, 175
 néo-pythagoriciens 166
 névroses 431, 436
 nihilisme 413, 415
 noème 426
 noèse 426
 nom 143
 nombres 13
 nominalisme 126, 229, 305
 non-Moi 381
 noumènes 349
 nous 11, 45, 64, 89, 91

O

objet 321, 348, 371, 386, 391, 426, 435, 459, 465
 objet d'art 392
 observation 306
 occasionalisme 288
 œcuménisme 220, 253
 œuvre d'art 387
 oligarchie 51, 66
 ontique 449
 ontologie 468
 ontothéologie 452
 opération 134
 opinion 15, 16, 59, 69, 86, 226, 242, 425

optimisme 74
 optique 138
 ordre 147, 237, 251, 289, 332, 355, 367, 370, 399, 444
 orgueil 103
 oubli 452

P

pacte social 280, 318, 332
 panthéisme 202
 paralogismes
 transcendants 350
 paresse 382
 parole 432, 453
 passé 458
 passion 73, 84, 135, 230, 245, 274, 304, 307, 417
 patrologie 98
 péché 119, 128, 176, 410, 414
 pédagogie 340
 pensée 106, 185, 251, 255, 257, 317, 365, 366, 404
 pensée analytique 279
 pensée chrétienne 113, 185
 pensée empirique 349
 pensée positiviste 440
 pensée pure 375
 pensée rationnelle 160
 penser 287
 perception 200, 257, 259, 260, 283, 284, 348, 367, 442
 percevoir 287
 pères de l'Église 117, 206
 perfection 106, 155, 257
 personnalité 354, 434
 personne 353
 pessimisme 189
 peuple 192
 phantasme 466
 phénomène 87, 346, 348, 349, 354, 357, 391, 392, 393, 394, 397, 406, 424, 433

phénoménologie 366, 424, 474
 phénoménologie
 transcendantale 428
 philologie 293
 philosophe 49, 51, 116, 155, 249, 252, 320, 361, 403
 philosophe 372
 philosophie 34, 72, 76, 82, 83, 117, 122, 159, 170, 176, 222, 224, 265, 266, 268, 269, 287, 293, 323, 343, 368, 373, 374, 379, 386, 428, 448, 449
 philosophie allemande 473
 philosophie analytique 475
 philosophie critique 473
 philosophie de l'Esprit 372
 philosophie de l'esprit 301
 philosophie de l'identité 386
 philosophie de la nature 5, 372, 386
 philosophie de la vie pratique 393
 philosophie morale 139
 philosophie naturelle 174, 228
 philosophie
 platonicienne 425
 philosophie politique 277
 philosophie positive 385, 395, 397
 philosophie pratique 381
 philosophies de l'histoire et des lois 291
 philosophie théorique 381
 philosophie chrétienne 97
 physique 21, 56, 59, 60, 72, 80, 141, 224, 241, 255, 424
 pitié 331

plaisir 79, 81, 82, 251, 315, 464
 platonisme 89, 99, 116, 175
 plus-value 405
 poésie 51, 224, 323, 393, 453
 polémique 352
 polis (la cité) 65
 politique 49, 64, 65, 161, 185, 189, 190, 192, 198, 230, 232, 307, 323, 328, 379, 466
 positivisme 395, 421, 424, 475
 possible 262, 349
 postulat 17
 pour-autrui 459
 pour-soi 371, 457, 458
 pouvoir 134, 188, 190, 191, 192, 206, 409, 464, 465
 pouvoir exécutif 280
 pouvoir fédératif 280
 pouvoir législatif 280
 pratique 141, 344, 398, 403, 404, 464
 praxis 404
 préconscient 433
 prédestination 116, 215
 prédicat 58, 146
 préjugés 470
 présocratiques 3
 preuve 155
 preuve cosmologique 351, 374
 preuve ontologique 374
 preuves de l'existence de Dieu 351
 preuve téléologique 374
 prévision 399
 prière 213
 prince 192
 principe 6, 56, 118, 143
 principe d'identité 380
 principe d'individuation 394
 principe de continuité 256

principe de contradiction 257, 380
 principe de plaisir 434
 principe de raison 392
 principe de raison suffisante 256
 principe de réalité 434
 principe de simultanéité 349
 principe des indiscernables 256
 principe de succession 349
 principe primordial 7, 8
 privation 60
 pro-jet 450
 proairésis 76
 probabilité 59, 86
 production 403
 profit 405
 progrès 311, 323, 324, 328, 339, 340, 398, 399
 projet 381
 prolepses 80
 promesse 470
 proposition catégorique 127
 proposition hypothétique 127
 propriété 405
 protestantisme 185, 209, 215
 providence 73, 115, 294
 prudence 64, 86, 92
 psychanalyse 431, 460, 466
 psychiatrie 464
 psychisme 431, 433, 436, 440
 psychologie 174, 350, 423, 424
 psychose 437
 puissance 60, 96, 166, 269
 pulsion 435, 437, 465
 purification 91
 pyrrhoniens 252

Q

quadrivium 114
 qualité 60
 quantité 60
 querelle des Universaux 127
 quiddité 130

R

raison 36, 78, 81, 102, 103, 111, 112, 117, 118, 120, 121, 129, 131, 138, 144, 145, 156, 165, 167, 182, 197, 219, 220, 221, 223, 224, 227, 229, 236, 239, 256, 260, 266, 270, 274, 284, 293, 311, 321, 323, 331, 338, 343, 344, 345, 347, 350, 352, 361, 367, 369, 370, 381, 391, 394, 427, 448
 raison divine 115, 135
 raison héroïque 428
 raison intuitive 64
 raison naturelle 134
 raisonnement 58, 59, 117, 166, 229, 250
 raison pratique 353
 raison pure 351
 raison réfléchissante 381
 raison scientifique 219
 raison suffisante 391
 raison universelle 288, 377
 rapport 258
 rapports de production 403
 rationalisation économique 474
 rationalisme 220, 223, 270, 312, 324, 339, 476
 rationalité 361, 414, 457
 réaction 166
 réalisme 126, 146
 réalité 90, 130, 225, 283, 365, 391, 405, 408, 415, 427, 440, 466
 réciprocité 406

réconciliation 182
 réduction
 phénoménologique 425
 réduction
 transcendentale 426
 réel 185, 262, 349, 365,
 366, 380, 387, 397, 403,
 415, 421, 465
 réflexion 303, 373, 381
 réforme 205, 213, 473
 refoulement 433, 437,
 467
 regard 459
 règle 239, 240, 264
 relatif 259
 relations 373
 relativisme 29, 307
 relativisme libéral 339
 religion 170, 185, 266,
 268, 286, 312, 343, 367,
 371, 373, 399, 404, 405,
 413, 414, 415, 416, 438,
 445
 religion (naturelle) 319,
 328, 338
 religion civile 335
 religion dynamique 445
 religion positive 399
 religion statique 445
 réminiscence 48
 renaissance 161
 repentir 411
 repos 166
 représentation 293, 391
 république 66, 231, 298,
 333, 379
 respect 354
 responsabilité 210, 460
 ressentiment 413, 414
 rêve 434, 435, 442, 466
 révélation 156
 révolution 403
 révolution française 361,
 365, 370, 377, 382
 révolution prolétarienne
 406
 rhétorique 21, 27, 31,
 197, 237
 romantisme 340, 361

S
 sacré 400
 sacrements 209, 215
 sage 49, 73, 417
 sagesse 34, 64, 68, 92,
 103, 104, 105, 106, 115,
 137, 196, 197, 410
 sainteté 394
 salut 92, 106, 250, 275,
 400, 411, 417
 satisfaction 465
 savants 417
 savoir 238, 267, 344, 382
 savoir absolu 365, 367,
 371, 380
 savoir scientifique 399
 scepticisme 28, 29, 68,
 195, 196, 197, 283, 369
 schème 348, 354
 schizophrène 466
 science 56, 57, 59, 64,
 69, 87, 103, 137, 139,
 140, 146, 147, 155, 161,
 162, 174, 203, 219, 221,
 222, 223, 229, 236, 241,
 308, 321, 323, 328, 329,
 336, 343, 344, 361, 391,
 398, 415, 425, 438
 science de l'âme 428
 science de la Logique 372
 science expérimentale
 137, 222, 475
 science nouvelle 292
 science politique 187,
 231
 science rigoureuse 424
 sciences pratiques 56
 sciences théorétiques 56
 science totale 366
 scientisme 440
 scolastique 127, 271
 sécurité 332
 sens 143, 237, 243, 283,
 284, 377, 433, 469
 sensation 11, 80, 127,
 229, 287, 302, 303
 sensibilité 220, 292, 293
 sensible 375

sentiment 308, 312, 328,
 338, 354, 355, 409, 475
 séparation des pouvoirs
 296
 sérialisation 460
 série 258, 262
 servitude 74
 signe 126, 146, 147
 signifiant 463
 signifié 463
 simulacres 26, 80, 84
 socialisme 186, 361,
 395
 société 182, 230, 231,
 281, 293, 328, 399, 445
 sociologie 398
 socratismes 413
 solipsisme 427
 solitude 390
 sophistes 4, 28
 souci 449, 450, 451
 souffrance 337
 souvenir 442
 souverain 116, 334, 335
 souverain bien 26, 354
 souveraineté 333
 spéculations rationalistes
 408
 stade du miroir 465
 stade esthétique 409
 stade éthique 409
 stade religieux 410
 statique sociale 398
 stoïcien 195, 252, 393
 stoïcisme 67, 71, 99, 186,
 196, 369
 structuralisme 303
 structures 141
 subjectivisme 473
 subjectivité 283, 408,
 410, 427
 sublime 355, 356
 substance 60, 62, 126,
 130, 143, 271, 278, 349,
 374, 458
 subsumer 355
 sujet 131, 220, 321, 371,
 386, 391, 392, 408, 421,
 425, 433, 437, 458

sujet psychanalytique 431
 superstition 268, 315
 superstructure 403
 surhomme 416
 surmoi 438
 syllogisme 58, 147, 156
 symbolique 465, 466
 sympathie 72, 203, 308
 synchronie 463
 synthèse 368, 405
 système 71

T

technique 226, 453
 téléologique 351
 temporalité 450
 temps 106, 258, 391, 411, 441, 448, 449, 451
 théocratie 397
 théodicée 257
 théologie 63, 95, 117, 122, 131, 132, 133, 141, 146, 148, 158, 162, 174, 175, 203, 213, 224, 256, 268, 269, 286
 théophanie 118
 théorie 404
 théorie de l'évolution 431
 théorie des connaissances 344
 théorie des hypothèses 399
 théorie des idoles 225
 théorique 344, 398

thèse 368, 405
 timocratie 51
 tolérance 181, 196, 232, 296, 339
 topiques 433
 totalisation 369, 371
 totalité 365, 399, 468
 tout 262, 368
 tradition 98
 transcendance 408
 transfert 432
 travail 383, 404
 trinité 120
 tristesse 245, 273
 tyrannie 334

U

un 20, 22, 63, 88, 89, 94, 95, 96, 116, 151
 unité 17, 65, 142, 172, 255, 256, 258, 365, 368, 450
 unité des consciences 382
 unité du savoir 371
 univers 71, 202
 universaux 126, 146, 155
 universel 146, 394
 univocité 142
 utilitarisme 475
 utopie 184, 226, 227
 utopistes 361

V

valeur 413, 415
 vanité 198, 329

variété 255, 256, 257
 vécu intentionnel 426
 verbe 123
 vérité 15, 46, 87, 104, 105, 106, 155, 159, 160, 164, 169, 197, 223, 225, 237, 238, 242, 262, 263, 267, 287, 374, 390, 404, 409, 421, 427, 448, 452, 464, 465
 vertu 30, 36, 63, 64, 65, 69, 73, 75, 91, 92, 135, 182, 186, 192, 265, 274, 322, 329, 354, 415
 vide 249
 vie 106, 255, 352, 413, 414, 415, 443
 visage 468
 vision 23, 287, 425
 volition 134
 volonté 36, 103, 143, 144, 170, 178, 207, 230, 244, 273, 303, 304, 308, 315, 338, 352, 390, 391, 392, 393, 469
 volonté de puissance 413, 414, 416
 volonté générale 333, 335
 volonté libre 346
 volupté 196
 vouloir 304, 393
 vouloir-vivre 394, 414
 vrai 250, 366

Z

Zarathoustra 416

Index des noms

**A**

Abélard 124
 Académie 37, 40
 Adorno 474
 Aénésidème 85
 Agrippa 85
 Al-Kindi 476
 Alberti 162
 Alembert (d') 227, 305, 312, 319, 323
 Al Farabi 476
 Al Ghazali 476
 Althusius 473
 Althusser 463
 Ambroise 98
 Anaxagore 10, 25, 57, 165, 200
 Anaximandre 4, 6, 7, 14
 Anaximène 7
 Anselme 112, 121, 141, 147
 Antisthène 68
 Arcésila 86
 Arcésilas 85
 Arendt 421
 Aristote 6, 10, 18, 20, 27, 37, 40, 49, 53, 67, 72, 85, 86, 99, 114, 129, 130, 131, 133, 142, 147, 150, 154, 155, 159, 168, 172, 223, 228, 242, 255, 271, 276, 348, 368, 390, 431
 Arnauld 242, 253, 287, 477
 Aron 455
 Athanase 99
 Aufklärung 277
 Auguste Comte 395
 Augustin (st) 93, 98,

100, 111, 117, 118, 121, 130, 137, 180, 210, 286, 394
 Austin 475
 Averroès 153, 202, 476
 Avicenne 141, 149, 174, 202, 476

B

Bacon Francis 229
 Bacon Roger 144
 Bain 475
 Bakounine 402
 Barthes 463
 Barth 469
 Basile le Grand 98
 Bauer 404
 Baumgarten 312
 Bayle 477
 Bentham 475
 Bergson 93, 394, 421, 430, 439
 Berkeley 219, 220, 246, 281, 305, 348, 475
 Bernard de Clairvaux 125
 Bloch 474
 Boèce 113, 117, 129, 168
 Boehme 93, 386, 473
 Bossuet 232, 287
 Bouddha 394, 400
 Boyle 315, 475
 Bradley 475
 Brentano 423, 429, 458
 Breuer 430
 Buffon 305, 321

C

Calvin 211, 215, 400
 Capella 114

Carnap 475
 Carnéade 85, 86
 Cassirer 473, 474
 Chambers 323
 Charcot 429
 Chrisippe 71
 Christ 409
 Chrysostome 98, 180
 Cicéron 73, 100
 Cléanthe d'Assos 70
 Clément d'Alexandrie 99
 Cohen 474
 Comte 294, 308, 357, 361
 Condillac 220, 277, 301, 319
 Condorcet 477
 Copernic 7, 167, 203, 431
 Cournot 361
 Cousin 384
 Cyniques 37
 Cyrénaïques 37

D

Damascène 98
 Darwin 431, 475
 Deleuze 466
 Démocrite 24, 25, 28, 81, 200, 315
 Denys 117, 129
 Denys l'Aréopagite 111
 Derrida 421, 466
 Descartes 61, 73, 86, 124, 167, 219, 222, 223, 228, 233, 250, 253, 255, 264, 265, 276, 279, 285, 286, 292, 329, 348, 431, 452, 453, 477

Diderot 83, 301, 305,
312, 314, 316, 319, 326,
327, 477
Dilthey 473
Diogène 69
Duns Scot 140, 448, 475
Dyonisos 414

E

Eckart 473
École atomique 24
École éléate 14, 24, 57
École ionienne 5
écoles pythagoriciennes
40
Einstein 430
Empédocle 15, 20, 28
Engels 162, 401, 403,
406, 474
Épictète 71, 75, 77
Épicure 79, 85, 195, 276,
315
épicurisme 79
Érasme 174, 178, 185
Euclide 228, 230

F

Fârâbi 149
Feuerbach 474
Fichte 340, 357, 364,
378, 385, 390, 473
Ficin 162, 167, 171
Fink 428
Fontenelle 254, 301,
477
Foucault 183, 463, 464
Freud 394, 421, 429

G

Gadamer 474
Galien 174
Galilée 61, 222, 227, 230,
233, 253, 264, 315, 345,
428
Gassendi 227, 242, 276,
315
Giordano 199
Gödel 421

Goethe 176, 384, 389,
473
Gorgias 31, 68
Grégoire de Nazianze 98
Grégoire le Grand 98
Guattari 466
Guillaume d'Occam 144

H

Habermas 474
Hartley 475
Hegel 10, 26, 93, 124,
246, 265, 340, 357, 361,
363, 384, 390, 405, 408,
409, 459, 473
Heidegger 16, 423, 428,
447, 461, 467, 474
Heisenberg 421
Helvétius 290, 305, 477
Héraclite 4, 8, 24, 28, 41,
200, 453
Hermès Trimégiste 94,
166
Hippias 34
Hobbes 219, 227, 242,
246, 475
Holbach (d') 324
Horkheimer 474
Hume 219, 220, 246,
277, 290, 304, 311, 327,
343, 357, 475
Husserl 93, 246, 423,
447, 449, 458, 466, 468,
469, 474
Hutcheson 475
Huygens 253

I

Isidore de Séville 98

J

Jacobi 473
Jamblique 93, 168
Jaspers 474
Jérôme 98, 180
Jung 430
Justin 99

K

Kant 124, 244, 246, 290,
308, 311, 331, 340, 341,
365, 370, 375, 380, 385,
390, 440, 473
Kepler 167, 253
Kierkegaard 340, 361,
407
Koyré 428

L

La Boétie 193
Lacan 463, 465
Lamarck 321
La Mettrie 312, 313, 477
La Nouvelle Académie
86
La Rochefoucauld 198
Leibniz 93, 95, 124, 219,
246, 249, 253, 265, 277,
315, 343, 473
Lénine 377, 406
Léonard de Vinci 168
Lessing 311, 473
Leucippe 81
Lévi-Strauss 387, 463
Lévinas 382, 421, 428,
467, 468
Locke 219, 220, 262,
276, 302, 311, 321, 475
Lombard 140
Lucrèce 79, 82, 195, 315
Luther 145, 179, 184,
185, 205, 206, 215, 394,
473

M

Machiavel 168, 187, 198,
223, 232
Mahomet 164, 400
Maïmonide 157
Maistre de 361
Maître Eckart 148
Malebranche 219, 235,
246, 285, 477
Malthus 475
Mani 88, 100

Marc Aurèle 71, 77
 Marcel Gabriel 469
 Maritain 439
 Marx 202, 361, 368, 369, 377, 401, 474
 Mégariques 37
 Melanchthon 209, 473
 Mélissos de Samos 19
 Merleau-Ponty 377, 428, 455
 Mersenne 227
 Milésiens 56
 Montaigne 71, 83, 87, 193, 252, 477
 Montesquieu 87, 290, 294, 311, 477
 Moore 475
 More 179, 183, 184, 475
 Natorp 474

N

Néo-platonisme 87
 Newton 167, 219, 246, 249, 253, 282, 305, 306, 315, 321, 329, 475
 Nicolas de Cues 93, 105, 111, 162, 168, 200, 473
 Nietzsche 87, 355, 361, 394, 411, 421, 448, 452, 467, 474
 Nizan 455

O

Origène 99, 117

P

Palissot 319
 Panétius 71
 Paracelse 174, 386, 473
 Parménide 14, 19, 21, 22, 24
 Pascal 195, 220, 234, 247, 253
 Paul 100, 102, 206
 Péguy 439
 Piaget J. 463
 Pic de la Mirandole 169, 171, 184

Platon 6, 8, 10, 22, 26, 28, 29, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 65, 66, 70, 72, 78, 87, 89, 90, 91, 92, 95, 99, 114, 117, 144, 164, 168, 169, 172, 180, 182, 228, 386, 390, 415, 451
 Plékhhanov 406
 Plotin 88, 95, 100, 111, 168, 169, 258, 386
 Plutarque 180, 194
 Polos 34
 Porphyre 88, 92, 93, 168
 Posidonius 71
 présocratiques 56
 Priestley 475
 Proclus 93, 111
 Prodicos 30, 68
 Protagoras 28, 34
 Proudhon 402
 pseudo-Denys 166
 Ptolémée 155
 Pufendorf 473
 Pyrrhon 84, 196
 Pythagore 4, 11, 57, 169
 pythagoriciens 6, 7, 12, 17, 22

Q

Quine 475
 Quintilien 32

R

Raymond Lulle 164
 Reid 475
 Renan 290
 Ricœur 421, 428, 469
 Rousseau 186, 232, 279, 290, 301, 312, 320, 325, 342, 343, 357, 365, 379, 400
 Russel 475
 Ryle 475

S

Saint-Martin 386
 Saint-Simon 395

Saint Paul 97
 Sartre 377, 382, 421, 428, 455
 Saussure 303, 463
 scepticisme 84
 Scheler 428, 474
 Schelling 93, 357, 363, 364, 378, 384, 390, 473
 Schlegel 384
 Schopenhauer 93, 361, 379, 389, 412, 414, 473
 scolastiques 142
 Scot Érigène 93, 116
 Sénèque 71, 73, 180, 194, 196
 Sextus Empiricus 85, 86, 194, 196
 Shaftesbury 312, 475
 Shakespeare 409, 429
 Simone de Beauvoir 455
 Smith 475
 Socrate 30, 33, 39, 50, 68, 165, 183, 414, 428
 sophistes 26, 30, 34
 Spencer 475
 Spengler 473
 Spinoza 93, 219, 246, 253, 254, 264
 Staline 406
 Stimer 473
 stoïcisme 70
 structuralisme 463
 Stuart Mill 475
 Suso 473

T

Tauler 473
 Tertullien 99
 Thalès 4, 5, 6, 137
 Théophraste 24
 Thomas d'Aquin 137, 140, 142, 147
 Thomasius 473
 Timon 84
 Tocqueville 361
 Toland 475
 Torricelli 345
 Troeltsh 473

V

Vico 86
Voltaire 195, 290, 296,
311, 314, 327, 330, 339
von Herder 473
von Schiller 473
von Schlegel F. 473

W

Wagner 394, 412
Weber 474
Wilhem Fliess 430
Wittgenstein 394, 421
Wolff 311, 343

X

Xénophane 14, 15

Z

Zénon d'Élée 16
Zénon de Citium 70,
71, 196

La philosophie

tout simplement !

une approche complète,
accessible et vivante !

Ce guide propose un panorama de la philosophie, des origines à nos jours. Organisé de façon chronologique, il présente chaque époque à travers ses courants, les auteurs et leurs œuvres, donnant ainsi les principaux repères. Interactif et ludique, le texte bénéficie d'une présentation pratique, facile à consulter. Pour chaque philosophe, vous trouverez :

- ➔ Une courte biographie.
- ➔ Un résumé des idées-forces de sa pensée.
- ➔ De nombreuses citations et anecdotes.
- ➔ Des schémas clairs.



Claude-Henry du Bord est professeur d'histoire de la philosophie et spécialiste du XVII^e siècle.

Code éditeur : 653718 • ISBN : 978-2-7081-3718-9

www.editions-eyrolles.com